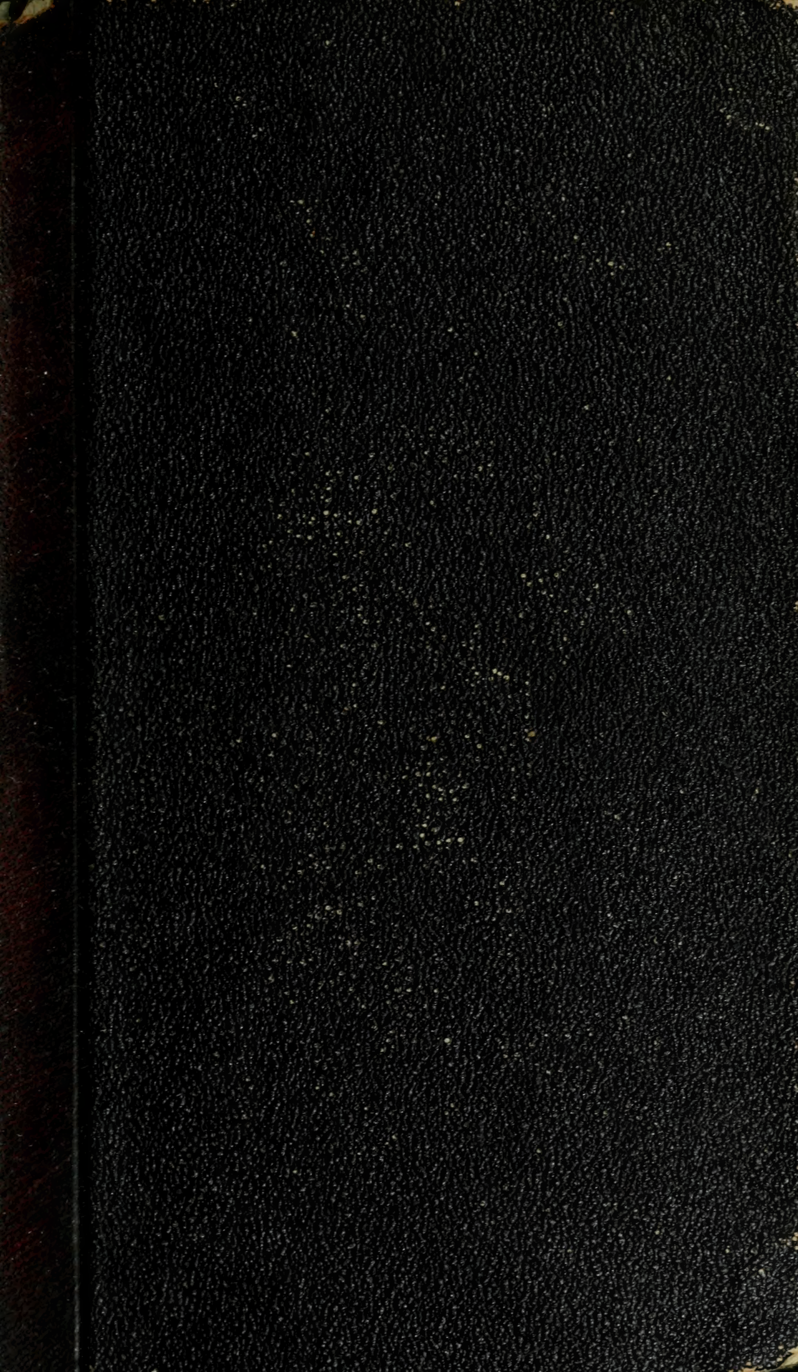
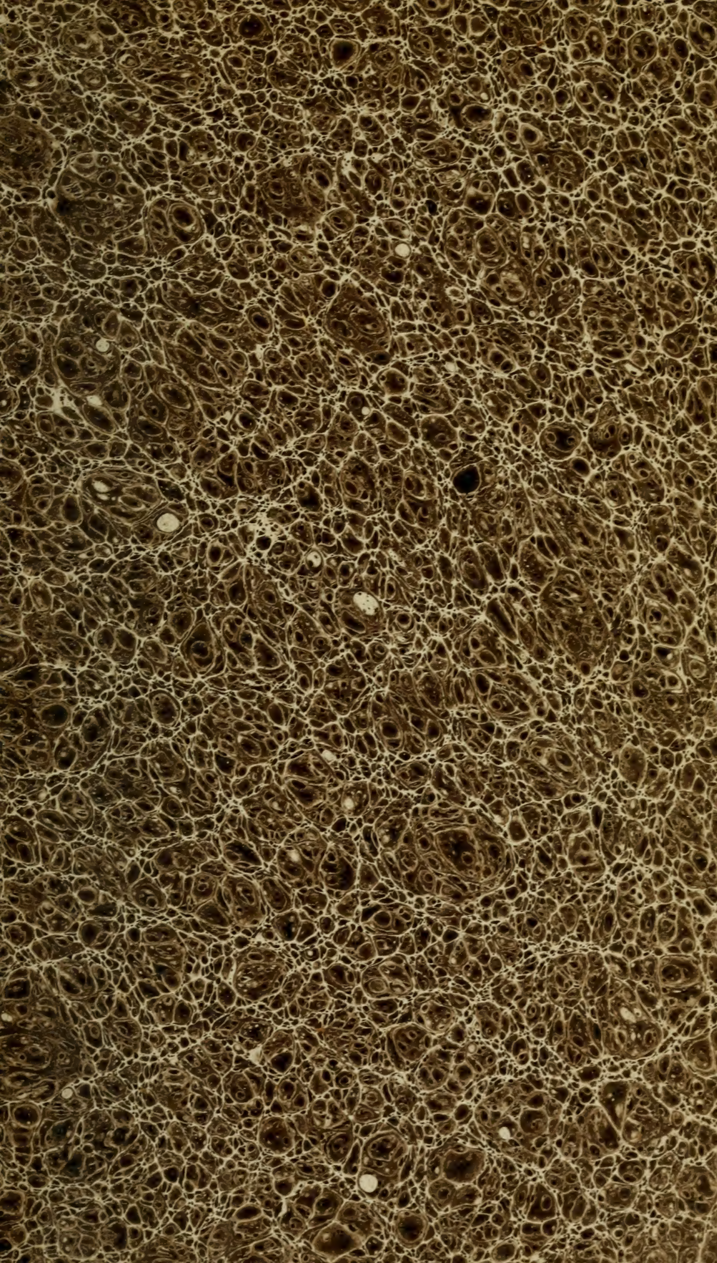


George von Lengerke Meyer

No



PQ
1341
.T4
v.2
SMRS

in 12 vol (2)

125

Chas. D. Appleton

Paris

LES

NUITS BLANCHES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. BAYARD ET DE BIEVILLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 20 MAI 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BROUSSEL, conseiller au parlement de Paris........	MM.	NUMA.
LE MARQUIS DE NAVAILLES, capitaine aux gardes de la reine..		J. DESCHAMPS
LE COMTE DE FOSSEUSE, officier du prince de Condé...		PASTELOT.
CAUVIGNAC, agent secret du prince de Condé...		PÉRÈS.
ROBERT, aubergiste..		SYLVESTRE.
DEUX PORTE-FAIX..		BORDIER CORAIL.
SOLDATS ET OFFICIERS, du parti de la Fronde..		
CLOTILDE, fille de Broussel..........................	Mmes	DÉSIRÉE.
Madame DOROTHÉE, gouvernante de Broussel....		LAMBDQUIN.
Madame ROBERT..		MARTHE.

(La scène se passe en août 1652: au premier acte, à Paris, dans la maison de Broussel; au deuxième acte, à Nauphle, dans une auberge sur la route de Montfort.)

NOTA. S'adresser, pour la musique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

ACTE I.

Le théâtre représente une chambre avec une alcôve au fond ; à gauche du lit, une porte à la ferme conduisant à la chambre de Dorothée ; à droite, au premier plan, un bahut ; au deuxième plan, une fenêtre ; à gauche, au premier plan, une table à écrire ; au deuxième plan, la porte d'entrée : fauteuils, tabourets, une glace au-dessus du bahut. Dans l'angle du fond, à droite, près de la croisée, la petite porte d'un cabinet de toilette.

SCÈNE I.

DOROTHÉE, DEUX PORTE-FAIX, *puis* BROUSSEL.

DOROTHÉE, *de la porte de sa chambre, aux porte-faix, qu'on ne voit pas.*

Bien !... posez cela doucement... Oh! quelles grosses malles ! c'est tout le trousseau de ma petite Clotilde, qui revient du couvent... Chère enfant !... (*Aux porte-faix.*) Prenez garde !... mettez ce sac et ce carton sur la table !... (*En scène.*) Elle qui voulait passer sa vie dans un cloître, elle nous revient !... quel bonheur ! (*Les porte-faix entrent.*) Voyons, voyons, qu'est-ce qui vous est dû ?

PREMIER PORTE-FAIX.

Il nous est dû gros, car c'est lourd.

DOROTHÉE.

Je vais vous donner vingt-quatre sous.

DEUXIÈME PORTE-FAIX.

Vingt-quatre sous... ah ! petite mère.

PREMIER PORTE-FAIX.

Chez le conseiller Broussel !...

DEUXIÈME PORTE-FAIX.

Chez un chef de la Fronde !

LES DEUX PORTE-FAIX.

Où est-il?...

DOROTHÉE.

Il est allé complimenter Mademoiselle, avec le parlement, à l'hôtel de ville... et à cheval, lui, mon Dieu ! à cheval ! (*Cris en dehors.*) Vive Broussel !...

BROUSSEL, *entrant, à la cantonade.*

Oui, donnez-leur à boire!

DOROTHÉE.

Le voici !

BROUSSEL.

Ouf! je n'en puis plus!...

LES DEUX PORTE-FAIX, *criant.*

Vive le conseiller Broussel!...

DOROTHÉE, *se bouchant les oreilles.*

Miséricorde !...

BROUSSEL.

Oui, oui... c'est convenu!... que demandent ces braves gens?... *

DOROTHÉE.

Eh ! pardine ! c'est pour le retour de mademoiselle Clotilde...

BROUSSEL.

Ma fille ! elle est arrivée !...

DOROTHÉE.

Pas encore... mais ils ont apporté son bagage... et je veux les payer... vingt-quatre sous..,

BROUSSEL.

Eh bien !

PREMIER PORTE-FAIX.

Des malles grosses comme des maisons... Oh ! notre bon père Broussel... pour des bons frondeurs comme nous !... Voyez-vous le signe de la Fronde ?

DEUXIÈME PORTE-FAIX.

Le bouquet de paille !

DOROTHÉE, *à part.*

Eh bien, mange-le, ton bouquet!

BROUSSEL.

Donnez-leur trente-six sous.

DOROTHÉE.

Trente-six sous ?...

DEUXIÈME PORTE-FAIX.

C'est moi qui, après le départ de la cour, vous ai été chercher au Châtelet... pour vous ramener en triomphe... avec les amis !...

BROUSSEL.

Toi ?

DEUXIÈME PORTE-FAIX.

Même que je vous tenais en l'air pour vous montrer à ce bon peuple... quand par un choc de la foule... v'lan, vous êtes tombé par terre !...

BROUSSEL.

Brave homme !...

* Premier porte-faix, deuxième porte-faix, Broussel, Dorothée.

DOROTHÉE.

Il en a encore des contusions !...

BROUSSEL.

Vous leur donnerez quarante-huit sous !

DEUXIÈME PORTE-FAIX.

Ah ! c'est que nous sommes de bons frondeurs !...

DOROTHÉE.

Et de bons grugeurs !

PREMIER PORTE-FAIX.

Hein ? la vieille !...

DOROTHÉE.

La vieille !... Manants !...

LES DEUX PORTE-FAIX., *avec colère.*

Manants !...

BROUSSEL, *vivement.*

Tenez, mes amis, voilà un petit écu !...

DOROTHÉE.

Un petit écu ?...

LES DEUX PORTE-FAIX.

Vive M. le conseiller Broussel !...

BROUSSEL.

Bien, mes enfants... je suis ému... touché... allez boire avec vos amis... qui sont en bas... dans la cuisine...

LES PORTE-FAIX.

Vive M. le conseiller Broussel !... (*Ils sortent par la gauche.*)

DOROTHÉE. *

Dans la cuisine !... Mais vous voulez donc faire mettre votre maison au pillage !...

BROUSSEL.

Silence, Dorothée !... ce sont des enragés !... *criant.*

AIR : *de l'Ecu de six francs.*

Braves gens, soutiens de la Fronde,
Dont on connaît le dévouement !

DOROTHÉE.

Du dévouement comm' tout le monde !
Comme on en trouve au parlement ;
Ils ont pour sign' de ralliement
Un bouquet d' paille, ça s' fait comprendre...

BROUSSEL.

Ça veut dire qu'à leur serment
Ils tiendront tous !..

DOROTHÉE.

Eh ! non vraiment,

* Broussel, Dorothée.

Ça veut dire qu'ils sont à vendre !..

BROUSSEL.

Quoi ! tu penses...

DOROTHÉE.

Eh ! oui vraiment
Ça veut dire qu'ils sont à vendre.

SCÈNE II.

BROUSSEL, DOROTHÉE, FOSSEUSE.

FOSSEUSE, *entrant par la gauche.*

Ah ! monsieur Broussel...

BROUSSEL.

Monsieur le comte de Fosseuse !...

DOROTHÉE.

Voilà le reste de nos écus !...

FOSSEUSE.

Que viens-je d'apprendre !... vous êtes blessé !...

DOROTHÉE.

Vous, notre maître !

BROUSSEL.

Ce ne sera rien ! ce ne sera rien !

DOROTHÉE.

Vous verrez que c'est ce maudit cheval...

BROUSSEL.

Eh mon Dieu, oui, ma pauvre Dorothée !...

FOSSEUSE.

Il fallait monter un cheval sûr !...

BROUSSEL.

Eh ! c'est parce qu'il était trop sûr !... Vous savez que nous avons depuis peu, à Paris, un spectacle équestre... où l'on forme les chevaux à marcher et à galoper sur la musique.

FOSSEUSE.

Oui, je sais, les frères Biancolelli.

BROUSSEL.

Justement !... ce matin, pour haranguer Mademoiselle, j'ai pensé qu'il serait bien de me montrer au peuple à cheval... parce qu'un chef de parti qui ne monte pas à cheval !...

FOSSEUSE.

C'était une idée heureuse...

BROUSSEL.

Heureuse... c'est-à-dire... enfin... j'ai fait demander aux frères

Biancolelli le Bucéphale le plus doux et le mieux dressé de leurs écuries ; il m'en ont envoyé un de belle apparence et d'un air tout à fait bonne personne. Je me suis hissé dessus, et me voilà parti au pas, escorté des autres membres du conseil à pied, et suivi de la garde bourgeoise. Nous arrivons sans accident sur la Grève, où nous trouvons Mademoiselle à cheval, comme moi... Je m'arrête en face d'elle, je tire ma harangue de ma poche, et j'allais la commencer, lorsqu'un régiment de M. le Prince défile sur le quai, musique en tête.

DOROTHÉE.

Oh! la belle musique !...

FOSSEUSE.

Le bruit vous empêche ?

BROUSSEL.

Du tout! le bruit était assez éloigné... mais mon quadrupède avait probablement reconnu un air sur lequel il est habitué à se livrer à ses exercices, et il se met à danser, non pas à sauter, parce qu'alors va te promener!... mais à danser... naturellement mon manuscrit dansait aussi... et je faisais comme mon manuscrit...

FOSSEUSE.

Ce qui était assez gênant pour lire!

BROUSSEL.

Parbleu ! lisez donc comme ça ! (*Il imite le mouvement.*)

DOROTHÉE, *riant.*

Ah! c'était drôle!...

BROUSSEL.

Pas pour moi !...

FOSSEUSE.

Mais on devait le calmer...

BROUSSEL.

Oui... alors je reprenais ma harangue, mais plus la diable de musique approchait, plus mon diable de cheval se remettait en danse... aux grands éclats de rire de la foule !...

DOROTHÉE, *riant.*

Je crois bien !...

FOSSEUSE, *riant.*

Ha ! ha ! ha !...

BROUSSEL.

Et de Mademoiselle, qui s'en tenait les côtes!...Elle a daigné me demander mon manuscrit... Mais en ce moment, la musique arrivait à nous... Pour le coup, mon imbécile de bête était debout sur les pieds de derrière... Ma foi... je me suis laissé glisser... croyant

me retrouver sur les miens... mais non!... Et en me voyant assis par terre, ce brave peuple est accouru, et m'a gaiement rapporté en triomphe jusqu'ici, en chantant et en riant, que c'était une bénédiction!...

FOSSEUSE.

Et votre cheval..:

BROUSSEL.

Oh! mon cheval il danse tout seul!...

FOSSEUSE.

Mais si vous êtes blessé...

BROUSSEL.

Peu de chose... et avec un peu d'eau salée et une compresse...

FOSSEUSE.

Asseyez-vous donc!...

BROUSSEL.

Non, non, au contraire...

DOROTHÉE.

Quand je vous dis, notre maître, que la Fronde ne vous fera gagner que des contusions, à vous bonhomme!...

Air : *De la grand'mère, etc.*

Mais je ne suis pas un bonhomme!..

FOSSEUSE.

Vive Dieu! quand on est frondeur!...

DOROTHÉE.

Laissez donc, tout cela m'assomme,
Votr' frond' vous portera malheur!
Et pour qu'on s'y mette
Vous rend-elle donc
La jambe mieux faite
Et le gousset plus rond.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE III.

BROUSSEL, FOSSEUSE.

BROUSSEL.

Pour la jambe, je ne dis pas!... quant au gousset... le fait est que les petits écus passent à travers comme s'il était percé.

FOSSEUSE.

On sait votre dévouement à notre cause depuis que la cour s'est enfuie à Saint-Germain, et que les frondeurs sont maîtres de Paris...

Aussi, M. le Prince, en apprenant que j'allais épouser votre charmante fille, m'a témoigné une joie!...

BROUSSEL.

M. le Prince!...

FOSSEUSE.

Et il veut assister à la cérémonie, avec tous ses officiers, dans l'église de Montfort-l'Amaury, où il viendra vous rejoindre demain.

BROUSSEL.

Entre nous, j'aurais mieux aimé marier ma fille à Paris... dans l'église Saint-Landry... C'est là que j'avais épousé sa mère, dont je suis veuf... ça m'a porté bonheur!... Mais puisqu'on me charge d'une mission auprès des princes et que vous devez quitter Paris, je suis content d'emmener avec moi ma Clotilde, ma fille bien aimée... qui voulait passer sa vie au couvent de Picpus! Elle revient... jugez de ma joie!... Je veux tuer le veau gras pour elle!.. c'est à dire le veau gras... c'est un mari que je lui donne!

FOSSEUSE.

Merci!... Vous l'attendez ce soir?...

BROUSSEL.

Et demain matin, nous partons à la pointe du jour.

FOSSEUSE.

Je vous précéderai d'une heure environ!..: Quant à vous, vous serez dirigé sur Nauphle-le-Château.

BROUSSEL.

A cheval?...

FOSSEUSE.

Non! conduit par un postillon de M. le Prince... un jeune homme dévoué.

BROUSSEL.

Et discret!..:

FOSSEUSE.

Parbleu!... il a de bonnes raisons pour cela... il est muet.

BROUSSEL.

Ah bah!..: c'est assez drôle... et surtout très adroit... on est sûr comme ça... qu'il verra tout sans rien dire...

FOSSEUSE, *à part.*

C'est bien ce qu'on veut!... (*Haut.*) Mais en attendant ma belle fiancée... je cours chez le gouverneur de la ville... qui a dû faire fouiller plusieurs couvents suspects du voisinage, pour chercher le marquis de Navailles... un de ces jeunes officiers qui ont failli forcer le faubourg Saint-Antoine.

BROUSSEL.

Mais ils ont tous été tués!...

FOSSEUSE.

Non!... ils se portent très-bien!...

BROUSSEL.

Bah! on avait dit qu'ils étaient tous morts!...

FOSSEUSE.

Chut!.. (*Il s'approche pour lui parler mystérieusement et à demi voix.*) On a dit cela, pour les imbéciles, dans le peuple.

BROUSSEL.

Tiens! tiens! mais alors on m'a traité comme... le peuple.

FOSSEUSE[1], *à part.*

Parbleu!... il n'est pas fort le bonhomme...

(*En ce moment Navailles entre vivement par la chambre de Dorothée, et apercevant Broussel et Fosseuse, il se jette derrière la porte qui est restée ouverte.*)

BROUSSEL.

Après ça, il s'est sans doute échappé avec les autres!

FOSSEUSE.

Il paraît que non, puisque sa famille l'a fait réclamer...

BROUSSEL.

Alors il est évident qu'il est caché dans Paris.

FOSSEUSE.

Sans doute!... mais toutes les portes sont bien gardées; on fait les recherches les plus minutieuses... La cour, veut, dit-on, faire fusiller un officier des nôtres, pour effrayer la Fronde... Il serait bon de se ménager de justes représailles... pour effrayer les Mazarins

BROUSSEL.

C'est affreux

FOSSEUSE.

Plaît-il?...

BROUSSEL.

C'est juste!...

AIR : *Du charlatanisme.*

Oui, le moyen est des meilleurs,
Pour s'effrayer les uns les autres;
Tantôt nous tuerons un des leurs,
Tantôt ils tueront un des nôtres.
Et pour peu, dans chaque parti,
Que la concurrence soit bonne,
La guerre ira plus vite ainsi;
Et pour se battre, Dieu merci!
Il ne restera plus personne.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOROTHÉE, NAVAILLES, *caché par la porte.* *

DOROTHÉE, *accourant de sa chambre.*

Monsieur le conseiller !... Monsieur le conseiller !...

BROUSSEL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

FOSSEUSE.

Quel trouble ! Qu'avez-vous?...

DOROTHÉE.

J'ai... j'ai que nous sommes volés !...

BROUSSEL *et* FOSSEUSE.

Volés !

DOROTHÉE.

C'est-à-dire... je faisais ranger les boîtes, les cartons, les paquets qu'on vient d'apporter du couvent de Picpus... les hardes et le trousseau de ma chère petite Clotilde... quand je me suis aperçue qu'un coffre plus grand que les autres, avait été forcé, la serrure brisée...

BROUSSEL.

Et ce qu'il contenait...

DOROTHÉE.

Disparu !...

FOSSEUSE.

On l'aura pillé en route !

DOROTHÉE.

Je suis sûre que ce sont ces porte-faix eux-mêmes...

BROUSSEL.

Dorothée !... taisez-vous... des frondeurs sont incapables de... Après tout, c'est possible !

FOSSEUSE.

Je préviendrai le lieutenant civil... mais, voyons d'abord ce coffre...

DOROTHÉE.

Eh ! le voilà... (*Ils entrent dans la chambre de Dorothée. — Navailles, un moment seul, sort de derrière la porte, écoute, regarde partout.*)

NAVAILLES

Me voilà sauvé... encore une fois... merci, Clotilde ! (*Regardant la table.*) Ah !... si je pouvais écrire à ma mère !...

BROUSSEL, *en dehors.*

Eh oui ! c'est clair !... (*A la voix de Broussel, qui revient, il n'a que le temps de se jeter dans l'alcôve.*)

* Fosseuse, Dorothée, Broussel.

SCÈNE V.

BROUSSEL, *ensuite* DOROTHÉE, CLOTILDE.

BROUSSEL, *entrant par le fond.*

O mon bon Dieu qui savez que ce sont les circonstances qui m'ont fait chef de parti, faites en sorte que…

DOROTHÉE, *entrant par la gauche.*

Monsieur! monsieur!…

BROUSSEL.

Allons! encore!…

DOROTHÉE.

C'est mam'zelle qui arrive!

BROUSSEL.

Ma fille!…

CLOTILDE, *accourant dans ses bras.* *

Mon père!… ah! que je suis aise de vous revoir!.. de me retrouver ici… auprès de vous!…

DOROTHÉE.

Et nous donc!

BROUSSEL. **

Ma pauvre enfant!… c'est bien toi!.. tu nous es rendue… toi, que je croyais renfermée là-bas pour toujours!… ***

CLOTILDE.

Oh! non, non!… et comme vous êtes bon de m'avoir fait revenir tout de suite… Ce bon père!… il est un peu maigrot!…

DOROTHÉE.

C'est la politique!

CLOTILDE.

Et ma vieille Dorothée… (*lui tapant sur les joues*) toujours grosse et grasse.

BROUSSEL.

C'est la cuisine!…

DOROTHÉE.

Est-elle gentille!

BROUSSEL.

Ce n'était pourtant pas moi qui te retenais au couvent.

* Clotilde, Broussel, Dorothée.

** Broussel s'assied près du bahut; Dorothée va prendre, au fond, un tabouret qu'elle place, pour Clotilde, près de Broussel.

*** Dorothée debout, Clotilde et Broussel, assis.

CLOTILDE.

C'est égal! j'avais si peur d'y passer encore une nuit blanche!...

DOROTHÉE.

Une nuit blanche! pourquoi?

BROUSSEL.

Mais il y a donc des raisons...

CLOTILDE.

Mon père ne m'en parlez pas... ne m'en parlez jamais, je vous en prie!... Au couvent, il y a des moments où tout vous effraye... un rien... une mouche qui vole...

DOROTHÉE.

Comment! c'est une mouche...

BROUSSEL.

Dis-moi donc, dis-moi donc, cette mouche ne s'appellerait-elle pas M. le comte de Fosseuse?

CLOTILDE.

M. de Fosseuse!

BROUSSEL.

Un beau jeune gentilhomme, qui a passé sous les murs de Picpus... au milieu de l'état-major de M. le Prince... après la bataille Saint-Antoine... hein?...

CLOTILDE, *se levant.*

Je n'ai rien vu.

BROUSSEL, *se levant.*

Tu devais être à la fenêtre?...

CLOTILDE.

Non... nous étions bravement cachées dans un petit caveau... où j'avais une peur!...

DOROTHÉE.

Comme nous... ici!...

BROUSSEL.

Veux-tu te taire!

CLOTILDE.

Mais ce M. de Fosseuse!

BROUSSEL.

Tu le verras... il sera ton mari!

CLOTILDE.

Mon mari!

BROUSSEL.

Un officier de M. de Condé... son ami... son confident... c'est presque une alliance princière... et pour un chef de parti, cela fait bien!... on se pose, on s'élève! ..

DOROTHÉE.

Oui, sur un cheval... et patatras!

BROUSSEL.

Ceci, c'est de la haute politique!... et puis il est beau!...

CLOTILDE.

Mon Dieu! tous les maris doivent se ressembler... et pourvu que je ne sois plus seule...

DOROTHÉE.

Dame! quand on est mariée... voilà l'agrément!

CLOTILDE.

Et déjà, ici... près de vous... il me semble que je suis plus heureuse!...

BROUSSEL.

Tu ne l'étais donc pas?...

CLOTILDE. *

Me voilà dans cette chambre où j'étais si tranquille... où je dormais si bien!... Et les fleurs que j'aimais! et mon miroir, où je me trouvais si gentille!... (*S'y regardant.*) Tiens! je ne suis pas changée!... et mon petit bahut où je trouvais des dragées... que vous y mettiez toujours, et que vous mangiez avec moi!... vous me gâtiez tant!... Dieu! il y en a encore! Ah! mon père!... c'est vous. (*Elle en donne à Broussel.*)

BROUSSEL, *mangeant des dragées.*

Moi, pas du tout!... ah! bien oui, j'ai bien la tète aux dragées!

CLOTILDE, *à Dorothée.*

Alors, c'est toi!

DOROTHÉE.

Ah! ma joie va ètre si courte!... puisque vous partez cette nuit!...

CLOTILDE.

Je pars!

BROUSSEL. **

Chut donc!... je te défends de souffler mot de ce départ à personne, bavarde!

DOROTHÉE.

Ah! dame!... plus moyen de parler, depuis que vous ètes un grand homme!

BROUSSEL, *flatté.*

Un grand homme!... elle a des expressions!... qui est-ce qui t'a dit que j'étais...

DOROTHÉE.

Oh! pardi! c'est tout le monde! Encore l'autre jour, chez l'apothicaire.

BROUSSEL.

Oh! l'apothicaire me voit... en beau.

* Dorothée, Broussel, Clotilde.

** Dorothée, Broussel, Clotilde.

DOROTHÉE.

On disait que vous étiez le plus grand homme du siècle.

CLOTILDE, *à son père.*

Vraiment?... mon père!...

BROUSSEL.

Oh! oh! le plus grand... on exagère un peu.

DOROTHÉE.

Si ça doit vous rendre si mauvais.

BROUSSEL.

Je ne suis pas mauvais, mignonne, mais que veux-tu?... les circonstances m'entrainent... Je suisle père u peuple... mais j'ai peur de mon enfant... (*A Clotilde.*) Pas de toi... mais de ce bon peuple... un enfant terrible... quelquefois... Il ne faut pas parler de notre départ pour Montfort-l'Amaury. Moi, m'en aller, c'est comme si on leur enlevait la châsse de Sainte-Geneviève.

CLOTILDE.

Oh! moi, plus je m'éloignerai du couvent, plus ça me fera plaisir....

BROUSSEL.

Vrai!... je vais donner des ordres pour le départ!...

DOROTHÉE, *revenant.*

Moi, pour le souper... Ah! mam'zelle... si vous voulez manger de ces bonnes confitures, vous savez, elles sont là, dans votre cabinet de toilette.... (*Elle le montre.*)

CLOTILDE.

Merci, merci!...

BROUSSEL, *sortant par la gauche.*

Oh! des confitures!

DOROTHÉE, *le suivant.*

Tiens! c'est meilleur que votre politique.... mais... un grand homme!...

BROUSSEL, *avec une feinte modestie.*

Ne m'appelle donc plus grand homme... tu sais que ça me déplaît...

DOROTHÉE.

Oh ça vous flatte... (*Ils disparaissent.*)

SCÈNE VI.

CLOTILDE, NAVAILLES, *dans l'alcôve.*

CLOTILDE, *ouvrant la porte du cabinet.*

Oh! oui... c'est bien cela... je retrouve tout comme je l'ai laissé... tout!... dans cette chambre que je n'espérais plus revoir... car enfin, je voulais être religieuse... mais il ne l'a pas voulu, lui! il m'a chassée du couvent... lui!... Ah! du moins, il ne me suivra

pas chez mon père ! Je suis tranquille... j'ai retrouvé ma gaieté, avec mes souvenirs d'enfance !... Et puis... un mariage !... ce sera une distraction... ce doit être gentil !...Sans cela... il y a longtemps qu'on ne se marierait plus ! c'est clair !

AIR : *Mazaniello.*

Le couvent parle de la peine
Dont le mariage est tout plein ;
On parle de ce qu'il amène
Et d'embarras et de chagrin !...
A tout ça pourtant on s'expose,
De mère en filles ! En ce cas
Il est donc encor quelque chose
Dont le couvent ne parle pas ;
Oui, bien sûr, il est quelque chose
Dont le couvent ne parle pas!

Et lui, cette nuit encore... il me disait... Clotilde, mariez-vous.... Oh ! que j'ai eu peur ; mais je ne l'entendrai plus, ici... dans ma chambre... dans mon alcôve... Oh ! il faut que j'y entre!... (*Elle va pour entrer dans l'alcôve, dont les rideaux sont à demi fermés.*)

NAVAILLES, *dans l'alcôve.*

Clotilde!...

CLOTILDE, *effrayée.*

Ah mon Dieu !... (*Elle se soutient à peine à un fauteuil.*)

SCÈNE VII.

CLOTILDE, BROUSSEL, DOROTHÉE.

BROUSSEL, *dans la coulisse.*

C'est bien, c'est bien... quand il viendra, vous me préviendrez.

NAVAILLES, *sortant de l'alcôve, à part.*

Je suis perdu... (*Il se jette dans le cabinet à droite, dont il ferme la porte au moment où on entre.*)

BROUSSEL, *entrant.*

Tiens, mon enfant... avant notre départ, je veux te remettre les bijoux de ta mère.... (*Il pose un petit coffret sur le bahut.*)

DOROTHÉE, *entrant.*

Il est tard... il faut souper... (*Reculant.*) * Ah ! Jésus ! mam'-zelle... qu'avez-vous donc ?

CLOTILDE, *toujours appuyée sur le dos du fauteuil, près du bahut.*

Moi... je ne sais...

BROUSSEL.

Eh ! mais en effet, cette émotion...

* Dorothée, Clotilde, Broussel.

DOROTHÉE.

Vous tremblez ...

CLOTILDE.

Ah ! je vous en prie... regardez... là... dans cette alcôve... derrière ce rideau...

DOROTHÉE, *montrant l'alcôve.*

Derrière ce rideau... Est-ce que ?...

CLOTILDE.

Il est là.

DOROTHÉE, *redescendant effrayée.*

Quelqu'un ?...

CLOTILDE, *courant à elle.*

Tu l'as vu ?

DOROTHÉE.

Moi... je n'ai pas regardé...

CLOTILDE, *montrant l'alcôve, avec un geste suppliant.*

Mon père !

BROUSSEL.

Qu'elle est sotte cette Dorothée... comme si... (*Hésitant à approcher de l'alcôve et grossissant sa voix.*) Il y a... quelqu'un là ?

CLOTILDE.

Oh ! regardez dans l'alcôve....

DOROTHÉE.

Monsieur a peur aussi....

BROUSSEL.

Moi... par exemple... (*Il approche, tire le rideau, et recule.*) Tu vois... il n'y a rien.

DOROTHÉE.

Rien!

CLOTILDE.

Rien!

BROUSSEL, *se rassurant peu à peu.*

Personne... derrière le lit... (*Se baissant.*) dessous... pas un chat... (*éclatant de rire.*) Ha, ha, ha !... êtes vous poltronnes... (*Frappant sur le lit.*) Mais il n'y a rien du tout...(*Le remuant.*) pas âme qui vive... ha, ha, ha !...

CLOTILDE.

C'est étonnant !...

DOROTHÉE.

Quoi donc, mam'zelle?...

BROUSSEL, *revenant, à Clotilde.*

J'aurais voulu qu'il y eût... Ah ! ça, quelle diable d'idée...

CLOTILDE.

Ah! mon père !... je ne sais ce qui se passe autour de moi... j'ai cru qu'en revenant ici... ça ne recommencerait plus comme au couvent !...

BROUSSEL.

Comme au couvent!...

DOROTHÉE. *

Remettez-vous, ma chère fille!...

CLOTILDE.

Il n'est pas là!... Oh! c'est qu'il est reparti!

DOROTHÉE.

Qui donc?

BROUSSEL.

De qui parles-tu!...

CLOTILDE.

Eh bien! de lui... d'un être mystérieux qui marche... qui m'appelle... qui me parle... cela a commencé... tenez, justement le soir de cette bataille qui nous avait tant effrayés!... J'étais à peine rentrée dans ma cellule, que j'entendis remuer autour de moi... je distinguai près de la fenêtre... comme une tête avec de beaux cheveux noirs...

DOROTHÉE.

Avait-elle des cornes?...

CLOTILDE.

Je n'en ai pas vu.

BROUSSEL.

Ma pauvre fille, tu avais tremblé tout le jour... c'était un mauvais rêve... un cauchemar...

CLOTILDE.

C'est ce que je crus d'abord... et le lendemain je ne vis plus rien... Je fus rassurée... à peu près!

BROUSSEL.

Tu vois bien.

CLOTILDE.

Cependant chaque fois que, dans la journée, j'entrais dans ma cellule, je tremblais toujours comme si je sentais là quelqu'un d'invisible auprès de moi... Aussi, la nuit suivante je résolus de ne pas dormir et d'attendre, pour voir... mais j'étais trop fatiguée et, le sommeil me gagna malgré moi... un sommeil inquiet... agité... Un peu de bruit me réveilla... et je vis... ah! mon père, vous allez frémir! je vis deux yeux étincelants attachés sur les miens, que je refermai aussitôt en poussant un grand cri!...

DOROTHÉE, *criant.*

Ah!...

BROUSSEL, *sautant.*

Ah!... que vous êtes bête, ma chère!

* Broussel, Clotilde, Dorothée.

DOROTHÉE.

Dame!... j'ai peur!

BROUSSEL.

Soit! mais on ne fait pas peur aux autres... moi qui suis nerveux!... Il fallait appeler au secours...

CLOTILDE.

Ah! bien oui!... j'étais enfoncée dans mon oreiller... J'étouffais! et j'entendis alors une voix...

DOROTHÉE.

Une voix!...

BROUSSEL.

Sombre et terrible?

CLOTILDE.

Au contraire! elle me sembla douce et même touchante. . « Clotilde... me disait-elle... » Elle savait mon nom... Clotilde, pourquoi vivre dans ce triste couvent... vous qui devez être aussi heureuse que vous êtes jolie!...

DOROTHÉE.

Il a dit...

CROTILDE.

Jolie.... j'ai retenu ce mot-là!

DOROTHÉE.

Ah!... il a dit...

BROUSSEL.

Après!... c'est un détail...

CLOTILDE.

Quittez cette maison... retournez à votre bonhomme de père!...

BROUSSEL.

Il a dit bonhomme!...

DOROTHÉE.

Après... après... c'est un détail...

CLOTILDE.

Qui vous chérit... dans le monde qui vous réclame!... Dieu le veut!...

BROUSSEL.

C'était bien, cela!... Il n'y a que le bonhomme...

DOROTHÉE.

Et vous voyez toujours...

CLOTILDE.

Je ne voyais plus rien... je tremblais... j'étais en nage.... et les yeux à demi fermés... je sentais mon cœur battre, mais battre... Et pourtant, j'entendais près de moi comme des soupirs étouffés...

BROUSSEL.

Oh! oh!...

CLOTILDE.

Enfin le jour parut.

DOROTHÉE.

Ah ! je respire !...

CLOTILDE.

Et comme je ne me levais pas, on entra dans ma cellule... je racontai ce qui m'était arrivé...

AIR : *de madame Favart.*

On avertit la supérieure,
Et sans plus de discussion
Le couvent décida sur l'heure
Que c'était une vision.

DOROTHÉE.

Une vision !

CLOTILDE.

Et ces dames
Prièrent le ciel à l'instant ...

DOROTHÉE.

De les épargner, pauvres femmes !

CLOTILDE.

(*Parlé.*) Non !...
De leur en envoyer autant !..,
Elles priaient Dieu, pauvres femmes
De leur en envoyer autant !

BROUSSEL. *

Vois-tu, mon enfant, c'est le remords de ne m'avoir pas obéi qui a créé dans ton imagination ces visions dont tu me parles... tu rêvais...

CLOTILDE.

Oh ! non !.... car cette voix mystérieuse m'a suivie... et tout à l'heure... comme j'allais entrer dans mon alcôve... là... **

DOROTHÉE.

Dans l'alcôve !...

BROUSSEL.

Bah !

CLOTILDE.

Je l'ai entendue m'appeler par mon nom... Clotilde... (*La nuit est venue.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FOSSEUSE.

FOSSEUSE, *entrant vivement, une lanterne à la main, par la gauche, ** et répétant le nom de Clotilde, qu'il entend prononcer.*
Clotilde...

DOROTHÉE, *se sauvant.*

Jésus, mon Dieu !...

CLOTILDE, *se jetant au cou de son père.*

Ah !... mon père...

* Nuit graduée à la rampe.

** Nuit complète à la rampe.

*** Demi-rampe.

BROUSSEL.

Qu'est-ce qu'il y a?...

FOSSEUSE, *les regardant tous les trois:*

Quoi donc? que se passe-t-il?...

BROUSSEL. *

Ah! c'est vous!... (*A Clotilde.*) M. le comte de Fosseuse... ton prétendu... (*A Fosseuse.*) Ne faites pas attention... c'est Dorothée.,. elle nous racontait là des choses... des folies!... (*A Clotilde.*) Ça se calmera... il n'y a rien qui calme l'imagination comme le mariage.

DOROTHÉE.

Je ne vous ai pas entendu sonner.

FOSSEUSE.

Non, j'ai laissé mon cheval à la petite porte... et je suis entré par la maison de votre jardinier, qui m'a prêté cette lanterne...

BROUSSEL, *la prenant.*

Eh! c'est ma petite lanterne sourde... c'est très-commode... ça fait le jour et la nuit à volonté... voilà la nuit. (*Il fait ce qu'il dit.*) **

CLOTILDE. *

Oh! mon père, ne faites pas ça!

BROUSSEL.

Ça lui fait peur... oh! les femmes!... c'est une femme! Allons, tiens! voilà le jour!... (*Jour au lustre et demi-rampe.*)

FOSSEUSE.

J'avais à vous parler en secret avant mon départ... mais, comme on vient de m'annoncer l'arrivée de votre charmante fille, j'ai voulu lui présenter mes hommages. (*Passant à Clotilde.*) *** Je me flatte, mademoiselle, que vous daignerez confirmer vous-même l'espoir que maître Broussel a bien voulu me donner!

(*Broussel remet la lanterne à Dorothée; celle-ci l'apporte sur la table, à gauche, en passant par derrière.*) ****

CLOTILDE.

Oh! j'épouserai celui que mon père voudra.

BROUSSEL.

Vous comprenez... c'est une préférence!

DOROTHÉE, *à part.*

Jolie préférence!

FOSSEUSE.

C'est une alliance entre nous et le parlement. (*Il passe à Broussel.*

CLOTILDE, *bas, à Dorothée.*

Alors, ce n'est pas moi, c'est le parlement qu'il épouse.

* Clotilde, Broussel, Fosseuse, Dorothée.

** Nuit à la rampe et au lustre.

*** Clotilde, Fosseuse, Broussel, Dorothée.

**** Dorothée, Clotilde, Fosseuse, Broussel.

DOROTHÉE.

Voilà !

FOSSEUSE.

Le postillon de M. le Prince, le muet que je n'ai pu voir depuis mon arrivée... sera chez vous à quatre heures... Quant au lieutenant civil, il est sur les traces du marquis de Navailles, dont le sort est décidé.

BROUSSEL.

C'est bien!... Je vais vous parler de cela... en vous accompagnant.

FOSSEUSE.

Mademoiselle, je maudis pour la première fois mon devoir... puisqu'il m'éloigne de vous ! (*Lui offrant le bouquet de paille qu'il a au côté.*) Soyez de la Fronde comme moi, Clotilde... prenez mon bouquet... et en échange...

CLOTILDE.

Monsieur !

BROUSSEL.

AIR :

Tu permets qu'il t'embrasse.

CLOTILDE.

Qui moi ? (*A part.*) mon Dieu !

FOSSEUSE.

Faites-moi cette grâce
Comme un adieu.

CLOTILDE,

Lorsque mon père ordonne
Moi, j'obéis.

FOSSEUSE.

Ah ! vous êtes trop bonne, (*Il l'embrasse.*)

DOROTHÉE, *à part.*

C'est mon avis !

ENSEMBLE.

FOSSEUSE.

Il faut me mettre en route,
C'est mon devoir...
Je puis compter sans doute
Demain vous voir.

BROUSSEL.

Il faut nous mettre en route...
C'est un devoir !..
Nous espérons sans doute
Demain vous voir.

CLOTILDE.

Il faut vous mettre en route.
Puisqu'un devoir
Vous réclame sans doute...
Jusqu'au revoir.

DOROTHÉE.

Quand il se met en route,
Mon seul espoir,
C'est, par malheur, j'en doute
De n'plus le r'voir.

(*Au moment de sortir, Broussel embrasse Clotilde. Broussel et Fosseuse sortent à gauche.*)

SCÈNE IX.

DOROTHÉE, CLOTILDE.

DOROTHÉE.

On dirait qu'il vous plaît, ce M. de Fosseuse!

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu!... il ne me plaît ni ne me déplaît .: Mon père me dit de l'épouser... voilà.

DOROTHÉE.

Comment! voilà!... mais c'est un mari!...

CLOTILDE.

Oh! moi, ça m'est égal... Il n'est pas beau... mais je ne trouve pas les hommes beaux du tout.

DOROTHÉE.

En général, c'est vrai, mais le particulier!... Bonsoir, mam'zelle, dormez bien... et ne faites pas de mauvais rêves.

CLOTILDE.

Comment!... tu me quittes!...

DOROTHÉE.

Dame! et votre père... ne faut-il pas qu'il prépare tout pour son départ, qu'il se couche... qu'il s'endorme... et tout grand homme qu'il est, est-ce qu'il peut rien faire sans que je sois là?... Mon Dieu! qu'est-ce que vous avez donc?

CLOTILDE.

Moi... rien... c'est que l'idée de rester seule....

DOROTHÉE.

Ma chambre est là... à côté de la vôtre... Je vais y venir tout à l'heure, je vous entendrai... et puis je vous laisse la petite lanterne sourde que vous ne ferez que fermer, adieu, ma petite Clotilde... ma mignonne...

CLOTILDE.

Adieu, Dorothée!...

DOROTHÉE.

Et avant de vous endormir, pensez un peu mari...

CLOTILDE.

Oui, Dorothée.

DOROTHÉE.

Pour avoir des idées... ça ne peut pas mal faire... adieu!...

CLOTILDE.

Adieu! adieu! (*Dorothée sort par le fond.*)

SCÈNE X.

CLOTILDE, *seule.*

Des idées!... mon Dieu! à quoi bon?... mon père en a pour moi... tout ce que je demande, c'est de bien dormir!... et j'en ai besoin... c'est si long deux nuits blanches, deux nuits sans sommeil... Ah! comme je vais être bien vite couchée... dans mon bon lit... là... (*Au moment d'entrer dans l'alcôve.*) Oh! cette alcôve... (*Avec un léger tremblement.*) Ce n'est pas que je craigne... mais elle est si triste!... (*Elle recule.*) J'y dormirais mal, bien sûr! et puis me déshabiller... oh! non!... il me semble qu'on me regarde... c'est gênant. . au lieu que... ici, dans ce fauteuil... je serai bien mieux! D'abord, je serai prête bien plus vite (*s'asseyant dans le fauteuil, qui est à droite*) pour partir!... Ah! c'est cela... je suis mieux que dans mon lit... il n'y a pas de comparaison... (*En tournant la tête, elle voit les bijoux que Broussel a déposés sur le bahut.*) Oh! les joyaux de ma mère... comme ils brillent!... la croix qu'elle me faisait baiser quand j'étais enfant! (*D'une voix qui s'affaiblit.*)

AIR : *de Christophe Colomb. La Mère indienne.*

Elle me sera chère!
Bientôt la paix, j'espère,
Rentrera dans mon cœur!..
Pour me porter bonheur,
J'ai la croix de ma mère.

(*Elle s'endort; Navailles ouvre doucement la porte du cabinet. L'orchestre joue une seconde fois l'air précédent.*)

SCÈNE XI.

CLOTILDE, NAVAILLES

NAVAILLES.

Je n'entends plus rien! (*Il écoute aux rideaux de l'alcôve, qui sont fermés.*)

CLOTILDE, *s'endormant tout à fait.*

Sous la croix de ma mère!...

NAVAILLES, *toujours au fond, sans la voir.*

Non, plus rien! elle dort sans doute dans cette alcôve qui la dérobe à mes regards!... Je vais pouvoir écrire à ma mère... ici... (*Il montre la table à gauche.*) Oh! comme mon cœur bat! (*Il descend vers la rampe, et se retournant vers l'alcôve :*) Adorable jeune fille, si belle, si fraîche, si pure, voilà trois jours, trois nuits, qu'un sort étrange m'attache à toi... que je suis près de toi, partageant, à ton insu, le lieu que tu habites.. l'air que tu respires! depuis

qu'après avoir escaladé les murs de ce couvent, je me jetai dans une cellule qui se trouva être la tienne... où j'eus pour cachettes... tes rideaux, tes armoires, ton prie-Dieu!... Et ici... dans la demeure d'un de mes ennemis... de celui qui fait fouiller toutes les maisons pour me découvrir... il ne pensera pas à la sienne, heureusement!... Le moyen de soupçonner que caché dans ce coffre dont j'avais brisé la serrure... (*En parlant, il est remonté jusqu'à Clotilde, qui se trouve derrière lui.*)

CLOTILDE, *rêvant.*

Oh! non... oh!...

NAVAILLES, *se retournant, et l'apercevant tout près de lui.*

Ciel!... Elle!... c'est elle!... oh! mon Dieu! si près de moi... quand je croyais m'éloigner d'elle... si près de moi!

AIR : *Du Voile blanc de Monpou.*

Quand le destin,
Soir et matin
Tous les deux nous rassemble,
Et livre ainsi
A ma merci
Tant de charmes... je tremble!
Je n'ose la voir!... Ne crains rien!
L'ange, mes amours, mon gardien,
Dans l'asile que je lui dois,
Sera sacré pour moi!

CLOTILDE, *dormant.*

Ah!...

NAVAILLES, *qui s'est éloigné d'elle, la regardant de nouveau.*

Deuxième couplet.

En ce moment
Ce front charmant
Et se penche et m'attire...
Ces doux attraits
Ce souffle frais
Redoublent mon délire!
Ah! mon cœur n'écoute plus rien...
(*Il approche ses lèvres de son front.*)

CLOTILDE, *rêvant.*

Ma mère!...

NAVAILLES, *s'éloignant vivement.*
Non! non!... mon ange, mon gardien,
Dans l'asile que je te dois,
Reste sacré pour moi!

Allons!... je ne la regarderai plus... (*La regardant encore.*) C'est

difficile !... je vais penser à ma mère, c'est plus sage... à ma pauvre mère qui me fait réclamer... qui me croit mort peut-être !... Pas moyen de sortir de Paris... à moins que demain... avec elle encore... mais comment !... en attendant il faut écrire... il peut se présenter une occasion... au fait, pourquoi pas?... Dieu est si bon pour moi... (*Musique.*)

CLOTILDE, *toujours endormie.*

Un mari...

NAVAILLES, *au moment de s'asseoir.*

Qu'elle est jolie... écrivez donc avec un pareil camarade de chambrée auprès de vous... (*Il s'assied.*) « Ma bonne mère... » Ne lui disons pas que ces bons petits frondeurs seraient capables de me pendre par représailles... mais que je vis pour elle... que j'espère la revoir... Oh ! sans ce maudit uniforme... (*En écrivant il fait du bruit, qui finit par réveiller Clotilde.*)

CLOTILDE, *s'éveillant.*

Oh !... quoi ...

NAVAILLES, *sans l'écouter.*

Maintenant cachetons vite... (*En fermant la lettre, il finit par attirer l'attention de Clotilde.*)

CLOTILDE, *l'apercevant, et se levant.*

Dieu ....

NAVAILLES.

Hein?... (*La voyant de côté, sans se détourner.*) Elle est réveillée... elle me voit...

CLOTILDE.

Lui !... lui...

NAVAILLES.

Que faire?... ah... (*Il ferme la lanterne — La musique cesse. — Nuit à la rampe et au lustre. — Il gagne à tâtons la porte du cabinet.*

· CLOTILDE, *tremblante.*

Que faites-vous ici ? qui êtes-vous?...

NAVAILLES, *s'avançant vers elle.*

Silence !

CLOTILDE, *se sauvant* *

Ne me touchez pas !

NAVAILLES.

Pas un cri... ou je suis mort.

CLOTILDE.

Non ! non .... Que venez-vous faire près de moi?

NAVAILLES.

Vous protéger.

CLOTILDE.

Contre qui ?

* Clotilde, Navaille.

NAVAILLES.

Contre M. de Fosseuse.

CLOTILDE.

Mon futur...

NAVAILLES.

Qui ne sera pas votre mari.

CLOTILDE.

Pourquoi ?

NAVAILLES.

Parce que je vous en donnerai un autre.

CLOTILDE.

Qui donc ?

NAVAILLES.

Moi.

CLOTILDE.

Vous... (*Navailles la saisit el l'embrasse au front.—Elle jette un cri et tombe dans ses bras.*) Ah ...

NAVAILLE. *Musique.—Reprise de l'air: Dans l'asile que je te dois, jusqu'à la sorlie de Navailles.*)

Grand Dieu !... Clotilde ... Elle s'évanouit... Revenez à vous. Clotilde... Malheureux! qu'ait-je fait !... appeler, je suis perdu... Et pourtant je ne puis la laisser ainsi... Mon amie, ma sœur... Ah !... (*Il la pose dans le fauteuil à gauche, près de la table.*) J'ai vu... là, une sonnette... (*Il la prend sur la table et carillonne en gagnant la porte du cabinet.*)

BROUSSEL, *en dehors.*

Qu'est-ce que c'est ?...

DOROTHÉE, *de même.*

Qu'est-ce qu'il y a ?... (*Navailles jette la sonnette aux pieds de Clotilde, et referme la porte du cabinet au moment où les autres portes s'ouvrent.*)

SCÈNE XII.

CLOTILDE, BROUSSEL, DOROTHÉE.

BROUSSEL, *entrant habillé de nuit, par la gauche avec un flambeau.*

Quel vacarme ! bon Dieu !... Est-ce que les mazarins sont ici?... (*Il va à l'alcôve.*)

DOROTHÉE, *entrant, par sa chambre, en camisole, portant aussi un flambeau.*

Au secours !... il y a des voleurs... (*Elle se rencontre avec Broussel.*

BROUSSEL.

Ma fille... oh... la voilà...

DOROTHÉE.

Mais elle dort...

BROUSSEL.

Elle ne s'est pas couchée...

DOROTHÉE.

Pourtant, on sonnait à triple carillon... ah... la sonnette, là, à ses pieds... (*Elle la donne à Broussel.*)

BROUSSEL.

Ciel... est-ce qu'elle serait évanouie?...

DOROTHÉE.

Clotilde... qu'est-ce que vous dites là?...

BROUSSEL.

Vite, un flacon... de l'eau... (*Il fait sonner la sonnette à l'oreille de Clotilde.*)

CLOTILDE, *criant et revenant à elle.*

N'approchez pas... laissez-moi...

DOROTHÉE. *

Elle revient... (*On entend carillonner en dehors.*)

BROUSSEL.

Allons, bien!... qu'est-ce qui nous arrive à cette heure?... va voir, va...

DOROTHÉE, *allant pour sortir.*

Maudite maison!... il fait à peine jour!...

CLOTILDE.

Mon père!... ah!... c'est vous... sortons... emmenez-moi... ne restons pas ici...

BROUSSEL.

Qu'est-ce encore?... qu'as-tu donc?... est-ce que tu as vu?...

DOROTHÉE, *revenant.*

Vous avez vu, quoi donc?...

CLOTILDE.

Là... il était tout petit, tout petit... ensuite, il a grandi... Et puis il s'est penché sur mon front... et enfin... je ne sais plus...

DOROTHÉE.

Prrr... disparu...

BROUSSEL.

Disparu... disparu... vous croyez à des choses surnaturelles, bête...

CLOTILDE, *se levant.* **

Oh... il y en a... (*Elle regarde autour d'elle.*)

DOROTHÉE.

Comment, monsieur, vous ne croyez donc pas aux esprits?...

* Dorothée, Clotilde assise, Broussel.

** Dorothée, Broussel, Clotilde.

BROUSSEL.

Un homme comme moi !...

DOROTHÉE.

Il ne s'agit pas d'un homme comme vous... je parle des esprits... (*On entend sonner plus fort.*)

BROUSSEL.

Ah ça, iras-tu voir ce que c'est !...

DOROTHÉE.

J'y vais, monsieur... j'y vais !... (*Elle sort à gauche.*)

BROUSSEL, *à Clotilde.*

Et c'est pour cela que tu as sonné?...

CLOTILDE.

Comment... on a sonné... ici?... non, non... ce n'est pas moi.

ROUSSEL.

Puisque je t'assure... et tiens, voilà encore la sonnette qui était là... à tes pieds !...

CLOTILDE.

A mes pieds !...

DOROTHÉE, *revenant.* *

Monsieur... monsieur... c'est du monde qui vient pour votre départ... on amène des chevaux...

BROUSSEL.

En effet, voici le jour.

CLOTILDE, *lui prenant le bras.*

Je ne vous quitte pas...

DOROTHÉE.

Et puis... il y a là, un guide... un postillon...

BROUSSEL.

C'est le muet de M. le Prince.

DOROTHÉE.

Un muet... c'est donc ça qu'à tout ce qu'on lui dit, il ne sait répondre que hum... hum... je l'ai fait entrer à côté de ma chambre

BROUSSEL.

C'est bien !... qu'il attende... va voir si le jardinier est levé... (*Il va pour sortir avec Clotilde.*) Mais surtout pas de bruit, pas de mouvement autour de la maison... ce bon peuple serait capable de me retenir...

DOROTHÉE

Pardine... son grand homme !...

BROUSSEL.

Grosse flatteuse... Je vais faire ma toilette... (*A Clotilde.*) Viens, mon enfant, viens... (*L'emmenant*). Ah... tu me diras tout.

CLOTILDE.

Oui, mon père.

* Dorothée, Broussel, Clotilde.

DOROTHÉE.

Elle vous dira, quoi?...

BROUSSEL, *se retournant.*

Qu'est-ce que ça te fait?... (*Il sort avec Clotilde par la gauche.*)

SCÈNE XIII.

DOROTHÉE, *puis* CAUVIGNAC.

DOROTHÉE.

Une fille qui voit des esprits, ça doit être très grave!... moi, j'y crois... mais je n'en ai jamais vu... (*Voyant entrer Cauvignac par sa chambre.*) * Hein?... dites-moi donc un peu ce que vous faisiez dans ma chambre?...

CAUVIGNAC.

Hum... hum...

DOROTHÉE.

Il n'a jamais rien dit, le malheureux!... (*Tâchant de s'expliquer.*) Un monsieur... hum... hum... un monsieur n'entre pas dans la chambre d'une demoiselle comme moi, hum... hum...

CAUVIGNAC.

Hum... hum...

DOROTHÉE.

C'est ça... allez attendre à la cuisine... à la cuisine!...

CAUVIGNAC.

Hum... hum...

DOROTHÉE, *à part.*

Il s'en va... c'est sa place... (*Elle se retourne et voit Cauvignac, assis près de la table, à gauche.*) Mais non, en bas...

CAUVIGNAC.

Hum... hum...

DOROTHÉE.

Ah! bon... ayez donc une explication avec un homme comme ça... c'est effrayant!... Eh bien!... attendez ici!... un esprit un muet!... ça ne se voit que dans les temps de révolution!...

(*Elle sort par la gauche, Cauvignac la regarde sortir et Navailles ouvre la porte du cabinet. Cauvignac se lève, et, les yeux toujours fixés sur la porte à gauche, il va s'asseoir près du bahut, puis là, mettant la main dans l'intérieur d'une espèce de grande cape de livrée, dont il est habillé, il s'assure qu'il a bien sur lui des papiers qui lui sont confiés. Pendant ce temps, Navailles sort doucement du cabinet, traverse le théâtre, et écoute à la porte par où Dorothée est sortie.*)

* Cauvignac, Dorothée.

SCÈNE XIV.

NAVAILLES, CAUVIGNAC

NAVAILLES, *à part.*

Elle sort... voilà cet homme dont ils parlaient... ce courrier..: si je pouvais le gagner... (*Il s'approche de Cauvignac qui ne le voit pas.*) Essayons... (*Il lui frappe sur l'épaule.*) Eh! vous êtes muet?..,

CA UVIGNAC, *ingénument.*

Oui, moussur...

NAVAILLES.

Hein?

CAUVIGNAC, *se levant.*

Oh...

NOVAILLES, *riant.*

Ha, ha, ha!... mais alors pourquoi?...

CAUVIGNAC.

Hum, hum...

NAVAILLES.

Oh, ce n'est plus de saison...

CAUVIGNAC.

Hum. hum.

NAVAILLES.

Allons donc!... tu as dit : Oui, moussur !

CAUVIGNAC.

Je ne peux dire que : Oui, moussur.

NAVAILLES.

Je te reconnais... moussur!... tu es Espagnol!

CAUVIGNAC.

Oh! gascon!

NAVAILLES.

L'espion de M. le prince!

CAUVIGNAC.

Silence !

NAVAILLES.

Qui lui rends compte de tout ce que tu es censé ne pas entendre!

CAUVIGNAC.

Chut!...

NAVAILLE.

Placé près du bonhomme Broussel pour surveilier sa conduite!

CAUVIGNAC.

Mais, taisez-vous donc !

NAVAILLES.

Comme celle du parlement.

CAUVIGNAC.

Moussur.

NAVAILLES.

Moussur ! moussur, d'un mot je puis te perdre !

CAUVIGNAC.

Oh ! grâce !...

NAVAILLES.

Oui, grâce.. à une condition.

CAUVIGNAC.

Laquelle ?...

BROUSSEL, *en dehors.*

Dorothée ! Picard ! tout le monde ! .

NAVAILLES.

Je vais te la dire... viens.

CAUVIGNAC.

Où ?

NAVAILLES, *l'entraînant et le poussant dans la chambre de Dorothée* Là. (*Ils sortent au moment où Broussel rentre.*)

SCÈNE XV.

BROUSSEL, CLOTILDE, DOROTHÉE, DOMESTIQUES, *et enfin* NAVAILLE.

BROUSSEL.

C'est bien ! nous voilà prêts... Mon portefeuille ... as-tu tout ce qu'il te faut?...

CLOTILDE.

Oui, mon père... Oh ! je suis bien contente de partir.

BROUSSEL.

Oui, avec tes idées !... qui n'ont pas le sens commun, car enfin je ne serais pas en sûreté chez moi.

DOROTHÉE, *entrant, suivie de deux valets et d'une servante.* *

Voilà, monsieur, voilà... la voiture est attelée... votre escorte est arrivée... Ah ! une lettre qu'on apporte à l'instant de chez le lieutenant civil...

BROUSSEL.

Donne... Ah ! le marquis de Navailles va être arrêté... son signa-

* Clotilde, Broussel, Dorothée, *valets au fond.*

lement est donné à toutes les barrières pour qu'il ne puisse sortir. Bien! bien!... Ah ça ! et ce muet, où est-il?

DOROTHÉE.

Mais, monsieur, je l'ai laissé ici tout à l'heure... vous ne l'avez pas vu?... (*Navailles entre, avec le costume de Cauvignac, par la chambre de Dorothée.*) Eh! pardine! tenez, le voici... dans ma chambre... encore! Ah ça, il n'en sort pas!

BROUSSEL.

Eh! l'ami... nous allons partir...

NAVAILLE. *

Hum... hum ....

BROUSSEL.

Eh bien, l'ami, comment t'appelles-tu?... Ah! j'oubliais!... ventrebleu! je n'ai pas songé à demander son nom, ça va me gêner!... voyons! je l'appellerai... comment l'appellerai-je?

DOROTHÉE.

Barnabé!

BROUSSEL.

Barnabé!... Où diable va-t-elle chercher... Barnabé... Si on peut proposer des noms comme... Allons, soit. Barnabé... tu connais bien la route? (*Il lance ses deux bras dans une même direction.*) La route?

NAVAILLES.

Hum... hum...

BROUSSEL.

Bon. (*A Dorothée.*) C'est sa manière de parler. (*A Navailles.*) Si tu rencontrais des troupes, des soldats... (*Il peint les soldats, en faisant semblant de tirer ses moustaches, de porter arme, de croiser baïonnette.*) des soldats, tu comprends? Eh bien! s'ils sont là, les soldats, là, tu fileras... (*Il indique un autre côté.*)

NAVAILLES.

Hum... hum...

BROUSSEL.

Il me comprend très-bien. Quand on a de l'intelligence... (*A Navailles.*) Je n'ai plus à te recommander que de ne pas aller trop vite, comme un fou...

(*Il imite sur place le mouvement du corps pendant le grand galop.*)

NAVAILLES, *faisant de même.*

Hum... hum...

BROUSSEL.

Non! non! tu iras un train réglé.

(*Il imite, toujours sans quitter le parquet des pieds, le mouve- du corps au petit trot.*)

* Navailles, Broussel, Clotilde, Dorothée.

NAVAILLES, *faisant de même.*

Hum... hum...

BROUSSEL.

C'est cela... assez ! (*Il l'arrête.*) Il comprend très-bien.

DOROTHÉE.

C'est égal.... c'est fatigant une conversation comme ça.

BROUSSEL.

Allons, mon enfant, fais tes adieux à Dorothée...

DOROTHÉE.

Adieu, mam'zelle.... adieu, monsieur.... (*Elle essuie des larmes.*)

BROUSSEL.

Adieu, mes amis... adieu, Dorothée.... (*S'approchant d'elle pendant que sa fille dit adieu aux domestiques qui sont au fond.*) Allons, voyons, ne pleure donc pas comme ça. (*Il l'embrasse au front.*) Je reviendrai.

DOROTHÉE, *pleurant.* *

Ah! qui sait...

AIR : *Boléro de Favarger, deuxième motif.*

BROUSSEL.

Point de bruit!
De la prudence!
Partons ; voici le jour qui luit.
Mes amis,
Faites silence;
Au moindre bruit, je serais pris!

BROUSSEL, *à Dorothée.*

Je te recommande bien la maison... prends garde qu'elle ne soit pillée par nos ennemis (*plus bas*) ou par nos amis.

DOROTHÉE.

Soyez tranquille, notre maître!

NAVAILLES, *rentrant doucement, à demi voix, à Clotilde.*

Clotilde, adieu !

(*Il passe rapidement derrière les domestiques, qui causent entre eux.*)

CLOTILDE, *effrayée.*

Ah!

(*Elle regarde vivement vers la gauche, puis vers la droite; la servante lui donne son sac.*)

* Clotilde, près de la table à gauche; Broussel, Dorothée; les valets derrière eux ; Navailles vient de sortir par la porte, à gauche.

BROUSSEL.

Quoi donc ?

CLOTILDE.

Rien... rien...

REPRISE EN CHŒUR.

Point de bruit !
De la prudence !
Partons } Voici le jour qui luit !
Adieu }
Mes amis,
Faites silence
{ Au moindre bruit je serais pris !
{ Au moindre bruit il serait pris !

CLOTILDE.

Ah ! c'est lui,
Encor, je pense !
Mon Dieu ! mon Dieu, sois mon appui !
Contre lui,
Mon espérance,
Mon Dieu ! mon Dieu, c'est ton appui.

Broussel donne le bras à Clotilde et sort avec elle par la gauche; Navailles les suit, Dorothée lui jette un porte-manteau sur l'épaule, — la toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une auberge à Nauphle. Entrée à droite, au troisième plan, par une porte en haut d'un petit escalier ; au fond, une grande croisée ouvrant sur la campagne ; à droite, au premier plan, porte de la chambre de Broussel. Au deuxième plan, une table avec de la vaisselle ; à gauche, au premier plan, une porte fermée avec un verrou. Au deuxième plan, une autre porte conduisant dans l'intérieur de l'auberge. Du même côté, au premier plan, une table avec ce qu'il faut pour écrire ; un fauteuil et des chaises.

SCÈNE I.

MADAME ROBERT, *ensuite* ROBERT, FOSSEUSE, OFFICIERS.

(*Au lever du rideau, on entend un chœur de buveurs à gauche; la fenêtre du fond est toutegrande ouverte.*)

Air : *Sur le haut de la montagne.*

CHŒUR, *en dehors.*

A la prochaine victoire
Il faut boire,
Et boire
A l'exil de Mazarin !
Du vin ! du vin !
A l'exil de Mazarin
Il faut boire,
A verre plein !

VOIX, *au dehors.*

Du vin ! du vin !...

MADAME ROBERT, *qui essuie des assiettes, devant une table.*

Eh bien, eh bien !... Joseph, Laurent, M. Robert !...

ROBERT, *entrant par la droite.*

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? qui est-ce qui m'appelle?...

MADAME ROBERT.

Ah, mon homme!... tu n'entends pas qu'on demande du vin !... (*A un garçon.*) Eh, va donc, toi!... (*Le garçon sort à gauche.*)

ROBERT.

En boivent-ils, en boivent-ils!...

MADAME ROBERT. *

Qu'est-ce que ça te fait?... des soldats, des officiers, ça a le droit de boire et ça en use!... pourvu qu'ils paient bien!...

ROBERT.

Mais c'est des frondeurs, ma femme, c'est des amis du Parlement, ces gueux du Parlement qui n'aiment que le carnage!... ils nous mangeraient tout crus! On me l'a dit : ils nous mangeraient tout crus. Moi je déteste la Fronde.

MADAME ROBERT.

Un aubergiste doit aimer tous ceux qui paient!...

ROBERT.

Mais mon parti à moi...

MADAME ROBERT.

Un aubergiste doit être comme son vin... de tous les partis,

ROBERT.

Oui, comme toi, qui es une coquette, qui te laisses embrasser par les Mazarins comme par les frondeurs!...

MADAME ROBERT.

De quoi que tu te plains?... ils paient la consommation, on ne peut pas les mettre à la porte!...

AIR : *De Julie.*

Hier les mazarins en masse
S'attablaient à notr' soleil d'or !
Aujourd'hui c'est l' frondeur qui passe,
Et qui chez nous s'attable encor.

ROBERT.

Et les Mazarins et la Fronde
Te font la cour !

MADAME ROBERT.

Dam ! c'est permis !
Car pour enseigne nous avons pris
L' soleil qui luit pour tout le monde.

ROBERT.

Mais non!... mais je ne veux pas...

FOSSEUSE, *entrant avec des officiers par la gauche.*

Eh bien, eh bien, on se dispute dans le ménage!...

MADAME ROBERT. **

Non, messeigneurs...c'est mon mari... c'est M. Robert qui crie : Vive la Fronde,

* Robert, madame Robert.

** Fosseuse, Robert, madame Robert.

ROBERT.

Mon Dieu, oui... je criais... vive...

FOSSEUSE.

A la bonne heure!... vous me direz la dépense, madame Robert, M. le Prince veut que tout soit payé, et avec vous on ne compte pas...

MADAME ROBERT.

Oui, monseigneur...(*Fosseuse l'embrasse.*)

ROBERT.

Permettez...

MADAME ROBERT, *bas*

Eh bien, tu vois... il ne compte pas!...

ROBERT, *de même.*

Mais je compte, moi... et je mettrai tout sur le mémoire, tout... (*Ils vont pour sortir.*)

FOSSEUSE.

Ah! madame Robert... on ne vous a pas annoncé nos voyageurs?...

MADAME ROBERT.

Non, monseigneur... mais vous pouvez être tranquille... ils seront bien reçus. (*Ils sortent par la droite.*)

FOSSEUSE.

Voilà un retard qui m'inquiète... La journée est déjà avancée... Pourvu que le bonhomme Broussel ne soit pas tombé dans un piége... Messieurs... Eh! laissez là votre mandoline, Praslin, nous ne chantons plus. (*L'officier à qui il parle accorde sa mandoline*) Vous avez donné des ordres, messieurs, pour qu'ils soient reçus avec tous les honneurs et tout l'enthousiasme qui peuvent nous gagner le parlement... (*L'officier va accrocher sa mandoline au fond, à droite de la croisée.*)

LES OFFICIERS.

Oui! oui! (*On entend le tambour dans le lointain.*)

FOSSEUSE.

Monsieur le prince y tient... Nous y avons tous intérêt... lui pour le père... moi pour la fille... une jolie fille .. une belle fortune... ça vaut bien qu'on se sacrifie. (*On entend des acclamations, et le tambour se rapprocher*) Eh mais, quel est ce bruit?...

ROBERT, *rentrant par la droite.*

Vous n'entendez pas... c'est comme un soulèvement de vos sol dats.

FOSSEUSE, *allant à la fenêtre.*

Messieurs! messieurs... Eh non! c'est la troupe qui approche portant quelqu'un en triomphe. C'est Broussel!.., bravo!.., à merveille!...

CRIS, *en dehors.*

Vive le parlement! vive Broussel !... (*On voit par la fenêtre Broussel porté en triomphe sur les épaules des soldats.*)

SCÈNE II.

BROUSSEL, CLOTILDE, FOSSEUSE, ROBERT, MADAME ROBERT, OFFICIERS, SOLDATS, NAVAILLES.

BROUSSEL *arrive à la fenêtre, et toujours porté.*

Merci, mes amis... merci, mes bons amis... Voulez-vous avoir la bonté de me donner la main ?...

TOUS.

Vive Broussel !...

FOSSEUSE ET LES OFFICIERS, *agitant leurs chapeaux.*

Vive Broussel !...

BROUSSEL, *à la fenêtre.*

Merci ! Je suis touché, ému !... Voulez-vous avoir la bonté de me donner la main pour mettre pied à terre...

FOSSEUSE ET LES OFFICIERS, *le prenant et le faisant entrer.*

Venez parmi nous !... vos enfants, vos défenseurs ...

CLOTILDE, *allant à lui.*

Ah ! mon père... vous voilà !

TOUS.

Vive Broussel !...

BROUSSEL.

Oui, je vivrai, oui, je vivrai... je vous en donne ma parole... Hé, l'aubergiste ...

MONSIEUR *et* MADAME ROBERT.

Monseigneur...

BROUSSEL.

Ah ! c'est vous !... donnez à boire à ces braves gens... je vais payer...

AIR : *De haine aux hommes.*

C'est donc ici, comme à Paris,
Où les écus ne durent guère !
Il en coûte cher, mes amis,
Quand on veut être populaire.
Ce bon peuple va m'épuiser !...

L'enthousiasme, il faut le croire,
Est une plante qui veut boire,
Et qu'il faut toujours arroser ! *

CLOTILDE. *

Vous n'êtes pas blessé, mon père ?

BROUSSEL.

Non, mais si je continue à avoir des triomphes comme ça, j'aurai les reins cassés, c'est sûr !...

FOSSEUSE, *à part.*

Toujours bon et crédule ! (*Il va s'asseoir, à gauche, près d'une table.*)

MADAME ROBERT.

Et il faut une chambre pour monseigneur... une autre pour mademoiselle... une pour sa suite...

BROUSSEL.

Oui, parbleu !... et pour Barnabé... Où est Barnabé ?... (*A Fosseuse.*) Pardon !... Barnabé, c'est le nom que j'ai donné au muet qu'on m'a envoyé... vous savez !...

FOSSEUSE.

Ah !... je ne connais pas... mais je croyais qu'il s'appelait Cauvignac...

BROUSSEL.

Oh ! Barnabé .. Cauvignac, c'est la même chose !... et vous ne savez pas... il a failli nous perdre... il nous faisait prendre tout droit la route de Saint-Germain.

FOSSEUSE.

Miséricorde !...

BROUSSEL.

Heureusement notre escorte s'en est aperçue à temps...

FOSSEUSE.

On m'avait dit qu'il connaissait les chemins parfaitement.

ROBERT, *amenant Navailles par la droite.*

Par ici ! par ici !... Voilà un diable de muet qui avait peur des soldats... il voulait se sauver...

NAVAILLES, *à part.*

Je suis pris !

CLOTILDE.

Encore !

FOSSEUSE, *allant à lui*

Toi !

BROUSSEL. **

Je devine... ils auront voulu aussi le porter en triomphe...

* Fosseuse, Broussel, Clotilde, madame Robert, Robert.

** Clotilde, Broussel, Robert, Navailles, Fosseuse, madame Robert.

et, comme il n'y est pas habitué comme moi, ça lui aura fait peur.

CLOTILDE.

Pauvre garçon ! (*Navailles la regarde avec émotion.*)

FOSSEUSE.

C'est donc cela!... (*Bas à Navailles.*) C'est bien!

NAVAILLES, *à part.* *

Il ne connaît pas l'autre... Je respire! (*Il passe à droite.*)

ROBERT.

Et monseigneur dînera?

BROUSSEL.

Avec patriotisme!... je dévorerai!... (*Mouvement de Robert.*) Le voyage m'a creusé, creusé... vite... des œufs frais... des côtelettes...

ROBERT.

Des côtelettes crues ?

CLOTILDE.

Comment! crues...

BROUSSEL.

Est-ce que je mange de la viande crue?...

ROBERT.

Dame.... dame...

MADAME ROBERT.

Excusez, monseigneur... il est un peu simple ! c'est mon mari...

FOSSEUSE.

Allez préparer le dîner de M. Broussel... (*A Broussel.*) Je dînerai avec vous... si mademoiselle veut bien le permettre...

CLOTILDE.

Mon Dieu, monsieur, cela m'est égal...

NAVAILLES, *à part.*

Elle est naïve.

FOSSEUSE.

Trop aimable... Allons, messieurs, laissons M. Broussel se reposer un peu...

BROUSSEL.

Ca me fera plaisir.

NAVAILLES, *à part, regardant Clotilde.*

Elle a dit : Pauvre garçon !

CRIS, *en dehors.*

Vive M. Broussel...

BROUSSEL, *étourdi.*

Ah! bien ! ça va recommencer!..

FOSSEUSE.

Ah! madame Robert, faites dîner ce muet...

* Clotilde, Broussel, Robert, Fosseuse, madame Robert, Navailles.

MADAME ROBERT.

Venez, mon garçon, venez.

FOSSEUSE, *bas, à Navailles.*

Il faut que je te parle... ici... chut !... (*Navailles le regarde avec surprise.*)

BROUSSEL, *bas à Fosseuse.*

Ah! dites donc.... si, pour votre assemblée où je vais représenter le Parlement... je mettais ma robe de conseiller...

FOSSEUSE.

Eh! parbleu, oui... cela donne l'air imposant...

BROUSSEL.

Et puis... je suis mieux en robe...

CHŒUR.

Final du deuxième acte de Clarisse.

Vive la fronde, honneur et gloire, etc...
A l'envoyé du parlement !
Le grand Broussel à la victoire
Va nous mener tambour battant.

(Ils sortent tous, excepté Broussel et Clotilde.—Navailles, en regardant Clotilde, qui reste pensive.

SCÈNE III.

BROUSSEL, CLOTILDE. *Clotilde est rêveuse.*

BROUSSEL, *regardant à la fenêtre.*

Me voilà donc au milieu d'une armée !... entouré de soldats qui m'ont porté en triomphe !... Si Dorothée m'avait vu !... ça m'a donné quelque chose de martial !... j'ai eu la chair de poule quand ils m'ont enlevé... (*A Clotilde.*) Et toi ?... (*Il la touche.*)

CLOTILDE, *s'éloignant avec effroi.*

Ah !... qu'est-ce que...

BROUSSEL.

Hein ?...

CLOTILDE.

Mon père !... c'est vous... pardon, je pensais...

BROUSSEL.

A quoi donc?...

CLOTILDE.

Mais... à vous, mon père... pour qui je tremblais tout à l'heure !...

BROUSSEL.

Du courage, mon enfant... j'en ai bien vu d'autres! un jour qu'il gelait à dix-huit degrés, ce bon peuple de Paris m'a forcé de reparaître cent cinquante-trois fois à mon balcon, et... Mais tu ne m'écoutes pas... tu penses à lui!...

CLOTILDE.

A lui!

BROUSSEL.

A M. de Fosseuse, ton futur...

CLOTILDE.

Oh non!...

BROUSSEL.

Comment!...

CLOTILDE, *bas.*

A l'autre!

BROUSSEL.

L'autre, qui?... Ce n'est pas ton être mystérieux, que diable! nous ne sommes plus à Paris!...

CLOTILDE.

S'il m'avait encore suivie!...

BROUSSEL.

Laisse-moi donc tranquille!...

CLOTILDE.

Oui, ce matin... dans la voiture... vous dormiez... vous faisiez même du bruit en dormant...

BROUSSEL.

Ah!... c'est une habitude d'audience!...

CLOTILDE.

Cette même voix... qui semblait venir d'en haut... me parlait...

BROUSSEL.

Ah bah!... en rêve.... Si c'était moi....

CLOTILDE.

AIR : *Préville et Taconnet* (*vaudeville*).

Il me disait : « Je partage avec toi
« Le jour et l'air, jusqu'à ton souffle même!
« Je suis tes pas... ton sommeil, je le voi!. .
« C'est par toi que je vis!... par toi j'espère, j'aime!
« Qu'un autre t'épouse, à l'instant
« J'en mourrai!... » Cette voix si tendre
Me faisait trembler... et pourtant
J'avais du plaisir à l'entendre!

BROUSSEL.

Et tu crois que tu étais bien éveillée?...

CLOTILDE.

Oh oui.

BROUSSEL.

Allons donc ! avec tes idées ! qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?... qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... C'est à en perdre la tête !...

CLOTILDE.

Oui, n'est-ce pas ?... Penser qu'on n'est jamais seule... que j'ai toujours à mes côtés... que j'emporte avec moi un être invisible qui se penche à mon oreille... qui m'effleure de ses mains, de ses lèvres !... qui est peut-être là, en ce moment... entre nous deux... pour nous écouter...

BROUSSEL.

Hein ?... par exemple !

CLOTILDE.

Quelqu'un qu'on ne voit pas... et qui peut vous entendre... vous regarder toujours... toujours !... même à votre toilette !...

BROUSSEL.

Comment, à ma toilette !... ce serait d'une indiscrétion !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROBERT, MADAME ROBERT. *

MADAME ROBERT, *entrant la première, par la gauche.*

Le dîner de monseigneur est servi !...

BROUSSEL.

Bien, bonne femme... (*Bas à Clotilde.*) Hein, monseigneur... tu as entendu... Ça ne te flatte pas d'avoir un père qu'on appelle monseigneur !... ce que c'est que la gloire !... (*Il se rengorge.*) Un nom qui remplit toute la France !...

ROBERT, *entrant.*

Ces messieurs attendent M. Roussel... **

BROUSSEL.

M. Broussel !

ROBERT.

Broussel... Roussel... Je veux bien.

BROUSSEL, *étonné.*

Comment ! il veut bien ?... Broussel, l'idole du peuple... le grand Broussel !

ROBERT.

Dame !... je ne connais pas...

* Broussel, Clotilde, madame Robert.

** Robert, Broussel, Clotilde, madame Robert.

BROUSSEL, *regardant madame Robert.*

Il ne...

MADAME ROBERT.

Ni moi non plus !...

BROUSSEL, *les regardant avec dédain.*

Un nom qui fait tant de bruit à Paris !...

CLOTILDE.

Dame ! mon père, ça ne passe peut-être pas la barrière ! (*Ils sortent par la droite, au premier plan. M. et madame Robert vont près de la fenêtre.*)

SCÈNE V.

NAVAILLES, ROBERT, MADAME ROBERT.

NAVAILLES, *les suivant des yeux, et entrant vivement en scène par la gauche.*

Enfin les voilà partis,.. je puis chercher à m'échapper... M'échapper !... où ? comment ? Je l'ai tenté deux fois... et impossible Cette diable d'escorte m'a toujours ramené.

ROBERT, *au fond.*

Eh ! dis donc... c'est le muet qui déjeûne !...

MADAME ROBERT.

C'est drôle ! un muet...

NAVAILLES, *sans les voir, mettant son pain et son couteau sur la table.*

Et j'obéissais sans peine, je l'avoue. Il m'en coûtait tant de m'éloigner de Clotilde... Maintenant que ma vie est mêlée à la sienne... il me semble que de la quitter mon cœur se brise...

MADAME ROBERT, *qui est descendue avec Robert.*

Tiens ! comme il fait des gestes !...

ROBERT.

Oui, les bras... c'est sa langue à lui.

NAVAILLES, *marchant dans le sens opposé.*

Oh ! la quitter... il le faut !.. mais l'oublier, jamais ! (*Il se retourne et se trouve en face d'eux.*)*

ROBERT.

Dire qu'il n'entend rien...

MADAME ROBERT.

Tu crois ?... (*A Navailles.*) Monsieur, vous êtes bien gentil... vous avez une mine qui me fait plaisir tout plein !

ROBERT.

Ah ! mais dis donc !...

* Navailles, madame Robert, Robert.

MADAME ROBERT.

Puisqu'il n'entend rien ... (*A Navailles.*) Moi, je vous aime de tout mon cœur...

ROBERT.

Ah ! que c'est bête de lui dire des choses comme ça !

MADAME ROBERT.

Et je voudrais bien vous embrasser.

ROBERT, *riant.*

Que c'est donc bê... (*Navailles embrasse madame Robert.*)

MADAME ROBERT, *interdite.*

Ah !..

ROBERT, *se retournant.*

Hein ?... il a compris ?

MADAME ROBERT, *baissant les yeux.*

Un peu !

ROBERT.

Ah ! mais dites donc...

SCÈNE VI.

LES MEMES, FOSSEUSE.

FOSSEUSE, *paraissant au haut du petit escalier, à droite, au fond.*

(*A part.*) Ah ! c'est lui... (*Haut.*) Madame Robert, vous n'entendez pas, on vous appelle... avec votre mari.

ROBERT.

Excusez, monsieur, c'est ce muet... Que je t'y revoie, intrigant!

MADAME ROBERT.

Mais puisqu'il n'entend rien ... Va donc, jaloux... (*A part.*) Ca embrasse ferme, un muet... (*Ils sortent par la droite.*) *

FOSSEUSE.

Ecoute-moi.

NAVAILLES.

Monsieur ?...

FOSSEUSE.

Gascon !

NAVAILLES, *à part.*

C'est juste, je suis Gascon !

FOSSEUSE.

Il paraît que tu as assez mal guidé le conseiller... Un peu plus il tombait dans les troupes royales.

NAVAILLES, *gasconnant.*

Ah ! je vais vous dire... la nuit... ces maudits chemins...

* Navailles, Fosseuse.

FOSSEUSE.

C'est bien !

NAVAILLES.

Je veux bien.

FOSSEUSE, *se rapprochant.*

Tu vas partir... (*mouvement de joie de Navailles*) avec une escorte !...

NAVAILLES.

Oh ! à quoi bon une escorte ?...

FOSSEUSE.

Et le traité !.. s'il tombait dans les mains de la cour !...

NAVAILLES.

C'est juste !... le traité... (*A part.*) Quel traité ?

FOSSEUSE.

M. le Prince est à Mantes, où il attend le duc de Lorraine et l'armée espagnole.

NAVAILLES.

Espagnole ...

FOSSEUSE.

Dis-lui que mon mariage avec Clotilde va nous livrer son père, tout à fait !

NAVAILLES.

Le mariage ! il a lieu bientôt ?...

FOSSEUSE.

Demain !... Ajoute que le premier officier de la cour qui nous tombera sous la main sera livré aux troupes par Broussel lui-même afin que le bonhomme, une fois compromis, signe le traité !

NAVAILLES.

Avec l'Espagne ?...

FOSSEUSE.

Eh oui... Ah ! si on tenait le marquis de Navailles !...

NAVAILLES, *à part.*

Après ça... dites donc un mot !...

FOSSEUSE.

Et maintenant... si on t'arrête... si on t'interroge...

NAVAILLES.

Je suis muet !... Mais le traité !... (*On entend la voix de Broussel.*)

FOSSEUSE.

Chut !... le bonhomme !

NAVAILLES, *à part.*

Oh ! l'indigne !... comment prévenir... comment donner l'éveil ?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BROUSSEL, *en robe de conseiller au parlement*, CLOTILDE. *

BROUSSEL, *à Clotilde, qui lui tient le bras.*

Mais non, mais ça ne se peut pas!... (*A Fosseuse.*) Ah! c'est vous... je vous ai fait attendre... me voilà prêt...

FOSSEUSE, *voyant son costume.*

Ah! très bien!... venez, ces messieurs vous attendent!...

CLOTILDE.

Mon père, je ne vous quitte pas.

BROUSSEL.

Mais, mon enfant, c'est impossible! Figurez-vous qu'elle veut venir avec moi... dans une réunion d'officiers.

FOSSEUSE.

Ah! votre présence m'y ferait bien des jaloux!...

CLOTILDE.

Mais, mon père, vous savez...

BROUSSEL.

Je sais, je sais que cela n'a pas le sens commun.

FOSSEUSE.

Quoi donc?...

BROUSSEL.

Oh! des idées de jeune fille... c'est absurde! Reste ici, je te rejoindrai...

FOSSEUSE.

Dans un instant, je vous rends notre cher conseiller! (*Bas à Navailles.*) Va donc!...

NAVAILLES.

Oui... tout de suite... (*Il remonte.*)

FOSSEUSE.

Venez, monsieur Broussel, je vais vous annoncer... (*Saluant.*) Mademoiselle! (*Il sort par la droite.*)

CLOTILDE, *se cramponnant au bras de son père.*

Mon père! mon père, ne me laissez pas seule!...

BROUSSEL.

Mais...

CLOTILDE, *frappant du pied.*

Mais... je ne le veux pas!

BROUSSEL, *apercevant Navailles qui va pour sortir par la gauche.*

Ah! (*courant à lui*) Barnabé!... (*Navailles continue à marcher; Broussel le prend par le bras et le ramène.*) Mais reste donc!...

* Navailles, Fosseuse, Broussel, Clotilde.

diable de sourd!... (*A Clotilde.*) Il restera ici... près de toi. . il n'est pas gênant, lui!...

NAVAILLE, *à part.* *

O ciel!...

CLOTILDES.

Barnabé!

BROUSSEL, *le faisant tourner de son côté.*

Tu vas rester ici... (*Faisant des signes.*) Ici!... tu vas rester !... rester!...

NAVAILLES.

Hum! hum!

BROUSSEL. *faisant des signes.*

Voici ma fille... ma fille à moi... qui suis son père!... (*embrassant Clotilde*) vois-tu!.. j'ai le droit.... tant que je veux... c'est ma fille... Je sors... (*Il lui montre la porte.*) Il comprend!

NAVAILLES

Hum! hum!... (*Il va pour sortir.*)

BROUSSEL, *le retenant.*

Mais non!... il ne comprend pas... ce n'est pas toi... c'est moi qui sors!... (*Des signes.*) Moi!.,. moi!... là-bas!... ma fille... ici!... Veille sur elle... je la confie à ton honneur... (*forçant les signes*) à ton honneur!... à ça, à ça, à gauche! (*Il lui touche le cœur. — Lui montrant une chaise.*) Assieds-toi... là... là!... Assieds-toi donc!... (*Se retournant vers Clotilde.*) Il comprend très bien en faisant des signes...

(*Pendant que Broussel parle à sa fille, Navailles prend la chaise qui est près de la table, et la pose derrière Broussel.*

NAVAILLES

Hum!... hum!...

BROUSSEL, *sentant la chaise derrière ses jambes.*

Mais non... non!... toi... toi, assis!... (*Il le fait asseoir de force.*) Il y est!... (*Avec des signes.*) Reste... ne la quitte pas .. (*Navailles tire son pain et son couteau de sa poche.*) C'est ça... mange!... C'est étonnant!.. il a de l'intelligence!... mais je ne peux pas lui parler sans être en nage!... Toi, mon enfant, reste ici... brode... chante...

CLOTILDE.

Oui, mon père, oui... je suis tranquille...

BROUSSEL.

Regarde le camp... hein!... quelles belles troupes! ça donne du cœur, de l'audace!... Pourvu que l'armée du roi ne vienne pas nous attaquer!... (*Se retournant.*) A bientôt, mon enfant!

CLOTILDE.

A bientôt, mon père!...

BROUSSEL, *revenant.*

Je ne crains plus qu'une chose... c'est que l'armée du roi ne

* Navailles, Broussel, Clotilde.

vienne... *(Il monte le petit escalier à droite, et sort, répétant à part lui)* Pourvu que l'armée du roi...

SCÈNE VIII.

NAVAILLES, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Soit... quand il y a quelqu'un près de moi... je n'ai plus peur...

NAVAILLES, *assis, à part.*

Si je parle... je l'effraye... on m'arrête...

CLOTILDE.

Et puis il a l'air bon garçon tout à fait, Barnabé... il est gentil... quel dommage...

NAVAILLES, *à part.*

Oh! ce regard.. par elle... si j'osais...

CLOTILDE.

Tiens... une mandoline dans cette auberge... Au fait, pour me donner du courage!

(Navailles fait du bruit en frappant avec son couteau sur sa chaise. — Clotilde s'assied de l'autre côté pour chanter.)

NAVAILLES, *bas.*

Clotilde...

CLOTILDE, *s'arrêtant.*

Ah!... il m'a semblé... non... *(Elle chante.)*

AIR *Nouveau de M. Couder.*

O pauvre fille,
Qui souvent
Maudis la grille
Du couvent...

NAVAILLES, *à demi voix.*

Clotilde... *(Elle s'interrompt regarde et continue en tremblant.)*

CLOTILDE.

Dieu, prends-y garde,
T'entendra!
Il te regarde,
Il est là!...

NAVAILLES, *haut.*

Clotilde!...

CLOTILDE.

Ah !... sa voix... c'est lui... heureusement je ne suis pas seule ! ..

REFRAIN.

Mon sang se glace
Dans mon cœur !
Bon ange, grâce,
J'ai peur !
Bien peur !

NAVAILLES, *frappant avec son couteau.*

Celui qu'on te donne pour mari est un traître qui vend son pays à l'étranger... (*Elle écoute, regarde autour d'elle.*) A l'Espagne !...

CLOTILDE, *reportant les yeux sur Navailles.*

Ah !... (*Elle court à lui. le prend par le bras et le fait retourner. — Il la regarde, la bouche pleine et d'un air hébété.*) Tu n'as rien vu... rien entendu ?... (*Il ne paraît pas comprendre.*)

NAVAILLES.

Hum ! hum !... (*Il mange et se lève.*)

CLOTILDE, *passant près de la table.*

Pauvre garçon... il ne voit rien... il n'entend rien... mais je suis bien sûre... (*Écoutant.*) Non... oh ! c'est ma tête qui se perd... (*Elle reprend sa mandoline.*) *

NAVAILLES, *à part, au fond, près de la fenêtre.*

Ah ! si je me jetais à ses pieds... si je lui disais...

CLOTILDE, *écoutant.*

Plus rien...

NAVAILLES, *à part.*

Elle ne me croirait pas ! (*Il s'assied sur le bord de la fenêtre.*)

CLOTILDE, *chantant.*

Reprends courage,
Pauvre enfant...

NAVAILLES.

Clotilde.

CLOTILDE, *écoutant.*

Dieu dans l'orage
Te défend !

(*Navailles parle, en même temps que Clotilde chante en tremblant, et en baissant de plus en plus la voix.*)

CLOTILDE.

Un jour lui-même
Te dira :
Il faut qu'on aime,
Tout est là...

NAVAILLES, *jouant toujours avec son couteau.*

Fosseuse t'épouse pour livrer ton père... aux Espagnols...

* Clotilde, Navailles.

CLOTILDE, *balbutiant.*

Aux Espagnols...

NAVAILLES.

Par un traité secret...

CLOTILDE, *de même.*

Secret... mais qui es-tu donc... toi.... qui me parles?...

NAVAILLES, *s'asseyant sur un tabouret près de la fenêtre.*

Ton bon ange... ton amant... qui donnerait sa vie pour toi...

CLOTILDE.

Oh! je te crois... mais pourquoi ne pas te montrer si tu m'aimes...

NAVAILLES.

Je me perdrais...

CLOTILDE.

Oh! alors, reste invisible... (*A part.*) C'est égal, je voudrais bien le voir...

NAVAILLES.

C'est à toi de sauver ton père, ton pays...

CLOTILDE.

Oh! mais, c'est là!... (*Elle se retourne vivement et court à la fenêtre.*) Non... je suis seule!... (*Elle aperçoit Navailles qui est endormi sur le tabouret et qui a laissé tomber son couteau*) et ce pauvre muet, il dort!

REFRAIN.

Mon sang se glace
Dans mon cœur!
Bon ange, grâce!
J'ai peur!
Bien peur!

(*En chantant ce refrain, elle tombe à genoux.*) Oh! qui que tu sois... qui me parles... qui m'appelles... aie pitié de moi!... où je vais croire que ma raison s'égare!

NAVAILLES, *à part.*

Oh! je n'y résiste plus! (*Il se lève.*) Ah!...

CLOTILDE, *se levant aussi et le regardant.*

Hein? (*Broussel paraît.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BROUSSEL. *

BROUSSEL.

Me voici!

NAVAILLES, *montrant Broussel comme la cause de son exclamation.*

Hum!... hum!...

* Clotilde, Broussel, Navailles.

BROUSSEL.

J'ai été éloquent ! j'ai été beau... je me suis trouvé magnifique !

CLOTILDE.

Vous, mon père !...

BROUSSEL.

Embrasse-le, ton père... ton grand homme de père... Quoi donc? qu'as-tu à me regarder comme ça ? .. et cet imbécile... (*Il regarde Navailles, qui s'est assis à droite, et rit bêtement*)

CLOTILDE.

Non, non .. oh ! mon père, mon pauvre père, emmenez-moi...

BROUSSEL.

Ma fille... laisse-moi donc écrire au parlement... en attendant M. de Fosseuse, ton futur !

CLOTILDE, *reculant.*

M. de Fosseuse ! jamais...

BROUSSEL.

Bah ! mais tu avais accepté...

CLOTILDE.

Oh ! je ne le peux plus !... car, ou je ne suis qu'une pauvre insensée.. et je ne dois pas me marier... ou tout est vrai, et M. de Fosseuse est un traître !..

BROUSSEL.

Qui est-ce qui t'a dit ça ?

CLOTILDE.

Eh bien... lui, mon père !..

BROUSSEL.

Lui, mon père... qui, mon père ? ..

CLOTILDE.

Lui... cet esprit invisible..

BROUSSEL.

Ah ! bien ! tu vas recommencer...

CLOTILDE.

Il m'a dit qu'il m'aimait...

BROUSSEL.

Bon ! tu vas l'aimer à présent...

CLOTILDE.

Eh bien... oui... j'en ai peur !..

BROUSSEL.

Ah !.. tu es folle !..

CLOTILDE.

Oui, n'est-ce pas ?...

NAVAILLES, *à part.*

Oh ! mon Dieu..

CLOTILDE

Et pourtant, je suis bien sûre..

BROUSSEL, *criant.*

Mais si un autre que toi me disait ça, je le ferais arrêter tout de suite... (*Nuit à la rampe, graduellement; jour au lustre.*)

NAVAILLES, *à part.*

Oh!.. l'entêté... il faut pourtant que je lui parle... que je le sauve... sans me perdre...

CLOTILDE.

Mais j'ai bien entendu ici...

BROUSSEL.

Qui donc?... (*Se retournant et apercevant Navailles.*) Ah! ça... (*il le secoue*) toi qui étais là... (*Navailles le regarde*) as-tu vu quelqu'un? un être invisible?..

NAVAILLES, *d'un air de surprise*

Hum! hum...

BROUSSEL, *avec impatience.*

Si tu voulais bien me répondre!...

CLOTILDE.

Mais, mon père, vous savez bien!...

BROUSSEL.

C'est juste!... Ah! que c'est bête un sourd!... que c'est bête un muet... Quand tu me regarderas avec tes hum! hum!... tu es laid! tu es stupide, tu me fatigues... (*il le secoue*) tu m'ennuies!...

NAVAILLES, *se levant.*

Hum! hum!...

CLOTILDE, *le retenant.*

Mon père!

SCÈNE X.

LES MEMES, MADAME ROBERT.

MADAME ROBERT, *apportant de la lumière, par la gauche.*

Voilà, voilà, c'est pour de la lumière que monseigneur a crié?... (*Elle porte un flambeau sur la table, puis va fermer le rideau de la fenêtre, au fond.*

BROUSSEL.

Moi! .. non... mais c'est égal... ça ne fera pas de mal... il faut que j'écrive mon rapport... (*Regardant Navailles.*) Animal!...

CLOTILDE.

Va-t'en mon garçon, va dormir... car tu dors, toi!... tu es bien heureux!...

(*Madame Robert revient à Broussel. — Navailles sort par la chambre de Broussel.*)

MADAME ROBERT.

Voici, dans cette chambre, tout ce qu'il faut à monseigneur.

BROUSSEL.

Bien ! monseigneur, j'aime cette femme-là… elle est très-polie !… Veillez à ce que personne ne me dérange.

MADAME ROBERT.

Tout est fermé!

BROUSSEL.

Toi, mon enfant, retire-toi avec madame… va te reposer, tu en as besoin…

CLOTILDE.

Merci, je ne vous quitte pas, mon père… tenez, là, près de vous, j'attendrai que vous ayez fini. (*Elle s'assied près de la table, et se prépare à broder.* *

BROUSSEL.

Mais non ! mais tu seras mieux là-haut.

MADAME ROBERT.

Nos lits sont excellents.

CLOTILDE, *avec impatience.*

Non… Je reste… je ne quitte pas mon père !

MADAME ROBERT.

Ce que j'en dis, c'est pour mademoiselle… Je m'en vais… Quand monseigneur aura fini, monseigneur sonnera !… (*Elle sort par la gauche.*

SCÈNE XI.

CLOTILDE, BROUSSEL, *puis* NAVAILLES, *qui rentre par la fenêtre, et reste caché derrière le rideau.*

BROUSSEL.

Je l'aime beaucoup !… Eh bien… te voilà instalée?…

CLOTILDE.

Ah ! mon Dieu ! encore une nuit blanche !… j'y suis habituée !…

BROUSSEL, *s'asseyant en face d'elle à la table.*

Allons !… tâche d'oublier tes idées !… Comment peux-tu croire à des folies pareilles… à des bêtises… (*Riant.*) Ha ha ! ha !… s'imaginer qu'un être invisible !… Ha ! ha ! ha !…

NAVAILLES, *sortant de derrière le rideau et éteignant le flambeau.*

Me voici !… (*Nuit subite. — Rampe et lustre.*)

BROUSSEL, *effrayé.*

Hein !

CLOTILDE.

Ciel !…

* Clotilde, Broussel, madame Robert.

BROUSSEL.

Qui est-ce qui éteint?... c'est toi?...

CLOTILDE.

Non!... non, mon père... c'est vous...

BROUSSEL.

Non!... mais qui donc?

NAVAILLES.

Chut... silence! ou nous sommes tous perdus!...

BROUSSEL, *tremblant.*

Ah!... c'est par là!...

CLOTILDE, *à part.*

C'est lui!...

NAVAILLES.

A nous deux, bonhomme Broussel!

BROUSSEL, *balbutiant.*

Comment, bonhomme!

NAVAILLES.

Grand homme, comme tu voudras.

BROUSSEL.

Il me tutoie!... (*Élevant la voix.*) Permettez... si vous croyez m'effrayer, vous?

NAVAILLES.

Parle bas!

BROUSSEL, *baissant la voix.*

Si vous croyez m'effrayer, vous...

NAVAILLES.

Ne tremble donc pas ainsi!

BROUSSEL.

Moi!... (*A part.*) Il me voit donc.

CLOTILDE, *bas.*

C'est lui, mon père!...

BROUSSEL.

Lui!... allons donc!...

NAVAILLES.

Parle bas...

BROUSSEL, *plus bas.*

Allons donc... Vous, qui vous introduisez ici, près de moi, qui êtes-vous?

NAVAILLES.

Un ami, qui vient pour te sauver...

BROUSSEL.

Hein?... je cours donc quelque danger?...

NAVAILLES.

Un grand... On te trompe... et toi, fidèle et crédule, tu risques d'être étouffé...

BROUSSEL.

Étouffé...

NAVAILLES.

Entre les deux partis qui se rapprochent.

BROUSSEL.

Ils se rapprochent... qui?

NAVAILLES.

La cour et la Fronde.

BROUSSEL.

La Fronde, c'est impossible!... quand mes amis viennent tous de jurer de mourir pour la patrie!... (*Étendant le bras.*) Ils ont juré...

NAVAILLES.

C'est juste le moment où l'on s'arrange!

BROUSSEL.

Mais le peuple... ce bon peuple... qui me portait en triomphe en criant : Vive Broussel!

NAVAILLES.

Demain il te pendra en criant : Vive Mazarin!

BROUSSEL, *tremblant.*

Il me pendra?..

CLOTILDE, *prenant la main de son père.*

Ah!..

BROUSSEL, *effrayé.*

Hein?...

CLOTILDE, *à demi voix.*

Mon père!..

BROUSSEL, *de même.*

Ah! toi!.. étouffé et pendu, je ne peux pas en réchapper.

NAVAILLES.

A moins qu'on ne te livre comme ôtage.

BROUSSEL, *se lève avec Clotilde.*

A qui donc?...

NAVAILLES.

A l'Espagne, au duc de Lorraine, avec qui on traite en secret...

BROUSSEL.*

C'est impossible!..

NAVAILLES.

Je le sais, je sais tout!... et tiens... la cour est française, au moins!.. ne vaudrait-il pas mieux t'arranger avec elle, tout doucement, comme les autres!

BROUSSEL.

Moi, moi!.. (*Étendant le bras.*) Quand j'ai juré!..

NAVAILLES.

Bah!..

* Navailles, Clotilde, Broussel.

BROUSSEL, *avec indignation.*

Comment bah!.. comment bah... (*Se levant.*)

NAVAILLES.

Si on te promettait quelque chose de sûr et de solide!..

BROUSSEL, *fièrement.*

Je ne veux rien... rien... (*Changeant de ton.*) Quoi donc?

NAVAILLES

Par exemple... président à mortier...

CLOTILDE, *bas à son père.*

Ah!... président!...

BROUSSEL, *à lui-même.*

A mortier... c'est du solide. ça ,...

NAVAILLES.

Et un bon mariage pour ta fille...

BROUSSEL.

Pour ma fille... Et M. de Fosseuse?...

NAVAILLE.

Est Espagnol...

CLOTILDE, *bas.*

Je n'y tiens pas!...

NAVAILLES.

Mais un mariage... avec un jeune officier, amant discret et fidèlè... qu'un lien mystérieux unit à Clotilde...

BROUSSEL.

A ma fille!

CLOTILDE, *bas.*

Laisse donc dire!...

NAVAILLE.

Depuis qu'attaché à ses pas... il ne la quitte ni jour ni nuit!

CLOTILDE, *se serrant contre son père.*

Oh! mon Dieu!...

BROUSSEL.

Eh mais!.. eh mais... dites donc !... ni nuit!... un officier! (*il s'avance dans l'obscurité, tandis que Navailles se met aux genoux de Clotilde et lui prend la main.*

CLOTILDE, *tremblante.* *

Ah!

BROUSSEL, *leur tournant le dos.*

Et c'est?

NAVAILLES, *baisant la main de Clotilde.*

Le marquis de Navailles!

BROUSSEL, *vivement.*

Qu'on veut fusiller? (*On frappe en dehors.*)

CLOTILDE. *courant à son père.*

Mon père!

* Broussel, Navailles, Clotilde.

CAUVIGNAC, *en dehors.*

Le conseiller Broussel.

MADAME ROBERT, *id.*

Par ici!... par ici...

(*Navailles, au bruit, s'est jeté derrière le petit escalier de la porte d'entrée, à droite. — Madame Robert paraît avec de la lumière.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME ROBERT, *ensuite* CAUVIGNAC.

MADAME ROBERT, *un flambeau à la main, au haut de l'escalier.*

Tiens! la lumière est éteinte! (*Elle descend.*)

CLOTILDE.

Oui, elle est éteinte... *

BROUSSEL, *regardant autour de lui.*

Plus personne!...

MADAME ROBERT.

Ah! mam'zelle... quelle figure renversée!

CLOTILDE.

Moi?...

BROUSSEL. **

Oui, un peu. (*A madame Robert.*) C'est vrai.

MADAME ROBERT.

Ah! mon Dieu! vous aussi, monseigneur.

BROUSSEL.

Moi... j'ai... la figure!

CLOTILDE.

Oui, un peu...

BROUSSSEL.

C'est que j'étais... là... avec ma fille.

CLOTILDE.

Il était là avec sa fille...

BROUSSEL.

Madame l'aubergiste... dites-moi... (*Il lui prend le bras.*)

MADAME ROBERT.

Monseigneur... ah! comme vous tremblez!...

BROUSSEL, *lui montrant la lumière, qui est agitée par le tremblement de sa main.*

Non... c'est vous...

MADAME ROBERT.

Mais, monseigneur, c'est vous qui...

* Clotilde, madame Robert, Broussel.

** Clotilde, Broussel, madame Robert.

BROUSSEL.

Moi !... oh ! c'est que je suis si nerveux !... Il y avait donc quelqu'un... ici... avec nous ?...

MADAME ROBERT.

Ici... personne !... Je venais vous dire qu'il y a là un courrier du parlement...

BROUSSEL.

(*Cauvignac entre.*)

Pour moi ?...

MADAME ROBERT.

Il vous demande... le voici !

CAUVIGNAC. *

M. le conseiller Broussel...

BROUSSEL.

Ah !... du parlement... tu as des dépêches ?...

CAUVIGNAC.

Oui, monsieur le conseiller...

MADAME ROBERT.

Et puis, il y a là des officiers...

BROUSSEL.

Des officiers !... je vais les voir... j'éprouve le besoin d'avoir des officiers auprès de moi... (*Prenant les dépêches.*) Donne !... (*S'arrêtant*). Ah ! que se passe-t-il à Paris ?...

CAUVIGNAC. **

Dame ! monsieur le conseiller... tout le peuple était furieux de votre départ...

BROUSSEL, *à Clotilde.*

Vois tu !... Eh !... dis-moi... a-t-on découvert le marquis de Navailles ?...

CAUVIGNAC.

Le marquis de Navailles... il paraît qu'il était caché hier...

BROUSSEL.

Où donc ?...

CAUVIGNAC.

Chez vous

BROUSSEL.

Chez moi !...

CLOTILDE.

Chez nous !...

BROUSSEL.

Et qu'est-il devenu ?..

CAUVIGNAC.

Je ne sais pas... on cherche... Et votre guide... le muet de M. le Prince... où est-il donc ?

* Clotilde, Broussel, Cauvignac, madame Robert.

** Madame Robert, Cauvignac, Broussel, Clotilde.

MADAME ROBERT.

Le muet... il est dans la chambre de monseigneur.

BROUSSEL.

C'est bien, madame ; je vais vous confier ma fille... vous ne la quitterez pas...

CLOTILDE, *prenant le bras de son père.*

Chez nous!...

BROUSSEL.

Chez moi!... (*Il se dirige vers sa chambre, à droite.*)

MADAME ROBERT, *à Cauvignac.*

Si vous voulez une chambre... *elle lui donne un flambeau.*

CAUVIGNAC.

Oui, je vais...

NAVAILLES, *se montrant derrière le petit escalier et suivant Broussel des yeux.*

Que va-t-il décider?

CAUVIGNAC, *l'apercevant et poussant un cri, en laissant tomber son flambeau.*

Oh! (*Navailles se cache vivement.—Broussel et Clotilde, au moment de sortir, se retournent épouvantés.*)

BROUSSEL *et* CLOTILDE.

Oh!

MADAME ROBERT.

Hein?...

BROUSSEL, *s'emparant d'une chaise.*

On nous attaque?...

CAUVIGNAC.

Non! Je dis... Oh!... j'aime mieux rester ici... pour me reposer un peu...

BROUSSEL.

Bête, va! bête!... plutôt que de dire tranquillement... J'aime mieux rester ici... Il crie : oh! bête!...

Broussel et Clotilde sortent. — Madame Robert les suit.

SCÈNE XIII.

CAUVIGNAC, NAVAILLES.

CAUVIGNAC, *courant à Navailles.*

Il est là!

NAVAILLES, *sortant de sa cachette.*

Silence!..

CAUVIGNAC.

Ah! je vous rattrape! Tu vas me rendre mon habit, vous!...

NAVAILLES.

Si vous dites un mot, je vous fais pendre, toi !

CAUVIGNAC.

Hein !... Je n'ai pas peur... je suis au milieu des soldats dévoués à la Fronde !

NAVAILLES.

Je dirai que tu es un espion !

CAUVIGNAC.

Sandis!... je dirai que vous êtes le marquis de Navailles !

NAVAILLES.

Malheureux !... d'où sais-tu ?

CAUVIGNAC, *baissant la voix.*

Et cette lettre dans la poche de l'habit que vous m'avez laissé... après m'avoir enlevé le mien, l'épée à la main... dans cet affreux grenier où vous m'avez renfermé, et d'où je n'ai pu m'échapper qu'en plein jour, à la grande surprise de cette vieille Dorothée, qui m'a pris pour le démon!... Heureusement, on cherchait un courrier, et me voilà !

NAVAILLES.

Et pourquoi viens-tu me poursuivre jusqu'à Nauphle ?

CAUVIGNAC.

Pour avoir ce que vous m'avez pris !...

NAVAILLES.

Ta cape ?

CAUVIGNAC.

Ma... (*A part.*) Est-ce qu'il n'a rien trouvé ?

NAVAILLES.

Comment ! c'est pour cette misérable cape ?

CAUVIGNAC, *passant la main sur la cape.*

Mon Dieu, oui... j'y tiens !... ma bonne petite cape. (*A part.*) Non!... il y est encore... je respire.

NAVAILLES.

N'est-ce pas plutôt pour me perdre, pour me livrer à M. de Fosseuse ?...

CAUVIGNAC.

Eh non!... je ne suis pas méchant. . et puis l'or que vous m'avez promis... si vous vous échappiez...

NAVAILLES.

Je doublerai la somme !...

CAUVIGNAC.

Je veux bien.

NAVAILLES.

A une condition !

CAUVIGNAC.

Encore !... 4

NAVAILLES.

C'est que tu m'aideras à sortir d'ici...

CAUVIGNAC.

Et vous me rendrez ?...

NAVAILLES.

Si tu me donnes un autre habit !

CAUVIGNAC.

Eh sandis ! oui... le vôtre !...

NAVAILLES.

Et un cheval.

CAUVIGNAC.

Je n'ai que le mien...

NAVAILLES.

Je le prends.

CAUVIGNAC.

Impossible ! je ne le permettrai pas...

NAVAILLES.

Ah bah ! il porte peut-être... caché dans la selle... le traité avec l'Espagne!...

CAUVIGNAC.

Le traité ?... Je ne comprends pas...

NAVAILLES.

Je suis curieux de le voir ce traité... (*A part.*) Et si je le trouve !...

CAUVIGNAC, *à part.*

S'il le cherche là ! (*Haut.*) Allons, j'ai vu autrefois, ici, la porte qui mène près de la grange !... Venez !... (*Il ouvre une petite porte à gauche au premier plan.*)

NAVAILLES.

Je te suis !... Mais partir... sans la revoir... Il le faut... mais prends garde, ne me trahis pas, ou je dis que tu es un espion...

MADAME ROBERT, *entrant.*

(*Elle s'arrête.*) Un espion ...

CAUVIGNAC.

Et moi je dis que vous n'êtes pas un muet... (*Il sort ; Navailles va pour le suivre, Clotilde entre.*)

SCÈNE XIV.

NAVAILLES, MADAME ROBERT, CLOTILDE.

MADAME ROBERT, *criant.*

Ce n'est pas un muet !...

CLOTILDE.

Grand Dieu!..,

NAVAILLES, *se retournant, à madame Robert.*

Silence!... Clotilde!...

CLOTILDE.

Barnabé!...

NAVAILLES.

Oh! ne craignez rien!... ne me perdez pas. (*A madame Robert.*) Vous qui êtes si bonne!... de la pitié!

MADAME ROBERT.

Oh! de la pitié!... moi j'en ai toujours!...

NAVAILLES, *à Clotilde.* *

Vous que j'aime plus que la vie!

MADAME ROBERT.

C'est un amoureux!...

CLOTILDE, *effrayée et allant pour sortir.*

Un... Mon père!...

NAVAILLES.

Un proscrit qui vous aime, Clotilde!... à qui vous avez donné asile sans le savoir... (*Clotilde qui s'est arrêté à la porte, se retourne et le regarde.*) Si vous me livrez, c'est que vous n'avez que de la haine pour moi: et alors, autant mourir... Si vous ne me trahissez pas...

AIR : *Loin de sa mère.*

C'est m'accorder un pardon que j'espère!
C'est un secret, un lien entre nous!

MADAME ROBERT.

Pauvre jeune homme!

NOVAILLES.

Eh bien! que faut-il faire?

CLOTILDE.

Eh bien! partez!

NOVAILLES.

Oui, pour veiller sur vous!
Toujours fidèle, en m'éloignant de vous,
Ne souffrez pas que l'on vous sacrifie!
De mon bonheur soyez l'ange gardien! (*Bis*)
Adieu! je pars, sûr de sauver ma vie,
Puisqu'à présent ma vie est votre bien!

BROUSSEL, *en dehors.*

C'est bien, messieurs...

MADAME ROBERT.

On vient!... allez!

* Madame Robert, Navailles, Clotilde.

NAVAILLES, *tendant la main à madame Robert, qui la prend au moment ou Robert entre par la gauche au deuxième plan.*

Oh, merci ! merci !... (*Navaillles se sauce par la petite porte du premier plan.*)

SCÈNE XV.

CLOTILDE, MADAME ROBERT, ROBERT, BROUSSEL.

ROBERT, *sur les derniers mots de Navailles.* *

Ah bah !... il parle à présent !. .

MADAME ROBERT.

Tais-toi...

CLOTILDE.

De grâce!...

ROBERT

Ce vilain muet qui t'a embrassée tantôt... Ah ! monsieur Roussel.

BROUSSEL, *entrant par la droite.***

Qu'est-ce qu'il y a encore?

ROBERT.

Il y a qu'il était ici .

MADAME ROBERT.

Je n'ai vu personne !

CLOTILDE.

Ni moi... je n'ai pas vu...

ROBERT.

Hein ?... Ah ! bon !... ah ! bien !... mais je l'ai vu... je l'ai entendu.

BROUSSEL.

Mais qui donc ?

ROBERT.

Votre muet... votre sourd... qui n'est ni sourd ni muet...

CLOTILDE.

Oh ! ne dites pas!...

MADAME ROBERT, *le pinçant.*

Bavard !...

BROUSSEL.

Qui ça ? Barnabé !...

* Robert, Clotilde, madame Robert.

** Madame Robert ,Robert, Broussel, Clotilde.

ROBERT.

Barnabé ! oui, je veux bien... Barnabé qui parle... qui entend...

BROUSSEL.

Qu'est-ce que j'apprends là ! Barnabé... le muet... il parle... Alors, c'était donc lui qui tout à l'heure... Ah !... j'y suis !...

CLOTILDE, *à part.*

Et moi aussi...

ROBERT.

Et il a embrassé ma femme !...

BROUSSEL.

Et moi qui me tuais à lui faire des signes !

ROBERT.

Hein ? Etions-nous bêtes ?...

CLOTILDE.

Mon père, ce n'est pas ce que vous pensez.

BROUSSEL.

C'est un espion !

CLOTILDE.

Lui... oh ! non, non !...

ROBERT.

Oui, un espion !...

MADAME ROBERT.

Mais non... l'espion, c'est l'autre !...

BROUSSEL, *effrayé.*

L'autre... il y en a un autre... mais c'est à perdre la tête ! Il y a donc un complot... je suis donc entouré d'ennemis... Courez...

CLOTILDE.

Oh ! ne lui faites pas de mal !

BROUSSEL, *criant.*

Qu'ils soient tous les deux arrêtés, garrottés, fusillés... et après ça, je les interrogerai moi-même...

ENSEMBLE.

AIR : *Des mousquetaires de la reine.*

BROUSSEL.

Courez ! hâtez-vous !
Qu'on les pende tous !
Contre mon courroux
En vain on réclame !
La fureur m'enflamme,
Et je le proclame,
Rien ne sauvera
Ces deux brigands-là !

CLOTILDE.

Grâce! écoutez-nous!
Calmez ce courroux!
Mon père, à genoux,
Pour eux je réclame;
Je crois, sur mon âme,
Qu'un traître, un infâme
N'eût pas dit déjà
Ce qu'il m'a dit là!

MADAME ROBERT.

Grâce! écoutez-nous!
Calmez ce courroux:
Voyez ce jaloux!
On embrass' sa femme,
La fureur l'enflamme,
Et je crois, sur mon âme,
Qu'il voudrait déjà
Qu'on pendît pour ça.

ROBERT.

Oui, je suis jaloux!
C'est l' droit d'un époux!
Un gueux qui chez nous
Embrasse ma femme!
Oui, je le proclame.
Un traître, un infâme!
Et j'voudrais déjà
L'voir pendu pour ça!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FOSSEUSE.*

FOSSEUSE, *entrant très ému.*

Monsieur Broussel!...

BROUSSEL.

Ils sont arrêtés?...

TOUS.

Arrêtés!...

FOSSEUSE.

C'est vous que je viens arrêter.

BROUSSEL.

Moi!

* Robert, madame Robert, Clotilde, Broussel, Fosseuse.

CLOTILDE.

Mon père!

ROBERT.

Monsieur Roussel!...

FOSSEUSE.

Vous êtes un traître.... Les officiers font soulever le camp en votre nom...

BROUSSEL.

En mon nom...

FOSSEUSE.

En criant : A bas M. le Prince... à bas les Espagnols...

BROUSSEL.

Ah ! mon Dieu... c'est que je leur ai répété ce que m'avait dit là, dans l'ombre, votre diable de muet...

FOSSEUSE.

Le muet!... (*à part*) il aurait révélé...

BROUSSEL.

Il me trompait... et comme j'ai des pouvoirs pour traiter avec la cour plutôt qu'avec l'étranger, et que ces braves gens aimeraient mieux se faire tuer que de passer à l'Espagne...

ROBERT.

Ils feraient bien...

FOSSEUSE.

Vous avez pu croire...

BROUSSEL.

Je ne crois plus rien... c'est cet infâme Barnabé qui m'avait dit qu'un traité secret... (*Navailles paraît au fond, en uniforme, et descend le petit escalier.*)

FOSSEUSE.

Un traité secret!... et la preuve ?

NAVAILLES, *s'avançant, et montrant un papier.*

La voici...

BROUSSEL. *

Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

FOSSEUSE.

Monsieur...

NAVAILLES, *remettant le papier à Broussel.*

Permettez... c'est à M. Broussel que je dois remettre ce traité qu'on vient de trouver cousu dans l'habit d'un pauvre diable dont

* Madame Robert, Robert, Clotilde, Broussel, Navailles, Fosseuse.

j'ai sauvé les jours... avec ces messieurs... maintenant mes amis... (*Il montre les officiers qui sont entrés un instant après lui, et se tiennent un peu éloignés.*)

BROUSSEL, *lisant le traité.*

Adressé au duc de Lorraine... par qui?...

NAVAILLES, *regardant Fosseuse.*

Mais par un confident de la trahison... qui n'est pas loin d'ici...

BROUSSEL.

Il faut le pendre!

TOUS.

Oui!... oui!...

NAVAILLES, *souriant.*

Non, ne pendons personne... (*musique*) il sait que tout est découvert... que parmi ces officiers indignés, un mot peut le perdre... il prend son parti... il fait bien... (*Fosseuse remonte un peu.*)

BROUSSEL, *regardant Navailles.* (*A part.*)

C'est étonnant comme il ressemble à Barnabé!

NAVAILLES.

Un cheval l'attend près de la grange... tandis que tout le monde accourt de ce côté... aux cris de : Vive Broussel... (*Les officiers, Robert et madame Robert, vont vers la fenêtre.*) * Et en ce moment, il se dirige vers une porte à droite... il va sortir... il sort... (*M. de Fosseuse fait en silence tout ce qui est indiqué*)

BROUSSEL, *voyant Fosseuse sortir.*

Eh mais! monsieur de Fosseuse!...

NAVAILLES, *le retenant.*

Il est sorti!... (*La musique cesse.*) Laissez-le rejoindre ses Espagnols... nous les battrons, monsieur Broussel!...

BROUSSEL.

Oui, oui, nous les battrons!... (*A part.*) C'est tout à fait Barnabé...

CRIS, *en dehors.*

Vive Broussel!

NAVAILLES.

Entendez-vous ces cris de joie... ils demandent tous maître Broussel pour faire leur paix avec la reine... à Saint-Germain!...**

* Au fond, près de la fenêtre, Madame Robert, Robert et les officiers, Clotilde, à gauche, sur l'avant-scène, Fosseuse, passant derrière Navailles; Broussel et Navailles.

** Broussel, Navailles, Clotilde, les autres près de la fenêtre.

BROUSSEL.

A Saint-Germain !... oui .. l'étranger s'en mêle ! à bas l'étranger !... mais à Saint-Germain... qui est-ce qui me conduira ?

CLOTILDE.

Oui, qui est-ce qui...

NAVAILLES, *se tournant vers Clotilde.*

Mais... moi, votre guide ordinaire...

CLOTILDE, *souriant.*

Le marquis de Navailles !...

BROUSSEL.

Barnabé !...

NAVAILLES.

AIR : *Loin de sa mère.*

Dans un couvent, fuyant un sort terrible,
J'ai partagé son asile discret...
Plus tard chez vous, locataire invisible,
Je l'ai suivie... et là, d'un faux muet,
Pour m'échapper j'ai surpris le secret.
A son insu je lui restais fidèle !
Et lorsque libre, à mon ange gardien (*bis.*)
J'offre mes jours... mes jours sauvés par elle...
Vous le voyez, c'est lui rendre son bien !...
Offrir mes jours, etc.

BROUSSEL.

Dame... si ma fille n'a plus peur...

CLOTILDE, *de même.*

Dame... si mon père ne tremble plus...

BROUSSEL, *vivement.* *

Allons, qu'est-ce que je demande, moi? un bon mari pour ma fille... je ne veux pas d'autre récompense... (*A Navailles.*) Après ça, si la place de président à mortier... Chut !...

CRIS, *en dehors, sous la fenêtre.*

Vive M. Broussel !... (*Quelques frondeurs escaladent la fenêtre.*)

ROBERT.

On appelle M. Roussel... on veut le porter en triomphe jusqu'à Saint-Germain.

BROUSSEL. **

En triomphe... merci ! merci !... (*Les officiers s'approchent de lui.*)

AIR : *D'Yelva.*

Qui, moi, morbleu ! que je me laisse faire ?
Non, mes amis, du tout ! restons-en là !

* Navailles, Broussel, Clotilde.
** Les officiers, Broussel, Clotilde, Navailles, madame Robert, Robert.

Je ne veux plus de triomphe !

CLOTILDE.

Ah ! mon père,
A ces messieurs, ne dites pas cela !
(*Au public.*)
Il a beau dire... Ah! croyez-en sa fille,
Il est encore un triomphe aujourd'hui,
Qui lui plairait... et qu'au moins sa famille
Pourrait partager avec lui!...

CLOTILDE, BROUSSEL *et* NAVAILLES.

C'est un triomphe, au moins, que sa famille
Pourra partager avec lui.

CHŒUR.

AIR :

BROUSSEL ET LES OFFICIERS.

Allons ! partons pour Saint-Germain
Quand l'ennemi s'avance.
Sur lui, Français, marchons soudain
En nous donnant la main.

CLOTILDE.

Ah! quel bonheur ! je sais enfin
Qui causait ma démence,
Et mon père accorde ma main
A cet esprit malin.

NAVAILLES.

Allons ! partons pour Saint-Germain
En signe d'alliance,
La reine voudra de sa main
Signer à notre hymen.

M. ET MADAME ROBERT.

Messieurs, partez pour Saint-Germain :
Nous avons l'espérance
Qu'vous n'oublîrez pas sur ce ch'min
Notre auberge et not' vin !

FIN.

Poissy. — G. Olivier, imprimerie française et étrangère.

REGARDEZ

MAIS NE TOUCHEZ PAS.

COMÉDIE DE CAPE ET D'ÉPÉE

EN TROIS JOURNÉES,

PAR MM. THÉOPHILE GAUTIER ET BERNARD LOPEZ,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS (*Odéon*), LE 20 OCTOBRE 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DON MELCHIOR DE BOVADILLA, jeune gentilhomme ruiné........	MM. L. MONROSE.
DON GASPAR, officier de fortune........	LUGUET jeune.
LE COMTE DE SAN LUCAR, grand-maître des cérémonies, oncle de DON MELCHIOR ET DE DONA BÉATRIX........	LEMAIRE.
HILARIO. / RAFAEL. } Pages........	
UN CHEF D'ALGUAZILS........	
ELISABETH FARNÈSE, reine d'Espagne........	Mes MICHALLET.
DONA BÉATRIX D'ASTORGA, fille d'honneur..	HENRI.
GRISELDA, camériste de la reine........	St. HILAIRE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Un site dans le parc d'Aranjuez : de chaque côté un pavillon. — Au fond, une élévation de terrain praticable.

SCÈNE I.

LE COMTE DE SAN LUCAR, SEIGNEURS ET PAGES. DONA BÉATRIX.

LE COMTE.

Quel est ce bruit, que se passe-t-il. c'est la voix de ma nièce ?

DONA BÉATRIX, *accourant.*

Au secours !... au secours !...

LE COMTE.

Qu'est-ce ?

BÉATRIX.

La Reine...

LE COMTE.

Eh ! bien ?

BÉATRIX.

Son cheval s'est emporté !..

LE COMTE.

Grand Dieu !

BÉATRIX.

Il l'entraîne à travers champs dans la direction du Tage !..

LE COMTE.

Que Notre Dame soit en aide a sa gracieuse Majesté ; je fais des vœux pour sa conservation. comme le doit tout fidèle sujet.

BÉATRIX.

Il s'agit bien de cela !... courez !... volez ! .. il n'est peut-être plus temps !... Chaque seconde qui s'écoule raccourcit d'une année la vie de sa Majesté !

LE COMTE.

J'avais bien dit à notre charmante souveraine de se défier de ce cheval noir qu'elle veut toujours monter... au lieu de la haquenée traditionnelle ; mais maintenant, on me traite de vieux fou, de radoteur gothique.

BÉATRIX.

Vous me faites mourir d'impatience, avec vos phrases compas-

sées!... Comment, messieurs, vous êtes là une troupe de gentilshommes, jeunes, forts et hardis .. votre Reine, une femme est en péril, et pas un de vous ne bouge!

LE COMTE.

Si ce n'était qu'une femme, dix de nous se seraient déjà élancés!.... Mais la reine, c'est bien différent!

BÉATRIX.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Tout homme qui touche à la reine, même pour la sauver, est puni de mort... C'est une loi d'Espagne bien connue.

BÉATRIX.

Sauvez la reine et mourez!

LE COMTE.

J'ai trop de respect pour l'étiquette, et trop d'amour pour l'existence!... D'ailleurs, comme grand-maître des cérémonies, je dois éviter de rien faire qui soit contre les règles... ce serait un précédent fâcheux... un véritable scandale!

BÉATRIX.

Mon Dieu! mon Dieu!... que faire?... Eh! quoi!... personne ne se décide?... ô chevaleresque Espagne!... Terre du courage et de la galanterie!... c'est donc là que tu en es descendue!... Il n'y a pas un cœur sous ces pourpoints!... que faut-il vous dire pour vous persuader?... Ma voix se brise!... ma tête s'égare!... ah! celui qui sauvera ma maîtresse, je l'aimerai comme un frère, comme un époux!...

LE COMTE.

Ma nièce, modérez cette exaltation... irrégulière..,

BÉATRIX.

Je lui donnerai mon cœur!

LE COMTE.

Ma nièce!

BÉATRIX.

Je lui donnerai ma main!..

LE COMTE

Ma nièce!.. Rappelez-vous que vous êtes ma pupille, et que je l'ai retenue, votre main, pour mon neveu Don Melchior, que je fais venir expressément de Grenade pour vous épouser, et qui doit arriver aujourd'hui... Messieurs, ne l'écoutez pas.

BÉATRIX.

Ecoutez-moi, de grâce!.. si vous êtes Espagnols, si vous êtes gentilshommes, en ce moment peut-être votre reine se meurt!...

LE COMTE.

Ah! voici Griselda, sa camériste... nous allons peut-être savoir.., (*Griselda entre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRISELDA.

GRISELDA.

Bonne nouvelle, Messieurs!... la reine n'est pas morte!...

LE COMTE.

Vive la reine!...

GRISELDA.

C'est un miracle... Elle n'a pas même une égratignure!...

BÉATRIX.

Bonheur inespéré!... J'en remercie le Ciel!...

LE COMTE.

Une explosion de joie ne serait pas déplacée en ce moment: je ris, je saute, et je jette mon chapeau en l'air!... (*Il reste immobile.*)

BÉATRIX.

O ma chère maîtresse!... Parle, Griselda, comment a-t-elle pu échapper à ce danger!...

LE COMTE.

Malgré la distance qui nous sépare, j'interroge moi-même une simple suivante... Griselda... raconte-nous...

GRISELDA.

Volontiers... je commence... Il s'agit d'un jeune homme....

BÉATRIX.

Ah!...

GRISELDA.

Que dis-je!... de mieux que cela!...

LE COMTE.

D'un homme d'âge mûr?...

GRISELDA.

Non... de deux jeunes gens... deux vaillants, deux héros, qui n'ont pas craint d'exposer leurs jours pour sauver leur reine!...

BÉATRIX.

Deux?...

LE COMTE.

Vous voilà, ma nièce, dans un bel embarras!.. votre promesse imprudente vous force d'être parjure ou bigame...

BÉATRIX.

Eh! quoi!.. l'on n'a pu savoir lequel?

GRISELDA.

On se perd en conjectures...on les a vus courir l'un et l'autre dans la même direction, et puis, l'épaisseur du bois les a dérobés à nos regards; des cris se sont fait entendre... Don Diégo d'Escalona,

l'écuyer cavalcadour, qui s'était avancé plus loin que le reste de la suite, s'est arrêté tout à coup comme frappé de stupeur !

LE COMTE.

J'espère qu'il ne se sera rien passé de contraire à l'étiquette, dans ce moment terrible... Pour une reine, il vaut mieux mourir que d'être tirée de péril d'une façon inconvenante... Qu'était-il arrivé ?...

GRISELDA.

Don Diégo d'Escalona venait de voir un jeune homme arrêtant le cheval de Sa Majesté !

LE COMTE.

Situation épouvantable ; en dehors de toutes les règles établies !...

BÉATRIX.

Noble cœur !...

GRISELDA.

Hélas ! ce n'est pas tout... don Diégo a vu aussi la reine glisser de sa selle, le pied pris dans l'étrier...

BÉATRIX.

Grand Dieu !

GRISELDA.

Et le malheureux jeune homme la saisir dans ses bras.

LE COMTE.

Je pâlis et je rougis alternativement... Prendre la reine dans ses bras ; il n'y a que le roi d'Espagne qui puisse faire ces choses-là impunément, c'est un crime atroce... un manque de savoir-vivre digne de mort !...

GRISELDA.

C'était à deux pas d'une fondrière !...

BÉATRIX.

Il fallait sauver la reine !...

LE COMTE.

La sauver, oui... mais la toucher... non !...

GRISELDA.

Heureusement, Monsieur le comte, tout le monde n'est pas si cérémonieux que vous... Sans cette généreuse inconvenance, que serait devenue Sa Majesté ?... Quand nous sommes arrivés sur le théâtre de l'accident, nous l'avons trouvée évanouie au pied d'un arbre.

LE COMTE.

Ma souveraine au pied d'un arbre... sans carreaux de velours, sans dais armorié ?... Soleil, tu ne t'es pas voilé à un pareil spectacle ?... Et comment Sa Majesté supportait-elle cette calamité sans exemple ?

GRISELDA.

Nous l'avons fait revenir à elle... avec de l'eau de la reine de Hongrie... Sa Majesté nous a dit alors qu'elle n'avait vu qu'un seul homme... et que dans le trouble, la faiblesse où elle se trouvait... elle n'avait pu distinguer sa physionomie... la frayeur ayant amené une syncope, il lui a semblé vaguement que l'inconnu l'avait enlevée

de sa selle... et portée sur un tertre de gazon... puis, elle ne se souvenait plus de rien... C'est nous qui lui avons appris que deux jeunes cavaliers avaient fait assaut d'héroïsme et de vélocité...

BÉATRIX.

Quel mystère!... ignore-t-on aussi ce qu'ils sont devenus?

LE COMTE.

Est-on parvenu à les arrêter?...

GRISELDA.

J'espère bien que non, seigneur comte... C'est le chef d'alguazils, Martinez, qui est chargé de les poursuivre... et tout le monde connaît sa maladresse égale seulement à sa bêtise... On dit cependant, hélas!...

BÉATRIX.

Quoi?...

GRISELDA.

Que l'un d'eux, en voulant fuir, s'est noyé dans le Tage.

LE COMTE.

Noyé!...

BÉATRIX.

Dieu veuille que ce ne soit pas!... Mais il me tarde de voir Sa Majesté... toi qui sais où elle est, Griselda, conduis-nous!.....

LE COMTE.

Oui, l'étiquette ne nous défend pas de manifester une émotion respectueuse, je vous suis... (*Les autres sortent ; le comte va les suivre, au même moment, don Melchior entre, et le retient.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, DON MELCHIOR.

DON MELCHIOR.

Un instant!... Permettez au pire des neveux, de donner l'accolade au meilleur des oncles!...

LE COMTE.

Tout beau!... don Melchior de Bovadilla!... vous allez chiffonner ma fraise...

DON MELCHIOR.

Laissez-moi, tout indigne que je suis, me précipiter dans vos bras!... c'est la voix du sang qui parle... écoutons-là!..

LE COMTE.

C'est bon!... c'est bon!...

DON MELCHIOR.

Elle me dit de vous embrasser encore une fois...

LE COMTE.

Don Melchior, vous m'aimez trop!...

DON MELCHIOR.

Oh ! je le sens!... j'étais né pour les joies de la famille !... Pour le bonheur paisible du foyer !...

LE COMTE.

C'est pour cela que vous avez rempli Grenade d'esclandres..... qu'il n'est bruit que de vos déportements avec les Gitanas de l'Albaysin, que de vos rixes dans les cabarets avec les Toreros... singulière façon de prouver son goût pour les plaisirs tranquilles !...

DON MELCHIOR.

Hélas !... les hommes sont si méchants, qu'ils ont trouvé moyen de calomnier, même le diable !... Il doit y avoir beaucoup d'invention dans les légendes qu'on vous a récitées sur mon adolescence.

LE COMTE.

Et ces mémoires de fournisseurs, longs comme votre épée, que j'ai payés de mon pauvre argent, étaient-ce aussi des inventions?

DON MELCHIOR.

Aurais-je fait à mon oncle l'injure de m'adresser à d'autres qu'à lui, pour ces bagatelles ?... D'ailleurs, si j'ai fait des dettes, c'était pour soutenir l'honneur de notre nom.

LE COMTE.

Vous le soutenez trop... J'ai soldé trois fois vos mémoires.

DON MELCHIOR.

Oncle sublime !

LE COMTE.

Je ne suis pas en fonds... je vous en préviens... allez-vous encore me demander de l'argent ?...

DON MELCHIOR.

Malgré ma jeunesse, je n'ai plus assez d'illusions pour cela... les oncles du temps se font si coquins, qu'ils mériteraient d'être leurs neveux !... Rassurez-vous... je n'abuserai de mon népotisme que pour vous demander une collation homérique...

LE COMTE.

Vous avez donc toujours faim ?

DON MELCHIOR.

Je tombe d'inanition... depuis Grenade, je n'ai mangé que dans les auberges ; et, tout à l'heure, j'ai tant couru !...

LE COMTE.

Que dites-vous ?... quel soupçon !... Est-ce que, par hasard, vous seriez compromis dans cette fatale aventure ?...

DON MELCHIOR.

Comment ? Je voudrais bien être à table !

LE COMTE.

Ignorez-vous qu'un audacieux, sous prétexte de la sauver, vient de toucher à la reine, et que c'est un crime puni de mort ?...

DON MELCHIOR, *à part.*

Ah ! diable !

LE COMTE.

Répondez!... Seriez-vous, par hasard, un de ces hardis cavaliers qu'on accuse de ce dévouement sacrilége?

DON MELCHIOR.

Me prenez-vous pour un premier chapitre de roman?... Un cheval qui s'emporte, un taureau furieux, une héroïne qui s'évanouit, et l'inévitable jeune homme qui vient à point la secourir... c'est le pont-aux-ânes... je ne passe jamais sur ce pont-là... Un homme qui se respecte laisse de pareils exploits à des écoliers en théologie... D'ailleurs, je ne sauve pas les femmes.. au contraire!...

LE COMTE.

Ce n'est donc pas vous?... Je dois m'en réjouir... ma position m'y oblige .. Et cependant j'ai aussi quelques raisons pour m'en affiger... dans votre intérêt même.

DON MELCHIOR.

Comment?

LE COMTE.

Vous savez pourquoi je vous ai fait venir de Grenade?

DON MELCHIOR.

Sur plusieurs mulets fort durs, au milieu d'un tintamarre de grelots... mais je voudrais bien être à table!

LE COMTE.

La question n'est pas là... répondez...

DON MELCHIOR.

Ah! oui, vous aviez contre moi des projets sinistres; vous pensiez à me marier...

LE COMTE.

Et vous ne m'en remerciez pas?

DON MELCHIOR.

Ma foi, non.

LE COMTE.

Vous êtes un simple monstre d'ingratitude... Je vous destinais votre cousine, dona Béatrix d'Astorga...

DON MELCHIOR.

A propos... est-elle jolie?

LE COMTE.

Elle a des armoiries charmantes.

DON MELCHIOR.

Est-elle riche?

LE COMTE.

Assez pour vous faire attendre patiemment mon héritage.

DON MELCHIOR.

Combien?

LE COMTE.

Deux millions de réaux.

DON MELCHIOR.

Qu'on apporte un prêtre et deux notaires.

LE COMTE.

Ne soyez pas si pressé... dona Béatrix est perdue pour vous.

DON MELCHIOR.

Ah ! Ciel !... et moi qui n'ai plus de crédit !

LE COMTE.

Cette petite sotte ne s'est-elle pas avisée de promettre sa main à celui qui sauverait la reine ?

DON MELCHIOR.

Que m'apprenez-vous là ?...

LE COMTE.

Si vous aviez été ce sauveur... j'aurais pu oublier que je suis le représentant de l'étiquette... Bien que ma charge de grand-maître des cérémonies s'y oppose, j'aurais sollicité, prié, usé de mon crédit, pour vous faire obtenir votre grâce... On peut bien quelquefois se désister de la rigueur des principes en faveur d'un parent...

DON MELCHIOR.

Ruiné !

LE COMTE.

Et ruineux !... Ce mariage eût comblé mes vœux... mais il n'y faut plus penser, vous n'êtes pas dans la condition exigée par dona Béatrix.

DON MELCHIOR, *à part.*

Ah ! diable !... (*haut*) Connaît-on celui qui a des droits à la main de ma belle cousine ?

LE COMTE.

Les conjectures se portent sur deux jeunes gens, inconnus l'un et l'autre.

DON MELCHIOR, *à part.*

Inconnus ? très-bien ! (*haut*) Je suis l'un d'eux.

LE COMTE.

Et l'on assure qu'un de ces étourneaux héroïques s'est noyé dans le Tage.

DON MELCHIOR, *à part.*

Noyé ! à merveille ! Mon oncle ?

LE COMTE.

Mon neveu ?

DON MELCHIOR.

Vous ne savez peut-être pas à quel point je suis modeste ?...

LE COMTE.

Je ne l'avais pas remarqué.

DON MELCHIOR.

La modestie est une humble qualité qu'on peut se glorifier d'avoir... Ce dont d'autres se targuent, moi je m'en cache... j'ai des

arrière-magasins de belles actions clandestines... des accaparements d'héroïsme inédits... des provisions de sacrifices qui n'ont jamais vu le jour... J'en agis ainsi pour ne pas humilier mes contemporains...

LE COMTE.

En vérité?

DON MELCHIOR.

Rien ne m'est insupportable comme ces fanfarons qui ne savent parler que de leurs exploits... comme ces tranche-montagnes éventrant le ciel du croc de leurs moustaches, et qu'un oiseau partant d'une haie fait évanouir de peur... Moi, je laisse mes actions faire mon panégyrique... et je crains tant de passer pour un bravache, qu'on pourrait me croire poltron.

LE COMTE.

Je vous admire!

DON MELCHIOR.

Tout-à-l'heure, quand vous m'avez demandé si j'étais le sauveur de la reine, je vous ai répondu non... toujours par suite de ce système qui me pousse à me déprécier... afin de ne pas donner dans le travers des gens qui se vantent à tout propos. .

LE COMTE.

Eh bien?

DON MELCHIOR.

Je vous trompais... le sauveur de la reine...

LE COMTE.

Quoi?... c'était vous?...

DON MELCHIOR.

Moi!

LE COMTE.

Et vous ne m'en disiez rien?

DON MELCHIOR.

Il me répugnait de me proclamer moi-même un héros .. je voulais laisser ce soin aux trompettes de la renommée.

LE COMTE.

Simple et grand!

DON MELCHIOR.

Mais puisque vous dites que cet acte de courage met son auteur en péril de mort... il faut que je me nomme... ma bravoure l'exige... Vous êtes bien sûr d'avoir la grâce, hein?... Envoyez-moi des provisions de bouche.

LE COMTE.

Comptez sur moi, mon neveu... je ne négligerai rien... je cours parler à l'instant à quelques membres influents du conseil de Castille... En attendant, entrez dans ce pavillon... (*Il ouvre le pavillon à gauche du spectateur.*) On ne s'avisera pas de vous y chercher.

DON MELCHIOR, *sur le seuil de la porte.*

C'est égal ! je voudrais bien être à table, mais pour vous obéir... (*Revenant sur ses pas.*) Un mot encore, mon oncle... Le roi est-il jaloux ? a-t-il cet inconvénient conjugal ?

LE COMTE.

Singulière question ! Il est jaloux comme un simple particulier !

DON MELCHIOR.

Alors je suis perdu !... il ne me pardonnera jamais d'avoir connu un bonheur dont le monopole lui appartient !

LE COMTE.

Comment ?

DON MELCHIOR.

Cet habit jaune n'a-t-il pas effleuré le corsage auguste de la reine ?.. Que Santiago, le patron des vaillants, me soit en aide ! (*Il entre dans le pavillon.*)

LE COMTE, *un moment seul.*

Je ferais peut-être mieux de l'abandonner à son sort ; mais s'il épouse Béatrix, j'en suis débarrassé la même chose, et cela vaut mieux !.. Il est toujours déplorable pour un oncle bien situé, de voir son neveu figurer en place publique... (*Il sort. — Un moment après Don Gaspar enveloppé d'un manteau paraît au fond.*)

SCÈNE IV.

DON GASPAR, *seul.*

Ils ont perdu ma trace... je puis respirer un moment... Qu'importe d'ailleurs que ces alguazils parviennent à m'arrêter ?.. Le sacrifice de ma vie est fait... je ne puis être heureux... à quoi bon traîner plus longtemps une existence misérable ?.. Je n'ignore pas le prochain mariage de dona Béatrix !.. si je meurs avant, je n'aurai pas du moins à supporter la cruelle pensée qu'elle appartient à un autre !... Ah ! pourquoi l'ai-je rencontrée sur mon chemin ?.. pourquoi ai-je aperçu pour la première fois ses traits divins à travers les grilles du chœur ?.. dans ce couvent de Burgos... j'ai trop oublié que je ne suis qu'un officier de fortune. . Quelle folie à moi, qui n'ai que la cape et l'épée, d'aimer une noble et riche héritière... (*En ce moment, des alguazils passent sur la colline au fond; musique à l'orchestre. Don Gaspar se cache derrière un arbre.*) Encore ces alguazils... Oh ! pourquoi leur disputer ma vie ? en vaut-elle la peine ?.. J'ai voulu étouffer cet amour... j'ai senti que la raison était impuissante... Dona Béatrix est venue à la cour... je l'y ai suivie en me donnant pour prétexte que j'avais à solliciter une récompense, depuis longtemps promise à mes services... c'était plutôt parce que je ne pouvais vivre loin d'elle !.. et aujourd'hui encore, si j'ai pénétré dans le parc d'Aranjuez, si je me suis mêlé à la chasse royale, c'est toujours poussé par le désir ardent de l'apercevoir... ne fût-ce qu'un

instant !.. c'est mon seul bonheur... Je n'ai jamais osé l'aborder... lui dire : je vous aime !.. Non, jamais !.. mon orgueil se révolte à l'idée d'être accueilli avec dédain !.. Et quel espoir me reste-t-il ?.. maintenant que dona Béatrix est la fiancée de ce don Melchior ?.. maintenant surtout que ma tête est mise à prix, comme celle d'un félon et d'un traître ?.. J'ai touché à la reine d'Espagne... c'est un crime de lèse-Majesté !.. de haute trahison !.. Le fiscal invoquera les vieux statuts de don Enrique le dolent et de don Pédro le justicier... et je mourrai !.. mon sort devient inévitable... Comment parviendrais-je à sortir du parc d'Aranjuez ?.. Les alguazils y sont répandus de tous côtés... Ah !.. voici le jour qui tombe... je pourrai peut-être profiter de cette obscurité pour gagner quelque poterne, ou escalader les murs d'enceinte... Tentons un dernier effort... et que tous les saints de Castille me soient en aide !.. (*Il sort par la gauche ; au même instant Griselda arrive par le fond.*)

SCÈNE V.

GRISELDA, *puis la* REINE *et* BÉATRIX.

GRISELDA, *regardant autour d'elle.*

Par ici, m'a dit la reine ?... Elle l'a vu fuir par ici... Personne !... (*La reine entre, donnant le bras à Béatrix.*)

LA REINE.

Eh bien, Griselda ?

GRISELDA.

J'ai beau chercher, senora, je ne l'aperçois pas !

BÉATRIX.

Permettez-moi de faire observer à Votre Majesté que le jour baisse, et que nous sommes seules...

LA REINE.

Qu'importe !.. si je me suis égarée, c'est à dessein... je vous l'avoue, Béatrix, j'avais une intention en me séparant du gros de la chasse... Une vague espérance de rencontrer le généreux inconnu qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour moi... Oh ! je voudrais tant le revoir, le remercier !...

GRISELDA.

Et c'est vers cette partie du bois que votre Majesté l'a vu fuir, ce jeune héros ?..

LA REINE.

Il m'a semblé cela à travers mon évanouissement... Il ne s'en est allé, au risque de se faire prendre, que lorsque mes gens sont arrivés... Je me sens déjà ingrate de ne pas lui avoir témoigné ma reconnaissance... il peut croire que je l'abandonne dans son péril... cette pensée m'est pénible !... De par ma couronne de reine, je le sauverai, je le récompenserai !... je saurai bien le soustraire à cette

loi stupide et cruelle... Que ferons-nous à ceux qui nous haïssent, si nous traitons ainsi ceux qui se dévouent pour nous?...

BÉATRIX.

Merci, madame, merci pour ces bonnes et généreuses paroles!... je n'attendais pas moins de Votre Majesté... Vous savez la promesse que j'ai faite... je la tiendrai avec bonheur... Que m'importe le nom de ce jeune homme?.. Pour Béatrix d'Astorga, il s'appelle : le sauveur de la reine!.. Il n'est pas de plus beau titre au monde!

GRISELDA.

Je l'épouserais les yeux fermés!.. ce doit être un cavalier accompli, et galant comme une devise de jarretière... Je le parierais!.. braver ainsi la mort de gaîté de cœur, n'est pas le fait d'un homme vieux ou mal bâti!.. Il mérite assurément l'intérêt pour son action et pour son physique!..

BÉATRIX.

Votre Majesté intercèdera pour lui auprès du roi don Philippe, et votre prière sera exaucée sans doute... le roi a tant d'affection pour vous.

LA REINE.

Oui, don Philippe ne peut rester sourd à la voix de l'humanité... En tout autre pays, au lieu d'une grâce, c'est une récompense que j'aurais à demander... Je réussirai sans doute... car j'ai quelqu'ascendant sur lui... je réussirai, si mon influence ne se brise pas contre celle d'Albéroni.

BÉATRIX.

Albéroni!... n'est-il pas tout dévoué à Votre Majesté?... n'est-ce pas lui qui vous a placée sur le trône d'Espagne, et que nous devons remercier du bonheur de faire partie de vos sujets?...

LA REINE.

S'il m'a fait monter sur le trône, il voudrait déjà m'en faire descendre!... Croyez-vous que ce soit par un bon souvenir de sa patrie, qu'il ait été me chercher à Parme, pour faire de moi la femme de Philippe V, après avoir chassé de Madrid la princesse des Ursins?... Non!... l'altière favorite exerçait sur l'esprit du roi une influence qui a fait comprendre au rusé cardinal l'incontestable besoin qu'éprouvait l'Espagne d'une alliance avec une principauté d'Italie...

GRISELDA.

Oh! le vieux satan!... j'évente sa malice!... il a pensé que le roi écouterait moins sa femme que sa maîtresse!...

LA REINE.

Il me prenait pour une jeune fille sans volonté, une Italienne frivole, occupée de fleurs, de dévotions et de parures... une femme de roi et non une reine!.. voilà ce qu'il voulait faire d'Élisabeth Farnèse, grande-duchesse de Parme.. Il a déjà pu voir qu'il s'est trompé.. Aussi, tâche-t-il de me ruiner dans l'esprit du maître... Je le rencontre au coin de tous mes projets; je le trouve au bout de toutes mes demandes, comme une porte fermée; et quand j'implore une grâce, il demande un châtiment.

BÉATRIX.

Maudit Italien!.. pourvu qu'il n'aille pas pousser l'esprit de contradiction au point de vouloir perdre ce jeune homme! Je tremble, il lui aura été impossible de sortir du parc d'Aranjuez... On a placé des gardes wallonnes et des alguazils à toutes les issues.

GRISELDA.

Nous jouons de malheur... voici déjà la nuit, et nous allons rentrer au château sans avoir de ses nouvelles! (*On entend un coup de fusil.*)

BÉATRIX.

Grand Dieu!

LA REINE.

Que se passe-t-il?... (*Don Gaspar entre comme poursuivi.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DON GASPAR.

DON GASPAR.

Deux pouces plus bas, j'étais délivré de toutes mes inquiétudes... la balle a coupé la plume de mon feutre.

GRISELDA.

Que ma patronne nous protége!... j'entrevois un manteau sombre dans la nuit noire...

DON GASPAR, *à part.*

J'entends chuchoter... des voix de femmes... ce n'est pas la Sainte-Hermandad...

GRISELDA.

Qui va là?

DON GASPAR.

Un homme égaré.

GRISELDA.

Ce n'est pas une profession... Comment vous trouvez-vous dans le parc d'Aranjuez après l'Angelus sonné?... Seriez-vous un voleur?

DON GASPAR.

Ah! senora!

BÉATRIX.

Êtes-vous un braconnier?

DON GASPAR.

Pas davantage.

GRISELDA.

Alors je ne vois pour vous d'autre position sociale... qu'amoureux... c'est un état... nocturne et ambulant...

DON GASPAR

Voilà une supposition moins outrageante, et que je puis admettre... Oui, j'en conviens, l'amour n'est pas étranger à ma présence dans ce parc... Mais, maintenant, je cours les plus grands périls si j'y reste... Mademoiselle, votre voix est douce, je vous devine jolie, vous devez être bonne... indiquez-moi, de grâce, le sentier qui conduit à la petite poterne de la route d'Ocana; je n'ai pas une minute à perdre... les alguazils sont sur mes traces.

LA REINE.

Si c'était lui !

DON GASPAR.

S'il faut tout vous dire... j'ai commis une imprudence... fatale... qui met ma vie en danger...

LA REINE, *bas*.

Plus de doute ! (*haut.*) Expliquez-vous, seigneur cavalier, êtes-vous le sauveur de la reine ?

GRISELDA, *à Béatrix*.

Voilà qui vous intéresse... Quel dommage qu'on n'y voie pas clair...

DON GASPAR, *à part*.

Quelles sont ces femmes?... Puis-je me nommer?

LA REINE.

Vous ne répondez pas?...

DON GASPAR.

Madame...

LA REINE.

Cet embarras me fait croire encore...

BÉATRIX.

Parlez, de grâce!...

GRISELDA.

Comptez sur notre discrétion.

DON GASPAR, *à part*.

Trois femmes... c'est chanceux !

LA REINE.

Vous nous intéressez plus que vous ne pouvez le penser.

BÉATRIX.

N'ayez aucune crainte... ce n'est pas nous qui vous dénoncerons !...

GRISELDA.

Nous n'avons pas d'amants dans la police...

DON GASPAR, *à part*.

Au fait, ma situation ne peut être pire...

LA REINE.

Votre confiance pourra vous servir.

DON GASPAR.

Eh ! bien, oui... je l'avoue... c'est moi qui ai eu le périlleux honneur de porter secours à Sa Majesté...

BÉATRIX.

Noble jeune homme !

LA REINE.

Cœur dévoué !

GRISELDA.

Digne rejeton du Cid !

LA REINE, *allant à lui.*

C'est vous !... vous qui n'avez pas craint, pour sauver la reine, de vous exposer à un châtiment terrible... Ah ! soyez sûr, Monsieur, que la reine comprend toute l'étendue de votre dévouement... si elle était ici, elle serait heureuse de vous remercier !

DON GASPAR.

Qui êtes-vous, pour connaître ainsi les sentiments de la reine ?

LA REINE.

Une femme pour qui Elisabeth Farnèse n'a point de secrets... une de ses amies... car, les reines peuvent en avoir. (*Elle prend la main de Béatrix.*)

GRISELDA.

Prenez garde !... je vois briller à travers les arbres les torches de l'escorte.

DON GASPAR.

Je suis perdu !...

LA REINE.

Non pas !... nous vous cacherons cette nuit, au palais même.

BÉATRIX.

Mais en attendant, mon Dieu ! que faire ?...

GRISELDA.

Ah ! ce pavillon !... entrez-y vite !...

LA REINE.

Un page viendra vous y chercher. (*Il entre dans le pavillon à droite. Un moment après, le comte entre avec la suite de la reine.*)

SCÈNE VII.

DONA BÉATRIX, LA REINE, LE COMTE, GRISELDA, SUITE DE LA REINE, DEUX PAGES, LAQUAIS, *portant des torches.*

LE COMTE.

Par ici, Messieurs, j'aperçois Sa Majesté... Votre carrosse vous attend, Madame, avec les huit mules de rigueur.

LA REINE, *à un page.*

Prends ces doublons, Hilario !...

LE COMTE, *à un autre page.*

Prends cette bourse, Rafaël...

LA REINE, *montrant à Hilario le pavillon à droite.*

Mon sauveur est ici !...

LE COMTE, *à Rafaël, en lui montrant le pavillon à gauche.*

Le sauveur de la reine est là !...

LA REINE, *à Hilario.*

Tu l'introduiras ce soir au palais, chez Griselda.

LE COMTE, *à Rafaël.*

Tu le mèneras cette nuit au palais, chez moi.

LA REINE.

Au château, Messieurs !

LE COMTE.

Place à la reine!... en ma qualité de grand-maître des cérémonies... et de galant Hidalgo, j'oserai jeter mon manteau sur le passage de notre belle souveraine. *(On éclaire avec des torches, le passage de la reine; elle donne la main au comte : le rideau baisse.)*

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Au château d'Aranjuez. — La chambre de Griselda. — Porte au fond. — Fenêtre à droite du spectateur. — Porte à gauche.

SCÈNE I.

LA REINE, DONA BÉATRIX, GRISELDA. *Au lever du rideau, la Reine et Dona Béatrix sont assises près d'une table, sur laquelle il y a des flambeaux, Griselda regarde par la porte, à gauche.*

LA REINE.

Eh ! bien , Griselda ?

GRISELDA.

Notre preux, notre Amadis, n'arrive pas encore.

DONA BÉATRIX.

Je suis d'une impatience !

LA REINE.

Remettez-vous, chère Béatrix !... il y a une bonne lieue espagnole des pavillons de la halte de chasse au château d'Aranjuez.

GRISELDA, *venant sur le devant du théâtre.*

Et Dieu sait qu'une lieue espagnole est capable de lasser la patience et les jambes d'un saint.

LA REINE.

Soyez sans crainte... j'ai confié cette mission délicate à mon page fidèle Hilario.

GRISELDA.

Je le connais... il est fin comme l'ambre... et ce qui me rassure encore c'est la bêtise de l'alguazil Martinez. Quand il poursuit les autres, c'est lui qu'on attrape... Et il n'aura pas la main assez malheureuse pour arrêter notre héros.

DONA BÉATRIX.

Qu'il me tarde de le voir ! notre rencontre dans le bois a été si brusquement interrompue par l'arrivée de l'escorte de Votre Majesté... nous ne savons même pas son nom.

GRISELDA.

Rassurez-vous... je gagerais que c'est au moins un Médina-Cœli, ou un Sotomayor. Vous êtes bienheureuse, Dona Béatrix ! Moi, je meurs d'envie d'épouser un noble ! j'ai l'amour-propre de ne pas me croire un morceau de roturier !...

BÉATRIX.

Folle ! je commence à entrevoir bien des obstacles à notre union... d'abord, ce jeune cavalier paraît déjà en proie à une passion profonde et mystérieuse. Et puis, c'est en vain que déjà Sa Majesté a sollicité sa grâce.

LA REINE.

Oui, ce que j'avais prévu est arrivé... tout à coup Alberoni est venu opposer son influence à la mienne.

GRISELDA.

Maudit Italien !... Ah ! si au lieu d'une cornette de suivante, je portais la couronne d'une reine... je sais ce que je ferais...

LA REINE.

Que ferais-tu ?

GRISELDA.

J'entreprendrais de casser Albéroni... et j'en montrerais les morceaux à l'Europe !

BÉATRIX.

Griselda a raison... pourquoi Votre Majesté se laisserait-elle dominer par un aventurier, un parvenu ?

GRISELDA.

Un homme de rien... d'abord, sonneur de cloche à Parme, ensuite cuisinier chez le duc de Vendôme... et qui aujourd'hui prétend écraser de son influence une grande duchesse de Parme !

BÉATRIX.

Une reine d'Espagne ?

LA REINE, *se levant.*

Nous verrons... l'avenir décidera !... en attendant, nous voici obligées de veiller sur ce pauvre jeune homme !

BÉATRIX, *se levant.*

Qu'allons-nous faire ?... Comment le soustraire aux poursuites ?

GRISELDA.

Ce soin me regarde... il est juste que chacune de nous fasse quelque chose pour lui... Sa Majesté promet de le défendre... Dona Béatrix promet de l'épouser... et moi, je promets de le cacher.

BÉATRIX.

Où donc ?...

GRISELDA.

Ici même.

LA REINE.

Dans ta chambre !

GRISELDA.

Je vous réponds de sa sûreté comme de ma vertu !

LA REINE, *souriant.*

Griselda !...

BÉATRIX.

Le comte ! (*Le comte entre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *après s'être incliné.*

Majesté !... je viens de la part du roi... Le bal de la cour est commencé... les ambassadeurs de France et d'Angleterre ne tarderont pas à arriver... L'étiquette exige votre présence.

LA REINE.

Je vais vous suivre, seigneur-comte... mais avant, dites-moi... que sait-on sur ces deux jeunes gens si gravement compromis ?

LE COMTE.

Les ordres les plus sévères ont été donnés... on parviendra sans doute à reconnaître... à arrêter le vrai coupable.

LA REINE.

Quoi ! le désirez-vous ?... que pensez-vous donc de tout cela ?...

LE COMTE, *à part.*

Que lui dire ?... (*Haut.*) Je répondrai franchement à Votre Majesté... Dans la circonstance... il est des gens qui chercheraient à éluder, mais moi qui ai parfois une sincérité brutale... qui, par état, professe le plus grand respect pour l'étiquette...

BÉATRIX, *au comte.*

Prenez garde, mon oncle ; la reine veut à son tour sauver son sauveur.

LE COMTE, *vivement.*

Majesté ! je vois dans ce trait d'audace un exploit sublime !

LA REINE.

A la bonne heure, comte.

LE COMTE, *fièrement.*

J'ai toujours eu le courage de mon opinion.

LA REINE.

Je m'intéresse vivement à mon libérateur !

LE COMTE.

Ah ! quel bonheur pour moi !... je puis vous apprendre son nom !

BÉATRIX.

Vous le savez !...

GRISELDA.

Dites-nous vite !...

LE COMTE.

C'est don Melchior... mon neveu.

BÉATRIX.

Mon cousin !...

LA REINE.

Vous en êtes sûr ?

LE COMTE.

Oh ! persuadé !

LA REINE.

Il vous l'a dit ?

LE COMTE.

Certifié... et j'en rends grâce au ciel... Je n'ai plus à craindre pour Béatrix, une mésallance avec un aventurier mystérieux.

GRISELDA.

L'autre héros, qu'est-il devenu ?

LE COMTE.

On ne sait !... Quant à don Melchior... grâce au tact de courtisan, qui me caractérise... j'ai deviné les intentions généreuses de Votre Majesté...

LA REINE.

Qu'avez-vous fait ?

LE COMTE.

J'ai chargé le page Rafaël de l'amener cette nuit au palais.

GRISELDA.

Ah ! c'est comme nous.

LA REINE.

C'est une coïncidence bizarre... où donc l'avez-vous laissé ?

LE COMTE.

Dans un des pavillons de la halte de chasse.

GRISELDA.

Toujours comme nous.

BÉATRIX.

En ce cas, un des deux messagers ne peut manquer de le faire arriver à bon port... soit ici...

LE COMTE.

Soit chez moi... ah ! cependant...

LA REINE.

Qu'avez-vous ?

LE COMTE.

Malgré mon vif désir de plaire à Votre Majesté... je crains de me compromettre, en cachant dans mes appartements...

LA REINE.

Je comprends... et je pardonne votre délicatesse... seigneur comte ! Eh ! bien !.. vous n'avez qu'à donner des ordres pour que don Melchior soit immédiatement conduit ici... la susceptibilité de Griselda ne s'effarouche pas...

GRISELDA.

Qu'il vienne !.. et foi d'Espagnole !.. je suis prête à lui accorder une hospitalité arabe.

LA REINE.

Restez donc ici, Béatrix... Sans doute, vous ne tarderez pas à voir paraître votre chevaleresque fiancé... moi-même, je ferai en sorte de quitter un moment le bal pour venir lui rendre grâce... allons, comte... Fiez-vous à moi, Béatrix... je vais redoubler d'instances auprès du roi... j'aurai ce soir la grâce de don Melchior, ou je sollicite, demain, la disparition d'Alberoni. (*Elle sort avec le comte.*)

SCÈNE III.

DONA BÉATRIX, GRISELDA.

GRISELDA.

C'est pourtant bien singulier, d'être fiancée à quelqu'un qu'on ne connaît pas !

BÉATRIX.

Oh ! je le connais... mon cœur l'a pressenti... je l'ai déjà vu dans mes rêves... noble jeune homme.

GRISELDA

Mais s'il était laid ?...

BÉATRIX.

Je suis sûre du contraire !... les belles âmes font les belles figures... hardi avec les hommes, timide avec les femmes, l'œil étincelant et le sourire doux. C'est ainsi que je me le représente.

GRISELDA.

Moi, ce qui m'inquiète, c'est de savoir s'il est brun ou blond.

BÉATRIX.

Qu'importe ?...

GRISELDA.

Les bruns sont passionnés.

BÉATRIX.

Comment sais-tu cela ?

GRISELDA.

Je l'ai remarqué... dans mes voyages.

BÉATRIX.

Tais-toi, j'ai cru entendre...

GRISELDA, *écoutant*.

Non... personne... les blonds sont tendres... châtain vaudrait mieux... il serait tendre et passionné... grand Dieu ! il me vient une crainte subite !... S'il allait être roux !... nous n'avions pas prévu cela !

BÉATRIX.

On frappe à la porte de cet escalier dérobé... Le cœur me bat horriblement. (*Aussitôt Griselda va ouvrir. Don Gaspar entre, accompagné d'un page.*)

GRISELDA, *à Gaspar*.

Entrez ! seigneur cavalier.

BÉATRIX, *au page*.

Prenez cette bourse et soyez discret ! (*Le page sort.*)

SCÈNE IV.

DON GASPAR, DONA BÉATRIX, GRISELDA.

DON GASPAR, *à part*.

Où suis-je ?... que vois-je !... Dona Béatrix !

BÉATRIX, *à part*.

Je tremble !

GRISELDA, *à part*.

Ce cavalier a bonne mine... Allons !... le hasard a bien fait les choses.

DON GASPAR, *saluant.*

Senora !...

BÉATRIX, *saluant.*

Monsieur !...

DON GASPAR

Cette joie inespérée de vous voir... qui me la procure ?.. Le bonheur devrait s'accepter sans questions... je n'ose croire...

BÉATRIX.

La reine m'a chargée de vous dire qu'elle n'oublait pas celui qui s'était si courageusement dévoué pour elle... Élisabeth de Parme ne sera pas ingrate.

DON GASPAR.

Ne suis-je pas déjà trop récompensé ?

BÉATRIX, *à part.*

Que dit-il?... Est-ce que ce serait moi qu'il aimerait?... j'avais peur de ne pas lui plaire !

DON GASPAR.

Sans cet événement bienheureux qui nous rapproche .. le souhait le plus cher de mon âme se serait-il jamais réalisé ?... vous voir, vous parler... c'était toute mon ambition...

BÉATRIX.

Oh ! Monsieur !

DON GASPAR.

Ah ! s'il ne fallait, pour obtenir un regard de vous, que sauver une reine, je sauverais toutes les reines du jour, et, si j'avais cent existences, je les risquerais les unes après les autres !

GRISELDA.

Ta, ta, ta! c'est de la Diane de Monte-Mayor toute pure, ce que vous débitez là... Ces amoureux ont la rage de ne parler qu'en phrases de roman!... vous n'avez pas besoin, Monsieur le beau ténébreux, pour prétendre au cœur de la Senora, de pourfendre des géants et de couper la tête à des enchanteurs... elle a promis sa main et sa fortune au vaillant chevalier qui volerait au secours de la reine.

DON GASPAR.

Qu'entends-je !... suis-je assez heureux !.,.

BÉATRIX, *baissant les yeux.*

Griselda vous a dit la vérité !

DON GASPAR.

C'est un rêve !... un beau rêve !... à moi! votre main !... à moi, votre amour !

GRISELDA.

Nous ne sommes pas filles à laisser protester notre parole.

BÉATRIX.

N'êtes-vous pas le sauveur de la reine !...

DON GASPARD.

Oui, senora !... oui ! O mon bon ange qui m'avez fait prendre ce

chemin, merci !... Tout à l'heure, dona Béatrtx, j'étais errant, malheureux, proscrit... La roue de ma fortune, poussée par vous, a tourné, et je passe de l'ombre à la lumière, des larmes à la joie... du désespoir au bonheur... un mot de vous a fait d'un passant inconnu, l'homme le plus enviable de toutes les Espagnes... presque un Dieu !... c'est donc vrai ?... Je suis là... devant vous !... aucune illusion magique ne se joue de moi... Je vois, à travers votre beauté, sourire votre âme charmante... Encouragé par cette indulgence céleste, je puis espérer... je puis croire... Oh ! non... cela n'est pas possible !... il va y avoir iei quelque réveil fatal !... Que je suis aimé de vous, que vous serez ma femme, et ce n'est pas la fièvre ou la folie qui jase sur mes lèvres !... je tombe à vos genoux... vous ne me repoussez pas... cette main, que mon délire ose presser, vous ne la retirez pas avec courroux ?... mes baisers l'effleurent, et qu'ai-je fait, grand Dieu !... pour mériter une telle félicité ?... vous me la laissez encore !...

BÉATRIX.

Je l'ai promise au sauveur de la reine, don Melchior.

DON GASPAR, *se levant, à part.*

Don Melchior !... que signifie ?... elle me prend pour un autre !

BÉATRIX.

Qu'avez-vous ?

GRISELDA.

Vous avez pâli !...

DON GASPAR.

Oh ! ce n'est rien !... (*à part*) don Melchior !... quel mystère !...

BÉATRIX.

Etes-vous inquiet... troublé ?... Pensez-vous au danger qui vous menace ?...

DON GASPAR.

Non, senora, non !

BÉATRIX.

Rassurez-vous !... la reine s'intéresse tant à votre sort... je cours lui apprendre que vous êtes arrivé sans malheur.

GRISELDA.

Allez, senora... et, en attendant, comptez sur moi pour remplir les devoirs de l'hospitalité.

BÉATRIX.

Eh bien ! je vous laisse, don Melchior... et vous ne me dites rien !

DON GASPAR.

Je vous aime !

GRISELDA.

A merveille ! Partez maintenant... une femme ne peut en demander davantage. (*Béatrix sort.*)

SCÈNE V.

GRISELDA, DON GASPAR.

DON GASPAR, *à part.*

Je le sentais bien que tout cela n'était pas vrai !... je ne pouvais être heureux que sous le nom d'un autre !

GRISELDA.

Eh bien ! seigneur Melchior, enfant gâté de la fortune ?...

DON GASPAR.

Oui, vous l'avez dit, Griselda, enfant gâté de la fortune !... (*à part*) O sanglante ironie du destin !

GRISELDA.

Avouez que vous avez un bonheur insolent !... au lieu d'être pendu, comme c'est votre droit, vous allez épouser une femme charmante... au lieu de courir par monts et par vaux, les alguazils aux trousses, vous êtes caché au château même d'Aranjuez, dans la chambre de la senora Griselda, sort très-ambitionné... au lieu de mordre un morceau de pain noir dans une venta isolée, vous avez en perspective une fine collation.

DON GASPAR.

Je n'ai pas faim !

GRISELDA.

Allons donc ! votre infante n'est plus là... ne faites pas tant de façons... il n'y a que les jeunes filles de dix-huit ans pour s'imaginer qu'un amoureux soupe d'un air de guitare.

DON GASPAR.

Je vous remercie.

GRISELDA.

Mangez comme un ogre, cela ne m'empêchera pas de croire que vous êtes le cavalier le plus passionné des deux Mondes... Vous servirai-je de ce jambon de la Manche, cuit au sucre ?

DON GASPAR.

Vous êtes mille fois trop bonne !... je ne veux rien.

GRISELDA.

Si vous n'avez pas faim, au moins vous avez soif... voici du vin de Xérès... (*Don Melchior entre par la fenêtre.*)

SCÈNE VI.

GRISELDA, DON GASPAR, DON MELCHIOR.

GRISELDA.

Grand Dieu !

DON GASPAR.

Un homme !

DON MELCHIOR, *à part.*

Chiens d'alguazils !... Pas d'autre moyen de leur échapper ! (*Haut.*) Mille pardons !... je dérange un doux tête-à-tête.

GRISELDA.

Deux cavaliers chez moi, la nuit !... quel scandale !... Et moi qui faisais des économies de réputation pour me marier à Pâques... (*Allant à Melchior.*) Qui êtes-vous ?

DON MELCHIOR, *à part.*

Attention !... Il serait dangereux de me faire connaître.

GRISELDA, *à don Gaspar.*

Protégez-moi !

DON GASPAR, *à Griselda.*

Soyez tranquille !... (*A don Melchior.*) Qui êtes-vous donc ?

DON MELCHIOR.

Encore une fois mille pardons !... Je suis peut-être indiscret... j'arrive là comme un intrus... Mais rassurez-vous !... je ne suis pas un voleur... Regardez-moi... je ne crois pas en avoir l'air...

DON GASPAR, *le prenant à part.*

Seriez-vous, par hasard, le galant de cette jeune fille ?

DON MELCHIOR.

Je croirais plutôt que c'est vous !...

DON GASPAR.

Vous entrez chez elle par la fenêtre.

DON MELCHIOR.

Vous restez chez elle après minuit.

GRISELDA, *à part.*

Que se disent-ils ?...

DON GASPAR, *à Griselda.*

Je crois savoir à quoi m'en tenir, ma belle enfant !

GRISELDA.

Eh ! bien ?

DON GASPAR.

Fiez-vous à ma discrétion.

GRISELDA.

Hein ?... Que signifie ?...

DON MELCHIOR.

Comptez sur mon silence.

DON GASPAR, *à Griselda.*

Ce cavalier est sans doute votre fiancé ?

GRISELDA.

Quelle idée !

DON MELCHIOR.

Ce gentilhomme est sans doute votre amoureux ?

GRISELDA.

Quelle horreur !...

DON GASPAR.

Je ne veux pas devenir importun... je vais lui écrire... (*A part.*) Il le faut... A Dona Béatrix... (*Il va à une table à droite.*)

GRISELDA, *à part.*

Qu'est-ce qu'il se figure, bon Dieu ?...

DON MELCHIOR, *à Griselda.*

Que vois-je ? moi qui voulais tant me mettre à table !... Soyez aussi bonne que jolie... et permettez que je soupe... (*Il va s'asseoir à la table à gauche.*)

GRISELDA.

Eh ! bien ! Eh ! bien ! qu'est-ce que vous faites ?... A-t-on jamais vu !...

DON MELCHIOR.

Ne vous courroucez pas... je ne prends qu'une petite tranche de pâté. (*Il remplit son assiette.*)

GRISELDA.

Une petite tranche !... Il se sert comme un chanoine.

DON GASPAR, *à part.*

Je ne puis hésiter... il faut que j'apprenne mon nom à Dona Béatrix... Ah ! ce billet est trop froid ! (*Il le déchire.*)

DON MELCHIOR, *buvant.*

Ce vin est délicieux !

GRISELDA.

Eh ! bien ! ne vous gênez pas !

DON MELCHIOR.

Excusez-moi !... rien qu'une petite goutte... (*Il remplit son verre.*)

GRISELDA.

Une petite goutte ! Il boit comme un Templier.

DON GASPAR, *à part, déchirant un autre billet.*

Celui-ci est trop brûlant !

GRISELDA, *à Melchior.*

Je suppose que vous n'allez pas rester céans toute la nuit ?

DON MELCHIOR.

Je ne m'en plaindrais pas.

GRISELDA.

Vous me perdez... je n'ai que ma vertu... et trois cents piastres... Allez-vous en... j'ai des ménagements à garder... Je suis fille d'atours de Sa Majesté, et j'aspire à devenir fille d'honneur.

DON MELCHIOR.

Ah! tant mieux!... je vais vous confier une commission délicate et mystérieuse... le voulez-vous?

GRISELDA.

Si cela vous décide à partir...

DON MELCHIOR.

Vous êtes trop aimable!... (*Se levant.*) Vous connaissez Dona Béatrix?...

DON GASPAR, *à part.*

Que dit-il?

GRISELDA.

Oui! Eh! bien?...

DON MELCHIOR.

Allez lui dire que je l'attends ici.

DON GASPAR, *se levant, à part.*

Qu'entends-je?

GRISELDA.

Qui, vous?

DON MELCHIOR.

Celui qu'elle aime!

DON GASPAR, *à part.*

Tête et sang!

GRISELDA, *à part.*

Je n'y suis plus!

DON GASPAR, *courant à Griselda.*

Allez, Griselda, laissez-nous... il faut que je parle à ce cavalier.

DON MELCHIOR, *à part.*

Que me veut-il? (*A Griselda.*) Allez, de grâce, voici de l'argent!... Que Dona Béatrix vienne!

DON GASPAR, *à Griselda.*

Voici de l'or!... qu'elle ne vienne pas!...

GRISELDA.

J'y vais... j'y consens... mes gracieux gentilhommes. (*A part, en faisant sonner une bourse dans chaque main.*) A la bonne heure!... pour une honnête fille, voilà une nuit d'un bon rapport. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DON GASPAR, DON MELCHIOR.

DON GASPAR.

Vous êtes aimé de Dona Béatrix?

DON MELCHIOR.

Je n'en suis pas haï précisément... Mais brisons là... ne m'induisez pas en fatuité.

DON GASPAR.

Et, sans doute, vous avez à cet amour des titres bien puissants ?

DON MELCHIOR.

Je ne veux pas me vanter, ce n'est pas mon usage... mais outre les agréments physiques et moraux qu'on se plait à me reconnaître, j'ai en effet quelques droits sur le cœur de cette charmante sénora.

DON GASPAR.

Des droits ?

DON MELCHIOR.

Oui.., quelque chose comme un vœu... comme une promesse... enfin suffit... l'aventure est même assez romanesque !

DON GASPAR.

Et peut-on la savoir ?

DON MELCHIOR.

Oh ! non !.. elle est trop à mon avantage !

DON GASPAR.

Essayez de faire violence à votre modestie.

DON MELCHIOR.

Je laisse raconter ces choses-là aux autres... un galant homme ne parle jamais de ses prouesses... J'ai la forfanterie en horreur.

DON GASPAR.

Je suis comme vous... mais on peut raconter simplement ce qu'on a fait de beau.

DON MELCHIOR.

Chanter soi-même son panégyrique !... c'est d'un pauvre goût ; mais pourtant, ce n'est pas ma faute, si je ne fais que des actions de bravoure, que des traits de devouement sublime et d'intrépidité.

DON GASPAR.

Cela vous condamne à un mutisme complet ?

DON MELCHIOR.

Vous êtes Castillan ?

DON GASPAR.

Oui.

DON MELCHIOR.

Loyal ?

DON GASPAR.

Personne n'en a jamais douté.

DON MELCHIOR.

Discret ?

DON GASPAR.

Comme une tombe !

DON MELCHIOR.

C'est bon. Je me fie à cette comparaison lugubre. Je veux bien me départir vis-à-vis de vous de ma réserve ordinaire. (*Plus haut.*)

Aujourd'hui même, à quatre heures un quart, tel que vous me voyez, j'ai commis une action heroïque.

DON GASPAR.

Dans quel genre?

DON MELCHIOR.

Dans le genre des anciens paladins, mais perfectionné!...

DON GASPAR.

Je ne croyais pas qu'il y eût encore des Amadis sous Philippe Cinq!...

DON MELCHIOR.

Il y en a!... Vous avez entendu parler de l'événement arrivé à la reine?

DON GASPAR.

Connu de tout le monde! (*A part.*) Où veut-il en venir?

DON MELCHIOR.

Événement qui n'a pas eu de suites funestes, grâce au dévouement d'un sauveur...

DON GASPAR.

Resté inconnu... Je le sais...

DON MELCHIOR.

Et ce sauveur dont nul ne sait le nom...

DON GASPAR.

Vous le connaissez?

DON MELCHIOR.

Pardieu!

DON GASPAR.

Comment?...

DON MELCHIOR.

C'est moi!

DON GASPAR, *stupéfait.*

Vous!

DON MELCHIOR.

Oui!

DON GASPAR.

Voilà qui est étrange!

DON MELCHIOR.

Rien n'est plus simple... Je passais par là... J'ai arrêté le cheval...

DON GASPAR.

En êtes-vous bien sûr?

DON MELCHIOR.

Bizarre question!

DON GASPAR.

Pas si bizarre!...

DON MELCHIOR.

Je n'ai aucun doute sur mon identité.

DON GASPAR.

J'en ai moi !

DON MELCHIOR.

Est-ce que j'aurais un mine invraisemblable ?

DON GASPAR.

Fabuleuse !

DON MELCHIOR.

On appelle ainsi la période qui a précédé les temps historiques... votre intention serait-elle de m'appliquer cette épithete dans un sens désagréable ?...

DON GASPAR.

Dans le sens qui vous déplaira !... Vous n'ètes pas l'homme qui a sauvé la reine.

DON MELCHIOR.

Pourquoi ?

DON GASPAR.

Parce que... Je vous le dirai l'épée à la main !

DON MELCHIOR.

Mais cependant...

DON GASPAR.

Allons, sortons !

DON MELCHIOR.

Écoutez...

DON GASPAR.

Je n'écoute rien !... A la fontaine de Cybèle !

DON MELCHIOR.

Quoi ! la nuit ?

DON GASPAR.

Il fait assez clair de lune pour châtier un faquin !

DON MELCHIOR.

Faquin !

DON GASPAR.

Marchons !

DON MELCHIOR.

A l'instant !... Mais pour ne pas éveiller de soupçons, arrivons chacun séparément au lieu du rendez-vous.

DON GASPAR.

C'est convenu ! Nous gagnerons plus vite les jardins du palais par cet escalier de service... (*Il va à la porte de gauche.*) Passez...

DON MELCHIOR.

Après vous...

DON GASPAR.

Je vous en prie...

DON MELCHIOR.

Je n'en ferai rien ! Des gentilhommes peuvent se couper la gorge, mais non pas manquer aux lois de la civilité.

DON GASPAR.

Marchons !

DON MELCHIOR.

Marchons !..

(*Ils se font encore des saluts, don Gaspar finit par sortir le premier don Melchior fait d'abord un pas pour le suivre, et tout à coup ferme la porte.*

SCÈNE VIII.

MELCHIOR, *seul.*

Bretteur ! spadassin ! Quel furieux ! Serait-ce un mari... dans la catégorie de feu Ménélas !... Va m'attendre à la belle étoile ! Je ne suis pas si pressé de me faire écharper ! Ce matamore prend mal son temps ! Je n'ai nulle envie d'aller sur le pré quand je suis à la veille d'épouser dona Béatrix... séduisante fiancée... riche comme un galion !.. Je veux au moins entreprendre la conquête de ce minois virginal et millionnaire, deux qualités précieuses, mais rares. Elle ne peut manquer de venir en recevant mon galant message... Pardieu ! elle m'adore avant de me voir... que fera-t-elle après ? Une femme !... (*La porte du fond s'ouvre, la reine paraît.*)

SCÈNE IX.

DON MELCHIOR, LA REINE.

LA REINE.

Est-ce vous, don Melchior?

DON MELCHIOR, *à part.*

C'est elle !... (*Haut.*) Don Melchior Claudio-Narcisso-Figueroa de Sandoval, y Carvajal Peralta Hermandez de Bevadilla... Vous l'avez deviné, c'est moi-même. Je porte du moins mal que je puis ces quelques noms que m'ont légué mes ancêtres.

LA REINE.

Je vous rencontre enfin... Que je suis heureuse ! (*Don Melchior lui avance une chaise.*)

DON MELCHIOR, *à part.*

L'aimable personne ! le charmant caractère !

LA REINE.

Je puis vous exprimer mes sentiments à votre égard. (*Don Melchior s'asseoir auprès de la reine: elle fait un mouvement de surprise.*)

DON MELCHIOR, *à part.*

J'ai produit mon effet accoutumé... Elle m'idolâtre !

LA REINE.

Je vous regarde comme le plus parfait gentilhomme qui soit.

DON MELCHIOR.

L'un des plus parfaits serait suffisant, senora, mon humilité souffre d'un tel éloge.

LA REINE.

Vous avez montré un dévouement chevaleresque, héroïque, sublime !

DON MELCHIOR.

Je n'ai qu'une vertu, c'est la modestie... vos louanges vont me la faire perdre... ménagez-moi, de grâce...

LA REINE.

Le Cid Campeador n'eût pas mieux fait.

DON MELCHIOR.

Il eût fait aussi bien, accordez-moi cela, ou je serai forcé de rougir... je m'apprécie ce que je vaux.

LA REINE.

Noble et généreux jeune homme ! pour venir au secours de la reine, vous n'avez pas hésité à braver la mort et l'échafaud... Comment récompenser une si belle action ?

DON MELCHIOR.

L'action n'est pas mal, j'en conviens, puisque vous y tenez... je ne suis pas taquin !... Quant à la récompense, je me contenterai de l'impression que j'ose me flatter d'avoir produite su votre cœur.

LA REINE, *se levant.*

Sur mon cœur !... Que signifie cette extravagance ?...

DON MELCHIOR.

Vous êtes belle et je suis un héros...vous l'avez dit tout à l'heure.. car, je suis incapable de me donner à moi-même de semblables dénominations... la beauté doit couronner la vaillance !

LA REINE.

Don Melchior !

DON MELCHIOR.

Jamais le myrthe de l'amour n'aura été posé sur un front plus soumis... vous avez vaincu l'invincible... mon âme est à vous !...

LA REINE, *à part.*

Le malheureux ! C'est donc pour moi qu'il s'est introduit dans le parc d'Aranjuez ?..

DON MELCHIOR.

O mon étoile ! je te remercie ! il n'y avait qu'un moyen de lui plaire et tu me l'as donné !... le sauveur de la reine a, m'a-t-on dit, tous les droits possibles à votre faveur.

LA REINE.

A ma faveur... je n'en disconviens pas !...

DON MELCHIOR.

A votre estime!

LA REINE.

Sans doute! il l'a méritée... mais tout à l'heure vous m'avez tenu un langage...

DON MELCHIOR.

Me suis-je servi de termes impropres? ai-je fait quelque offense à la grammaire?... Il me semble que je n'ai employé que des mots honnêtes et des formules respectueuses... effaroucher la pudeur n'est pas dans mes habitudes!...

LA REINE, *à part.*

Voilà qui est étrange! (*Haut.*) Monsieur, prenez garde!... je ne sais si vous plaisantez, ou si vous parlez sérieusement, mais vous jouez là un jeu hasardeux... une pareille insolence... que rien n'autorise...

DON MELCHIOR.

Dire à une jolie femme qu'on l'aime, n'a jamais passé pour une insolence... surtout si la déclaration est tournée avec grâce... et la mienne...

LA REINE.

Oh! taisez-vous!

DON MELCHIOR.

Mais...

LA REINE.

Pas un mot de plus!... Tout autre que vous serait déjà puni!... mais votre bravoure plaide pour votre folie... un trait que je ne puis oublier suspend mon courroux.

DON MELCHIOR.

Vous voyez en moi le cavalier le plus ahuri de la terre... Je tombe de mon haut, je n'y comprends plus rien... La façon dont vous m'accueillez me cause une stupéfaction profonde... Je vous exprime des sentiments délicats, en style fleuri et, j'ose le dire... poétique... J'accompagne mon discours de gestes de bon goût, et vous semblez indignée, outrée comme si un homme vêtu d'habits passés de mode et frisé par des mains maladroites, avait l'audace de se mêler à votre conversation... Qui peut vous choquer en moi?... n'ai-je pas des manières cultivées?... une toilette irréprochable? une élocution facile .. mais pure?... Peut-être ne vous ai-je pas, par respect, dépeint ma tendresse sous d'assez vives couleurs?... non! je ne vous aime pas!... Arrière, mots languissants! expressions trop froides.... Je vous adore!... je vous idolâtre!... ma tête brûle!... mon cœur flambe!... je ne suis qu'un vaste incendie!...

LA REINE.

Malheureux!

DON MELCHIOR.

Je me jette à vos pieds!... je me traîne à vos genoux!... Je baise la trace de vos pas!...

LA REINE.

Insensé !

DON MELCHIOR.

Que faut-il dire?... que faut-il faire pour vous calmer ?

LA REINE.

Revenir à la raison... et sortir!... Grâce à votre dévouement, je veux bien ne vous regarder que comme un fou !...

DON MELCHIOR.

D'amour !

LA REINE.

Ne m'irritez pas davantage... je tâcherai d'oublier cet instant de délire... je vous plains.

DON MELCHIOR.

Vous me plaignez ?... Alors...

LA REINE, *allant pour sortir.*

Remerciez-moi de tant de clémence.

DON MELCHIOR.

Vous fuyez?... Oh! je vais vous poursuivre!. .

LA REINE.

Rappelez-vous bien, monsieur, que si vous me tenez encore ce langage téméraire, c'est la mort qui vous attend !

DON MELCHIOR.

La mort !

LA REINE.

La mort ! (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

DON MELCHIOR, *seul.*

La mort !... Cette conclusion manque d'aménité !... Que signifie ?... Aurait-elle un coutelet mignon à sa jarretière virginale?... Je reste perclus... tant je suis frappé de surprise! Il y a deux choses qu'on ne comprendra jamais : l'Apocalypse et la femme !... Celle-ci se déclare fanatique du sauveur de la reine... je me présente comme tel... et la capricieuse me lance des œillades foudroyantes de colère et de dédain !... Ah! qui vient là ? (*Don Gaspar entre.*)

SCÈNE XI.

DON MELCHIOR, DON GASPAR.

DON MELCHIOR.

Encore le spadassin !... Nous allons nous fendre comme deux compas, cela devient inévitable !...

DON GASPAR.

Je vous attends depuis une heure au rendez-vous.

DON MELCHIOR.

J'ai voulu vous laisser le temps de recommander votre âme à Dieu.

DON GASPAR.

Cette fois, vous ne m'échapperez plus... (*Il jette son manteau et son chapeau.*)

DON MELCHIOR.

Que faites-vous ?...

DON GASPAR, *la main à son épée.*

Ces flambeaux nous éclaireront mieux que les étoiles... Allons ! flamberge au vent.

DON MELCHIOR.

Quel enragé ! Je ne me bats pas à huis clos !

DON GASPAR.

Prenez garde ! je vous y forcerai, si vous avez du cœur !

DON MELCHIOR.

Le duel est puni de mort, pensez-y bien !

DON GASPAR.

Vous pâlissez, vaillant héros !

DON MELCHIOR, *à part.*

Quel tigre déchaîné ! Comment lui en imposer ?... Prenons des airs de capitan !

DON GASPAR.

Vous tremblez, superbe vainqueur

DON MELCHIOR.

Non, par tous les saints ! Vous connaissez mal don Melchior de Bovadilla. — Si je couche, c'est un homme mort ; si je descends, c'est sur le pré ; si j'avance, ce sont mes conquêtes ; si j'écris... c'est un cartel ; si je lis, c'est un arrêt de mort ; si je gagne, c'est une bataille ; si je perds, ce sont mes ennemis ; si j'entre, c'est par la brèche ; et si je sors, c'est du combat.

DON GASPAR.

Point de vaines paroles.

DON MELCHIOR.

Téméraire !... Je veux vous ménager dans l'intérêt de votre maîtresse, et vous me poussez à bout !... On s'explique avant de se couper la gorge, et vous ne me dites pas pourquoi vous voulez croiser le fer ?

DON GASPAR.

Pourquoi ?... Nous aimons tous deux la même femme !

DON MELCHIOR.

Ah ! bah !

DON GASPAR.

Dona Béatrix d'Astorga.

DON MELCHIOR.

Dona Béatrix!... (*à part.*) C'est-ce fendeur de naseaux qui m'a subtilisé son cœur!...

(*Le comte entre vivement.*)

SCÈNE XII.

DON MELCHIOR, DON GASPAR, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous voilà, mon neveu!

DON MELCHIOR, *à part.*

Vrai Dieu! Il vient à propos!

LE COMTE.

J'ai appris que vous étiez ici, j'accours pour vous féliciter.

DON MELCHIOR.

Moi!

LE COMTE.

La reine, à force de sollicitations, a obtenu enfin la grâce de son sauveur.

DON GASPAR, *à part.*

Ecoutons. Cela m'intéresse.

DON MELCHIOR.

Vivat! Je ne serai pas moissonné à la fleur de mon âge!

LE COMTE.

Le plus bel avenir vous attend. La reine se chargera de vous faire arriver. Vous irez loin... Avez-vous de l'ambition, jeune homme?...

DON MELCHIOR.

Certes!

LE COMTE.

A la bonne heure!

DON MELCHIOR.

Je voudrais être marquis!

LE COMTE.

Vous deviendrez peut-être chambellan... camerero...

DON MELCHIOR.

Chambellan! camerero!... Cette idée m'exalte!...

LE COMTE.

La fortune vous sourit, écoutez, je viens de voir Dona Béatrix.

DON GASPAR, *à part.*

Attention! Cela m'intéresse aussi.

DON MELCHIOR.

Ne raillez pas, mon oncle...

LE COMTE.

Jamais je ne raille. Je suis Castillan et grave. Heureux Don Melchior! vous avez tournez la tête à votre cousine!

DON GASPAR, *à part.*

Qu'entends-je! L'heureux... c'est moi qu'elle a pris pour lui!

DON MELCHIOR.

Pour le coup, vous raillez, seigneur comte.

LE COMTE.

Je ne raille jamais, vous dis-je! Je suis grave et Castillan.

DON MELCHIOR.

Dona Béatrix me montre une indifférence ..

LE COMTE.

Elle vous témoigne une tendresse....

DON GASPAR, *à part.*

C'est délicieux à entendre.

DON MELCHIOR.

Elle ne peut pas me supporter...

LE COMTE.

Elle raffole de vous!

DON GASPAR, *à part.*

Mon bonheur devient de l'ivresse.

DON MELCHIOR.

Je vous répète que non!

LE COMTE.

Et moi je vous prouverai que si.

DON MELCHIOR.

Ah! mais! je ne demande pas mieux!

DON GASPAR, *à part.*

Et moi donc!

DON MELCHIOR, *à Don Gaspar.*

Vous l'entendez?

DON GASPAR.

Parfaitement!

LE COMTE, *à don Melchior en lui montrant une bague.*

Regardez cet anneau!..

DON MELCHIOR.

Eh! bien?

LE COMTE, *le lui donnant.*

Elle vous l'envoie comme un gage d'amour.

DON MELCHIOR.

A moi! elle m'aime!

DON GASPAR, *à part.*

A moi! elle m'adore!

DON MELCHIOR, *à don Gaspar.*

Vous l'entendez?

DON GASPAR.

Aussi bien que vous!

LE COMTE, *à don Melchior.*

Douterez-vous encore de ses sentiments?... est-ce assez clair? qu'en dites vous?

DON MELCHIOR.

J'étais trop modeste!

DON GASPAR, *à part.*

Quel fat!

DON MELCHIOR.

Elle faisait tant la cruelle!

LE COMTE.

Pure comédie!

DON MELCHIOR.

Je prendrai ma revanche! je forcerai cette Bradamante à me rendre les armes.

LE COMTE.

Venez la rejoindre au bal.

DON MELCHIOR.

Oui, courons au bal!

LE COMTE.

Ne vous laissez pas intimider. Les femmes ont tant de caprices, de bizarrerie. Soyez entreprenant... comme un page...

DON MELCHIOR.

Comme un page!

LE COMTE.

Hardi... comme un preux...

DON MELCHIOR.

J'ai mon idée... venez, mon oncle...

DON GASPAR, *le retenant.*

Permettez... nous avons une conversation à terminer.

DON MELCHIOR.

Il appelle un duel une conversation!... affreux coupe-jarret!

LE COMTE.

C'est différent. Je vous laisse, Messieurs.

DON MELCHIOR.

Restez, mon oncle...

LE COMTE.

Impossible! ma charge de grand-maître des cérémonies réclame ma présence dans le bal. A bientôt Melchior. Je suis un oncle complaisant... je vous retiendrai la main de Béatrix pour le premier menuet. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

DON MELCHIOR, DON GASPAR.

DON MELCHIOR.

Voulez-vous me tuer encore ?

DON GASPAR.

Bien moins qu'avant ! je suis si heureux !

DON MELCHIOR.

C'est sans doute au jeu ?

DON GASPAR.

Pourquoi ?

DON MELCHIOR.

Vous êtes malheureux en femmes.

DON GASPAR.

Qui sait ? ne criez pas encore victoire. Je vous ai retenu pour vous donner un conseil d'ami. Renoncez à dona Béatrix !...

DON MELCHIOR.

Vous n'avez donc pas entendu qu'elle ne respire que pour moi ?

DON GASPAR.

Cela ne prouve rien.

DON MELCHIOR.

Et cette bague qu'elle m'envoie ?...

DON GASPAR.

La sagesse des nations nous recommande de ne pas nous fier aux apparences.

DON MELCHIOR.

Etes-vous sourd ?

DON GASPAR.

Je suis le plus heureux des hommes !

DON MELCHIOR.

Etes-vous fou ?

DON GASPAR.

Dona Béatrix m'appartiendra bientôt.

DON MELCHIOR.

Elle m'appartient déjà !

DON GASPAR.

Ne me la disputez pas.

DON MELCHIOR.

Il faut me la céder !

DON GASPAR.

Croyez-moi !

DON MELCHIOR.

N'insistez plus !

DON GASPAR.

C'est de la folie !

DON MELCHIOR.

C'est de l'entêtement ! (*Griselda entre.*)

SCÈNE XIV.

DON MELCHIOR, GRISELDA, DON GASPAR.

GRISELDA.

Quel est ce bruit chez moi !.,. encore vous, Messieurs !

DON GASPAR.

Griselda, je nage dans la joie !...

DON MELCHIOR.

Griselda, je suis dans un océan de félicité !

GRISELDA.

Qu'est-ce donc, sainte Vierge ?

DON MELCHIOR.

A moi, sa fortune !

DON GASPAR.

A moi son amour !

GRISELDA.

C'est dona Béatrix qui vous fait extravaguer... je m'en doutais.

DON GASPAR.

La perle des Castilles !

DON MELCHIOR.

L'astre de la cour !

DON GASPAR.

Je vais la posséder.

DON MELCHIOR.

Je vais l'obtenir !

GRISELDA.

Comment ? tous les deux !

DON GASPAR.

Mon bonheur m'enivre !

DON MELCHIOR.

Ma joie me transporte !

DON GASPAR.

Une dernière fois, renoncez à celle que j'aime.

DON MELCHIOR.

Une dernière fois, ne pensez plus à mon amante.

DON GASPAR.

Elle me préfère !

DON MELCHIOR.

Elle m'épouse !

DON GASPAR, *tirant son épée.*

Par saint Jacques ! c'est trop parler comme des femmes ; il faut agir comme des hommes !

GRISELDA.

Sainte Vierge ! au secours ! courons chercher les alguazils...

DON MELCHIOR, *à part.*

C'est fait de moi !... je suis mort et enterré !..

SCÈNE XV.

DON MELCHIOR, DON GASPAR.

DON GASPAR.

En garde !

DON MELCHIOR, *tirant son épée.*

(*A part.*) Faisons bonne contenance !... les alguazils vont nous séparer.

DON GASPAR.

Enfin !

DON MELCHIOR.

Oui, enfin ! mais pas encore !... je suis d'une race antique, ma noblesse date des Ostrogoths... et je ne me bats pas avec le premier venu... Qui êtes vous?

DON GASPAR.

J'ai promis de vous le dire l'épée à la main ; je suis le capitaine Gaspar ! oui, le vrai sauveur de la reine !

DON MELCHIOR.

Mais alors, malheureux ! je suis un homme coulé, perdu, si je ne vous tue pas !

DON GASPAR.

Essayez !

DON MELCHIOR, *à part.*

Situation perplexe !

DON GASPAR.

Ma vie ou la vôtre !

DON MELCHIOR.

Attendez donc ! attendez, que nous nous fassions avec nos épées tous les saluts qu'exige l'urbanité castillane.

(*Jeu d'escrime comique : ils croisent le fer et viennent de pousser quelques bottes, quand Griselda paraît avec les alguazils.*)

SCÈNE XVI.

DON GASPAR, DON MELCHIOR, GRISELDA, ALGUAZILS.

GRISELDA.

Arrêtez ! venez, venez par ici, messieurs les alguazils.

DON GASPAR, *à part.*

Evitons les lois contre le duel... (*Haut, en chancelant.*) Blessé !... ah ! je meurs ! (*Il tombe comme mort.*)

DON MELCHIOR, *à part.*

Je l'ai tué ! comment leur échapper ? (*Haut, en chancelant.*) Frappé au cœur ! c'est ma dernière minute ! (*Il tombe comme mort.*)

GRISELDA.

Tous deux morts ! miséricorde !

LE CHEF DES ALGUAZILS.

Nous arrivons trop tard... allons prévenir l'alcade mayor. (*Les alguazils sortent.*)

SCÈNE XVII.

DON GASPAR, GRISELDA, DON MELCHIOR.

GRISELDA, *tombant dans un fauteuil.*

Voilà de belles équipées ! deux cadavres chez moi... et après minuit ! La médisance dira peut-être qu'ils sont vivants.

DON MELCHIOR, *se relevant.*

J'ai cet avantage sur mon ennemi.

GRISELDA, *poussant un cri et se levant.*

Juste Ciel ! quelle peur vous m'avez faite... vous êtes vainqueur !

DON MELCHIOR.

Je suis l'invincible !... (*Ramassant son épée et s'adressant à don Gaspar.*) Tu es mort, audacieux ! Ah ! comme il est grand ! et c'est moi qui l'ai tué !... Allons maintenant fasciner dona Béatrix... je ne crains plus de me proclamer le sauveur de la reine à la face de l'Europe ! (*Il sort fièrement, le chapeau sur l'oreille.*)

SCÈNE XVIII.

DON GASPAR, GRISELDA.

GRISELDA, *s'agenouillant auprès de don Gaspar.*

Pauvre jeune homme ! (*Don Gaspar lui embrasse la main, Griselda se relevant avec un cri.*) Grand Dieu ! vous n'êtes donc pas mort ?

DON GASPAR.

(*Il ramasse son épée, prend son chapeau et son manteau.*) Les morts ne vont pas au bal, et j'y cours!

GRISELDA.

Chercher encore votre rival?

DON GASPAR.

Non, mais ma future... Guidez-moi dans ce palais, Griselda!

GRISELDA, *le prenant par la main.*

Evitons les alguazils... par ici, mon gentilhomme, par ici...
(*Elle l'entraîne par la porte de l'escalier dérobé; l'alcade mayor et des alguazils paraissent à la porte du fond.*)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

Une salle de bal donnant sur des jardins splendidemedt illuminés.

SCÈNE I.

LA REINE, DONA BÉATRIX.

BÉATRIX.

Mais c'est qu'il était charmant, le monstre; mais c'est qu'il me parlait avec un air de sincérité, le perfide! Tout le monde s'y serait trompé... A qui se fier désormais si la voix qui dit je vous aime, est une voix menteuse, et si l'œil que la passion semble illuminer se rend complice de l'imposture.

LA REINE.

Chère innocente, vous ne connaissez pas, je le vois, les façons de nos jeunes gens du bel air... Don Melchior est un de ces fats de la pire espèce. En même temps qu'il vous poursuivait de ses protestations banales, il avait l'inconcevable hardiesse de me parler d'amour, à moi, la reine d'Espagne.

BÉATRIX.

Le traître ! pour cette audace sacrilége il mériterait d'être brûlé au premier auto-da-fé ! Je suis douce, je suis bonne, mais une pareille conduite crie vengeance.

LA REINE.

J'ai montré trop de patience ; j'aurais dû avertir le roi. A cause de vous j'ai été plus indulgente que ma dignité ne le permettait, mais puisque vous ne vous intéressez plus à don Melchior, soyez tranquille il sera puni ; je vais me plaindre à don Philippe.

BÉATRIX.

A don Philippe! Grand Dieu! Madame, oh ! ne le faites pas. Le Roi regarderait cet outrage comme un crime.

LA REINE.

Consolez-vous, ma belle éplorée, je vous accorde votre requête. Le criminel vous est trop cher et le châtiment tomberait sur vous. Votre cœur épris n'a pas cessé de battre pour don Melchior.

BÉATRIX.

Ah ! senora ! je vous prouverai que Béatrix d'Astorga a trop d'orgueil et rougirait de cette faiblesse.

LA REINE.

Qu'allez-vous faire?...

BÉATRIX.

Je cours chercher le comte de San Lucar, lui apprendre l'odieuse conduite de son neveu... et lui signifier que je renonce à la main d'un gentilhomme déloyal. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LA REINE, *seule.*

Vous avez beau dire, Béatrix, don Melchior vous est toujours cher... Eh! bien... que ma qualité de reine ne me fasse pas oublier les devoirs de l'amie... Je veux vous ramener par de sages conseils cet ingrat qui vous abandonne.

SCÈNE III.

LA REINE, DON MELCHIOR.

DON MELCHIOR.

J'ai dérangé la figure d'une pavane... j'ai renversé un plateau de sorbets... j'ai troublé un tête-à-tête d'amoureux... j'ai absorbé trois flacons de Xérès... et j'ai marché sur le pied du grand inquisiteur... qui m'a fait des excuses... Telle est mon impatience de retrouver mon amante ! La voici... Changeons de système, cela me réussira peut-être. Mais passons de la hardiesse à la timidité.

LA REINE.

C'est lui !

DON MELCHIOR.

Elle m'a aperçu... Poussons des soupirs à faire tourner une tête de jeune fille... Ah !

LA REINE.

Quel air langoureux !

DON MELCHIOR.

Oh !

LA REINE.

Don Melchior !

DON MELCHIOR.

C'est vous qui me parlez, senora... hélas ! je n'osais seulement pas lever les yeux sur vous...

LA REINE.

A la bonne heure !

DON MELCHIOR.

Ne craignez plus que je vous adresse le moindre mot qui vous paraisse inconvenant.

LA REINE.

De mieux en mieux !

DON MELCHIOR.

Je sens trop bien quel respect je dois à une personne de votre naissance... de votre rang...

LA REINE.

Vous voilà donc devenu plus sage... et vous avez raison, mon jeune cavalier. (*à part*) Parlons-lui de dona Béatrix. (*haut*) Ne savez-vous pas qu'il y a au monde une femme qui ne pense qu'à vous ?

DON MELCHIOR, *à part*.

Aveu charmant dans une jolie bouche !...

LA REINE.

Faut-il vous dévoiler le fond de ses sentiments à votre égard?

DON MELCHIOR.

Dévoilez, senora, dévoilez !

LA REINE.

Eh bien ! elle éprouve pour vous la plus vive sympathie...

DON MELCHIOR.

Et c'est vous qui me le dites?

LA REINE.

Moi-même.

DON MELCHIOR.

Mais alors... je ne puis pas en douter...

LA REINE.

Mais certainement !

DON MELCHIOR.

Ah! senora, que ne l'ai-je su plus tôt...

LA REINE.

Vous ne m'auriez pas adressé certains discours...

DON MELCHIOR.

Assurément non... je me serais épargné des frais d'élocution inutiles.

LA REINE.

Pensez bien, don Melchior, qu'il ne tient qu'à vous de devenir le plus heureux des hommes... que manquera-t-il à votre bonheur? vous allez avoir une femme aimable... grâcieuse... charmante...

DON MELCHIOR, *à part.*

Par exemple! elle a assez bonne opinion d'elle-même...

LA REINE.

Je dirai même spirituelle...

DON MELCHIOR.

Je lui apprendrai à être plus modeste!

LA REINE.

Et j'ajouterai enfin qu'elle vous aime.

DON MELCHIOR.

Je vous écoute avec extase...

LA REINE.

C'est elle-même qui vous parle par ma voix.

DON MELCHIOR.

Sans doute, senora, sans doute ..

LA REINE.

Elle vous dit: Renoncez une fois pour toutes aux désordres qui ont troublé votre jeunesse... Elle vous dit : Il est temps de chercher un bonheur plus calme, plus intime... ce bonheur je suis là pour vous l'offrir. (*Griselda paraît sans être vue des personnages en seine.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRISELDA.

LA REINE.

A quoi vous servent toutes vos folles intrigues? Quelle femme au monde peut vous aimer comme moi?

GRISELDA.

Qu'entends-je?

LA REINE.

Avez bon espoir, je n'ai plus de menace à vous faire... J'oublie un instant d'égarement, et je prends sur moi de vous promettre et la vie et le bonheur...

DON MELCHIOR, *s'élançant sur les pas de la reine.*

Permettez... en ce cas, senora...

GRISELDA, *le retenant.*

Arrêtez... Qu'allez-vous faire? Regardez, mais ne touchez pas !...

SCÈNE V.

DON MELCHIOR, GRISELDA.

DON MELCHIOR.

Que signifie?... (*A part.*) A merveille ! je puis dire comme César : je suis venu, j'ai vu et j'ai plu !

GRISELDA.

Ce gentilhomme me paraît en beau chemin... gagnons ses bonnes grâces... monseigneur.

DON MELCHIOR.

Qui me parle ?

GRISELDA.

C'est moi, la petite Griselda, que monseigneur a daigné compromettre cette nuit, en escaladant son balcon... Je suis bien fière d'avoir reçu chez moi votre excellence...

DON MELCHIOR.

En vérité ?

GRISELDA.

Je me fais gloire d'avoir donné à souper à votre altesse.

DON MELCHIOR.

Altesse... excellence... c'est de l'adulation qui ressemble à de la flatterie.

GRISELDA.

Ah ! vous êtes un homme bien heureux, monseigneur ! voilà ce que c'est que d'être hardi !...

DON MELCHIOR.

J'ai été hardi, où? quand? comment?

GRISELDA, *à part.*

Je me tairai, monseigneur... Je comprends que vous ne vouliez pas me livrer un secret de cette importance presque un secret d'État !

DON MELCHIOR.

Un secret d'État? Que dit-elle. — Ah ! il y a un secret. (*Haut.*) Et tu as vu, tu as entendu.

GRISELDA.

Chut !

DON MELCHIOR.

Chut. (*A part.*) Je voudrais pourtant bien savoir... (*Haut.*) Et tu ne le diras à personne?

GRISELDA.

Fiez-vous-en à moi, monseigneur.

DON MELCHIOR.

Entièrement... mais puisque nous sommes seuls... et que personne ne nous écoute... dis-moi sans crainte et sans détour ce que tu as vu et...

GRISELDA.

Chut

DON MELCHIOR.

Chut!

GRISELDA.

Cette dame à qui vous parlez d'amour...

DON MELCHIOR.

Eh bien?

GRISELDA.

Eh bien! ce qu'elle vous a répondu...

DON MELCHIOR.

Elle répond à ma tendresse, c'est tout naturel.

GRISELDA.

Vous trouvez cela tout naturel.

DON MELCHIOR.

Mais, oui.

GRISELDA.

Vous êtes donc habitué à tourner la tête aux infantes et aux impératrices...

DON MELCHIOR.

Que veux-tu dire? Il ne s'agit ici ni d'infante ni d'impératrice...

GRISELDA.

Chut!

DON MELCHIOR.

Chut!

GRISELDA.

Vous avez raison, ce n'est ni une infante ni une impératrice...

DON MELCHIOR.

C'est... regardez. (*En ce moment, la reine, une couronne au front, passe au fond, les dames et les seigneurs s'inclinent sur son passage.*)

SCÈNE VI.

MELCHIOR, *seul.*

C'est la reine, la reine des Espagnes et des Indes !... Une chaise, un fauteuil, un canapé... Je suis anéanti... pétrifié, mon sang se glace... mes cheveux se dressent... j'éprouve un tremblement convulsif, une panique épouvantable... c'est fait de moi... Je me suis jeté à ses pieds... j'ai voulu lui baiser la main... j'ai voulu lui prendre... Mores et Castillans... et elle n'a pas appelé sa garde... et elle ne m'a pas livré à l'inquisition... Saints du ciel... cette clémence est assez significative... Mais cependant je ne puis croire... tout beau... tout beau, ma modestie ne faites pas des vôtres, s'il vous plait .. rendez-vous donc à l'évidence... que diable... ceci est assez clair, ce me semble... Allons, décidément, Bovadilla, vous êtes un grand homme et je suis forcé de vous admirer bien qu'il m'en coûte... cela va restaurer un peu ma réputation de triomphateur qui commençait à baisser!... Favori de la reine... superbe position politique... et gastronomique... Je ferai des ministres et cinq repas par jour... Je vendrai les employés aux plus offrants, mais je n'accorderai la place de cuisinier qu'au mérite réel!... Favori de la reine... c'était là ma vraie vocation... si je n'ai pu parvenir à rien... c'est que je n'étais bon qu'à cet emploi... monarchique... D'abord je me fais ministre des finances, je vais donc pouvoir payer mes créanciers. Ah ! fi donc, Melchior, la prospérité commencerait-elle déjà à vous abrutir... Est-ce qu'on paye ces gens-là... Je veux faire du bien, beaucoup de bien... à moi... d'abord !... Je veux avoir dans mes caves les vins de France les plus délicieux... Dans mes écuries les chevaux andalous les plus magnifiques; plus une meute de chiens anglais pour courre le cerf, et une meute de poëtes pour célébrer mes perfections.

SCÈNE VII.

DON MELCHIOR, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh ! bien !... Melchior, eh ! bien !... avais-je raison et votre fiancée dona Béatrix...

DON MELCHIOR.

Il est bien question de dona Béatrix, je renonce à elle.

LE COMTE.

Qu'entends-je?

DON MELCHIOR.

Rendez-lui cette bague !...

LE COMTE.

Est-ce possible ?

DON MELCHIOR.

Ce n'est qu'une fille d'honneur !...

LE COMTE.

Eh bien?

DON MELCHIOR.

Don Melchior de Bovadilla espère maintenant une conquête plus illustre... je ne puis vous en dire davantage... je cours... je vole à la fortune sur le chemin émaillé de roses... de la volupté !...

SCÈNE VIII.

LE COMTE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a maintenant? Il me charge d'une commission agréable ! rendre cette bague à dona Béatrix... c'est elle ! ..

SCÈNE IX.

LE COMTE, DONA BÉATRIX.

BÉATRIX.

Le voici ! Mon oncle, je suis bien malheureuse!... votre neveu est le plus perfide des hommes !...

LE COMTE.

Nous y voilà !...

BÉATRIX.

Que je souffre... si vous saviez !... Avez-vous jamais aimé?...

LE COMTE.

Souvent.

BÉATRIX.

Avez-vous jamais été trompé?

LE COMTE.

Toujours.

BÉATRIX.

Alors, vous comprendrez peut-être ce que j'éprouve... un serrement de cœur... Je viens de voir la reine, et elle m'a dévoilé la conduite abominable de don Melchior... C'est un crime qui n'a pas de nom!

LE COMTE.

Un crime !

BÉATRIX.

Don Melchior ose lui faire des déclarations !...

LE COMTE.

A la reine !...

BÉATRIX.

Oui... à la reine !...

LE COMTE.

Il oublie à ce point la morale... et l'étiquette !

BÉATRIX.

Mais, que vois-je ! je ne me trompe pas ! c'est la bague dont je vous avais chargé pour cet amant volage !

LE COMTE.

Hélas ! ma chère Béatrix, comment vous apprendre cette nouvelle indignité.

BÉATRIX.

Je devine !... don Melchior me renvoie mon anneau... voilà sa galanterie espagnole !...

LE COMTE, *lui donnant la bague.*

C'est la fatale vérité !...

BEATRIX.

Ah ! suis-je assez humiliée ! j'espère bien que don Melchior ne reparaîtra jamais devant moi ! et cependant je le voudrais pour l'accabler... où est-il, mon oncle, où est-il ?

LE COMTE.

Que me rappelez-vous ! quelle idée me traverse l'esprit ! vous me dites que don Melchior ose aimer une certaine personne... je crains d'entrevoir un horrible mystère... Je forme des conjectures qui me font frémir !

BÉATRIX.

Achevez !...

LE COMTE.

Non... non... ma nièce !... je ne puis vous dire... Je cours veiller comme ma charge l'exige...

BÉATRIX.

Veiller à quoi ?

LE COMTE.

A la circulation des sorbets dans le bal !...

SCÈNE X.

DONA BÉATRIX.

Que s'imagine-t-il ?... Oh ! les hommes ! les hommes !... comme ils sont trompeurs ! don Melchior, quel jeu cruel vous avez joué là ! Si vous ne sentiez rien pour moi, par quel motif avez-vous déguisé votre indifférence en amour, pourquoi demander à genoux la main qu'on n'a nulle envie d'obtenir... C'est lui !

SCÈNE XI.

DONA BÉATRIX, DON GASPAR.

DON GASPAR.

Dona Béatrix ! Enfin je la retrouve ! Ne tardons pas à lui faire cet aveu que la loyauté m'ordonne !... Senora...

BÉATRIX.

C'est vous, Monsieur... vous osez encore vous offrir à mes yeux ?

DON GASPAR.

Quel changement !...

BÉATRIX.

Vous avez cherché cette entrevue... elle sera la dernière entre nous.

DON GASPAR.

Qu'entends-je ?

BÉATRIX.

Et en vous adressant un adieu éternel, dona Béatrix aura la triste satisfaction de vous exprimer les sentiments que lui inspire votre odieuse conduite !

DON GASPAR.

Que voulez-vous dire ?

BÉATRIX.

Vous devez le comprendre... amant sans honneur, sans délicatesse... gentilhomme sans foi !... Mais je ne serai plus la dupe de vos beaux sentiments... de vos perfides protestations... je vous connais trop maintenant...

DON GASPAR.

Que dites-vous ? vous avez découvert qui je suis ?

BÉATRIX.

Un ingrat, qui me renvoie avec dédain mon anneau de fiançailles ! un audacieux, qui ose même adresser ses hommages à sa souveraine !...

DON GASPAR.

Moi ! grand Dieu ! moi !...

BÉATRIX.

Ah ! puissé-je ne jamais vous revoir ! Adieu pour toujours, don Melchior !...

DON GASPAR.

Arrêtez !... je puis maintenant vous apprendre avec bonheur le nom que je porte... ce nom que tout à l'heure j'allais vous dévoiler avec crainte !...

BÉATRIX.

Qui êtes-vous?

DON GASPAR.

Le capitaine don Gaspar.

BÉATRIX.

Don Gaspar!

DON GASPAR.

Un officier de fortune qui se trouvait en garnison à Burgos, il y a six mois, et qui vous a aperçue pour la première fois, à travers les grilles du chœur, au monastère de las Huelgas, où vous faisait élever votre tuteur... un amant obscur, qui, depuis ce temps, a passé bien des nuits de fièvre et d'insomnie, en pensant à la distance infranchissable qui le séparait de vous... un simple officier qui vous aime, mais pas au moins le gentilhomme qui vous outrage!...

BÉATRIX.

Vous m'aimez depuis si longtemps .. et votre réserve, votre silence..

DON GASPAR.

Que pouvais-je espérer? Je goûtais silencieusement le plaisir douloureux de l'amour impossible.. mais ma blessure m'était si chère que je n'eusse pas voulu m'en guérir... Parfois, il se glissait dans mon âme un vague et indéfinissable espoir... mais je me hâtais de l'étouffer comme une illusion menteuse, et en ce moment même, ne pensez pas que je veuille abuser d'une promesse que vous avez faite dans un moment d'exaltation, et qui m'accorderait des droits à votre main?...

BÉATRIX.

Ah! il y a dans vos paroles un accent de vérité!... Mais ignorez-vous qu'un autre prétend aussi...

DON GASPAR.

Non, senora! je saurais bien le forcer à se rétracter...... lui qui prétend usurper votre main par la plus odieuse imposture.

BÉATRIX.

Ah! prouvez qu'il est le seul imposteur! prouvez que vous êtes seul le sauveur de la reine!

DON GASPAR.

Comment faire?...

BÉATRIX.

Prouvez-le, et alors, qui que vous soyez, l'héritière d'une noble maison castillane ne sera point parjure... prouvez-le... et cette main, que vous ne voudriez peut être pas devoir à mon serment, vous la devrez aussi à mon choix... à mon amour... (*à part.*) Allons avertir la reine de ma découverte. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

DON GASPAR.

Sa main!... sa main à cette condition!... Et pour la remplir, pour combler tous mes vœux... ce n'est plus qu'un obstacle que je rencontre sur mon chemin!... cet infernal don Melchior. Ah! je saurai bien le forcer à s'avouer un imposteur.

SCÈNE XIII.

DON GASPAR, DON MELCHIOR.

DON MELCHIOR.

Quelle foule! impossible de rejoindre la dame de mes pensées. N'importe! mon début à la cour dépasse toutes mes espérances... Et maintenant, un seul homme pourrait contrecarrer mes projets... c'est don Gaspar... mais, grâce au ciel et à ma tueuse, il n'existe plus!...

DON GASPAR, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous vous trompez, don Melchior!...

DON MELCHIOR.

En croirai-je mes yeux! le capitaine Gaspar! ... Est-ce à vous ou à votre ombre que j'ai l'honneur de parler?...

DON GASPAR.

Je suis vivant... en doutez-vous?...

DON MELCHIOR.

Chose miraculeuse! vous vous noyez dans le Tage, et vous ressuscitez! Je vous fais mordre la poussière, et vous ressuscitez! Vous avez donc contracté l'habitude de renaître de vos cendres, comme feu le phénix?...

DON GASPAR.

Cela vous contrarie, peut-être!...

DON MELCHIOR.

Souverainement... mais je vous préviens que je ne me bats plus avec vous. J'ai fait mes preuves!...

DON GASPAR.

Je vous y forcerai bien...

DON MELCHIOR.

J'ai fait mes preuves!... vous ne m'y forcerez pas. Je me suis déjà battu une fois, je vous ai déjà tué une fois... soyez raisonnable!... cela devrait vous suffire... Vous possédez sans doute quelque talisman ou quelque relique? un amulette oriental, un scapulaire béni, un anneau enchanté du grand Merlin, ou une dent de saint Christophe!

DON GASPAR.

Douteriez-vous de ma loyauté ?...

DON MELCHIOR.

Eh bien ! non... mais je veux la mettre à l'épreuve... je n'emploierai plus avec vous qu'une seule arme... Vous me demandez laquelle?... l'épée, le pistolet, le tromblon, l'espingole, le poignard, la rapière, la hache ou la carabine?... Non, mais la persuasion... Avouez que vous n'êtes pas le sauveur de la reine ! ..

DON GASPAR.

Par exemple !

DON MELCHIOR.

Avouez-le... vous n'y perdrez rien...

DON GASPAR.

Mais la main de dona Béatrix...

DON MELCHIOR.

Je vous la cède. J'ai en vue bien autre chose que mon amante... c'est-à-dire votre amante...

DON GASPAR.

Cependant...

DON MELCHIOR.

Nous ne sommes plus rivaux, Gaspar ! soyons amis, Gaspar ! votre main, Gaspar ! embrassons-nous, Gaspar !...

DON GASPAR.

Quel original !

DON MELCHIOR.

Je vous protègerai, Gaspar... je suis en si beau chemin pour arriver à la fortune... je vais monter au pinacle... je deviendrai peut-être ministre... je renverserai Albéroni... Mais, au nom du Ciel ! laissez-moi me proclamer le seul, l'authentique sauveur de la reine...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Don Melchior, malheur sur vous... je suis moi-même chargé de vous arrêter !...

DON MELCHIOR.

O contre-coup soudain !

LE COMTE.

La vieille loi espagnole sera exécutée dans toute sa rigueur !

DON MELCHIOR.

Je ne suis pas à mon aise.

LE COMTE.

L'échafaud vous attend...

DON MELCHIOR.

Oui, mais je ne l'attends pas, moi... je me sauve au plus vite!... Grand Dieu! des alguazils!... Ah! par ici!... encore des alguazils! Mais de ce côte!... là aussi!... c'est fait de moi!... je suis cerné de toutes parts!...

LE COMTE.

Ne vous désolez pas, Melchior... vous ne serez pas pendu!

DON MELCHIOR.

Je respire.

LE COMTE.

L'ancienneté de votre race s'y oppose... vous serez décapité.

DON MELCHIOR.

Je ne respire pas!

LE CHEF DES ALGUAZILS.

Remettez-moi votre épée, don Melchior!...

DON GASPAR, *s'avançant.*

C'est la mienne seule que vous devez prendre!...

DON MELCHIOR.

Honneur castillan! je te reconnais à un pareil trait!

DON GASPAR.

Ce n'est pas ce cavalier qui a touché à la reine... c'est moi...

DON MELCHIOR.

Espagnol du temps de Charles-Quint!... je t'admire trop pour te contredire!...

DON GASPAR.

C'est moi... et je le prouve en l'avouant dans un pareil moment... devant vous, messieurs les alguazils.,. devant vous qui m'entendez pour m'arrêter et me punir.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA REINE, DONA BÉATRIX, GRISELDA, DAMES *et* SEIGNEURS.

LA REINE.

La Reine aussi vous entend pour vous récompenser!

DON MELCHIOR.

La Reine!

DON GASPAR.

Senora!..

LA REINE.

Ne craignez rien... C'était une ruse, grâce à laquelle nous avons

enfin découvert la vérité... A vous, don Gaspar, tous nos bienfaits, toute notre reconnaissance... A vous la main de dona Béatrix... Quant à vous, don Melchior, une prison perpétuelle.....

MELCHIOR.

Pardonnez, Majesté..... Le désir de m'illustrer... ce besoin des grandes âmes...

LA REINE.

Votre forfanterie est le moindre de vos crimes... mais votre audace sans nom...

MELCHIOR.

Pardonnez encore, Majesté... Je n'avais que de bonnes intentions... je voulais vous épouser.

LA REINE.

Vous irez à la tour de Ségovie, méditer sur la valeur de vos paroles...

MELCHIOR.

O ! mon oncle !... intercédez pour moi.

LE COMTE.

Laissez-moi, Monsieur !

MELCHIOR.

Malheureux don Melchior, abandonné de Dieu et des hommes! Qui donc viendra à ton aide?...

GRISELDA.

Moi !...

DON MELCHIOR.

Je ne suis donc pas abandonné des femmes !

GRISELDA.

Vous êtes entré chez moi par la fenêtre à minuit et plusieurs minutes... heure qui a toujours passé pour indue... Vous me devez une réparation éclatante... je réclame votre main !...

DON MELCHIOR.

Vous réclamez ma main ?... bons alguazils, entraînez-moi sur la paille humide des cachots !

LA REINE.

Attendez... Griselda a raison... l'honneur de ma suivante ne doit pas même être soupçonné. Nous vous pardonnons à une condition : vous donnerez votre main à cette jeune fille... je le veux... je me charge de sa dot

MELCHIOR.

Votre Majesté ordonne, j'obéis! Vive la Reine.

TOUT LE MONDE.

Vive la Reine. (*Musique.*)

LA REINE.

Au bal, Messieurs.

MELCHIOR.

Infortuné don Melchior ! après avoir fait une déclaration à la reine d'Espagne, renvoyé son anneau à dona Béatrix d'Astorga, j'épouse une simple fille d'atours .. Quel sort mélancolique... Ah ! bah ! elle aurait pu être laide. (*Il veut l'embrasser.*)

GRISELDA, *le repoussant.*

Avant le mariage, regardez mais ne touchez pas.

FIN.

Poissy. — Imp. G. OLIVIER.

LE
PREMIER COUP DE CANIF

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET ÉDOUARD BRISEBARRE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 14 AOUT 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BOUDINIER	MM.	NUMA.
PATÊ		LANDROL.
MONTBRISON		TISSERANT.
UN GARÇON DE RESTAURANT		PRISTON.
UN SOMMELIER		ANTONIN.
UN SECOND GARÇON		CHOBAS.
MADAME BOUDINIER	Mlles	MARTHE.
CLÉMENTINE		ANNA CHÉRI.
PLUSIEURS OFFICIERS.		

NOTA. S'adresser pour la musique, à M. Jubin, bibliothécaire au théâtre.

ACTE I.

Au fond, la grille du Jardin des Plantes. A gauche, un café, à la porte duquel sont des tables, des chaises, etc.

SCÈNE I.

MONTBRISON *et* PLUSIEURS OFFICIERS.

MONTBRISON, *entrant par la droite.*

Ah! voici enfin un café... Garçon!... de la bière, et du feu.

LE GARÇON, *sortant du café.*

Voilà, voilà. (*Il rentre.*)

MONTBRISON, *à la cantonade.*

Par ici, Messieurs. (*Deux officiers entrent par la droite.*)

AIR : *Chœur final du gentilhomme campagnard.*

Nous voici de retour en France ;
Le plaisir
Va nous réunir ;
N'ayons plus de notre absence
Que le souvenir.

LE GARÇON, *apportant.*

Voilà la bière demandée.

MONTBRISON.

Ma foi, il n'y a encore rien de tel que la France, et surtout Paris, vive Paris!

(*Montbrison a tiré son porte-cigares, il l'a offert aux officiers qui tous en ont pris un.*)

UN OFFICIER.

Et du feu?

LE GARÇON, *tirant une allumette et la frottant sur sa manche.*

Voilà, voilà. (*Il la donne enflammée à l'officier, qui allume son cigare.*

MONTBRISON, *au garçon.*

Eh bien! et nous, maladroit?..

LE GARÇON.

Voilà, voilà!... (*Après s'être fouillé.*) Ah! je n'en ai plus, mais je vais...

MONTBRISON.

C'est inutile. (*Vivement, à l'officier qui tient l'allumette enflammée.*) Ne jetez pas, lieutenant.) *Il tire une lettre de sa poche, la plie et l'allume à l'allumette de l'officier. Puis tous réciproquement, ils allument leurs cigares au papier que tient Montbrison. — Le garçon est rentré dans le café.*)

UN OFFICIER, *buvant.*

Ah! l'exécrable bière !

MONTBRISON, *buvant aussi.*

Ah ! ça ne vaut pas l'absinthe de l'Algérie !

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *arrivant avec un petit carton sous le bras, et riant.*

Ah! ah! ah! comme ils courent!... comme ils se poussent! Ils ont peur que le convoi de Corbeil parte sans eux. C'est amusant les environs d'un chemin de fer; tout le monde a l'air d'ahuris.

MONTBRISON, *qui a regardé Clémentine.*

Pardieu, Messieurs, si Paris produit de pitoyable bière, il possède en revanche de ravissantes jeunes filles, regardez donc...

TOUS, *entre eux.*

Elle est charmante.

MONTBRISON, *se levant et allant à Clémentine.*

Salut à la première jolie Parisienne que je rencontre en arrivant d'Alger.

CLÉMENTINE, *baissant les yeux.*

Monsieur, je n'ai pas celui de vous connaitre.

MONTBRISON.

Eh! tant mieux, mon adorable, nous ferons connaissance. Peut-on vous offrir quelque chose?

CLÉMENTINE.

Merci bien, Monsieur, je ne prends jamais rien entre mes repas.

MONTBRISON.

Eh bien, je suis sûr que vous n'avez pas déjeûné... et vous allez déjeûner avec moi... moins que rien... un perdreau truffé, quelques doigts de champagne et du moka.

CLÉMENTINE.

Je n'accepte des objets truffés que des personnes dont je connais la moralité.

MONTBRISON, *riant.*

Mais la mienne est excellente : Hector Montbrison, capitaine aux chasseurs d'Afrique, en congé de semestre. (*montrant les officiers. Ils se lèvent.*), ainsi que ces Messieurs; débarqué par le chemin de fer, à peine depuis quelques minutes et qui dépose son cœur à vos pieds.

CLÉMENTINE.

Merci... c'est trop ou pas assez. Tout le monde vous dira que

Clémentine Drouillet est une fille sage, quoique blanchisseuse de dentelles, et qui ne veut faire une connaissance que pour le bon motif.

MONTBRISON.

C'est justement ce que je cherche.

CLÉMENTINE.

Vous!... (*A part.*) Sont-ils farceurs, ces militaires!...

MONTBRISON.

Essayez...

CLÉMENTINE.

Je n'ai pas le temps, il faut que je reporte mon ouvrage.

MONTBRISON.

C'est ça, nous allons le reporter ensemble... je vais vous accompagner...

CLÉMENTINE, *s'avançant vers le café.*

C'est inutile, me voilà arrivée.

MONTBRISON.

Là, dans ce café?... Au moins... quand nous reverrons-nous?

CLÉMENTINE, *riant.*

Quand nous nous rencontrerons. (*Elle disparaît dans le café.*)

UN OFFICIER, *riant.*

Ah! ah! ce pauvre Montbrison!

MONTBRISON.

Morbleu! si j'avais le temps, je prendrais ma revanche; mais j'ai bien d'autres choses en tête... et il faut même que je vous quitte. (*Appelant.*) Garçon! (*Jetant une pièce d'argent au garçon qui entre.*) La bière!

LES OFFICIERS, *voulant payer.*

Mais non!

MONTBRISON.

Par exemple! c'est moi qui vous ai invités; ce sera votre tour la prochaine fois, car nous nous reverrons, Messieurs, vous trouverez mon adresse à l'état major de la place.

PREMIER OFFICIER.

Ainsi que toi, la nôtre.

LES OFFICIERS.

Au revoir, Montbrison!

MONTBRISON.

A bientôt, camarades.

ENSEMBLE.

AIR *précédent.*

Nous voici de retour en France
Le plaisir

Va nous réunir ;
N'ayons plus de notre absence
Que le souvenir,

(*Ils se serrent mutuellement la main; puis ils s'éloignent tous par la gauche, sans Montbrison.*)

SCÈNE III.

MONTBRISON, *achevant son verre de bière*

Maintenant, en route. Il s'agit de me rendre, et vivement, chez ma bonne sœur. Chère Virginie, il y a bientôt quatre ans que je ne l'ai vue... Elle ignore mon arrivée à Paris et ma nomination au grade de capitaine. Quel plaisir ça lui fera de me revoir!... Mon avancement flattera, j'espère, monsieur son mari, que je ne connais pas, car elle s'est mariée pendant mon séjour en Afrique, d'après les conseils de feu son tuteur. Elle aurait dû m'attendre, je lui aurais donné un mari dans mon régiment, au lieu d'aller épouser un bourgeois... et qui se nomme Boudinier... (*Appuyant.*) Boudinier ! quel nom !... Bast! s'il l'aime bien... Voyons, où diable demeure-t-il déjà?... rue... rue... mais j'ai là sur moi la dernière lettre de ma sœur, dans laquelle elle me donne son adresse. (*Il se fouille.*) C'est singulier ! où l'ai-je donc fourrée? (*Tout à coup.*) Ah! est-ce que tout à l'heure, pour allumer mon cigare... (*Il se baisse et relève la lettre à moitié brûlée.*) Tout juste !... (*Après avoir déployé ce qui reste de la lettre.*) Ah !... (*Lisant.*) « Voici mon adresse : nous demeurons rue... » Merci ! le reste est brûlé !... (*Furieux.*) Morbleu ! comment faire ?... C'est que je ne me souviens positivement que du nom de Boudinier... Allez donc de porte en porte, dans tout Paris, demander : Monsieur Boudinier, s'il vous plaît... J'en aurais pour tout mon semestre... (*Tout à coup.*) Ah ! (*Criant.*) Garçon !

LE GARÇON, *entrant.*

Monsieur !

MONTBRISON.

Donnez-moi un almanach des 25,000 adresses...

LE GARÇON.

Nous n'avons que les *Petites Affiches.*

MONTBRISON, *avec impatience.*

Allons, bon, de mieux en mieux !...

LE GARÇON.

Mais vous trouverez peut-être cela au cabinet littéraire, presque en face de l'embarcadère du chemin de fer.

MONTBRISON.

La-bas ?... (*En sortant par la gauche.*) Allons à la découverte de mon beau-frère !

LE GARÇON, *à Montbrison, le regardant sortir.*

Oui... là... la petite boutique à gauche... Là!... c'est là... ah!... il y est!... (*Il rentre dans le café.*)

SCNE IV.

BOUDINIER, MADAME BOUDINIER.

(*Au moment où Montbrison sort par la droite, Boudinier, donnant le bras à madame Boudinier, entre par la gauche.*)

MADAME BOUDINIER, *à son mari, et comme continuant une conversation.*

Tiens, tu es insupportable!...

BOUDINIER.

C'est possible, je te le répete, je m'y suis ennuyé à avaler ma langue .. mais, je me suis retenu... quand tu m'y repinceras à ton Jardin des Plantes!

MADAME BOUDINIER.

Une promenade magnifique....

BOUDINIER.

Je l'admire... mais de loin... cet établissement pousse à la tristesse... je sais bien que tu me diras : L'éléphant!... sans doute... il a des manières originales; je lui offre de la brioche... et il m'empoigne mon chapeau... qu'il allait engloutir... sans son cornac... j'ai ri... ah! j'ai ri... quand on me l'a eu rendu, et que j'ai vu qu'il ne me l'avait pas abîmé... Quant aux singes!... je les trouve légers en société... Nous n'irons plus de ce côté-là!...

MADAME BOUDINIER.

Es-tu assez contrariant!

BOUDINIER.

Merci! trouves-en beaucoup de maris aussi complaisants que moi!... Mes affaires de commissionnaire en marchandises m'appellent ce matin au chemin de fer d'Orléans. . tu veux m'accompagner... ton Boudinier t'offre son bras... Tu manifestes des idées de Jardin des Plantes, j'y entre sans sourciller... et tu me fais avaler les animaux carnassiers, les reptiles, et le cèdre du Liban!... Mais il faut être organisé pour ça! et puis, j'avais bien autre chose en tête... mes satanées marchandises qui devraient être arrivées par le convoi de ce matin... et dont je n'ai pas de nouvelles... Tiens... peur... oh! oui... pour neuf francs, j'irais à Orléans!...

MADAME BOUDINIER.

C'est ça!... encore un prétexte pour me quitter!

BOUDINIER, *avec reproche.*

Ah! Nini... ah! Nini... vous me blessez...

MADAME BOUDINIER.

Ah! vous n'êtes plus ce que vous étiez dans les premiers jours de notre mariage!...

BOUDINIER.

Mais si... mais si!... j'ai moins de dehors... c'est possible... après un an de mariage... Tout ça se classe raisonnablement, ça n'empêche pas de s'adorer... Ah ! Dieu!... seulement, il y a temps pour tout... Voyons, est-ce que j'ai trahi mes serments et ma foi?...

MADAME BOUDINIER, *avec agitation.*

Il ne manquerait plus que cela!... Oh! si tu me trompais!... je ferais un malheur!

BOUDINIER, *vivement.*

Tu n'en feras pas, Virginie... Tiens! si je me dérangeais, je te permettrais... (*Après réflexion.*) Non, je ne te le permettrais pas... ça aurait trop d'inconvénients!... (*Embrassant sa femme.*) Bijou, va!...

MADAME BOUDINIER.

Cher Albert!...

PATÉ, *entrant par la droite, et se dirigeant vers le café.*

Ouf! j'ai l'estomac dans les talons!...

BOUDINIER.

Quelqu'un... (*S'éloignant de sa femme.*) Si on nous avait vus...: c'est défendu dans la rue...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PATÉ.

PATÉ, *voyant Boudinier.*

Eh! mais, c'est ce cher Boudinier!...

BOUDINIER.

L'ami Pâté!...

PATÉ, *saluant madame Boudinier.*

Avec madame Boudinier...

MADAME BOUDINIER, *à Pâté.*

Il y a un siècle que l'on ne vous a vu... Comment se porte, Madame?...

PATÉ.

Vous êtes bien bonne... Elle est en ce moment-ci à la campagne, à Soissons, et j'ai reçu d'elle hier...

BOUDINIER.

Des haricots?...

PATÉ.

Eh! non... une lettre dans laquelle elle m'annonce qu'elle ne reviendra à Paris que dans quelques jours.

BOUDINIER.

Et tu soupires après son retour, je comprends ça. .Oh! Dieu, je ne pourrais pas passer une nuit seulement sans ma femme, moi... il me manquerait quelque chose... On a ses petites habitudes...

MADAME BOUDINIER.

Et vous n'êtes donc pas à votre bureau aujourd'hui?...

BOUDINIER.

Tu as campo... heureux employé!...

PATÉ.

Employé!... fais-moi donc le plaisir de m'appeler sous-chef!...

MADAME BOUDINIER.

Sous-chef!...

BOUDINIER.

Tu es nommé?...

PATÉ.

Depuis huit jours, je suis sous-chef du cabinet d'histoire naturelle.

BOUDINIER, *vivement.*

Et nous qui venons, moi et ma femme, du Jardin des Plantes, qui avons tout visité, les bêtes féroces... les volailles... curieuses... les singes... ce que je regrette!... et nous n'avons pas pensé à toi!... (*A Virginie.*) Je me disais aussi : Il me semble que nous n'avons pas tout vu...

PATÉ.

C'est mal... je t'en veux.... Il est vrai que tu ne m'aurais pas trouvé, car je me suis fait remplacer ce matin par un de mes... (*appuyant*) subordonnés... pour courir chez mon graveur prendre mes cartes de visite, sur lesquelles est mon nouveau titre... et maintenant que je suis dehors, ma foi, avant de rentrer, je vais déjeûner au café et lire les journaux... Quand on est sous-chef...

MADAME BOUDINIER, *souriant.*

On ne se gêne plus....

PATÉ.

Dame! c'est une position... Madame Boudinier me fera-t-elle l'honneur d'accepter n'importe quoi?... une petite drôlerie... Et toi, Boudinier?

BOUDINIER.

Rien du tout... j'ai déjeûné tout à l'heure avec l'éléphant.... quelques gâteaux de Nanterre .. et il faut que je retourne à l'embarcadère pour recommander encore qu'on envoie chez moi mes marchandises si elles arrivent!

MADAME BOUDINIER.

Moi, je vais prendre un omnibus.

BOUDINIER.

Et je te le paye... Tiens, voilà tes six sous... Non, dis encore que je ne t'aime pas... que je ne fais rien pour toi!...

MADAME BOUDINIER.

Tu es charmant !... (*A Pâté.*) Au revoir, monsieur Pâté.

PATÉ, *saluant.*

Bien le vôtre, madame Boudinier.

MADAME BOUDINIER.

A bientôt, Albert...

BOUDINIER.

A tout à l'heure, mon Loulou.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! qu'il craigne ma colère. — Gentilhomme campagnard.*

Lorsque l'on a l'avantage
De bien s'entendre tous deux,
Rien, ne vaut le mariage,
Il peut seul, nous rendre heureux.

(Madame Boudinier sort par la porte à droite, premier plan.)

SCÈNE VI.

BOUDINIER, PATÉ.

PATÉ, *tirant un paquet de cartes de sa poche.*

Regardes donc mes cartes.. Tiens, comment les trouves-tu?... Pâté, sous-chef.... ça sonne, c'est un titre !

BOUDINIER.

C'est la noblesse des employés... Le fait est qu'elles ne sont pas mal... les caractères sont parfaitement illisibles... Je garde celle-ci pour modèle (*à part*), afin qu'on ne m'en fasse jamais comme ça.

PATÉ.

Garçon !... à déjeûner, vivement.

LE GARÇON, *de la porte du café.*

Voilà, Monsieur.

PATÉ.

J'ai une faim de loup, moi....

BOUDINIER.

De loup... (*A lui-même.*) Ce que c'est que la fréquentation !...

LE GARÇON, *qui est sorti du café et met une serviette sur une petite table.*

Deux couverts?...

BOUDINIER, *vivement.*

Un seul... je ne déjeûne pas... J'ai mangé ce matin de la panade, avec ma femme... et ça bourre...

PATÉ.

Garçon, une tranche de galantine, du beurre, des radis... du Bourgogne, et ma demi-tasse. (*Le garçon rentre dans le café.*)

BOUDINIER.

Mazette!... tu te soignes...

PATÉ.

Bast! on n'est pas tous les jours sous-chef...

BOUDINIER.

Et puis, ta femme n'est pas ici... tu peux t'en donner. (*Le garçon sort du café avec un plateau garni qu'il pose sur une table; puis il rentre.*)

PATÉ.

Ah! ça, est-ce que tu crois par hasard que j'ai peur de ma femme?...

BOUDINIER.

Du tout... au contraire... (*A part.*) Nous disons tous ça...

PATÉ, *s'attablant et mangeant.*

Je mange ce que je veux, moi, à la maison.

BOUDINIER.

Et moi aussi... (*à part.*) Même ce que je ne veux pas!

PATÉ.

Et je dîne au restaurant quand ça me convient.

BOUDINIER, *soupirant.*

Ah! moi je n'y ai pas dîné depuis que je suis marié... Après tout, ça n'est pas meilleur que chez soi... ça échauffe!

PATÉ.

Je le crois, mais c'est bien plus amusant.

BOUDINIER.

Mais non! dîner tranquillement au coin de son feu... avec sa femme, c'est une bonne chose... l'hiver... quand il pleut... à verse...

PATÉ.

C'est diablement monotone!... Un mari a besoin de ces petites distractions qui ne lui font que plus apprécier son bonheur quand il rentre au logis .. Tiens, je te parierais que depuis que tu es marié, tu n'as pas fait à ta femme la plus petite infidélité!...

BOUDINIER.

Ah! bigre non, j'aurais trop peur... si elle s'en apercevait!

PATÉ.

Comment, pas le plus petit coup de canif dans le contrat!...

BOUDINIER.

Pas le moindre... le parchemin est parfaitement intact...

PATÉ.

Oh! mais tu es à... embaumer... Après ça, je comprends, quand on n'a pas d'occasions...

BOUDINIER.

Mais si fait... j'en ai eu... j'en ai eu une.

PATÉ.

Vraiment?

BOUDINIER.

Oui, oui...

PATÉ.

Garçon, mon café.

BOUDINIER, *continuant.*

Une petite ouvrière en .. je ne sais quoi... qui venait tous les samedis rapporter son ouvrage chez un commissionnaire en marchandises... de mes amis.

AIR : *Soldat français.*

Je lui faisais un œil... américain,
Avec succès, oui, j'entrais en campagne,
Je n'avais plus, séducteur inhumain,
Qu'à prononcer les mots : bifteck... champagne.
Mais, au moment, je devins tout craintif,
Quand je me vis, en songeant à ma femme,
Dans mon contrat, pour un mauvais motif,
Tout prêt, hélas! à plonger le canif
Soudain, je fis rentrer la lame,
Et je revins près de ma femme.

PATÉ.

Jobard, va!... Est-il possible que tu sois aussi Joseph que ça!...

BOUDINIER.

Dame! écoute donc... la tranquillité du ménage avant tout!...

PATÉ, *voyant Boudinier prendre un morceau de sucre et le tremper dans le petit verre.*

Qu'est-ce que tu fais donc?...

BOUDINIER.

Un canard...

PATÉ.

Vois-tu, il y a moyen de tout concilier... On peut avoir le plaisir dehors et la paix chez soi...

BOUDINIER.

Oui, quand on a, comme toi, sa femme à Soissons...

PATÉ.

Je ne dis pas... ça tranquillise ; mais ça ne m'a pas empêché, avant son départ, de faire la connaissance d'une charmante petite blonde... une brunisseuse... je te la ferai voir.

BOUDINIER.

Non... oh! non... ça me donnerait des idées... qui étonneraient ma femme...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *sortant du café, et à la cantonade.*

Oui, Madame, je vais tout de suite vous apporter ces manchettes que j'ai oubliées.

BOUDINIER.

Dieux!... ma petite ouvrière!...

PATÉ.

Ah! bah!.., Mais je la connais, c'est l'amie d'Amanda, ma petite blonde qui brunit. (*A Clémentine.*) Ne vous sauvez donc pas si vite, ma belle enfant!

CLÉMENTINE, *se retournant.*

Monsieur Paté!... (*Apercevant Boudinier.*) Et voilà aussi un monsieur que je connais... Monsieur...

BOUDINIER, *bas à Paté qui allait répondre.*

Elle ne sait pas mon nom... ne le lui dis pas.

CLÉMENTINE, *toujours à Paté.*

Monsieur... monsieur...

BOUDINIER, *très-vivement.*

Jules!... (*A part.*) Mon ancien nom de guerre.

PATÉ, *à Boudinier.*

Allons, parles-lui donc... lance-toi... puisque ta femme n'est pas là.

BOUDINIER.

Tu es bien sûr qu'elle n'est pas là?... regarde donc!...

PATÉ, *haussant les épaules.*

Eh! non... poltron!...

CLÉMENTINE, *qui a renoué sur une table le cordon de son carton qui se défaisait.*

Maudites manchettes! voilà encore une course!

BOUDINIER.

Est-ce que vous allez loin comme ça, Mademoiselle... Pourrait-on vous offrir un sapin?

CLÉMENTINE.

Je ne monte jamais en voiture avec un homme, Monsieur... avec deux, je ne dis pas...

BOUDINIER.

Mais j'en vaux deux... pour les mœurs, et d'ailleurs je suis mar...

CLÉMENTINE.

Hein?...

BOUDINIER.

Tais-toi donc!...

BOUDINIER.

Seillais... (*S'embrouillant.*) Et en fait d'égards... de... et puis encore de...

PATÉ, *bas à Boudinier.*

Hardi... hardi... chauffe donc...

BOUDINIER, *de même.*

Tu es bien sûr que ma femme n'est pas là ?...

PATÉ, *à Boudinier.*

Eh ! non !...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Corrompons-la... (*Haut, et avec feu.*) Clémentine... vous avez une passion...

CLÉMENTINE.

Moi...

BOUDINIER.

Pour les crevettes... vous l'avez dit l'autre jour chez mon ami... c'est un de vos rêves... et rien ne me coûtera pour le réaliser... (*A part.*) Ça ne ruine pas, et on en prend sa part...

CLÉMENTINE.

Ah! ce n'est pas ce rêve-là qui me tourmente le plus!...

BOUDINIER.

Morphée vous enverrait d'autres... cauchemars.

CLÉMENTINE.

Voilà plus de deux mois que, toutes les nuits... je rêve...

BOUDINIER.

Chat ?

CLÉMENTINE.

Non... cachemire Ternaux.

BOUDINIER, *à part.*

Bigre!... elle a des rêves dispendieux !...

PATÉ, *bas à Boudinier.*

Quelle occasion pour toi !

BOUDINIER.

Hein ?

PATÉ, *à Clémentine.*

Comment, ce n'est que cela?... mais ça se trouve à merveille... mon ami que voici, qui est dans le commerce, en a justement une douzaine à placer, et il se fera un véritable plaisir de vous en offrir un...

CLÉMENTINE.

Ah ! Monsieur, je ne sais si je dois.

BOUDINIER, *à Paté.*

Mais dis donc, toi...

CLÉMENTINE.

De quelle couleur est-il ?

PATÉ.

Noir, à palmes...

CLÉMENTINE.

C'est ce qu'il y a de plus distingué... quel bonheur !... mais je ne puis rien accepter que Monsieur ne se soit expliqué...

PATÉ.

Tout s'explique d'un mot... mon ami vous aime.

CLÉMENTINE.

Pour le bon motif ?

PATÉ.

Pour un excellent motif.

CLÉMENTINE.

A la bonne heure !

PATÉ.

Et vous acceptez le Ternaux ?

CLÉMENTINE

Quand l'aurai-je ?

BOUDINIER, *à part.*

Sacristi ! c'est bien cher !

PATÉ.

Et vous l'aurez ce soir à dîner... car nous dînons tous les quatre... avec Amanda, c'est convenu.

BOUDINIER, *à Paté.*

Mais je ne peux pas, ma femme a mis le pot au feu exprès pour moi...

CLÉMENTINE.

Oh ! pour dîner, ça m'est impossible !

BOUDINIER, *gaîment.*

Ça lui est impossible !... ah ! que c'est malheureux !

CLÉMENTINE.

J'ai de l'ouvrage trop pressé...

PATÉ.

Et si nous transformions le dîner en souper...

CLÉMENTINE.

Ah ! c'est différent... un souper, ça ne se refuse pas.

PATÉ.

A merveille !... c'est convenu.

BOUDINIER, *bas à Paté.*

Mais non !

PATÉ.

Nous nous trouverons.

CLÉMENTINE.

Ou ça?

PATÉ.

Au Café Anglais, à onze heures du soir... vous demanderez le cabinet de M. Jules.

BOUDINIER.

Pardon, Mademoiselle, mais...

CLÉMENTINE.

Je n'ai qu'une parole, je serai exacte, ainsi qu'Amanda, que je vais prévenir... A ce soir.

PATÉ.

A ce soir !

CLÉMENTINE, *en sortant vivement par la gauche.*

Noir avec des palmes!... (*A Boudinier.*) N'allez pas l'oublier... au moins...

BOUDINIER.

Quoi?

CLÉMENTINE.

Le cachemire...

BOUDINIER.

Soyez tranquille... c'est comme si vous l'aviez.

ENSEMBLE.

AIR :

CLÉMENTINE, PATÉ.

Un souper, oui, c'est une fête,
Qui ne devrait jamais finir ;
Gaîment, je veux vous tenir tête ;
A ce soir donc pour le plaisir.

BOUDINIER, *à part.*

A ce souper fin, qui s'apprête,
Oui, j'irais bien avec plaisir,
Mon cœur emporterait ma tête...
Mais l'hymen vient me retenir.

SCÈNE VIII.

BOUDINIER, PATÉ.

BOUDINIER.

Le plus souvent que j'irai à ton souper !... ah bien ! et ma femme !

PATÉ.

Tu lui feras une craque...

BOUDINIER.

Je ne peux pas... je craque mal... je deviens tout rouge... Non,

non, je n'ai pas envie de compromettre la sérénité de mon intérieur pour une... blanchisseuse!...

PATÉ.

Mais moi... je m'expose bien...

BOUDINIER.

A la distance de Soissons...

PATÉ.

Pourtant, tu ne peux pas me laisser ainsi deux femmes sur les bras...

BOUDINIER.

Tant pis... arrange-toi.

PATÉ.

Mais ..

BOUDINIER.

Laisse-moi tranquille... Adieu... je cours au chemin de fer... et, si mes marchandises ne sont pas arrivées d'Orléans... demain, je file par le premier convoi.

PATÉ.

Oh! quelle idée!...

BOUDINIER.

Quoi?

PATÉ.

Si tu partais pour Orléans...

BOUDINIER.

Si je partais pour Orléans... j'y arriverais... j'aime à le croire.

PATÉ.

Tu n'y es pas... Si tu disais à ta femme que tu pars aujourd'hui, et si tu ne partais réellement que demain matin... tu aurais la nuit à toi.

BOUDINIER.

Tiens! tiens!... (*Apres reflexion.*) Veux-tu t'en aller, tentateur!

PATÉ.

Une nuit de garçon!...

BOUDINIER.

Laisse-moi, Méphistopheles!

PATÉ.

Toutes les joies du Paradis... terrestre!

BOUDINIER.

Retro, Satanas!

PATÉ.

Tu faiblis...

BOUDINIER.

Ah! tu l'emportes!

PATÉ.

Allons donc!... cours vite chez toi, dis à madame Boudinier que ta présence est indispensable à Orléans, que tu vas partir par le premier convoi, et reviens me trouver en haut, où je vais fumer un cigare en t'attendant, et deviner le rébus du Charivari... Allons! allons! de l'aplomb!...

ENSEMBLE.

AIR : *d'Amb. Thomas.*

PATÉ.

Allons! plus de frayeur,
Montre-nous donc du cœur;
Et, par une noirceur,
Enchaîne le bonheur.

BOUDINIER.

Ici, j'aurai du cœur,
Et je m'en vais sans peur,
Grâce à cette noirceur,
Enchaîner le bonheur.

(*Pâté entre dans le café.*)

SCÈNE IX.

BOUDINIER, *puis* MADAME BOUDINIER.

BOUDINIER.

Mazette! je vais faire là une chose bien plate... moi... mais que je crois agréable... Une nuit loin de ma femme... et près d'une autre... ça me produit le même effet ..que si j'allais dîner en ville... Tant pis! pendant vingt-quatre heures, je me débauche... je jette mon bonnet conjugal... par dessus... l'Obélisque... (*Avec résolution.*) Je me lance!...

MADAME BOUDINIER, *qui a paru au fond, et qui, apercevant son mari, est venue glisser son bras sous le sien, et a entendu le dernier mot.*

Où ça?

BOUDINIER, *à part.*

Ma femme!... elle m'écoutait!

MADAME BOUDINIER.

Tu ne m'attendais pas là?

BOUDINIER, *balbutiant.*

Oh!... le sage doit s'attendre à tout...

MADAME BOUDINIER.

Hein?

BOUDINIER, *se reprenant.*

A toute espèce de bonheur.

MADAME BOUDINIER, *gaîment*.

Je ne savais pas où j'avais la tête en te quittant... J'avais affaire chez ma marchande de corsets, qui demeure là, près de la prison de la garde nationale, et je ne m'en suis souvenue qu'au moment de monter en omnibus pour retourner à la maison... Je suis vite revenue sur mes pas... car j'espérais te retrouver... Eh bien! qu'as-tu donc?

BOUDINIER, *très-aimable*.

Moi?... rien... rien du tout... Nini...

MADAME BOUDINIER.

Si, tu as la figure toute dérangée... Ah! je devine... Tu n'as pas de nouvelles de tes marchandises?

BOUDINIER.

Juste!...

MADAME BOUDINIER.

C'est inquiétant!...

BOUDINIER.

Très-inquiétant!... (*A part.*) Si je pouvais lui glisser...

MADAME BOUDINIER.

Dis donc... si tu envoyais à Orléans?

BOUDINIER, *à part*.

Oh! elle me pousse dans l'abîme... voilà une femme aimable!...

MADAME BOUDINIER.

Tu pourrais faire partir ton commis, et...

BOUDINIER, *vivement*.

Ton conseil est excellent... je l'adopte... en plein...

MADAME BOUDINIER.

Tu sauras à quoi t'en tenir, dès ce soir...

BOUDINIER.

Tout à l'heure... le premier convoi part dans dix minutes... j'ai tout juste le temps de te dire adieu.

MADAME BOUDINIER.

Comment?

BOUDINIER.

Ça me coûte... mais tu connais ma maxime : « Les affaires avant tout. » Adieu, ma bonne amie, embrasse-moi vite, et ne va pas plus loin... ça te fatiguerait.

MADAME BOUDINIER.

Mais... tu ne peux pas t'en aller comme ça!... C'est comme un coup de foudre... j'en suis toute étourdie!... Je veux au moins te conduire jusqu'au chemin de fer...

BOUDINIER, *très-vivement*.

Par exemple!... je ne veux pas que tu te donnes cette peine-là!...

MADAME BOUDINIER.

Mais quelle idée de s'en aller comme ça !..:

BOUDINIER.

L'idée est excellente... comme tout ce qui vient de toi.

MADAME BOUDINIER.

Hein?...

BOUDINIER.

Car... elle est de toi l'idée.

MADAME BOUDINIER.

Ah! oui... mais du moins tu reviendras à Paris par le convoi de ce soir, n'est-ce pas?

BOUDINIER.

Parbleu!... (*Timidement.*) C'est-à-dire, bonne amie... ça sera bien difficile... parce que...

MADAME BOUDINIER.

Comment, Monsieur, vous ne coucherez pas cette nuit à la maison?...

BOUDINIER.

Ah! tiens!... c'est vrai... je n'avais pas pensé...

MADAME BOUDINIER.

Au fait... ça n'est guère possible... ah! mon Dieu!... mon Dieu!..

BOUDINIER.

Songe donc... ça me ferait soixante lieues en un jour... ce n'est rien, pour une locomotive... mais, pour un commissionnaire en marchandises...

MADAME BOUDINIER.

Eh bien, pour me tranquilliser, je veux que tu me jettes. à la poste d'Orléans, une lettre, qui arrivera à Paris par le convoi du soir, et que je pourrai lire avant de me coucher.

BOUDINIER.

Comment donc!... deux si tu veux... (*à part.*) Ah! diable!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, PATÉ, *ouvre la croisée au premier au-dessus du café, et allume un cigare.*

PATÉ.

Ah! ça, mais il ne revient pas, ce lambin de Boudinier!... Dieu! c'est lui avec sa femme! (*Il se rejette vivement en arrière. On entend une cloche.*)

BOUDINIER.

Chut!... j'entends la cloche... adieu, Virginie, couche-toi de bonne heure... Dieu! que ça me fait de la peine de te quitter!... si ce n'était pas si important...

MADAME BOUDINIER.

Je veux te conduire jusqu'à l'embarcadère...

BOUDINIER.

C'est-ça... (*à part.*) Pristi !...

MADAME BOUDINIER.

Viens donc vite !

BOUDINIER.

Voilà... je suis aussi pressé que toi, va !

ENSEMBLE.

AIR : *Quelle nouvelle surprise.* (*Impressions de ménage.*)

Ah ! quelle terreur m'assiége,
Je suis tremblant, éperdu,
Je vais être pris au piége,
Que moi-même, j'ai tendu.

MADAME BOUDINIER.

Ah ! quelle terreur l'assiége !
Il est tremblant, éperdu ;
(*Haut.*) Pars, que le Ciel te protége,
Et sois vite revenu.

(*Ils sortent tous deux en se donnant le bras et en courant.*)

SCÈNE XI.

PATÉ, *seul.*

(*A peine Boudinier est-il parti avec sa femme qu'il reparaît à la fenêtre du café.*

Boudinier avec sa femme !... qu'est-ce que ça signifie? il n'a donc pas réussi !... Est-ce que sa femme partirait avec lui pour Orléans? Me voilà bien, moi !... je ne me trompe pas, Madame Boudinier s'arrête à la porte de l'embarcadère... elle embrasse son mari... j'y suis à présent !... mon gaillard va laisser partir le convoi, et il reviendra ici me retrouver... mais c'est très-bien joué... il se forme, ce scélérat de Boudinier !... (*Disparaissant en se frottant les mains.*) Garçon, un second petit verre de vieille !...

SCÈNE XII.

MONTBRISON, *puis* MADAME BOUDINIER.

MONTBRISON, *arrivant avec un petit papier à la main.*

Allons, c'est fait pour moi... je trouve bien l'almanach des 25,000 adresses ; mais je découvre une colonne tout entière de Boudinier... cinquante-trois !... Lequel de ces Boudinier est le mien?... (*Il regarde la liste.*)

MADAME BOUDINIER, *entrant par une autre plan, à elle-même.*

Il est parti... pourvu qu'il ne lui arrive rien en route... (*Voyant Montbrison et l'examinant.*) Ah ! mon Dieu !...

MONTBRISON.

Il ne me reste plus qu'à prendre une voiture à l'heure...

MADAME BOUDINIER, *à part.*

C'est lui... c'est bien lui!...

MONTBRISON.

Et à me rendre chez mes cinquante-trois individus... dont voici la liste... (*Il déploie un papier.*) Numéro un : Monsieur Boudinier, rue Grenetat, n° 38.

MADAME BOUDINIER.

Du tout... rue Saint-Paul, n° 27...

MONTBRISON, *se retournant.*

Ma sœur!...

MADAME BOUDINIER.

Mon frère!...

MONTBRISON, *l'embrassant.*

Chère Virginie... est-ce heureux que je te rencontre!... figure-toi que j'ai maladroitement brûlé ta lettre... et que je me disposais à te chercher de Boudinier... en Boudinier...

MADAME BOUDINIER, *riant.*

Mais c'était un voyage... toi... à Paris!... je n'en reviens pas... et depuis quand?

MONTBRISON.

Depuis ce matin, et en congé de semestre...

MADAME BOUDINIER.

Et tu ne m'as pas prévenue que tu allais revenir en France...

MONTBRISON.

Je voulais te surprendre... par mon arrivée... et mon nouveau grade... Regarde donc mon uniforme.

MADAME BOUDINIER.

Je ne m'y connais pas... tu es?...

MONTBRISON.

Capitaine... depuis la dernière promotion...

MADAME BOUDINIER.

Capitaine!... quel bonheur!...

MONTBRISON.

Mais sais-tu que de ton côté tu es devenue plus jolie que jamais!... Es-tu bien heureuse en ménage?

MADAME BOUDINIER.

Oh! oui...

MONTBRISON.

Tu n'as rien à désirer... allons, tant mieux!... Ah! ça, j'espère que tu vas me présenter à monsieur ton mari...

MADAME BOUDINIER.

Tu joues vraiment de malheur, mon pauvre Hector!... Boudinier vient de partir à l'instant même pour Orléans...

MONTBRISON.

Allons, bien... j'aurais été si enchanté de faire sa connaissance...

MADAME BOUDINIER.

Mais il revient demain...

MONTBRISON.

Ah!... (*Réfléchissant.*) Eh! mais... aujourd'hui, alors, tu es libre... tu es ta maîtresse...

MADAME BOUDINIER, *riant.*

C'est le mot ; quand mon mari est là, je suis le maître...

MONTBRISON, *riant.*

Ça ne m'étonne pas... Eh! bien, ma chère petite Virginie, nous allons passer la journée ensemble.

MADAME BOUDINIER.

De tout mon cœur!

MONTBRISON.

Tu auras l'honneur de donner le bras à un capitaine.

MADAME BOUDINIER.

Quel plaisir!... moi qui n'ai jamais donné le bras qu'à un chapeau chinois!... c'est avec cet instrument-là que mon mari monte la garde.

MONTBRISON.

Bonne petite sœur, va!... (*Il prend les deux mains de madame Boudinier, les lui serre affectueusement, puis l'embrasse sur le front.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *se dirigeant du côté du café, et se retournant au bruit du baiser.*

Qu'est-ce qui s'embrasse comme ça?... Tiens!... mon militaire de tout à l'heure!

MONTBRISON, *à part.*

La petite blanchisseuse!...

CLÉMENTINE, *de même.*

Eh! bien, c'est gentil!... Voyez un peu si je l'avais écouté!...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

Comme cette jeune fille te regarde... Est-ce que tu la connais?

MONTBRISON.

Moi... du tout... c'est mon uniforme.

CLÉMENTINE, *passant devant Montbrison, et le toisant.*

Ah! les hommes, les hommes!... c'est bien peu de chose! (*Elle entre au café.*)

SCÈNE XIV.

MONTBRISON, MADAME BOUDINIER.

MADAME BOUDINIER.

Mais à qui en a-t-elle donc, cette petite?

MONTBRISON.

Eh! que nous importe?... Dès à présent, je ne te quitte plus, et je veux que ce jour où je revois la capitale et ma bonne petite sœur, après quatre années d'absence, soit un jour de fète pour nous deux. Déjeûner, dîner, souper, promenade, spectacle, etc., je t'offre tout ce que tu voudras!

MADAME BOUDINIER, *sautant de joie.*

J'accepte!... (*Avec tristesse.*) Ah! mais c'est peut-être mal de m'amuser ainsi pendant que ce pauvre Boudinier voyage pour nos affaires.

MONTBRISON.

Allons donc!... S'il trouvait en route une occasion de se distraire, est-ce que tu crois qu'il n'en profiterait pas?

MADAME BOUDINIER.

Oh! non!... il m'aime trop pour cela!

MONTBRISON, *riant.*

Voyons... ne résiste plus... ou je t'enlève... et en voiture.

MADAME BOUDINIER, *riant.*

C'est cela... pour retourner à la maison... afin que je fasse un petit bout de toilette...

MONTBRISON.

Je cours retenir une citadine que j'aperçois sur la place... et je vais prendre mon porte-manteau... que j'ai laissé au chemin de fer...

MADAME BOUDINIER.

Et moi, je vais monter un instant chez ma faiseuse de corsets...: là... à deux pas... Tu me retrouveras ici...

MONTBRISON.

C'est convenu... Je reviens au galop... de deux chevaux de fiacre.

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de Couder.*

Je pars, car, dans un moment,
Ici, je l'espère,
Près de toi, bientôt, ton frère,
Reviendra gaîment.

MADAME BOUDINIER.

Il part, car, dans un moment,

Bientôt, il l'espère,
Oui, la sœur avec le frère,
Partiront gaîment.

(Madame Boudinier s'éloigne à droite et Montbrison par la gauche.)

SCENE XV.

PATÉ, *puis* BOUDINIER.

PATÉ, *sortant du café.*

C'est entendu, n'est-ce pas?... A ce soir... (*Descendant.*) Je viens de voir la petite blanchisseuse... Tout est arrangé... pour ce soir... (*Fredonnant.*) Tra deri dera... je crois que l'on s'en donnera... (*Parlé.*) Mais Boudinier ne revient pas... Est-ce qu'il serait parti réellement... pour Orléans?

BOUDINIER, *entrant en regardant attentivement autour de lui, et en se frottant les mains.*

Le tour est fait... v'lan!...

PATÉ.

Boudinier!

BOUDINIER.

Tais-toi, Pâté, tais-toi!

PATÉ.

Ta femme a donc voulu t'accompagner jusqu'au chemin de fer?

BOUDINIER.

Eh! oui... Et elle m'a fait jurer de lui écrire une lettre aussitôt après mon arrivée.

PATÉ.

Ah! diantre!...

BOUDINIER.

Voilà où était le hic!... Je riposte par un coup de Jarnac... que je crois assez distingué... J'entre chez le buraliste, je lui écrase trois plumes... mais je confectionne un poulet assez chaud... et je prie un voyageur de me le fourrer à la poste en arrivant à Orléans... Le conducteur entonne avec sa trompette... le chant du départ... la machine fait from from... Je m'enfonce mon chapeau jusqu'aux oreilles, et me voilà...

PATÉ.

Très-bien!...

BOUDINIER.

Par exemple, j'ai perdu le prix de ma place... mais je suis libre et je puis m'en donner... fortement... Ah! ça, nous disons que nous soupons à onze heures... Qu'est-ce que je vais faire d'ici là, moi?

PATÉ.

Tout ce que tu voudras .. tu n'as que l'embarras du choix.

BOUDINIER.

Si nous faisions une partie de billard... hein?... Je te rends six points...

PATÉ.

Oh! je ne peux pas... il faut que je retourne à mon bureau.

BOUDINIER.

Comment, tu vas me quitter?

PATÉ.

Écoute donc... je suis sorti depuis ce matin... il faut que je donne l'exemple comme sous-chef... (*Tirant sa montre.*) Diable! il est déjà tard... Je rentre... A ce soir, et surtout sois exact...

BOUDINIER.

Je te rends douze points...

PATÉ.

Puisque je ne peux pas... joue tout seul...

BOUDINIER.

Merci...

PATÉ.

Ne t'en donne pas trop d'ici à ce soir... Réserve-toi pour le souper... et ne vas pas manquer... Heureux coquin!

BOUDINIER.

Voyons... je te rends quinze points... (*Pâté sort vivement sans écouter Boudinier.*)

SCÈNE XVI.

BOUDINIER, *criant.*

Pâté!... Pât.. Sacrebleu! qu'est-ce que je pourrais donc bien faire?... jouer au billard... tout seul... c'est triste... je ne suis pas assez garçon de café pour ça. (*Il s'assied à une table.*)

LE GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur?

BOUDINIER, *se levant.*

Rien!... Ah! Si j'avais là mes livres, je mettrais mes écritures au courant... Ma foi, je vais entrer au café lire tous les journaux... Ça m'usera pas mal de temps... Si je retournais au Jardin des Plantes... Non... deux fois dans un jour... c'est trop... (*Il s'assied à une autre table.*)

LE GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur?

BOUDINIER, *se levant.*

Eh! rien!... Il ne faut pas abuser de cet établissement. Montons à l'estaminet, je vais fumer jusqu'à onze heures du soir... (*Il se dirige vers le café. S'arrêtant tout à coup.*) Bigre! mon commis... aux

courses qui avale une bavaroise... C'est qu'on ne peut plus me voir à Paris... je suis à Orléans... (*Se dirigeant d'un autre côté.*) Par là j'espère... (*S'arrêtant de nouveau.*) Miséricorde!... ma femme!... (*Il relève vivement le collet de sa redingote, et met son chapeau sur ses yeux.*) Je suis bloqué!... Ah! voilà un homme bloqué!.. Dieu!... elle vient par ici... où me fourrer? (*Il cherche de tous les côtés.*)

UN COCHER DE FIACRE, *en dehors.*

Holà, ho!... (*On aperçoit le derrière d'un fiacre qui s'avance près du café.*

BOUDINIER.

Voilà mon affaire!... Cette voiture tombe du ciel en droite ligne! (*Il se précipite dans la voiture, ferme la portière et abaisse les stores.*

LE COCHER, *en dehors.*

Montez, bourgeois.

SCÈNE XVII.

BOUDINIER, *dans la voiture*, MONTBRISON.

MONTBRISON, *arrivant avec son porte-manteau.*

Ah! voici la voiture que j'ai retenue... Elle était seule sur la place... et j'ai dit au cocher de venir me prendre à ce coin de rue... (*Cherchant.*) Où est-il donc, le cocher? Chez le marchand de vin, sans doute... En attendant, je vais toujours placer mon porte-manteau sur la banquette... (*Il s'approche de la voiture et cherche à ouvrir la portière.*) Sapristi! comme cette portière est dure! Voyons donc!... (*Il se débarrasse de son porte-manteau, et des deux mains cherche de nouveau à ouvrir la portière. Il y parvient; mais, tirée en dedans par Boudinier, elle se referme aussitôt.*) Voilà qui est singulier.

BOUDINIER, *criant.*

Il y a quelqu'un!

MONTBRISON.

Je m'en aperçois... mais, dites-moi donc, vous... cette voiture est à moi!...

BOUDINIER, *criant.*

J'en ai besoin.

MONTBRISON.

Et moi aussi! Descendez-en, ou, morbleu! je vous coupe les oreilles!

BOUDINIER.

Avec plaisir. Monsieur, voilà mon adresse. (*Il jette une carte par la portière.*)

MONTBRISON.

Parbleu! je vais savoir .. (*Il va ramasser la carte.*)

LE COCHER, *sur son siége.*

Tiens, mon bourgeois est monté...

BOUDINIER, *très-vivement et par les carreaux du devant de la voiture.*

Cocher, à l'heure! dix francs pour boire... barrière du Combat... Écrase tout le monde!

MONTBRISON, *lisant.*

Pâté, sous-chef, rue de la Cerisaie, numéro 1. (*La voiture part. Montbrison se retourne vers l'endroit par où est parti le fiacre, semblant menacer Boudinier. — Madame Boudinier arrive par la droite, vient lui prendre le bras. — La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Au restaurant du Café Anglais. — Premier étage. — A droite et à gauche, petits salons particuliers en vue du public. Au milieu, un corridor conduisant à ces salons. — Au fond, escalier menant à l'étage inférieur.

SCÈNE I.

DEUX GARÇONS DU RESTAURANT, LE SOMMELIER. (*Au lever du rideau, les deux garçons sont occupés à placer un bandeau sur l'œil droit du sommelier.*)

CHŒUR.

AIR : *Final de Roch et Luc.*

Faisons tout, pour le mieux.
C'est l'heure,
Où cette demeure,
Reçoit les gens heureux,
Les viveurs, les amoureux.

LE SOMMELIER.

Aïe!... ne serrez pas si fort!... diable de bouchon, va!...

PREMIER GARÇON.

Tais-toi donc, maladroit!... Être sommelier au restaurant du Café Anglais, et ne pas savoir faire sauter le bouchon d'une bouteille de Champagne..., ailleurs que dans ton œil!...

LE SOMMELIER.

C'est le manque d'habitude... quand j'étais garçon de café... je versais et je ne débouchais pas.

DEUXIÈME GARÇON, *achevant de nouer le bandeau.*

Là... voilà qui est fait...

(*On entend au dehors le bruit d'une sonnette.*)

PREMIER GARÇON.

Allons, mes enfants, à nos postes, voilà les soupers qui vont commencer...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOUDINIER. *Boudinier entre vivement par le fond; sa cravate lui cache le menton, et son chapeau lui tombe sur les yeux.*

BOUDINIER.

Ouf!... j'y suis... enfin!...

LE PREMIER GARÇON.

Voilà un Monsieur bien boutonné...

BOUDINIER.

Je n'aperçois pas de visage suspect et je puis montrer le mien... (*Il ouvre son paletot.*)

LE PREMIER GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur?

BOUDINIER.

Ah!... oui!... une brosse...

LE PREMIER GARÇON.

Voilà... voilà!... le fait est que Monsieur n'a pas l'air d'être venu en voiture... (*Il le brosse.*)

BOUDINIER.

Ah! j'oubliais... que j'en ai une depuis midi... quelle heure est-il?...

LE PREMIER GARÇON.

Dix heures trois quarts.

BOUDINIER.

Mazette!... dix heures trois quarts de citadine... enfin... il faut s'exécuter!... Garçon... allez payer le cocher qui est en bas... dix heures trois quarts à 1 franc 75 c... ça fait 20 francs avec le pourboire... Tenez... voilà les 20 francs... ci-dessous... ouf!...

LE PREMIER GARÇON.

Quel est le numéro de la voiture?...

BOUDINIER.

Je l'ai oublié... mais vous ne pourrez pas vous tromper... chevaux, voiture et cocher... teinte nuancée de gris clair, boue et plâtre.

LE PREMIER GARÇON.

Monsieur vient de loin?...

BOUDINIER.

Des entrailles de la terre... profondeur du puits de Grenelle... douze cents mètres au-dessous du niveau du Panthéon... Allez donc, garçon !... le cocher compte les minutes, et moi, je les paye.

LE DEUXIÈME GARÇON, *sortant.*

Voilà, Monsieur, voilà...

BOUDINIER.

Voilà votre brosse, garçon, merci...

LE PREMIER GARÇON.

Monsieur ne demande pas autre chose?...

BOUDINIER.

Que la brosse?... si fait, pardieu !... ça ne me suffirait pas... Il me faut un cabinet bien élégant, bien soigné... bien retiré surtout... plus un souper pour quatre... mais un souper... vigoureux !... (*A part.*) Je l'ai bien gagné !

LE PREMIER GARÇON.

Si Monsieur veut d'abord choisir son cabinet...

BOUDINIER.

Ça va... choisissons...

LE PREMIER GARÇON, *ouvrant le cabinet à droite du public.*

Voilà un charmant petit salon !

BOUDINIER.

Il est gai... il est gai... mais qu'est-ce que c'est que ça?...

LE PREMIER GARÇON.

Ah ! ne faites pas attention, Monsieur,... c'est une cloison volante; quand on veut réunir ce cabinet au salon qui est derrière, on enlève les meubles, et...

BOUDINIER.

Oui... je comprends... la cloison glisse sur elle-même... Ah ! diable !... mais alors, du salon voisin on peut entendre tout ce qui se dit ici... Cette localité ne me convient pas... j'ai besoin du plus profond mystere... du plus complet *incognito.*

LE PREMIER GARÇON.

Voilà ce qu'il faut à Monsieur. alors... (*Il ouvre le cabinet à gauche.*) Vous voyez... pas de voisins... la vue sur le boulevard...

BOUDINIER.

Bravo !... ce cabinet me va, je m'en empare, je m'y blottis...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE SOMMELIER

LE PREMIER GARÇON.

Si Monsieur veut faire sa carte?...

BOUDINIER, *à part.*

Ma foi! je ne sais plus ce que c'est qu'un souper fin!... (*Cherchant sur la carte et à lui-même.*) Il n'y a rien qui rouille comme le ménage... on ne se connaît plus à rien. (*Il écrit la carte.*) Voyons donc... quelques truffes... ça ne peut pas faire de mal... au contraire...

LE SOMMELIER, *au garçon.*

Quel vin a-t-il demandé, ce Monsieur?...

LE GARÇON.

Il n'a encore demandé qu'une brosse...

LE SOMMELIER.

Quel vin désire Monsieur?...

BOUDINIER.

Du champagne frappé... en masse!... (*A part.*) Ça monte... et après un an de calme plat, j'ai besoin de quelque chose qui me ragaillardise... qui me... (*Regardant le sommelier*) qui me... qu'est-ce que c'est que ce garçon?... Est-ce qu'il sort des Invalides!...

LE SOMMELIER.

Combien de bouteilles?...

BOUDINIER.

Deux.

LE SOMMELIER

Pour quatre?... c'est huit que Monsieur veut dire...

BOUDINIER, *à part.*

Au fait... ça ne me paraît pas trop d'un fleuve pour noyer mes remords... (*Haut.*) Va pour huit!... Maintenant fermez bien cette porte, et ne laissez entrer ici que les personnes qui demanderont M. Jules...

LE GARÇON.

Très-bien, Monsieur... (*Il sort.*)

BOUDINIER, *à part.*

Ce nom la ne peut pas me compromettre... (*Haut.*) Vous avez bien entendu... M. Jules?...

LE SOMMELIER, *sortant.*

Oui, M. Boudinier...

BOUDINIER, *se levant et courant après lui.*

Hein! qu'est-ce qu'il a dit?... qu'est-ce que vous avez dit, Cyclope?...

LE SOMMELIER.

Sans mon bandeau, Monsieur m'aurait reconnu... Désiré... Monsieur sait bien... Désiré... le garçon du café du Pas de la Mule,... où Monsieur prend sa demi-tasse, tous les dimanches...

BOUDINIER, *à part.*

Ça n'arrive qu'à moi, ces choses-là !. . (*Haut.*) Vous vous trompez, garçon, je ne prends jamais de café... ça m'échauffe... et puis, je suis étranger, j'arrive de Mexico... (*Affectant un accent étranger.*) Goddam !...

LE SOMMELIER, *à demi-voix.*

Je comprends... (*Haut.*) Pardon, Monsieur, je faisais erreur... quand on ne voit que d'un œil... au fait, ce M. Boudinier n'est pas un homme à souper fin...

BOUDINIER, *à part.*

Ma réputation me sauve... elle déroute le garçon... (*Haut.*) Voilà la carte... attendez pour servir que je vous sonne... mais ne vous négligez pas, car nous sommes très-connaisseurs, nous autres Mexicains... (*Affectant de nouveau un accent étranger.*) Troun de l'air !...

LE SOMMELIER.

Vous serez content... et vous n'oublierez pas le garçon... (*Plus bas.*) N'est-ce pas M. Boudinier ?...

BOUDINIER.

Jules !

LE SOMMELIER, *en sortant.*

Oui, M. Boudinier.

SCÈNE IV.

BOUDINIER, *seul.*

Je suis collé !... il faudra acheter à prix d'or la discrétion de cet affreux borgne !... Voilà une journée qui me coûtera aussi cher qu'une noce de trente-six couverts !... Je recommande mon histoire aux maris à bonnes fortunes... Chapitre premier... Je verse, et comme le monde s'amassait, je jette 5 fr. au cocher et je me précipite dans un autre véhicule... en lui criant : à l'heure !... Bon !... J'arrive à la barrière du Combat... la barrière existe toujours... mais nous manquons de combat... La police a fait supprimer cet exercice... romain !... Où aller ?... que faire pour tuer le temps . J'allume mon neuvième cigare... il me vient une idée... je cinge vers Montmartre... dont je ne connaissais pas les carrières... Je me dirige vers ces cryptes modernes... En y pénétrant, je me sens tout d'abord saisi, d'une sensation religieuse... et froide... Je relève le collet de mon paletot et je m'avance avec l'aplomb d'un homme, qui ne connait pas le chemin. Mon admiration est aussitôt tempérée par une obscurité !... complète... Je cherche à me soustraire à la majesté de ce spectacle... et je me perds... comme le Petit Poucet. Ah ! je l'avouerai,... je hurle !... quand une voix répond à la mienne... et quelle voix !... c'était celle d'un de ces animaux si communs à Montmartre et qu'il est inutile de nommer. Cet âne, comme moi, cheminait à tâtons ... A défaut d'autre fil, je saisis sa queue... Étonné d'abord... l'animal s'effraie et s'emporte... je me cramponne à... ce que je tenais,... avec l'énergie du désespoir... et nous exécutons, en parties liées .. un steple-chase.. à l'instar de Mazeppa ! ..

j'aurais donné beaucoup, pour qu'un autre fût à ma place,... afin de le voir passer... Tout à coup, la queue s'échappe de mes mains... et je tombe sur le nez,.. dans une touffe d'orties !... mais au grand jour.... j'étais sauvé... ah! sapristi, si j'avais su ce matin, la journée que je passerais, j'aurais mieux aimé rester auprès de ma femme!... mais je vais me rattraper.... voici le moment du bonheur... j'éprouve des petits frissons, en songeant à la charmante Clémentine!... eh!... elle est moins jolie que ma femme, mais ce n'est pas ma femme...

Air : *Du royal tambour.*

Je suis libre et je cours,
Je cours la pretantaine
J'ai cette nuit à peine.
Oh ! mais, je la veux pleine
Nuit africaine,
Je te donne entière aux amours ;
Ainsi donc plus de chaîne.
A ma femme à peine
Je vole un jour !
Et, c'est bien peu qu'un jour
Un jour pour l'amour.

2. COUPLET.

A moi, femme gentille,
A moi vins capiteux,
Il faut que tout pétille,
Et champagne, et beaux yeux !
Adieu, raison, sagesse,
Remords, et cætera,
D'argent et de tendresse,
Je veux faire un extra.
Ah !

REPRISE.

Je suis libre, etc.

SCÈNE V.

BOUDINIER, PATÉ, UN GARÇON.

PATÉ, *criant.*

Garçon... garçon... le cabinet de M. Jules ?...

LE GARÇON.

Par ici, Monsieur, par ici... (*Il ouvre la porte du cabinet où est entré Boudinier. fait entrer Paté, puis il sort.*)

BOUDINIER.

Ah! c'est toi, Paté... mon bon Paté!... que j'avais hâte de te voir...

PATÉ.

Et moi donc...

BOUDINIER.

Voilà le plaisir qui commence... et ce n'est pas malheureux... Tout est prêt, j'ai commandé... nous allons nous en donner !...

PATÉ.

Impossible !...

BOUDINIER.

Hein?...

PATÉ.

La partie est manquée, mon pauvre bonhomme; ma femme est revenue subitement de la campagne...

BOUDINIER.

De Soissons!...

PATÉ.

Et j'ai été obligé de l'accompagner ce soir à l'Opéra-Comique d'où je viens de m'échapper dans un entr'acte, sous un prétexte... vulgaire... et je suis accouru te prévenir...

BOUDINIER.

Eh! bien! me voilà joli garçon... moi...

PATÉ.

Tu comprends que suis plus vexé que toi...

BOUDINIER.

Non... moins...

PATÉ.

Au reste, tu ne te trouveras pas tout seul dans l'embarras avec deux dames. J'ai prévenu Amanda par un petit bout de lettre qu'elle communiquera à Clémentine que la partie ne pouvait pas avoir lieu aujourd'hui!...

BOUDINIER.

Mais du tout, ça ne me va pas, tu es charmant, toi... dis à ta femme que tu es obligé de passer la nuit à ton bureau pour un travail pressé...

PATÉ.

Merci, elle se douterait de quelque chose... je n'ai pas envie de troubler mon ménage pour...

BOUDINIER.

Mais c'est ce que je te disais ce matin, qu'est-ce que tu veux que je devienne... moi, ici... tout seul?...

PATÉ.

Puisque la partie est remise... va te coucher chez toi...

BOUDINIER.

Mais je ne peux pas, puisque je suis à Orléans!...

PATÉ.

Tu diras qu'il est arrivé un accroc à la machine...

BOUDINIER.

Tu as raison!... Moi qui m'étais fourré dans la tête des idées un peu mythologiques!... Enfin! ça va bien surprendre ma femme!... (*Tout à coup.*) Ah!

PATÉ.

Hein?... qu'est-ce qui te prend?

BOUDINIER.

Mais je ne peux pas retourner chez moi...

PATÉ.

Pourquo?...

BOUDINIER.

Parce qu'à l'heure qu'il est, ma femme a déjà reçu la lettre que je lui ai fait envoyer d'Orléans, et dans laquelle je lui dis que je suis arrivé à bon port...

PATÉ.

Oh ! il ne fallait pas écrire !... on ne fait pas de ces bêtises-là !... Qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi ?... Arrange-toi comme tu voudras...

BOUDINIER.

Ah ! ça, j'espère que tu ne vas pas me planter là !...

PATÉ.

Je ne peux pas faire autrement... l'entr'acte doit être très-avancé et je suis sûr que ma femme se dit : mais qu'est-ce qu'il fait donc ?...

BOUDINIER.

Paté, je m'accroche à toi !...

PATÉ, *se dégageant.*

Voyons, je tâcherai d'inventer un prétexte, de trouver quelque chose et de revenir te rejoindre... mais ne compte pas sur moi !.. (*Sortant vivement par le corridor.*) Adieu, adieu...

SCÈNE VI.

BOUDINIER, *seul.*

Bravo !... voilà le bouquet... mais je ne peux pas rentrer chez moi !... Où diable vais-je aller coucher ?... Je vais manger jusqu'à huit heures du matin... ça changera le proverbe : qui soupe dort. (*Il appelle.*) Garçon !... Et demain je partirai après avoir dévoré ma nuit. (*Appelant.*) Garçon !...

SCÈNE VII.

BOUDINIER, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Voilà, Monsieur, voilà !...

BOUDINIER.

Garçon, mon ami, je vous ai commandé un souper pour quatre...

LE GARÇON.

Oui, Monsieur...

BOUDINIER.

Eh bien !... faites-moi l'amitié de décommander pour trois...

LE GARÇON.

C'est impossible ; Monsieur, tout est prêt. Monsieur est servi.

BOUDINIER.

Pour quatre ?

LE GARÇON.

Pour quatre

BOUDINIER.

Et je suis tout seul !... qu'est-ce que je vais faire de tout ça ?

LE GARÇON, *sortant.*

Ce que vous voudrez..,

BOUDINIER.

Je ne peux pourtant pas me donner une indigestion... pour consommer... Quel souper de croquemort je vais faire là... tout seul !... Ah!... je vais inviter... la première personne venue...

SCÈNE VIII.

BOUDINIER, MONTBRISON, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Par ici, Monsieur, par ici !...

MONTBRISON.

Je veux voir, avant tout, si le cabinet que vous m'offrez est convenable et si on peut y amener une dame...

BOUDINIER, *sortant de son cabinet.*

Le premier qui me tombe sous la main... Oh! un militaire! j'ai toujours aimé l'armée... Eh !... mais voilà un gaillard qui ferait parfaitement mon affaire... il a l'air d'un fort mangeur !

MONTBRISON, *au garçon, après avoir visité le cabinet de droite.*

C'est bien

LE GARÇON.

Faut-il ouvrir des huîtres à Monsieur.

MONTBRISON.

Oui, deux douzaines. (*Il sort du cabinet.*)

BOUDINIER, *allant à lui.*

Monsieur... pardon... un mot...

MONTBRISON.

Plaît-il, Monsieur ?... c'est à moi que...

BOUDINIER.

Oui, Monsieur.

MONTBRISON.

Puis-je savoir, Monsieur, en quoi je puis vous être agréable?...

BOUDINIER.

Avez-vous un bon estomac, Monsieur ?

MONTBRISON.

Monsieur, cette question...

BOUDINIER.

N'est qu'un prologue... Voici la pièce de résistance... Je n'irai pas par quatre chemins, Monsieur, je n'en prendrai même pas, et je vous dirai tout bonnement : voulez-vous me faire l'honneur de souper avec moi ?

MONTBRISON.

Monsieur...

BOUDINIER.

Merci... c'est convenu.., à charge de revanche... Garçon... deux couverts !...

MONTBRISON.

Excusez-moi, Monsieur, de ne pouvoir accepter votre invitation, quelque obligeante qu'elle soit pour moi, qui vous suis inconnu...

BOUDINIER.

Nous ferons connaissance... en sablant l'aï !...

MONTBRISON.

Impossible !... je sors de l'Opéra...

BOUDINIER.

Raison de plus!... la musique, ça creuse... sans compter le poëme, qui doit donner des tiraillements!...

MONTBRISON.

Mais je suis avec une dame qui m'attend en bas en voiture... et je viens souper avec elle!...

BOUDINIER.

Heureux mortel !... vous soupez avec une dame?...

MONTBRISON.

Je vous assure que vous vous trompez, et que ce n'est pas.

BOUDINIER.

Je connais ça !... c'est-à-dire... j'allais connaître ça... moi aussi, Monsieur, je devais souper avec une dame... deux même... mais ça a raté.

MONTBRISON.

Mille remerciements et mille pardons, de grâce... mais on m'attend en bas... vous comprenez...

BOUDINIER.

Que trop, Monsieur, que trop.

MONTBRISON, *au garçon*.

Disposez le couvert... je descends chercher la personne...

LE GARÇON.

Voilà, Monsieur, voilà.

BOUDINIER.

Dites donc, si cette dame avait une amie... ça m'irait.

MONTBRISON, *riant*.

Elle n'en a pas, Monsieur... (*En sortant.*) Voilà un fier original !

BOUDINIER.

Il n'y a pas moyen, hein?... il n'y a pas moyen...

SCÈNE IX.

BOUDINIER, LES GARÇONS, LE SOMMELIER.

BOUDINIER.

Ma foi ! j'y renonce... je n'ai pas envie d'arpenter les boulevards, je n'aurais qu'à rencontrer quelqu'un qui me reconnaîtrait...

LE DEUXIÈME GARÇON, *qui, pendant ce qui précède, a servi dans le cabinet de Boudinier.*

Monsieur est servi...

BOUDINIER.

Toujours pour quatre?

LE DEUXIÈME GARÇON.

Toujours pour quatre.

BOUDINIER

Crédié!... si j'ai encore faim, après ça... Voilà une partie de plai-

sir, dont je me souviendrai. (*En entrant dans son cabinet.*) Voyons, mangeons chaud, au moins, mangeons chaud...

LE DEUXIÈME GARÇON.

Monsieur ne veut rien de plus !...

(*Boudinier, furieux, se lève. Le garçon se sauve.*)

LE PREMIER GARÇON, *dans le cabinet de droite.*

Là... quand l'officier remontera, voilà son couvert mis...

BOUDINIER.

Ce godichon-là, qui a laissé quatre couverts... ça me jette du noir... Si je sais où je vais mettre tout ça, par exemple... si ma femme était là, encore... voyons, attaquons... je me rendrai malade... bien sûr... il faudrait avoir une organisation... d'autruche...

LE SOMMELIER, *entrant avec du vin.*

Voilà un à compte sur le vin de Monsieur.

BOUDINIER.

Toujours pour quatre ?

LE SOMMELIER.

Toujours pour quatre.

BOUDINIER.

Ah! mais .. le vin... il y a moyen de changer ça pour un?...

LE SOMMELIER.

Oh ! non, Monsieur, maintenant que le vin est frappé...

BOUDINIER.

Il faut le boire ?

LE SOMMELIER.

C'est l'habitude de la maison.

BOUDINIER.

Après souper, je serai fortement ému... Dites donc, Ganymede... ah! ça, mon bon homme, vous ètes donc tombé... sur un coup de poing ?

LE SOMMELIER.

Plus souvent !... un coup de poing!... figurez-vous, Monsieur, que c'est un bouchon de vin de Champagne...

BOUDINIER.

Ah! bah!... après ça, si ça ne vous gêne pas... il vous en reste encore un... mais il faut y faire attention...

LE SOMMELIER.

C'est un peu de ma faute, voyez-vous, monsieur Boudinier...

BOUDINIER.

Tais-toi... veux-tu te taire, avec ton Boudinier... Jules!

LE SOMMELIER, *sortant.*

Oui, monsieur Boudinier...

SCÈNE X.

BOUDINIER, MONTBRISON, MADAME BOUDINIER, LE GARÇON.

BOUDINIER.

Cet imbécile-là, avec son Boudinier, il m'a fait avaler de travers... (*Il tousse.*)

MONTBRISON.

Viens par ici, ma bonne petite sœur...

MADAME BOUDINIER.

En tête à tête tous deux?... mais c'est charmant!... sais-tu que tu es adorable et que tu m'as fait passer une délicieuse soirée?... que c'est beau, ce Robert-le-Diable!... Je n'ai regretté qu'une chose, c'est que mon mari fût à Orléans, et pas avec nous...

MONTBRISON.

Une autre fois, nous irons tous trois.

LE GARÇON.

Voici les huîtres.

MONTBRISON.

Bien.

LE GARÇON.

Maintenant, que faut-il servir à Monsieur?

MONTBRISON.

Du chablis, d'abord... pour le reste, demandez à Madame... ça la regarde, et je veux que tu prennes tout ce qui te passera par la tête...

MADAME BOUDINIER.

Alors je vais faire la carte... (*Ecrivant sur un papier et gaîment.*) Je vais te ruiner.

BOUDINIER, *dans le cabinet.*

Dieu! que c'est mauvais tout ça!... il n'est pas possible, ils m'ont saboulé mon souper... mais Cydalise, ma bonne... une ex-vachère... fait mieux la cuisine que ça! (*Sonnant.*) Je vais leur flanquer une perruque!

LE GARÇON, *qui est dans le cabinet de Montbrison.*

Voilà! voilà!

MONTBRISON.

Veillez à ce que tout cela soit bien exécuté.

LE GARÇON.

Soyez tranquille, Monsieur.

MADAME BOUDINIER.

Tenez, garçon, voici la carte.

BOUDINIER, *sonnant à tour de bras.*

Je vais casser le fil de fer... je sens la colère qui m'empoigne...

LE GARÇON, *en entrant dans le cabinet de Boudinier.*

Voilà! voilà!

BOUDINIER.

Ce n'est pas malheureux... je croyais que vous viendriez demain...

LE GARÇON.

Je vous demande pardon, Monsieur, c'est que j'étais là, à côté .. dans un cabinet... Que veut Monsieur?

BOUDINIER.

Mon cher, toute cette cuisine-là, voyez-vous, c'est de la gargotte... le mot est vigoureux, mais je le maintiens...

LE GARÇON.

Monsieur m'étonne bien... c'est que Monsieur n'aime peut-être pas ces plats-là...

BOUDINIER, *furieux.*

Donnez-moi autre chose.

LE GARÇON.

Qu'est-ce que veut Monsieur ?

BOUDINIER.

Est-ce que je sais?... ce que vous voudrez... ah ! qu'est-ce qu'ils mangent là... à côté ?...

LE GARÇON.

Rien encore, mais voici leur carte...

BOUDINIER.

Voyons ça...

LE SOMMELIER, *entrant dans le cabinet de Montbrison.*

Le chablis !... Monsieur veut-il d'autre vin ?

MONTBRISON.

Beaune, première qualité, et du Madère.

LE SOMMELIER, *sortant du cabinet et s'éloignant.*

Bien, Monsieur.

BOUDINIER, *lisant la carte.*

Perdreau aux truf... Dieu ! l'écriture de ma femme !...

LE GARÇON.

Plaît il ?

BOUDINIER.

Rien... allons donc, c'est impossible !... Truf... ce sont bien ses *r*, les *r* de ma femme... Ah ! mon Dieu ! elle est ici, dans un cabinet particulier, pendant qu'elle me croit à Orléans... Garçon !

LE GARÇON.

Monsieur...

BOUDINIER.

Qui est-ce qui est là, dans ce cabinet ?

LE GARÇON.

Monsieur... je...

BOUDINIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, parle et prends... prends et parle... Je bous, mon pauvre ami...

LE GARÇON.

Ah ! Monsieur, c'est une dame...

BOUDINIER.

Seule?

LE GARÇON.

Pas tout à fait... avec un officier...

BOUDINIER.

D'un certain âge?... pas l'officier.

LE GARÇON.

La dame !... elle est jeune et très-jolie.

BOUDINIER.

Ça se dessine.

LE GARÇON.

Et mise dans le bon genre : un beau châle noir et un chapeau rose...

BOUDINIER.

Aïe!...

LE GARÇON.

Qu'avez-vous donc, Monsieur? vous devenez jaune.

BOUDINIER.

Je le crois : c'est ta cuisine qui m'a incommodé!

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il faudra servir à Monsieur?

BOUDINIER.

Un sabre... une épée...

LE GARÇON.

Plaît-il?

BOUDINIER, *éperdu.*

Non... des choux de Bruxelles... des prunes... un gigot... laisse-moi tranquille!...

LE GARÇON, *sortant du cabinet, et s'éloignant par le fond.*

Oui, Monsieur...

SCÈNE XI.

BOUDINIER, MADAME BOUDINIER, MONTBRISON.

BOUDINIER.

Ma femme, Virginie, avec un militaire!... Elle me tromperait?... Ah! c'est impossible! (*Il sort de son cabinet et court à celui qui est en face.*) Abusons du trou de la serrure... Grand Dieu! c'est Virginie!... et avec l'officier de tout à l'heure!... Ah! je me racornis!... je me tasse. (*Il faiblit.*)

MONTBRISON, *à madame Boudinier.*

Tiens!... voilà un papier qui t'appartient sans doute... et qui vient de tomber de ton mouchoir...

MADAME BOUDINIER

Voyons donc... Ah! la lettre de mon mari que j'ai reçue ce soir d'Orléans, avant de partir pour l'Opéra... Je ne te l'ai pas lue!...

MONTBRISON.

Ma foi, non...

BOUDINIER, *se remettant.*

Oh! c'est abominable!... Je vais entrer... la confondre... et écraser ce soldat... de mon mépris!...

MADAME BOUDINIER, *lisant.*

« Ma bonne petite femme...

BOUDINIER, *se reculant.*

Hein?...

MADAME BOUDINIER, *de même.*

» Je suis arrivé sans accident, je ne pourrai pas être à Paris » avant demain...

BOUDINIER, *de même.*

Ma lettre!...

MADAME BOUDINIER, *de même.*

» Loin de toi... je souffre mille tortures... quand tu liras cette lettre, je serai couché à Orléans...

BOUDINIER, *de même.*

Et je suis debout à Paris !...

MADAME BOUDINIER, *de même.*

» Et je dormirai du sommeil de l'innocence... Demain, je t'embras-
» serai comme je t'aime !...

BOUDINIER.

Je ne peux pas me montrer... ça ferait double emploi.

MONTBRISON.

Mais sais-tu qu'il a l'air de t'adorer, ton mari ?...

BOUDINIER.

Hein !... il l'a tutoyée... tant pis... je vais briser la porte... je dirai que je viens d'Orléans à cheval.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SOMMELIER.

BOUDINIER, *au sommelier qui rentre.*

Ah !... où vas-tu?...

LE SOMMELIER.

Porter le vin du cabinet...

BOUDINIER.

Tu n'iras pas !... (*à lui-même.*) Oui... c'est cela... je m'assure ainsi de la chose... sans me trahir...

LE SOMMELIER.

Pardon, il faut que j'aille...

BOUDINIER.

Tu n'iras pas !... te dis-je!...

LE SOMMELIER.

Par exemple !...

BOUDINIER, *lui enlevant son bandeau.*

Prête-moi un peu ça.

LE SOMMELIER.

Aïe ! mon bandeau... que voulez-vous faire?...

BOUDINIER.

Je me l'applique... regarde... maintenant, ton tablier ?...

LE SOMMELIER.

Mais, Monsieur !...

BOUDINIER.

Silence !... et prends ce louis...

LE SOMMELIER.

C'est une pièce de cent sous....

BOUDINIER.

Et donne-moi tes bouteilles...

LE SOMMELIER.

Mais, Monsieur?...

BOUDINIER.

Prends cet autre louis...

LE SOMMELIER

C'est toujours cinq francs...

BOUDINIER.

Et, va-t-en, laisse-moi tranquille., qu'on ne te revoie plus...

LE SOMMELIER.

Mais que voulez-vous faire ?

BOUDINIER.

Mon apprentissage de sommelier. (*Le poussant par le fond et le faisant disparaître.*) Va-t-en.

LE SOMMELIER, *disparaissant.*

Cet homme-là est toqué... bien sûr...

BOUDINIER, *ajustant son costume.*

Je crois que j'ai l'air assez marchand de vin... Allons ne mollis pas, Boudinier, ne mollis pas !..

MONTBRISON.

Ah ! ça... on ne nous apporte donc rien ?... (*Il sonne.*)

SCÈNE XIII.

MONTBRISON, MADAME BOUDINIER, BOUDINIER.

BOUDINIER, *avec le bandeau, le tablier du sommelier, entre vivement dans le cabinet, tenant des bouteilles à la main, en criant :*

Voilà !... voilà !....

MADAME BOUDINIER, *effrayée.*

Ah !... j'ai eu peur...

MONTBRISON, *riant.*

C'est le sommelier !...

BOUDINIER, *à part.*

C'est elle !... c'est bien elle !...

MONTBRISON.

Quelle singulière figure il a ce sommelier !...

MADAME BOUDINIER, *riant.*

En effet...

BOUDINIER, *à part.*

J'étouffe !... (*Se versant un verre de vin d'une des bouteilles qu'il a apportées, débouchées précédemment, placées sur une étagère faisant face à la table et le buvant.*) Il n'est pas mauvais...

MONTBRISON.

Qu'est-ce que vous faites donc-là ?

BOUDINIER.

Rien, je déguste, ne faites pas attention.

MONTBRISON.

Posez là ce vin et sortez.

BOUDINIER, *à part.*

Voyez-vous, je les gêne.

MONTBRISON.

Nous voulons être seuls.

BOUDINIER, *s'échauffant.*

Je m'y oppose... (*Il s'assied.*)

MONTBRISON.

Eh bien ?

BOUDINIER.

Ne faites pas attention.

MONTBRISON, *s'échauffant.*

Ah ça !... morbleu ! sortirez-vous ?. .

BOUDINIER.

On s'en va. (*A part.*) Oh ! si je n'étais pas à Orléans... (*Haut.*) Quand vous aurez besoin de moi, sonnez, toutes les secondes, si vous voulez.

MONTBRISON.

Allez au diable !...

BOUDINIER, *dans le corridor.*

Je n'irai pas si loin... je ne bronche pas d'ici... Je colle mon œil à la serrure, et je ne perds pas un mot, ni un geste surtout.. c'est ça l'important...

MONTBRISON, *à madame Boudinier.*

A-t-on vu un garçon aussi insupportable que celui-ci... Mais tu ne bois pas...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Il l'a tutoyée encore!...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

Tu m'en donnes trop.

BOUDINIER, *à lui-même.*

Et elle aussi... Il paraît que... c'est clair ça... (*Montbrison et madame Boudinier mangent et boivent en silence.*) Hein ! ils ne parlent plus... (*Regardant par le trou d'une serrure.*) Il me passe des nuages jaunes... Il me semble qu'ils chuchottent... Quelle question agitent-ils ?... Ils ne peuvent pourtant pas causer de la prise d'Alger... (*Ouvrant soudainement la porte du cabinet et s'y précipitant.*) Voilà ! voilà !...

MADAME BOUDINIER.

Encore ce garçon !

BOUDINIER, *à part et cherchant à se consoler.*

Il n'y a rien.

MONTBRISON.

Ah ! ça, mais que voulez-vous, imbécile ?...

BOUDINIER.

Monsieur a sonné ?

MONTBRISON.

Eh non !... mille fois non !...

BOUDINIER, *à lui-meme et dans le corridor.*

Il n'y avait rien encore.

MONTBRISON.

Ah ! nous allons être tranquilles à présent. Voyons, Virginie, sois franche, tu t'es beaucoup ennuyée avec moi ?

MADAME BOUDINIER.

Par exemple ! tu m'as fait passer une ravissante journée...

BOUDINIER, *écoutant à la porte avec effroi.*

Ils sont ensemble depuis ce matin...

MADAME BOUDINIER

Cela m'a rappelé le temps où tu étais à l'École Polytechnique... où tu venais me chercher tous les mercredis, chez mon tuteur...

BOUDINIER.

Son tuteur... il tolérait ça... Ah! et il ne m'en a pas parlé!...

MONTBRISON, *à madame Boudinier.*

Et tu étais si heureuse en me voyant!

BOUDINIER, *à lui-même, avec désespoir.*

Cela date d'avant!... Et quand je l'ai épousée... moi qui ai cru... ah! je l'ai bien cru... et il y avait de quoi!...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

C'est que tu étais tout pour moi, vois-tu.

BOUDINIER, *avec consternation.*

Bien!... bien!... tout ça se corse!

MADAME BOUDINIER.

Aussi, j'étais bien désolée quand tu es parti pour ton régiment... Mais maintenant je vais être bien heureuse, car je te verrai tous les jours!...

MONTBRISON.

Parbleu!...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Sapristi!

MADAME BOUDINIER.

Je te présenterai à mon mari.

MONTBRISON.

Je l'espère bien...

BOUDINIER, *à part.*

Voilà du gentil.

MADAME BOUDINIER.

Tu viendras dîner chez nous tous les jours.

MONTBRISON.

Et dejeûner même...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Il faudra encore que je le nourrisse!

MADAME BOUDINIER.

Enfin nous vivrons bien unis tous les trois ensemble.

BOUDINIER, *à lui-même.*

Voilà le comble!... mais je n'en ai jamais connu de cette force-là.

MONTBRISON.

Chère Virginie!

MADAME BOUDINIER.

Cher Hector!

BOUDINIER, *à lui-même.*

Il s'appelle Castor!... (*Entendant le bruit de deux baisers donnés par Montbrison sur la main de madame Boudinier.*) Ah! (*Entrant vivement dans le cabinet.*) Monsieur a sonné?...

MONTBRISON.

Mais non...

BOUDINIER.

Monsieur a même sonné deux fois, je l'ai entendu.

MONTBRISON.

Ah ça, mille tonnerres! vous en irez-vous?...

BOUDINIER.

Jamais!...

MONTBRISON, *sautant au collet de Boudinier.*

Ah! vous ne voulez pas sortir!... c'est ce que nous allons voir!

BOUDINIER, *se débattant.*

Aïe!... lâchez-moi!

MADAME BOUDINIER.

Hector, de grâce!...

BOUDINIER, *en se débattant avec Montbrison, voyant son bandeau tomber à terre.*)

Dieu! mon bandeau!

MADAME BOUDINIER.

Que vois-je!... mon mari!...

MONTBRISON, *lâchant Boudinier.*

Est-il possible...

ENSEMBLE.

AIR : *Je n'y puis plus tenir.* (*Trois Paysans.*)

BOUDINIER.

De me voir en ces lieux
Ah! quelle est leur surprise!
Ici vous êtes prise
Avec votre amoureux.

MADAME BOUDINIER.

En croirai-je mes yeux!
Ah! quelle est ma surprise!
C'est lui!... qui se déguise.
Pour me suivre en ces lieux.

MONTBRISON.

En croirai-je mes yeux!
Ah! quelle est ma surprise!
Son mari se dégusie
Pour la suivre en ces lieux.

BOUDINIER.

Oui, Madame, votre malheureux époux!... qui a eu l'air de partir pour Orléans... vous a suivi toute la journée... et qui ce soir, vous surprend au Café Anglais, en cabinet particulier... vous tutoyant avec le nommé Castor...

MADAME BOUDINIER.

Avec M. Hector Montbrison, mon frère.

MONTBRISON.

Et votre beau-frère...

BOUDINIER.

Ah! bah!

MONTBRISON.

Qui est revenu. ce matin, d'Afrique, et qui ne croyait pas faire ainsi votre connaissance.

BOUDINIER, *embrassant madame Boudinier.*

Ah! chère Virginie!... (*Se jetant au cou de Montbrison.*) Et vous aussi, Montgrison... Ah! mes pauvres enfants, j'ai bien cru que...

MONTBRISON, *riant.*

Ah! ah!... vraiment...

MADAME BOUDINIER.

Qu'est-ce donc?

BOUDINIER.

Ah ! oui.

MONTBRISON.

Allons, à table... vous souperez avec nous...

BOUDINIER.

Merci... je ne pourrais pas, la colère... ça m'a gonflé...

MONTBRISON.

Ah ça ! n'est-ce pas vous qui, tout à l'heure !

BOUDINIER, *vivement.*

Chut !...

MONTBRISON, *idem.*

Vouliez me faire partager un souper, commandé pour ?...

BOUDINIER, *idem.*

Pchitt !

MADAME BOUDINIER.

Plaît-il ?...

BOUDINIER.

Rien...

MONTBRISON.

Puisque vous ne voulez rien accepter, vous fumerez bien un cigare...

BOUDINIER.

Oh ! non... après ma venette, ça ne me réussirait pas...

MADAME BOUDINIER.

Oh ! mon petit Hector, est-ce que tu vas fumer ici? .. Si tu savais comme j'ai en horreur cette odeur-là...

MONTBRISON.

Voyons, ne fais pas la moue, petite délicate... Je vais dehors... c'est une mauvaise habitude d'Afrique... tu me corrigeras... (*A Boudinier.*) C'est très-bien, d'être jaloux... J'aime ça... moi !... Je vous laisse avec Virginie... et je remonte à l'instant pour trinquer avec vous.

BOUDINIER.

Oui, Montgrison...

MONTBRISON.

Bri...

BOUDINIER.

J'entends bien... gris... ah ! (*Montbrison sort du cabinet et disparaît par le corridor.*)

SCÈNE XIV.

BOUDINIER, MADAME BOUDINIER.

BOUDINIER.

Virginie, Virginie... viens sur mon cœur et restes-y quelque temps, j'ai besoin de ça... C'est que je t'aime tant, moi !... je ne vis que pour toi...

MADAME BOUDINIER.

Tu es un mari adorable !... Je t'aime plus que jamais !... Tu es jaloux ! tu me suis... tu m'épies... Ah ! que c'est gentil !... Il y a si peu de maris qui sont jaloux de leurs femmes.

BOUDINIER.

Chère Virginie!

MADAME BOUDINIER.

Cher Albert!

SCÈNE XV.

BONDINIER, MADAME BOUDINIER, CLÉMENTINE *et* UN GARÇON.

CLÉMENTINE, *dans le corridor, criant après un garçon portant un plat.*

Garçon! garçon! ouvrez-moi donc le cabinet de M. Jules!

LE GARÇON.

Voilà, voilà!... Le premier cabinet à droite... Je porte ces pieds truffés au grand salon, et je suis à vous... (*Il disparaît.*)

CLÉMENTINE.

Est-ce ennuyeux! l'ouvrage qui vous arrive au moment où l'on va s'en aller! Amanda sera venue de son côté... comme moi... Voyons, le premier cabinet à droite, ce doit être là... Je vais cogner... (*Elle cogne à la porte du cabinet où sont Boudinier et sa femme.*)

MADAME BOUDINIER.

On a frappé...

BOUDINIER.

Qu'est-ce qui vient là?...

MADAME BOUDINIER.

C'est sans doute mon frère qui a fini son cigare.

BOUDINIER.

Ah! ce cher Montgrison!... (*Il va ouvrir.*) Dieu! Clémentine!... (*Il referme vivement la porte.*)

CLÉMENTINE.

Eh bien! ne fermez donc pas la porte!

MADAME BOUDINIER.

Qui donc est là?

BOUDINIER.

C'est un vieux monsieur qui cherche un cabinet, qui n'est pas dans les conditions du nôtre...

CLÉMENTINE, *cognant de nouveau.*

Mais ouvrez donc!

MADAME BOUDINIER.

On frappe de nouveau...

BOUDINIER.

Du tout... du tout... c'est à côté...

CLÉMENTINE.

Ah! ça, ouvrirez-vous, à la fin?

MADAME BOUDINIER.

La... entends-tu, cette fois?... Va donc ouvrir.

BOUDINIER.

Jamais!... j'ai besoin d'être seul avec toi...

MADAME BOUDINIER.

Ah! ça es-tu fou?... Je vais ouvrir moi-même, alors...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Je suis perdu!... Où me fourrer!... Ah!... cette cloison... (*Il fait glisser la cloison de droite, et disparaît.*)

SCÈNE XVI.

MADAME BOUDINIER, CLÉMENTINE.

MADAME BOUDINIER, *surprise,*

Une femme!...

CLÉMENTINE, *à part.*

Une femme!... Ah! le brigand!... où est-il?...

MADAME BOUDINIER.

Mademoiselle, me direz-vous...

CLÉMENTINE.

C'est-à-dire que c'est vous, Madame, qui allez me dire... Vous avez soupé ici avec quelqu'un?

MADAME BOUDINIER.

Oui, Mademoiselle.

CLÉMENTINE.

Eh bien! Madame, cet homme, c'est mon amoureux.

MADAME BOUDINIER.

Et moi, c'est mon mari!...

CLÉMENTINE.

Ah! le monstre!

MADAME BOUDINIER.

Ah! l'infâme!

CLÉMENTINE.

Où est-il, que je lui saute aux yeux?

BOUDINIER, *sortant du cabinet voisin de celui où est sa femme, courant au sien et s'y enfermant.*

Me voilà!... ouf! (*Il s'assied et s'évente avec sa serviette.*)

CLÉMENTINE.

Ah!... cette cloison... (*Elle entre dans le salon sur lequel est censée ouvrir la cloison.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PATÉ.

PATÉ, *dans le corridor.*

J'ai reconduit ma femme à la maison; j'ai prétexté un lansquenet chez mon directeur, et je reviens tenir compagnie à ce pauvre Boudinier. (*Cognant au cabinet où est Boudinier.*)

BOUDINIER.

Le plus souvent que j'ouvrirai!... Je mourrai ici sans secours!

CLÉMENTINE, *sortant de la cloison puis du cabinet à droite et entrant dans le corridor.*

Plus personne!

PATÉ.

Clémentine!... A merveille!

MADAME BOUDINIER, *sortant de son cabinet et entrant dans le corridor.*)
Que vois-je?

CLÉMENTINE.

Le pèr e Pâté!...

PATÉ.

Grand Dieu!... (*Voulant s'en aller.*) Pardon, je me suis trompé...

CLÉMENTINE, *le saisissant par le bras et le faisant rester.*

Mais restez donc!

MADAME BOUDINIER.

Monsieur, où est mon mari?

PATÉ, *hésitant.*

A... à... Orléans.

MADAME BOUDINIER.

Je l'ai vu ici... tout à l'heure.

PATÉ.

Ah! bah!... Alors, c'est qu'il est aussi ici.

CLÉMENTINE.

Voyons... parlez... est-ce que vous ne m'avez pas invitée à souper?

PATÉ, *balbutiant.*

Oui... non... je ne sais pas...

CLÉMENTINE, *lui donnant un soufflet.*

Ah! j'en ai donc menti?

PATÉ.

Mademoiselle!..

CLÉMENTINE.

Et j'en ai autant au service de l'autre... M. Jules..

MADAME BOUDINIER.

Mais mon mari s'appelle Albert...

CLÉMENTINE.

C'est un drôle, voilà comment je l'appellerai... Oh! je me vengerai!

MADAME BOUDINIER.

Et moi aussi!

CLÉMENTINE, *rentrant dans le cabinet à droite.*

Ou est-il? il faut qu'il se retrouve!

MADAME BOUDINIER, *la suivant.*

Nous fouillerons toute la maison, s'il le faut.

PATÉ, *cherchant à les calmer, les suivant et en refermant la porte du cabinet.*

Mesdames, de grâce, pas de bruit! pas d'éclat!

BOUDINIER, *qui a remis ses habits et ôté ceux de sommelier, sort de son cabinet et gagne vivement le corridor.*

Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de partir pour Orléans, et d'y rester une quinzaine de jours...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MONTBRISON.

MONTBRISON, *arrêtant Boudinier qui se trouve dans le corridor, face à face avec lui.*

Et où diable courez-vous si fort?

BOUDINIER.

Au ministère de la guerre? pour votre avancement !

MONTBRISON.

Allons donc! à cette heure-ci?

CLÉMENTINE, *faisant pirouetter Pâté qui se mettait devant elle et madame Boudinier, et l'envoyant à l'autre bout du cabinet.*

Ah! ça, nous laisserez-vous passer! (*Elles entrent toutes deux dans le corridor, suivies de Pâté.*

MADAME BOUDINIER.

Mon mari!

CLÉMENTINE.

Jules!

BOUDINIER, *à lui-même.*

Je suis perdu, Montgrison!

MONTBRISON *de même.*

Que dites-vous? est ce que par hasard, cette jeune fille...

PATÉ, *à part.*

Voilà le dessert.

CLÉMENTINE.

Ah! vous voilà donc, Monsieur.

MONTBRISON, *s'avançant.*

Oui, Mademoiselle.

CLÉMENTINE, *à part.*

Mon bel officier!

BOUDINIER, *avec joie.*

O Dieu!

MADAME BOUDINIER, *à part.*

Mais cette jeune fille n'est-elle pas celle qui ce matin?..

CLÉMENTINE, *à Boudinier.*

Ah! vous m'invitez à souper, sous le prétexte de m'offrir un cachemire, et vous...

MONTBRISON.

Je vous demande pardon, mademoiselle, je suis dans mon tort.

CLÉMENTINE.

Vous

MADAME BOUDINIER ET PATÉ.

Lui!

BOUDINIER, *à part.*

Bon, Montgrison!

MONTBRISON, *bas à Clémentine.*

Taisez-vous... vous aurez votre cachemire... (*Bas à Boudinier.*) C'est vous qui le payerez.

BOUDINIER, *avec joie.*

Une douzaine, s'il le faut!

MONTBRISON.

Ah mon Dieu! voilà tout mon crime, ma bonne petite sœur; j'avais invité Mademoiselle.. (*bas à Clémentine*) comment vous appelez-vous?

CLÉMENTINE, *bas.*

Clémentine.

MONTBRISON.

Mademoiselle Clémentine à souper.

MADAME BOUDINIER.

Ce matin? j'y suis maintenant.

CLÉMENTINE, *à part.*

Eh bien! elle est plus avancée que moi. .

MONTBRISON.

Et la joie de te revoir m'avait fait oublier un rendez-vous que j'avais pourtant sollicité... Je devine que Mademoiselle nous à suivis... (*à Clémentine*) n'est-ce pas?

CLÉMENTINE.

Oui, oui...

MONTBRISON.

A su que nous soupions ensemble, et la jalousie a fait le reste... (*A Clémentine.*) N'est-ce pas?...

CLÉMENTINE.

Oui, oui...

BOUDINIER.

Ah! la jalousie, quelle affreuse passion!...

MADAME BOUDINIER.

Ainsi, Mademoiselle ne connaît pas mon mari?...

CLÉMENTINE, *désignant Boudinier.*

Votre mari?... est-ce que c'est ce vilain-là? je ne l'ai jamais vu...

BOUDINIER, *à part.*

Ouf...

MADAME BOUDINIER.

Mais ce nom de Jules...

MONTBRISON.

C'est mon nom de guerre.

MADAME BOUDINIER.

Mais cette lettre d'Orléans?...

BOUDINIER.

Je l'ai fait mettre à la poste là-bas, afin de pouvoir t'épier sans te donner de soupçons...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

Mais, monsieur Paté devait donc être des vôtres... puisqu'il est venu?...

PATÉ.

Ah! Madame... pouvez-vous penser!... je ne mène pas cette vie-là, moi, c'est le hasard qui... que...

MONTBRISON.

Paté!... qu'est-ce qui s'appelle Paté?..

PATÉ.

Moi! Monsieur...

MONTBRISON.

Ah! vous voilà donc, drôle?...

PATÉ.

Monsieur, que signifie?...

MONTBRISON.

Ah! faquin, c'est donc vous qui m'avez volé ma voiture ce matin?...

BOUDINIER, *à part.*

Allons, bon!

PATÉ.

J'ai volé une voiture, moi!...

MONTBRISON.

Ce n'est pas vous qui êtes monté dans une voiture que j'avais retenue... qui avez fermé les stores, refusé de descendre... et jeté votre carte que voici?...

PATÉ.

C'est bien la mienne...

MONTBRISON.

Vous en convenez donc!... Eh bien, Monsieur..! votre heure, vos armes...

MADAME BOUDINIER.

Mon frère!...

CLÉMENTINE.

Monsieur l'officier...

BOUDINIER, *bas.*

Tu es un homme mort. Je vais tâcher de te tirer de là.

MONTBRISON.

Eh bien, Monsieur...

BOUDINIER, *très-dégagé.*

Allons... allons, Monigrison vous lui pardonnerez, quand vous saurez... une voiture est souvent bien utile... quand on craint d'être surpris par sa femme.

MONTBRISON, *comprenant.*

Ah!

MADAME BOUDINIER, *se rapprochant.*

Plait-il?

PATÉ, *à Boudinier.*

Qu'est-ce que tu dis donc là?

BOUDINIER, *le repoussant.*

Tais-toi, j'arrange ton affaire...

MONTBRISON.

Comment, c'était un mari en bonne fortune?

BOUDINIER.

Mon Dieu, oui... mais il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un

chat... un premier coup de canif dans le contrat... et encore, il ne l'a pas donné... quoique le gaillard en ait eu diablement envie.

PATÉ.

Mais...

BOUDINIER, *le repoussant encore.*

Veux-tu bien te taire, luron... (*Bas.*) J'arrange ton affaire...

MADAME BOUDINIER.

Ah!... c'est indigne... et, si cette pauvre madame Pâté apprenait...

PATÉ.

Grand Dieu !

BOUDINIER.

Ah! Nini.., pas un mot... je t'en prie, fais-le pour moi... si une chose comme ça m'arrivait...

MADAME BOUDINIER.

Hein !

BOUDINIER.

Ça ne m'arrivera pas, ô Dieu !... C'est impossible, mais, enfin!... tu ne serais pas bien aise... et puis, je t'ai confié ça,.. parce que je te dis tout... je n'ai pas de secrets pour toi... mais voilà un mari, qui ne recommencera plus... il te le promet... n'est-ce pas, Pâté ?

PATÉ, *furieux.*

Ah ! c'est trop fort, mais il n'est pas vrai...

MONTBRISON.

Comment, ça n'est pas vrai... vous n'aviez pas cette excuse là... mais alors, Monsieur, vous me rendrez...

BOUDINIER, *bas à Pâté.*

Tu gâtes ton affaire... (*Haut.*) Si... si... il avait l'excuse... le mari est excusé...

LE GARÇON, *qui est entré.*

Monsieur, l'addition... (*Il la lui donne*).

BOUDINIER, *y jetant les yeux.*

Mazette!... 137 fr. 90 cent. 138 fr. avec le garçon, c'est salé...

MADAME BOUDINIER.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BOUDINIER.

L'addition de Pâté...

PATÉ.

Hein !

BOUDINIER.

137 fr. 90 cen. 138 fr. avec le garçon... (*Lui donnant la carte.*) Paye, joyeux drille !...

MADAME BOUDINIER, *avec indignation.*

Ah !

BOUDINIER.

Dame! une première partie de garçon... mais ce sera la dernière!... ça coûte trop cher et ça ne rapporte pas assez... n'est-ce pas, Pâté ?

CHŒUR.

AIR : *d'Ambroise Thomas.*

Le doux bonheur permis
A des époux unis,
Vaut mieux qu'un plaisir pris
En dehors du logis.

BOUDINIER, *qui est rentré dans le cabinet de gauche, et avec mystère.*

AIR : *En amour comme en amitié.*

Époux volage et trop coupable, hélas !
Du dieu d'hymen, désertant la bannière,
Comme Don Juan, Lovelace ou Faublas,
J'ai voulu voyager au pays de Cythère !
Pour un caprice, ah, n'allez pas sévir;
Votre rigueur deviendrait inhumaine,
Il serait dur que j'en eusse la peine
Sans en avoir, au moins eu le plaisir.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.

Poissy. Imprimerie de G. OLIVIER.

LA VIEILLESSE
DE RICHELIEU

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

MM. OCTAVE FEUILLET ET PAUL BOCAGE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE LE 2 NOVEMBRE 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE RICHELIEU (60 ans)...........	MM.	BOCAGE.
LE DUC DE FRONSAC, son fils (30 ans)......		LEROUX.
RENÉ (19 à 20 ans)......................		DELAUNAY.
M. CHATEAU D'ASNIÈRES, financier (40 ans)..		PROVOST.
BLAISE, jardinier de la Chanoinesse..........		RÉGNIER.
REMY, valet de chambre du duc.............		MATHIEN.
LA CHANOINESSE (32 ans).................	Mmes	MÉLINGUE.
FLORINE (20 ans).........................		BROHAN.
MARIE DE VIERZON (17 ans)...............		REBECCA.
LOUISON, gouvernante.....................		THÉNARD.

Toutes les indications sont prises de droite et de gauche du spectateur.

ACTE I.

Un salon de l'hôtel de Richelieu. — A gauche, une porte. — Au fond, une porte donnant sur une galerie, où l'on voit se promener un Suisse en grand uniforme. — Sur le devant de la scène, un fauteuil. — Au fond, à gauche, une riche toilette.

SCENE I.

REMY, FLORINE, RENÉ.

(*Au lever du rideau, Remy range la toilette, Florine entre par le fond.*)

FLORINE.

Ah! mon bon monsieur Remy, faites-moi parler à Son Excellence, je vous en prie.

REMY.

Mademoiselle Florine veut-elle attendre que monsieur le Duc soit levé, ou faut-il avertir monsieur le Duc?

FLORINE, *sèchement.*

Merci, monsieur, je vais attendre. (*Elle s'assied à droite.*)

RENÉ, *entrant sans voir Florine.*

Mon cher Remy... il faut que je voie Son Excellence sans retard.

REMY.

M. le maréchal se trouvant fatigué ce matin, n'est pas encore levé : veuillez attendre quelques instants avec mademoiselle. (*Il sort. Florine est assise à droite. Réné s'assied à gauche.*)

FLORINE, *à part.*

Quel pauvre visage inquiet... Eh! mais, il n'est pas fort entreprenant dans le tête-à-tête. (*René s'avançant tout à coup.*) Ah! mon Dieu! le voilà qui entre en campagne! Qu'est-ce qu'il veut?

RENÉ.

Madame...

FLORINE.

Mademoiselle Florine, de l'Opéra, monsieur.

RENÉ.

Mademoiselle, pardonnez mon indiscrétion, mais mon sort, ma liberté dépendent de l'audience que je sollicite de M. de Richelieu : un retard d'un instant peut me perdre, et j'éprouve en vous regardant, mademoiselle, la crainte bien naturelle... que le maréchal, s'il vous voit avant moi, ne...

FLORINE.

Pour abréger votre compliment, qui se terminerait en imper-

tinence, c'est un tour de faveur que vous me demandez : vous voulez parler au duc avant moi... Mais, monsieur, cela est inutile.

RENÉ.

Inutile, mademoiselle! mais...

FLORINE.

Inutile, monsieur... Comme nous venons demander à monsieur de Richelieu la même grâce l'un et l'autre... il importe peu qui de nous deux le verra d'abord.

RENÉ, *étourdi.*

La même grâce!... quoi! mademoiselle, savez-vous donc?...

FLORINE, *se levant et descendant la scène.*

Tout... Vous avez hier, à la sortie du bal masqué, insulté le duc de Fronsac, et vous craignez d'être envoyé à la Bastille ce matin, si M. de Richelieu ne parle pas pour vous à son fils. Vous ne voulez pas aller à la Bastille; moi, je ne veux pas que vous y alliez... vous voyez que nous nous entendons.

RENÉ.

Mais... au nom du ciel!... quel intérêt?...

FLORINE.

Le vôtre, mon cher monsieur.

RENÉ.

Quoi! c'est pour moi... pour moi ?... Excusez ma surprise... mais c'est la première fios que je vous vois, mademoiselle... mais vous ne me connaissez pas.

FLORINE.

Vous croyez cela?... D'abord vous vous appelez René tout court. Vous avez été élevé, à Orléans, par un vieux précepteur, qui vous a tout appris excepté le nom de vos parents. Depuis deux ans que le pauvre homme est mort vous avez été attaché par une protection inconnue à la maison de monsieur le maréchal de Richelieu. Vous venez d'être nommé guidon des gendarmes Dauphin. Vous avez vingt ans... vous êtes amoureux, et vous ne savez pas de qui. Vous êtes un roman incarné... Est-ce assez pour établir mes titres à me dire de votre connaissance?

RENÉ, *avec chaleur.*

Mais, puisque vous êtes si bien instruite, mademoiselle, vous devez connaître cette protectrice mystérieuse, celle que je poursuis depuis un an, qui m'ecrit ces lettres si douces, si consolantes, auxquelles il ne m'est pas même permis de répondre!... Vous la connaissez... de grâce, son nom, mademoiselle, son nom?

FLORINE.

Il ne s'agit pas de cela... Pensons d'abord à vous sauver de la Bastille.

RENÉ.

Non! de grâce... Ayez pitié de moi, mademoiselle... songez combien ce mystère si prolongé est cruel! songez que je n'ai eu dans ma vie que deux amours... et tous deux malheureux!

FLORINE.

Deux amours! mais c'est un de trop, monsieur René... A vingt ans! bon Dieu!

RENÉ.

A Orléans... il y a deux ans... j'aimais éperdument une jeune fille... qui m'aimait aussi : pauvre, sans nom, sans naissance avouée, je fus repoussé par ses parents, quand j'eus la folie de leur parler de mes sentiments... Je partis humilié et désespéré... Ce qu'elle devint, je l'ignore : mais, moi, je n'ai pu l'oublier, même dans ce nouvel amour...

FLORINE.

C'est aimable pour toutes les deux... Toutefois, monsieur, merci de votre confiance... je vous prouverai que je la mérite, en plaidant votre cause auprès du Maréchal.

RENÉ, *lui prenant la main.*

Ah! mademoiselle, ne puis-je même savoir la cause de l'intérêt que vous me montrez? Je suis si peu habitué à trouver dans le monde... des amis... Je ne puis vous dire combien ce secours inattendu me touche... me pénètre!... (*Il lui baise la main.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC DE RICHELIEU, *en robe de chambre ; il entre par la gauche.*

RICHELIEU.

Eh bien! eh bien! qui est-ce qui chasse sur mes terres, là-bas?

FLORINE, *bas à René.*

Sauvez-vous... comptez sur moi. (*Il salue Richelieu et sort.*)

RICHELIEU, *s'avançant.*

Hé! c'est ce petit René! Comment! comment! mais je ne le croyais pas si usagé! Le petit drôle trouve à glaner où je n'ai pas encore fait moisson! (*Il prend le menton de Florine.*) Eh bien! cette vertu... mon enfant... n'est-ce pas... aujourd'hui que nous l'enterrons?

FLORINE.

Non, Monseigneur... jamais elle ne s'est mieux portée.

RICHELIEU.

Ah ça, elle est donc d'une santé bien...

FLORINE.

Féroce, Monseignenr... d'ailleurs, j'ai encore une grâce à vous demander.

RICHELIEU.

Je refuse.

FLORINE.

Mais, monseigneur...

RICHELIEU.

Je refuse. Tu me promènes... je te promènerai.

FLORINE.

Monseigneur, encore cette grâce...

RICHELIEU.

Point... en voilà vingt que je t'accorde... je ne t'en demande qu'une, et...

FLORINE.

Monseigneur, je vous supplie de m'écouter...

RICHELIEU.

Je ne t'écouterai pas! tu es un monstre d'ingratitude... Comment! tu m'arrives d'Italie, il y a dix-huit mois : tu veux débuter à l'Opéra en qualité de chanteuse... je remarque que tu avais la voix mauvaise... et la jambe belle... je te fais danseuse avec trois mille écus d'appointements... Je te mets dans la salle un régiment pour appuyer ton début, et quel régiment!... des hommes qui avaient pris Mahon!... tu as un succès diabolique... Depuis, il n'y a pas de faveurs dont je ne t'aie comblée... jusqu'à te livrer sans condition l'entrée secrète de mon pavillon... et tu ne t'humanises pas! La peste! ce sont des mœurs de sauvage que cela, ma toute belle!

FLORINE, *gaiement.*

Monseigneur, je vous requiers humblement...

RICHELIEU.

Mais enfin songe, mon enfant, que toute cette sagesse-là est un jeu de dupe. On sait que je te protége... On ne croira jamais... Quand on est sage, c'est pour qu'on le croie : si on ne le croit pas... à quoi bon?

FLORINE.

De grâce, Monseigneur...

RICHELIEU.

Ecoute... je veux faire encore plus pour toi... mais j'espère qu'après cela nous réglerons, hé?... Je veux te donner quelque chose qui se porte beaucoup à l'Opéra cette année.

FLORINE.

Quoi donc?

RICHELIEU.

Un mari... Oui, je veux te faire épouser trois cent mille livres de revenu.

FLORINE.

Qui s'appellent?

RICHELIEU.

Trois cent mille livres de revenu!... cela s'appelle comme cela peut!... est-ce qu'on s'en informe?... Cela s'appelle, par exemple, M. Château d'Asnières.

FLORINE.

M. Château? Qui est-ce?

RICHELIEU.

Oh! rien... un bourgeois que j'ai, un de nos riches financiers... Comment ne connais-tu pas mon admirateur fanatique? Eh mais! cela fait la fable de la cour... C'est lui qui fait brûler, nuit et jour, je ne sais quoi devant ma statue qu'il a chez lui... C'est une manie... il me joue de petites niches galantes... comme de payer mes dettes à la sourdine... cela le ravit et moi aussi. En retour, je lui permets de me contempler un moment tous les jours... Je m'étonne qu'il ne soit pas ici... Comme il n'a rien, le cher homme, qui ne soit à moi... tu comprends que... Enfin, je veux que tu sois sa femme!

FLORINE.

Monseigneur... je n'ai pas le loisir de m'occuper de mes affaires en ce moment... je...

RICHELIEU, *l'interrompant.*

Tu seras sa femme, te dis-je... Madame Château, parbleu!... Vous ne vous êtes pas encore vus, il est vrai... mais il m'aime... toi, tu m'aimes aussi... c'est un mariage d'inclination.

FLORINE.

Mais, monseigneur, je ne vous aime pas.

RICHELIEU.

Allons! allons! et à qui diantre, en ce cas, en veulent les visites dont tu m'honores deux ou trois fois la semaine? Tu m'aimes, te dis-je, et puisque tu m'aimes, à quoi bon te... brider comme tu fais?

FLORINE, *riant.*

Monseigneur, je ne me bride point.

RICHELIEU.

Tu te brides!... ne voilà-t-il pas qu'elle s'en défend comme d'un meurtre?

FLORINE.

Monseigneur... une fois pour toutes... je vous déclare que je vous aime de tout mon cœur et avec tout le respect possible... mais jamais je ne vous aimerai... ni plus... ni autrement... (*Appuyant.*) Je ne le veux ni ne le puis... maintenant...

RICHELIEU.

Mais cela n'est pas naturel! il y a là-dessous un mystère.

FLORINE.

Peut-être! mais...

RICHELIEU, *réfléchissant.*

Attends... n'es-tu pas née à Gênes?

FLORINE.

En effet!...

RICHELIEU, *reculant.*

A Gênes?... mais j'y ai fait jadis un assez long séjour?... Diantre! est-ce que par mégarde tu serais... nous serions... car il ne faut pas se fourvoyer non plus...

FLORINE.

Non, monseigneur, non, monseigneur, ce n'est pas cela.

RICHELIEU, *se rapprochant.*

Alors tu m'aimes! cela crève les yeux!

FLORINE.

Mais... au nom du ciel... ma grâce!

RICHELIEU.

Comment! encore cette grâce... Est-ce que je ne te l'ai pas accordée?

FLORINE.

Si fait, monseigneur... mais il me reste à vous apprendre de quoi il s'agit... Hier soir, ou plutôt cette nuit... (*Remy entre.*)

REMY.

Monseigneur, monsieur Château est en bas.

RICHELIEU, *à Florine.*

Parbleu! c'est notre homme! (*A Remy.*) Qu'il monte.

FLORINE.

Encore ma grâce différée!

RICHELIEU.

Point! tu parleras devant lui... tu le trouveras d'abord un peu prétentieux dans ce qu'il dit... tu te souviendras que c'est un parvenu tout vif... mais si tu m'aides, je gage qu'à nous deux nous pourrons en faire quelque chose.

REMY, *annonçant.*

Monsieur Château d'Asnières.

SCÈNE III.

FLORINE, RICHELIEU, CHATEAU.

RICHELIEU.

Eh! arrivez donc monsieur Château... je faisais de vous à ma-

dame un portrait qui lui donnait des fureurs de vous voir!... Approchez, parbleu! un homme dont la santé est magnifique comme la vôtre, ne doit pas craindre de se présenter devant les dames...

CHATEAU, *saluant.*

Monsieur le maréchal! (*Regardant Florine.*) Toujours dans la compagnie des grâces!

RICHELIEU.

Hé! a-t-il le flair! n'a-t-il pas senti tout de suite qu'il y avait là quelque chose pour lui! Monsieur Château, il m'arrive un événement à faire dresser les chevaux sur la tête!

CHATEAU.

Je ne saurais deviner quoi, monsieur le duc?

RICHELIEU.

J'ai trouvé une femme cruelle, monsieur Château.

CHATEAU.

Ho! ho! monseigneur... impossible!

RICHELIEU.

Cela est si vrai que j'ai l'honneur de vous la présenter... mademoiselle Florine de l'Opéra... que vous n'êtes pas sans avoir aperçue dans quelque nuage, j'imagine... et vous allez juger si je vous aime... je veux qu'on dise: celle dont Richelieu avait été maltraité... monsieur Château en a triomphé d'emblée!

FLORINE, *avec impatience.*

Eh! Monseigneur!

CHATEAU.

Moi, monsieur le maréchal?

RICHELIEU.

D'emblée!... Ne m'avez-vous pas dit que vous en étiez amoureux, monsieur Château?

FLORINE.

De grâce!

CHATEAU, *abasourdi.*

Moi!

RICHELIEU.

Point de fausse honte, monsieur Château! Avouez tout, croyez-moi! Saisissez l'occasion!

CHATEAU.

Assurément, monseigneur, on ne saurait voir mademoiselle sans....

RICHELIEU.

Eh bien! épousez-la! qui est-ce qui vous en empêche? Est-ce que vous voudriez la séduire, monsieur Château?

CHATEAU.

Oh ! Dieu m'en garde, monseigneur !

RICHELIEU.

En ce cas, il ne vous reste qu'à l'épouser.... Cela est clair.... Vous ne pouvez pas vous tirer de là.

CHATEAU, *à part.*

Cela me confond. Amoureux, moi!... Le maréchal n'est pas homme à s'y tromper. (*Haut.*) Mademoiselle, si j'osais compter....

FLORINE, *vivement.*

Comptez sur ce que vous voudrez, monsieur.... quitte à décompter plus tard. Pour le moment, j'ai une grâce qui presse fort à obtenir de Son Excellence... Nous en reparlerons peut-être, monsieur.

CHATEAU, *à part.*

Peut-être ! Oh ! je l'aime déjà ! Le maréchal avait raison. Quel homme, bon Dieu !

FLORINE.

Monseigneur ! ma grâce !

RICHELIEU.

Mais, peste ! je te l'ai accordée, ta grâce !

FLORINE.

Monseigneur, cela est grave : il s'agit d'une offense faite à M. le duc de Fronsac.

RICHELIEU, *sérieux.*

A Fronsac?... A mon fils? Comment?... Restez, monsieur Château.

FLORINE.

Cette nuit, à la sortie du bal masqué.... M. Réné, ce jeune homme qui est à votre service, s'est pris de querelle avec M. de Fronsac.... M. de Fronsac avait tort, monseigneur.... mais, dans son emportement, M. René l'a sans doute traité un peu légèrement.... Considérez, monseigneur, que c'est un enfant; que, selon l'apparence, il n'avait pas reconnu M. de Fronsac.... qu'il lui a fait toutes les excuses possibles.

RICHELIEU.

Eh bien ! est-ce que Fronsac l'envoie à la Bastille, mon jeune guidon?

FLORINE.

Hélas! oui, monseigneur.

RICHELIEU.

A la bonne heure ! car je l'y aurais envoyé, moi.

FLORINE.

Quoi ! monseigneur !... après m'avoir promis....

RICHELIEU.

Mais permettez.... ce n'est pas là une affaire de coulisses, mademoiselle Florine. C'est un outrage fait à notre famille.... aux gens de quelque chose... Il faut réprimer cela...., Voilà M. Château qui sera de mon sentiment...

CHATEAU.

Sans contredit, monseigneur. (*A part.*) Quel politique consommé !

RICHELIEU, *continuant sa phrase.*

Quoiqu'il soit lui-même fort désintéressé dans la question.... ne datant que de M. son père tout au plus. (*M. Château paraît décontenancé.*)

FLORINE.

Monsieur le maréchal, j'attache un prix singulier à cette faveur.

RICHELIEU.

Ah ça... ce petit René est donc le protégé de toutes les femmes de Paris ! J'ai reçu je ne sais combien de lettres mystérieuses à son sujet... et toutes d'une écriture de femme... Je le pousse... espérant toujours qu'il m'en reviendra quelque chose, et, ma foi, il ne m'en revient rien... j'en ai de l'humeur... Le petit vaurien ira à la Bastille... Il faudra bien que la fée mystérieuse se montre... que diable ! Je veux bien jouer.... mais je désire au moins connaître l'enjeu.

REMY, *annonçant avec mystère.*

Monseigneur....

RICHELIEU.

Qu'est-ce ?

REMY.

C'est une dame voilée et masquée, qui demande à entretenir un moment son excellence.

RICHELIEU.

Amène-la, mon enfant.... Eh bien ! M. Château, vous voyez, j'ai soixante ans... on ne veut pas me laisser mourir en paix !

CHATEAU.

On sait trop, monsieur le maréchal, que Mars est immortel.

RICHELIEU, *à Florine.*

Hé ! hé ! ne t'ai-je pas dit qu'il ne tarissait point !... Cet homme-là était de taille à inventer la mythologie... si on lui en eût laissé le temps.

FLORINE.

Monseigneur, êtes-vous inexorable? Ce pauvre jeune homme...

RICHELIEU.

Quant à cela, ma toute belle... hé! tiens! voici Fronsac.... ce sont ses affaires.

SCENE IV.

FLORINE, FRONSAC, CHATEAU.

FRONSAC, *du fond.*

Mon père, je vous salue... (*Descendant.*) Je viens...

RICHELIEU.

Vous venez, monsieur, me demander deux choses... la première, c'est que je vous fasse hériter le plus tôt possible....

FRONSAC.

Ah! monsieur!

RICHELIEU.

Je vous la refuse... La seconde... c'est que je vous autorise à disposer du petit René... Je vous l'accorde.

FRONSAC.

Vous avez donc appris...

RICHELIEU.

Oui... oui... c'est bien. Songez seulement que la générosité sied à un homme de votre nom... et au bout de cinq ou six mois, ou un an tout au plus... Enfin... dites-moi, Fronsac, avez-vous vu la belle qui est en bas?

FRONSAC.

Je l'ai entrevue dans sa chaise... Ah! monsieur, il me semble que vous oubliez fort vos engagements vis-à-vis de la faculté.... Vous aviez promis d'enrayer.

RICHELIEU.

Enrayer, oui.... mais... dételer, ah! non.

REMY, *entrant.*

Monseigneur....

RICHELIEU.

La voici. (*La Chanoinesse, masquée et voilée, paraît au fond. Richelieu lui offre la main et la conduit vers la porte de gauche. En passant près de Florine, la Chanoinesse lui serre la main, puis elle sort par la gauche avec le Maréchal.*)

SCENE V.

FLORINE, FRONSAC, CHATEAU.

CHATEAU, *dans l'extase.*

Quel homme que monsieur votre père, monsieur le duc!

FRONSAC, *qui avait suivi du regard la dame voilée.*

Ah! votre serviteur, monsieur Château!... Je ne vous avais pas aperçu!... Dites-moi, Florine, vous connaissez donc cette princesse?

FLORINE.

Il y a apparence qu'elle me connaît... je n'en sais pas davantage... Monsieur le duc, est-il possible que vous gardiez rancune à M. René, un enfant?

FRONSAC.

Ho! ho! il paraît que le drôle a, par dessus compte, l'inconvénient d'être mon rival auprès de vous, mon infante?

FLORINE.

Nullement... Mais si vous avez la cruauté de faire enfermer ce jeune homme, je prendrai de vous une petite opinion, monsieur le duc.

FRONSAC.

Holà! hé! qu'est-ce?

FLORINE.

Sérieusement, monsieur le duc, pouvez-vous en vouloir à cet enfant pour une vivacité?... pour une méprise?...

FRONSAC.

Je ne lui en veux point... Qu'est-ce que cela me fait, ce petit bonhomme?

CHATEAU.

Généreux... comme le héros lui-même.

FRONSAC.

Seulement, je l'envoie passer un an ou deux à la Bastille.... afin que la canaille ne prenne pas exemple de lui pour s'oublier vis-à-vis des honnêtes gens.

CHATEAU, *à part.*

Politique... comme son père.

FRONSAC.

Eh! vertudieu, je ne suis pas un ogre, moi, mais j'entends qu'on se tienne à sa place... chacun dans sa chacunière. Voilà M. Château, qui est déjà quelque chose cependant, un riche financier... comme qui dirait un quart de noble... Eh bien! il ne viendrait pour cela me manger dans la main: il a de la raison... il sait que Fronsac et Château cela fait deux... Mon Dieu! si tous les bourgeois étaient de son naturel... et il y en a pas mal, Dieu merci!... cela serait charmant... le monde irait tout seul et toujours de même à perpétuité!... Mais quant à ces petites gens qui s'avisent de vouloir exister pour leur compte... Morbleu! on est bien forcé de leur donner sur les doigts... Que deviendraient nos arbres, toute belle, si on ne les échenillait de temps en temps?

FLORINE.

Hé ! je me moque de vos arbres ! monsieur le duc... je ne veux pas, moi Florine, entendez-vous... je ne veux pas que monsieur René aille à la Bastille.

FRONSAC, *coquetant.*

Tu ne veux pas, toi... tu ne veux pas, toi ! hé ! danses-tu ce soir dans Zémire ?

FLORINE.

Monsieur le duc, déchirez cette lettre de cachet, et je danserai pour vous mon pas des nuages !

FRONSAC.

La pas des nuages ! Aie ! je suis pris... Mais n'est-ce pas ton protégé, cela?... Eh bien ! s'il est accommodant, je ne dis pas... je ne suis pas un ogre...

SCENE VI.

RENÉ, FLORINE, CHATEAU, FRONSAC.

RENÉ, *saluant.*

Monsieur le duc. (*Bas à Florine.*) Eh bien ! mademoiselle ?

FLORINE.

Eh bien ! monsieur, il me semble que l'orage s'apaise... n'est-ce pas, monsieur le duc ?

FRONSAC.

Qu'il me fasse des excuses convenables, et nous verrons.

FLORINE, *suppliant le jeune homme.*

Monsieur René !

CHATEAU.

Monsieur, vous le devez...

RENÉ.

Mais j'ai déjà eu l'honneur, monsieur le duc, de vous exprimer le vif regret que j'éprouve de mon emportement ; les bons offices dont me comble monsieur le maréchal de Richelieu m'obligent, envers tout ce qui lui tient, à un respect dont je suis inconsolable, monsieur le duc, de m'être écarté envers vous.

FRONSAC.

Est-ce tout ? Voilà des excuses qui pourraient être bonnes entre égaux, monsieur...

RENÉ.

J'éprouve à vous les faire, monsieur le duc, autant de confusion que si j'avais l'honneur d'être votre égal.

FRONSAC, *pirouettant sur ses talons, et apercevant dans la galerie un exempt et des gardes.*

Ma foi ! voici monsieur qui arrive à propos pour vous mon-

trer le cas que j'en fais. (*Il s'assied, et l'Exempt paraît au fond.*)

FLORINE.

Mais que vous faut-il de plus, monsieur le duc ?

FRONSAC.

Qu'il avoue que sa conduite a été d'un fat, voilà tout.

RENÉ, *ému.*

Monseigneur, j'aime mieux renoncer à votre bienveillance qu'à votre estime. (*A Florine.*) Adieu, mademoiselle, et merci... (*Bas.*) Dites-lui, puisque vous le connaissez... que je suis heureux de souffrir pour elle, et...

FRONSAC, *toujours assis.*

A-t-on fini de s'attendrir là-bas? Monsieur l'Exempt, faites votre office. (*L'Exempt fait un pas quand Richelieu rentre donnant la main à la dame voilée. — Moment de silence.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, *à l'Exempt sur la porte.*

Monsieur, retirez-vous. . je me porte caution pour ce jeune homme. (*L'Exempt salue et se retire, ainsi que les gardes. Mouvement de surprise. — Richelieu reconduit la dame voilée, jusqu'au fond en dehors, et la salue.*)

FLORINE.

Ah !

CHATEAU.

Toujours lui !... Quel homme, mademoiselle !

FLORINE.

Monsieur Château, je vous permets de baiser ma main.

CHATEAU, *à part, après avoir baisé la main de Florine.*

Le maréchal m'avait pénétré... J'en étais fou... à mon insu.

FRONSAC, *à Richelieu qui redescend la scène.*

Il me semblait, monsieur, que vous aviez mis ce jeune homme à ma disposition.

RICHELIEU,

Et je ne prétends pas vous retirer ma parole, monsieur... Seulement... je me joins à Florine pour solliciter la grâce de René. C'est un enfant qui m'est attaché, je crois. De mon côté, soit curiosité, soit habitude de protection, j'ai pris pour lui de l'amitié... Bref... je vous demande sa grâce... (*René passe devant Florine et Château, saisit la main de Richelieu qu'il baise et retourne à sa place.*)

FRONSAC.

Mon père, après une offense publique, je manquerais à ce que je me dois...

RICHELIEU.

Vous me refusez ?... Mon pauvre René, tu iras donc à la Bastille... Eh bien ! cela te mettra de pair avec nous autres... tu y trouveras, d'ailleurs, galante compagnie, de grands noms... parbleu ! messieurs de Guiche, de Crillon... de Fronsac !

FRONSAC.

Moi... mon père !

RICHELIEU.

Sans doute, vous ! (*Riant.*) Fronsac, vous demanderez ma chambre !

FRONSAC.

Mais pour quelle faute ?... Qui m'y enverra ?

RICHELIEU, *sérieux.*

Moi... Pour quelle faute ?... pour avoir manqué à votre nom... au mien, monsieur. Cette dame qui sort d'ici est celle que vous avez insultée cette nuit. Elle venait me demander justice.. (*Mouvement de Fronsac.*) Pas un mot... Vous l'avez suivie au sortir du bal, vous avez voulu lui arracher son masque... et c'est en la défendant contre vos gentillesses que René vous a offensé... Vous irez avec lui à la Bastille... ou il n'ira pas, choisissez.

FRONSAC, *riant de mauvaise grâce.*

Ma foi, mon père, réflexion faite, la Bastille ne me revient point. Nous sommes brouillés, elle et moi, depuis que j'y ai passé une nuit dans la compagnie d'un notaire.

RICHELIEU.

René, remerciez M. de Fronsac. (*Fronsac reçoit avec hauteur le salut de René.*)

RICHELIEU, *à Fronsac.*

Et vous, monsieur, remerciez René. (*Fronsac, dépité, s'incline légèrement.*) Maintenant, voilà Florine qui va nous dire à M. Château et à moi... (*M. Château fait un geste de confusion.*) je veux dire à moi et à M. Château...

FLORINE.

Quoi ! monsieur le maréchal?

RICHELIEU.

Tu vas me dire, ma charmante, le nom, la demeure et la condition de l'inconnue voilée.

FLORINE.

Je ne la connais pas. Votre servante, monseigneur. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE VIII.

RENÉ, CHATEAU, RICHELIEU, FRONSAC.

RICHELIEU.

Parbleu ! voilà du singulier, messieurs !... Florine discrète !...

ou je me trompe fort, ou nous allons voir tout à l'heure quelque chose d'horrible!... il va sourdre une rosière quelque part... Mais voyons, messieurs, il faut approfondir cela... Cette dame, qui connaît Florine... qui va au bal masqué... et qui en fin de compte demeure dans une espèce de couvent...

CHATEAU, *riant.*

Dans un couvent!... souffrez que j'en rie à mon aise, monsieur le maréchal.

RICHELIEU.

Riez, monsieur Château... Ne m'avez-vous pas dit dans un couvent, Fronsac?

FRONSAC.

Mieux que cela, monsieur. Vous savez cette mystérieuse maison, cette thébaïde murée, grillée et fortifiée, qui se trouve près de l'Arsenal, à droite... qu'on appelle l'Ermitage de l'Arsenal...

CHATEAU, *très-sérieux tout à coup.*

Juste ciel! mais c'est dans cette maison que ma nièce achève son éducation!...

RICHELIEU.

C'est cela! c'est la nièce de M. Château.

CHATEAU.

Si je le croyais!...

RICHELIEU.

Bon! bon! quand elle serait un peu gaillarde comme son oncle... Au reste, vous devez vous tromper, M. Château... car cette maison, cette thébaïde, dont parle M. de Fronsac, n'est ni un couvent ni un pensionnat... elle sert simplement de retraite à une femme de beaucoup de vertu et d'esprit... à ce qu'on dit... car la cour en parle... sans l'avoir jamais vue... quoiqu'elle passe pour être l'amie particulière de Mesdames.

CHATEAU.

Justement... c'est madame la chanoinesse de Reuilly, monseigneur.

RICHELIEU.

Eh bien, est-ce que c'est votre nièce, cette chanoinesse?

CHATEAU.

Non, monseigneur... mais ma nièce demeure avec elle.

RICHELIEU.

Mais ce n'est pas possible, Château, vous vous trompez de porte. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir... Mon oncle, monsieur le cardinal de Noailles, qui demeure à côté, est le directeur de cette édifiante personne... Il me disait encore hier qu'elle vivait dans une solitude absolue entre ses livres et son jardin. Le

roi lui a offert en vain la surintendance de la maison de Saint-Cyr. Elle a dit qu'elle n'avait pas trop de tout son temps pour travailler à son propre salut. Eh bien, il paraît qu'elle n'y travaille que le jour à son salut... et que, la nuit venue, elle débâtit.

CHATEAU.

J'ai l'honneur de répéter à M. le maréchal que c'est elle-même qui fait l'éducation de ma nièce.

RICHELIEU.

Impossible, encore une fois... Expliquez-vous?

CHATEAU.

Il y a un an, je reçus la visite de cette dame, dont la beauté m'éblouit d'abord.

RICHELIEU.

Ah! elle est belle?

CHATEAU.

Un port de déesse, monseigneur.

RICHELIEU.

Je gage que vous lui fîtes un méchant parti, monsieur Château?

CHATEAU.

Je n'en eus même pas la pensée, monsieur le maréchal, tant elle m'inspira de respect.

RICHELIEU.

Et elle vous demanda votre nièce?

CHATEAU.

Oui, monseigneur... de plus elle me remit une lettre de la propre main de madame Louise... la pieuse fille du roi...

RICHELIEU.

Et cette lettre?

CHATEAU.

Cette lettre... que j'ai gardée... m'engageait à céder au désir de madame la chanoinesse. Je ne pouvais, je ne devais pas hésiter.

RICHELIEU.

Voyons, messieurs, qu'est-ce que cela signifie? Y comprenez-vous quelque chose?

FRONSAC.

Je comprends seulement que l'inconnue du bal est ou la chanoinesse, ou la nièce de M. Château... car je suis parbleu bien certain de l'avoir vue se faufiler dans l'Ermitage... et puisqu'elles en sont les seules habitantes...

RICHELIEU.

Mais, j'y pense... René doit connaître celle dont il a si chaudement pris la défense?

RENÉ.

Hélas! non... Monseigneur, je ne l'ai vue que masquée

RICHELIEU, *croisant les bras et toisant d'un air de pitié Fronsac et René.*

Comment! vive Dieu! vous êtes là deux jeunes gens épris de la même beauté depuis des mois... et, à vous deux, voilà tout le chemin que vous avez fait!... C'est une honte pour ma maison! Ça, Remy! (*Remy entre du fond.*) Un habit. (*Il sort par la porte de gauche.*)

FRONSAC.

Qu'allez-vous faire, monseigneur?

RICHELIEU.

J'ai soixante ans, mon fils... mais sachez que j'ai encore le jarret assez bon pour escalader une muraille... quand il y a derrière une garnison ennemie... ou simplement une belle personne voilée.

FRONSAC, *riant.*

Soit, monseigneur... mais vous me permettrez de profiter de l'avertissement pour essayer de vous prévenir dans la place... ou tout au moins de vous en barrer l'entrée.

RICHELIEU.

Monsieur... je vous donne carte blanche! et à vous aussi, René...

RENÉ, *souriant.*

Ah! merci, monseigneur; car je serais mort plutôt que de vous manquer de respect... et vous vous attaquez à la plus chère, à l'unique espérance de ma vie.

RICHELIEU.

Bien! bien! jeune cœur! Cela passera... En attendant, unissez-vous tous deux : mettez-vous chacun d'un côté de la porte... Allez, mes amis. (*Il va s'asseoir à sa toilette qui est au fond, à gauche, prend une petite glace et arrange sa coiffure.*)

FRONSAC.

Mon père, je vous jure que je vais échelonner mes mousquetaires tout autour de l'Ermitage.

RICHELIEU.

Echelonnez, Fronsac, échelonnez... Si vous m'en croyez, vous ferez venir du canon!

CHATEAU.

Mais, monsieur le maréchal, si, par hasard, c'était ma nièce?

RICHELIEU.

Est-elle jolie, votre nièce?

CHATEAU.

Des plus agréables, monseigneur.

RICHELIEU.

Ma foi, en ce cas, allez-vous échelonner aussi!... Allez, allez, messieurs!... car, en vérité, si nous partons en même temps, je vous vole comme dans un bois!

FRONSAC *et* RENÉ, *sortant avec précipitation.*

Soit... à l'Ermitage de l'Arsenal!

CHATEAU.

A l'Ermitage de l'Arsenal! (*Il sort.*)

RICHELIEU.

Bonne chance, messieurs! (*A Remy qui entre avec l'habit.*) Quelle heure est-il, Remy?

REMY.

Deux heures, monsieur le maréchal.

RICHELIEU, *assis.*

Bon! apporte-moi un autre habit! j'ai déjà vu celui-là quelque part... Voyons... il faut être bon prince... Je leur donne jusqu'à deux heures et demie... et puis après cela... ma foi! gare!

ACTE II.

Un jardin; plates-bandes et massifs d'arbres; hautes murailles dans le fond. — A droite, un pavillon dont la façade est un peu en retour vers la droite; au pavillon, une porte avec trois ou quatre marches; fenêtre à balcon, face au public. — A gauche, sur l'avant-scène, un banc de jardin; près du pavillon, une chaise de jardin.

SCENE I.

LOUISON, *assise et lisant.* MARIE *travaille,* BLAISE, *jardinier, écoute appuyé sur sa fourche.* (*Louison et Marie sont sur le banc du jardin.*)

LOUISON, *lisant :*

« Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor » parla ainsi à Télémaque : Vous avez charmé la déesse en lui » expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie » vous ont tiré; par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage » son cœur, et que vous préparer une dangereuse captivité; elle » s'était engagée à vous apprendre quelle a été la destinée » d'Ulysse; elle a trouvé moyen de parler longtemps sans rien » dire... »

BLAISE.

Ah! c'est bien vrai, ça, par exemple!

LOUISON.

Est-ce qu'on vous demande votre avis, à vous, malappris ?

BLAISE.

Mais, dame Louison, je ne lui en veux pas pour cela, à votre déesse. Qu'elle cause !... qu'elle bavarde !... elle fait bien, sans ça elle s'ennuierait dans son île. C'est comme moi dans l'Ermitage. Je me fais la conversation à moi-même, je cause pour causer, je parle à mes choux, je leur dis : Bonjour, mes enfants, bonjour, Blaise, que je fais, comme s'ils me répondaient... Ça va bien, ce matin ; ça ne va pas mal, et toi, mon garçon... Mais, tout de même, mes enfants, vous êtes bien honnêtes... Il n'y a pas de mal, quoi ! il n'y a pas de mal !

MARIE.

Pauvre Blaise !

LOUISON.

Qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi n'êtes-vous pas à votre ouvrage ?

BLAISE.

Je ne travaille pas aujourd'hui, c'est fête.

LOUISON.

C'est fête ? Quelle fête ?

BLAISE.

La mienne, Saint-Blaise. Je me suis dit : Je m'en vais me régaler à ne rien faire. C'est ce que je fais. (*Il pose sa fourche contre un arbre près du banc.*)

LOUISON.

C'est ce que vous faites toute la semaine, paresseux.

MARIE, *quitte son ouvrage et descend la scène à droite.*

Voyons, ne le grondez pas, dame Louison, puisque c'est sa fête. Si j'avais su cela, mon ami Blaise, je vous aurais donné un bouquet. (*Il descend la scène et se trouve au milieu.*)

BLAISE.

Ah ! mademoiselle Marie, je n'ai qu'à vous mirer, et v'là le bouquet !

MARIE.

C'est un joli compliment, cela, Blaise ; voilà un petit écu pour vous payer de la peine que vous avez eue à le trouver.

BLAISE.

Ah ! je n'ai pas eu de peine, mademoiselle ; mais, puisque vous êtes si bonne, vous devriez bien demander pour moi à madame la chanoinesse la permission de sortir quelquefois de l'Ermitage.

LOUISON.

Ne l'écoutez pas, mademoiselle.

MARIE.

Vous vous ennuyez donc, Blaise?

BLAISE.

Si je m'ennuie, mademoiselle! mais j'ai quelquefois envie de me jeter la tête la première dans le bassin qui est là!

MARIE.

Ah! mon Dieu!

BLAISE.

Il n'y a qu'un an que vous êtes ici, vous, mam'selle; il y en a plus de quatre que j'y suis, moi, et sans jamais être allé plus loin que le bout de la rue. C'est l'ordre de madame la chanoinesse, et il faut bien lui obéir, puisque c'est elle qui m'a sauvé de la misère, et qui donne du pain à mes parents; dame! elle est bonne, mais elle est trop sévère; ne jamais sortir, c'est bon pour des moines; mais moi, je ne suis pas un moine, je suis un homme.

LOUISON, *l'interrompant vivement, à demi-voix.*

Silence, malheureux!

BLAISE, *à demi-voix.*

Il n'y a pas de silence, malheureux! Je suis un homme, quoi!... (*Haut.*) Ah! mademoiselle Marie, si je pouvais seulement me promener tout un jour dans Paris! Je n'ai jamais vu Paris, moi.

MARIE.

Pauvre garçon!

BLAISE.

Et puis, c'est que j'ai un rève, voyez-vous... j'ai une idée qui ne me lâche ni le jour ni la nuit, qui me fera mourir si je n'y arrive pas...

MARIE.

Et qu'est-ce que c'est?

LOUISON, *inquiète.*

Chut!

BLAISE.

Il n'y a pas de chut!

MARIE.

Voyons, qu'est-ce?

BLAISE, *avec énergie.*

Je voudrais voir Montmartre! oh! Montmartre

MARIE.

Eh bien, vous verrez Montmartre, mon ami Blaise.

BLAISE.

Vrai! mams'elle!

MARIE.

Je vous le promets.

BLAISE.

Ah ! je m'en vais travailler de bon cœur à présent... (*On sonne.*)

LOUISON.

Allez ouvrir, Blaise ; c'est probablement madame la chanoinesse qui revient...

BLAISE.

Ah ! Montmartre ! je te verrai donc enfin ! (*Il sort en courant à gauche.*)

SCENE II.

LOUISON, MARIE.

LOUISON.

Vous êtes trop bonne pour ce paresseux-là, mademoiselle.

MARIE.

Il m'amuse ; et puis, dame Louison, n'ai-je pas de mon côté mes ennuis et mes chagrins ?

LOUISON.

Vous, des ennuis ! des chagrins ! et que ne les confiez-vous à madame, ils seraient bientôt passés !

MARIE.

Je ne les lui cache pas, dame Louison, et elle m'écoute avec sa bonté ordinaire, elle me dit d'espérer ; mais comment veux-tu que j'espère, dis-moi, quand je ne sais pas même s'il est mort ou vivant ?

LOUISON.

Mort ou vivant ? Mais monsieur votre oncle paraît jouir d'une belle santé.

MARIE.

Mon oncle ! il s'agit bien de lui !

CHATEAU, *à la cantonade.*

Assez bien, mon garçon, ou plutôt, non, cela ne va pas bien ; c'est-à-dire, je n'en sais rien.

MARIE.

Mais, c'est mon oncle ? (*Entrent M. Château et Blaise.*)

SCENE III.

LOUISON, CHATEAU, BLAISE, MARIE.

MARIE.

Bonjour, mon oncle !

CHATEAU, *l'embrassant.*

Bonjour, mademoiselle ma nièce. Madame la chanoinesse est donc sortie, dame Louison?

LOUISON.

Depuis ce matin, monsieur.

CHATEAU.

Et où pensez-vous qu'elle soit?

LOUISON.

Mais probablement chez monseigneur le cardinal de Noailles; car elle nous a dit de lui envoyer sa chaise chez Son Eminence.

CHATEAU.

C'est près d'ici; je vais y courir. Dites-moi, dame Louison, ne pourrais-je pas emmener ma nièce avec moi?

LOUISON.

Eh! monsieur, vous savez bien ce qui est convenu avec madame la chanoinesse.

CHATEAU.

Sans doute; mais il y a des circonstances, il y a des considérations, dame Louison, qui font que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

BLAISE.

Ça, c'est vrai.

CHATEAU, *le poussant.*

Est-ce que je te parle, à toi? Approchez, ma nièce; faites bien attention à ce que je vais vous dire... (*Il la regarde fixement.*) Comment vous portez-vous?

MARIE, *riant.*

Mais, pas mal, mon oncle, je vous remercie.

CHATEAU.

Hon! Comment avez-vous dormi la nuit passée?

MARIE.

Fort bien, mon oncle.

CHATEAU.

Hon! à quelle heure êtes-vous rentrée?

MARIE.

Comment, rentrée? Il faudrait d'abord que je fusse sortie.

CHATEAU.

Hon!... (*A part.*) Elle est bien fine si elle me trompe! (*Haut.*) C'est bien, mademoiselle. Puisqu'il m'est impossible de vous emmener, entrez là, et n'en sortez pas jusqu'à mon retour.

MARIE.

Oui, mon oncle. (*Elle monte le perron du pavillon.*) Mais

qu'est-ce donc qui se passe, mon Dieu!... (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCENE IV.

LOUISON, CHATEAU, BLAISE.

LOUISON.

Pourquoi donc enfermer cette pauvre petite, monsieur?

CHATEAU.

Prudence est mère de sûreté, dame Louison; derrière la croix se tient le diable. Je suis passablement inquiet, dame Louison.

LOUISON.

Inquiet?

CHATEAU.

Au reste, il n'y a point de danger si vous êtes fidèles, si vous ne vous laissez pas corrompre, si vous ne laissez pénétrer ici aucun étranger.

LOUISON.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur? est-ce qu'il va venir des voleurs?

CHATEAU.

Peut-être! Mes amis, soyez fidèles, ou vous êtes perdus. Moi, je cours rejoindre votre maîtresse, et je la ramène.

LOUISON.

Ah! mon Dieu!... attendez... monsieur, je vais vous ouvrir la petite porte du potager, cela vous abrégera la route de moitié.

CHATEAU.

Vite, vite, ma bonne dame; et toi, mon garçon, ne t'endors pas.

BLAISE.

Non, monsieur. (*Château et Louison sortent à droite.*)

SCENE V.

BLAISE, *seul, puis* LOUISON.

BLAISE.

Eh ben! je m'en doutais, moi, qu'il y avait des malfaiteurs sous jeu... Ce matin encore, j'ai vu des pas le long du mur jusqu'à la porte du pavillon de madame, et ce n'est pas la première fois, non, et même que j'ai cru entendre un petit trottinement la nuit passée, et que pour moins de rien je me serais levé, si je n'avais pas craint la fraîche... (*On sonne.*) Ah! les v'là, dame Louison!

LOUISON, *accourant.*

Quoi? (*On sonne de nouveau.*)

BLAISE.

Les v'là!...Je n'ouvre pas!

LOUISON.

Et si c'est madame! poltron!

BLAISE.

Tiens, au fait! si c'est madame!

LOUISON.

Regardez par le guichet avant d'ouvrir.

BLAISE, *s'éloignant.*

Oui, oui, je m'en vais regarder par le guichet. (*Il fait quelques pas, puis revient.*) Et si ce n'est pas madame?... Tiens, au fait, je le verrai bien, puisque je vais regarder par le guichet. (*Il s'éloigne en parlant.*)

LOUISON, *seule.*

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il a?... Il devient maniaque comme un vieux garçon.

BLAISE, *hors de vue.*

C'est elle! c'est madame la chanoinesse!

LOUISON.

Ah! Dieu soit loué!

BLAISE, *hors de vue.*

Entrez, madame; par ici, vous autres, par ici. (*Paraît la chaise de la Chanoinesse, que Fronsac, vêtu en homme de peine, porte par devant, et Réné par derrière.*)

SCENE VI.

LOUISON, BLAISE, FRONSAC, RÉNÉ, *puis* RICHELIEU.

LOUISON.

Ah! madame, que vous faites bien d'arriver!

BLAISE.

Ah! oui, madame, monsieur Château sort d'ici, il dit qu'il doit venir des malfaiteurs.

FRONSAC, *posant la chaise.*

Ouf! je suis curieux de savoir ce que mon père pensera de ce tour-ci.

RÉNÉ, *descendant la scène.*

Dieu merci, j'arrive le premier, et Fronsac ne se doute pas... Monsieur de Fronsac!...

FRONSAC.

Vous ici!

RÉNÉ.

Allons, je vois que nous avons eu la même idée.

FRONSAC.

Silence, monsieur! débarrassons-nous d'abord de la chanoinesse, nous verrons ensuite!

BLAISE, *ouvrant la porte de la chaise.*

Oui, madame, monsieur Château... Ah!... (*Richelieu sort de la chaise. Tous poussent un cri.*)

RICHELIEU.

Merci, camarades, merci de la peine. Rassurez-vous, mes bonnes gens, rassurez-vous. Vous voyez bien que je viens de la part de votre maîtresse, puisqu'elle m'a prêté sa chaise. (*A Blaise.*) Tu disais, mon garçon, que monsieur Château était venu vous avertir que des malfaiteurs...

LOUISON.

Devaient s'introduire ici, oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Précisément, madame la chanoinesse m'envoie pour vous prêter main forte. Soyez tranquilles; maintenant que je suis dans la place, je vous garantis qu'ils n'y entreront pas. Vous n'êtes pas gens à vous laisser corrompre?

LOUISON.

Ah! non, monseigneur; monsieur Château nous a bien recommandé d'être fidèles.

RICHELIEU, *leur donnant à chacun une bourse.*

Très-bien! alors, prenez ceci.

LOUISON *et* BLAISE.

Mais, monseigneur...

RICHELIEU.

C'est pour récompenser votre fidélité. Voici deux compagnons qui vous aideront à faire bonne garde. Je vais leur donner mes instructions.

BLAISE, *à Louison.*

Ce n'est pas un voleur, toujours.

RICHELIEU, *prenant à part Fronsac et Réné.*

Vous voyez que je suis généreux, messieurs, je vous garde. Respect aux vaincus.

FRONSAC.

Comment, mon père, c'était vous?

RICHELIEU.

Très-probablement.

RÉNÉ.

Mais de grâce, comment avez-vous pu, monseigneur?...

RICHELIEU.

Rien de plus simple... La chaise de la chanoinesse était dans

l'antichambre du cardinal, je me suis mis dedans... voilà tout... Les porteurs ont descendu la chaise jusqu'à ce couloir obscur où vous les avez relayés. Les drôles ont reçu de trois côtés... Ce peuple a de l'esprit vraiment... Comme vous êtes mis, mon pauvre Fronsac! vrai, vous n'avez pas l'air de quelqu'un... A présent, il ne nous reste qu'à faire de notre mieux chacun de notre côté. Allons, rangez cette chaise. (*A Blaise.*) Mon ami, vous placerez ces deux hommes en sentinelle aux endroits les plus faibles de la place... puis, vous les ferez rafraîchir, car ce n'est pas léger, cette chaise, n'est-ce pas, mes braves? (*Après avoir remis la chaise au fond, Fronsac, Réné et Blaise sortent à gauche.*)

SCÈNE VII.

RICHELIEU, LOUISON.

RICHELIEU.

Quant à vous, ma chère dame... dame?...

LOUISON.

Louison, monseigneur.

RICHELIEU.

Ah! c'est bien vous... Eh bien, ma chère dame Louison, vous allez vous rendre en toute hâte près de votre maîtresse, chez M. le cardinal de Noailles... Vous comprenez, se trouvant mal dans une maison où il n'y a pas une seule femme...

LOUISON.

Elle s'est trouvée mal, monseigneur?

RICHELIEU.

Jugez donc, en apprenant l'horrible complot!

LOUISON.

L'horrible complot! O mon Dieu! qu'est-ce donc qui a le cœur de comploter contre ma bonne maîtresse?

RICHELIEU.

Ne m'en parlez pas, ma pauvre Louison, il y a des gens qui ne respectent rien... Voyons, partez, partez.

LOUISON.

Oui, monseigneur. (*Elle ferme la porte du pavillon et emporte la clef.*) Je ne sais pas pourquoi, mais je me méfie... J'y cours, monseigneur.

RICHELIEU.

Au moins, ayez bien soin de refermer la porte.

LOUISON.

Oui, monseigneur. (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU *seul, puis* MARIE.

RICHELIEU.

La chanoinesse est encore chez le cardinal, cela nous donne un peu de temps. Au reste, je ne sors plus d'ici que maître de son secret. La complication de la nièce à Château achève de m'intriguer sur le compte de cette sournoise chanoinesse; il faut qu'il y ait au fond de tout cela quelque étrange mystère d'amour ou de haine. La chanoinesse doit être un démon ou un ange: si c'est un démon, je tâcherai de lui couper les griffes; si c'est un ange, eh bien, on essaiera de lui couper les ailes... Il s'agit d'abord de savoir si c'est elle qui va au bal, ou bien si c'est la petite nièce. La vieille a emporté la clef du pavillon, c'est que l'enfant est là; il faut que je lui parle... (*Il frappe à la porte avec sa canne.*) Rien!... (*Il frappe une seconde lois.*) Rien! ma foi! cassons les vitres! (*Il monte sur une chaise de jardin et casse une vitre d'un coup de canne. On entend un cri. Marie entr'ouvre la fenêtre tout doucement.*) La voici qui se hasarde; mais elle est charmante!

MARIE, *après avoir regardé Richelieu, pousse un second cri, puis elle s'avance sur le balcon avec curiosité.*

Tiens! tiens!... c'est singulier...

RICHELIEU.

Pardon, mademoiselle, je vous ai un peu effrayée...

MARIE.

Oui, un peu d'abord; j'ai cru que c'était des voleurs, mais je suis toute rassurée.

RICHELIEU.

Si elle me connaissait, elle le serait moins.

MARIE.

Bonjour, monsieur de Richelieu.

RICHELIEU, *stupéfait.*

Comment! est-ce qu'elle est sorcière?

MARIE.

Bonjour, monsieur le duc de Richelieu.

RICHELIEU.

Bonjour, bonjour... mademoiselle Château.

MARIE.

Marie de Vierzon, monseigneur.

RICHELIEU.

La nièce de M. Château?

MARIE.

Pour vous servir, monseigneur.

RICHELIEU.

Et par quel précieux miracle, ma belle enfant, ai-je l'honneur d'être connu de vous?

MARIE.

Et par quel précieux miracle, monsieur le duc, ai-je l'honneur de vous voir ici ?

RICHELIEU.

Elle m'interroge ! Nous sommes bien loin l'un de l'autre, mademoiselle, pour échanger des confidences.

MARIE.

Eh bien, rapprochons-nous !

RICHELIEU.

Elle me confond... Mais, mademoiselle Marie, la clef est enlevée. Vous êtes enfermée dans le pavillon.

MARIE.

Pardon, monseigneur! c'est vous qui êtes enfermé dans le jardin. Vous ne pouvez pas entrer dans le pavillon, mais moi j'en puis sortir (*elle lui montre une clef*), comme vous allez le voir. (*Elle se retire du balcon.*)

RICHELIEU, *seul.*

Soit innocence, soit science supérieure, je dois avouer qu'elle me taille en pièces.

MARIE, *ouvrant la porte et saluant.*

Monseigneur !

RICHELIEU.

Mademoiselle Marie !

MARIE.

Et maintenant, monseigneur, j'espère que vous allez me dire ce qui vous amène à l'Ermitage. Ce n'est pas trop votre place, entre nous.

RICHELIEU, *à part.*

Elle est trop éveillée, c'est elle qui va au bal. (*Haut.*) Mademoiselle Marie, je viens de la part de monsieur votre oncle, vous allez savoir pourquoi; mais de grâce, ma jolie enfant, apprenez-moi d'abord comment vous me connaissez.

MARIE.

Par un portrait de vous fort ressemblant, à ce que je vois.

RICHELIEU.

Un portrait de moi?

MARIE.

Que j'ai vu chez madame la chanoinesse.

RICHELIEU.

Chez madame la chanoinesse ?

MARIE.

Un jour que je furetais dans son garde-meuble.

RICHELIEU.

Dans son garde-meuble ! c'est fâcheux.

MARIE.

Je découvris ce portrait, oublié, me dit-elle, par les anciens propriétaires; votre nom était au bas, monseigneur; madame la chanoinesse en prit occasion de me faire de la morale... C'est que, voyez-vous, monseigneur, madame la chanoinesse a une méthode d'éducation à elle.

RICHELIEU.

Il y paraît...

MARIE.

A ce que dit madame la chanoinesse, monseigneur, il ne faut pas cacher aux jeunes filles qui doivent vivre dans le monde les dangers qu'on y rencontre, mais bien plutôt les leur montrer, parce que l'ignorance trop grande n'est qu'une chance de péché de plus. Pardon, monseigneur, je bavarde, je vous ennuie peut-être!

RICHELIEU.

Du tout, mademoiselle, continuez; vous me mystifiez, mais vous ne m'ennuyez pas.

MARIE.

C'est que, voyez-vous, monseigneur, après que madame la chanoinesse m'eut parlé longtemps de vous, je lui dis : Eh bien ! si je le rencontre jamais, moi, ce duc de Richelieu, qui se moque de toutes les femmes, je me moquerai de lui, et c'est ce que je fais, monseigneur.

RICHELIEU.

A merveille, mon enfant... Ainsi, madame la chanoinesse vous parla longtemps de moi ?

MARIE.

De vous, monseigneur, et de tous ceux qui trompent les femmes, en leur faisant croire qu'ils les aiment, et elle m'enseigna aussi le secret de n'être pas trompée; voilà pourquoi vous me voyez si tranquille avec vous.

RICHELIEU.

Et ce secret ?...

MARIE.

C'est de ne pas vous croire et de ne pas vous craindre.

RICHELIEU.

Vous êtes ravissante, mon enfant.

MARIE.

Je ne vous crois pas, monseigneur.

RICHELIEU, *la menaçant.*

Prenez garde !

MARIE.

Monseigneur, je ne vous crains pas.

RICHELIEU.

Vous avez tort, mademoiselle Marie, car j'ai ma vengeance prête. Vous me trompez, ou plutôt vous vous trompez vous-même; je vais vous dire, moi, le secret qui fait que vous êtes si tranquille, c'est que vous avez la véritable, la seule sauvegarde d'une femme, c'est que vous aimez quelqu'un.

MARIE.

Monseigneur !

RICHELIEU.

Et ce quelqu'un, pour ne pas le nommer, c'est le petit René !...

MARIE.

René !

RICHELIEU.

Natif d'Orléans, attaché à ma maison pendant quelques mois, maintenant guidon des gendarmes Dauphin; n'essayez pas de nier, mademoiselle Marie.

MARIE, *simplement.*

Je ne nie rien. C'est vrai, je l'aime, et vous avez raison, monsieur le duc; c'est pour cela que je n'ai pas peur de vous.

RICHELIEU.

Mademoiselle Marie, je suis confus de vous avouer à mon âge que vous me faites voyager dans un monde qui m'était inconnu: et cet amour, dites-moi, il ne date pas d'hier?

MARIE.

Oh! non, monseigneur, je puis bien dire qu'il a mon âge. Monsieur René et moi, nous demeurions porte à porte à Orléans; tant que nous fûmes enfants, vous comprenez que nous ne nous doutions de rien; puis voilà qu'un beau jour, c'était dans un jardin, comme ici, il me dit qu'il avait une confidence à me faire... Il me prit la main en tremblant... et comme il ne me disait rien, moi, je me mis à pleurer... nous n'en dîmes pas plus long; mon père arrivait; monsieur René se sauva; mais nous n'avions plus rien à nous apprendre, c'était convenu pour la vie.

RICHELIEU.

Permettez-moi de regretter, mon enfant, que les fleurs de cette idylle se soient fanées dans le mauvais air d'un bal masqué.

MARIE.

D'un bal masqué?

RICHELIEU.

Sans doute, mademoiselle... il n'y a plus à vous en cacher... Après le bal de cette nuit, René vous a suivie, et vous a vue rentrer ici, c'est ce qui a tout découvert.

MARIE.

René? après ce bal? Rentrer ici, moi! je n'ai pas vu René depuis qu'il a quitté Orléans.

RICHELIEU.

Ah! mademoiselle Marie, je ne vous reconnais plus là! Nous savons tous, vous dis-je, vos lettres, vos amours sous le masque, depuis un an.

MARIE.

Depuis un an!...

RICHELIEU.

Votre rencontre cette nuit à l'Opéra...

MARIE.

A l'Opéra!

RICHELIEU.

Sans doute... (*A part.*) Et jusqu'à votre rendez-vous de la nuit prochaine au bal de l'Hôtel de ville!...

MARIE, *très-émue.*

O mon Dieu! mais ce n'est pas moi, monseigneur. Je vous jure que ce n'est pas moi! — O Dieu!... au milieu de ma confiance, cette nouvelle! ô mon pauvre cœur!

RICHELIEU, *à part.*

Décidément la chanoinesse est un démon. (*Haut.*) Mademoiselle, je vous ai affligée bien involontairement... On m'aura abusé par un conte sans apparence...

MARIE.

Oh! monseigneur, n'essayez pas de me tromper... Soyez bon... soyez généreux... dites-moi tout!

RICHELIEU.

Mais, ma pauvre enfant, je ne vous en ai que trop dit.

MARIE.

Ainsi, depuis un an, René est amoureux d'une autre femme... Cette nuit il l'a suivie, il l'a vue entrer ici; mais puisque ce n'est pas moi... c'est donc... Oh! cette idée est affreuse!

RICHELIEU.

Dites-moi, mon enfant, avez-vous quelquefois parlé à madame la chanoinesse de votre amour pour monsieur René?

MARIE.

A elle? — Oui, monseigneur.

RICHELIEU.

Et que vous disait-elle ?

MARIE.

Elle me disait que nous étions bien jeunes tous deux, qu'il fallait attendre, espérer.

RICHELIEU.

Oui, et elle ne vous a jamais laissé entrevoir pour quel intérêt particulier elle avait voulu se charger du soin de votre éducation ?

MARIE.

Jamais, monseigneur. Oh ! mais je devine tout à présent; voyez-vous, elle l'aimait, monseigneur ! elle me retenait ici pour me faire oublier !

RICHELIEU, *à part.*

Oh ! l'instinct de la femme !

MARIE.

Et il m'a oubliée ! — Comprenez-vous qu'il m'ait oubliée, monseigneur ?

RICHELIEU.

Non, mon enfant ; mais voyons, le mal n'est pas irréparable. En supposant que René se soit laissé séduire aux artifices d'une coquette, un seul de vos regards dissipera le charme, René vous reviendra.

MARIE.

Et la confiance, monseigneur, la confiance me reviendra-t-elle ? Non, non, tout est perdu ! je le sens bien ; quand monsieur René reviendrait à moi maintenant, je serais toujours inquiète, je douterais toujours. Ce qu'il me dirait, je saurais qu'il l'a dit à une autre; je penserais, malgré moi, qu'il trouve ses paroles dans sa mémoire et non dans son cœur ; non, ce ne serait plus la même chose, monseigneur; et si vous le croyez, si vous croyez qu'on puisse aimer deux fois avec la même sincérité, avec le même abandon, je vous le dis, monseigneur, tout duc de Richelieu que vous êtes, c'est que vous n'avez jamais aimé !

RICHELIEU.

Mademoiselle, vous me le feriez penser; cependant, je vous le répète, le mal n'est peut-être pas aussi grand que les apparences le feraient croire, et...

MARIE.

Monseigneur, il faut à tout prix que je connaisse mon sort... Ne m'avez-vous pas dit que René avait un rendez-vous ce soir dans un bal masqué à l'Hôtel de ville, avec celle qu'il aime ?...

RICHELIEU.

En effet.

MARIE.

Dans un bal masqué, on peut suivre, épier, entendre, sans être reconnu, n'est-ce pas? Monseigneur, accordez-moi une grâce, conduisez-moi à ce bal...

RICHELIEU.

Moi, que je vous conduise au bal?

MARIE.

Je vous en prie.

RICHELIEU.

Mon enfant, vous ne savez ce que vous me demandez, vous ne connaissez rien du monde; cette démarche...

MARIE.

Pour le repos de ma vie, je vous en supplie, monseigneur!

RICHELIEU, *sérieux.*

Mademoiselle Marie, il y a une heure, j'aurais pu vous faire la proposition que vous me faites; mais maintenant, écoutez-moi bien... Je vous ai dû dans mon arrière-saison une dernière journée de printemps, je ne la flétrirai pas... je refuse.

MARIE.

Monseigneur!... quelqu'un...

RENÉ, *entre à gauche.*

Marie!... est-ce possible?

RICHELIEU.

C'est lui, c'est René.

MARIE.

Ici, sous ce costume...

SCENE IX.

RICHELIEU, RENÉ, MARIE.

RENÉ.

Marie!... c'est bien vous... je vous retrouve enfin!,..

MARIE.

Arrêtez, monsieur, vous commettez une méprise!

RENÉ.

Une méprise!... que voulez-vous dire?... Cet accueil à moi!

MARIE.

Un seul mot, monsieur René. Est-il vrai que plus d'une fois, et cette nuit encore, vous soyiez allé au bal masqué pour y rencontrer une femme?

RICHELIEU.

Eh! non, vous dis-je! c'est une calomnie des méchants!

MARIE.

Répondez, monsieur!

RENÉ.

Hélas!... c'est la vérité!

MARIE.

Vous entendez, monseigneur?

RICHELIEU.

Oui, mais il va s'expliquer. — Expliquez-vous donc, René... On s'explique, dans ce cas-là!...

RENÉ.

Daignez m'entendre, Marie : Jamais on ne m'eût attiré à un rendez-vous, si l'on n'eût pas invoqué votre nom et fait appel à mon amour pour vous... C'était vous que j'espérais trouver la première fois que je me rendis à ce bal.

MARIE.

Et depuis, monsieur, dans toutes les entrevues qui ont suivi, votre erreur n'a point cessé, n'est-ce pas? et c'était encore moi que vous croyiez suivre ici sous ce déguisement, n'est-ce pas?

RENÉ.

Quand cet aveu devrait me perdre, Marie, je serais honteux de nier l'empire, le charme irrésistible que la voix, que les paroles de cette femme inconnue ont exercé sur mon esprit; mais bien que cette vérité soit si étrange qu'elle ressemble à un indigne mensonge, je vous supplie de me croire... Jamais je n'ai cessé de vous aimer, Marie... entre cette femme et moi, votre image fut toujours présente et toujours respectée.

RICHELIEU.

L'enfant les aime toutes deux, voilà le fait.

MARIE.

Monsieur, c'est de la folie ou de l'outrage, et jamais... Grand Dieu! (*Bruit confus de voix au fond du jardin.*)

LA VOIX DE LOUISON.

Ils sont encore ici!

RICHELIEU.

Eh bien, qu'est-ce donc?

SCENE X.

LES MÊMES, FRONSAC; *plus tard*, LA CHANOINESSE, FLORINE, CHATEAU, LOUISON, BLAISE.

FRONSAC, *accourant en riant.*

Ah! ravissant! je la connais maintenant. La voilà qui rentre sous l'égide de Château! La masque de cette nuit, c'est la chanoinesse!

RENÉ.

La chanoinesse! (*Il fait quelques pas vers le fond.*)

FRONSAC.

Et Florine, mon père, Florine qui lui sert de porte-respect!

RICHELIEU.

Florine !

MARIE, *à Richelieu.*

Monseigneur, plus que jamais je veux aller à ce bal. Si vous me refusez j'irai seule... A neuf heures, près de la petite porte du verger, j'aurai la clef. (*Elle se sauve dans le pavillon.*)

RICHELIEU, *la suivant jusqu'à la porte.*

Permettez... Diable de petite tête !. . En vérité, si la chanoinesse ne venait tout à point faire diversion, je penserais à cette enfant plus que de raison... Eh bien, René, reconnaissez-vous aussi la masque de monsieur de Fronsac ?

RENÉ.

Oui, monseigneur ; et certes, je ne sortirai pas d'ici que je n'en aie obtenu audience de gré ou de force.

FRONSAC.

Ni moi, Port-Mahon !

RICHELIEU.

Après moi, messieurs ! (*Entrent la Chanoinesse voilée, Château, Florine, Blaise, Louison.*)

CHATEAU, *parlant dès le fond.*

Les voilà, madame, ce sont bien eux ! Hâtons-nous, de grâce ! Je frémis pour ma nièce... Ah ! Dieu soit loué, elle n'est pas ici !

RICHELIEU, *à la Chanoinesse.*

Madame, ma présence chez vous a besoin d'une explication, que je serais heureux de pouvoir vous donner sans témoins. (*La Chanoinesse le salue et lui montre de la main Château qui semble embarrassé. Florine répète le même geste et fait un pas en arrière, isolant Château en face de Richelieu.*) Vous avez quelque chose à me dire, monsieur Château ?

CHATEAU, *troublé, à part.*

Funeste conjoncture ! Monsieur le duc, monsieur le maréchal... Monseigneur, je suis oncle. Ce titre m'impose une sollicitude que votre présence en cette maison a dû mettre aux abois. J'ai supplié madame la chanoinesse de me venir en aide, dans un combat trop au-dessus des forces d'un mortel. Madame la chanoinesse y a consenti, et pour cette fois la sagesse de Minerve a prévalu, monsieur le maréchal, contre l'industrie de Cupidon.

RICHELIEU.

Au bout du compte, que voulez-vous dire ? (*Château lui présente une lettre.*) Qu'est-ce que c'est ?... Une lettre du cardinal ! (*Il ouvre la lettre.*) Un ministère à former dans la nuit.. Le roi vous attend sans délai... — au diantre ! — votre oncle et ami. — Il y paraît... et ci-joint l'ordre de Sa Majesté... Allons !... (*Se re-

tournant vers la Chanoinesse.) C'est être bien brusquement séparé de vous, madame. Puisqu'il le faut, cependant, je me retire; mais je ne renonce pas à l'espoir de connaître mieux une personne d'une vertu qu'on fait si surprenante, d'une vertu même qui, à en juger par les relations que je vous vois (*il regarde Florine*), est encore plus surprenante qu'on ne la fait. (*Tous entrent dans le pavillon, sauf Richelieu, Fronsac et René.*)

SCÈNE XI.

RENÉ, FRONSAC, RICHELIEU.

FRONSAC, *riant.*

Eh! eh! monsieur, vous voilà en déroute?

RICHELIEU.

Oui, oui, tout à fait... Il n'y a pas là de quoi rire.

FRONSAC.

Mais ce doit être une consolation pour vous, monsieur, de nous voir rester, René et moi, pour achever l'aventure...

RICHELIEU.

Sans aucun doute...

FRONSAC.

Nous vous raconterons demain la suite, cela vous amusera; eh! eh!

RICHELIEU.

Vous êtes bien bons, messieurs... et dites-moi, êtes-vous un peu reposés? Ces épaules?

FRONSAC.

Fort bien, mon père.

RICHELIEU.

Ah! tant mieux, vous m'ôtez un scrupule... Voulez-vous m'approcher la chaise?

FRONSAC.

La chaise?

RENÉ.

Comment, monseigneur...

RICHELIEU.

Voyons, voyons, cette chaise, dépêchons.

FRONSAC.

Ah! mais non, mon père!

RICHELIEU.

Ah! mais je vous demande bien pardon.

RENÉ.

Ah! permettez, monseigneur...

FRONSAC.

Ce serait un peu trop naïf, cela.

RICHELIEU.

Je vous dis que nous allons partir ensemble, comme de bons amis, l'un portant l'autre...

RENÉ.

Pas du tout !

FRONSAC.

Jamais, jamais !

RICHELIEU.

Vous êtes deux enfants... vous allez voir... (*Rentre Blaise, une lanterne à la main. Il sort du pavillon.*) Mon ami, soyez juge : vous avez le visage d'un honnête homme, vous... Voici deux fainéants que j'ai payés d'avance pour la journée ; croiriez-vous qu'ils refusent de me remporter ?

BLAISE.

Justement, madame m'a dit que sa chaise était à vos ordres... et pour quelle raison refusent-ils ?

RICHELIEU.

Ils n'en ont pas de raison, mon ami... Voyons, si vous avez une raison, donnez-la. (*Fronsac, n'ayant rien à répondre, regarde René, qui le regarde de son côté.*) Vous voyez, Blaise... ils n'ont pas même un prétexte... Des hommes que j'ai payés... c'est incroyable ces choses-là.

BLAISE.

Mais alors, ils vous volent !

RICHELIEU.

Positivement... mais il doit y avoir un commissaire dans ce pays-ci ?

BLAISE.

Il y a le corps de garde de l'Arsenal... Je n'ai qu'à appeler, et s'ils ne vous emmènent pas tout de suite, c'est eux qu'on va emmener. Allons, preste ! à vos brancards, les amis ! (*Il remonte au fond.*)

RICHELIEU.

Faites votre choix, messieurs.

RENÉ.

Ma foi, monseigneur, je m'exécute, puisqu'il le faut. (*Il va prendre la chaise par devant.*)

FRONSAC, *avec dépit.*

Il ne m'en reste pas moins, monsieur, le plaisir d'avoir été témoin d'un de vos revers.

RICHELIEU.

Et à moi celui de vous le faire partager... Veuillez vous atteler, Fronsac. (*Il entre dans la chaise.*)

BLAISE, *marchant en avant, à gauche.*

Par ici, suivez-moi...

FRONSAC, *à part, et en se mettant dans le brancard de la chaise.*

Le parc est grand... la nuit tombe... je vais jouer à cache-cache, moi ! (*Il enlève la chaise, la laisse tomber, et se sauve à travers les arbres, à droite.*)

RENÉ.

Eh ! camarade ?... Qu'est-ce qu'il fait?... (*Il vient voir.*) Parti ! Il a raison... ma foi... Sauve qui peut ! (*Il disparaît à gauche.*)

BLAISE, *rentrant.*

Eh ! là-bas !...

RICHELIEU.

Eh bien ! à quoi s'amusent ces drôles? (*Il sort de la chaise.*) Personne !... Ah ! en ce cas-là, je ne sors plus d'ici ! quand il irait de la Bastille une fois de plus !

BLAISE, *s'approchant.*

Tiens ! où sont-ils donc les porteurs?

RICHELIEU.

Envolés, mon garçon... et du côté de vos espaliers, probablement.

BLAISE. *Il prend sa fourche.*

Ah ! les brigands ! que je perde mon nom de Blaise si je ne prends pas leur mesure avec le manche de ma fourche !

RICHELIEU.

C'est cela, bonne idée, mon ami Blaise ; allez prendre leur mesure, je trouverai bien la porte sans vous.

BLAISE.

Ah! non pas, vous m'avez l'air d'un malin, vous, et il faut d'abord que je vous mette dehors. D'ailleurs la porte est fermee à double tour.

RICHELIEU.

Et vous avez la clef, au moins ?

BLAISE.

Oui, oui, marchons !

RICHELIEU.

Vous êtes sûr d'avoir la clef ?

BLAISE, *la montrant dans la poche de sa veste.*

Pardi, la v'là !

RICHELIEU.

Vous avez tort de la mettre dans cette grande poche ; on pourrait vous la prendre très-aisément.

BLAISE.

Il n'y a pas de risque, venez.

RICHELIEU.

Je vous assure qu'on vous la prendrait très-aisément. (*Il laisse tomber deux ou trois pièces d'or.*) Qu'est-ce que je perds donc là ?

BLAISE, *se baissant.*

Ah ! les jolies semailles !

RICHELIEU, *prenant la clef dans la poche béante.*

(*A part.*) Je ne la vole pas, je l'achète. (*Haut.*) Gardez, mon garçon, gardez pour votre peine, et partons ; je suis très-pressé.

ACTE III.

Parloir au fond. — Trois portes vitrées donnant sur le jardin. — Porte à droite et à gauche dans les angles. A gauche, une cheminée avec pendule et candélabre. — Sur l'avant-scène, à gauche, une table et un grand fauteuil.— A droite, sur l'avant-scène, un autre fauteuil.—Sur la table, plusieurs livres, papiers, plumes, encre et un flambeau à trois branches avec bougies allumées. — Nuit dans le fond.

SCENE I.

RENÉ, FLORINE.

RENÉ, *passant la tête avec précaution à la porte de gauche.*

Tant pis !... j'entre. (*Il entre et referme la porte.*)

FLORINE, *entrant à droite sans reconnaître René.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Allant à lui.*) Comment ! c'est vous !... voulez-vous bien vous en aller tout de suite... Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec ces messieurs, s'il vous plaît ?

RENÉ.

C'était bien mon intention, mademoiselle ; mais ce jardin est un vrai labyrinthe, et, l'obscurité aidant, j'ai eu le malheur de m'égarer pendant que je cherchais à gagner la porte... Voilà, mademoiselle, la vérité.

FLORINE.

Croyez-vous ? Et dites-moi, entre nous, vous avez donc une bien terrible envie de voir madame la chanoinesse ?

RENÉ.

Terrible, mademoiselle, et je la verrai malgré elle, malgré vous, et malgré tous les jardiniers qu'il y a. Je ne puis vivre plus longtemps dans le désordre d'esprit où je suis : au nom du ciel, ne me trahissez pas !

FLORINE.

Fort au contraire, je me fais votre complice, et je veux bien

préparer madame la chanoinesse à vous recevoir ; mais... (*Elle va ouvrir la porte dans l'angle à gauche.*)

RENÉ.

Que de bonté !

FLORINE, *ouvrant.*

Mais, en attendant, allez vous promener.

RENÉ.

Avec votre permission, mademoiselle, je préfèrerais attendre ici ; je vous dirai qu'il tombe là dehors une rosée extrêmement fraîche.

FLORINE.

Qu'est-ce que c'est que cet amoureux-là, qui craint la rosée ! (*Se rapprochant de lui.*) Allez, monsieur, madame la Chanoinesse sera ici dans deux minutes ; j'irai vous appeler.

RENÉ.

Ah ! mademoiselle !

FLORINE.

Quoi ?

RENÉ.

Vous êtes ma providence. (*Il lui baise la main avec ardeur.*)

FLORINE.

Eh bien ! est-ce que vous me prenez pour Marie, aussi, moi ?

RENÉ.

Non ! mais c'est que vraiment vous êtes si bonne ! (*Il lui baise la main.*) et si belle ! (*Il lui baise la main.*)

FLORINE, *le fait passer devant elle.*

Qu'est-ce que c'est ?... vite ! vive ! à la rosée. (*Elle le pousse jusqu'à la porte.*)

RENÉ.

Tenez ! sentez-vous le froid ?

FLORINE.

Ah ! seigneur ! allons. (*Elle prend sa pelisse qui est sur le fauteuil près de la table.*) Tenez, mademoiselle, voilà ma pelisse. Allez ! allez ! (*Elle le pousse dehors et referme la porte. Aussitôt la Chanoinesse ouvre la porte de droite.*) Il était temps.

SCENE II.

FLORINE, LA CHANOINESSE.

FLORINE.

Eh bien, es-tu remise de ce rude assaut ?

LA CHANOINESSE *s'assied à droite, Florine se tenant près d'elle.*

Oui, ma Florine, oui, je viens de prier, et maintenant je regrette amèrement la faiblesse qui m'a fait refuser de les entendre. J'aurais pu les tromper, leur donner le change, qui sait ?...

au lieu que j'ai par mon refus justifié tous leurs soupçons, accepté toutes leurs calomnies. Ils vont me perdre, ma pauvre Florine, me déshonorer. Ils m'ont vue au bal masqué.. ils t'ont vue ici avec moi... Dieu sait tout ce qu'ils diront demain ; Madame la chanoinesse de Reuilly, confidente de madame Louise, est l'amie intime d'une danseuse de l'Opéra ; car ils ignorent quel lien sacré nous unit... N'ai-je pas moi-même oublié ce lien, quand perdant l'esprit, à moitié folle, je quittai l'Italie et te laissai seule au couvent, pour venir en France sauver René... Si indigne que je sois de me rappeler les paroles de notre pauvre mère, ne crois pas que je les oublie... Le jour où tu vins au monde, ma mignonne, j'étais déjà une grande enfant... Antonia, me dit-elle, j'ai peur de ne pas vivre assez pour remplir tous mes devoirs envers ta sœur... mais tu me remplaceras... tu seras son conseil, son amie, sa mère.

FLORINE.

Est-ce que je n'aime pas... est-ce que je ne respecte pas madame la chanoinesse comme une mère?

LA CHANOINESSE.

Oui, chère enfant ; mais avec tout cela tu danses, tu danses à l'Opéra... et voilà pourquoi, je te le répète, ils vont me déshonorer.

FLORINE.

L'un des trois, du moins, te respectera.

LA CHANOINESSE.

Hélas ! celui même dont tu parles, j'ai lu dans le dernier regard qu'il m'a jeté une expression de doute, de mépris... Lui me mépriser! lui pour qui j'ai tout bravé, tout souffert! Oh! de toutes mes pensées c'est la plus cruelle.

FLORINE.

Celle-là au moins tu peux t'en défaire; il est là.

LA CHANOINESSE.

Qui? grand Dieu!

FLORINE.

Lui!

LA CHANOINESSE.

René! Oh! je ne veux pas le voir, Florine, je ne veux pas le voir.

FLORINE, *se dirigeant vers la porte de gauche.*

En ce cas je l'appelle.

LA CHANOINESSE, *se levant.*

Oh! pas encore, de grace, chère enfant... Mais il n'est pas là, n'est-ce pas? tu as voulu m'éprouver, savoir quelle impression me ferait cette nouvelle. Eh bien, elle m'a frappée au cœur; c'est la vérité, je l'aime... oui, je l'aime; mais c'est un amour si saint,

que Dieu me punirait de ne pas le ressentir. Est-ce qu'il est là, vraiment?

FLORINE.

Il est là, il veut te parler malgré toi, malgré moi, malgré ton jardinier. C'est un jeune homme effrayant.

LA CHANOINESSE.

N'est-ce pas qu'il est charmant, Florine?

FLORINE.

Joli! joli! Imagine-toi que je lui ai prêté ma pelisse à ce guidon, il est frileux comme un chat... à cause de la rosée... Si tu l'avais entendu... O mademoiselle! vous êtes ma Providence... et il me baisait les mains.

LA CHANOINESSE.

Il te baisait les mains... et pourquoi?

FLORINE.

Dame! est-ce que je le sais moi, cet enfant, peut-être parce qu'il les trouvait agréables... Je l'appelle.. (*On ouvre la porte de droite.*) O mon Dieu! qu'est-ce qui vient nous déranger dans un moment si intéressant?

LA CHANOINESSE, *apercevant Marie qui entre.*

Marie!

SCENE III.

FLORINE, LA CHANOINESSE, MARIE.

LA CHANOINESSE.

C'est vous, ma chère enfant! je vous croyais retirée depuis longtemps. Il est plus de neuf heures, ce me semble.

MARIE, *contrainte.*

Neuf heures! pas encore, madame, sans quoi... je ne serais pas ici.

LA CHANOINESSE.

Comment, mon enfant?

MARIE, *avec une naïveté forcée.*

Ne sais-je pas, madame, que passé cette heure-là vous vou livrez à des exercices de piété qu'on doit se faire scrupule de troubler.

LA CHANOINESSE.

C'est ma conscience, Florine, qui prend la voix de cet enfant. (*Haut.*) Je suppose, Marie, que vous connaissez en partie les tristes événements qui se sont passés ici aujourd'hui. Je serai bien aise d'avoir avec vous un entretien à ce sujet demain matin.

MARIE.

Ces événements, madame, autant que j'en ai pu juger, n'ont fait que confirmer vos leçons. Vous m'avez appris que la perfidie

est plus commune en ce monde que la loyauté, et j'ai eu occasion de le reconnaître, sans sortir d'ici.

LA CHANOINESSE, *sévèrement.*

Vous ne m'avez pas habituée, ma fille, à un langage si discret... Cette journée vous a fatiguée, et la pâleur de vos joues excuse le trouble si singulier où paraît être votre esprit... Vous avez besoin de repos... Allez, Marie; demain nous causerons. (*Elle embrasse Marie sur le front, Florine ouvre la porte de droite.*)

RICHELIEU, *dans la coulisse.*

Je n'entrerai pas, vous dis-je, mon bonhomme, pour rien au monde, je n'entrerai. (*Il paraît avec Blaise au fond.*)

LES TROIS FEMMES, *à demi-voix.*

M. de Richelieu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BLAISE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Madame, je suis vraiment confus, mais c'est bien malgré moi que je contreviens à vos ordres ; veuillez vous en prendre à ce garçon, qui, avec une physionomie étincelante d'esprit, trouve moyen de ne faire que des sottises.

LA CHANOINESSE.

Je ne puis deviner, monseigneur, par quelle faveur, à peine hors de chez moi, vous voulez bien y rentrer.

RICHELIEU.

Mais, madame, à mon désespoir éternel, je n'en suis pas sorti.

BLAISE, *sa fourche à la main.*

Madame, c'est que voyez-vous, sauf votre respect...

RICHELIEU, *l'interrompant.*

Madame, voici le fait... Votre jardinier a la louable habitude de fermer votre porte à double tour... c'est bien fait... mais alors il n'en faudrait pas perdre la clef.

LA CHANOINESSE.

Vous avez perdu la clef de la grande porte, Blaise?

BLAISE.

Madame, je me donne au diantre pour comprendre.

RICHELIEU, *l'interrompant.*

Je lui ai pourtant expliqué, madame, comment il l'a perdue.

LA CHANOINESSE.

Ah! vous le savez, vous, monsieur?

RICHELIEU.

J'ai même le chagrin, madame, de supposer que j'y suis pour quelque chose... oui... vous allez voir comment... La clef était

dans cette poche... En suivant ce garçon dans l'obscurité, j'ai laissé tomber quelques pièces d'or par mégarde, ce garçon a bien voulu les ramasser, et je penche à croire que la clef aura saisi ce moment pour quitter la poche de Blaise.

FLORINE.

C'est probable.

RICHELIEU.

N'est-ce pas?... Vous pensez bien que nous l'avons cherchée, cette clef... depuis une demi-heure, j'erre dans les ténèbres du parc, conduit par ce garçon avec sa fourche .. si bien que j'ai l'air d'une âme en peine sous la garde de Pluton.

LA CHANOINESSE, *passe entre Blaise et Richelieu.*

Et vous n'avez rien trouvé? Cela ne me surprend pas; mais je suis heureuse, monsieur, de pouvoir vous rendre votre liberté. Blaise, ouvrez à Monsieur la petite porte du verger. (*Marie fait un mouvement.*)

BLAISE.

Madame, j'y ai bien pensé... mais il y a un sort...

RICHELIEU.

Comme vous le dit Pluton, madame, il y a un sort jeté sur les petites comme sur les grandes portes... Bref, la clef du verger comme celle du parc a disparu, et il est impossible d'en savoir des nouvelles. (*Il montre à Marie la grande clef, Marie en laisse voir une autre plus petite. Ce jeu de scène n'est pas vu des autres personnages.*)

BLAISE.

Bien sûr, madame, il y a de la sorcellerie... aussi bien, la nuit passée, j'ai entendu des trottinements qui...

LA CHANOINESSE, *vivement.*

Vous êtes un maladroit. Sortez, allez continuer vos recherches.

BLAISE.

Je vous assure, madame...

LA CHANOINESSE.

Allons!... sortez...

BLAISE.

J'y vas, madame; je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de pouvoir mettre la main, c'est-à-dire la fourche sur ces deux brigands de porteurs. (*Comme se parlant à lui-même.*) Et du reste s'ils vont du côté où j'ai entendu les trottinements, ils pourront bien trouver leur affaire sans que je m'en mêle. (*Partant d'un gros rire.*) Ça serait drôle.!

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous dire?

BLAISE.

Rien... rien..... madame, j'y vais... Oh! ça serait drôle. (*Il sort et ferme la porte du fond.*)

LA CHANOINESSE.

Veuillez nous laisser, Marie... Reconduis-la, Florine.

FLORINE, *à Richelieu.*

Je vois que monseigneur n'a pas oublié son ancien métier, du temps où il s'amusait à emprunter des manteaux sur le pont Neuf.

RICHELIEU.

Vous savez votre histoire de France, ma toute belle. (*Elle sort à droite avec Marie.*)

SCENE V.

LA CHANOINESSE, RICHELIEU.

LA CHANOINESSE *s'assied près de la table et montre un siége à Richelieu, qui le prend au fond, et s'assied près d'elle.*

J'en suis encore, monseigneur, à apprendre le motif de la visite dont vous avez bien voulu m'honorer.

RICHELIEU, *à part.*

C'est bien la voix de ce matin. (*Haut.*) Mon Dieu, madame, rien de plus simple... j'ai coutume, quand je reçois une visite, de la rendre.

LA CHANOINESSE, *troublée.*

Je ne comprends pas, monseigneur.

RICHELIEU.

Oh! je vous demande bien pardon... (*A part.*) Elle a peur... J'ai barres sur elle... Avançons!... (*Haut.*) Voilà deux ans, madame, que j'ai l'honneur d'être votre serviteur et votre jouet.

LA CHANOINESSE.

Que voulez-vous dire, monseigneur?

RICHELIEU.

J'entends, madame, que ma correspondante mystérieuse depuis deux ans, ma visiteuse voilée de ce matin et madame la chanoinesse de Reuilly me paraissent être fort parentes entre elles.

LA CHANOINESSE.

Monseigneur, vous seriez généreux de m'épargner la souffrance de cet entretien.

RICHELIEU.

Madame, vous m'avez donné le droit des reproches,.. Imposer pendant des années à un homme de mon nom une tâche de Géronte, un office de chaperon, mettre sous ma garde ses jeunes amours, me charger d'un personnage de duègne, c'est là une

conduite qui pourrait me faire éclater justement en plaintes amères... Eh bien, non, je ne me plains pas... Je vous l'avoue, cette conduite même, toute perfide qu'elle est, m'a entrepris la fine pointe du cœur... Je ne devrais songer qu'à la vengeance et je ne songe qu'à vous demander merci.

LA CHANOINESSE.

Monsieur de Richelieu... (*A part.*) Que je souffre...

RICHELIEU, *à part.*

Oh! c'est singulier, il me semble connaître cette voix-là de vieux temps. (*Haut.*) Quoi! madame, est-ce donc mon nom qui me nuit dans votre esprit? Mais, madame, les hommes sont ce que vous les faites... Quand M. de Richelieu a le bonheur de rencontrer une femme digne d'un attachement sérieux, il est comme un autre... plus que tout autre... capable de le ressentir. Certes, je ne vous dirai pas que je n'ai jamais aimé... et, au fait, si, je puis vous le dire, je n'ai jamais aimé!

LA CHANOINESSE, *se levant et restant près de la table.*

O mon Dieu! Par pitié pour toutes celles qu'il a trompées, M. de Richelieu devrait retenir de pareilles vérités.

RICHELIEU, *à part, en se levant, avec terreur.*

Par le ciel! cette femme est un de mes vieux péchés... C'est un horrible piége! S'il y a reconnaissance, je suis perdu! (*Haut.*) Madame, dès que je vous offense, dès que je vous afflige, mon devoir n'est pas douteux, et je suis assez galant homme pour le comprendre, malgré sa rigueur. (*A part.*) Gagnons pays. (*Il se dirige doucement vers la porte du fond qu'il ouvre.*)

LA CHANOINESSE, *pendant que Richelieu remonte.*

Chassons cette faiblesse, et vengeons-nous un peu... Monseigneur...

RICHELIEU, *au fond et prêt à sortir.*

Madame...

LA CHANOINESSE.

Vous ne voulez pas, sans doute, me quitter si brusquement?

RICHELIEU.

Quoi! daigneriez-vous me retenir, madame?

LA CHANOINESSE.

Oui, monseigneur.

RICHELIEU, *avec désespoir.*

Elle daigne me retenir! (*Neuf heures heures sonnent à la pendule.*) Neuf heures! l'heure où cette jeune fille doit m'attendre! double catastrophe!

LA CHANOINESSE.

Si je vous ai bien compris, monseigneur, il y a peu d'instants vous me parliez d'amour?

RICHELIEU.

Madame, j'ai commis en effet cette audacieuse imprudence... et je sens que je dois me soustraire par la fuite à la tentation de la renouveler.

LA CHANOINESSE.

Il me semble que ce n'est pas à vous de fixer la limite où vos torts doivent s'arrêter... A moi seule appartient cette délicate appréciation, et il serait peu chevaleresque de m'en ravir le privilége. (*Marie paraît au fond, s'arrête un instant, et disparaît.*)

RICHELIEU, *à part.*

Marie! (*Haut.*) Madame, en vérité, il faudrait avoir une âme de rocher pour ne pas céder à une aussi flatteuse insistance... Vous le voulez, je reste... je m'installe ici... (*il s'assied à droite*) je n'en bouge plus... vous voulez que je continue de vous offenser par mon audace... je vais continuer... vous voulez que j'aggrave mes torts... je vais les agraver singulièrement...

LA CHANOINESSE, *riant.*

Je vous tiens quitte pour la peur... Composons, monsieur le duc... Voulez-vous?

RICHELIEU, *se levant.*

Est-ce que je ne veux pas tout ce que vous voulez?

LA CHANOINESSE.

Eh bien! monseigneur, si le hasard vous a livré quelque secret qui me concerne, promettez-moi de le garder. Rendez-moi au repos, à la dignité de ma vie.

RICHELIEU.

Vous avez ma promesse, madame. (*Il va pour sortir.*)

LA CHANOINESSE, *l'arrêtant.*

Un mot encore, monseigneur... Puis-je espérer que ce jeune homme, cet enfant ne souffrira pas de notre rencontre?

RICHELIEU.

Ce jeune homme, qui n'est pas si enfant que vous voulez bien le dire... nous en ferons ce soir un colonel... Si je pouvais le nommer maréchal de France...

LA CHANOINESSE.

Vous le feriez pour sortir d'ici?

RICHELIEU.

Non, mais pour mettre sa condition au niveau de son bonheur...

SCENE VI.

LA CHANOINESSE, RICHELIEU, FLORINE.

FLORINE, *entrant à droite.*

Ah! mille pardons, monsieur le duc, c'est que...

RICHELIEU.

Comment donc, mademoiselle! je vois que vous avez à entretenir madame, et que je suis de trop ici... C'est avec regret sans doute, mais je me retire... Non ! non ! je me retire, madame... comptez sur moi... Mademoiselle... (*A Florine.*) Merci, mon enfant... Ouf ! je l'échappe belle ! (*Il sort vivement par le fond.*)

SCENE VII.

LA CHANOINESSE, FLORINE.

FLORINE, *très-soucieuse.*

Qu'est-ce qu'il a ? il paraît bien pressé...

LA CHANOINESSE.

Oui, pressé de me fuir... Il m'a reconnue, je pense... il m'a raillée, humiliée... mais, peu m'importe, il gardera le secret.... J'ai sa parole, et elle est sûre... Mon honneur est sauvé !...

FLORINE, *lui prenant les mains avec tristesse.*

Ma pauvre Antonia !...

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce donc?... ta main tremble.

FLORINE.

Tu as oublié... le plus dangereux des trois.

LA CHANOINESSE.

M. de Fronsac ?

FLORINE.

En revenant de chez Marie, je l'ai rencontré dans le jardin... Tu connais l'homme : c'est la caricature grossière et brutale de son père... un roué de la pire espèce... sans âme... sans générosité... Il est furieux de l'affront que tu lui as valu la nuit passée, et si tu refuses de l'accompagner ce soir au bal... il sait qui tu es maintenant... il est décidé à te perdre.

LA CHANOINESSE.

O Dieu !

FLORINE.

Oui, à te perdre lâchement, et je sais que rien ne l'en empêchera... rien... Aussi, si j'étais homme... Vois-tu, Antonia, j'ai envie de tout dire à René.

LA CHANOINESSE.

Garde-t'en bien, oh ! garde-t'en bien ! j'aime mieux le déshonneur !

FLORINE.

Mais, le misérable va venir, l'insulte et la menace sur les lèvres... et (*on entend de gros rire au dehors*), qui vient là ?

SCENE VIII.

LA CHANOINESSE, BLAISE, FLORINE.

FLORINE, *à Blaise qui accourt en riant.*

Qu'y a-t-il, Blaise ?

BLAISE.

Mamzelle, il est pincé ! Mort de ma vie ,il est pincé !

FLORINE.

De qui parles-tu ?

BLAISE.

D'un des porteurs, donc, le plus aîné, car l'autre est quasiment un marmot.

FLORINE.

Dieu juste !... Il lui est arrivé quelque chose !

BLAISE.

Vous pouvez dire hardiment, mamzelle, qu'il n'est pas dans une position à être bien aise... d'y être... Ah ça, madame, je viens vous demander s'il faut l'en tirer ?

LA CHANOINESSE.

Mais explique-toi, enfin !

BLAISE.

Ah ! madame, c'est qu'il faut vous dire que j'ai encore entendu la nuit dernière dans le verger des petits trottinements...

LA CHANOINESSE.

Oui... je sais cela.

BLAISE.

J'ai cru que c'était des voleurs...

FLORINE.

Après?

BLAISE.

Et je me suis dit : Il faut que ça ait une fin, ces trottinements-là, et je saurai ce que c'est, oui, et si c'est ci, ou si c'est ça, s'il y a de la sorcellerie, enfin, ou si c'est un homme comme vous et moi. Ah !

LA CHANOINESSE.

Ensuite ?

BLAISE.

Alors, madame, pour reprendre mon fil, voilà que je m'ingénie, et que je me rappelle que j'avais apporté de la campagne un vieux piége à loups, qui pouvait me servir pour...

FLORINE, *avec un éclat de joie.*

Et il s'est pris au piége ! est-ce possible ?

BLAISE, *gravement.*

Écoutez, mamzelle, je crois que c'est un hasard ; il y en a qui

diraient, c'est un charme, c'est un sort, c'est ci, c'est ça!... Moi je crois que c'est un hasard; le fait est qu'il est pincé... En sortant d'ici j'ai entendu : crac.. c'était le ressort qui partait... Là-dessus j'ai pris le galop avec ma fourche, et comme mon gaillard me demandait du secours... je lui ai donné sa charge de bois sec, qu'il en aura pour tout l'hiver, allez!... Quand je disais que ça serait drôle!

FLORINE.

Bravo! vive Blaise! (*Blaise passe à la gauche de Florine.*)

LA CHANOINESSE.

Grand Dieu! mais c'est trop! véritablement cela m'épouvante, Florine... un tel traitement à un homme de sa sorte...

FLORINE.

C'est encore trop peu; tu ne connais pas le Fronsac!

LA CHANOINESSE.

Oui, mais un duc et pair...

BLAISE.

Un duc et pair... Saint Blaise! j'ai battu un duc et pair!...

FLORINE.

Je te dis que c'est encore trop peu!

LA CHANOINESSE.

Eh bien, cours Blaise, amène-le ici.

FLORINE.

Silence!... Le voici; monsieur Château l'aura délivré.

SCÈNE IX.

LA CHANOINESSE, FRONSAC, CHATEAU, FLORINE, BLAISE.

Fronsac s'avance avec un air d'incertitude, Blaise confus se retire dans un coin de la scène. Les deux femmes tiennent d'abord leur sérieux, puis tout à coup Florine part d'un éclat de rire. La Chanoinesse se cache le visage dans son mouchoir: Fronsac, un moment interdit, prend son parti en brave et rit en écho.

FLORINE, *riant.*

Ah! ah!

FRONSAC.

Ah! ah! Riez donc, Château, riez donc, morbleu, ou je vous passe mon épée au travers du corps!

CHATEAU.

J'en ris de tout mon cœur, monsieur le duc.

FRONSAC, *riant.*

Ah! ah! c'est très-plaisant... (*A la Chanoinesse.*) Madame... (*Blaise part d'un éclat de rire tardif et isolé.*) Ah! te voilà, toi!... il paraît qu'on connaît l'histoire.

FLORINE.

Non ! monseigneur, contez-nous-la. (*Elle rit.*)

CHATEAU.

Ah ! ah ! si mademoiselle se fût trouvée prise avec vous, monseigneur, c'était la seconde édition des filets de Vulcain !

FRONSAC.

Vous êtes absurde, Château... Approche un peu, toi, l'homme à la fourche !

CHATEAU.

Approche, approche, coquin ! Voulez-vous ma canne, monseigneur ?

FRONSAC.

Vous êtes absurde, vous dis-je. (*Blaise qui est passé entre lui et Château.*) Quels gages te donne madame chaque année ?

BLAISE.

Trente pistoles, monseigneur.

FRONSAC.

Trente pistoles ! par la peste, je t'en donne le double si tu veux entrer à mon service !

BLAISE.

Et pourquoi faire, monseigneur?

FRONSAC.

Parbleu, pour vergéter mes habits ! Je vous proteste, mesdames, que le drôle s'y connaît. (*Il lui jette une bourse.*) Voici tes arrhes. Retire-toi.

BLAISE.

Allons, il n'a pas de rancune. (*Il sort.*)

FRONSAC.

Maintenant, mesdames, je vous confesse avec sincérité que je voudrais acheter votre silence, comme je viens d'acheter celui de ce garçon ; mais, sans épigramme comme sans compliment, je ne connais rien au monde qui puisse payer le silence d'une femme... encore moins, hélas ! quelques mots de pardon.

FLORINE.

Quant à moi...

FRONSAC.

Oh ! quant à vous, madame, je sais qu'en vous demandant le silence, je vous demande l'impossible ; mais comme je serais homme à le faire pour vous, j'espère que vous voudrez bien l'essayer pour moi... J'attends la réponse de madame la chanoinesse.

LA CHANOINESSE.

Avant de vous répondre, monseigneur, il faut que je sache ce que vous pensez en ce moment de l'inconnue du bal masqué.

FRONSAC.

Il n'y a qu'un instant, madame, j'aurais juré que c'était vous. Maintenant je suis prêt à soutenir l'épée à la main qu'il n'y a d'autre rapport qu'une égale beauté entre madame la chanoinesse de Reuilly et le domino que j'ai eu le malheur d'offenser.

LA CHANOINESSE.

En ce cas-là, monsieur le duc, je déclare, moi, qu'il n'y avait qu'une ressemblance trompeuse entre monsieur le duc de Fronsac et l'inconnu qui tout à l'heure...

FRONSAC.

Assez, de grâce... Ainsi, madame, silence pour silence : pour vous, discrétion et respect ; pour moi, oubli et pardon : voilà mon traité.

LA CHANOINESSE.

Accepté, monseigneur. (*Elle lui tend la main.*)

FLORINE.

Accepté.

FRONSAC, *baisant la main de la Chanoinesse.*

Ah! madame, vous me rendez l'oubli bien méritoire. (*A part.*) Je me vengerai. (*Il salue.*) Mesdames... Venez-vous, Château de mon père... Mesdames, votre serviteur respectueux et discret, Fronsac! (*Il sort.*)

FLORINE.

Eh bien! monsieur Château, est-ce que vous laissez le fils du héros s'en aller tout seul comme un pleutre?

CHATEAU.

Non pas! non pas! mademoiselle... Mais un mot, de grâce, un seul!

FLORINE.

Quatre, si vous le voulez!

CHATEAU.

Eh bien! si vous entendez des soupirs dans l'air, daignez-vous dire que Château n'est pas loin... Pourvu qu'elle m'ait compris. (*Il sort en saluant.*)

SCÈNE X.

LA CHANOINESSE, FLORINE.

LA CHANOINESSE.

Sauvée, ma Florine!

FLORINE.

Sauvée... oui, car l'honneur vous répond du maréchal, et l'intérêt nous assure de l'autre. Maintenant nous pouvons songer à notre pauvre guidon qui gèle là dehors!

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu ! que je suis tremblante... Tu resteras au moins, Florine. (*Elle s'assied à droite.*)

FLORINE.

Oui, oui. (*Elle ouvre la porte de gauche.*) Venez ça, mon cavalier... Venez ! moi je vais lire. (*Elle prend un livre sur la table.*) Qu'est-ce que c'est ?... les cas de conscience !... Bon ! ... je vais chercher le mien !... Entrez... (*René paraît sur la porte.*) D'abord rendez-moi ma pelisse. (*Elle le fait passer devant elle.*) Et maintenant dites à madame la chanoinesse ce que vous avez sur le cœur ! (*Elle s'assied et lit.*)

LA CHANOINESSE.

Parlez, monsieur ! et parlez sans crainte devant ma sœur !

RENÉ, *saluant avec embarras.*

Madame !... Excusez-moi, madame... mais l'émotion... le respect... votre beauté que je n'avais pu soupçonner jusqu'à ce moment... cet accueil sévère !...

LA CHANOINESSE.

Est-il sans raison, monsieur, après le scandale qui vous a introduit chez moi? Quel accueil voulez-vous que je fasse à un homme qui ne sait ni tenir sa parole ni respecter une femme?

RENÉ.

Ah ! madame, je vous remercie... En me reprochant si durement ma faute, vous me rendez la force de vous parler comme j'en ai le droit... Avant de quitter cette maison, avant de vous quitter vous-même pour ne jamais vous revoir... j'ai voulu vous dire, madame, que je sais maintenant ce que je vous dois... Depuis plus d'un an vous me trompez par l'apparence d'un intérêt que vous n'avez jamais ressenti... je sais que vous vous êtes jouée de moi.

FLORINE.

Mauvaise tête !

LA CHANOINESSE.

Je me suis jouée de vous, monsieur René... Est-ce donc lorsque je vous ai tiré du triste isolement où vous viviez à Orléans?... Est-ce quand je vous ai assuré un protecteur puissant? Est-ce quand j'élevais près de moi, comme ma fille, celle que vous aimiez ?...

RENÉ.

Celle que j'aimais et dont vous me cachiez avec tant de soin la retraite ! celle que vous reteniez si sévèrement derrière ces murs, en lui laissant ignorer jusqu'à mon existence !... Oh ! je ne puis... je n'ose comprendre dans quel but vous avez pris plaisir à prolonger si étrangement ce mystère, cet artifice... Mais maintenant que mes yeux sont ouverts, je dois vous dire

qu'à toutes ces marques d'une bienveillance douteuse, je ne puis répondre, je ne répondrai jamais que par de l'indifférence... sinon de la haine!

LA CHANOINESSE, *émue.*

De la haine !

FLORINE, *à part.*

Ils sont barbares, ces tous jeunes gens !

LA CHANOINESSE, *se levant et allant près de René.*

René ! cela est-il vrai ?... cela est-il possible ? Êtes-vous bien sûr de me haïr ?

RENÉ.

Madame !... Eh bien !... non... non... et vous le voyez trop.. je le sens moi-même avec désespoir... C'est un vertige sans nom... c'est un crime... J'aime Marie, mais j'éprouve pour vous en même temps une affection invincible !...

LA CHANOINESSE.

Monsieur !

FLORINE.

Oh ! il s'embrouille... bravo !

RENÉ.

C'est de la démence, je le sens ; et cependant, du fond de mon cœur, il me semble que je n'offense ni vous ni elle... Que puis-je vous dire, madame ? Cette place que tiennent dans la vie des autres hommes les sentiments de l'enfance que je n'ai jamais connus... la tendresse, le respect et toutes les douces religions de la famille... Cette place était vide dans mon cœur... et vous l'avez prise... Je vous aime... hélas !... je vous offenserai si je vous le dis...

FLORINE.

Dites toujours...

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu !

RENÉ.

Eh bien ! si j'avais eu une mère... non comme celle qui m'a abandonné... mais une mère belle... tendre... respectée, je l'aurais aimée du saint amour que vous m'inspirez... Je serais tombé à ses genoux... Je lui aurais dit : O ma mère, ne soyez pas jalouse... j'aime Marie... mais il y a assez de place là (*frappant sa poitrine*) pour vous et pour elle... et vous aussi, ouvrez votre cœur à vos deux enfants !

LA CHANOINESSE, *tremblante.*

Et cette mère, cette mère, René, savez-vous ce qu'elle vous répondrait ?

RENÉ.

Oh ! elle me tendrait les bras et me dirait : Aime-la !...

LA CHANOINESSE.

Eh bien!... eh bien... aime-la, et surtout aime-moi. (*Elle lui ouvre les bras.*)

RENÉ.

Madame!... ma mère!... (*Il se précipite dans ses bras.*)

LA CHANOINESSE, *l'embrassant.*

René, mon enfant. (*Cris au dehors.*) Madame! madame!...

FLORINE, *se levant.*

C'est la voix de Louison!...

LA CHANOINESSE.

Mon Dieu! qu'est-ce donc?

SCENE XI.

FLORINE, RENÉ, LOUISON, LA CHANOINESSE.

LOUISON, *accourant tout en désordre par la porte à gauche.*

Ah! madame, quel malheur!... mademoiselle Marie!...

RENÉ.

Marie!

LA CHANOINESSE.

Marie?... quoi donc?... parle?...

LOUISON.

Enlevée, madame, enlevée par ce seigneur qui est venu en votre absence.

RENÉ.

M. de Richelieu!... ah! perdue! perdue!

LA CHANOINESSE.

Perdue!... et par lui!... O mon Dieu! vous ne m'aviez pas encore pardonné. (*Elle tombe sur un fauteuil et tous s'empressent autour d'elle.*)

ACTE IV.

Un salon de Richelieu. — A gauche, premier plan, une croisée sur un jardin. — A droite et à gauche, deuxième plan, une porte. — Au premier plan, à droite, une autre porte. — Porte au fond. — Sur le devant de la scène, à gauche, un canapé. — A droite, un guéridon avec un fauteuil. — Sur le guéridon, un candélabre à trois branches avec bougies allumées. — Près de la croisée, une petite table sur laquelle se trouve un coffret contenant des livres.

SCENE I.

RICHELIEU *entre en donnant le bras à* MARIE, *qui est en domino;* RÉMY *se tient au fond.*

RICHELIEU.

Rémy, j'attends cette nuit M. le prince de Montbar... sitôt qu'il arrivera, prévenez-moi. (*Rémy ferme la porte.*)

MARIE, *qui s'est dégagée du bras de Richelieu, est allée s'asseoir sur le canapé.*

Quel rêve affreux!...

RICHELIEU.

Mademoisolle, vous le savez, il n'a pas dépendu de moi de vous tenir ma promesse... mais les indices de votre évasion ont assemblé messieurs du guet autour de l'Ermitage... impossible d'y rentrer.

MARIE.

Je le sais, monseigneur, je le sais... je ne vous accuse pas... je ne vous demande qu'un peu de repos... Ma tête est si troublée... il me semble que je vais mourir... O René! René!

RICHELIEU.

Oui, sans doute... cela est fâcheux!... l'avoir vu de vos propres yeux suspendu au bras de son inconnue, lui serrant les mains... l'avoir surpris en flagrant délit de trahison!... Mais voilà le monde, mademoiselle; heureuse encore, croyez-moi, la femme qui, en perdant un amant, retrouve un ami.

MARIE.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Et tenez, mademoiselle Marie, vous m'avez dit ce matin, à propos de votre amour, des choses qui faisaient sourire mon expérience... J'ai respecté vos jeunes... vos brillantes chimères... j'aurais craint de ternir d'un souffle ce miroir charmant où vous preniez votre image pour celle de la vie... j'ai laissé faire au temps, son œuvre a été prompte et cruelle... vous savez maintenant comme moi-même ce que valent les mots sincérité et bonheur.

MARIE.

Monsieur le duc!...

RICHELIEU.

Vous connaissez le monde, vous venez de le voir dans ce bal masqué... Les masques, voilà pour la sincérité... et pour le bonheur, du plaisir... le monde n'a rien de plus à vous donner, en échange de vos rêves... Croyez-moi, cependant, ne le boudez pas, prenez de bonne grâce son aumône toute légère qu'elle est.

MARIE.

Je vous écoute, monseigneur... mais j'ai peine à comprendre...

RICHELIEU, *il passe derrière le canapé, et vient s'asseoir à la droite de Marie.*

Ce qu'il y a dans le monde, Marie, ce ne sont pas de longues amours... de fidèles serments... que sais-je... les douces éternités dont vous vous berciez... non... Ce qu'il y a, ce sont de

rapides instants... éternels pour le souvenir seul, où tout s'oublie dans un sourire ou dans une larme sans raison, où la vie devient de l'ivresse et se fait pardonner; ce qu'il y a, Marie, ce sont des heures comme celle-ci, des heures inquiètes et joyeuses, où loin de la foule, loin de la terre, une belle main tremble... dans une main tremblante.

MARIE, *se levant.*

De grâce, monseigneur...

RICHELIEU.

Enfant! je refusais de vous conduire à ce bal! Ce bal, je savais qu'il ferait deux malheureux, qu'il vous apprendrait la vie, à vous, et qu'il m'apprendrait un amour inconnu... Vous l'avez voulu! Eh bien! maintenant... (*Il se lève. On entend du bruit dans la chambre du premier plan à droite.*)

MARIE.

Du bruit dans cette chambre...

RICHELIEU, *regardant du côté de la porte où est venu le bruit.*

Non, non... cette maison tout entière est à vous seule... (*il passe au milieu de la scène*) à vous seule... Soyez-y sans crainte...

SCENE II.

MARIE, RICHELIEU, FLORINE.

FLORINE, *paraissant tout à coup sur la porte à droite.*

Continuez, monsieur le duc... C'est édifiant!

RICHELIEU.

Florine!... Que venez-vous faire ici, mademoiselle?

FLORINE, *en passant devant lui.*

Sauver cette enfant, monseigneur... (*A Marie.*) Veuillez entrer là, mademoiselle Marie, pendant que je donnerai à monsieur le duc l'explication qu'il à droit d'attendre... (*Elle conduit Marie à la porte à gauche. Après avoir fermé la porte, elle regarde Richelieu.*)

RICHELIEU, *sérieux.*

Et maintenant, mademoiselle Florine...

FLORINE, *sérieusement.*

Chut!... (*Elle va écouter à la porte de Marie un instant; puis, se retournant vers Richelieu en éclatant de rire.*) Ah! ah! qu'en dites-vous, monseigneur?

RICHELIEU.

Je dis, mademoiselle...

FLORINE.

Ah! ne faites donc pas le fâché, monseigneur; vous mourez d'envie de rire.

RICHELIEU.

Nullement... Je...

FLORINE.

Si fait!... vous mourez d'envie de rire... Ah! ah! intérieurement!... ne vous bridez donc pas, monseigneur!... ah! ah!

RICHELIEU, *se laissant aller à rire.*

Eh bien! soit... rions-en... ah! ah! mais va-t'en...

FLORINE.

Votre servante, monseigneur.

RICHELIEU.

Non, ma parole d'honneur... Va-t'en!

FLORINE.

Ma parole d'honneur, non!

RICHELIEU.

Eh bien, morbleu... reste! Renvoyons la nièce à Château, et emménageons, nous autres.

FLORINE.

A quoi bon?

RICHELIEU.

Mais pour nous récompenser de la tendresse que nous avons l'un pour l'autre... Vous ne me ferez pas croire, ma belle, que vous soyez venue ici uniquement dans l'intérêt de cette petite... Et puis il faut avoir de la probité, que diable!... Tu abuses des secrètes entrées que je te livrai en toute innocence pour l'introduire chez moi nuitamment... Tu effarouches les gens, tu les décourages, tu veux que j'en rie au lieu de me fâcher... Je ris... très-bien... mais pour faire une fin, ma charmante, je vous dis très-sérieusement que je ne renvoie pas ma captive sans vous retenir en otage... et que sinon, non... Ainsi donc bonsoir... ou merci, choisissez; je vous donne une minute.

REMY, *annonçant du fond.*

Monsieur le prince de Montbar est là, monseigneur, message du roi.

RICHELIEU.

Je suis à lui... Votre dernier mot, mademoiselle? Faut-il vous reconduire?

FLORINE.

Ah! la minute n'est pas écoulée...

RICHELIEU.

Vous trichez... mais soit!... je suis beau joueur; je vous laisse... Mais votre parole que je vous retrouverai ici, vous ou elle.

FLORINE.

Vous avez ma parole, monseigneur.

RICHELIEU.

Mille grâces... Je ne fais que bâcler un ministère avec le prince et je reviens.

FLORINE, *à part.*

Rien encore... gagnons du temps... Pardon, monseigneur, un ministère, dites-vous, est-ce que celui de monsieur de Meaupou est tombé?

RICHELIEU.

Cela t'intéresse!... Mais oui... monsieur de Meaupou dort cette nuit son dernier sommeil de ministre... Dame! ce n'est pas le sommeil du juste.

FLORINE.

Je vous croyais l'ami de monsieur de Meaupou, monseigneur?

RICHELIEU.

Du tout, nous sommes brouillés... mortellement.

FLORINE.

Pardon, monseigneur! qu'est-ce qu'il vous a donc fait?

RICHELIEU.

Ce qu'il m'a fait... il tombe.

FLORINE, *à part.*

Un moment est précieux. (*Haut.*) Et c'est le prince de Montbar qui prend le ministère à sa place?

RICHELIEU.

Oui, oui. (*A part.*) Qu'est-ce qu'elle a donc à politiquer?

FLORINE.

Et pourquoi ne le prenez-vous pas vous-même, monseigneur?

RICHELIEU.

Oh! je vais te dire... C'est que j'aime mieux être l'ami de tous les ministres, que le ministre de tous mes amis. (*Se retournant vers la porte.*) J'ai votre parole... je vais donner une heure aux soins de mon empire, et... (*Il sort.*)

SCENE III.

FLORINE, *puis* MARIE, *puis* RENÉ.

FLORINE, *seule.*

Vieux diable! (*Prêtant l'oreille.*) Oh! cette fois, j'ai bien entendu... c'est une voiture! ce sont eux! (*Elle court à la fenêtre.*) Oui, c'est René! Pst... pst... vite, par la grille du jardin.. Venez, (*elle jette une clef et court à la porte de gauche qu'elle ouvre*), mademoiselle Marie, venez: c'est une amie, venez...

MARIE.

Ah! madame, emmenez-moi d'ici!

FLORINE.

C'est ce que je ne puis faire moi-même, ma chère enfant ; mais un autre va s'en charger.

MARIE.

Un autre ! (*René entre du fond.*) René !

RENÉ.

Marie ! dans cette maison ! C'était donc vrai !

FLORINE.

Nous n'avons pas le temps de nous étonner... Emmenez-la vite, monsieur René.

RENÉ.

De quel droit ferais-je violence à la volonté de mademoiselle? elle est venue ici de son plein gré, il y aurait cruauté à l'en arracher malgré elle.

FLORINE.

De grâce !

MARIE.

Vous avez raison, monsieur René ! laissez-moi, abandonnez-moi ; mon cœur avait besoin d'une grande douleur pour se pardonner, c'est vous qui me l'apportez; merci, et adieu.

FLORINE.

Au nom du ciel ! vous nous ferez surprendre !

RENÉ.

Marie, vous êtes sans pitié ; vous me voyez accablé par une apparence horrible... Je ne demande qu'un mot de vous pour croire que mes yeux me trompent, et ce mot vous me le refusez.

FLORINE.

Mais vous vous perdez tous les deux !

CHATEAU, *en dehors.*

C'est impossible, monsieur le duc.

MARIE.

Mon oncle ! mon Dieu !...

FLORINE.

Là !... nous voilà bien ! Cachez-vous vite ! (*Elle la pousse dans la chambre à gauche.*)

SCENE IV.

RENÉ, FLORINE *devant la porte*, FRONSAC, CHATEAU.

FRONSAC, *en entrant.*

Tenez ! que vous disais-je ?...Elle est là ! j'ai vu le coin de son domino ! Je les ai suivis, vous dis-je !... Ah ! ah ! pour cette fois, mademoiselle Florine, nous la tenons, votre discrète amie !...

CHATEAU.

Monsieur le duc, encore un coup, c'est impossible!... jamais je ne croirai que madame la chanoinesse, une sainte femme... un esprit si supérieur...

FRONSAC.

Chansons!... je veux vous convaincre!... Otez-vous, ma déesse, que j'ouvre les yeux à cet incrédule!...

FLORINE.

Monsieur le duc plaisante sans doute?

FRONSAC.

Nullement!... j'ai plus d'une revanche à prendre contre cette dame-là... Je ne lui dirai pas un mot... seulement je veux la voir et qu'on la voie.

CHATEAU.

J'ai l'honneur de vous certifier, monsieur le duc...

FRONSAC.

Est-ce que je souffrirai qu'un ami, à moi, comme est monsieur Château, soit la dupe d'une hypocrite... Qu'il confie sa nièce plus longtemps aux soins d'une intrigante! Holà! qu'on se dérange!

RENÉ. *se mettant devant Florine.*

J'affirme à monsieur le duc de Fronsac qu'il se trompe, et que la personne qui est là n'est pas madame la chanoinesse.

FRONSAC.

Vous me permettrez, monsieur, de ne pas vous croire sur parole... Débarrassez-moi le chemin, s'il vous plaît...

RENÉ.

Excusez, monsieur le duc, je ne puis...

FRONSAC.

Monsieur le guidon, vous prenez l'habitude d'en user cavalièrement avec l'honneur des femmes.

RENÉ.

Mordieu!... monsieur!

CHATEAU.

Monseigneur, ce jeune homme semble avoir en quelque sorte raison.

FLORINE.

Monsieur le duc, au nom du ciel!...

FRONSAC.

Faites-moi place, monsieur!

RENÉ.

Monsieur le duc de Richelieu, votre père, a défendu un poste d'honneur contre un prince du sang royal! je défendrai le mien contre monsieur de Fronsac.

FRONSAC.

Et moi je vous traiterai comme un faquin de valet que vous êtes. (*Il lève sa canne sur René qui porte la main à son épée. Richelieu paraît au fond.*)

SCENE V.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Qu'est-ce que c'est? (*Moment de silence. Il descend la scène avec dignité.*)

FRONSAC.

Peu de chose, monsieur... je châtiais ce garçon qui s'oubliait...

FLORINE.

Qui protégeait une femme menacée!

RICHELIEU.

Silence!... Monsieur Château, (*Château passe près de lui.*) mademoiselle Florine... veuillez vous retirer... (*A Remy qui est au fond.*) Remy, reconduisez... (*Château et Florine sortent. Remy ferme la porte.*)

SCENE VI.

RENÉ, RICHELIEU, FRONSAC.

RENÉ.

Monseigneur, grâce, à vous, je suis officier de l'armée : si ce titre qui m'impose le devoir de garder l'honneur de mon pays, ne me donne pas le droit de garder le mien, je vous le remets humblement .. Le valet de M. de Fronsac ne peut être un digne serviteur du roi de France.

RICHELIEU.

Il est vrai, j'accepte votre démission si vous acceptez l'affront.

RENÉ.

Oh! merci, monseigneur! (*A Fronsac.*) Monsieur le duc... j'ai l'honneur de vous demander satisfaction de l'indigne outrage que vous m'avez fait.

FRONSAC.

Comment vous nommez-vous, mon ami?

RICHELIEU.

Eh! monsieur, il vient de vous le dire... il se nomme comme vous et comme moi... Un officier de l'armée...

FRONSAC, *avec mépris.*

Un guidon, je crois?

RICHELIEU.

Si c'est le grade qui vous importe, monsieur, tranquillisez-vous, ce jeune homme est dès à présent colonel... Monsieur de Montbar vient de m'en accorder le brevet pour lui.

RENÉ.

Monseigneur !

FRONSAC.

Voilà qui va fort bien, monsieur; mais s'il vous prend fantaisie de donner à un étranger un tel pied dans votre maison, il ne me plaît pas d'oublier ce que je dois à mon rang, monsieur... Je n'ai pas lu M. Rousseau... je ne suis pas académicien, je ne suis pas philosophe... mais je suis gentilhomme, et je sais porter mon nom !

RICHELIEU.

Portez-le donc, et ne le traînez pas !

FRONSAC.

Monsieur !

RICHELIEU.

Si votre naissance ne vous élève au-dessus des autres que pour mieux donner en spectacle votre indignité... cachez votre naissance au lieu de vous en vanter ! Otez-vous de la lumière si, au lieu de vous illustrer, elle ne fait que vous trahir !

FRONSAC.

J'avoue que cette leçon de morale, dans la bouche de monsieur de Richelieu...

RICHELIEU.

Je suis las, monsieur... Voilà trop longtemps qu'en me parodiant, vous et vos amis, vous déshonorez la copie et le modèle !... Certes, j'ai été de mon temps; mais si nous n'étions pas les meilleurs, nous étions toujours les plus braves ! Nous savions que le nom de famille veut aussi son baptême, et nous allions faire reconnaître la pureté de notre sang au soleil du champ de bataille !... En sortant d'une orgie, nous courions à Fontenoy... et la France nous pardonnait... Elle disait : Ce sont de mauvaises têtes... mais ils ont du cœur... ce sont mes enfants !

FRONSAC.

Les ennemis de la noblesse vont être ravis de savoir que monsieur le duc de Richelieu est passé dans leurs rangs.

RICHELIEU.

Les ennemis de la noblesse, monsieur, sont les gentilshommes qui font de ce nom un nom suspect, placé entre la haine et la risée publique... Qui au lieu de dire comme autrefois : noblesse oblige; disent : noblesse absout... Qui se cachent derrière leurs titres, oisifs dangereux, malfaiteurs privilégiés, larrons impunis... Vous voulez ressusciter le respect... Croyez-vous donc qu'on vous respectera plus, à mesure qu'on vous estimera moins ?... Ne craignez-vous pas qu'au jour du danger, ce peuple de France que vous faites douter même de votre courage, ne

vous dise : Donnez-moi votre épée que je me défende moi-même !... Et une fois qu'il vous l'aura prise... il ne vous la rendra pas... et il fera bien... Encore une fois, monsieur, refusez-vous satisfaction à ce jeune homme ?

FRONSAC.

Je refuse...

RICHELIEU, *à part, avec douleur.*

Mon fils !... (*Haut.*) Eh bien, monsieur René, on vous a volé votre honneur dans ma maison... j'en suis comptable... je vous le rendrai... je me battrai avec vous...

RENÉ.

Monseigneur !

RICHELIEU.

La tache qu'il fait à mon nom, je l'effacerai de ma main... (*A Fronsac.*) Sortez, monsieur !

FRONSAC.

Monsieur... vous êtes mon père...

RICHELIEU.

Oui, et pardieu, cela est heureux pour vous ! (*Fronsac sort.*)

SCENE VII.

RENÉ, RICHELIEU, *puis* MARIE.

RICHELIEU.

Vous avez entendu, monsieur René, je suis à vos ordres.

RENÉ.

Monseigneur, j'éprouve une reconnaissance profonde de la grâce que vous voulez bien me faire... mais je ne puis accepter.

RICHELIEU.

Quel est ce scrupule ?... Est-ce mon âge qui vous gêne ?... Mais je puis vous assurer que je suis encore homme à vous faire voir du pays.

RENÉ.

La lutte n'en serait pas moins inégale, monseigneur ; je n'aurais pas le courage de me défendre contre mon bienfaiteur... L'honneur de votre proposition me suffit...

RICHELIEU, *en allant s'asseoir à droite.*

A votre guise, monsieur...

MARIE, *entr'ouvrant la porte avec précaution.*

Je n'entends plus rien !... Ah ! (*Elle se retire.*)

RICHELIEU.

Mais, tenez mon enfant... je me sens pour vous une véritable amitié..... et, si je ne puis vous la prouver par un coup d'épée..... je vous la prouverai du moins par un bon conseil... Vous êtes

à l'âge où il est permis d'être dupe... mais il faut l'être le moins longtemps possible.

RENÉ.

Je ne puis comprendre, monseigneur.

RICHELIEU.

Vous aimez une certaine chanoinesse?

MARIE, *derrière la portière.*

Mon Dieu!

RENÉ.

Monseigneur !

RICHELIEU.

Vous l'aimez ?... Allons ! il n'y a point de mal... le mal, c'est qu'elle se donne à vous pour une vertu... pour un trésor de pureté... et que vous la croyez...

RENÉ.

Monseigneur... n'en parlons pas davantage, je vous prie ; je n'aime pas cette dame, comme vous le pensez du moins, et...

RICHELIEU.

Vous ne l'aimez pas?... c'est ce que nous allons voir... Ayez la bonté de me prendre dans ce coffret... là, à droite... un grand livre en maroquin rouge... c'est cela... donnez-le-moi... c'est une collection de dessins, de pastels, de portraits de femmes..... mes archives galantes enfin... (*Feuilletant le livre.*) Je pourrais vous les montrer sans indiscrétion... elles sont pour la plupart méconnaissables... gracieux sourires, dont le temps a fait des rides... C'est à peine si je m'y retrouve moi-même... Et tenez, par exemple, en voici une... Qu'est-ce que c'est que ce visage-là?... c'est une méprise... jamais... fi donc ! ah ! pardon... (*A demi-voix à lui-même.*) C'est madame de Richelieu... Comme vous pouvez le croire, mon ami, à cette exception près ou du moins j'aime à le penser... c'est là un musée de pécheresses... de Madeleines... moins le repentir. Tenez! en voici une dont le visage n'a pas trop changé... la reconnaissez-vous?

RENÉ.

Grand Dieu !

RICHELIEU.

Vous voyez bien que vous l'aimez !...

RENÉ.

Elle !... c'est impossible !...

RICHELIEU.

Quand je vous le dis.

RENÉ.

Monseigneur, je ne vous crois pas.

RICHELIEU, *sévèrement.*

Ah! monsieur, vous l'aimez trop!

RENÉ.

Monseigneur, vous me le disiez tout à l'heure, c'est à peine si les noms dont ce livre atteste la honte sont demeurés présents à votre mémoire, bien des années se sont écoulées... Vous avez pu oublier, monseigneur... dites-moi seulement qu'il est possible que vous vous trompiez... qu'une erreur ou une vengeance a pu glisser ce portrait parmi les autres...

RICHELIEU.

Il n'y a ni erreur ni vengeance, monsieur, et ce souvenir du moins est précis... cette femme est ici à sa place.

RENÉ.

Eh bien, non, monseigneur, non... malgré votre souvenir, non... malgré votre parole, il n'y a qu'une méprise injurieuse qui ait pu afficher ce portrait dans cette galerie du déshonneur.

RICHELIEU.

Monsieur, vous comptez trop sur l'excuse de votre âge, quand vous oubliez toute gratitude et tout respect... pour une intrigue de bal masqué... pour un amour banal... pour je ne sais quelle aventurière.

RENÉ.

Je perdrais en effet tout respect et toute reconnaissance, monseigneur, si à celui qui traite ainsi cette femme, je ne répondais, quelque soit son nom, qu'il en a menti. (*Il descend au milieu de la scène.*)

RICHELIEU *pose son album sur le guéridon et se lève.*

J'espère, monsieur, qu'en disant ce mot-là, vous avez mis de côté vos scrupules de tout à l'heure.

RENÉ.

Oui, je défendrai son honneur, même contre vous, monseigneur.

RICHELIEU.

C'est bien... ainsi vous êtes prêt?

RENÉ.

Demain... où vous voudrez... à l'heure qu'il vous plaira.

RICHELIEU.

Demain, non... je suis président du tribunal du point d'honneur, et je ne puis guère, en cette qualité, aller ferrailler en plein jour par les rues. Mais j'ai prévu dès longtemps ces occasions-là... J'ai fait accommoder dans mon jardin une terrasse fort convenable... Allez m'y attendre dans dix minutes...

RENÉ.

Je vous obéis, monseigneur. Mais promettez-moi que d'ici là,

vous respecterez cette chambre. (*Il montre à gauche la chambre où est Marie.*)

RICHELIEU.

Eh! monsieur, voilà qui touche à la folie... sinon à l'impudence... au moment où vous allez vous battre pour une autre.

RENÉ.

Vous ne voudriez pas, monseigneur, abuser de l'imprudence d'un enfant... La jeune fille qui est là ne vous aime pas... ne peut vous aimer.

MARIE, *s'élançant sur le théâtre.*

Vous vous trompez, monsieur René. (*René pousse un cri... Richelieu fait un geste comme pour dire :* Vous voyez... *et montre la porte à René, qui sort désespéré.*)

ACTE V.

Le jardin de l'hôtel Richelieu.—Arbres, statues. — A gauche, un pavillon à la porte duquel on accède par un escalier de cinq ou six marches. Il fait nuit.

SCÈNE I.

CHATEAU, FLORINE, *du fond à gauche.* (*Florine amène mystérieusement Château par la main.*)

CHATEAU, *à part.*

Sa main tremble... Ce mystère, cette émotion... quel espoir !

FLORINE.

S'il y a un peu de sincérité au fond de vos protestations, monsieur, le moment est venu de me le prouver.

CHATEAU.

De grâce, mademoiselle, parlez !

FLORINE.

Un seul mot vous dira tout. Monsieur de Fronsac a refusé de se battre avec monsieur René, et le maréchal a offert à monsieur René de lui en rendre raison.

CHATEAU.

Je le reconnais bien là. En ce cas, mademoiselle, ce pauvre jeune homme peut bien se regarder comme mort; mais du moins sa fin sera glorieuse.

FLORINE.

Taisez-vous ! vous ne pouvez savoir combien la pensée de ce malheur est horrible ! Monsieur, il faut empêcher ce combat.

CHATEAU.

L'existence de ce jeune homme vous est donc bien précieuse?

FLORINE.

Ne m'interrogez pas, je vous supplie : sachez seulement qu'il n'y a dans mon intérêt pour monsieur René rien qui puisse vous alarmer; mais sachez aussi que ma vie à moi, la vie d'une autre personne que vous respectez, de madame la chanoinesse, serait à jamais troublée et perdue si ce duel avait lieu...

CHATEAU.

Et comment madame la chanoinesse...

FLORINE.

De grâce, croyez-moi, et ne me demandez rien; écoutez... Madame la chanoinesse est devant la porte de l'hôtel, dans une voiture; elle a appris comme moi l'affreuse nouvelle; elle voulait rentrer avec moi, se jeter aux pieds du maréchal, et arrêter la querelle à tout prix... Mais déjà des ordres étaient donnés et l'entrée interdite... Impossible de faire passer même un billet... Larmes, prières, rien n'a pu vaincre cette consigne.

CHATEAU.

Mais pour se battre, il faut qu'il sorte de l'hôtel...

FLORINE.

Aussi sommes-nous résolues de rester jusqu'au jour devant la porte. Mais ils pouvaient sortir par ce pavillon et par le jardin... heureusement j'en avais conservé la clef.

CHATEAU.

Et vous voulez que je veille...

FLORINE.

Je vous en prie... Si vous apercevez monsieur René, tâchez de nous l'amener; sinon, accourez du moins nous prévenir... Monsieur, me le promettez-vous?

CHATEAU.

Je vous le jure, mademoiselle; mais daignez m'expliquer...

FLORINE.

Je ne le puis : je vous le répète seulement, ce duel serait un crime, dont monsieur René ne serait pas la seule victime; il briserait en même temps et à jamais ma vie, celle de madame la chanoinesse, et s'il vous faut quelque chose de plus, celle de votre nièce!

CHATEAU.

De ma nièce? Mais, comment? à quel titre ma nièce...

FLORINE.

Je ne puis rien vous dire de plus; mais sur ma vie, c'est la vérité.

CHATEAU.

Au nom du ciel !...

FLORINE.

Pour elle, pour moi, pour vous-même, veillez. Je cours la rejoindre; adieu. (*Elle s'éloigne par le fond à gauche.*)

CHATEAU.

Mais, mademoiselle !... (*Il redescend la scène.*)

SCENE II.

RENÉ, CHATEAU.

CHATEAU, *d'abord seul.*

Ma nièce !... Comment diable, ma nièce qui dort paisiblement à l'heure qu'il est dans l'Ermitage de l'Arsenal... Ma tête s'y perd !... Quelqu'un !... C'est lui ! (*Il remonte et appelle.*) Mademoiselle, le voici.

RENÉ, *sortant du pavillon.*

Paix, monsieur, paix donc ! Que faites-vous là ?

CHATEAU.

Je vous attendais... mademoiselle !... Elle ne m'entends pas !

RENÉ.

Silence ! Qui appelez-vous ?

CHATEAU.

Mademoiselle Florine !... elle est là, devant l'hôtel avec madame la chanoinesse... Suivez-moi.

RENÉ.

Monsieur, veuillez me laisser... le service du maréchal me retient ici.

CHATEAU.

Le service du maréchal ? Croyez-vous que j'ignore le dessein qui vous amène ?

RENÉ.

Si vous ne l'ignorez pas, monsieur, vous devez savoir que je désire être seul.

CHATEAU.

Mais, monsieur, ce duel ne peut avoir lieu ! ce serait un crime !

RENÉ.

Un crime !

CHATEAU.

Un crime, oui, qui vous perdrait, vous, elle, ma nièce, moi-même ; pourquoi ? je n'en sais rien ; mais elles vous l'expliqueront... Venez.

RENÉ.

Monsieur, cette ruse est inutile, retirez-vous. Vous ne faites pas ici l'office d'un galant homme.

CHATEAU.

Je tiens le serment que j'ai fait, monsieur ; si vous refusez de me suivre, je cours et je les ramène.

RENÉ.

A mon tour, monsieur, je vous supplie... ne me déshonorez pas.

CHATEAU.

Je vous dis, monsieur, que j'ai promis, que j'ai juré, que je serais comptable de tous les malheurs qui pourraient suivre, et je vais de ce pas... Grand Dieu ! c'est le maréchal ! (*La porte du pavillon s'ouvre... le maréchal paraît sur la première marche, précédé de deux laquais portant des flambeaux et suivi de deux autres.*)

SCENE III.

RICHELIEU, *sur le perron*, RENÉ, CHATEAU.

RICHELIEU, *grave.*

Monsieur Château ? Souffrez, monsieur, que je trouve singulière la visite furtive dont vous m'honorez ! (*Il descend l'escalier, prend le milieu du théâtre, les laquais restent sur les marches, Remy descend et reste au fond.*)

CHATEAU.

Daignez m'excuser, monsieur le maréchal...

RICHELIEU.

Je desire être chez moi, monsieur, quand il me plaît.

CHATEAU, *il remonte pour sortir à gauche.*

Je me retire, monseigneur... Courons les avertir...

RENÉ, *remonte et arrête Château du geste.*

Au nom du ciel, monseigneur, retenez-le... il me parlait de deux personnes, de deux femmes, qui attendent là, dehors... Ne permettez pas qu'il aille leur jeter l'effroi, le désespoir dans l'âme...

RICHELIEU.

Des femmes? je comprends... (*Aux quatre laquais.*) Descendez, vous autres, et placez vous là. (*Il les met au fond du théâtre. A Rémy.*) Va, Rémy, ferme la grille, ne laisse entrer personne sous aucun prétexte, ou je te chasse. (*Rémy s'éloigne à gauche.*) Quant à vous, monsieur Château, vous allez nous servir de émoin...

CHATEAU.

Moi, qui avais juré d'empêcher ce duel! Non, monseigneur, ne l'exigez pas! je n'aurais pas ce courage.

RICHELIEU, *aux valets.*

Eclairez-nous! (*Les valets descendent de quelques pas.*) Mieux on y verra et plus ce sera vite fini!

CHATEAU.

Vite fini!

RICHELIEU, *regardant à gauche.*

Ah! voilà la grille fermée; nous sommes sûrs maintenant de n'être pas dérangés... Quand le roi lui-même frapperait à ma porte, il attendrait, pardieu, que la chose fût faite... Monsieur René, ôtez votre habit, s'il vous gêne; j'ai coutume de garder le mien. (*Il se met en place, ôte son chapeau et le jette à terre.*) J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur.

RENÉ, *l'imitant.*

Monseigneur, je vous remercie de la faveur que vous me faites.

CHATEAU, *à part.*

Il le remercie!

RICHELIEU, *à René.*

Etes-vous prêt, monsieur?

RENÉ.

Je suis prêt, monseigneur.

CHATEAU, *au milieu, s'approchant de René.*

Monsieur René, c'est votre bienfaiteur.

RICHELIEU.

Silence, monsieur Château; vous ignorez-même de quoi il s'agit... c'est moi qui suit l'offensé.

CHATEAU.

Monseigneur, c'est un enfant!

RICHELIEU.

Quand on reconnaît un bienfait par un outrageant démenti, on n'est plus un enfant, on est un homme, car on est un ingrat.

RENÉ.

Promettez-moi donc, monseigneur, que vous allez me traiter en homme!

RICHELIEU.

Monsieur, je ne touche pas une épée pour lui faire affront; ne craignez pas d'injurieux ménagements; vous êtes à cette heure mon ennemi, votre vie ne m'est plus rien, mais votre honneur m'est toujours sacré... soyez tranquille.

RENÉ.

Merci encore une fois, monseigneur ; frappez-moi au cœur, si vous le pouvez, mais pas au visage !

BICHELIEU.

A vos souhaits, monsieur. (*A part.*) Il avait de l'âme cet enfant. (*Il salue de l'épée.*)

RENÉ, *à part.*

O chère épée que je tiens d'elle !... défends-la bien ! (*Ils se mettent en garde.*)

RICHELIEU, *pendant qu'ils se battent.*

Vous vous engagez fort ; c'est égal vous jouez agréablement... il faux dire aussi que vous avez là une jolie brette... La coquille est ciselée à l'italienne, ce me semble ?

RENÉ.

Vous tenez mal, votre promesse, monseigneur, vous me ménagez !

RICHELIEU.

Du tout, et la preuve... Ma foi ! vous en teniez, mais le pied m'a glissé !... Ah ! voilà qui devient sérieux... Ah çà, mais... mais éclairez donc. (*Les laquais font un pas.*) Quelle étrange épée a-t-il là ?... il y a un chiffre, une devise... quoi ?... Par le ciel, arrêtez, monsieur !

RENÉ.

Défendez-vous, monsieur le duc ! (*Il redouble d'efforts.*)

RICHELIÉU, *avec une énergie croissante.*

Où avez-vous pris cette épée ?... Assez, assez, vous dis-je ! montrez-moi votre épée ! arrêtez !

RENÉ.

Non !... non !...

RICHELIEU.

Je vous l'ordonne !... je vous en prie ! Ah ! vous ne voulez pas me la montrer ! Eh bien. (*Il le désarme, René haletant et confus demeure immobile.*) Château, donnez-moi cette épée. (*Château la donne à Richelieu.*)

RICHELIEU, *examinant l'épée avec émotion.*

Je ne me trompais pas !... mon chiffre !... Cette devise italienne ! Monsieur René, où avez-vous acheté cette épée ?

RÉNÉ.

Cette arme n'est point achetée, monseigneur... Après m'en être si mal servi, je rougis d'avouer que c'est un présent de ma mère.

RICHELIEU.

De votre mère ? (*A part.*) De sa mère !... c'était sa mère.

RÉNÉ.

Ne pouvant me donner le nom de mon père, elle m'avait au moins confié son épée. (*Avec amertume.*) Hélas! c'était encore plus que je n'en pouvais porter. (*Il cache sa tête dans ses mains.*)

RICHELIEU, *le regardant avec intérêt.*

Pauvre enfant! il croit que c'est lui qui est vaincu!... (*Haut.*) Monsieur Château, courez; allez tous, qu'on lui ouvre!... dites à ces dames que je les prie de venir à l'instant.

CHATEAU.

J'y vais, monseigneur. (*Il sort par la gauche précédé de deux valets.*)

SCENE IV.

RÉNÉ, RICHELIEU.

RICHELIEU, *à part.*

Allons, celui-là me console de l'autre. (*Haut, lui présentant l'épée.*) Monsieur Réné, reprenez votre héritage de famille; (*Réné la repousse*) vous vous en êtes servi noblement.

RÉNÉ.

Non, monseigneur, non, votre génerosité ne peut m'aveugler...

RICHELIEU.

Vous ne me croyez pas?... Eh bien! cette épée que vous dédaignez, je la prends, moi, (*il tire sa propre épée, met celle de Réné à la place, et lui présentant l'autre*) et je vous prie d'accepter la mienne. Me croyez-vous, maintenant?

RÉNÉ, *ému jusqu'aux larmes.*

Oh! monseigneur! je vous crois!... je vous crois... je... Excusez-moi, monseigneur... je ne puis parler.

RICHELIEU.

Je ne vous demande pas de parler, non plus, Réné, je vous demande... c'est l'usage quand on s'est battu... je vous demande de m'embrasser.

RÉNÉ, *saisissant la main du duc.*

Oh! monseigneur!

RICHELIEU, *l'attirant sur sa poitrine.*

Plus près! que je sente battre ce jeune cœur, puisque vous en avez un. (*La Chanoinesse entre, les voit embrassés.*)

SCENE V.

RÉNÉ, LA CHANOINESSE, RICHELIEU, *les Laquais au fond.*

LA CHANOINESSE, *poussant un cri de joie.*

Mon Dieu! merci! (*René et Richelieu vont au-devant d'elle.*)

RENÉ, *baisant la main de la Chanoinesse.*

Madame...

RICHELIEU, *baisant l'autre main.*

Madame... (*bas.*) que ne le disiez-vous plus tôt?... Ainsi donc...

LA CHANOINESSE, *bas.*

Je vous avais dit, monseigneur : Laissez-moi votre épée... si c'était un fils!

RICHELIEU, *de même.*

Et c'était un fils... (*Il passe près de René et lui touche l'épaule avec affection.*) Joli cavelier, ma foi! (*A la Chanoinesse.*) Mon compliment!... Chut!...

RENÉ, *à part.*

Mais que signifie?... (*M. Château, Florine et Marie sortent du pavillon.*)

MARIE, *en descendant accompagnée de Florine.*

De grâce, mon oncle...

CHATEAU, *descendant derrière eux.*

Silence, mademoiselle!

RICHELIEU.

Eh! voilà Château qui nous arrive sombre comme un Dieu inférieur...

CHATEAU.

Vous avouerez, monseigneur, que la trouvaille que je viens de faire dans votre chambre n'est pas de nature à égayer un oncle.

RICHELIEU, *montrant René.*

M. Château, voici un colonel au nom de qui je vous demande la main de votre nièce...

RENÉ, *à part.*

Jamais!

CHATEAU.

Non, monseigneur, elle ira au couvent... au couvent elle ira.

RICHELIEU.

Fi! le vilain homme! Eh bien! j'espère être plus heureux auprès de madame Château.

CHATEAU.

Qu'entends-je?

RICHELIEU, *bas à Florine dont il a pris la main.*

Trois cent mille livres, ma chère. *Haut.*) Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre nièce pour M. le colonel.

FLORINE.

Mais, permettez.

CHATEAU.

Elle hésite!

RICHELIEU, *bas.*

Trois cent mille livres !

LA CHANOINESSE, *bas à Florine.*

De grâce, je t'en prie... pour lui...

FLORINE.

Je vous accorde la main de ma nièce, monseigneur.

RICHELIEU.

Merci !

CHATEAU, *passant près de Florine.*

Quoi ! mademoiselle, vous daignez consentir à un hymen dont le flambeau ?...

FLORINE.

A condition que nous doterons notre nièce.

CHATEAU.

Oh ! d'une pluie d'or, ma Danaé.

RICHELIEU.

Eh bien ! monsieur Réné. (*Il lui montre Marie.*)

RÉNÉ.

Monseigneur, vous savez, vous, que c'est impossible.

MARIE.

O mon Dieu !

RICHELIEU, *en le conduisant près de la Chanoinesse.*

Je sais, moi, qu'il est impossible que je vous donne une femme indigne de vous ; madame la Chanoinesse vous dira pourquoi.

LA CHANOINESSE.

Demandez pardon à cet enfant, Réné.

RÉNÉ, *passant près de Marie.*

C'est donc vrai, Marie ! chère Marie, pardonnez-moi. (*Il cause avec la jeune fille pendant le reste de la scène et Château avec Florine.*)

LA CHANOINESSE, *seule sur l'avant-scène avec Richelieu.*

Est-ce que la vue des heureux que vous venez de faire vous attriste, monseigneur ?

RICHELIEU.

Non, madame ; mais je comparais dans ma pensée, mes deux enfants... Celui-là seul est mon fils ; l'autre sera seul... seul mon héritier, et je songeais que bientôt le nom d'homme serait mieux porté que celui de gentilhomme... Mais, madame, votre regard suffit à dissiper ces nuages... et je ne songe plus qu'à dire avec mon royal compère... Bah !... après nous le déluge !...

FIN,

Paris.— Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

BIJOUX INDISCRETS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. MÉLESVILLE ET BAYARD,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 8 FÉVRIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC D'ALBANO, capitaine des gardes..........	MM.	TISSERAND.
JULIO D'AMALFI, jeune Sicilien.....		BRESSANT.
LE CHEVALIER GRAVINA, officier attaché au duc...		ARMAND.
LE BARON SÉVÉRINO, directeur de la police royale..		VILLARS.
PASCARIELLO, maître de chant.................		GEOFFROY.
LADY HAMILTON.........	Mlles	MELCY.
CLAUDIA DE RICCI, jeune fille d'honneur de la reine.		ROSE-CHÉRI.
LUCREZZIA, femme du baron......................		MILA.
CARLOTTA ZANNONI.........................		MARTHE.
UN HUISSIER...........................	M.	BORDIER.

Seigneurs, Dames, Gardes, Pages, Valets, etc.

La scène est à Naples, au premier acte dans les jardins du roi; au second, dans le palais.

NOTA. — S'adresser pour la musique, à M. Jubin, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

ACTE I.

Le théâtre représente une partie des jardins du palais du roi. — Aux deux tiers de la scène, sur le 2me plan, à droite, une statue ; même côté, à travers les charmilles, on aperçoit une fenêtre avec balcon de l'extrémité du palais ouvrant sur des fleurs, arbres, orangers, etc.; à gauche, au 1er plan, un bosquet; au 2me, une allée ; fond ouvert à droite et à gauche ; bancs, chaises, etc.

SCÈNE I.

LE COMTE ALBANO, LADY HAMILTON, LE CHEVALIER GRAVINA, CARLOTTA, PASCARIELLO, LUCREZZIA, JULIO, DAMES, OFFICIERS, SEIGNEURS. (*Au lever du rideau, les groupes de promeneurs et de masques traversent la scène.*)

CHOEUR.

AIR : *On ne court pas deux lièvres à la fois.* (M. de Feltre.)

Quand le plaisir nous appelle,
Ah ! suivons-le soudain !
On croit reconnaître chaque belle
Sous son masque féminin !
Je vous connais, je crois,
C'est la douce voix
Qui me dicte des lois !
Au bal rien n'est plus doux que d'entendre la voix
De celle qu'on adore !
De presser une main qui vous échappe encore...
C'est un plaisir de rois !

Très-doux.

Dans ces bosquets, amis, restons, jusqu'à l'aurore !
Parlons bien bas, bien bas...
Venez, venez, suivez mes pas !

La musique continue pianissimo, pendant que les groupes se succèdent et que les conversations s'établissent des deux côtés de l'avant-scène.

GRAVINA, *à Carlotta, à qui il donne le bras à droite.*

Eh bien! charmante Carlotta, ne me remercîrez-vous pas de vous avoir fait envoyer une invitation pour la plus belle fête que le roi de Naples ait donnée à sa cour !

CARLOTTA, *un loup à la main.*

Oh ! oui, monsieur le chevalier !.. Moi, une petite bourgeoise, parfumeuse de la reine être admise... Dieu ! que de monde !... et que je voudrais connaître tous ces beaux seigneurs, toutes ces belles dames qui passent devant moi !...

GRAVINA.

Je veux bien vous les nommer... à condition que j'aurai un baiser à chaque nom que je vous dirai.

CARLOTTA.

C'est un peu cher... Et ici?

GRAVINA.

Je vous ferai crédit... Et d'abord... (*montrant Pascariello qui cause avec un groupe au fond, à gauche*) tenez, ce petit monsieur qui rit toujours, pour montrer ses dents, c'est un maître à chanter que la reine a amené de Palerme.

CARLOTTA.

Il n'est pas beau... quand il ne chante pas.

GRAVINA.

En revanche, il est fort laid quand il chante!... (*Désignant Julio qui entre au fond à gauche.*) Ce fat qui salue à droite, à gauche, c'est son compatriote, son ami...

CARLOTTA, *étourdiment.*

Ah! je connais...

GRAVINA.

Comment! vous connaissez le plus mauvais sujet des Deux-Siciles... qui, depuis quinze jours qu'il est à Naples, compromet toutes les femmes?...

CARLOTTA, *se reprenant.*

C'est-à-dire... il est venu deux fois dans notre magasin pour des gants... qu'il n'a point payés.

GRAVINA.

A la bonne heure... car s'il y allait pour autre chose, il me le payerait!... Ah! voici .. de ce côté... (*Ils remontent à droite.*)

JULIO, *qui a traversé la scène en causant avec chacun, revient à gauche, frappant sur l'épaule de Pascariello.*

Hé! caro mio Pascariello!...

PASCARIELLO, *descendant la scène avec Julio.**

Julio!... D'où diable viens-tu?... Je t'ai déjà perdu vingt fois!... tu cours au milieu de toute cette foule comme un cheval échappé.

JULIO.

Le moyen de tenir en place! je suis ébloui, enivré, mon ami! Partout de ravissantes figures, ou des masques qui en font deviner de plus ravissantes encore!... Oh! les femmes de Naples!... maëstro!

PASCARIELLO, *d'un air de dédain.*

Peuh!

* Pascariello, Julio.

JULIO.

Qu'est-ce que tu y trouves donc de mieux, à Naples?...

PASCARIELLO.

Le macaroni!...

JULIO.

Gourmand!

PASCARIELLO.

Ça vaut mieux que d'être un libertin fieffé, qui, le nez au vent, suit toujours à la piste quelque beauté nouvelle...

JULIO.

Parce que je n'ai pas encore trouvé celle que je cherche!... Un roman, mon cher, une aventure mystérieuse; je te conterai cela... De petits billets énigmatiques... une écriture perlée, adorable... C'est la seule femme qui m'occupe, et c'est pour la découvrir que je m'occupe des autres. (*Montrant Gravina qui redescend avec Carlotta qui a remis son loup.*) Quel est ce jeune cavalier?...

PASCARIELLO.

Un officier du duc d'Albano, le nouveau capitaine des gardes...

JULIO.

Oh! la jolie tournure!...

PASCARIELLO.

L'officier?

JULIO.

Eh! non... le masque à qui il donne le bras... et qui porte à son côté ces violettes de Parme que je voudrais voir à ma boutonnière...

PASCARIELLO.

Je crois bien... des améthistes...

JULIO, *la regardant.*

Je vais la saluer...* (*Le Duc paraît au fond à gauche donnant le bras à une dame qui tient un masque sur sa figure.*)

PASCARIELLO, *arrêtant Julio.*

Chut!... Attends!...

CARLOTTA, *à Gravina.*

Je connais celui-ci... c'est le duc d'Albano, capitaine des gardes... mais cette dame?

GRAVINA.

Ne regardez pas... n'ayez pas l'air de reconnaître...

LE DUC, *s'arrêtant et jetant un coup d'œil sur la fenêtre du pavillon.*

Cette fenêtre!... ah!... (*Il passe avec la dame et sort à droite au fond.*)

* Pascariello, Julio, le Duc, Gravina, Carlotta.

CARLOTTA.

Pourquoi donc?

GRAVINA, *baissant la voix.*

C'est la reine!...

PASCARIELLO, *à Julio.*

C'est la reine!...

JULIO, *sans s'émouvoir.*

Eh bien! c'est une femme!... une taille délicieuse!...

LADY HAMILTON, *qui est entrée de gauche, à un officier anglais qui lui offre le bras.*

Merci, milord! je suis Sa Majesté.

GRAVINA, *à Carlotta.*

Lady Hamilton.

CARLOTTA, *bas.*

Je la connais aussi!...

JULIO, *à Pascariello.*

Voilà donc cette belle lady, la bien aimée de Nelson... qui nous gouverne maintenant au nom de l'Angleterre... Elle a toujours avec moi un air de fierté dont j'aurai raison un jour ou l'autre!...

PASCARIELLO, *bas.*

Tu vas me compromettre... elle me regarde...

JULIO.

Non... c'est moi!...

LADY HAMILTON, *faisant signe à Pascariello avec son éventail.*

Signor Pascariello!...

PASCARIELLO, *à Julio.**

Vois-tu? je suis dans ses bonnes grâces.

LADY HAMILTON, *à mi-voix.*

Eh bien! ce mariage? Vous êtes-vous déclaré?...

PASCARIELLO, *de même.*

Je n'ai pas osé, milady.

LADY HAMILTON, *lui donnant un petit coup d'éventail sur la joue.*

Maladroit!

JULIO, *riant.*

Ah! ah! ah! (*Lady Hamilton le regarde sévèrement et passe.*) Effectivement, tu es dans ses bonnes grâces... Mais moi... Elle m'a lancé un regard furibond!... Ah! les beaux yeux!

PASCARIELLO.

Tu es incorrigible! (*Montrant une dame qui paraît au fond à*

* Julio, Pascariello, lady Hamilton, Carlotta, Gravina.

gauche.) Va donc te frotter aussi à ceux qui passent là-bas !...

JULIO.

Lucrezzia !

GRAVINA, *à Carlotta de l'autre côté.*

La femme du directeur de la police...

CARLOTTA, *bas.*

Une dévote à trente-six carats !

PASCARIELLO.

Comment est-elle ici, elle qui ne quitte pas les églises ?

JULIO.

Oui... c'est un ange !... Tiens, elle refuse tous les bras qu'on lui offre ! Ma foi, j'ai grande envie...

PASCARIELLO, *se moquant.*

De lui offrir le tien ?

JULIO, *la suivant.*

Pour me recommander à ses prières.

PASCARIELLO.

Tu seras joliment reçu... Je suis curieux de voir... (*Il le suit. Ils disparaissent par le fond à droite.*)

GRAVINA, *à Carlotta.**

Et mes baisers ?... Voilà bien des noms que je vous ai dits.

CARLOTTA, *ôtant son loup.*

Je n'ai pas compté !...

GRAVINA.

Tant mieux !... Je recevrai de même...

CARLOTTA.

Silence !... on vient de ce côté !...

GRAVINA, *bas.*

Dans une heure... au bout de l'allée de Diane... Je vous reconnaîtrai à ce bouquet de violettes que vous avez bien voulu accepter.

CARLOTTA, *bas.*

L'allée de Diane ?

GRAVINA.

Vous y serez ?

CARLOTTA.

Peut-être.

LE DUC, *s'approchant par la droite au premier plan.*

Chevalier Gravina ?... (*Carlotta, qui a quitté son bras, pousse un petit cri et se sauve en mettant son masque par le bosquet à gauche.*)

LE DUC, *souriant.***

Charmante tournure !... Je vous fais compliment !

* Carlotta, Gravina. — ** Gravina, le Duc.

GRAVINA.

Un masque qui m'intriguait, monsieur le duc... et que je ne connais pas...

LE DUC, *d'un air d'intelligence.*

Fort bien!... Faites placer des sentinelles aux portes du roi, qui vient de rentrer dans ses appartements.

GRAVINA.

Et de la reine?

LE DUC.

Non... pas encore! vous attendrez mes ordres. (*Gravina sort, tous les Invités se sont éloignés successivement.*)

SCENE II.

LE DUC, LADY HAMILTON, *puis* CLAUDIA.

LE DUC, *à part, regardant le pavillon à droite.*

Dès qu'une lumière paraîtra à cette fenêtre, m'a-t-elle dit... Oh! chaque minute va me paraître un siècle...

LADY HAMILTON, *entrant du fond à droite.*

Mon cher duc!...

LE DUC.

Milady?

LADY HAMILTON.

La reine m'a chargée de composer son jeu... et j'avais presque envie de vous choisir.

LE DUC.

C'est un honneur...

LADY HAMILTON.

Oui... Mais j'ai réfléchi que Sa Majesté venait d'accepter votre bras... et cette seconde faveur pourrait faire causer autour d'elle.

LE DUC.

Qui oserait se permettre?...

LADY HAMILTON.

Ah! on cause beaucoup à la cour... on n'épargne pas plus la reine... que les personnes qui l'entourent.

LE DUC.

Je donnerais ma vie pour la défendre!

LADY HAMILTON.

Eh! mon Dieu! on ne vous en demande pas tant... mais plutôt un air de respect, d'indifférence, qui empêche le soupçon de monter... trop haut. Ce n'est pas tout d'être discret, il faut encore être adroit... Et les gens heureux sont d'une gaucherie!...

LE DUC.

Croyez... qu'aucun sacrifice...

CLAUDIA, *entrant du fond à droite.* *

Milady...

LADY HAMILTON.

Ah! mademoiselle de Ricci... la plus modeste, la plus sage des filles d'honneur...

LE DUC, *à part.*

Ce n'est pas beaucoup dire!...

LADY HAMILTON.

Que voulez-vous, ma chère?

CLAUDIA.

La reine vous prévient qu'elle a désigné le comte Popoli pour son jeu.

LADY HAMILTON, *au Duc.*

La place est prise...

LE DUC, *souriant.*

C'est presque une disgrâce...

LADY HAMILTON, *à mi-voix.*

A moins que ce ne soit de la prudence! On vous dédommagera... (*Haut.*) Eh bien! Claudia, vous êtes-vous bien amusée au bal? (*Elle s'assied sur un banc à droite.*)

CLAUDIA.

Je ne l'ai pas regardé, mylady.

LE DUC.

Comment! à votre âge!

LADY HAMILTON.

Quoi! ces toilettes brillantes, cette musique, cette foule de masques!...

CLAUDIA, *souriant.*

C'est beaucoup de bruit pour bien peu de chose...

LE DUC.

Mademoiselle de Ricci est une philosophe.

LADY HAMILTON.

Ne m'en parlez pas... Je ne connais plus rien aux jeunes filles!... Enfin je veux marier celle-ci... La reine s'y intéresse... moi aussi... Orpheline, sans fortune... ne devant sa position qu'à la bonté du roi... j'ai cru qu'elle me remercîrait... Ah bien oui!... Elle me fait la mine.

CLAUDIA.

Moi, milady... Je suis touchée des bontés...

* Le Duc, lady Hamilton, Claudia.

LADY HAMILTON.

Qu'avez-vous à dire contre mon protégé? Ce pauvre Pascariello, qui languit, qui se désole...

LE DUC.

Un amour malheureux!... à la cour de Naples!...

LADY HAMILTON.

On ne le croira pas!... Il est un peu ridicule, je l'avoue... mais il a du talent... Il sera maître de chapelle... que lui reprochez-vous?...

CLAUDIA.

Rien... je ne l'aime pas!...

LADY HAMILTON, *haussant les épaules.*

Ah! si l'on n'épousait que ceux qu'on aime!....

LE DUC.*

Mademoiselle de Ricci a peut-être laissé son cœur en Sicile, sa patrie?

CLAUDIA, *troublée.*

Moi, monsieur?

LADY HAMILTON.

Serait-il vrai, Claudia? Toutes les fois que l'on parle de Palerme devant vous, j'ai remarqué que vous étiez émue... souvent même j'ai surpris une larme...

CLAUDIA, *plus émue.*

Quoi de plus naturel, milady? c'est à Palerme que je suis née!

Air nouveau de Mlle Garcin.

Doux souvenir de mon heureuse enfance,
Ces lieux parés de leurs mille couleurs,
Dans mon exil conservent leur puissance,
C'est un reflet de mes premiers bonheurs;
Mais de l'amour... Seule, ignorée, obscure,
Personne, hélas! n'a pu m'aimer, je croi...

A part.

Et si tout bas, tout bas, mon cœur murmure,
C'est un secret entre le ciel et moi!

LADY HAMILTON.

Eh bien! épousez mon pauvre Pascariello. Pensez-y sérieusement... vous me rendrez réponse... et...

SCENE III.

LES MÊMES, SÉVÉRINO.

SÉVÉRINO, *à la cantonade, au fond à droite.*

Attachez-vous à ses pas... qu'on me rende compte de toutes

* Claudia, le Duc, lady Hamilton.

ses démarches!.. C'est ce maudit Sicilien qui me vaut cette algarade.

LADY HAMILTON.

Le baron Sévérino!...

LE DUC.

Le chef de la police...

CLAUDIA.*

A qui en a-t-il donc?...

SÉVÉRINO, *les apercevant.*

J'en perdrai l'esprit... Ah! milady... monsieur le duc... vous voyez un homme exténué, à moitié mort!... (*Criant en remontant.*) Qu'on m'envoie mon secrétaire, mes chefs de bureau, tout le personnel de la police.

LADY HAMILTON.

Ah! bon Dieu!...

LE DUC.

Une conspiration?

CLAUDIA, *effrayée.*

Vous voulez faire arrêter quelqu'un?

SÉVÉRINO.

Je voudrais faire arrêter toute la ville...

LE DUC.

C'est donc sérieux?

SÉVÉRINO, *se récriant.*

Si c'est sérieux!... (*D'un air piteux.*) Je suis au moment de perdre ma place... une si bonne place, où il n'y a rien à faire... quand les brouillons ne s'en mêlent pas.

LADY HAMILTON.**

Mais enfin qu'est-il arrivé?

SÉVÉRINO.

Je sors du cabinet du roi, qui m'a traité comme on ne traite pas un *facchino*, un lazzarone!...

CLAUDIA, *assise près de lady Hamilton.*

Le roi, qui est si bon?...

SÉVÉRINO.

Oui, mais quand il s'y met... (*D'un ton brusque.*) Approche ici, baron!... (*S'interrompant.*) Vous savez que le roi me parle avec une familiarité charmante! (*Reprenant le ton brusque.*) Tu ne fais que des sottises... tu n'entends rien à la police!... — Quoi! Sire?... — Tais-toi... Il y a dans les mœurs de ma cour

* Sévérino, le Duc, lady Hamilton, Claudia.

** Le Duc, Sévérino, lady Hamilton, Claudia.

un relâchement qui fait clabauder toute l'Europe.—Sire, si vous écoutez les propos de l'Europe...—Tais-toi... on attaque tout le monde... La chronique scandaleuse n'épargne pas même la reine...

LADY HAMILTON.

La reine Caroline!...

LE DUC.

Quelle horreur!

SÉVÉRINO, *continunat.*

Je sais, a-t-il ajouté, que ce sont d'infâmes calomnies... Mais voilà où mène le goût effréné des plaisirs, des aventures!—Sire, je n'ai rien vu... — C'est ce dont je me plains! Tu n'es qu'un imbécile...

LE DUC.

Le roi a dit?...

LADY HAMILTON.

Un imbécile!

SÉVÉRINO.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire. (*Reprenant.*) Je te destituerais, sans la baronne, ta femme, qui a des principes, de la religion, et que j'estime... mais à la moindre intrigue, au premier scandale qui fera explosion, je te chasse!...

LE DUC.

C'est clair...

LADY HAMILTON.

C'est dur!...

SÉVÉRINO.

Dur et clair!.. Me voilà responsable, à présent, de la vertu de toutes ces dames!... C'est bien lourd!...

LADY HAMILTON.

Et la reine était là?...

SÉVÉRINO.

Parbleu!... qui criait dix fois plus fort... qui prétendait que si elle avait le pouvoir pendant quarante-huit heures, elle saurait bien se faire respecter...

LE DUC.

Le pouvoir?...

SÉVÉRINO.

Au fait... s'est écrié le roi... cela vous regarde plus que personne, madame... Tenez, faites-vous obéir... voici ma bague.

CLAUDIA, *se levant.*

Quelle bague?...

SÉVÉRINO.

Vous ne connaissez pas? Oh! dieux! le diamant royal!...

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

LADY HAMILTON, *qui s'est levée aussi.*

Signe avoué de la toute-puissance,
A cet anneau chacun doit obéir...

LE DUC.

Pour courir Naple et sans craindre une offense,
Le roi jadis savait bien s'en servir...

SÉVÉRINO.

Quand on le porte, on est inviolable,
Point de dangers possibles... c'est de droit!

Au Duc, bas.

Que de maris en voudraient un semblable,
Car pour dormir, c'est une bague au doigt...

CLAUDIA, *souriant à lady Hamilton.*

C'est un anneau des Mille et une Nuits!

SÉVÉRINO.*

D'autant que tous les officiers, tous les gens du palais le connaissent!... Aussi je me suis empressé de prendre les ordres de la reine!... Et, en sortant, j'étais si animé, que je voulais absolument arrêter quelqu'un...

LADY HAMILTON.

Vous aviez découvert une intrigue?

SÉVÉRINO.

Non... mais je la flairais!... je me suis trouvé en face de ce jeune et beau Sicilien qui s'est abattu au milieu de la cour, comme un oiseau de proie... Il dévore tout.

LADY HAMILTON.

Julio d'Amalfi.

CLAUDIA, *à part.*

Julio!

SÉVÉRINO.

Lui-même!... Je lui ai dit : « Monsieur, j'ai les yeux sur vous. » Je ne le lui ai pas mâché.

LE DUC.

Ce jeune homme si aimable!...

CLAUDIA.

Qui paraît si doux!

SÉVÉRINO.

Ne vous y fiez pas... une figure sournoise... qui se glisse partout... où il y a un joli minois!... Ma femme m'a ordonné de lui

* Le Duc, lady Hamilton, Sévérino, Claudia.

fermer ma porte... Ah! c'est qu'elle n'entend pas raison là-dessus, la baronne.

LADY HAMILTON, *souriant.*

N'est-ce pas lui qui est toujours paré de quelque faveur de ces dames?... On dit qu'il en fait collection et qu'il n'y a pas de brocanteur qui ait amassé plus de bijoux!... on y voit jusqu'à des chapelets.

LE DUC, *riant.*

Vraiment?

SÉVÉRINO.*

Cela vous fait rire, monsieur le duc... mais qu'il y prenne garde!... il payera tout cela!... Il doit se rendre à minuit à la Chiaïa, sous un certain balcon qu'il compte escalader... mes hommes sont prévenus... et s'il y met le pied...

CLAUDIA, *à part.*

O mon Dieu!

SÉVÉRINO, *l'apercevant au fond à gauche.*

Le voici!

LE DUC, *à Sévérino.*

Bonne chance!

LADY HAMILTON.

Je me rends au jeu de la reine.

LE DUC, *lui offrant le bras.*

Milady!... (*Ils sortent lentement par la droite en passant devant Julio, qui salue lady Hamilton. Claudia, qui était demeurée à gauche près du bosquet, les suit sans que Julio l'ait aperçue.*)

JULIO.

Ah! voilà une fête dont je me souviendrai.

SÉVÉRINO, *s'arrêtant brusquement devant lui.*

Monsieur...

JULIO.**

Encore, baron!... la journée m'est heureuse!

SÉVÉRINO.

Monsieur, j'ai les yeux sur vous!... Et s'il faut que je m'explique... j'ai les yeux sur vous!... (*Il sort brusquement par le fond à gauche. Pascariello, entré un peu avant sa sortie par la droite, a entendu ces derniers mots.*)

SCENE IV.

JULIO, PASCARIELLO.

JULIO, *à lui-même, en riant.*

Et moi, j'ai les yeux sur ta femme.

* Julio, Sévérino.

** Claudia, le Duc, Sévérino, lady Hamilton.

PASCARIELLO, *riant.*

Ah! ah! tu es déjà aux prises avec la police?...

JULIO.

Pourquoi donc?

PASCARIELLO.

Le baron semblait te chanter une gamme chromatique à laquelle il ne manquait que ma musique pour être superbe...

JULIO.

De quoi se mêle-t-il?... J'aime... je suis aimé... ça ne le regarde pas... c'est-à-dire, ça ne le regarde plus!

PASCARIELLO.

Méfie-toi... il y a dans l'air quelque chose qui te menace!... On commence à jaser de tes amours, de tes succès auprès des femmes... et surtout de cette masse de bijoux dont tu es si fier! La police poursuit les accapareurs... tu y mets une forfanterie...

JULIO.

Du tout... c'est de la reconnaissance!.. c'est pour n'en oublier aucune que je rassemble tous les gages que je leur dois... par ordre de date et de dynastie!..

PASCARIELLO.

Comme un général vainqueur suspend les drapeaux qu'il prend à l'ennemi...

JULIO.

La jeunesse s'écoule si vite, qu'il faut bien, pendant qu'on est heureux, amasser des trésors pour l'âge où l'on n'a plus d'autre plaisir que de se rappeler!...

AIR: *En me promenant le soir au rivage.* (Réber).

Quand aura sonné cette heure cruelle,
Et que mes beaux jours seront effacés,
Je trouverai là, souvenir fidèle,
Mes jeunes bonheurs, mes amours passés!...

Tous ces dons chéris que mon cœur adore,
Sous mes yeux, sans cesse ainsi replacés...
Je croirai revivre et sentir encore
Mes jeunes bonheurs, mes amours passés!

PASCARIELLO, *ironiquement.*

Et tous les mois tu passeras une revue générale... à grand orchestre.

JULIO.

C'est bien innocent... qui pourrait s'en plaindre?... Il n'y a guère que les maris... et ils sont trop bien élevés pour ça...

PASCARIELLO.

Heureux fripon!... mais parmi toutes ces beautés... il doit y en avoir une qui a la préférence...

JULIO.

Non... je les adore toutes également... il n'y a que la différence du jour, de la veille ou du lendemain.

PASCARIELLO, *indigné.*

Ah!...

JULIO, *se reprenant vivement.*

Si, si fait! Qu'est-ce que je dis donc?... Il en est une au contraire que j'adore mille fois plus que les autres.

PASCARIELLO.

C'est?...

JULIO.

Celle que je ne connais pas... que je n'ai jamais vue...

PASCARIELLO, *plus indigné.*

Ah!... bien!...

JULIO.

Non, vrai!... mon roman... mon invisible... qui doit avoir la plus jolie main!... car presque tous les jours j'en reçois... je ne sais comment... un billet charmant... mystérieux... qui m'apporte les avis les plus délicats, les conseils les plus tendres... oh! celle-là, mon ami, je l'aime, j'en suis fou... c'est pour la découvrir que je continue mes escarmouches... que je m'adresse à chaque minois nouveau... comme le voyageur qui court à la découverte d'un monde inconnu... (*Souriant.*) Et si je me trompe, chemin faisant... que veux-tu... c'est une erreur de plus, où le cœur n'est pour rien!...

PASCARIELLO.

Tu es l'être le plus dépravé... dire qu'il n'a qu'à se montrer! Vois-tu... je suis indigné de ta scélératesse... je voudrais savoir comment tu t'y prends...

JULIO, *riant.*

Pour en faire autant?

PASCARIELLO.

Moi! par exemple!... un professeur du Conservatoire... professeur d'harmonie!... j'irais porter le trouble!... je veux me marier, monsieur.

JULIO.

Ah bah!... à qui donc?

PASCARIELLO.

C'est ça... j'irai te la nommer... pour qu'avec ta malheureuse étoile, tu m'enlèves ma prétendue et tous les joyaux de la couronne... pour orner ton musée!...

JULIO.

Fi donc!... un ami!

PASCARIELLO.

C'est à cause de cela!.. non, non, je voudrais seulement avoir un peu de cette hardiesse... de cette facilité d'élocution qui plaît, qui séduit...

JULIO.

Peuh!... Il n'y a que les premiers mots qui coûtent; quand une fois on est lancé... les phrases d'amour, c'est comme le macaroni que tu aimes tant... ça file, ça file, ça file...

PASCARIELLO.

Oh! le macaroni ne me fait pas peur... tandis qu'une femme...

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Passe encor pour la théorie,
Je m'en tire assez galamment;
Mais quand il faut changer de batterie
Et pratiquer, c'est différent!...
Je perds la tête et prends, vingt fois sur trente,
Un dièse pour un bémol,
Un allégro pour un andante
Et la clef d'ut pour la clef d'sol!

JULIO, *riant.*

Pauvre garçon! Si j'avais le temps... (*Apercevant Carlotta masquée qui paraît au fond à gauche.*) Que vois-je? Un joli petit loup qui se tient à l'écart!... et semble nous épier...

PASCARIELLO, *regardant.*

Tu crois?

JULIO.

Quelle taille élégante!... quel pied charmant!... Elle me cherche!...

PASCARIELLO.

Toi!...

JULIO.

Parbleu! il n'y a que nous deux... Il est clair que c'est moi... (*Frappé d'une idée.*) Si c'était mon inconnue aux billets mystérieux. Laisse-nous... va-t'en!

PASCARIELLO.

Mais je voudrais...

JULIO, *le poussant à gauche.*

Sauve-toi donc, malheureux!

PASCARIELLO, *à part.*

Oh! malgré lui, je veux prendre une leçon de contre-point... (*Il disparaît à gauche dans le bosquet.*)

SCENE V.

JULIO, CARLOTTA, *masquée.*

JULIO, *à part.*

Le cœur me bat... A tout prix, il faut m'assurer...

CARLOTTA, *à part.*

L'allée de Diane... Je me suis perdue... ces jardins sont si grands! Impossible de m'y retrouver...

JULIO, *se trouvant près d'elle.*

Vous cherchez quelqu'un, beau masque?

CARLOTTA, *à part.*

Le seigneur Julio!... (*Haut, troublée.*) Oui... c'est-à-dire... non... non, monsieur. Je passais...

JULIO, *l'arrêtant.*

Ne vous en défendez pas... et ne m'enlevez point, en fuyant, l'occasion que j'attendais...

CARLOTTA, *étonnée.*

Quelle occasion ?

JULIO.

Celle de vous parler de moi, de ma reconnaissance.

CARLOTTA, *se récriant.*

Comment, de votre reconnaissance !

JULIO, *tenant sa main.*

Mon cœur vous a devinée... Oui, la voilà, cette charmante petite main qui écrit d'une manière si ravissante...

CARLOTTA, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit?

JULIO.

Et dont chaque mot..... (*Câlinant.*) Voyons, n'avez-vous pas là... quelque chose à me remettre? Un nouvel échantillon de cette écriture adorée !

CARLOTTA, *à part.*

Ma foi !... (*Tirant un papier de sa poche. Haut.*) Je voulais vous l'envoyer... Mais puisque ça se trouve...

JULIO, *prenant le papier.*

C'est elle... Ah! donnez... (*le couvrant de baisers*) que je couvre de baisers ces caractères chéris ! quels que soient les ordres qu'ils contiennent... (*Il l'a ouvert et lit avec émotion.*) « Note de la fourniture de gants... faite au seigneur Julio d'Al- » mafi... » Hein ?

CARLOTTA, *se démasquant.*

« Par la signora Carlotta Zannoni. » C'est votre facture que mon mari m'avait grondée de ne pas vous avoir donnée.

JULIO, *stupéfait.*

Carlotta !

PASCARIELLO, *riant aux éclats sans être vu.*

Ha ! ha ! ha !

CARLOTTA, *effrayée.*

Qu'est-ce donc?

JULIO, *du côté de Pascariello pour le faire taire.*

Rien ! Une troupe de masques qui gagne la grande galerie...

CARLOTTA.

Vous ne m'aviez pas reconnue?

JULIO.

Si fait... parfaitement... Moi qui vous ai suivie toute la soirée. (*A part.*) Elle est charmante !.. Et, ma foi ! une erreur de plus ou de moins...

CARLOTTA.

Vous m'avez suivie?

JULIO.

Avec acharnement... Mais jugez de mon dépit... Ce beau cavalier qui ne vous quittait pas, vous donnait le bras!..

CARLOTTA.

Ce n'est pas ce que vous croyez, monsieur. C'est un jeune homme fort poli... à qui je demandais quelques renseignements sur la cour.

JULIO.

Vous ne me les auriez pas demandés à moi, qui vous aime tant !

CARLOTTA.

Vous m'aimez?

JULIO, *avec un soupir.*

Et depuis si longtemps !

CARLOTTA.

Il y a quinze jours que vous êtes à Naples.

JULIO.

Justement ! Quinze jours, c'est quinze siècles pour un amour comme le mien.

CARLOTTA.

Vous n'avez paru que deux fois au magasin.

JULIO.

Parce que votre mari est toujours là, près de vous...

CARLOTTA.

Dam ! c'est sa place !

JULIO.

Oh ! les places ! Le sort ne les donne jamais à ceux qui les mé-

ritent!... Mais vous avez bien vu que je ne payais jamais, pour avoir le droit de revenir... Je ne cessais de passer dans votre rue, pour saisir un regard, un sourire... et chaque fois plus épris, je m'écriais : Non, il n'y a pas de marquise, de duchesse... qui vaille Carlotta, la jolie parfumeuse!

CARLOTTA, *à part, flattée.*

Il est vraiment aimable!... (*voulant sortir*) et je crois plus prudent...

JULIO, *la retenant.*

Oh! vous ne me quitterez pas sans m'avoir accordé... un baiser...

CARLOTTA, *se récriant.*

Comment, monsieur!

JULIO, *tenant sa main.*

Sur cette jolie main... qui embaume comme tout ce qui sort de chez vous...

CARLOTTA.

Vous devez vous y connaître, vous que je fournis.

JULIO, *soupirant.*

Ah!... Pas de tout...

CARLOTTA, *souriant.*

Dam! si vous allez prendre ailleurs... Je m'en vais...

JULIO, *la retenant.*

Non pas... Mon baiser...

CARLOTTA.

Un baiser!

JULIO, *lui enlevant son bouquet de violettes.*

Ou ce bouquet de violettes!

CARLOTTA.

O ciel!

JULIO.

Que je serai fier de porter à ma boutonnière!

CARLOTTA.

Monsieur, monsieur, rendez-moi mon bouquet.

JULIO.

Contre un baiser... c'est le prix courant.

CARLOTTA, *troublée. A part.*

Ah ça! ils en demandent tous! (*Haut.*) Mais c'est affreux! ça n'a pas de raison!... Ma violette!

JULIO, *à mi-voix.*

Quand tout sera éteint, venez la chercher là-bas... derrière la statue de Minerve!

CARLOTTA.

Par exemple ! je n'irai pas.

JULIO, *montrant la violette.*

Alors, je la garde...

CARLOTTA, *à part.*

Ah ! mon Dieu! si le chevalier Gravina ne me la voit plus... il va me faire une scène... Et puis, je crois que c'est mon chemin pour me rendre à l'allée de Diane...

JULIO.

Eh bien ?

CARLOTTA, *timidement.*

Je n'irai pas... Je vous hais... je vous déteste !...

JULIO.

Oh! alors... (*Il fait un pas pour s'éloigner avec le bouquet.*)

CARLOTTA.

Vous dites... à la statue de Minerve!

ENSEMBLE.

AIR *de la Perry.*

JULIO, *la lutinant.*

Quoi ! refuser
Un seul baiser
Au cœur le plus tendre !
Mais ne peut-on
Répondre *non*,
Et le laisser prendre !

CARLOTTA, *se défendant.*

Un seul baiser
Ferait jaser ;
Je dois me défendre !

A part.

Mais ne peut-on
Répondre *non*,
Et le laisser prendre !

CARLOTTA, *voyant Pascariello.*

Ah ! (*Elle se sauve et disparaît par le fond à droite.*)

PASCARIELLO , *se montrant à gauche.*

Ça y est !... chevalier de la Violette !

JULIO, *la mettant à sa boutonnière.*

Oui ! une fleur qui manquait à mon herbier...

PASCARIELLO, *l'admirant.*

C'est renversant, pétrifiant... une variété de combinaisons, une facilité d'exécution!...

JULIO, *s'asseyant à droite.*

Belle misère ! Mais ce n'est pas là ce que je cherchais...

PASCARIELLO.

En attendant, tu fais raffle sur tout.

JULIO.

Oh ! mon inconnue ! Qui est-elle? Où est-elle ?

PASCARIELLO.

Tout près de toi peut-être... et au moment où tu t'y attendras le moins...

SCENE VI.

LES MÊMES, LADY HAMILTON.

LADY HAMILTON, *paraissant à droite.*

Pascariello !

PASCARIELLO, *courant à elle.*

Milady ! (*Elle lui parle bas.*)

JULIO, *à part et se levant.*

Encore cette fière lady !... C'est singulier !...

LADY HAMILTON, *bas, à Pascariello.*

Oui, Claudia est au clavecin... Profitez de l'occasion.

PASCARIELLO, *bas.*

Vous voulez ?...

LADY HAMILTON, *bas.*

Point de sotte timidité... Obtenez son aveu... je me charge du reste.

PASCARIELLO, *bas.*

C'est que...

LADY HAMILTON, *bas, et regardant Julio.*

Vous n'avez rien dit à votre ami ?

PASCARIELLO, *bas.*

Oh ! non...

LADY HAMILTON, *bas, et regardant Julio.*

Vous avez bien fait... Un mauvais sujet... si indiscret !...

JULIO, *à part.*

Elle semble me regarder avec une bienveillance !...

LADY HAMILTON, *bas.*

Allez, la reine va bientôt rentrer dans ses appartements..... et... (*Elle achève à voix basse.*)

JULIO.

Qui sait... Quand ce ne serait que pour sortir de mes doutes. Un coup de tête !

LADY HAMILTON, *faisant signe à Pascarillo.*

J'irai vous prêter main-forte...

PASCARIELLO, *à part.*

Au fait, c'est le cas de mettre à profit la leçon que je viens de recevoir... Pourvu que je ne m'embrouille pas dans les baisers, les soupirs, les violettes... et les clefs de sol ! (*Il sort par le fond à droite.*)

SCENE VII.

LADY HAMILTON, JULIO.

LADY HAMILTON, *à un huissier qui passe.*

Holà !... (*L'huissier s'approche.*)

JULIO, *à part.*

Oui, oui, ces beautés si dédaigneuses... ne le sont souvent qu'en apparence... J'en aurai le cœur net !...

LADY HAMILTON, *à l'huissier.*

Annoncez que leurs Majestés vont se retirer, et faites avancer les équipages... (*L'huissier sort.—Lady Hamilton en faisant un mouvement se trouve en face de Julio, qui s'avance.*)

JULIO.

Milady...

LADY HAMILTON, *fièrement.*

Qu'est-ce à dire ?... Vous m'adressez la parole, je crois, monsieur ?

JULIO, *timidement.*

Je vous voyais sans cavalier... sans bras...

LADY HAMILTON, *avec ironie.*

Et le seigneur Julio voulait m'offrir le sien ?... Vous êtes donc bien désœuvré aujourd'hui... vous, l'homme le plus recherché, le plus heureux de la cour !...

JULIO.

Vous en oubliez un, milady !

LADY HAMILTON.

Lequel ?

JULIO.

Celui qui a l'honneur de vous plaire.

LADY HAMILTON, *raillant.*

Gageons qu'en ce moment vous pensez être cet homme-là ?

JULIO.

Vous me croyez donc bien fat !

LADY HAMILTON.

Mais oui... assez comme cela !... Votre réputation...

JULIO, *vivement.*

Ne me vaut pas...

LADY HAMILTON.

En mal ?

JULIO, *un peu décontenancé.*

Ah! milady, vous êtes cruelle!... mais vous avez trop d'esprit pour me juger par d'autres yeux que les vôtres!... J'ai vainement tenté de me rapprocher de vous... pour détruire vos injustes préventions... Votre air glacé, vos regards moqueurs m'ont toujours éloigné!... Et cependant je ne puis accepter le dédain... de la seule femme de la cour dont je voudrais obtenir l'estime... de cette Anglaise si éblouissante, si belle!...

LORD HAMILTON, *jouant avec un petit médaillon d'or qu'elle porte au cou.*

Ah! ah! il paraît que le tour des Anglaises est arrivé.

JULIO.

Ah! pour gagner son cœur.....

LADY HAMILTON, *montrant le médaillon.*

AIR *de Téniers*

C'est celui-ci dont vous parler peut-être,
Ce médaillon?

JULIO, *vivement.*

Eh quoi! ce médaillon!

LADY HAMILTON.

Autant que je puis m'y connaître,
Manquerait-il à la collection?

JULIO.

On vous a dit... Ah! cette calomnie...

LADY HAMILTON, *avec ironie.*

Je sais qu'on aurait le bonheur
De s'y trouver en grande compagnie;
Mais moi, monsieur, la foule me fait peur...
En pareil cas, la foule me fait peur!

JULIO.

Milady... je puis vous jurer...

LADY HAMILTON, *lui riant au nez.*

Vous m'amusez beaucoup avec ce regard tragique que vous essayez de rendre sentimental... Je vous croyais plus dangereux... plus fort... (*Sérieusement.*) Mais puisque le hasard vous a placé sur mon passage, je veux bien, par humanité par pitié pour vous... (*Mouvement de Julio.*) Je veux bien vous dire qu'il y a quelque danger à promener ainsi vos hommages à l'aventure..... Prenez-y garde, monsieur, si votre liberté vous est chère!..

JULIO, *frappé.*

Qu'entends-je!... Oh! je reconnais ce langage... celui d'une amitié mystérieuse... qui veille sur moi!... C'est elle!...

LADY HAMILTON, *étonnée.*

Que voulez-vous dire?

JULIO, *avec feu.*

Que ce n'est pas la première fois que vous me donnez des conseils?... et les billets que vous m'avez écrits...

LADY HAMILTON.

Moi?

JULIO.

Que vous m'écrivez tous les jours... C'est vous, convenez-en...

LADY HAMILTON, *avec hauteur.*

Hein!... Vous êtes un impertinent! (*Avec un geste d'éventail.*) Otez-vous de là...

JULIO, *confondu.*

Milady... (*A part.*) Ce n'est pas elle!... Quelle école!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLAUDIA, *puis* PLUSIEURS PERSONNES DU BAL, LUCREZZIA. (*Musique, 1er chœur du Barbier de Séville.*)

CLAUDIA.

Le bal est fini, madame... La reine passe dans ses appartements. (*Elle regarde Julio avec émotion.— Plusieurs personnes passent dans le fond.*)

JULIO, *à part.*

Ah! milady! milady! (*Claudia, en passant près de lui, laisse tomber un billet et s'éloigne.*)

LADY HAMILTON, *à Lucrezzia, qui paraît.*

Vous attendez votre voiture, madame la baronne...

LUCREZZIA.

Et mon mari... Je suis honteuse d'être restée à un bal!... C'est si contraire à mes goûts, à mes habitudes!... C'est la faute du baron qui ne vient pas m'offrir son bras...

JULIO, *s'offrant.*

Si j'osais le remplacer, madame...

LUCREZZIA, *très-froidement.*

Je vous rends grâce, monsieur... je n'accepte jamais le bras d'un cavalier que je ne connais pas.... (*Julio salue.*) Mes principes s'y opposent...

LADY HAMILTON, *raillant à mi-voix.*

Vous n'êtes pas heureux cette nuit, seigneur Julio.

JULIO.

Le bonheur est comme les étoiles, milady... Il se cache quelquefois!...

LADY HAMILTON, *montrant le papier à terre.*

Prenez donc garde... un billet que vous laissez tomber...

JULIO, *regardant à ses pieds.*

Moi!... (*Lady Hamilton et Claudia rejoignent les personnes du fond qui s'éloignent.*)

CHOEUR, *pianissimo.* (*Fragment du Barbier.*)

JULIO.

Oui, ce papier... ah ! mon amour d'avance
A reconnu la main qui l'écrivit !
M'apporte-t-il encore une espérance
Ou le regret qui la chasse et la fuit ?

LES AUTRES.

Retirons-nous, car l'ombre et le silence
Vont remplacer la lumière et le bruit...
Retirons-nous, et qu'aux jeux, à la danse
Succède enfin le calme de la nuit !

Lucrezzia va pour sortir la dernière et revient tout à coup sur ses pas, pendant que Julio a ramassé le billet.

JULIO, *se croyant seul.*

Pour moi!... En effet... Il est cacheté... Que signifie?...

LUCREZZIA, *revenant à lui et avec jalousie.* *

Julio!... quel est ce billet?...

JULIO, *effrayé.*

Oh!... baronne!...

LUCREZZIA.

Quel est ce billet?...

JULIO.

Permettez...

LUCREZZIA.

Pourquoi le cachez-vous ?

JULIO.

Je vous jure que j'ignore moi-même...

LUCREZZIA.

Alors... ouvrez-le... Devant moi?...

JULIO.

Je ne puis...

LUCREZZIA, *avec emportement.*

Vous êtes un monstre!...

JULIO.

Lucrezzia!...

* Lucrezzia, Julio.

LUCREZZIA.

Oui,* un monstre... qui n'avez jamais mérité l'amour qu'on a pour vous... Infidèle!... parjure!...

JULIO.

Plus bas, de grâce...

LUCREZZIA, *d'un ton impérieux.*

Ce billet... je le veux?... C'est une lettre de femme... Vous vous troublez...

JULIO.

Pour vous seule, Lucrezzia... Cette émotion... cette colère... Si le baron vous surprenait...

LUCREZZIA.

Mon mari?... Il est occupé de sa police... Il ne voit rien, il ne sait rien. (*Elle fait un mouvement à gauche pour regarder.*)

JULIO, *lisant vivement à part.*

« N'allez pas à la Chiaïa cette nuit... et si votre... (*Lucrezzia revient à lui.*)

LUCREZZIA.

Vous l'avez lu?...

JULIO, *le mettant dans sa poche.*

Oui... un billet de mon notaire... (*A part.*) Toujours la même écriture.

LUCREZZIA.

Donnez-le-moi!...

JULIO.

Par exemple!...

LUCREZZIA.

Ah! c'est indigne... Il vient, sans doute, de la personne qui a attaché cette violette à votre boutonnière?...

JULIO.

Cette violette!... Une plaisanterie... un signe de ralliement, pour le bal, entre quelques amis...

LUCREZZIA.

Alors, donnez-la-moi.

JULIO, *refusant.*

La violette?

LUCREZZIA.

Ou le billet.

JULIO, *voulant détourner.*

Quelle idée! Vous savez bien qu'il n'y a qu'un bijou auquel je tienne...

* Julio, Lucrezzia.

LUCREZZIA.

Mon anneau... Rendez-le-moi, monsieur, et que tout soit rompu.

JULIO.

Vous le rendre!... quand je vous aime plus que jamais... (*Lui baisant la main.*) Demain matin, vous saurez tout... J'irai vous expliquer.

PASCARIELLO, *qui accourt du fond à droite, lui voit baiser la main de la baronne, et se retourne subitement comme pour ne rien voir.*

Oh!... Ah!...

LUCREZZIA, *à mi-voix.*

Ciel!.., Je suis perdue!...

JULIO, *bas.*

Non!... Il n'a rien vu!...

PASCARIELLO, *à part.*

Quelle vision de l'Apocalypse!... (*Haut, à la cantonade, comme s'il arrivait.*) Oh!... oui, monsieur le baron, je vais m'informer... (*Se retournant.*) Ah! madame la baronne... c'est le seigneur Sévérino qui vous cherche, qui vous demande à tous les échos.

LUCREZZIA, *troublée.*

Mon mari!... Je le cherchais aussi!... Je cours le rejoindre... Mille grâces, monsieur... (*Bas à Julio.*) Demain.

JULIO, *bas.*

Demain! (*Elle sort par le fond à droite.*)

SCENE IX.

JULIO, PASCARIELLO, *puis* LE DUC. (*Julio et Pascariello se regardent en riant.*)

PASCARIELLO, *pouffant.*

Pouh!...

JULIO, *de même.*

Ah! mon ami, quel service tu m'as rendu!

PASCARIELLO.

Sans m'en douter... Croyez donc aux dévotes... quand elles sont jolies! Ah! la sainte n'y touche...

JULIO.

Sur ta tête!... Garde-toi!...

PASCARIELLO.

Ma tête!... Ce n'est pas la mienne qui est en jeu, Dieu mer-

* Julio, Lucrezzia, Pascariello.

ci!... Du reste, sois donc tranquille... Je n'ai pas envie de me brouiller avec la police. (*A lui-même.*) Je suis trop heureux!... On m'a promis une réponse pour demain!

JULIO, *rouvrant sa lettre.*

Et ce billet que je n'ai pu achever...

PASCARIELLO.

Encore un!...

JULIO, *lisant.*

« N'allez pas à la Chiaïa, cette nuit; et si votre liberté vous » est chère... » (*S'interrompant.*) Toujours cette phrase éternelle que me répétait lady Hamilton. C'est unique!.. (*Lisant.*) « Croyez » une amie qui ne vous trompa jamais!... » (*Il regarde le billet.*)

PASCARIELLO.

Devines-tu la main mystérieuse?... (*Le Duc paraît au fond, traversant le théâtre et regardant la fenêtre qui est éclairée.*)

LE DUC, *à part.*

Le signal convenu! (*Il disparaît.*)

JULIO.

Là... à mes pieds... Il n'y avait qu'elle... ce ne peut être qu'elle... lady Hamilton!

PASCARIELLO.

Ah bien! oui!.... si tu savais comme elle te traite!.... Elle t'exècre!..

JULIO.

Un masque... comme les principes de la baronne!.. qui a failli m'arracher les yeux... par excès d'amour!.. Je le saurai du reste... *N'allez pas à la Chiaïa...* cela veut dire : *Allez-y...* C'est un rendez-vous donné... et j'irai... (*A Pascarillo.*) Veux-tu m'accompagner?..

PASCARIELLO.

Pour prendre ma seconde leçon? Ma foi, oui... ça me forme à vue d'œil...

SCÈNE X.

JULIO, PASCARIELLO, GRAVINA.

GRAVINA, *entrant par la droite.*

Une heure que j'attends la coquette... à l'allée de Diane!... se serait-elle jouée de moi?..

JULIO, *à lui-même.*

Mais d'abord, procédons par ordre... la statue de Minerve... (*A Pascariello.*) Suis-moi!

PASCARIELLO, *souriant.*

Encore une victime... en passant!..

GRAVINA, *frappé et regardant la violette.* *

Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est bien cela!..

JULIO, *s'arrêtant.*

Qu'a-t-il donc à me regarder, ce petit monsieur?..

PASCARIELLO, *bas.*

C'est qu'il nous trouve bien mis!

GRAVINA.

Pardon, seigneur cavalier... vous avez là, à votre boutonnière, une violette...

JULIO.

Une violettte!.. Oui .. c'est une fleur que j'aime assez!

GRAVINA.

De qui la tenez-vous?..

JULIO, *sèchement.*

Vous êtes bien curieux!..

GRAVINA.

C'est que... je l'ai vue, il n'y a qu'un instant, à la ceinture d'une dame...

PASCARIELLO, *à part.*

Aïe! aïe! ça se gâte!

JULIO.

C'est possible!

GRAVINA, *s'animant.*

Savez-vous bien, monsieur, que je ne permets à personne de se parer d'un bijou qui m'est promis?

JULIO.

Et moi, monsieur, je ne cède à personne un bijou qui m'est donné!

PASCARIELLO.

Allons, une querelle!..

GRAVINA.

Vous me rendrez cette violette!

JULIO.

J'attendrai que vous veniez la prendre.

GRAVINA.

Mon épée la détachera...

JULIO, *fièrement.*

Quand vous voudrez!...

PASCARIELLO, *s'interposant.*

Messieurs, faut-il pour une humble violette?..

GRAVINA, *s'approchant de Julio.*

Demain... au point du jour, à l'entrée du Pausilippe.

* Pascariello, Julio, Gravina.

JULIO.

Ah! pardon... je ne serai pas libre... (*Bas à Pascariello.*) Ma visite à Lucrezzia!

PASCARIELLO.

Oui... nous avons affaire...

GRAVINA.

Ce soir, à minuit, sous les remparts de Saint-Elme...

JULIO.

Désolé... un engagement antérieur... (*A Pascariello.*) Mon rendez-vous à la Chiaïa.

PASCARIELLO.

Nous en sommes criblés!..

GRAVINA, *vivement.*

Eh bien! (*montrant la droite*) dans ce taillis, sur-le-champ...

JULIO.

Volontiers... (*A Pascariello.*) J'aurai encore le temps de me rendre à la statue de Minerve!

PASCARIELLO.

Et de trois!.. Il est impossible qu'un homme seul y suffise!..

GRAVINA.

Nous avons nos épées...

JULIO.

Marchons..... Viens-tu, Pascariello? ça te fera ta troisième leçon!..

PASCARIELLO, *les arrêtant et entre eux.*

Non pas... je m'y oppose... Un duel dans les jardins du palais!.. vous battre sans vous connaître!...

GRAVINA.

Oh! je connais le seigneur Julio d'Amalfi!.. de réputation, du moins..... et je serai bien aise de lui laisser un souvenir de moi.

JULIO.

A charge de revanche!.. Votre nom, monsieur?

GRAVINA.

Le chevalier de Gravina.

JULIO, *passant à lui.*

Ah bah!.. vous avez un frère?

GRAVINA.

En Sicile!

PASCARIELLO, *à lui-même.*

Ça va s'arranger...

JULIO.

Charmant garçon!.. je me suis battu avec lui...

PASCARIELLO, *abasourdi.*

Bon!

GRAVINA, *avec ironie.*

Avec mon frère?..

JULIO.

Oui, je ne sais plus pourquoi... Un vieil officier qu'il avait insulté... je me suis trouvé là...

GRAVINA.

Et comme vous vous mêlez de tout ce qui ne vous regarde pas... vous en aurez été puni!... mon frère est d'une adresse...

JULIO.

C'est vrai... je l'ai blessé!..

GRAVINA.

Vous!..

JULIO.

Il avait tort!.. mais j'ai été m'informer de ses nouvelles, après... comme j'irai demain vous demander des vôtres...

GRAVINA, *furieux.*

Ah! c'en est trop... Je suis deux fois votre débiteur, monsieur... j'ai hâte de m'acquiter.

JULIO, *gaîment.*

A vos ordres !... (*Se tournant en riant vers Pascariello.*) Mais est-ce drôle, dis donc?.. Les deux frères!..

PASCARIELLO, *troublé.*

Messieurs... messieurs... je ne souffrirai pas.

ENSEMBLE.

AIR *de la Syrène.*

JULIO.

Oui, c'est là ma conquête
Et j'espère à mon gré,
Garder la violette
Dont je suis décoré !

GRAVINA.

Pour punir la coquette,
Oui, oui, je reprendrai
Sur lui la violette
Dont on l'a décoré !

PASCARIELLO.

Messieurs, quel coup de tête!
On peut être blessé!
Pour une violette,
Morbleu ! c'est insensé !

Julio et Gravina sortent par le bosquet à gauche, au moment où entre la baron.

SCENE XI.

PASCARIELLO, SÉVÉRINO, *suivi de* DEUX OFFICIERS, *puis* CLAUDIA.

PASCARIELLO, *courant çà et là.*

Et personne pour les arrêter !... Il faut courir, il faut appeler...

SÉVÉRINO, *accourant.*

Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?... que se passe-t-il ?

PASCARIELLO.

Ah ! monsieur le baron... venez vite... un duel !

SÉVÉRINO.

Un duel ?... qui donc ?...

PASCARIELLO.

Julio d'Amalfi qui s'est pris de dispute, là... Ils ont mis l'épée à la main...

SÉVÉRINO.

Dans les jardins du roi ! quelle audace ! Et ce damné Julio d'Amalfi ! Ah ! par saint Janvier... cette fois... dix ans de prison... dans le château de l'OEuf.

CLAUDIA, *enveloppée d'un voile blanc et paraissant à droite, derrière la statue.*

Qu'ai-je entendu ?...

PASCARIELLO.

Dix ans !...

SÉVÉRINO.

Il ne les a pas volés... Le roi sera content et ma femme aussi ! (*A Pascariello.*) Courez chercher les gardes du palais... des flambeaux...

PASCARIELLO, *hésitant.*

Mais...

SÉVÉRINO.

Ou vous irez lui tenir compagnie !

PASCARIELLO.

Oh ! j'y vole... (*Il sort à droite.*)

SÉVÉRINO, *aux officiers.*

Vous, messieurs... suivez-moi. (*Il sort avec les officiers du côté des deux combattants.*)

SCENE XII.

CLAUDIA, *puis* LE DUC. (*Les lumières se sont éteintes peu à peu. Il fait nuit.*)

CLAUDIA, *d'abord seule.*

Il est perdu ! Et aucun moyen de le sauver... ces cris que j'avais entendus m'avaient bien fait présager un malheur ! je

n'ai pu résister à mon inquiétude. (*Regardant du côté du combat.*) S'il fuyait de ce côté!... au milieu de l'obscurité et sans me faire connaître (*Musique. La fenêtre du pavillon s'ouvre.*) Quelqu'un ! lui... non... c'est de chez la reine... Eh ! mais... le roi vient de s'y rendre ! (*Elle se cache de côté.*)

LE DUC, *paraissant à la fenêtre et parlant à une personne que l'on ne voit pas.*

Quel contre-temps ! Ne craignez rien, madame... personne ne m'a vu.

CLAUDIA, *à part.*

Le duc d'Albano!... par cette fenêtre!...

LE DUC, *continuant à voix basse.*

Quoi! cet anneau .. qu'on respecte comme un ordre de vous...

CLAUDIA, *à part.*

Qu'entends-je ?...

LE DUC.

Oh ! merci ! merci!... je ne m'en servirai que pour arriver jusqu'à vous... Et ce gage précieux ne me quittera qu'avec la vie!... (*Il saute par la fenêtre qui se referme.*)

CLAUDIA, *laissant échapper un cri.*

Ah!...

LE DUC, *se retournant au bruit et laissant tomber la bague.*

Ciel !... je n'étais pas seul!... malheur à l'imprudent!

CLAUDIA, *cherchant à s'éloigner.*

Oh! que j'ai peur !

LE DUC, *se baissant à terre et cherchant vivement.*

Mon anneau! qui m'est échappé! Où donc est-il? (*Entrevoyant le voile de Claudia.*) Un voile blanc! une femme!... (*Voulant la joindre.*) Ah! qui que vous soyez, vous payerez cher l'audace d'avoir surpris un tel secret. (*Il remonte vivement. Claudia en tournant autour de la statue pour l'éviter, rencontre la bague sous son pied.*)

CLAUDIA, *à part.*

Je me meurs! (*Rencontrant du pied la bague et la ramassant vivement.*) Ah! une bague!... la bague du roi!... (*Elle veut remonter pour s'échapper.*)

LE DUC, *redescendant à tâtons de l'autre côté.*

Je suis fou!... mon imagination troublée!... Mais cette bague!... cette bague!... (*Claudia remonte vers le fond, tandis que le Duc cherche sous la fenêtre.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIO, *accourant par la gauche.*

JULIO, *à lui-même, à voix basse.*

Impossible d'échapper!... traqué... cerné... O mon bon ange!... où êtes-vous?...

CLAUDIA, *près de lui.*

Ici!...

JULIO.

Une femme!...

CLAUDIA, *bas.*

Silence!...

JULIO, *à part.*

Ce n'est pas lady Hamilton! (*Bas.*) Qui êtes-vous... au nom du ciel!...

CLAUDIA, *bas.*

Ne cherchez pas à le savoir! (*Lui donnant la bague.*) Voici qui vous protégera, vous sauvera... prenez... et ne la rendez qu'à moi!... qu'à moi seule!... (*Elle s'échappe par la droite.*)

LE DUC, *cherchant toujours.*

Rien!... rien!...

JULIO, *mettant la bague à son doigt.*

Un anneau constellé!... un talisman!... (*Riant.*) Je n'y crois guère... mais enfin...

SÉVÉRINO, *en dehors.*

Je vous dis qu'il n'a pu sortir du jardin!

JULIO, *redescendant vivement.*

Oh!... cette voix!...

SCÈNE XIV.

SÉVÉRINO, JULIO, LE DUC, *puis* PASCARIELLO, OFFICIERS, GARDES *et flambeaux.*

SÉVÉRINO, *à deux Officiers qui courent.*

Il me le faut mort ou vif... amenez du renfort. les gardes du palais... des flambeaux! (*Les Officiers sortent.*)

LE DUC.

Oui, des flambeaux, baron!...

SÉVÉRINO, *prenant le bras de Julio, croyant prendre celui du Duc.*

Ah! c'est vous, monsieur, le duc!...

JULIO, *à part, immobile.*

Aïe! je suis pris!...

SÉVÉRINO.

L'avez-vous vu?

LE DUC.

Qui?

SÉVÉRINO.

Cet infernal Julio, qui me glisse toujours entre les doigts comme une couleuvre...

LE DUC, *prenant l'autre bras de Julio.*

Eh! il s'agit bien de cela!...

JULIO, *à part.*

Et de deux!...

LE DUC.

Avez-vous vu cette femme?...

SÉVÉRINO.

Quelle femme?

LE DUC.

Qui était là tout à l'heure... je crains qu'elle n'ait enlevé...

SÉVÉRINO.

Julio?

LE DUC.

Eh! non!...

SÉVÉRINO, *suivant son idée.*

Mais je le ratraperai... je ne le lâche plus...

LE DUC.

Mais quand je vous dis, baron... (*Entrent Pascariello, Officiers et Gardes portant des flambeaux.*)

FINAL.

AIR : *Fragment du premier final du Barbier.*

SÉVÉRINO, *reconnaissant Julio qu'il tient encore.*

O ciel! qu'ai-je vu!

LE DUC, *de même.*

C'est lui!

SÉVÉRINO.

C'est lui!

TOUS.

C'est d'Amalfi!

JULIO, *riant.*

Sans doute! à votre pétulance
Je résistais en vain!

SÉVÉRINO, *à part*

Je l'avais sous la main!
(*Haut.*)
Messieurs! messieurs! qu'on l'arrête à l'instant!

JULIO, *riant.*

Qui? moi? Qu'ai-je donc fait vraiment?

SÉVÉRINO.

Il le demande ! un crime !... le plus grand :
Un duel chez le roi !...

LE DUC.

Chez le roi !
Qu'on l'arrête à l'instant !

JULIO, *étendant la main d'un air de reproche.*

(*Parlé.*) Ah !... monsieur le duc !

LE DUC, *à part, voyant la bague.*

Grand Dieu ! cette bague ! c'est elle !
En son pouvoir !

Aux officiers qu'il arrête du geste.

Attendez ! restez là !

JULIO, *à part.*

(*Parlé.*) Tiens !...

PASCARIELLO, *de même.*

Eh ! mais...

SÉVÉRINO, *qui n'a pas vu ce mouvement, aux soldats.*

Qu'on le mène à la citadelle !
Pour vingt ans il y restera !

JULIO, *même geste au Baron, mais plus vif.*

(*Parlé.*) Monsieur le baron !

SÉVÉRINO, *frappé à part.*

Plaît-il ? la bague du roi ! Juste ciel ! c'est lui qui l'a !
Peine de mort pour celui...

Aux soldats.

Restez là !

LE DUC *et* SÉVÉRINO, *aux Officiers.*

Restez là ! restez là ! restez là !

SÉVÉRINO, *le bousculant.*

Reculez ! reculez donc ! vous voyez bien que c'est une erreur !...

LE DUC, *à Julio.*

Mais vous me direz...

JULIO, *retirant sa main.*

Excellence !

LE DUC, *à part.*

Un éclat ! imprudent !.. Ah !.. à tout prix il me la rendra !...
(*Haut aux Soldats.*) C'est bien ! monsieur est libre !

SÉVÉRINO, *avec force.*

Et le premier qui le touche !... je l'arrête !...

PASCARIELLO, *à part.*

Ah ! bah !

JULIO, *à part et gaiement.*

Décidément, c'est le bijou d'une fée! (*Le chant reprend.*)

ENSEMBLE.

JULIO *et* PASCARIELLO.

Ah! la bizarre aventure !
Je m'y perds, sur mon honneur!
Mais quel pouvoir protecteur
Me / Le sauve de leur fureur?
Malgré moi j'en ris de bon cœur!

LE DUC *et* SÉVÉRINO.

Ah! la fâcheuse aventure!
Je m'y perds, sur mon honneur!
Il faut cacher ma fureur
Et dévorer cette injure
Qui me déchire le cœur!

LE CHŒUR.

Ah ! la bizarre aventure!
Je m'y perds, sur mon honneur,
Mais quel pouvoir protecteur
A donc calmé leur fureur?
Je n'y comprends rien sur l'honneur!

Pendant l'ensemble, on s'est rangé avec respect et l'on salue Julio, qui sort par le fond à gauche, suivi de Pascariello.

ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon-boudoir qui précède l'appartement de la reine et ouvre au fond sur la salle des gardes. — Quatre portes latérales, meubles somptueux. — A droite du public, une causeuse; à gauche, une table à tapis de velours. – Tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE I.

LE DUC, GRAVINA. (*Le Duc est assis près de la table à gauche et écrit; Gravina, la main gauche entourée d'un ruban noir, est debout et attend.*)

LE DUC, *regardant au fond.*

Il ne vient pas. (*Se remettant à écrire.*) Aucune nouvelle de lady Hamilton, de Sévérino... Je suis sur des charbons ardents... j'ai la fièvre!

GRAVINA.

Monsieur le duc n'a plus d'ordre à me donner?

LE DUC, *écrivant.*

Si fait... quelques lettres... attendez... (*A part, en écrivant.*) Par quelle fatalité cette bague est-elle tombée entre ses mains?... (*Haut.*) Vous avez fait relever les postes du palais?

GRAVINA.

Oui, monsieur le duc! (*Un huissier paraît, au fond, avec un billet.*)

LE DUC.

Qu'est-ce?

GRAVINA.

De monsieur le directeur de la police générale...

LE DUC, *se levant vivement.*

Donnez... (*Lisant, à part.*) « Toute la police est sur pied... » Il ne peut faire un pas sans être suivi... On ne peut l'appro- » cher sans être vu! » (*Froissant la lettre.*) Ah! ce n'est pas assez... Cette femme, qui lui a livré sans doute mon secret... C'est à devenir fou!...

AIR *de la Somnabule.*

On sait tout, j'en frémis d'avance,
Je perds dans un pareil malheur
Et le présent et l'espérance,
Et mes amours, et ma grandeur!
Des maris, toujours il nous semble
Que l'on peut rire sans effroi!
Oui, mais on ne rit plus... on tremble,
Lorsque le mari c'est le roi!

(*Retournant s'asseoir.*) A propos, chevalier...

GRAVINA.

Excellence?...

LE DUC, *écrivant toujours.*

Sait-on quel était, cette nuit, l'adversaire de ce jeune Sicilien?

GRAVINA, *troublé.*

Non... non... monsieur le duc!...

LE DUC, *lui tendant un paquet.*

S'il a été blessé, il doit être facile...

GRAVINA, *qui avançait la main enveloppée d'un ruban noir, la cache brusquement et prend le paquet de l'autre main.*

On croit généralement que c'est un officier de la flotte anglaise.

LE DUC, *écrivant.*

Ce n'est pas probable... à cette heure-là ils étaient tous à bord... Mais je saurai par le héros de l'aventure...

GRAVINA, *inquiet.*

Le seigneur Julio !...

LE DUC, *vivement.*

Ne prononcez pas ce nom-là !...

GRAVINA.

Je le croyais arrêté...

LE DUC.

Non... des raisons d'ordre public... Et puis un étranger... (*Un huissier introduit Julio.*)

SCENE II.

Les Mêmes, JULIO.

JULIO, *entrant vivement.*

C'est bien moi que l'on suivait...

LE DUC.

Justement le voici... (*L'huissier se retire.*)

GRAVINA, *à part.*

Ah ! diable !...

JULIO, *saluant le Duc.*

Je m'empresse de me rendre à votre invitation, monsieur le duc !...

LE DUC, *assis.**

Pardon... je suis à vous, monsieur !... un dernier ordre à expédier au gouverneur du château de l'OEuf... (*Appuyant.*) Prison royale !...

JULIO, *gaiement.*

Faites donc... ne vous dérangez pas... (*A part, gagnant la droite.*) Au château de l'OEuf... ce n'est pas pour moi, j'espère !...

GRAVINA, *près de lui, à mi-voix.*

Ça pourrait bien être pour moi !...

JULIO, *allant à lui.*

Tiens ! cher ami... comment ça va-t-il ?

GRAVINA, *lui montrant le Duc.*

Chut !...

JULIO, *à mi-voix.*

C'est juste !...

LE DUC, *à part.*

Il est bien !... trop bien ! Il faut qu'il retourne en Sicile... mais d'abord... (*Il écrit.*)

JULIO, *souriant, à Gravina.*

Quand je vous disais que j'irais vous demander de vos nouvelles, comme à votre frère...

* Le Duc, Julio, Gravina.

GRAVINA, *de même.*

Monsieur...

JULIO, *de même.*

Où vous ai-je piqué?

GRAVINA, *bas.*

A la main gauche...

JULIO, *de même.*

Ah! tant mieux! Votre frère, c'était à la main droite... C'est plus gênant!... Après ça, vous me direz... la nuit, on ne peut pas choisir... on prend ce qui se trouve.

GRAVINA, *bas.*

Eh ! que m'importe! Mais songez-y donc... un duel, dans le palais du roi... Vous ne tremblez pas?...

JULIO, *riant.*

Moi!... (*Apercevant le Duc qui le regarde.*) Chut!...

LE DUC.

Gravina? (*Cachetant un paquet.*) Portez cet ordre vous-même!...

GRAVINA.

Oui, excellence!... (*Bas à Julio.*) Au château de l'OEuf!

JULIO, *bas.*

Allez toujours... Si, dans une heure, vous n'êtes pas de retour, je vous en ferai ouvrir les portes...

GRAVINA, *bas.*

Vous avez donc un pouvoir?...

JULIO, *montrant l'anneau.*

Magique!... voyez!

GRAVINA, *frappé.*

Ah bah!...

LE DUC, *tendant le paquet à Gravina, qui est resté interdit.*

Tenez!...

JULIO, *lui tendant la main.*

Tiens! lui aussi!... (*Gravina salue Julio et sort.*)

LE DUC.

Que sait-il?... Comment l'attaquer?... (*Voyant la bague.*) Ah! il l'a!...

JULIO, *suivant Gravina des yeux.*

Pauvre garçon!... je lui rendrai sa violette... Cela déparera ma collection... Mais une fleur, ça se remplace.

LE DUC, *lui montrant une chaise.*

Asseyez-vous donc, seigneur Julio!

* Le Duc, Gravina, Julio.

JULIO, *s'asseyant dans un fauteuil près de lui.*

Ne faites pas attention! (*A part.*) Il regarde beaucoup ma bague.

LE DUC, *d'un air ouvert.**

J'ai à me plaindre de vous, jeune homme.

JULIO, *à part.*

Il fait le fâché... Il va me manger de caresses... (*Haut.*) De moi, monsieur le duc?

LE DUC, *d'un ton gracieux.*

Comment! un officier bien fait, spirituel... vient à Naples pour ses affaires ou pour ses plaisirs, peu importe... Et ce n'est pas mon patronage qu'il réclame pour être présenté à la cour... Moi, l'ami des jeunes gens... l'ami de toute la noblesse sicilienne!

JULIO.

Tant de courtoisie!

LE DUC.

Il a fallu un duel au milieu du bal... On pouvait vous arrêter, savez-vous?

JULIO, *légèrement.*

Non, non, je ne crois pas... (*A part.*) Ma bague l'occupe beaucoup.

LE DUC.

Voyons, franchement, vous venez à Naples pour solliciter de l'avancement? Parlez, je serai heureux d'aplanir les difficultés, de vous expédiez promptement...

JULIO, *avec abandon.*

Franchement, monsieur le duc, j'étais venu à Naples pour m'amuser... Ce que l'on m'avait dit de cette cour fastueuse et galante, de cette vie de plaisir... ces mœurs faciles, enjouées... ce tourbillon de femmes charmantes, toutes jeunes, toutes jolies, qui se mêlent, se confondent sans distinction de rang, sans autre étiquette que le désir de plaire... tout cela avait enflammé mon imagination!... Je suis arrivé, et la réalité a dépassé mes rêves... (*Avec enthousiasme.*) Oui, tout inspire la joie, le bonheur, l'amour... qui est partout... dans un regard, dans un sourire... dans la brise de la mer... dans le parfum des orangers... dans l'air!... et, ma foi, je le respire à pleine poitrine!...

DE DUC, *souriant.*

Sans distinction de rang?

JULIO.

Mais oui.

LE DUC.

Et sans arrière-pensée d'ambition?

* Le Duc, Julio.

JULIO.

D'hier au soir seulement, j'en ai ressenti une velléité.

LE DUC, *attentif, et rapprochant son fauteuil.*

D'hier?

JULIO, *légèrement.*

Oui, je vais demander au roi un régiment.

LE DUC.

Un régiment! quel est votre grade?

JULIO, *gravement.*

Lieutenant!

LE DUC.

Peste!

JULIO, *souriant.*

C'est aller un peu vite.

LE DUC, *se reprenant.*

Non, non... ça me paraît fort raisonnable... et avec des protections...

JULIO.

J'aurai la vôtre, d'abord.

LE DUC.

Elle vous est acquise... (*Regardant le diamant.*) Mais encore faudrait-il faire valoir quelque service personnel, délicat.... (*Changeant de ton.*) Vous avez là une fort belle bague?

JULIO, *à part.*

Ah! ah! nous y voilà... (*Haut.*) Oui... Elle est assez remarquable... Ce lion endormi, gravé dans le diamant même, lui donne une physionomie... (*Changeant de ton.*) Me conseillez-vous l'infanterie ou la cavalerie?

LE DUC, *occupé de la bague qu'il suit des yeux.*

Il me semble que la cavalerie... Elle vous vient sans doute de quelqu'un?

JULIO.

C'est un bijou de famille.

LE DUC.

Ah! (*A part.*) Il ment avec un aplomb... (*Haut, souriant.*) Pourquoi jouer au fin? Allons, elle vous vient d'une femme!...

JULIO.

De ma grand'mère paternelle.

LE DUC.

Je ne crois pas... j'en sais l'origine.

JULIO.

Ah! (*A part.*) Il est plus avancé que moi.

LE DUC, *se rapprochant.*

Parlons de la femme qui vous l'a donnée.

JULIO, *de même.*

Oui, parlons-en. (*A part.*) Il va me la nommer.

LE DUC, *à part.*

Je vais la connaître. (*Haut.*) Elle est jolie!

JULIO.

Vous trouvez?

LE DUC.

Non... Je vous demande, à vous, qui la connaissez mieux que moi...

JULIO.

C'est égal... dites toujours.

LE DUC, *s'impatientant et se levant.**

Morbleu!

JULIO, *se levant aussi.*

Monsieur le duc!

LE DUC, *se reprenant, après un temps.*

De la discrétion, c'est bien... je vous en estime davantage... et cela me rassure. (*L'observant.*) Pour le secret que le hasard vous a livré... à elle... et à vous, sans doute.

JULIO.

Heu! heu! sans doute. (*A part.*) Il y a un secret!

LE DUC.

Vous êtes trop bon gentilhomme pour compromettre une personne...

JULIO.

Une femme!

LE DUC, *à part.*

Il sait tout.

JULIO, *à part.*

Sa maîtresse, peut-être... ce serait drôle!

LE DUC.

Oui, une femme... et vous qui les aimez toutes, avez-vous dit?...

JULIO, *vivement.*

Je me suis calomnié! je n'en aime qu'une.

LE DUC.

Depuis quand?

JULIO.

Depuis hier.

LE DUC, *inquiet.*

Et c'est?...

JULIO, *souriant.*

Je ne l'ai jamais vue,

* Julio, le Duc.

LE DUC, *vivement.*

Mais cette rencontre... dans le parc ?

JULIO.

La nuit ! une apparition ! une vapeur ! un de ces bons génies qu'on adore de confiance et qui ne se révèlent que par leurs bienfaits.

LE DUC, *s'emportant.*

Ah ! c'en est trop ! Il faut peut-être que je vous la nomme, moi ?

JULIO.

Vous me rendriez service.

LE DUC.

Songez que cette bague qu'elle vous a remise...

JULIO.

Elle est bien belle, n'est-ce pas ?

LE DUC.

AIR *du grand Eugène.*

Je l'aurai, dussé-je la prendre,
En payant cent fois sa valeur.

JULIO.

Eh mais, elle n'est pas à vendre.

LE DUC.

Vous y tenez?

JULIO.

Oui, monseigneur.
Son éclat fait battre mon cœur !
En fait de bijoux, passé maître,
Je lis dans ce bel indiscret...

LE DUC, *l'observant avec émotion.*

Le bonheur qu'il donna peut-être ?

JULIO, *baissant la voix.*

Non, mais le bonheur qu'il promet.

LE DUC, *plus menaçant.*

Vous oubliez qu'après avoir employé la douceur on peut recourir à des moyens plus...

JULIO.

Vous oubliez que je ne suis pas seul dans le secret ?

LE DUC, *avec colère.*

Monsieur !

JULIO, *tirant sa montre.*

Pardon de quitter un entretien si agréable ! Voici l'heure de l'audience du roi... je m'y rends.

LE DUC, *stupéfait.**

A l'audience du roi ?... (*Il court à la table et sonne vivement.*)

* Le Duc, Julio.

JULIO, *saluant.*

Monsieur le duc!...

LE DUC, *à l'huissier qni paraît au fond.*

Que monsieur ne sorte pas de cette galerie...

JULIO.

Moi?... (*Montrant sa bague à l'huissier qui s'avançait, et qui recule.*) Il n'y a pas manqué.

LE DUC.

Mais...

JULIO, *revenant sur ses pas, et d'un air de bonhomie.*

Toute réflexion faite... je suivrai votre conseil...

LE DUC, *croyant qu'il va lui rendre la bague.*

Ah!...

JULIO.

Je demanderai un régiment de cavalerie!... (*Il sort par le fond.*)

SCENE III.

LE DUC, *puis* LADY HAMILTON.

LE DUC.

A l'audience!... Il y va!... (*A l'huissier.*) Quand je vous ordonnais...

L'HUISSIER.

Monsieur le duc... la consigne du palais...

LE DUC.

C'est bien... Sortez... (*Il sort. Lady Hamilton entre par la gauche sans être vue.*) Mais c'est fait de moi!... Si le roi peut le voir... si la reine...

LADY HAMILTON, *près de lui.**

Personne ne le verra...

LE DUC.

Milady!

LADY HAMILTON.

J'avais prévu le danger, en lisant sur la liste des présentations le nom d'Amalfi.

LE DUC.

Et quel moyen?

LADY HAMILTON, *souriant.*

Rien de plus simple... Une dépêche de l'amiral Nelson, assez insignifiante... J'ai fait assembler les ministres... Dans ce moment Sa Majesté préside le conseil, qui se prolongera d'autant plus que la question ne demande pas cinq minutes de discussion. Il était temps... Le roi a entendu parler de ce duel... Il mandait Sévérino... Il veut voir le coupable...

* Lady Hamilton, le Duc.

LE DUC.

Et il irait... comme à l'audience... le diamant au doigt!... Et la reine sait-elle?...

LADY HAMILTON.

Rien encore, Dieu merci... Mais, au premier mot, jugez de son effroi, de sa colère...

LE DUC.

Je serais perdu...

LADY HAMILTON.

Elle aussi peut-être!... nous tous!... Quelle maladresse à vous!... Et Julio... Vous l'avez vu!...

LE DUC.

Il est impénétrable... menaçant... et d'une audace!...

LADY HAMILTON.

Miséricorde!... (*Après un temps.*) Mais cette femme que vous avez cru voir...

LE DUC.

Que j'ai vue!... J'en suis sûr maintenant... c'est elle qui m'a trahi!...

LADY HAMILTON.

C'est par elle qu'il faut vous sauver.

LE DUC.

Oui... Mais qui est-elle?... Et Sévérino qui m'avait promis des renseignements...

LADY HAMILTON.

Sévérino!... Vous lui avez dit?...

LE DUC.

Que cette bague avait été égarée... qu'il fallait la ravoir sans bruit, sans scandale... et connaître la personne...

SCENE IV.

LES MÊMES, SÉVÉRINO.*

SÉVÉRINO, *entrant du fond d'un air mystérieux et affairé.*

Vous êtes seuls?...

LADY HAMILTON.

Oui.

LE DUC.

Eh! arrivez donc!

SÉVÉRINO, *regardant autour de lui.*

Personne?...

LADY HAMILTON.

Personne.

* Lady Hamilton, Sévérino, le Duc.

LE DUC.

Eh bien ?...

SÉVÉRINO.

Eh bien !... je ne suis pas plus avancé !

LE DUC.

Depuis hier !

LADY HAMILTON.

Et vous êtes chef de la police?

SÉVÉRINO.

C'est peut-être pour ça !... On me fait des rapports si contradictoires... Les uns disent blanc, les autres disent noir... Le plus grand nombre ne dit ni blanc ni noir !... Comment diable voulez-vous que je me forme une opinion sur des données aussi vagues?... J'ai cependant un point capital et certain.

TOUS DEUX.

Ah!

SÉVÉRINO.

C'est que la dame mystérieuse qui se glissait près du pavillon de la reine... est parfaitement inconnue, et qu'on a perdu ses traces.

LADY HAMILTON.

Bien!

LE DUC.

De mieux en mieux!...

SÉVÉRINO.

Aussi je ne me suis pas tenu pour battu... Quand on a affaire à des imbéciles, dont je suis le chef... il faut que l'intelligence naturelle supplée !... Ce gaillard-là, me suis-je dit, a des intrigues avec toute la terre.

AIR : *Partie et Revanche.*

En le suivant à la piste, je jure
De découvrir la dame qui nous fuit...

LADY HAMILTON.

C'est difficile et l'affaire est obscure...

SÉVÉRINO.

Nous autres chats, à petit bruit,
Nous triomphons, surtout la nuit !
C'est mon fort, jamais la police
Ne va plus droit et n'y voit mieux...

LE DUC, *souriant.*

Comme l'amour et la justice..
Qu'avec un bandeau sur les yeux !

LADY HAMILTON.

Eh bien ! voyons... hier, pendant le bal ?...

LE DUC.

Quelle est la femme dont il s'est occupé... particulièrement?..

SÉVÉRINO.

Il s'est occupé particulièrement... de trois.

LADY HAMILTON.

De trois?

SÉVÉRINO.

C'était un petit jour...

LE DUC.

Enfin... la première?...

SÉVÉRINO.

Cela va vous paraître singulier... on m'a désigné d'abord milady...

LADY HAMILTON.

Moi!...

LE DUC.

Il vous fait la cour?...

LADY HAMILTON.

Oh! quelques galanteries banales, que j'ai accueillies avec le dédain qu'elles méritaient.

LE DUC.

Tant pis!...

LADY HAMILTON.

Monsieur le duc!...

LE DUC.

Tant pis!... Cela pourrait nous servir.

LADY HAMILTON.

Fi donc!.. Que dirait le pauvre Nelson à son retour?

LE DUC.

L'amiral n'ignore pas que la politique demande parfois des sacrifices.

SÉVÉRINO.

Oui, la politique... (*Elle le regarde. Il balbutie.*) demande... parfois... Et puis..

LADY HAMILTON, *sèchement*.

La seconde?..

SÉVÉRINO.

Une dame qui ne faisait que passer, et qu'on n'a pu même me nommer.

LADY HAMILTON.

Alors, c'est comme s'il n'y en avait que deux... Et la troisième?...

SÉVÉRINO.

Oh! une petite bourgeoise... sans conséquence... La parfumeuse de la cour.

LE DUC.*

Carlotta Zannoni!... Ce serait elle qui, la nuit, près du pavillon?...

LADY HAMILTON.

Vous croiriez?...

SÉVÉRINO.

Ça ne peut être sérieux.

LE DUC.

Pourquoi donc?... Elle est jolie... coquette... elle a un vieux mari...

LADY HAMILTON.

Trois circonstances aggravantes...

SÉVÉRINO.

Aussi, à tout hasard, je l'ai fait mander à la cour.

LADY HAMILTON.

Très-bien!

LE DUC.

Bravo!

SÉVÉRINO, *se rengorgeant.*

Oui... c'est assez adroit...

LADY HAMILTON.

On peut la gagner.

LE DUC.

Et obtenir par elle!.. Mais lui d'abord, l'essentiel serait de l'éloigner du palais...

SÉVÉRINO.

Oui... un piége adroit!... J'avais pensé à faire une descente chez lui en son absence, pour mettre la main sur tous ses bijoux, parmi lesquels sans doute...

LE DUC.

Eh! non... la bague ne le quitte pas.

LADY HAMILTON.

Et puis, un éclat qui perdrait tout!

SÉVÉRINO.

En attendant, je me rends chez le roi.

LE DUC.

Pas encore!

LADY HAMILTON.**

Il demanderait le nom du coupable... vous ne le savez pas.

* Sévérino, lady Hamilton, le Duc.

** Lady Hamilton, Sévérino, le Duc.

SÉVÉRINO.

Mais si...

LE DUC.

Mais non.

LADY HAMILTON.

Enlevez-lui d'abord ce diamant. (*Apercevant Carlotta.*) Ah!

SÉVÉRINO.

Ah!

LE DUC.

Silence!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CARLOTTA.

CARLOTTA, *entrant du fond, un carton plat sous le bras.*

Milady... j'apportais à Sa Majesté un assortiment de gants, de sachets, qu'on m'a fait demander...

SÉVÉRINO, *toussant fort.*

Hum!

LE DUC, *le regardant.*

C'est bien!

LADY HAMILTON.

Très-bien! on va vous conduire.

SÉVÉRINO.

Oui, on va...

LE DUC, *l'arrêtant, et prenant son carton qu'il passe à Sévérino.*

Un moment, charmante Carlotta! Savez-vous que vous étiez ravissante, hier, au bal... une toilette du meilleur goût...

CARLOTTA, *flattée.**

Vous m'avez remarquée, monsieur le duc?

LADY HAMILTON.

Il n'est pas le seul... vous avez fait des malheureux!... nous parlions justement de l'un d'eux...

CARLOTTA, *vivement.*

Lequel?...

LE DUC, *souriant.*

Il paraît qu'il y en a beaucoup... le préféré!...

SÉVÉRINO, *à mi-voix.***

Elle va encore demander lequel!... Laissez... je vais lui parler adroitement! j'ai l'habitude... (*Haut.*) Signora Zannoni... me connaissez-vous?...

* Lady Hamilton, Carlotta, le Duc, Sévérino.

** Lady Hamilton, Carlotta, Sévérino, le Duc.

CARLOTTA.

Non, monsieur.

SÉVÉRINO.

Je suis le directeur de la police royale.

CARLOTTA, *effarouchée.*

De la police!

LE DUC.

Mais...

LADY HAMILTON, *à part.*

Quelle adresse!

CARLOTTA.

Je n'ai rien à démêler avec la police... monsieur... nous payons exactement notre patente... nos livres sont en règle...

SÉVÉRINO.

Il s'agit d'une affaire qui touche à la sûreté de l'État!... vous avez un amant, madame...

CARLOTTA, *troublée.*

Lequel? c'est-à-dire... J'ai mon mari, monsieur...

SÉVÉRINO.

Ça n'empêche pas!... vous avez un amant.

CARLOTTA, *troublée.*

Eh bien, est-ce que la police se mêle de ces choses-là, à présent?

SÉVÉRINO.

Ne sortons pas de la question!... Le gouvernement a un grand intérêt à connaître cet amant... et si vous ne répondez pas à sa confiance, le châtiment le plus sévère...

CARLOTTA, *effrayée, voulant sortir.*

Monsieur... la reine m'attend, et...

LE DUC, *bas à Sévérino, qui va poser le carton sur la table.*

Allons, vous l'effarouchez!...

LADY HAMILTON, *de même.*

Vous croyez que l'on fait la police avec de gros yeux et de grands bras... (*Arrêtant Carlotta.*) Ne craignez rien, ma belle enfant.

LE DUC.*

Et soyez sincère...

LADY HAMILTON.

Ce jeune étranger... Julio d'Almafi... vous a parlé au bal?

CARLOTTA, *troublée.*

C'est-à-dire... un peu... je crois... comme à tout le monde.

* Sévérino, lady Hamilton, Carlotta, le Duc.

LADY HAMILTON.

Beaucoup plus qu'à tout le monde, car à la suite de votre entretien... il s'est battu pour vous dans les jardins du palais.

CARLOTTA, *avec un cri d'effroi.*

Ah! mon Dieu!...

LE DUC, *vivement.*

Oui... Avec?...

CARLOTTA.

Le chevalier Gravina!

SÉVÉRINO *et* LADY HAMILTON.

Gravina!...

LE DUC, *vivement.*

C'était lui!...

CARLOTTA.

Vous ne le saviez pas?

SÉVÉRINO.

La police sait tout!... (*Bas.*) J'y suis!...

CARLOTTA.

Il n'est pas blessé?...

SÉVÉRINO.

Lequel?...

CARLOTTA, *interdite.*

Mais... dam!... celui!...

LADY HAMILTON.

Ni l'un ni l'autre... rassurez-vous; mais c'est la cause de ce duel qu'il nous importe de savoir...

LE DUC.

Tous deux vous faisaient la cour?

SÉVÉRINO.

Tous deux se croyaient donc des droits?

CARLOTTA, *troublée.*

Aucun... bien certainement!... mais vous savez, les jeunes gens sont si avantageux!.. En badinant, le chevalier Gravina m'avait donné un bijou sans conséquence... une violette d'améthistes pour me reconnaître dans la foule!.. En badinant aussi, le seigneur Julio me l'avait prise et m'avait suppliée de l'attendre près de la statue de Minerve...

LE DUC, *à part.*

A l'autre bout du parc... ce n'est pas ça...

SÉVÉRINO.

Un rendez-vous d'amour, près de la statue de la sagesse!..

CARLOTTA, *vivement.*

C'était pour badiner... il n'y est pas venu...

LE DUC.

Vous y êtes allée?..

CARLOTTA, *décontenancée.*

Du tout..... j'ai su... c'est-à-dire... Ah! vous me troublez, d'abord... mais puisqu'il n'y est pas venu... Milady voit bien que c'est comme s'il n'y avait pas eu de rendez-vous donné!..

LADY HAMILTON.

Bien vrai?..

CARLOTTA.

Jamais... Et du moment que ça déplaît au Gouvernement, je ne le reverrai plus...

LE DUC.

Au contraire...

SÉVÉRINO.

Non... si... Il faut le revoir...

CARLOTTA, *étonnée.*

Le chevalier Gravina?..

SÉVÉRINO.

Oui... non...

LADY HAMILTON.

Non, l'autre!

CARLOTTA.

Le seigneur Julio?.. Non!.. si... vous m'embrouillez!..

LE DUC.

Il faut lui donner vous-même un rendez-vous...

CARLOTTA.

Moi-même?

SÉVÉRINO.

Aujourd'hui... chez vous... à deux heures!..

CARLOTTA, *se récriant.*

En plein jour!.. mais ça ne se fait pas! Et mon mari, monsieur? c'est qu'il est très-brutal!..

SÉVÉRINO.

Il saura tout, si vous refusez!

CARLOTTA.

Il me tuera...

SÉVÉRINO.

Ça me regarde! je serai là... moi ou Marini, mon confident... mon bras droit... Je me charge de tout...

LE DUC, *à Carlotta.*

Vous serez très-aimable...

LADY HAMILTON.

Très-séduisante!..

CARLOTTA.

Mais...

LE DUC.

Choisissez... votre perte ou votre fortune...

CARLOTTA, *étonnée.*

Ma fortune!..

LE DUC.

Si l'on obtient de lui...

CARLOTTA.

Quoi?..

LADY HAMILTON, *regardant au fond.*

Chut!..

AIR : *Saisi d'un bras qui ne semblait pas mince.* (Saint-Silvestre.)

LE DUC.

Nous vous laissons...

SÉVÉRINO.

Mais que l'on m'obéisse!

CARLOTTA, *tremblante.*

Je lui dirai...?

LADY HAMILTON.

Qu'à deux heures sonnant...

LE DUC.

Vous l'attendez...

SÉVÉRINO.

Songez que la police
A l'œil sur vous, vous voit et vous entend!
Elle sera toujours là.

CARLOTTA, *à elle-même.*

C'est aimable...
Si l'on se met sur ce pied-là vraiment,
Dans ses amours... Eh bien, c'est agréable
D'avoir ainsi tout le gouvernement
Pour confident!

ENSEMBLE, *à mi-voix.*

CARLOTTA, *à part.*

Mon Dieu! la bizarre aventure!
Je n'entends rien à tout cela.
Mais à ce jeu, je le jure,
Bien fin qui me reprendra!

LES AUTRES, *en sortant.*

Sortons; grâce à cette aventure,

Oui, notre plan réussira,
Et bientôt, la chose est sûre,
La bague nous reviendra.

Le duc et lady Hamilton sortent par la droite et Sévérino par la gauche.

SCÈNE VI.

CARLOTTA, JULIO, *puis* PASCARIELLO. *

JULIO, *arrivant par le fond.*

Pas d'audience aujourd'hui... j'ai du malheur.

CARLOTTA, *très-émue, à part, et reprenant son carton.*

Pauvre jeune homme!...

JULIO, *gaiement.*

Eh! mais... c'est plutôt ma bonne étoile qui l'a fait remettre, puisque je devais rencontrer ici la jolie Carlotta. (*A part.*) Si elle m'était envoyée par mon inconnue... Oh! une parfumeuse..... (*Riant.*) Allons donc!

CARLOTTA, *tremblante.*

Il rit... il ne sait pas qu'autour de nous...

JULIO, *lui prenant les mains.*

Pardon, ma belle...

CARLOTTA.

Monsieur, monsieur... je n'ai pas le temps de causer.

JULIO, *lui baisant la main.*

Et moi, j'ai mille choses à vous dire.

CARLOTTA.

Lesquelles?

JULIO.

Mais d'abord... pour reprendre notre conversation d'hier...

CARLOTTA, *regardant d'un air effaré autour d'elle.*

Prenez garde... les murs ont des oreilles... et la police aussi, de très-longues!...

JULIO.

La police? je m'en moque... Et mon bijou? (*Il le fait jouer.*)

CARLOTTA, *vivement.*

Mes améthistes?

JULIO.

Oui, oui... (*A part.*) Elle n'y est pas du tout...

CARLOTTA.

Par ici, on nous écoute... (*Voyant Pascariello qui paraît à droite.*) C'en est un...

JULIO, *étonné.*

Un quoi?

* Carlotta, Julio.

CARLOTTA, *élevant la voix.*

A deux heures, par l'arrière-boutique, je vous attends...

JULIO, *plus étonné.*

Comment?...

CARLOTTA.

Vous me rapporterez mon bouquet de violettes... Il vous fera reconnaître... Adieu...

JULIO.

Ah bah!...

CARLOTTA, *se trouvant nez à nez avec Pascariello, lui dit rapidement à voix basse.*

Vous avez entendu?... vous devez être content... mais vous faites là un bien vilain métier, monsieur! (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE VII.

JULIO, PASCARIELLO.

PASCARIELLO, *surpris.*

Qu'est-ce qu'elle dit?

JULIO, *à part.*

Un rendez-vous...

PASCARIELLO, *au fond.*

Je crois qu'elle me fait des avances.

JULIO.

Saurait-elle quelque chose? J'irai.

PASCARIELLO, *tournant le dos à la porte et parlant de Carlotta.*

Bah! elle est comme les autres...

JULIO, *le voyant.*

Hein!...

PASCARIELLO, *suivant son idée et avec colère.*

Fausse, ingrate, moqueuse, perfide, déloyale...

JULIO.

De qui parles-tu, malheureux?

PASCARIELLO.

De toutes les femmes en général et de chacune en particulier...

JULIO, *riant.*

Blasphémateur!

PASCARIELLO.

Oh! tu vas les défendre... c'est tout simple, toi, leur enfant gâté... Mais, moi, vois-tu, je voudrais leur faire toutes les scélératesses imaginables!...

JULIO.

Allons donc ! un homme sage, rangé... dont la conduite est réglée... comme son papier de musique.

PASCARIELLO.

Je veux devenir déréglé, mauvais sujet... un gredin, un gueux comme toi !...

JULIO, *riant toujours.*

Merci... tu ne pourras jamais.

PASCARIELLO.

Je m'appliquerai !... Oh ! si je pouvais trouver quelque bonne infamie pour me venger !...

JULIO.

De qui ?

PASCARIELLO.

D'une femme !... Voilà une heure que je te le dis... J'ai été baffoué, trompé.

JULIO.

Par qui ?

PASCARIELLO, *criant plus fort.*

Par une femme !... Mon Dieu, que tu as l'esprit peu ouvert aujourd'hui ! celle que l'on voulait me faire épouser... que j'aimais déjà de confiance... Claudia...

JULIO.

Ah ! elle s'appelle Claudia ! Un joli nom !

PASCARIELLO.

Oh ! je puis te la nommer à présent... je ne crains plus rien.

JULIO.

Elle t'aime ?

PASCARIELLO.

Elle me déteste !

JULIO.

Ah bah !... malgré la protection de la reine ?... de lady Hamilton ?...

PASCARIELLO.

Elle demandait à réfléchir... tu sais ?

JULIO.

Et, après avoir réfléchi ?

PASCARIELLO.

Elle me refuse.

JULIO.

Pas possible !...

PASCARIELLO.

C'est ce que j'ai dit... Pas possible! Mais j'en ai la preuve, là, sur le cœur...

JULIO.

Eh bien! épouses-en une autre.

PASCARIELLO.

C'est que je viens de m'apercevoir que j'en suis fou!

JULIO.

Eh bien! mets-y de l'entêtement. Le premier mot d'une femme n'est jamais son dernier... Un *non* est plus piquant pour commencer.

PASCARIELLO.

Plus piquant! plus piquant!... Mais si tu savais dans quel style!... lady Hamilton était indignée de la lettre qu'elle a reçue; elle me l'a envoyée... Tiens, elle me trouve laid!...

JULIO, *riant.*

Vrai? Le fait est... (*Lisant.*) « Je vous rends grâce, milady; » mais je ne saurais me faire à sa figure... » (*Avec un cri.*) Ah! grand Dieu!...

PASCARIELLO.

Hein! c'est affreux!...

JULIO, *agité, à part.**

Mais c'est cela!... c'est cela!... absolument la même...

PASCARIELLO.

Parbleu! si c'est cela... Je ne puis plus avoir le moindre doute.

JULIO, *toujours occupé.*

Ni moi non plus... Claudia... (*Regardant sa bague.*) Oui, oui... Mais alors... c'est donc... (*Claudia à droite paraît reconduisant Carlotta.*)

PASCARIELLO.

Tais-toi... c'est elle!

JULIO.

Elle!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, CLAUDIA, CARLOTTA.

CLAUDIA, *sans les voir.*

N'importe! on garde tout, quoiqu'on n'ait rien demandé.

CARLOTTA.

C'est singulier...

* Julio, Pascariello.

JULIO.

Oh! qu'elle est jolie!

PASCARIELLO.

N'est-ce pas?

CARLOTTA, *apercevant Pascariello.*

Encore là!... Décidément la police me suit comme mon ombre...

CLAUDIA.

N'oubliez rien... Vous avez la note?

CARLOTTA.

Tous les articles seront envoyés à Sa Majesté. (*Elevant la voix.*) Avant deux heures... (*Elle regarde Julio qui n'est occupé que de Claudia.*)

CLAUDIA.

C'est bien... (*Elle fait un pas pour sortir.*)

JULIO, *allant à elle.*

Pardon, signora...

CLAUDIA, *s'arrêtant.*

Monsieur...

CARLOTTA, *passant près de Pascariello.*

Es-tu content, sbire? (*Elle sort par le fond.*)

PASCARIELLO.*

Hein! qu'est-ce qu'elle a donc encore? (*Bas à Julio.*) Ah! tu veux lui parler pour moi? merci.

JULIO, *de même.*

Il n'y a pas de quoi. (*A Claudia.*) Daignerez-vous, signora, m'accorder quelques instants?

CLAUDIA.

Moi?...

PASCARIELLO, *à Claudia.*

C'est un ami, mademoiselle, qui veut plaider la cause de son malheureux ami; mais...

JULIO, *bas.*

C'est assez...

PASCARIELLO, *bas.*

Je n'ai encore rien dit.

JULIO, *bas.*

Va-t'en...

PASCARIELLO, *bas.*

Où çà?

* Pascariello, Julio, Claudia.

JULIO, *bas, lui remettant sa voilette.*

Eh parbleu ! porter cette voilette au chevalier Gravina.

PASCARIELLO, *bas et la prenant.*

Au chevalier ?...

JULIO, *bas.*

Et lui dire que sa jolie parfumeuse l'attend chez elle à deux heures... Va vite...

PASCARIELLO, *à part.* (*Fausse sortie.*)

Ils ont tous des rendez-vous galants... les misérables !... et moi... moi... (*Revenant avec rage.*) Mademoiselle...

CLAUDIA, *effrayée.*

Ah !...

PASCARIELLO.

Persistez-vous dans votre jugement sur ma figure ? Dans votre refus ?

CLAUDIA, *reculant.*

Monsieur...

JULIO, *le repoussant.*

Mais tu vois bien que tu lui fais peur...

PASCARIELLO, *exaspéré.*

Je lui fais peur ?... Je suis donc hideux... ah ! mais...

JULIO, *le faisant sortir.*

Va-t'en, bavard !...

PASCARIELLO.

Ah ! c'est que je suis capable de tout !... hein ! (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

CLAUDIA, JULIO.

JULIO, *revenant à elle.*

Mademoiselle !...

CLAUDIA, *à part.*

Que veut-il me dire ?... Je suis toute tremblante.

JULIO, *à part.*

Je n'ai jamais éprouvé cette émotion... (*Haut.*) Pascariello s'en va désolé, mademoiselle... Vous savez...

CLAUDIA.

Je sais, monsieur, que lady Hamilton veut me forcer à l'épouser... Elle est bien puissante..... et je ne suis qu'une pauvre fille... mais...

JULIO.

Je vois qu'il serait inutile d'intervenir...

CLAUDIA.

Oh! tout à fait inutile. Et si c'est de lui que vous voulez me parler... (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

JULIO, *la retenant.*

Non... mais d'une autre personne qui ose à peine croire à son bonheur!...

CLAUDIA.

Je ne comprends pas...

JULIO.

Vous ne comprenez pas que celui que vous avez entouré d'un intérêt si tendre... que vous avez protégé de vos avis, de vos conseils, comme une fée bienfaisante... est là... près de vous...

CLAUDIA, *émue.*

Vous vous trompez... J'ignore qui a pu vous faire croire...

JULIO.

Démentez donc vos billets mystérieux que j'ai reçus?...

CLAUDIA, *troublée.*

Monsieur... monsieur... Je ne les connais pas...

JULIO, *lui mettant la lettre de Pascariello sous les yeux.**

Mais vous reconnaîtrez au moins l'écriture... dans ce billet que vous adressiez à lady Hamilton... pour refuser son protégé...

CLAUDIA.

O ciel!... on vous a montré?...

JULIO.

Calmez-vous... Je ne saurai que ce que vous voudrez... Mais c'est vous... c'est vous!... Ne cherchez pas, en le niant, à étouffer dans mon cœur la joie que ce moment vient de me donner... C'est vous!...

CLAUDIA, *suppliante.*

Oh!... parlez bas!...

JULIO, *baissant la voix.*

Ne craignez rien! c'est un secret entre nous deux... Non que je me croie digne de vous... Je suis un fou, un extravagant, qui cherchais bien loin le bonheur, sans penser qu'il était si près de moi... Oh!... laissez-moi le temps de vous mériter à force de soins... d'adoration... Laissez-moi me rapprocher de l'ange que j'aimais déjà comme un retour au bien, comme un premier pas vers cette conversion qui était votre ouvrage!...

CLAUDIA, *plus émue.*

Vous m'aimiez... vous, monsieur?...

* Julio, Claudia.

JULIO.

Pour cette sollicitude invisible que je retrouvais partout... pour cet amour...

CLAUDIA.

De l'amour... moi!...

JULIO, *tendrement.*

Avouez-le...

CLAUDIA, *baissant les yeux.*

Je ne puis avouer que ma reconnaissance!

JULIO.

De la reconnaissance!... Qu'ai-je donc fait?

CLAUDIA.

Vous l'avez oublié?... (*Après une pause.*) A Palerme... il y a deux ans à peine... vous souvenez-vous qu'en passant sur le port un vieillard fut insulté par un jeune officier... un étourdi!... vous prîtes sa défense!...

JULIO.

Oui... je le rappelais hier...

CLAUDIA.

Une jeune fille était tremblante à son bras... c'était son enfant... c'était moi!...

JULIO.

Vous! Oh! pardon! Je n'avais vu que le vieillard qu'on insultait.

CLAUDIA.

Je le sais! car le lendemain, lorsque mon père se présenta chez son agresseur pour lui demander raison, il le trouva blessé, reçut les plus nobles excuses, et apprit alors seulement la conduite et le nom de son généreux défenseur, qu'il chercha vainement dans tout Palerme. Vous étiez parti le matin même. (*Avec émotion.*) Il est mort sans avoir pu vous remercier, monsieur... c'est une dette qu'il m'a laissée!... Vous voyez que je ne pouvais perdre le souvenir de votre nom ni de vos traits!... Dans cette cour trompeuse, où vous bravez tant de périls, mon père veillerait sur vous comme sur un fils, et moi...

AIR *des Hirondelles.* (Félicien David.)

PREMIER COUPLET.

Je crois encor l'entendre,..
Sa voix donne à mon cœur
Le droit de vous défendre
Et l'amitié si tendre
D'une sœur.

JULIO.

Ah! ne prononcez pas ce mot!

DEUXIÈME COUPLET.

Avant de vous connaître,
Si cet amour... de moi
S'est déjà rendu maître...
Jugez ce qu'il doit être,
Je vous voi!

(*Montrant la bague.*) Et ce talisman précieux dont j'admire le pouvoir sans le comprendre...

CLAUDIA.

Ne cherchez pas à le connaître!

JULIO.

C'est de vous qu'il me vient?

CLAUDIA.

Je n'avais que ce moyen de vous sauver.

JULIO.

C'est vous, qui dans l'ombre...

CLAUDIA.

Oh! qu'on ne le sache jamais! je serais perdue!

JULIO.

Près de moi!

CLAUDIA.

Vous êtes entouré de périls... on vous surveille, en attendant qu'on vous arrête!

JULIO.

Je ne crains rien! et ce bijou?

CLAUDIA.

Prenez garde, on veut vous l'enlever!

JULIO, *fièrement.*

Qui l'oserait?

CLAUDIA.

Si un ministre, si une femme se le mettait bien en tête?

JULIO.

Je ne le rendrai qu'à vous; je l'ai juré; je ne parlerai plus à une seule femme; je n'en regarderai qu'une.

CLAUDIA, *après un temps.*

Il faut quitter Naples ce soir.

JULIO.

Oui, si vous venez avec moi!

CLAUDIA.

Avec vous?

JULIO.

Sous ce beau ciel de Palerme, dans cette belle patrie où vous m'avez connu... où je veux vivre pour vous aimer... dites?

CLAUDIA, *après un regard et un silence.*

Adieu! (*Elle sort vivement.*)

SCENE X.

JULIO, *puis* GRAVINA.

JULIO.

Claudia! j'étais aimé! aimé sans le savoir! sans avoir rien fait pour cela... c'est la première fois! Et si jolie! Ah! c'est à devenir fou de bonheur et de joie.

GRAVINA, *entrant du fond.**

Ouf! m'en voilà quitte pour la peur!

JULIO.

Eh! caro mio, c'est vous? Eh bien! vous êtes heureux?

GRAVINA.

Heureux?

JULIO.

Oh! quand je le suis, je veux que tout le monde le soit! vous l'avez vue?

GRAVINA.

Qui? le château de l'OEuf?

JULIO.

Mais non, elle, la belle parfumeuse! Vous sentez encore la violette!

GRAVINA.

Eh! monsieur, est-ce un nouveau défi?

JULIO.

Comment! est-ce que Pascariello ne vous a pas porté, avec un rendez-vous de la gentille Carlotta, ce bouquet qui ne fut pour moi que du bonheur en espérance?

GRAVINA.

J'arrive à l'instant!

JULIO.

Il vous cherche! allez! je vous rends tout! je voudrais pouvoir rendre de même tous ces gages d'amour que j'ai là sur moi... la collection tout entière!

GRAVINA, *riant.*

Ah bah! comme Bias! toutes vos richesses?

JULIO.

A présent, je n'aime qu'une femme, une seule, un ange! et

* Gravina, Julio.

si vous saviez.. (*Passant à gauche.*) Mais non, non, je ne puis vous le dire... je ne vous le dirai pas.

GRAVINA.*

Oui, je vous conseille de vous taire, comme si je n'avais pas vu à votre main ce bijou indiscret, le plus beau de la couronne, devant lequel tous les fronts s'inclinent!

JULIO, *étonné.*

Ce bijou! la couronne! que voulez-vous dire?

GRAVINA.

Que notre roi, quand il aime, ne le confie qu'à la favorite.

JULIO, *stupéfait.*

La favorite!

GRAVINA, *riant.*

Ces pauvres rois! comme on les trompe!

JULIO.

Vous croiriez?

GRAVINA, *gaiement.*

Cela se devine! n'est-ce pas cette bague qui est le sauf-conduit des amours du roi? Il l'a confiée à quelque belle pour lui ouvrir toutes les portes du palais... c'est l'usage! et la belle vous l'a mise au doigt pour vous protéger après notre duel!

JULIO, *allant pour arracher le diamant.*

Ah! si je le croyais... (*Il s'arrête.*)

GRAVINA.

C'est clair, c'est logique, c'est moral... heureux mortel! vous me la nommerez, à moi, votre ami! Eh! mais qu'avez-vous donc?

JULIO, *bouleversé.*

Moi! rien, rien! (*A part.*) Est-ce donc pour cela qu'elle me défendait de comprendre?

SÉVÉRINO, *en dehors, à gauche.*

Oui, le duc d'Albano... milady!

GRAVINA, *remontant.*

Le baron!

JULIO, *tombant dans le fauteuil qui est derrière lui, à gauche.*

Ah! mon Dieu! (*Il se cache la figure dans ses mains.*

SCENE XI.

LES MÊMES, SÉVÉRINO; *puis* PASCARIELLO.

SÉVÉRINO, *sans voir Julio.***

Ah! chevalier Gravina, prévenez Son Excellence qu'il est arrêté... j'en reçois la nouvelle.

* Julio, Gravina.

** Julio, Sévérino, Gravina.

GRAVINA.

Arrêtez ! qui donc ?

SÉVÉRINO, *gaiement.*

Eh bien ! lui ! notre ennemi... le vôtre... ce damné Julio d'Amalfi. (*Julio lève la tête.*)

GRAVINA.

Julio !

SÉVÉRINO, *descendant la scène.*

Et en ce moment il doit être jeté dans un cachot du fort Saint-Elme, à cent pieds sous terre ! comme c'était convenu !

JULIO, *se levant.*

Convenu !

SÉVÉRINO, *face à face avec lui, et reculant.*

Ah ! c'est le diable !

JULIO.

Convenu de m'arrêter, de me jeter dans un cachot ! (*Lui montrant le poing fermé sur lequel brille le diamant.*) Mais c'est moi qui vous ferai rentrer à cent pieds sous terre !

SÉVERINO, *épouvanté,*

Monsieur ! monsieur ! je n'y suis plus ! mais alors qui a-t-on arrêté chez Carlotta ?

JULIO *et* GRAVINA.

Chez Carlotta !

PASCARIELLO, *tout hors de lui, et entrant par le fond.* *

Eh ! c'est moi ! par saint Janvier mon patron !

JULIO.

Pascariello !

GRAVINA.

Hein ?

SÉVÉRINO.

D'où sort-il, celui-là ?

PASCARIELLO.

D'un infâme traquenard, d'où je m'échappe à moitié mort !... d'un horrible guet-apens où tu m'as envoyé, toi... je t'en fais mon compliment, à tes bijoux. (*Avec amertume.*) Et c'est à un ami !

SEVÉRINO.

Expliquez-vous !

JULIO.

Mais je t'avais envoyé au chevalier Gravina, qui ne t'a pas vu.

PASCARIELLO.

Il ne m'a pas vu ! ni moi non plus... Et alors une affreuse

* Julio, Pascariello, Gravina, Severino.

pensée... une pensée de colère et de vengeance... m'est entrée dans le cœur! J'ai voulu me venger de toutes les femmes... les malheureuses! ça m'a bien réussi!

JULIO.

Tu es allé chez Carlotta?

SÉVÉRINO.

A sa place!

GRAVINA.

A la mienne?

PASCARIELLO.

Oui, elle a un petit nez en double croche, qui ne me déplaît pas...Elle m'avait lancé quelques œillades...c'était peut-être mon tour! j'arrive en tapinois! on m'introduit dans un boudoir obscur, embaumé de tous les produits de l'établissement. Je dis bon! ça s'annonce bien! mais au premier mot, je me vois entouré d'une dixaine de voix de basse-taille qui me demandent le bijou!...

SÉVÉRINO, *à part.*

C'étaient mes hommes!

JULIO *et* GRAVINA.

Après? après?

PASCARIELLO.

Je tends la violette!... Ah bien, oui! ce n'était pas ça... on cherche à mes doigts, dans mes poches... on me menace de m'assommer...

JULIO.

C'est cela...

SÉVÉRINO, *à part.*

Les maladroits!

PASCARIELLO.

Profitant de l'obscurité, je me sauve à travers l'escalier, que je dégringole en cassant les pots de pommade, les bouteilles d'huile, dont je suis inondé.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Du parfumeur, sur mon passage,
La voix appelait ses garçons,
Dont les coups et les cris de rage
M'accompagnaient sur tous les tons!
C'était un ensemble énergique
De *tutti*, de *rinforzandos*,
Bref, une leçon de musique
Dont le cachet est sur mon dos,
Dont j'ai le cachet sur mon dos!

GRAVINA, *riant.*

Ah! ah! ah!

PASCARIELLO.

Oui, riez!... Je me suis plaint au roi!

JULIO *et* GRAVINA.

Au roi!

SÉVÉRINO.

Malheureux!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLAUDIA, *puis* LADY HAMILTON.

CLAUDIA, *à part entrant par la droite.*

Grand Dieu! que se passe-t-il? (*Elle s'arrête près de la porte.*)

JULIO, *l'apercevant seul.*

Claudia!... (*Elle lui fait signe de se taire.*)

PASCARIELLO, *continuant sans la voir.*

Oui... au roi, qui se promenait sur la terrasse du palais, et qui a voulu savoir...

LADY HAMILTON, *qui a descendu du fond sur la scène.*

Monsieur le baron!

TOUS, *à part.*

Lady Hamilton...

LADY HAMILTON.

Le roi vous demande... rendez-vous dans son cabinet avec M. le duc d'Albano, que la reine Caroline y a fait appeler...

SÉVÉRINO, *à part.*

Nous sommes perdus!

LADY HAMILTON, *bas à Sévérino.*

N'avouez rien... vous ne savez rien... Gagnez du temps!... (*Haut.*) Pascariello, vous épousez Mlle Claudia de Ricci, ce soir même.

CLAUDIA, *s'approchant d'elle.*

Madame!..

JULIO, *à part.*

Ciel!...

LADY HAMILTON, *entre Sévérino et Claudia.*

La reine l'exige! (*Bas à Sévérino.*) Dites au duc que j'aurai la bague à tout prix!

CLAUDIA, *qui l'a entendue, à part.*

Ah!

LADY HAMILTON.

Chevalier Gravina, faites tout préparer pour la cérémonie.

JULIO, *suivant des yeux Claudia.**

Oh ! ce regard... cet air de candeur... C'est impossible !...

ENSEMBLE, *à mi-voix.*

AIR : *C'est avoir du malheur.* (Saint-Silvestre.)

LADY HAMILTON, *à part.*

Cachons bien mon dépit,
Oui, reprenons courage,
Et sauvons du naufrage
La reine et mon crédit.

CLAUDIA, *à part, regardant milady.*

Son effroi, son dépit
M'annoncent un orage.
Ah ! dans ce mariage,
Mon malheur est écrit.

SÉVÉRINO, *à part.*

Cachons bien mon dépit,
Oui, reprenons courage,
Et sauvons du naufrage
Ma place et mon crédit.

PASCARIELLO, *à part.*

Cachons bien mon dépit.
Quand s'éloigne l'orage,
Cet heureux mariage
Me remet en crédit.

JULIO, *à part, regardant Claudia.*

Mon bonheur est écrit
Sur ce front sans nuage.

Regardant lady Hamilton.

Rompons ce mariage
Ou je meurs de dépit !

GRAVINA, *à part, regardant Julio.*

Pourquoi donc ce dépit?
Craindrait-il un orage?
Il saura bien, je gage,
Retrouver son crédit !

Ils sortent tous de différents côtés. Julio se retourne pour sortir. Lady Hamilton, effrayée du mouvement, laisse tomber son mouchoir pour le retenir.

* Julio, Pascariello, Gravina, lady Hamilton, Claudia, Sévérino.

SCENE XIII.

JULIO, LADY HAMILTON.

JULIO, *ramassant le mouchoir, à part.*

Oh! si je pouvais savoir par elle, qui sait tout!... (*Lui rendant son mouchoir.*) Milady!...

LADY HAMILTON.

Vous serez au mariage de votre ami, seigneur Julio?

JULIO, *s'efforçant de sourire.*

Mais... s'il se marie!...

LADY HAMILTON.

Oh! vous n'y manquerez pas... La mariée est fort jolie!...

JULIO.

Je n'aime pas à voir les mariages.

LADY HAMILTON, *souriant.*

Par dépit?... Vous y perdez une espérance!...

JULIO.

Non, par pitié... J'y vois souvent une victime!

LADY HAMILTON.

Ah! vous plaignez ces pauvres femmes!... Vous les aimez tant!...

JULIO, *gaiement.*

Quelquefois les maris... que je n'aime pas!...

LADY HAMILTON.

Est-ce pour ce pauvre Pascariello que vous dites cela?

JULIO.

Pourquoi pas, milady... (*Avec dédain.*) La jeune fille qu'il épouse...

LADY HAMILTON.

Ah! n'en dites pas de mal... C'est une fille d'honneur.

JULIO.

Oh! ce n'est souvent qu'un titre... voilà tout... Et vous n'en répondriez pas.

LADY HAMILTON, *souriant.*

Si vraiment... C'est la seule...

JULIO.

Claudia!

LADY HAMILTON.

Comme de ce qu'il y a de plus pur, de plus chaste au monde.

JULIO.

Ah!... (*A part.*) Je le crois, mon Dieu!...

LADY HAMILTON.

Eh! sans cela, la marierais je à Pascariello, le protégé de Nelson... le mien... celui de la reine ?

JULIO.

Vous désirez beaucoup ce mariage ?

LADY HAMILTON.

Beaucoup... (*A part, regardant la bague.*) Si je pouvais tenir sa main !...

JULIO, *à part.*

Si je pouvais avoir une arme contre elle!

LADY HAMILTON.

Pardon... je suis attendue... chez la reine, qui fait un peu de musique.

JULIO, *saluant.*

Milady !... (*Elle va s'asseoir à droite sur une causeuse.*)

LADY HAMILTON, *à part.*

Il restera !...

JULIO, *à part et s'arrêtant.*

Si c'est ainsi qu'elle s'en va !...

LADY HAMILTON, *jouant la surprise.*

Ah!... je vous croyais parti...

JULIO.

On ne se sépare pas ainsi de vous, milady!

LADY HAMILTON, *minaudant.*

Tenez, d'Amalfi, voulez-vous que je vous dise ?... Vous êtes un hypocrite!...

JULIO, *se rapprochant.*

Moi, madame ?...

LADY HAMILTON, *d'un air enjoué.*

Un franc hypocrite, qui feignez d'aimer toutes les femmes, et qui n'en aimez aucune ; qui faites parade des gages d'amour que vous leur arrachez, sans que jamais votre cœur soit de la partie.

JULIO, *à part.*

J'ai bien envie de lui prendre son médaillon.

LADY HAMILTON, *à part, regardant de côté la bague.*

Oh! comme elle brille !...

JULIO, *l'imitant.*

Mais savez-vous bien que vous me supposez là un caractère affreux ?...

LADY HAMILLON.

Oui, affreux!... Je vous le dis, parce que je le pense... Je suis impitoyable...

JULIO, *se plaçant debout derrière la causeuse.*

Impitoyable !... je le sais trop...

LADY HAMILTON.

Oh ! ne me parlez pas d'amour... je ne vous croirais pas...

AIR *de Céline.*

Habile à saisir ce qu'il trouve,
Heureux selon l'occasion,
Ah ! votre cœur jamais n'éprouve
De véritable passion !
Cette passion vive et tendre,
Science des cœurs amoureux !

JULIO.

C'est que peut-être il faut l'apprendre,
Et qu'on ne l'apprend bien qu'à deux !

Et tenez, en ce moment... j'aime comme un fou... comme un insensé... Mais le doute est là comme un poison qui me tue !...

LADY HAMILTON.

Oh ! quel air de sincérité !...

JULIO.

Ah ! c'est que jamais je n'ai ressenti ce que j'éprouve !

LADY HAMILTON.

Pour moi. (*A part.*) Il me vient.

JULIO, *à part.*

Je ne mens pas.

LADY HAMILTON.

Je ne crois pas aux protestations...

JULIO.

Milady !...

LADY HAMILTON.

Je sais que vous en êtes prodigue ; mais (*avec coquetterie*) si l'on désirait le moindre sacrifice... si l'on était jalouse de ces gages de tendresse que vous portez avec tant d'orgueil...

JULIO, *vivement.*

Tous, madame... demandez-les tous.

LADY HAMILTON, *souriant.*

Je ne suis pas si exigeante... Mon Dieu ! le premier venu... Tenez, ce bijou qui brille à votre doigt.

JULIO, *à part.*

C'est à ma bague qu'elle en veut.

LADY HAMILTON.

Je ne sais ce que c'est... mais cela vous vient d'une femme... Laquelle ?

JULIO, *tendrement.*

Je ne nomme jamais, milady...

LADY HAMILTON, *feignant la jalousie.*

D'une femme que vous aimez ?...

JULIO, *tendrement.*

Je l'ai cru jusqu'à ce moment... Mais pourrait-elle lutter contre un de vos regards, s'il me promettait un peu d'espoir ?...

LADY HAMILTON, *cherchant à prendre la bagae.*

C'est possible... Cette bague ?...

JULIO.

Un peu de réalité !... (*Il lui baise la main.*)

LADY HAMILTON, *avec impatience, et cherchant toujours à prendre la bague.*

Je ne dis pas non... Mais cette bague...

JULIO, *escamotant sa main.*

Ah ! donnant, donnant !...

LADY HAMILTON.

Que voulez-vous dire ?

JULIO.

Que vous m'avez refusé hier... un cœur qui sera le plus beau, le plus cher de mes trésors...

LADY HAMILTON.

Ce médaillon !... Julio ! que faites-vous ?...

JULIO, *dénouant le ruban.*

Je romps la chaîne...

LADY HAMILTON.

Monsieur... c'est un souvenir de Nelson, qui arrive demain...

JULIO, *lui donnant un baiser sur l'épaule.*

C'est une espérance de Julio, qui est arrivé.

LADY HAMILTON, *se levant.*

Mais...

JULIO, *lui tendant la bague qu'il avait cachée.*

Pardon !...

LADY HAMILTON, *prenant rapidement la bague sans regarder.*

Je la tiens... (*On entend fermer vivement la porte de gauche. Elle pousse un cri.*) Ah !...

JULIO.

Qu'avez-vous ?

LADY HAMILTON, *cachant la bague qu'elle tient.*

On était là !.. (*Elle montre la petite porte à gauche.*)

JULIO.

Non ! non !

LADY HAMILTON.

Si fait, laissez-moi!..

JULIO, *à part, en riant.*

Pauvre Nelson! Je ne suis pas fâché d'humilier l'Angleterre! (*Il s'esquive par la petite porte, à droite.*)

SCÈNE XIV.

LADY HAMILTON, LE DUC, SÉVÉRINO, *puis*, LUCREZZIA *et* CLAUDIA.

LADY HAMILTON, *poussant la petite porte de gauche.*

Non... personne!..

LE DUC, *paraissant à droite.*

Eh bien?

SÉVÉRINO, *paraissant à gauche.*

Eh bien?

LADY HAMILTON.

Ah! venez, venez...

TOUS DEUX.

La bague?

LADY HAMILTON, *tendant la main fermée.**

La voici!..

SÉVÉRINO.

Dieu soit loué!..

LE DUC, *la prenant.*

Vous me sauvez la vie!..

LADY HAMILTON.

Elle m'a coûté cher!..

SÉVÉRINO.

Il y a des choses qui ne sont jamais trop cher, milady!

LE DUC, *se récriant.*

Ah!.. ce n'est pas elle!..

SÉVÉRINO.

Qu'est-ce que vous dites?

LADY HAMILTON.

Ce n'est pas ellle!..

LE DUC, *la lui rendant.*

Parbleu!.. celle-ci est une émeraude... (*Il se promène avec fureur.*)

LADY HAMILTON, *la prenant.*

J'ai cependant vu à son doigt... Ah!.. il m'a trompée!..

SÉVÉRINO, *la prenant.*

Il en a de rechange plein ses poches... Se peut-il qu'il se

* Sévérino, lady Hamilton, le Duc.

trouve des folles... assez abandonnées!.. ((*Il regarde la bague et pousse un cri.*) Ah!.. la bague de ma femme.

LE DUC.

De la baronne!

LADY HAMILTON.

Pas posssible!

SÉVÉRINO *en colère.*

Une émeraude magnifique que je lui ai donnée pour sa fête!.. et voilà le bouquet qu'elle me rend!..

LE DUC, *voyant entrer Lucrezzia en toilette.*

Contenez-vous!..

CLAUDIA, *entrant par le fond avec Lucrezzia et entrant chez la Reine.*

Oui, madame la baronne... je vais vous annoncer à Sa Majesté.

SÉVÉRINO.

Ma femme!.. elle a l'audace!.. (*Allant à elle.*) Madame! madame!..

LUCREZZIA.

Enfin, monsieur, vous voilà!.. Allez-vous me donner la main jusque chez Sa Majesté?

SÉVÉRINO.

Chez Sa Majesté!.. vous!.. vous osez venir?

LUCREZZIA.

Recommander une œuvre de piété...

SÉVÉRINO.

Oui... vos principes... Je sait tout.

LUCREZZIA.

Quoi donc?

LE DUC, *bas au Baron.*

Prenez garde!.. un scandale public!.. qui ira aux oreilles du roi... Encore un!..

LADY HAMILTON, *de même.*

Vous savez ce qu'il a promis... vous serez destitué!..

SÉVÉRINO.

C'est juste! sauvons ma place, au moins... si je ne puis sauver... le reste.*

LUCREZZIA, *à son mari.*

Enfin me donnerez-vous la main?

SÉVÉRINO.

Oui, madame... oui, épouse... (*Au Duc et à milady qui le calment.*) Non, non.. (*A part.*) S'attaquer à la police... Il ne respecte donc rien? (*Lady Hamilton, le Duc et le Baron se réunissent à droite.*)

LE DUC, *à voix basse très-vivement.*

Il n'y a plus à balancer... la reine exige son anneau...

* Sévérino, le Duc, Lucrezzia au second plan, lady Hamilton.

LADY HAMILTON, *bas.*

Le roi qui entend parler de bijoux, d'intrigues, de duels, le lui redemande...

SÉVÉRINO, *de même.*

Il faut l'enlever n'importe comment... à ce scélérat...

LADY HAMILTON.

Il va sortir du palais...

SÉVÉRINO.

Mes gens ne le perdent pas de vue...

LE DUC.

Quand on devrait le faire disparaître.

LADY HAMILTON.

Le jeter sur un navire...

SÉVÉRINO.

Pour le Brésil... il y en a un qui part dans une heure... Oh! j'aurais du plaisir avant... à le... (*Feignant un coup de stylet.*) Hein!.. par mégarde... (*Il se retourne et voit sa femme qu'il repousse.*)*

LE DUC.

Mais la dame du rendez-vous?

LADY HAMILTON.

Eh! qu'importe... lui d'abord... Le diamant en notre possession, qu'elle parle si elle l'ose!

CLAUDIA, *rentrant.*

La reine vous attend, madame.

LUCREZZIA.

Enfin, me donnerez-vous la main, monsieur?

SÉVÉRINO, *allant lui donner la main.*

Voici, madame, voici!..

LADY HAMILTON.

J'accompagne madame la baronne!

SÉVÉRINO, *à sa femme bas avec rage.*

Oui... bâillonné, enlevé... au Brésil!..

LUCREZZIA, *étonnée.*

Hein? (*Il lui donne le bras et l'entraîne.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Mais que de cris ont jeté les maris.* (Saint-Silvestre.)

A tous les yeux
Cachons le trouble affreux
Qui m'agite
Et m'irrite.
A tous les yeux
Cachons ce trouble affreux
Sous l'air le plus heureux!

Ils sortent tous, excepté Claudia, Sévérino entraîne sa femme et suit lady Hamilton qui est sortie à droite. Le Duc sort à gauche.

* Lucrezzia, Séverino, Claudia, le Duc, lady Hamilton.

SCÈNE XV.

CLAUDIA, *puis* JULIO.

CLAUDIA, *seule d'abord.*

Ah! leur joie ne leur a pas permis de voir mon trouble et mes larmes... Lui que je croyais sincère!... sacrifier aux séductions d'une coquette le don qu'il tenait de mon amour... Cet anneau...

JULIO, *entr'ouvrant la porte à droite.*

Si je pouvais la revoir!... Claudia!...

CLAUDIA.

C'est lui!... (*Elle va pour s'éloigner.*)

JULIO.

Ah! mon cœur ne me trompait pas... C'est bien vous!...

CLAUDIA.

Monsieur!...

JULIO.

Je n'ai qu'un mot à vous dire! Gravina est à deux pas... Je le rejoins... Je confie tout à son amitié... et, ce soir, notre amour...

CLAUDIA, *l'interrompant.*

Quoi! monsieur... Je ne puis comprendre... Laissez-moi... Je ne vous connais pas... Je ne dois pas vous parler... Je n'aime personne... Je ne vous demande qu'une chose... c'est d'oublier mon nom et de ne jamais paraître devant moi!...

JULIO.

Grand Dieu! que dites-vous? Ecoutez-moi...

CLAUDIA.

Assez... Éloignez-vous... que je ne vous revoie jamais... c'est le seul vœu que je forme maintenant!...

JULIO, *accablé.*

Vous me chassez!... Ah! lorsque je renfermais là, dans mon cœur, des soupçons... que tout semblait justifier... et que je n'aurais pu me pardonner de ma vie!... vous me chassez... vous!... Oh! mon rêve!... évanoui sans retour!...

CLAUDIA, *sèchement.*

Il suffit... pas un mot de plus!...

JULIO.

Vous serez obéie!... (*Tirant la bague de son gilet.*) Je n'ai plus besoin de me défendre... puisque vous m'avez condamné... (*Avec beaucoup d'émotion.*) Ah! Claudia! vous ne m'aimez pas comme je vous aime. (*Il lui tend la bague et sort précipitamment.*)

CLAUDIA, *seule.*

Que dit-il?... (*Regardant la bague qu'il lui a rendue et avec*

un cri de joie.) C'est elle !... c'est bien elle !... il m'aime toujours! Julio !

AIR *de Mlle Garcin.*

Par tant d'attraits pour lui plaire, embellie,
Elle était là, mais en vain, je le voi,
Il m'aime encore, il ne m'a pas trahie,
Et cette bague est plus belle pour moi!
Pour le sauver dans un moment d'orage,
Ce n'était rien qu'un talisman perdu,
De son amour à présent c'est le gage,
Et le bonheur avec lui m'est rendu.

SCENE XVI.

CLAUDIA, LE DUC, LADY HAMILTON, PASCARIELLO, GRAVINA, JULIO, SEVERINO, GARDES DU PALAIS.

LE DUC, *entrant, très-agité, par la gauche.*

J'ai l'ordre du roi en blanc... Il partira... Mais la reine... je n'ose paraître devant elle avant... (*Il est interrompu par du bruit en dehors.*)

CLAUDIA, *effrayée.*

Eh mais! quels cris!... Entendez-vous, monseigneur?...

LE DUC.

Non, non... (*A part.*) Si c'était lui!...

LADY HAMILTON, *entrant par la droite.*

Quel tumulte!... Aurait-il osé se défendre?

CLAUDIA.

Se défendre!... qui donc, milady? (*Le Duc et Milady se serrent la main.*)

PASCARIELLO, *accourant de droite.*

Que se passe-t-il donc? Je chantais chez la reine.

CLAUDIA.

Le bruit augmente!... courez...

SÉVÉRINO, *parlant en dehors.*

Silence donc!... Entraînez-le... et s'il résiste... (*Les apercevant.*) Ah!...

CLAUDIA.

Qui donc, monsieur le baron?...

GRAVINA, *cherchant à protéger Julio, qui entre sans épée, les habits en désordre, au milieu des Gardes.*

N'approchez pas...

CLAUDIA, *poussant un cri.*

Ah!...

JULIO, *échappant aux Gardes et s'élançant près du Duc.*

Justice, monseigneur!... justice pour un pareil outrage! Oser porter la main sur un gentilhomme!... m'arracher mon épée... pousser l'indignité jusqu'à me fouiller...

SÉVÉRINO, *bas, entre le Duc et Milady.*

On n'a rien trouvé... La bague a disparu!

LADY HAMILTON, *avec colère.*

Encore!...

LE DUC, *de même.*

Il a donc fait un pacte avec le diable!

SÉVÉRINO, *bas.*

Si on lui donnait la question... légèrement.

JULIO.

Quel est mon crime? C'est à vous que je le demande, monsieur le duc... Je suis sans protecteur... sans ami!... (*Claudia cache ses larmes.*)

LE DUC, *avec une fureur concentrée.*

Votre crime, monsieur... vous le connaissez mieux que moi... Mais qu'avez-vous besoin de protecteur, d'amis? n'avez-vous pas... un talisman... pour vous sauver?

JULIO, *jetant un regard sur Claudia.*

Ma bonne fée s'est envolée avec lui!...

LADY HAMILTON, *bas.*

Il ne l'a plus!...

SÉVÉRINO, *à part.*

Une fée... comme ma femme!...

LE DUC.

J'en suis fâché pour vous... car le roi, irrité de tant de scandales, m'a donné cet ordre, qui bannit le coupable du royaume. Il n'y manque qu'un nom .. (*Il prend la plume.*)

GRAVINA, *à Pascariello.*

Vous ne dites rien?

PASCARIELLO, *avec humeur.*

J'ai encore l'aventure de Carlotta sur le cœur! et sur les épaules.

SÉVÉRINO, *levant les yeux au ciel.*

C'est trop peu pour tout ce qu'il a fait!...

LADY HAMILTON, *à Julio.*

Cette fée.. a... un nom!

* Lady Hamilton, le Duc, assis à la table. Pascariello et Gravina, derrière la table un peu haut. Sévériuo entre Gravina et le Duc. Julio, au milieu. Claudia, seule à droite.

LE DUC.

Parlez!... (*Julio fait un signe négatif. Le Duc prend la plume et va signer.*)

GRAVINA, *au moment où le Duc va signer.*

Monseigneur... grâce !...

LE DUC.

Le roi pourrait seul l'accorder... et personne, je pense, n'osera...

CLAUDIA, *timidement.*

Je l'oserai, moi, monsieur le duc !...

TOUS.

Claudia !...

JULIO, *relevant la tête avec joie.*

Mon bon ange qui me revient.

LE DUC.

Demander sa grâce... au roi ?

CLAUDIA, *allant à lui et faisant jouer la bague qui est à son doigt.**

A moins que vous ne m'en épargniez la peine, monsieur le duc... je suis sûre que je n'ai qu'un mot à dire... pour vous convaincre de l'innocence du seigneur Julio. (*Bas, rapprochant la bague.*) C'était moi !...

LADY HAMILTON, *qui la voit, à part.*

Claudia !...

LE DUC, *vivement, se levant.*

J'y suis... oui, oui... la question envisagée sous ce point de vue... change tout à fait les choses !

CLAUDIA, *finement.*

N'est-ce pas ?

PASCARIELLO, *à Sévérino.*

Qu'est-ce qu'elle lui a dit ?

SÉVÉRINO.

Je n'ai pas entendu.

LADY HAMILTON, *passant.***

Il est clair qu'on l'avait calomnié !...

SÉVÉRINO, *à part.*

Qui diable fait donc danser ces marionnettes?... (*S'approchant.*) Permettez, je... (*Apercevant la bague que Claudia tourne de son côté.*) Ah ! je vois le fil !...

LE DUC, *prenant la main de Julio.*

Et je le tiens pour le plus galant homme. (*Il remonte.*)

* Lady Hamilton, le Duc, Claudia, Julio, Sévérino, Pascariello, Gravina.

** Lady Hamilton, Julio, Claudia, le Duc, Sévérino, Pascariello, Gravina.

LADY HAMILTON.

Le plus aimable...

PASCARIELLO, *étonné.*

Ils lui font des compliments, à présent!

LE DUC, *à Claudia.**

Rendez-moi cette bague.

CLAUDIA, *retirant sa main.*

Ne pensez-vous pas, monsieur le duc, que le seigneur Julio, injustement accusé, a droit à une réparation?... Il avait demandé je crois un régiment?

JULIO.

De cavalerie... c'est monsieur le duc qui me l'avait conseillé!

LADY HAMILTON.

Il y en a justement un de vacant.

LE DUC, *vivement.*

Il l'aura... (*A part.*) Je le nommeerai général s'il le faut... (*Bas à Claudia.*) Mais rendez-moi la bague!...

JULIO, *l'arrêtant de l'autre côté.*

Pardon, monsieur le duc.

PASCARIELLO.

Il veut encore quelque chose?

SÉVÉRINO, *à lui-même.*

Parbleu! Il n'a qu'à demander ma place... il l'aura.

JULIO.

Je refuse tout... si vous ne m'obtenez l'agrément du roi pour me marier.

LE DUC.

Vous marier!... mais c'est dans l'intérêt général!...

SÉVÉRINO, *à part.*

Il est bien temps!...

JULIO.

A la seule femme que j'aie jamais aimée... vous savez?... ma bonne fée!

LE DUC.

Claudia!

TOUS.

Claudia!...

LADY HAMILTON, *vivement.*

C'est impossible!... la reine a décidé.

JULIO.

La reine n'a rien à refuser à milady... et... (*jouant avec le cor-*

* Claudia, le Duc, lady Hamilton, Julio, Sévérino, Gravina, Pascariello.

don du médaillon qu'il sort de son gilet) en faisant parler le cœur de Nelson...

LADY HAMILTON, *troublée.*

A la bonne heure!... Mais Claudia consent-elle? (*Ils la regardent; elle montre le diamant.*)

LE DUC.

Comment donc!... elle exige!... je réponds de tout sur l'honneur!... Dans un quart d'heure tout sera ratifié! (*Il baise la main que lui tend Claudia.*)*

PASCARIELLO, *étourdi du coup.*

Eh bien! il me prend ma femme!...

SÉVÉRINO.

Eh bien! et moi.. il prend tout; mais le roi veut un exemple... un coupable... il a signé l'ordre... et j'exige...

LE DUC, *écrivant.*

C'est juste! (*Élevant la voix.*) Seigneur Pascariello!...

PASCARIELLO, *à lui-même.*

Ah! pendant qu'ils sont en train... ma place de maître de chapelle...

LE DUC, *à part.*

Il faut sauver les apparences.. (*Haut.*) Je connais enfin l'auteur des désordres qui ont scandalisé la cour...

LADY HAMILTON.

L'amant de Carlotta Zannoni!...

LE DUC.

Sa Majesté vous exile de Naples.

PASCARIELLO, *abasourdi.*

Moi!...

LE DUC.

Vous partirez pour Palerme!

PASCARIELLO.**

Plaît-il?...

JULIO, *bas.*

Pour quelques jours seulement.

PASCARIELLO.

Ah! bien oui; mais...

CLAUDIA, *à demi-voix.*

Chut!... Voilà ce que c'est que d'avoir des intrigues avec les parfumeuses!... mauvais sujet!...

* Le Duc, Claudia, Julio, lady Hamilton, Sévérino, Pascariello, Gravina.

** Le Duc, Claudia, Julio, Pascariello, lady Hamilton, Sévérino, Gravina.

PASCARIELLO.

Ah!... bon!...

JULIO, *à mi-voix.*

Tu seras maître de chapelle... c'est le dernier service que je veux devoir aux bijoux indiscrets!...

CHOEUR FINAL.

AIR : *C'est avoir du malheur.*

Désormais au bonheur
Livrons-nous sans contrainte,
Les tourments et la crainte
S'éloignent de mon cœur.

CLAUDIA, *au public.*

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Heureux par vous, le Gymnase en tout temps,
Pour vos plaisirs se fit un répertoire,
Où vous placiez des succès éclatants,
Comme dans un écrin, sa fortune et sa gloire!
Ah ! qu'un bijou de plus, un bon succès,
Avec les anciens se confonde,
Et pour le mettre en vogue dans le monde,
Ne craignez pas d'être indiscrets.

REPRISE DU CHOEUR.

Désormais au bonheur, etc.

FIN.

Imp. Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

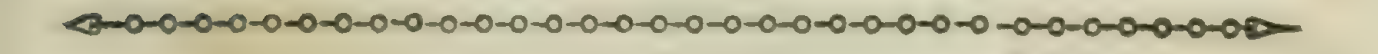
LA FEMME
QUI TROMPE SON MARI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. MOREAU et DELACOUR

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 17 juillet 1851.



Distribution de la pièce.

M. THOUVENEL.	MM.	Perrin.
FRANÇOIS.		Lafontaine.
PICOTIN.		Lesueur.
MARIE.	Mlles	Figeac.
GEORGINE.		Anna Chéri.

Nota. *S'adresser, pour la musique à M. Jubin, chef de copie de musique au théâtre du Gymnase.*

LA FEMME QUI TROMPE SON MARI.

Le théâtre représente un intérieur très-simple. Porte au fond, un peu à gauche. Porte latérale à droite. Cheminée, au premier plan de droite ; à gauche, au premier plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGINE, FRANÇOIS. *Georgine est assise et travaille près d'une table, à droite. François fume sa pipe, regardant au travers des vitres de la fenêtre, à gauche.*

FRANÇOIS, *avec impatience.*

Elle ne rentrera donc pas!

GEORGINE.

Eh! mon Dieu!... frère, ne t'impatiente pas... ta femme ne va pas tarder...

FRANÇOIS.

Tarder... tarder...

GEORGINE.

Ecoute un peu... Est-ce que c'est vrai, ce que ton camarade Picotin m'a dit ?...

FRANÇOIS.

Qu'est-ce qu'il t'a dit, Picotin?

GEORGINE.

Eh bien!... que si tu ne trouvais plus d'ouvrage... c'est que tu t'étais fait renvoyer de la fabrique...

FRANÇOIS.

Que Picotin se mêle de ses affaires... et toi aussi...

GEORGINE.

Tiens,.. v'là ta femme. (*Marie entre du fond et s'arrête interdite en voyant François.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE. *

MARIE, *à part.*

Il est rentré.

FRANÇOIS.

Tu es sortie pendant que je n'y étais pas.

MARIE, *avec embarras.*

Oui... mon ami... je...

* Marie, Georgine, François.

GEORGINE.

C'est qu'elle avait affaire...

FRANÇOIS, *à Georgine.*

Ce n'est pas à toi que je parle... (*A Marie.*) Et d'où viens-tu ?...

MARIE.

Mais... je viens... de...

GEORGINE.

De porter notre ouvrage au magasin...

MARIE.

Oui... oui... voilà... (*Elle se remet un peu.*)

FRANÇOIS.

Ah !... tu y es restée assez longtemps, au magasin...

GEORGINE.

On l'aura fait attendre...

MARIE.

C'est vrai.

FRANÇOIS.

C'est pour ça que tu es encore en nage...

MARIE.

Je me suis tant hâtée.

FRANÇOIS.

Et tes souliers couverts de poussière...

MARIE, *à part.*

Oh ! je n'y ai pas pensé...

GEORGINE.

Elle aura pris les boulevards, où il n'en manque pas, de la poussière... depuis le macadam... j'en avais bien plus que ça l'autre jour...

FRANÇOIS, *à Georgine.*

Je ne te demande pas ce que tu as, toi... Oh ! quand deux femmes s'entendent...

MARIE.*

Nous entendre !... Et pourquoi, mon ami, si ce n'est pour travailler du matin au soir ?...

GEORGINE.

Pour faire aller la maison, parce qu'il plaît à monsieur de ne plus rien faire...

MARIE, *à Georgine.*

Georgine !

GEORGINE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?... On doit de tous les côtés... Il n'y a plus le sou ici... mais ça lui est bien égal, à ce sans-cœur-là !...

* François, Georgine, Marie.

FRANÇOIS.

Georgine!...

MARIE, *à Georgine.*

Oh! tais-toi!... tais-toi!...

GEORGINE.

Non... laisse-moi, à la fin!... Ne dis rien si tu veux... tu es sa femme, toi... mais, Dieu merci, je ne suis ni la sienne, ni celle d'un autre... Ah! si j'étais ta femme... je t'en ferais trouver, moi, de l'ouvrage!...

FRANÇOIS.

Eh bien!... je vais en chercher...

MARIE.

Tu sors?...

FRANÇOIS.

Ça vaut encore mieux que d'entendre piailler des femmes... (*Il se dirige vers la porte.*)

MARIE.

François... tu ne m'embrasses pas?... (*François sort.*)

SCÈNE III.

MARIE, GEORGINE.

MARIE.*

Tu vois ce que tu as fait... le voilà parti...

GEORGINE.

Ma foi, tant mieux!... C'est vrai... je ne peux pas souffrir voir un homme rester là... sans rien faire... tandis que nous... Il est vrai que quand il sort et qu'il ne trouve pas d'ouvrage, monsieur se grise... et quand il est gris!...

AIR de *Partie et revanche.*

C'est étonnant comme le vin nous change!
De la boisson, quel triste effet!

MARIE.

Mais c'est la faute à cet affreux mélange
Qu'on leur débite au cabaret (*bis.*)
Quand un buveur s'emporte et crie,
Peut-on s'en prendre à lui, jamais?
Comment avoir le vin bon, je t'en prie,
Quand on n'en boit que de mauvais...
Ils n'en boivent que de mauvais.

GEORGINE, *se levant.*

Dans ces moments-là, François devient brutal... j'ai toujours peur qu'il ne te batte...

* Marie, Georgine.

MARIE.

Oh !

GEORGINE.

Qu'est-ce qui aurait dit ça, il y a deux ans, lorsque tu l'as épousé ?... Toi qui pouvais faire un superbe mariage !... devenir la femme d'un beau jeune homme !...

MARIE.

Oh ! ne parle pas de ça !...

GEORGINE.

Ça te donnerait trop de regrets d'avoir préféré François...

MARIE.

Jamais !... — Tu sais bien que j'aimais ton frère...

GEORGINE.

Et tu avais raison... parce qu'alors c'était un garçon rangé, laborieux, le meilleur ouvrier de la fabrique de M. Thouvenel.

MARIE.

Mon parrain !...

GEORGINE.

Oui... ton parrain !... Le pauvre homme !... il te croit heureuse... S'il savait ce qui en est aujourd'hui... Vingt fois, j'ai voulu lui écrire...

MARIE, *vivement.*

Oh ! garde-t'en bien, Georgine... Ce sont quelques mauvais jours à passer... mais ton frère m'aime toujours...

GEORGINE.

C'est donc pour ça que tout à l'heure il s'en est allé sans t'embrasser... un jour comme celui-ci !...

MARIE.

Qne veux-tu dire ?...

GEORGINE.

Oh ! tu sais bien.. que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton mariage !...

MARIE, *simulant l'étonnement.*

Aujourd'hui !... ah ! tiens... c'est juste !...

GEORGINE.

Oui... fais semblant de n'y avoir pas songé, pour excuser François... Dire qu'il ne s'en est pas même souvenu... tandis que l'année dernière... je le vois encore... attendant ton réveil pour t'offrir un gros bouquet... avec une jolie paire de boucles d'oreilles.

MARIE, *à part.*

Mes boucles d'oreilles !...

GEORGINE.

Pour le cadeau, je ne dis pas, puisque cette année nous ne sommes pas en argent... Mais le bouquet... il me semble qu'il aurait pu... parce que c'est bien le moins... (*Apercevant Marie*

qui s'essuie les yeux). Allons, bon !... la voilà qui pleure !... maintenant.

MARIE.

Non... non...

GEORGINE.

Et c'est moi qui suis cause... Ah ! j'ai eu tort de te rappeler ça... voyons, petit sœur... ne pleure pas, va... Au fait... tu as raison... Français t'aime toujours et il est peut-être sorti pour te faire une surprise... (*On frappe au fond.*) On frappe... essuie donc tes yeux !... — Entrez !... (*Marie s'assied près de la table et prend un ouvrage d'aiguille.*) *

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PICOTIN, *un bouquet à la main.*

GEORGINE. **

Ah ! c'est notre voisin, monsieur Picotin...

PICOTIN.

Mademoiselle Georgine se porte bien?...

GEORGINE.

Merci...

PICOTIN. ***

Madame François veut-elle me permettre...

MARIE.

Quoi donc, Monsieur Picotin ?...

GEORGINE, *à part.*

Il y a pensé, lui ! (*Bas à Picotin.*) Dites que ce bouquet n'est pas à vous...

PICOTIN, *étonné.*

Hein?... Ce bouquet n'est pas à moi...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Chut !...

MARIE.

Quoi?...

GEORGINE.

Vous dites que ce bouquet n'est pas à vous... (*A Picotin qui la regarde avec étonnement.*) Allez donc !...

PICOTIN, *interdit.*

Oui... oui... ce bouquet c'est... c'est un bouquet...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

A François...

PICOTIN, *étonné.*

A François !... oui... oui... oui... oui !...

* Georgine, Marie.
** Picotin, Georgine, Marie.
*** Georgine, Picotin, Marie.

MARIE, *prenant vivement le bouquet.*

Comment!... c'est François qui vous a dit de me l'apporter... Oh! merci, merci..... Monsieur Picotin..... Bon François!..... (*A Georgine.*) Et toi qui l'accusais... Tu l'accuses toujours...

GEORGINE.

Eh bien! j'avais tort, là. (*A part.*) Pauvre Marie!

PICOTIN, *qui est resté interloqué, à Georgine.* *

Mais,...

GEORGINE, *bas à Picotin*

Taisez-vous!

PICOTIN, *à part.*

J'en suis pour quinze sous...

MARIE.

Voilà mon bonheur, ma gaîté revenus pour aujourd'hui!... (*Examinant le bouquet.*) Mais c'est qu'il est superbe... Du jasmin, de l'héliotrope... je vais le mettre à tremper... (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE V.

PICOTIN, GEORGINE.

PICOTIN. **

Permettez... Mademoiselle Georgine... mais ce bouquet... c'est moi.

GEORGINE.

Je sais bien... vous en achèterez un autre... et voilà tout...

PICOTIN.

Mais...

GEORGINE.

François vous rendra votre argent...

PICOTIN, *à part.*

Je disais bien... j'en suis pour quinze sous... Enfin, c'est égal... plaie d'argent n'est pas mortelle... puisque c'est vous... ô mamzelle Georgine... (*Il veut lui prendre la taille.*)

GEORGINE.

Eh bien! monsieur Picotin...

PICOTIN.

Ah! c'est juste!... parce que vous ne savez pas que je viens de recevoir une lettre de ma tante... ma tante Moufflcton... Je lui avais écrit à Pithiviers... et elle consent... elle m'a même envoyé un pâté...

* Picotin, Georgine, Marie.
** Georgine, Picotin.

Air du *Petit courrier.*

Pour êtr' témoin de mon bonheur
Elle aurait voulu v'nir ell'-même ;
Mais son embarras est extrême,
A cause de son trop d'ampleur.
Figurez-vous un' cathédrale !
Or, ne pouvant se déplacer,
Elle m'envoie, ô tante sans égale,
Un pâté pour la remplacer (*bis.*)

GEORGINE.

Ah ! un pâté !...

PICOTIN.

Un pâté superbe !... Allons-nous faire une noce... de mauviettes...

GEORGINE. *

Une noce... Et laquelle ?

PICOTIN.

Laquelle ?... Mais la nôtre donc... ne m'avez-vous pas dit.....

GEORGINE.

C'est possible... mais j'ai changé d'avis... je ne veux plus me marier.

PICOTIN.

Par exemple !...

GEORGINE.

C'est comme ça...

PICOTIN.

Et pourquoi ?

GEORGINE.

Parce que...

PICOTIN.

C'est une raison... Mais enfin...

GEORGINE.

Eh bien... parce que les hommes ne valent pas mieux les uns que les autres...

PICOTIN.

Oh ! y en a de bons... y en a de pas bons...

Air de l'*Artiste.*

Dam ! ça dépend d' la chance !
Mamzell', mais en tous cas,
Faut pas médir' d'avance

* Picotin, Georgine.

De ce qu'on n' connaît pas...
Pour bien juger des hommes,
D' leur vertu, d' leur bonté,
C'est un peu comm' les pommes,
Faut en avoir goûté.

GEORGINE.

Ah! c'est que je n'ai pas envie d'être malheureuse comme Marie...

PICOTIN.

Mais vous ne le serez pas, mamzelle Georgine... vous ne le serez pas... Allez!... c'est pas moi qui me griserais... qui fumerais... D'abord, ça m'indispose... rien que de passer devant un bureau de tabac... brouff... c'est pas moi qui me ferais renvoyer de l'atelier... je suis né piocheur, et vous verrez comme je le deviendrai encore plus quand nous aurons des petits picotins,.. une demi-douzaine pour commencer...

GEORGINE.

Laissez-donc... mon frère aussi était un bon ouvrier... ce qui n'a pas empêché qu'au bout de dix-huit mois... Ah je ne sais pas ce que le mariage fait aux femmes... mais il change terriblement les hommes!

PICOTIN.

C'est peut-être pas le mariage qui a changé François...

GEORGINE.

Que voulez-vous donc que ce soit?...

PICOTIN.

Y me l'a pas dit... mais y doit y avoir un fond de chagrin...

GEORGINE.

Lui!...

PICOTIN.

Règle générale... quand un ouvrier qu'est rangé se dérange... et s'adonne à la boisson... si c'est pas chez lui un vice de naissance... comme qui dirait une habitude contractée en nourrice... vous pouvez-t-être sûre qu'il ne boit que pour calmer sa peine.

GEORGINE.

Mais quelle peine voulez-vous qu'ait mon frère?...

PICOTIN.

Dame!... il a peut-être des remords...

GEORGINE.

Des remords!...

PICOTIN.

Oui... parce que, vous ne savez pas ça, mamzelle Georgine... mais avant de se marier... il en avait une autre... une nommée Adrienne... qu'il a plantée-là!...

GEORGINE.

Plus bas!... Si Marie vous entendait... Et vous croyez?...

PICOTIN.

Voilà... La pauvre fille est repartie dans son pays... oùs qu'on dit qu'elle est morte de chagrin...

GEORGINE.

Vraiment?...

PICOTIN.

A c'que j'ai entendu dire... Et pour lors, en apprenant ça, vous comprenez... François, ça lui aura fait de l'effet... parce que, une supposition que je vous aurais promis le mariage, n'est-ce pas?... et que j'en épouserais une autre...

GEORGINE.

Epousez-la si vous voulez...

PICOTIN.

Mais non... c'est une supposition... parce que je ne suis pas un François, moi...

GEORGINE.

Taisez-vous donc... voilà sa femme!... (*Marie entre et dépose sur la cheminée le vase dans lequel elle a mis le bouquet.*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE, *puis* THOUVENEL.

MARIE.*

Là!... Je l'ai mis dans de l'eau bien fraîche... c'est gentil, n'est-ce pas, sur une cheminée?

THOUVENEL, *entrant.*

C'est-à-dire, que c'est ravissant!...

PICOTIN.

Tiens!... mon ancien bourgeois!...

GEORGINE.

Monsieur Thouvenel!...

MARIE.

Mon parrain!...

ENSEMBLE.

AIR : *Espagnol.*

THOUVENEL.

Je te revois, plaisir extrême!
Tu vivais dans mon souvenir!
Mais auprès de l'enfant que j'aime

* Picotin Georgine, Marie.

Tout mon bonheur va revenir !

MARIE.

Je vous revois, plaisir extrême !
Vous viviez dans mon souvenir !
Mais auprès d'un parrain que j'aime,
Tout mon bonheur va revenir !

GEORGINE et PICOTIN.

Pour nous quelle surprise extrême !
Il vivait dans son souvenir.
En voyant son parrain qu'elle aime,
Tout son bonheur va revenir.

THOUVENEL, *embrassant Marie.*

Eh ! oui, petite... c'est moi... Bonjour, Georgine.

MARIE.

Quelle surprise !... Et comme je suis heureuse !...

THOUVENEL.

Ah ! tu ne m'attendais pas... c'est ce que je voulais... « Allons surprendre ces enfants... me suis-je dit en débarquant du chemin de fer... et me voilà !... Embrasse moi encore, petite filleule...

MARIE, *l'embrassant.*

Cher parrain !...

PICOTIN.*

Eh ! moi... et moi...

THOUVENEL.

Attends donc... Picotin.

PICOTIN.

AIR de l'*Apothicaire.*

Vous n' me r'connaissez pas, bourgeois.

THOUVENEL.

Si fait !

PICOTIN.

Picotin !

THOUVENEL.

Oui, d'avance,
Je me disais : Voilà, je crois,
Une tête de connaissance.
Oui, parbleu, je te reconnais.

* Georgine, Thouvenel, Marie, Picotin.

PICOTIN.

D'am ! j'ai toujours la même tête !
Même nez, même œil, mêmes traits...

GEORGINE.

Et surtout même air aussi bête.

PICOTIN.

Même nez, même œil, mêmes traits,
Et comm' vous dit's, l'air aussi bête.

THOUVENEL.

Et François va bien?...

MARIE.

Oui, parrain... monsieur Picotin?...

PICOTIN.

Même François?...

MARIE.

Vous savez où est mon mari, n'est-ce pas?... allez le prévenir, je vous en prie...

PICOTIN.

J'y cours.

THOUVENEL.

Mais, non... mais, non... je le verrai plus tard... ne le dérange pas...

PICOTIN.

Oh ! ça ne le dérangera pas... pour ce qu'il fait... (*Georgine le pince.*) Oh !...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Taisez-vous donc, bavard?

THOUVENEL.

Il travaille... il... tiens! quelle singulière odeur il y a ici... on dirait qu'on a fumé... ça sent la pipe...

MARIE.

Ah! vous trouvez, mon parrain...

THOUVENEL.

Ce n'est pas François... bien sûr...

MARIE.*

Oh! non .. non, certainement... ce n'est pas François... c'est..

GEORGINE, *vivement.*

C'est monsieur Picotin!...

MARIE.

Oui, c'est monsieur Picotin...

* Marie, Thouvenel, Georgine, Picotin.

PICOTIN.

Moi !...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Chut !... (*Haut.*) Oui, c'est monsieur Picotin... (*A Picotin.*) Vous voyez ce que je vous dis toujours... vous nous empestez avec votre mauvais tabac !...

PICOTIN.

Mais...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Taisez-vous !...

PICOTIN, *à part.*

Allons, bon !... tout à l'heure elle me prend mon bouquet pour le mettre sur le dos de François... et maintenant...

THOUVENEL, *qui a tiré un porte-cigare de sa poche.*

Ah ! tu fumes !...

GEORGINE.

Oui, monsieur Picotin fume... et c'est lui qui en entrant...

THOUVENEL, *lui présentant son porte-cigare.**

Eh bien, tiens, mon garçon... goûte-moi ça... tu m'en diras des nouvelles... ça vaut un peu mieux que ton affreux tabac de caporal...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Prenez...

PICOTIN.

C'est que...

MARIE.

Vous n'osez pas... Prenez donc, monsieur Picotin, puisque mon parrain vous offre...

THOUVENEL, *à Picotin qui prend un cigare avec hésitation.*

Prends-en deux, va... ce sont des *trabucos*, comme tu n'en fumeras pas souvent...

PICOTIN.

Ah ! ce sont des...

THOUVENEL.

Excellents !... ça ne vient pas de la régie...

MARIE, *qui est allée prendre une allumette sur la cheminée, la présentant enflammée à Picotin.*

Tenez, monsieur Picotin !...

PICOTIN.

Hein ?... que...

THOUVENEL.

Allons donc !...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Allumez... qu'il croie que c'est vous...

PICOTIN, *allumant son cigare avec dégoût.*

Ah !...

* Marie, Thouvenel, Picotin, Georgine.

THOUVENEL.*

Qu'est-ce que tu en dis?...

GEORGINE.

Il le trouve délicieux, M. Thouvenel... (*Bas à Picotin.*) Fumez donc!...

THOUVENEL.

Je le crois bien...

MARIE.

Vous allez prévenir François, n'est-ce pas...

PICOTIN, *à lui-même.*

Je ne demande pas mieux que de m'en aller...

GEORGINE, *bas à Picotin.*

Fumez donc!...

PICOTIN, *bas, à Georgine.*

Je fume... et je peux-t'y, par la même occasion, entrer à la mairie?...

GEORGINE, *bas.*

Je vous ai dit que non!...

PICOTIN, *bas.*

Et le pâté de ma tante Moufleton?...

GEORGINE, *bas.*

Vous le mangerez tout seul... Fumez donc!...

PICOTIN, *fumant d'un ton suppliant.*

Mademoiselle Georgine!...

MARIE.

Mais allez donc, monsieur Picotin!...

PICOTIN.

J'y vais, mame François... j'y vais... (*A Georgine.*) Ah! tenez... je fume de rage!...

ENSEMBLE.

Air : *Polka de la Vivandière.*

PICOTIN.

Le cœur saisi
Je sors d'ici,
O destin funeste!
Il ne me reste
Qu'à m'étourdir
Ou qu'à la fuir.

GEORGINE.

Le cœur saisi
Il sort d'ici,
O destin funeste
Il ne lui reste
Qu'à s'étourdir
Ou qu'à me fuir.

MARIE.

Que mon mari
Bientôt ici
Revienne et qu'il reste;
Mais d'un pied leste
Il faut courir
Pour réussir.

THOUVENEL.

Que son mari
Bientôt ici
Revienne et qu'il reste;
Mais d'un pied leste
Il faut courir
Pour réussir.

* Marie, Thouvenel, Georgine, Picotin.

SCÈNE VII.

THOUVENEL, MARIE, GEORGINE.

THOUVENEL.*

Qu'est-ce qu'il a donc, ce garçon-là?...

GEORGINE.

Rien, monsieur Thouvenel...

THOUVENEL.

Il ne voulait peut-être pas aller chercher François... et il avait raison... parce qu'il ne faut jamais déranger un ouvrier de son travail... François surtout, qui y va d'un cœur... car c'est un fameux travailleur que je t'ai donné là!...

MARIE.

Oui... oh! oui, mon parrain... mais dans ce moment-ci... François est moins pressé...

THOUVENEL.

Ah!

MARIE.

Les commandes se sont un peu ralenties... et il en a profité pour prendre quelques jours de repos...

THOUVENEL.

Vraiment!... Eh bien! ça se trouve à merveille... Nous aurons tout le temps de causer ensemble... car je passe la journée avec vous! Tiens! vois, petite Georgine... (*Indiquant un sac de nuit qu'il a déposé en entrant.*) Tu trouveras quelques qonnes vieilles bouteilles!...

MARIE.

Oh!.. quelles prévenances!...

THOUVENEL.

Pour boire à ton bonheur...

GEORGINE, *à part.*

Il tombe bien!...

THOUVENEL, *à Marie.*

Et sommes-nous toujours bien heureuse?

MARIE.

Toujours, parrain!...

THOUVENEL.

C'est à quoi je tenais avant tout... car ton père était mon camarade... nous étions venus ensemble à Paris... Moins favorisé que moi, il resta en chemin... mais je lui avais promis d'assurer le bonheur de sa fille...

MARIE.

Et vous avez tenu votre promesse...

* Marie, Thouvenel, Georgine.

THOUVENEL.

De mon mieux... J'aurais pu te faire faire un plus brillant mariage... mon neveu, par exemple, auquel ton joli minois avait tourné la tête...

MARIE.

Oh!... tourné la tête...

THOUVENEL.

Mais il avait une éducation brillante.... des habitudes de luxe... tu étais mieux le fait d'un bon ouvrier... et comme il y avait un certain François qui ne te déplaisait pas... J'ai embarqué monsieur mon neveu pour New-Yorck... où je dois dire, du reste, qu'il s'est parfaitement consolé en s'y mariant.

MARIE.

Tant mieux... s'il est heureux...

THOUVENEL.

Mais oui...

GEORGINE, *qui, pendant cette partie de la scène a vidé le sac de nuit.*

Voilà!...

THOUVENEL.

Mon sac est vide.

GEORGINE, *le lui montrant aplati.**

Voyez plutôt... (*Bruit de voix au dehors.*)

THOUVENEL. **

Qu'est-ce que c'est que ça?...

FRANÇOIS, *en dehors.*

Quand on te dit qu'on n'a pas besoin de toi!...

THOUVENEL.

La voix de François...

MARIE, *bas à Georgine.*

Mon Dieu!.. on dirait..

GEORGINE, *à elle-même.*

Qu'il est gris comme d'habitude...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *il entre en poussant la porte brusquement. — Il a une pointe d'ivresse qui se trahit au commencement de la scène; mais qui se dissipe bientôt.*

C'est bon!... si on me demande je le verrai bien...

MARIE, *allant vivement à lui.* ***

François... mon parrain... tiens-toi!...

* Georgine, Thouvenel, Marie.
** Georgine, Marie, Thouvenel.
*** Georgine, Marie, François, Thouvenel.

FRANÇOIS.

Oh! M. Thouvenel!...

THOUVENEL.

Te voilà, mon garçon?...

FRANÇOIS.

Oui... oui... monsieur Thouvenel...

MARIE, *à part.*

Mon Dieu!... s'il s'aperçoit...

FRANÇOIS.

Ça va bien, monsieur Thouvenel...

MARIE, *bas à François.*

Ne parle pas...

FRANÇOIS, *à demi-voix à Marie.*

Fiche-moi la paix, toi!

THOUVENEL.

Mais regarde-moi donc un peu... Tu as les yeux... si je ne te connaissais pas aussi bien, je croirais, parbleu! que tu sors de chez le marchand de vin.

MARIE, *à part.*

Oh!...

FRANÇOIS.

J'vais vous expliquer, monsieur Thouvenel...

MARIE. *

Voilà ce que c'est, parrain... Un ami qui est venu le chercher tout à l'heure... pour de l'ouvrage... comme je vous disais... et, vous savez... les ouvriers... ça cause d'affaires chez le marchand de vin... et François a si peu l'habitude... qu'il lui suffit d'un verre...

FRANÇOIS.

Un verre... oui... voilà la chose... Un verre...

GEORGINE, *à part.*

Et le reste... Ah! si j'étais sa femme!...

THOUVENEL.

Je suis comme ça aussi... un verre de vin à jeun... Ah! ça... tu chômes donc en ce moment?

FRANÇOIS.

Ah! on vous a dit...

MARIE.

Oui... j'ai dit à monsieur Thouvenel que depuis quelques jours tu te reposais un peu... Il a tant travaillé ce pauvre François!...

THOUVENEL.

Tant mieux!... cela te donnera le temps de réfléchir à ce que je viens te proposer.

* Georgine, François, Marie, Thouvenel.

FRANÇOIS.

Ah ! vous venez me proposer quelque chose ?...

THOUVENEL.*

Oui, mes enfants... Je vous dirai bien franchement que, depuis que j'ai quitté les affaires, je m'ennuie...

MARIE.

Vous qui êtes si riche !...

THOUVENEL.

Riche !... riche !... ça n'empêche pas de s'ennuyer... au contraire... J'ai bien essayé de chasser, de pêcher à la ligne... de me faire nommer représentant... Il y a des gens que ça amuse...

AIR de *Madame Favart.*

Comme eux orateur à faconde
Ou pêcheur, la ligne à la main,
On me voyait amorcer à la ronde,
Comptant toujours sur un succès prochain ;
Je promettais des réformes complètes,
Je prodiguais mon appât au poisson ;
Mais goujons, électeurs, ablettes,
Rien ne mordait à l'hameçon.
Les électeurs, pas plus que les ablettes,
N'ont voulu mordre à l'hameçon.

THOUVENEL.

Ah ! l'état de rentier est fatigant !... aussi, je veux me remettre dans les affaires.

MARIE.

Vous?

THOUVENEL.

Oui... je vais monter une nouvelle fabrique... et comme j'ai besoin, pour me seconder, d'un homme actif, intelligent, laborieux, j'ai pensé à François.

MARIE ET GEORGINE.

Quel bonheur !

FRANÇOIS.

A moi... c'est que...

MARIE.

Merci, mon parrain.

GEORGINE, *bas à François.*

En voilà du travail... J'espère que tu ne vas pas refuser, cette fois.

* Georgine, François, Thouvenel, Marie.

FRANÇOIS.

C'est bon !

THOUVENEL, *à Marie.*

Es-tu contente de moi?... C'est mon cadeau... mon bouquet!... Je m'étais promis de ne te l'offrir qu'au dessert... mais, ma foi, je n'ai pas pu y tenir.

MARIE.

Et vous avez bien fait... Ah! François... je ne t'ai pas dit que monsieur Thouvenel dînait avec nous...

FRANÇOIS.

Ah! monsieur Thouvenel...

THOUVENEL.

Oui, mon garçon... Et je crois même que je ferai honneur à votre dîner...

MARIE.

Vraiment!

THOUVENEL.

Le grand air ... le plaisir.

GEORGINE.

Je vais m'en occuper.

THOUVENEL, *passant.*

Oui!...

MARIE.

Et moi, je vais faire un bout de toilette...

THOUVENEL.*

C'est ça... François va rester avec moi... nous causerons...

MARIE, *bas à François.*

François... mon parrain ne sait rien... ne lui dis pas...

FRANÇOIS.

Laisse-moi tranquille, toi...

MARIE, *à part.*

Mais qu'a-t-il?... mon Dieu!

GEORGINE.

Dépèche-toi, Marie?

MARIE.

Me voilà!

ENSEMBLE.

AIR du *Caïd.*

Cachons bien ma douleur!
Qu'il ignore

* Georgine, Thouvenel, Marie, François.

Longtemps encore,
Ce qu'au lieu de bonheur
J'ai de peine, au fond de mon cœur.

THOUVENEL.

Quel ménage enchanteur !
Et j'implore
Le ciel encore,
Pour qu'il donne à ton cœur,
Ma fille, un éternel bonheur.

SCÈNE IX.

THOUVENEL, FRANÇOIS.

THOUVENEL.

Eh ! bien, François !... Mais comme te voilà sérieux... serait-ce ma proposition ?...

FRANÇOIS.

Oui, monsieur Thouvenel... ça... et autre chose...

THOUVENEL.

Que diable as-tu donc ?

FRANÇOIS.

J'vas vous dire... c'est que... j'ai un ami... qui est malheureux...

THOUVENEL.

Ah !... c'est là ce qui te rend triste ?... Eh ! bien me voilà, moi... et si je puis être utile à ton ami...

FRANÇOIS.

Oui, monsieur Thouvenel, vous le pouvez.

THOUVENEL.

Voyons... De quoi s'agit-il ?

FRANÇOIS.

C'est un brave garçon... qui a fait comme moi... qui s'est marié...

THOUVENEL.

Eh ! eh !... je ne le vois pas déjà si à plaindre...

FRANÇOIS.

Oui... il croyait bien faire... parce qu'il ne savait pas... et à présent il voudrait quitter sa femme...

THOUVENEL.

Quitter sa femme !... Il ne l'aime donc pas ?...

FRANÇOIS.

Oh ! si... il l'aime, allez... sans cela, il y a déjà longtemps qu'il serait loin... cent fois par jour, il se dit : Je m'en vas... et au moment de partir... il reste là... cloué devant elle... S'il est

dehors, il jure de plus rentrer... et malgré lui, il se retrouve ici...

THOUVENEL.

Comment, ici?

FRANÇOIS.

C'est un voisin.

THOUVENEL.

Ah ! bien !...

FRANÇOIS.

Et le courage lui manque... Dame! c'est dur... quand on aime bien une femme... d'avoir à se dire...

THOUVENEL, *passant.* *

Ta, ta, ta... S'il hésite ainsi, c'est que sa femme ne lui a pas donné de raisons...

FRANÇOIS.

Pas de raisons !...

THOUVENEL.

Tu les connais?...

FRANÇOIS.

Oui, je les connais... et il en a des raisons... Pour lors, ne voulant pas faire d'esclandre, comme il voudrait s'embarquer... aller au diable... n'importe où... j'ai pensé que vous, qui avez des connaissances dans ces pays-là...

THOUVENEL.

Ça se rencontre à merveille... j'ai mon neveu qui me demandait, dans sa dernière lettre, un homme de confiance...

FRANÇOIS.

Votre neveu !

THOUVENEL.

Qui vient de se marier à New-York.

FRANÇOIS.

Merci, monsieur Thouvel... voilà bien ce que je désirais...

THOUVENEL.

Toi ?...

FRANÇOIS.

Pour mon ami...

THOUVENEL.

Je lui donnerai une lettre...

FRANÇOIS.

Aujourd'hui même, n'est-ce pas !... Il voudrait partir tout de suite, si c'est possible.

THOUVENEL.

Soit .. quand il voudra... Mais avant... il faut que je le connaisse... que je sache si ses motifs..,

* François, Thouvenel.

FRANÇOIS.

Ah ! il faut que vous sachiez...

THOUVENEL.

C'est bien le moins...

FRANÇOIS.

C'est que... il m'a recommandé... et avec vous surtout... ça le gênerait...

THOUVENEL.

Il me connaît donc ?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur Thouvenel...

THOUVENEL.

Quelque ancien ouvrier de chez moi ?...

FRANÇOIS.

Précisément... et un bon... je vous le jure...

THOUVENEL.

Attends donc... il n'y a pas très-longtemps qu'il est marié...

FRANÇOIS.

Non.

THOUVENEL.

Depuis que j'ai quitté Paris !...

FRANÇOIS.

A peu près...

THOUVENEL.

Je devine de qui tu parles...

FRANÇOIS

Vous devinez ?...

THOUVENEL.

Picotin !

FRANÇOIS.

Picotin...

THOUVENEL.

C'est donc ça que tout à l'heure je lui trouvais un air singulier... Ah ! le pauvre diable n'est pas heureux...

FRANÇOIS.

Non... et il voudrait... Seulement... ne lui en parlez pas... Il m'a tant recommandé de ne pas vous dire que c'était lui ..

THOUVENEL.

Ne crains rien... Eh bien ! c'est convenu... je te remettrai cette lettre... Ah ! madame Picotin... je ne la connais pas... mais il paraît qu'elle s'est permis..... (*Marie entre.*)

FRANÇOIS, *voyant entrer Marie.*

Marie !... Ne parlez pas de ça devant elle...

THOUVENEL, *bas à François.*

Parbleu !... (*Haut.*) Ah ! tu me dis que Picotin est toujours

content !... toujours heureux !... (*Bas à François.*) Comme c'est adroit !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE, *en toilette.* *

MARIE.

Me voilà, parrain... me trouvez-vous bien ainsi ?...

THOUVENEL.

Bien !... C'est-à-dire que le jour de tes noces tu n'étais pas plus jolie !... n'est-ce pas, François?

FRANÇOIS.

Oui... oui...

THOUVENEL. **

Tu dis cela sans seulement regarder ta femme... mais regarde-la donc !...

MARIE, *bas à François.*

François !... je t'en prie !... devant mon parrain...

THOUVENEL.

Elle me rappelle madame Thouvenel... sous le ministère Polignac...

FRANÇOIS.

Oui... au fait... c'est absolument comme le jour de ses noces...

THOUVENEL.

Il ne lui manque que le bouquet de fleurs d'oranges...

FRANÇOIS.

Oh ! le bouquet !...

THOUVENEL.

Parbleu ! farceur... je sais bien... Mais regarde-moi donc, ma fillette... que je t'admire encore...

MARIE.

Dame !... j'ai mis tout ce que j'avais de mieux pour plaire à mon mari.

THOUVENEL.

Seulement, tu t'es tant pressée, que tu as oublié tes boucles d'oreilles.

FRANÇOIS, *à part.*

Ses boucles d'oreilles.

MARIE.

C'est vrai... oui... je les ai oubliées...

FRANÇOIS, *à part.*

Elle sera encore retournée chez le bijoutier...

* François, Thouvenel, Marie.
** François, Marie, Thouvenel.

THOUVENEL.

Heureusement qu'à ton âge, on peut se passer de bijoux...

FRANÇOIS, *à part.*

Oh ! je vais m'en assurer...

MARIE.

Tu sors, François ?...

FRANÇOIS.*

Oui... je sors... j'ai une course à faire dans le quartier...

MARIE.

Tu la feras demain... mais aujourd'hui que mon parrain est ici....

FRANÇOIS.

Ah ! ça... je ne suis donc plus libre de sortir, à présent !..

THOUVENEL.

Ne le retiens donc pas, ce garçon: s'il a affaire... Va, va, ne te gênes pas pour moi.

MARIE, *à part.*

Mon Dieu s'il allait boire encore... (*A demi-voix.*) François... je t'en prie... (*A Thouvenel.*) Il va revenir monsieur Thouvenel, il va revenir !..,.

FRANÇOIS, *à part.*

Oh ! si cela est... des boucles d'oreilles que je lui ai données... (*Haut.*) au revoir monsieur Thouvenel.

THOUVENEL.

Eh bien !... tu sors sans embrasser ta femme...

FRANÇOIS.

C'est que .. devant vous...

THOUVENEL.

Va donc, va donc ! ne te gêne pas !...

FRANÇOIS, *il l'embrasse froidement.*

A revoir, monsieur Thouvenel. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

THOUVENEL, MARIE.

THOUVENEL, *à part.*

Ah ! ça... est-ce qu'il y aurait quelque chose... Je veux savoir cela, moi... (*Regardant Marie qui chante.*) Elle chante... mais ce n'est pas naturel... (*S'asseyant.*) Voyons, venez ici, mademoiselle Marie...

MARIE.

Mon parrain...

* Thouvenel, Marie, François.

THOUVENEL, *la faisant asseoir sur ses genoux.*

Comme je t'appelais autrefois... tu te souviens, quand j'avais quelque petit sermon à te faire.

MARIE.

Oui, mon parrain.

THOUVENEL.

Dis-moi, mon enfant... pour un jour comme celui-ci, vous ne me paraissez pas d'une gaîté étourdissante... Est-ce qu'il y aurait des papillons noirs dans le ménage?

MARIE.

Oh! du tout!...

THOUVENEL.

Bien sûr?..

MARIE.

Oh! oui... parrain... bien sûr... Vous avez peut-être trouvé François préoccupé?...

THOUVENEL.

Oui...

MARIE.

Oh! je vais vous dire... Il ne m'en a jamais parlé... mais je crois avoir deviné... parce que moi aussi, ça me fait quelquefois bien de la peine...

THOUVENEL.

A toi... quoi donc?

MARIE.

Vous ne devinez pas...

THOUVENEL.

Moi?... mais non...

MARIE.

Dame!... mon parrain.

AIR : *Haine aux femmes.*

Bien que François, par sa tendresse,
Assure aujourd'hui mon bonheur,
Souvent je sens avec tristesse
Qu'il manque un amour à mon cœur.

THOUVENEL.

Un amour!... Tais-toi je t'en prie...

MARIE, *se levant.*

Oh! mon parrain, rassurez-vous...
Il ne troublerait pas ma vie,
Non, car cet amour que j'envie,
Est le seul dont un époux

Ne se montre jamais jaloux.
De cet amour-là, voyez-vous,
Jamais un mari n'est jaloux.

Rien que nous deux... après deux ans de mariage... c'est triste.

THOUVENEL.

Ah! c'est là... vous avez parbleu bien le temps d'avoir de la famille.

MARIE.

Non, mon parrain...

THOUVENEL.

Non... Et que dirais-tu donc si tu étais à ma place... Moi qui, pendant vingt-cinq ans, n'ai pas pu obtenir de madame Thouvenel... Il a bien fallu en prendre notre parti... et, comme elle le disait elle-même dans ses jours de bonne humeur... « Quand on n'a rien à se reprocher... » — Et pourtant, j'aurais été très-heureux d'avoir un enfant... un fils surtout... Aujourd'hui il serait en âge de faire des dettes... de me manger mon argent... Il me ferait faire un mauvais sang de tous les diables... ça m'occuperait... j'aimerais cela...

MARIE.

Là... voyez-vous...

THOUVENEL.

Oui... mais toi et moi c'est bien différent...

MARIE.

Et puis je l'aimerais tant!... et François aussi... Ce n'est que ça qui le préoccupe...

THOUVENEL.

Tu crois?...

MARIE.

Certainement... Je l'ai entendu plusieurs fois la nuit dire en rêvant : « Un enfant!.. un enfant!... » et quand il se réveillait en sursaut, il était agité... Une fois même, il pleurait...

THOUVENEL.

Vraiment... Au fait, il y a des gens que ça a rendu très-malheureux... Tiens, Napoléon.. le grand Napoléon...

MARIE.

Aussi, pour rendre le bonheur à François... J'ai un projet...

THOUVENEL, *à part, riant.*

Parbleu! son projet... c'est...

MARIE.

Je vais vous le confier... car j'ai compté sur vous pour m'aider...

THOUVENEL, *à part.*

Comment, pour l'aider...

MARIE.

Vous savez qu'il y a dans le monde beaucoup de ces pauvres petits êtres que leurs parents n'osent avouer et qui se trouvent seuls... abandonnés...

THOUVENEL.

Oui... voilà comme ça est... les uns ne veulent pas de ce qu'ils ont... tandis que les autres... enfin...

MARIE.

Eh bien !... j'avais songé à faire adopter à François...

THOUVENEL.

Oh! quelle idée !...

MARIE.

Il en serait bien heureux... et moi aussi...

THOUVENEL.

Tu crois ? Et lui as-tu déjà parlé de ton projet ?

MARIE.

Non... Je ne l'ai pas osé jusqu'à ce moment...

THOUVENEL.

Osé ! puisque tu dis...

MARIE.

Oui, sans doute... mais c'est que vous ne savez pas tout...

THOUVENEL.

Tout... mais qu'y a-t-il donc ?

MARIE, *très-émue.*

Ah !... tenez, mon parrain, ce secret m'étouffe... et puis... à vous...

THOUVENEL.

Parle, mon enfant... parle bien vite...

MARIE.

Pauvre François !... Eh bien !... Oh ! non... je sens que je ne pourrai jamais...

THOUVENEL.

Tu m'effraies... parle... je t'en prie...

MARIE.

Je n'en ai pas le courage... plus tard, mon parrain... (*entendant la voix de Georgine.*) Georgine !... Plus tard !

SCÈNE XII.

THOUVENEL, GEORGINE, PICOTIN.

GEORGINE *entrant par le fond pendant que Marie sort,**

Ah ! mon Dieu !... Dans quel état... (*Picotin paraît, très-pâle et se soutenant à peine.*)

* Georgine, Picotin, Thouvenel.

THOUVENEL, *regardant sortir Marie.*

Plus tard... que signifient ce trouble... cette émotion?...

GEORGINE.

Comme vous voilà pâle, monsieur Picotin... mais qu'avez-vous donc?...

PICOTIN.

C'est... C'est le chagrin...

THOUVENEL.

Le chagrin!... pauvre garçon...

PICOTIN, *montrant le cigare qu'il a fumé presqu'entièrement.*

Et le *tarabouscos.*

GEORGINE, *saisissant le cigare.*

Voulez-vous bien... (*A part.*) Ah! le malheureux!... il l'a fumé tout entier...

THOUVENEL.

Eh bien! mon brave Picotin!... nous ne sommes donc pas heureux...

PICOTIN.

Heureux!... non, bourgeois... surtout en ce moment... Ah! j'ai le cœur bien malade...

THOUVENEL.

Remets-toi... que veux-tu?... Il faut de la philosophie... François m'a tout dit...

PICOTIN.*

Ah! vous savez... (*Gagnant une chaise.*) Alors vous permettez .. (*Il s'assied.*) Non je ne suis pas à mon affaire...

THOUVENEL, *bas à Picotin.*

Ne crains rien... je te viendrai en aide... je te débarrasserai, et dès demain...

PICOTIN.

Pas avant?

THOUVENEL.

Tu pourras partir...

PICOTIN, *étonné.*

Partir... pour où?

THOUVENEL.

Pour New-Yorck... Je t'embarquerai moi-même.

PICOTIN, *de plus en plus étonné.*

M'embarquer!... (*A lui-même.*) Il ne manquait plus que ça.. J'ai déjà le mal de...

THOUVENEL.

Est-ce que ce n'était pas là ce que tu voulais!...

PICOTIN.

Eh bien!... au fait, oui... J'aime autant ça... (*A Georgine.*) vous l'entendez, mamzelle Georgine... je m'embarquerai...

* Picotin, Thouvenel, Georgine.

GEORGINE.*

Bon voyage!...

THOUVENEL, *à part.*

Tromper un si brave garçon .. et si peu de temps après le mariage... (*A Picotin.*) Dis-moi... elle ne t'aime donc pas?...

PICOTIN, *regardant Georgine qui va et vient.*

Paraît que non... (*Pleurant.*) Oh! les femmes!...

THOUVENEL.

Voyons... voyons... ne t'attendris pas... tu l'oublieras à deux mille lieues d'ici...

PICOTIN.

Oh! oui, que je partirai!... parce que autrement, si je la voyais tous les jours, j'aurais trop de chagrin... et alors, pour m'étourdir, je f'rais comme François... je m' griserais...

THOUVENEL.

Hein?...

GEORGINE, *à Picotin.* **

Monsieur Picotin!...

PICOTIN.

Oui... je m' ferais chasser comme lui!...

THOUVENEL.

Comme François?...

GEORGINE.

Mais, non, monsieur Thouvenel... ne croyez pas... Picotin ne sait ce qu'il dit... il est ivre...

PICOTIN.

Oh! si on peut dire!... je...

GEORGINE, *bas.*

Taisez-vous!... (*Haut.*) Il sort du cabaret, c'est visible...

PICOTIN.

Moi?...

GEORGINE, *bas.*

Taisez-vous donc!... (*Elle le pousse, il tombe assis sur la chaise à gauche.*) Voyez... il ne peut seulement plus se tenir sur ses jambes.

THOUVENEL.

Oui... oui... je vois bien...

PICOTIN, *à Georgine.*

C'est vous qui...

GEORGINE, *bas.*

Mais, taisez-vous donc!... (*Haut.*) V'là c' que c'est que de se mettre dans un pareil état...

* Georgine, Picotin, Thouvenel.
** Picotin, Georgine, Thouvenel.

PICOTIN, *à lui-même.*

Ah! ça... c'est vrai que j'suis dans un état... c'est l'tat babuchose...

GEORGINE.

On dit du mal des autres pour se faire excuser... Fi! monsieur Picotin!... Mais n'en croyez pas un mot, au moins, monsieur Thouvenel?...

THOUVENEL.

Non, non, je ne crois pas...

GEORGINE.

François ne toucherait seulement pas à un verre de vin!...

PICOTIN.

Non, y n'y toucherait pas!...

THOUVENEL.

Oh! je saurai ce qui en est...

GEORGINE.

Vous sortez, monsieur Thouvenel?

THOUVENEL.

Une visite à faire avant de nous mettre à table... mais je reviens bientôt...

GEORGINE.

Au moins, n'allez pas vous imaginer...

THOUVENEL.

Sois donc tranquille... Propos d'ivrogne...

ENSEMBLE.

AIR du *Sabotier.*

THOUVENEL.

Le vin ne sait pas mentir,
Ce mystère
Je l'espère
Bientôt selon mon désir,
Va s'éclaircir.

GEORGINE.

Il vient là de nous trahir...
Mais que faire?
Ce mystère
Un beau jour devait finir
Par s'éclaircir.

PICOTIN.

Je ne puis plus me tenir...
Que faire
Pour me refaire
J'ai fini par réussir
A m'étourdir.

SCÈNE XIII.

PICOTIN, GEORGINE.*

GEORGINE.

Eh bien ! vous devez être content...

PICOTIN, *Il est à la cheminée, et se prépare un verre d'eau sucrée.*

C'est l' tabac qui m' trouble...

GEORGINE.

J'espère que vous avez assez parlé...

PICOTIN.

Qu'est-ce que j'ai parlé ?...

GEORGINE.

M. Thouvenel qui voulait tant de bien à François... qui lui offrait une position superbe... et tout ça va être perdu à cause de vous !...

PICOTIN.

A cause de moi ?...

GEORGINE.

Tenez... à présent, je vous abomine... je vous déteste... sans cœur que vous êtes...

PICOTIN.

Sans cœur... moi?...

GEORGINE.

Oui, vous...

PICOTIN.

Si j'étais sans cœur... y m' tournerait pas tant... Ah !...

GEORGINE.

Partez... et que je ne vous voie plus...

PICOTIN.

Vous ne voulez plus me revoir ?....

GEORGINE.

Jamais !...

PICOTIN.

Eh bien ! vous ne me reverrez plus... Je vas m'embarquer tout de suite... dans le canal...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FRANÇOIS, *beaucoup plus gris.**

FRANÇOIS.**

M. Thouvenel n'est plus ici?

GEORGINE.

Non !... mais il va revenir.

* Georgine, Picotin.

** Georgine, François, Picotin.

FRANÇOIS, *à Georgine.*

C'est bien... Va me chercher Marie...

GEORGINE, *à part.*

Mon Dieu !... on dirait qu'il a encore bu !...

FRANÇOIS.

Entends-tu ce que je te dis ?...

GEORGINE.

Qu'est-ce que tu lui veux, à Marie ?

FRANÇOIS.

Ça ne te regarde pas !...

GEORGINE, *à part.*

Il va lui faire une scène, c'est sûr...

PICOTIN, *à François.*

Dis donc... est-ce que quand tu fumes...

FRANÇOIS.

Fiche-moi le camp... toi !... (*A Georgine.*) Eh bien ! où est Marie?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *entrant.*

Me voilà, mon ami...

FRANÇOIS.

Ah !... c'est pas malheureux !...

GEORGINE, *bas à Marie.*

Il est encore plus gris...

MARIE, *bas à Georgine.*

Je le craignais... Et mon parrain...

GEORGINE, *bas Marie.*

Sorti...

MARIE.

Oh ! tant mieux !...

FRANÇOIS, *à Picotin.**

Qu'est-ce que tu fais-là, toi ?

PICOTIN.

Est-ce que quand tu fumes...

FRANÇOIS.

Va-t'en !

PICOTIN.

Va-t'en !... va-t'en !... On s'en ira si ça veut... Parce que... je suis malade...

FRANÇOIS.

Et toi aussi... je veux être seul avec... ma... ma femme...

* François, Marie, Georgine, Picotin.

MARIE.

Laisse-nous, Georgine...

FRANÇOIS.

Eh bien !... toi...

PICOTIN.

On s'en va !... on s'en va !...

GEORGINE, *entrant à droite.*

Pauvre Marie !...

SCÈNE XVI.

FRANÇOIS, MARIE.*

MARIE.

François... tu as donc encore été au cabaret ?...

FRANÇOIS.

Je suis libre d'aller où je veux.

MARIE.

Oui, mon ami... c' que je t'en dis, c'est à cause de mon parrain qui dîne ici... Et en te voyant la tête un peu animée...

FRANÇOIS.

C'est-à-dire que je suis gris ?

MARIE.

Je ne dis pas cela...

FRANÇOIS.

Et si je veux me griser, moi ?... si ça me fait plaisir de boire mon argent, moi ?...

MARIE.

Ton argent ?... Tu sais bien que nous n'en avons plus...

FRANÇOIS.

Quand on en a plus, on en fait... y a des meubles ici... Eh bien ! on les vendra...

MARIE.

Vendre nos meubles !...

FRANÇOIS.

J' les vendrai, si je veux... je suis le maître...

MARIE.

Oui... mon ami... tu es le maître !...

FRANÇOIS.

Et tu n'as rien à dire !... entends-tu ?... car tu n'es rien ici ; tout m'appartient ; il n'y a rien à toi... Un ménage !... une femme !... Merci ! j'en ai assez comme ça !...

MARIE, *à part.*

Mon Dieu ! mon Dieu !... lui qui m'aimait tant !...

FRANÇOIS.

Voyons... fais-moi mon paquet...

* Marie, François.

MARIE.

Ton paquet ?...

FRANÇOIS.

Oui... je m'en vas...

MARIE.

Et où vas-tu ?...

FRANÇOIS.

Ça ne te regarde pas... Est-ce que tu crois que je t'emmène ?...

MARIE.

François !...

FRANÇOIS, *avec colère.*

Fais-moi mon paquet ! qu'on te dit !...

MARIE.

Je vais te le faire... (*A part.*) Ne le contrarions pas...

FRANÇOIS.

Non !... je ne veux pas que tu touches à mes effets !... Ah ! tu pleures donc, toi !... *

MARIE.

Non... non, mon ami... je ne pleure pas...

FRANÇOIS.

Tu ne pleures pas !... Mais tu n'as donc rien là !... mais tu ne sens pas comme je te déteste ?...

MARIE.

François !... François !... oh ! ne dis pas cela !... Si tu savais combien je souffre !...

FRANÇOIS.

Ah ! tu t'es fait belle... parce que tu t'es figurée que je te trouverais jolie... Mais je te trouve laide... Oui... oui... t'as beau avoir de beaux yeux... et de beaux cheveux... tu es laide... surtout quand tu pleures..

MARIE.

Mon ami... je ne pleure plus...

FRANÇOIS.

C'est vrai, qu'elle ne pleure plus... tandis que moi... (*pleurant*) moi... je me déchire,.. je m'abîme !...

MARIE, *voulant se jeter dans ses bras.*

François !... mon François !...

FRANÇOIS, *la repoussant.***

Laisse-moi !... Au fait, je suis bien bête de me faire du chagrin...

MARIE.

Du chagrin !... Mais pourquoi ?... Mon Dieu ! dis-le-moi donc !... Est-ce que je ne donnerais pas ma vie pour t'éviter

* François, Marie.

** Marie, François.

une peine?... Voyons, mon François... dis-moi ce que tu as...

FRANÇOIS.

Que j' te le dise!... Eh bien! oui!...

MARIE.

Oh! parle!... parle donc!...

FRANÇOIS.

Car si je suis encore entré chez le marchand de vin... c'est pour me monter la tête... pour avoir une bonne fois le courage de te dire tout ce que j'ai sur le cœur...

MARIE.

Oh! parle!... parle!...

FRANÇOIS.

Eh bien!... eh bien... puisque tu veux tout savoir...

MARIE.

Oui!...

FRANÇOIS.

Eh bien!... (*Avec désespoir.*) Oh! non, non... tiens... je ne veux pas... je ne peux pas!... (*Il tombe sur une chaise et fond en larmes.*)

MARIE.

Mais que t'ai-je donc fait?... car enfin, jamais je ne t'adresse un reproche.. Je travaille du matin au soir, pour remplacer l'ouvrage qui te manque... sans jamais me plaindre... sans te laisser voir mes larmes, à moi... je cherche à te faire oublier une peine que tu n'oses peut-être pas me confier... Eh bien!... je t'en prie... François... dis-la-moi... tu étais décidé tout à l'heure...

FRANÇOIS.

Oui... tout à l'heure.. et maintenant.

MARIE.

Eh bien!... maintenant que je suis là... à tes genoux!...

FRANÇOIS, *la regardant, avec explosion de colère.*

Eh bien!... pourquoi que tu n'as pas mis tes boucles d'oreilles?...

MARIE.

Mes boucles d'oreilles... c'est que... je vais te dire...

FRANÇOIS.

Oh! pas de mensonges... c'est que tu les as vendues...

MARIE.

Oh!...

FRANÇOIS.

Tu les as vendues hier à un bijoutier... Les voilà!... je les ai rachetées contre ma montre... Il te les a payées trente francs... je l'ai vu sur son registre...

MARIE.

François!...

FRANÇOIS.

C'est bon!... Où est cet argent?..;

MARIE.

Cet argent?... je ne voulais pas t'en parler... mais l'épicier et le boulanger m'avaient demandé...

FRANÇOIS.

Ah!... tu les as payés...

MARIE.

Ce matin!..

FRANÇOIS.

Ce n'est pas vrai!... je sors de chez eux...

MARIE.

C'est le boucher...

FRANÇOIS.

Tu mens encore... Cet argent!... il est allé où va depuis trois mois ton travail... où sont allées déjà tant d'autres choses... ton collier... ta croix d'or... cette croix que t'avait donnée ma mère...

MARIE.

François!...

FRANÇOIS.

Mais parle donc!... avoue tout... (*levant la main*) ou je te...

MARIE, *tombant à genoux.*

Ah!..

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THOUVENEL, GEORGINE.

THOUVENEL, *paraissant au fond pendant que Georgine paraît par la droite.**

Malheureux!... (*Il relève Marie et la soutient.*)

FRANÇOIS.

Monsieur Thouvenel!...

MARIE.

Ce n'est rien... ce n'est rien, mon parrain...

THOUVENEL.**

Rien!... Laisse-nous... laisse-nous, ma fille!... ma pauvre Marie!... Georgine, emmène-la...

MARIE.

François est un peu vif... mais ne croyez pas...

THOUVENEL.

Laisse-nous, mon enfant... laisse-nous...

GEORGINE.

Oh! si ce n'était pas mon frère!...

MARIE.

Tais-toi!... Tais-toi!...

* Marie, Thouvenel, François, Georgine.
** Thouvenel, Marie, Georgine, François.

ENSEMBLE.

AIR de *Marie.*

GEORGINE, MARIE, FRANÇOIS.

N'espérons plus cacher encore
Ni mes tourments ni ma douleur,
De celle que son cœur adore,
Il connaît enfin le malheur,
Il a découvert le malheur.

THOUVENEL.

N'espérez plus tromper encore
Ma tendresse... car sa fureur...
De celle que mon cœur adore
M'apprend enfin tout le malheur.
J'apprends enfin tout son malheur.

SCÈNE XVIII.

THOUVENEL, FRANÇOIS.

THOUVENEL.*

Eh bien !... nous voilà seuls !...

FRANÇOIS.

Oui... oui... monsieur Thouvenel... mais je m'en vas...

THOUVENEL.

Non... reste-là... n'espère pas m'échapper... Ah ! jusqu'ici, tu n'as connu en moi qu'un bonhomme... comme on dit... mais tu vas voir un peu, si ce bonhomme aura assez d'énergie, pour ramener à son devoir un misérable tel que toi...

FRANÇOIS.

Monsieur Thouvenel !...

THOUVENEL.

Tais-toi ! Je sais tout... je viens de la fabrique... Depuis un mois, tu en as été chassé pour ton inconduite... (*Sur un mouvement de François.*) Nie-le donc... quand je viens de payer tes dettes... même celles des cabarets où tu passes aujourd'hui ta vie à t'abrutir !

FRANÇOIS.

Oh !...

THOUVENEL.

Oui .. à t'abrutir... Il n'y a qu'un homme abruti par l'ivresse, qui puisse être assez lâche pour vouloir battre une femme !.., J'étais là... je t'ai vu... Ah ! si tu avais frappé ma pauvre Marie !... mon enfant !... Va ! tu n'es qu'un ingrat... un...

* Thouvenel, François.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est qu'aussi.....

THOUVENEL.

Et que t'a-t-elle donc fait, pour la traiter ainsi... pour que tu veuilles te séparer d'elle... car j'ai tout compris... cet ami dont tu me parlais ce matin, c'est toi.

FRANÇOIS.

Oui, moi... qui ai tant aimé Marie... qui l'aime tant encore malgré moi...

THOUVENEL.

Malgré toi... et qu'as-tu donc à lui reprocher... tu vas me le dire, à présent... Parle !...

FRANÇOIS.

Ce que j'ai... oh ! vous allez le savoir... quoique vous soyez le dernier à qui j'aurais voulu l'apprendre... car je sais que vous l'aimez... et que vous n'êtes pour rien là-dedans...

THOUVENEL.

Explique-toi... voyons...

FRANÇOIS.

Eh bien... vous savez qu'avant mon mariage avec votre filleule... elle était aimée de monsieur Alfred...

THOUVENEL.

Mon neveu, que j'ai fait partir... Est-ce là son crime à tes yeux ?...

FRANÇOIS.

Attendez, monsieur Thouvenel... Vous devez vous rappeler aussi que, peu de temps après notre mariage, Marie fit un voyage dans son pays, sous prétexte d'y aller voir son grand-père qui était malade...

THOUVENEL.

Comment ! sous prétexte... mais c'était parbleu bien la raison !...

FRANÇOIS.

Oui... mais elle y resta près de quatre mois.

THOUVENEL.

Tant que dura la maladie du pauvre vieux... Où est le mal dans tout cela ?

FRANÇOIS.

Vous ne le voyez pas encore... parce que vous ne savez pas... Voilà donc que, depuis son retour... Marie s'absentait souvent de la maison, pendant que j'étais au travail... car je travaillais dans ce temps-là ! et comme elle ne m'en disait rien... dame !... la jalousie m'empoigna... et alors, un jour, je me mis à la suivre de loin...

THOUVENEL.

Eh bien ?...

FRANÇOIS.

Eh bien... Elle prit droit la route de Neuilly... et là, je la vis entrer dans une maison, où elle passa une heure entière.

THOUVENEL.

Ah!

FRANÇOIS.

Lorsqu'elle en fut sortie... sous prétexte d'une adresse à demander... j'y entrai à mon tour, moi, dans cette maison... et là... oh! si mes oreilles ne l'avaient pas entendu... là... une paysanne m'apprit que la jeune femme qui sortait de chez elle, était...

THOUVENEL.

Mais, parle donc!...

FRANÇOIS.

Etait la mère d'un enfant que je voyais dans un berceau.

THOUVENEL.

Marie!...

FRANÇOIS.

Oh! je fis comme vous... car la foudre ne m'aurait pas saisi davantage... pourtant je cachai mon trouble en questionnant cette femme...

THOUVENEL.

Eh bien!...

FRANÇOIS.

Il y avait quinze mois que cet enfant lui avait été confié...

THOUVENEL.

Quinze mois!...

FRANÇOIS.

Juste l'époque du retour de Marie...

THOUVENEL.

Tu pourrais croire?...

FRANÇOIS.

Doutez-en donc!... Mais elle l'avait apporté elle-même en s'en déclarant la mère...

THOUVENEL.

Marie?...

FRANÇOIS.

Oui, Marie!

THOUVENEL, *à part.*

O mon Dieu!... mais sa conversation de ce matin... ces aveux qu'elle n'osait me faire...

FRANÇOIS.

Ce qu'elle gagne... ce qu'elle possède... tout passe là... hier encore, elle a vendu ses boucles d'oreilles...

THOUVENEL.

Et que t'a-t-elle dit, quand tu lui as parlé de tout ça?

FRANÇOIS.

Lui en parler !... je l'ai voulu cent fois... mais la force m'a manqué... vous comprenez... le jour où je lui en parlerai... ce sera fini... il me faudra la quitter... ne plus la voir...

AIR de *Mademoiselle Garcin.*

Et, je le sens, malgré sa perfidie,
Je l'aime encor ! Je l'aime, voyez-vous,
En insensé ! Cet amour, c'est ma vie...
Pendant un an, mon bonheur fut si doux !
Et pour chasser cette indigne tendresse,
Je m'étourdis dans le vin chaque jour ;
Mais sans pouvoir oublier dans l'ivresse
Ni mon malheur, ni mon amour...
Je ne puis pas oublier mon amour.

THOUVENEL.

Oh ! je comprends... Pauvre François !

FRANÇOIS.

Et maintenant... vous me donnerez une lettre pour l'étranger... n'est-ce pas, monsieur Thouvenel?

THOUVENEL.

Tu voudrais?...

FRANÇOIS.

Oh !.. pas pour New-York.... Non... c'est votre neveu... à vous... quant à elle, qui m'a tant fait souffrir...

THOUVENEL.

Je la verrai... je lui parlerai...

FRANÇOIS.

Oh ! pas devant moi.

THOUVENEL.

Et pourquoi?

FRANÇOIS.

C'est que... je ne me sentirais pas la force... Non, tenez... je m'en vais... j'aime mieux m'éloigner...

THOUVENEL.

Eh bien ! va !...

FRANÇOIS.*

Mais vous me ferez partir, n'est-ce pas?

THOUVENEL.

Tu le veux absolument...

FRANÇOIS.

Oh ! je vous en prie ! (*Il sort.*)

* François, Thouvenel.

SCÈNE XIX.

THOUVENEL, *puis* MARIE.

Pauvre garçon !... Oui... je comprends ce qu'il doit souffrir... Et Marie!... Marie!... qui fut toujours pour moi un ange de candeur et de vertu... Oh! non... c'est impossible... et pourtant...

MARIE, *qui est entrée et a été à la porte du fond.**

Parrain... vous avez grondé mon pauvre François...

THOUVENEL.

Moi ?..

MARIE.

Je viens de le voir sortir qui pleurait... Mais je vous assure que c'est moi qui avais tort tout à l'heure...

THOUVENEL.

C'est possible... Lorsqu'un mari n'est pas heureux... c'est presque toujours la faute de sa femme.

MARIE.

François vous aurait dit que je ne le rendais pas heureux...

THOUVENEL.

Il m'a confié ses chagrins...

MARIE.

Ses chagrins... Oh! dites-les moi donc bien vite...

THOUVENEL.

Mais il me semble que tu dois bien les soupçonner un peu...

MARIE.

Je vous ai dit ce matin ce que je croyais...

THOUVENEL.

Ce matin... oui.. tu étais sur le point de m'avouer ce que François sait depuis longtemps...

MARIE.

François!...

FRANÇOIS, *à part, entrant par le fond.*

Oh! je n'y puis tenir!... Ils sont ensemble.

MARIE.

Et que sait-il donc ?...

THOUVENEL.

Eh bien!... il t'a suivie à Neuilly.

MARIE.

Lui!...

THOUVENEL.

Et s'il est malheureux... s'il ne travaille plus... s'il se grise... tu dois maintenant comprendre...

* Marie. Thouvenel.

MARIE.

Mais non !...

FRANÇOIS, *à part.*

Oh !...

THOUVENEL.

C'est qu'il sait que tu l'as trompé...

MARIE.

Moi !

THOUVENEL.

Et que cet enfant... pour lequel tu as vendu jusqu'à tes derniers bijoux...

MARIE.

Eh bien ?.....

THOUVENEL.

Il sait que cet enfant est... le tien...

MARIE.

Le mien !... Ah !... (*Elle tombe dans les bras de Thouvenel.*)

THOUVENEL.

Marie !... mon enfant !...

FRANÇOIS.

Elle n'avouera pas...

SCÈNE XX.

THOUVENEL, MARIE, FRANÇOIS. *

THOUVENEL.

Elle se trouve mal...

MARIE.

Non, non, monsieur Thouvenel... il est vrai qu'en m'entendant accuser .. (*Apercevant François.*) François !.. tu as pu croire... Oh ! tu te détournes... Eh bien !... puisqu'il le faut... c'est un secret que j'espérais garder toujours. (*Présentant une lettre à Thouvenel.*) Tenez. . lisez, mon parrain... (*Musique.*)

THOUVENEL. **

Une lettre... que signifie ? . (*Après avoir lu.*) Grand Dieu !...

FRANÇOIS.

Qu'est-ce donc ?

THOUVENEL.

Malheureux !... (*Lui donnant la lettre.*) Lis !... Mais lis donc !...

FRANÇOIS.

Cette écriture... Adrienne ! Oh ! non ! c'est impossible...

* François, Marie, Thouvenel.
** François, Thouvenel, Marie.

THOUVENEL, *regardant Marie.*

Ma pauvre enfant!

FRANÇOIS, *qui a lu.*

Oh! Marie! Marie! (*Il va se mettre à genoux devant elle.*)

MARIE.

François!...

FRANÇOIS.

Pardonne-moi, Marie... pardonne-moi!...

MARIE.

Te pardonner!... N'est-ce pas moi qui eus tort de lire cette lettre... que veux-tu?... je reconnus une écriture de femme... un mauvais sentiment.. la jalousie me la fit ouvrir... C'était le dernier adieu d'une pauvre fille qui allait mourir... « Dieu me rappelle à lui... te disait-elle, tu as un fils... un fils dont, jusqu'à ce jour, je t'ai caché la naissance... je te l'envoie et je te pardonne... que celle que tu m'as préférée te rende heureux! »

FRANÇOIS.

Marie!

MARIE.

Te montrer cette lettre... c'eût été troubler notre bonheur... Mais je me promis de servir de mère au pauvre orphelin.

FRANÇOIS.*

Et je te rendais malheureuse!...

AIR : *de Yelva.*

Je t'accusais!... Oh! tiens, j'étais infâme!...
J'ai méconnu ton cœur, ce doux trésor...
Quand d'un soupçon j'osai flétrir ton âme,
Ai-je le droit de t'implorer encor.
Accable-moi de ta juste colère!
J'ai mérité plus que ton abandon...

MARIE.

Pour ton enfant j'ai l'amour d'une mère,
Peux-tu douter encore de ton pardon...
Oui, pour ton fils j'ai l'amour d'une mère,
Cet amour-là n'est-il pas ton pardon.

THOUVENEL, *lui tendant les bras.*

Ma fille!...

MARIE.

Triste journée que nous vous faisons passer là, mon parrain.

THOUVENEL.

Non... car elle assure à jamais ton bonheur.

* François, Marie, Thouvenel.

FRANÇOIS.

Oh ! oui... ton bonheur... Marie... Si tu savais combien je t'aime !..

MARIE.

Est-ce que j'en ai jamais douté.

GEORGINE *entrant, et les voyant.**

Est-y possible !

FRANÇOIS.

Quant à toi, Georgine... tu n'auras plus de reproches à me faire, va.

GEORGINE.

Oh ! tant mieux... frère !...

FRANÇOIS.

Et si, comme je le crois, tu te maries bientôt...

GEORGINE.

Tiens... à propos de ça... où est donc monsieur Picotin ?

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, PICOTIN.

PICOTIN, *un paquet sur le dos et un bâton à la main.***

Présent !... me v'là !...

FRANÇOIS.

Ah ! mon Dieu !... quel est cet attirail?...

PICOTIN.

Je m'expatrie...

THOUVENEL.

Mais non... ce n'est pas toi que je devais embarquer...

PICOTIN.***

N'importe !.. je pars pour la Californie.

THOUVENEL.

Bah !...

PICOTIN.

Je viens de traiter avec une société californienne... et une fameuse !... *la Carotte d'or.*

GEORGINE.

Voyons, monsieur Picotin... si je vous priais de rester...

PICOTIN.

Vous !...

GEORGINE.

Oui... moi...

* François, Marie, Georgine, Thouvenel.
** François, Marie, Picotin, Georgine, Thouvenel.
*** François, Marie, Picotin, Thouvenel, Georgine.

PICOTIN.*

Vraiment!... (*Il jette au loin son paquet et son bâton.*)

THOUVENEL.

Mais tu ne te griseras plus...

GEORGINE.

Vous ne fumerez plus...

PICOTIN.

C'est bien fini!... (*A part.*) J'en ai le cœur encore tout malade...

MARIE.

Tu vois, François... notre bonheur fait deux heureux de plus.

THOUVENEL.**

Ah! ça... mes enfants... demain nous parlerons de mes projets... de ma nouvelle fabrique... mais aujourd'hui... si nous dînions...

GEORGINE.

Ah! mon Dieu! moi qui ai tout laissé sur le feu... le dîner va être brûlé!...

THOUVENEL.

Ah! diable!

MARIE.

Tant mieux... Nous ne dînerons pas ici.

THOUVENEL.

Eh bien!... où dînerons-nous donc!...

MARIE, *regardant François.****

A Neuilly!

PICOTIN.

Justement j'ai apporté le pâté de la tante Moufleton!

CHOEUR.

AIR : *de Nargeot (Souvenirs des amours. — République de Pluton.)*

Plus d'ennuis!
De soucis!
Plus d'orage
Dans le ménage!
Et leur cœur, en ce jour,
Renaît au repos, à l'amour.

* François, Marie, Thouvenel, Picotin, Georgine.
** François, Marie, Thouvenel, Georgine, Picotin.
*** François, Marie, Thouvenel, Picotin, Georgine.

FRANÇOIS.

Amour et bonheur,
Doux rêves du cœur,
Dans notre réduit
Ce soir rentrent sans bruit.

MARIE, *au public.*

Mais bonheur, amours,
Sans votre secours,
Fuiraient, hélas ! pour toujours.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FIN.

Poissy. — Typographie ARBIEU.

LE
CHATEAU DE GRANTIER

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

M. AUGUSTE MAQUET,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 12 JANVIER 1852.

Décors de MM. CICÉRI et BOUILLÉ ; Musique de M. MANGEANT.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LA BARONNE DE GRANTIER............	Mmes	LAMBQUIN.
THÉRÈSE DE GRANTIER, sa fille aînée.....		LACRESSONNIÈRE.
BENJAMINE DE GRANTIER, sœur cadette...		THUILLIER.
JACINTHE..........................		HORTENSE JOUVE.
LE COMMANDANT MORANDAL..........	MM.	DESHAYES.
LE COLONEL MARCELLIN-DUMESNIL.....		LACRESSONNIÈRE.
LE DOCTEUR AUBERTIN................		SURVILLE.
DUCROC............................		DELAISTRE.
CABRY..............................		FRANCISQUE je.
RAYMOND............................		AUBRÉE.
UN GÉNÉRAL.........................		SANDRE.
UN NOTAIRE.........................		PÉPIN.
UN CAPITAINE DE RÉGIMENT DE LIGNE.		BONNET.
UN SERGENT DU GÉNIE................		ALEXANDRE.
PREMIER JARDINIER..................		GALABERT.
DEUXIÈME JARDINIER.................		FRESNE.
UN COLONEL.........................		RICHER.
UN COLONEL.........................		BACHELET.
UN COLONEL DE HUSSARDS...........		MARCHEVILLE.
UN CAPORAL DU GÉNIE................		FERDINAND.
UN SOLDAT DU GENIE.................		BERTHE.
UN SOLDAT DU GENIE.................		AUBRY.

Un Porte-Drapeau, Soldats du génie. Soldats de ligne, Artilleurs, Mineurs, Hussards, Tambours, un Caporal-Tambour, deux Domestiques.

ACTE I.

Le parterre du château de Grantier. — Grille au fond à droite. — Pavillon à gauche. — Arbres, arbustes en caisse, fleurs.

SCENE I.

DEUX JARDINIERS, *travaillant près de la grille.*

1er JARDINIER.

Creuse, Jean, creuse toujours !... Plus le trou sera profond, mieux ses rosiers reprendront, à cette pauvre dame de Grantier.

2me JARDINIER.

Si elle n'a plus longtemps à rester ici, puisqu'on dit qu'elle est ruinée, et que le château de Grantier va être vendu, qu'au moins elle profite un peu de ces fleurs qu'elle préferait... nous mettrons ici ces deux grands beaux rosiers, qui étaient là-bas, ils feront merveille !

1er JARDINIER.

Oh ! le pays perdra gros en la perdant. Elle et ses deux filles, d'ici à Toulon, il n'y a pas de maîtres pareils... creuse, Jean, creuse !

SCENE II.

LES MÊMES, *piochant,* DUCROC.

DUCROC.

Que font-ils là ? ils fouillent, ils cherchent peut-être ! Eh bien ! je vous y prends.

1er JARDINIER.

Tiens, c'est monsieur Ducroc !

DUCROC.

Pourquoi creusez-vous là près de cette grille ?.. Vous savez bien que j'ai défendu de faire des trous dans le jardin ?

2me JARDINIER.

Mais pour planter ! il faut bien creuser.

DUCROC.

Qui vous a dit de planter ?.. Allez, allez couper l'herbe des pelouses !... Allez, vous dis-je !

1er JARDINIER.

On y va, monsieur Ducroc ... en voilà un qui est drôle, pour ne pas aimer qu'on retourne la terre... ça ne l'use pas, allez ! monsieur Ducroc, bon, bon, on s'en va ! (*Ils partent*).

DUCROC, *seul.*

Un trou assez profond!.. se doutent-ils de quelque chose? C'est impossible... seul je sais le secret... ne me suis-je pas trahi en leur défendant si vivement de creuser?.. Oh! j'en deviendrai fou, si je ne le suis déjà... Voyons, ai-je bien toute ma raison?.. Ce souvenir qui me poursuit depuis dix-huit mois, n'est-il pas un rêve?.. Suis-je bien l'homme à qui le baron de Grantier, quand on le conduisait de Bressuire à Nantes, a dit sur la charrette: J'ai caché cent mille écus dans le château de Grantier... Il m'a bien dit cela!.. il l'a bien dit au brigadier qui l'escortait avec moi!.. Nous étions bien assis tous trois sur la paille, tandis que la petite Bretonne, qui avait prêté cette charrette, s'etait endormie de fatigue et de froid à nos côtes... Non! personne, excepté moi, ne sait le secret. Le brigadier est mort dans l'exil où je l'ai fait envoyer... La Bretonne dormait... Non, je ne rêve pas! Il y a bien cent mille écus dans cette maison, qu'habite la misère! cent mille écus que je cherche en vain, depuis dix-huit mois! et que je n'aurai peut-être jamais! Oh! si, je les aurai!.. je les aurai quand le château sera vendu, et que ces trois femmes seront parties! Je les aurai quand je pourrai, seul ici, fouiller, chercher, retourner le sol, éventrer ces murailles muettes!.. Oh! ces stupides créanciers, qui depuis six mois devraient avoir fait vendre!.. (*Claquement d'un fouet.*) Le courrier! a-t-il une lettre pour moi, ce matin?... Non, il passe!... il s'arrête! oui...

LE COURRIER, *tendant une lettre à travers la grille.*

Monsieur Ducroc, au château de Grantier!

DUCROC.

Donnez! donnez! (*Il paie, le courrier part*) Du notaire!.. Ah! « 18 mai 1798.. » d'hier!.. « Mon cher Ducroc, l'adjudication » a eu lieu, Grantier est vendu cent mille francs au commandant » Morandal; j'irai demain, à midi, prendre possession au » nom de mon client, qui part dans vingt-quatre heures pour » l'Égypte... La clause qui vous institue gerant du domaine, pen- » dant son absence, a été acceptée par lui sans difficultés. » C'est aujourd'hui, enfin!... et ce soir même je serai le maître...

SCÈNE III.

DUCROC, BENJAMINE, *sortant du pavillon, puis* THÉRÈSE.

BENJAMINE, *surprise.*

Monsieur Ducroc!...

DUCROC, *surpris.*

Ah!... bonjour, mademoiselle Benjamine!... déjà levée!...

BENJAMINE.

Oui, nous avons projeté une petite excursion avec ma sœur.

DUCROC.

Que je ne vous gêne pas!..... bonne promenade, mesdemoiselles!... (*Il sort*).

BENJAMINE, *regardant.*

Ah! il est parti! allons, viens, Thérèse, viens, ma sœur, notre mère est bien endormie... nous avons une grande heure à nous!

THÉRÈSE.

Me voici, Benjamine! tu as raison de m'éveiller si matin, respirons encore une fois l'air pur, la douce senteur de nos arbres, de nos gazons en fleurs! profitons encore de tout cela! Demain nous pouvons ne plus être ici.

BENJAMINE.

Qui sait? espérons! il ne se présentera peut-être pas un acquéreur assez riche, pour nous déposséder de ce château, l'argent est rare! En attendant, c'est aujourd'hui le premier du mois; c'est aujourd'hui que notre mystérieux bienfaiteur vient déposer là, sous la mousse, l'aumône délicate qu'il a faite, les deux mois derniers, à la veuve du baron de Grantier, à ses deux filles, qui autrefois faisaient l'aumône aux autres.

THÉRÈSE.

Hélas!

BENJAMINE.

C'est aujourd'hui qu'il faut le surprendre et le connaître! Voyons un peu, Thérèse, si déjà son offrande n'est pas à la place accoutumée. (*Elle écarte la mousse.*) Non, il n'y a rien; dis-moi, soupçonnes-tu quelqu'un?

THÉRÈSE.

Je crois que oui.

BENJAMINE.

Ah! qui donc? notre vieil ami le docteur silencieux, le bon Aubertin; tu sais bien qu'il est plus pauvre encore que nous.

THÉRÈSE.

Non, un autre ami, monsieur Ducroc, notre intendant; ne l'as-tu pas vu là tout à l'heure?

BENJAMINE.

Allons donc! s'il était là, ce n'était pas pour nous rendre service.

THÉRÈSE.

Souviens-toi du 19 décembre 1796, il y a dix-huit mois aujourd'hui, quand le baron de Grantier, notre pauvre père, fut pris blessé, les armes à la main, en Vendée, et conduit à Nantes devant la commission militaire... qui l'a soutenu, consolé, dans le trajet, sur cette pauvre charrette, où la compassion du gendarme qui l'escortait l'avait placé pâle, ensanglanté; qui l'a exhort à la

mort?... monsieur Ducroc, Benjamine!... et, depuis ce jour fatal, qui est venu à Grantier, nous porter les derniers adieux de notre père?... qui s'est établi au château, dans notre famille désolée?... surveillant nos intérêts? Toujours ce digne ami! Ah! Benjamine, il est bien capable de secourir les enfants du gentilhomme qu'il a si pieusement accompagné au supplice.

BENJAMINE.

Ce qu'il a fait pour notre père, tout autre l'eût fait comme lui. Ce n'était pas chose difficile que d'exhorter monsieur de Grantier à bien mourir!

THÉRÈSE.

Tu parles légèrement, Benjamine.

BENJAMINE.

Légèrement? Il a changé de religion en 1793, au moment où tout chrétien qui voulait glorifier Dieu en trouvait l'occasion héroïque. Ma sœur, je n'aime pas le soldat qui déserte un jour de bataille. . Je me défie de l'homme qui renie son Dieu un jour de martyre!

THÉRÈSE.

Ducroc n'est pas un héros, mais c'est peut-être un brave homme.

BENJAMINE.

Tu l'appelles un brave homme?... Il s'est fait homme d'affaires! Tiens, pas d'enthousiasme à son sujet. On le dit riche, il laisse croire à sa richesse: pourquoi n'a-t-il pas offert ses services à notre mère, il connaît bien notre gêne.

THÉRÈSE.

S'il aime mieux obliger en secret?

BENJAMINE.

Lui! venir déposer mystérieusement dix louis, chaque mois, dans une petite bourse qu'il glisse sous mes fleurs! une si fraîche idée à ce vieillard égoïste et bourru! Rappelle-toi donc, au contraire, qu'à peine installé au château, nous sachant sans argent, depuis la mort de notre père... il ne cessait de nous conseiller des réparations, des améliorations. Un jour il voulait faire lever les parquets; un autre jour, il demandait qu'on refît les plafonds. Les murs étaient trop épais, il fallait y creuser des armoires; les caves menaçaient ruine, il fallait les reprendre en sous-œuvre! Sous prétexte qu'il savait l'architecture, il eût démoli et reconstruit tout le château.... Heureusement ma mère tient à ses habitudes, et nous étions là. Encore a-t-il manqué de la décider une fois à démolir le cabinet de mon père, cette vieille chambre dans la tour...C'était fait, si nous n'eussions per-

suadé à cette chère mère que les ouvriers lui voleraient ses assignats! .. Ah! Thérèse, je ne sais pas si Ducroc a envie de nous enrichir aujourd'hui; mais je sais bien que depuis un an il a failli douze fois nous ruiner!

THÉRÈSE.

C'est vrai tout cela... Mais si notre bienfaiteur n'est pas Ducroc, qui est-ce donc?

BENJAMINE.

Ah! voilà! cherche bien. Tu n'as aucune idée?... N'hésite pas!... oh! n'hésite pas... Avec ta Benjamine, tu sais que tu peux tout dire.

THÉRÈSE.

Eh bien! oui, j'ai pensé à quelqu'un.

BENJAMINE.

Parle!

THÉRÈSE.

Cette personne qui prétendait m'aimer autrefois.

BENJAMINE.

Monsieur Marcellin Duménil... Mais depuis la bataille de Denia, où il fut nommé capitaine, nous n'avons pas reçu de ses nouvelles; voilà vingt mois passés! et on a la certitude qu'il n'est pas mort!

THÉRÈSE.

Il m'a bien oubliée, n'est-ce pas?... tout à fait!

BENJAMINE.

Thérèse... tu doutes...

THÉRÈSE.

C'est que, vois-tu, j'ai encore là les paroles qu'il me dit, en prenant congé de moi à la grille, le jour où il partit pour son régiment: « Mademoiselle, voilà longtemps que je vous aime; cet amour m'a initié à la vie, je vous jure qu'il durera toute ma vie! Je vais à l'armée des Pyrénées, où meurent les deux tiers des Français qu'on y envoie!... J'ai deux chances sur trois d'être tué... Dites-moi: « Marcellin, je vous aime! et devant Dieu qui nous entend, je suis sûr que je reviendrai. » Moi qui l'aimais, je le lui ai dit, et il n'est pas revenu.

BENJAMINE.

Thérèse, tu as assez de courage pour qu'on te répète la vérité... On nous a dit...

THÉRÈSE.

On nous a dit, je le sais, qu'il avait passé à l'ennemi, qu'on l'avait vu dans une ville d'Espagne; ah! Benjamine, quelle consolation pour une femme comme moi! Dis-moi qu'il m'a

oubliée, qu'il ne m'a jamais aimée, mais ne me dis pas qu'il est un lâche; laisse-moi pleurer son amour, ne me force pas à en rougir.

BENJAMINE.

Quand je te disais!... Tu l'aimes toujours?

THÉRÈSE.

Je ne crois pas! Les larmes qu'on dévore, vois-tu, retombent sur le cœur; elles en éteignent lentement mais sûrement toute la flamme.

BENJAMINE.

Pourquoi, tout à l'heure, soupçonnais-tu Marcellin d'être ce bienfaiteur caché?

THÉRÈSE.

Qui sait, me disais-je, s'il n'est pas marié, riche, heureux? mais non, non, s'il était marié, il ne m'insulterait pas de son aumône!... S'il était riche, l'offrande serait-elle aussi modeste?... à moins qu'il ne soit pauvre et honteux de son ingratitude, et qu'en passant dans le pays, où il se cache peut-être, il n'ait appris nos malheurs!... Mais non, s'il était pauvre, s'il se repentait, il serait venu lui-même... Je suis folle, Benjamine, je suis folle, ne m'écoute pas, vois-tu; Benjamine, rentrons, je n'ai plus d'intérêt à rien savoir.

BENJAMINE.

Chère sœur... sois courageuse. Il est assez puni celui qui oublie une femme telle que toi... Tu ne veux plus rien savoir, dis-tu... mais moi?

THÉRÈSE.

Ah! toi!

BENJAMINE.

Je suis curieuse!

THÉRÈSE.

Tu as une idée sur quelqu'un?

BENJAMINE.

Oui. As-tu remarqué ce jeune homme qui passe et repasse tant de fois devant nous quand nous allons, par hasard, à la promenade du petit bois?

THÉRÈSE.

Non; mais tu l'as vu, toi, cela suffit.

BENJAMINE.

Oh! oui, je l'ai vu.

THÉRÈSE.

Eh bien! ma sœur, en attendant que ce jeune homme te dise adieu à la grille, le jour où il rejoindra son régiment, emplis ton cœur de joie et d'espérance... Oh! Benjamine, quand tu en au-

rais amassé autant que moi, pendant deux longues années, tu n'empêcheras pas que tout ne s'envole en une heure!

BENJAMINE.

Mais pourquoi ne dis-tu cela? C'est pour toi peut-être qu'il nous suit.

THÉRÈSE.

Moi?... Ah! ma sœur, ceux qui me regarderont bien en face verront à mes yeux qu'il ne faut pas s'adresser à mon cœur.

BENJAMINE.

Encore tes noires idées!... Mais est-ce que tu n'entends pas du bruit?

THÉRÈSE.

De ce côté...

BENJAMINE.

On dirait une clef dans la serrure, là...

THÉRÈSE.

Rentrons!

BENJAMINE.

Rentre, toi; moi, je me cache derrière ce massif. (*Elle se cache derrière les arbres. Thérèse se cache derrière la porte du pavillon.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *cachées*, RAYMOND.

RAYMOND, *entrant avec précaution.*

J'arrive un peu tard; mais on se lève tard à Grantier. Tout est fermé encore, j'ai le temps. (*Il va droit à la caisse de fleurs, met sa bourse et y envoie un baiser au pavillon. Pendant qu'il reprend le chemin de la porte Thérèse sort du pavillon.*) Ah!... (*Il se sauve vers la porte.*)

BENJAMINE.

C'est lui!...

RAYMOND, *la voyant.*

Ah!... (*Il est pris entre elles deux.*)

THÉRÈSE.

Que faites-vous ici, monsieur?... Qui êtes-vous?...

RAYMOND.

Mademoiselle... Eh mon Dieu!

THÉRÈSE, *lui montrant la bourse.*

Il est bien certain, monsieur, que vous n'êtes pas un voleur; mais enfin, à quoi devons-nous attribuer...

RAYMOND.

Pardonnez-moi, mademoiselle, je suis désespéré.

BENJAMINE.

Pauvre garçon !

THÉRÈSE.

C'est bien à nous, monsieur, que vous destinez cet argent?... et celui que deux fois déjà vous avez déposé ici ?

RAYMOND.

Prenez pitié de moi, mesdemoiselles ; si je vous ai offensées, je ne m'en consolerai jamais.

THÉRÈSE.

Vous ne nous avez pas offensées, monsieur ; mais nous n'avons pas l'habitude de rien recevoir de personne.

BENJAMINE.

Sans connaître les gens.

RAYMOND.

Mesdemoiselles, on m'appelle Raymond ; mon père était l'intendant de cette province... quand c'était une province.

THÉRÈSE.

D'où vous est venue l'idée de nous obliger?

RAYMOND.

J'ai entendu dire que mesdames de Grantier avaient été ruinées par la mort du chef de la famille, et alors...

THÉRÈSE.

En effet, notre père, que l'on pouvait croire assez riche, nous a laissées dans la pauvreté ; mais, que vous importe cela?... Que sont, pour vous, madame et mesdemoiselles de Grantier ?

RAYMOND.

Si j'étais moins troublé, je répondrais peut-être quelque chose, mesdemoiselles ; mais je ne sais ce que j'éprouve, je n'ai pas une idée à moi... Permettez-moi de me retirer, de vous présenter tous mes respects.

THÉRÈSE.

Et recevez, avec nos remercîments, pour votre bienveillance, les vingt louis que, ces deux derniers mois, vous avez eu la bonté de déposer ici... (*Elle lui tend la bourse.*)

RAYMOND.

Oh ! mesdemoiselles, je vous en supplie à mains jointes, ne me chassez pas. Tenez, les idées me reviennent... Vous êtes seules au monde, votre père est mort, votre mère, hélas! s'appuie sur vous. Moi, je suis orphelin, et je végète obscurément dans la ville voisine, tâchant de faire oublier que mon père était riche, puissant, et tout étonné d'avoir survécu à l'épouvan-

table tempête que nous venons d'essuyer tous. Informez-vous de moi ; je suis un bon cœur, un esprit droit, une âme honnête... Depuis six mois que j'habite en ce pays, je suis heureux. Oh ! jamais homme n'a été heureux comme moi !... Cela date d'un jour où je rencontrai là-bas, à la promenade du bois, un ange... mon ange gardien, de qui me sont venues toutes mes bonnes pensées, confondues dans une seule pensée. Un regard a fait cela... un rayon du ciel que j'ai vu s'entr'ouvrir à mes yeux! Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mesdemoiselles : c'est ce que dirait un frère à ses sœurs chéries, et je voulais vous supplier de m'accepter pour frère !

THÉRÈSE.

Vous nous offrez trop, monsieur Raymond ; nous vous rendrions trop peu. La veuve et les filles du baron de Grantier, assez fières pour vous refuser aujourd'hui ce que vous leur avez si généreusement offert, seront demain peut-être sans asile et sans ressources... Le fardeau est trop lourd, ne vous en chargez pas.

RAYMOND.

Oh ! vous me refusez !...

BENJAMINE.

Bien reconnaissantes au fond du cœur...

RAYMOND.

Mais, vous ne savez donc pas?... Le château grevé des sommes que vous avez empruntées pour payer les dettes de votre père, le château va être vendu.

BENJAMINE.

Pourquoi nous dire cela, monsieur? Savez-vous que le jour où notre mère sera forcée de quitter sa maison, savez-vous qu'elle mourra ?

RAYMOND.

Mon Dieu! mais qui donc veillera sur vous?

THÉRÈSE, *montrant sa sœur.*

Moi sur elle ; elle sur moi. Mais à votre tour, monsieur, puisque vous êtes ruiné, qui vous fait assez riche pour semer l'or sur les caisses à fleurs ?...

RAYMOND.

J'ai un emploi dans l'intendance militaire ; je le dois à mon protecteur, au seul ami que je possède, au commandant Morandal.

THÉRÈSE.

Le commandant Morandal... Ne connais-tu pas ce nom? Benjamine...

BENJAMINE.

Il me semble...

RAYMOND.

Vous l'aurez lu sur les bulletins de l'armée des Alpes. Oh! celui-là est un vrai soldat; aussi simple, aussi gai qu'il est vaillant... Il ira loin, ami intime du général Bonaparte! ils ont été lieutenants ensemble. C'est lui qui, me voyant un jour triste, découragé, me dit : « Raymond, en ce pays, les uns prient, les autres combattent. Travaille, cela vaut presque la prière, et vaut mieux que le combat... » Dieu me le conserve, et je reconstruirai peut-être la fortune de mon père. Vous le voyez, mesdemoiselles, j'ai trouvé l'ange qui m'éclaire la route, et le protecteur qui me l'aplanit.

BENJAMINE, *à Thérèse.*

Réponds-lui, ma sœur!... je n'aurai jamais ce courage.

THÉRÈSE.

Faites un chemin brillant et soyez heureux, monsieur Raymond. Quant à nous, résignées à n'embarrasser personne de nos souffrances, nous allons à un but que Dieu seul connaît. L'heure a passé!... notre mère va s'éveiller, c'est-à-dire retrouver tous ses chagrins!... Merci des bons moments que nous a procurés votre charmante cordialité!... Ah! n'oubliez pas cet or, qu'il nous est impossible d'accepter!... mais nous ne vous rendrons pas la bourse qui le renfermait; nous désirons garder un souvenir de celui qui nous a voulu si délicatement obliger... Benjamine la conservera, cette bourse : ma mère et moi nous avons les deux autres... Tenez, monsieur, tenez... et séparons-nous! (*Elle lui tend le rouleau.*)

RAYMOND, *accablé.*

Oh!... (*A Benjamine, immobile.*) Vous aussi!

BENJAMINE, *prenant vivement les louis, qu'elle met dans une bourse à elle.*

Tenez, monsieur, pardonnez-moi de renfermer cet or dans une bourse à moi, que j'ai faite moi-même; mais il serait impoli de vous le rendre autrement.

RAYMOND, *prend la bourse.*

Mademoiselle Benjamine!... mademoiselle Thérèse!... oh! vous ne saurez jamais toute la joie et tout le chagrin que vous venez de me faire!... Adieu! adieu! (*Il sort.*)

BENJAMINE.

Ma sœur! ma sœur! il s'en va malheureux!

THÉRÈSE.

Benjamine de Grantier, avons-nous assez de bonheur pour rendre heureux qui que ce soit en ce monde?

BENJAMINE.

Hélas!

THÉRÈSE.

Prends exemple sur moi, ma sœur... je ne veux plus aimer que toi et notre mère. (*Elles s'embrassent.*)

BENJAMINE, *regardant du côté par où Raymond est parti.*

Oh! moi aussi! (*Elle soupire.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, LA BARONNE, *appuyée sur le docteur* AUBERTIN, DUCROC.

DUCROC.

Encore un pas, madame la baronne... là... comment êtes-vous, ce matin?

LA BARONNE, *à ses filles.*

Bonjour, mes enfants... Demandez des nouvelles de ma santé à mon médecin, mon cher Ducroc; mais à moi, c'est bien inutile... Il y a longtemps que je ne m'occupe plus de ces choses-là!...

AUBERTIN.

Madame est bien ce matin... très-bien... elle a dormi.

LA BARONNE.

Et j'en suis bien fâchée, docteur. Quand je veille, j'espère par moments... J'ai dormi... j'ai rêvé... un vilain rêve!

THÉRÈSE.

Mon Dieu!

LA BARONNE.

J'étais avec vous, comme me voilà, dans le parterre. Je pensais à mes fleurs, à mes vieux arbres : il me semblait reconnaître le chant des oiseaux que j'ai nourris... Tout à coup il a sonné je ne sais quelle heure, et, comme si je fusse devenue aveugle, fleurs, arbres, ciel, tout a disparu!... Ma chère maison, je ne la voyais plus!... c'est que j'étais morte... Mauvais rêve, mes enfants, mauvais rêve!

BENJAMINE.

Un rêve, ma mère... Regardez, voici vos parterres et votre maison.

THÉRÈSE.

Et vos enfants.

AUBERTIN.

Et votre vieil ami!

DUCROC, *à part.*

L'heure qu'elle a entendue sonner!... c'était midi... Tout songe n'est pas mensonge.

LA BARONNE.

Ducroc, on n'a pas de nouvelles de la ville... Cette réunion de créanciers, dont on nous menaçait, a-t-elle eu lieu, et... l'adjudication...

DUCROC.

Pas que je sache, madame.

AUBERTIN, *à la baronne.*

Il n'y a plus personne assez riche en France pour acheter Grantier!... cela me raccommode un peu avec ceux qui ont ruiné tout le monde!... Quant aux créanciers, ils accorderont encore du temps!... N'est-ce pas, monsieur Ducroc?

DUCROC.

Sans doute!... Les pelouses sont bleues de violettes qui ont éclos cette nuit. N'y ferez-vous pas un tour, madame la baronne, et je vous montrerai dans la serre des fraises déjà rouges.

LA BARONNE.

Ducroc change la conversation... agréablement, il n'y a rien à dire!... Oui, Ducroc, allons voir les violettes, allons admirer les fraises, et puis, comme je serai bientôt lasse, nous reviendrons nous asseoir ici.

THÉRÈSE, *à Benjamine.*

Tu vois bien qu'il est bonhomme, il veut épargner même une inquiétude à notre mère.

BENJAMINE.

J'aime mieux monsieur Aubertin. (*Elle prend le bras du docteur.*)

DUCROC.

Je donnerais bien quelque chose pour n'être pas ici, à midi.

LA BARONNE, *partie déjà.*

Allons, Ducroc, allons, montrez-nous le chemin!... (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

JACINTHE, *à la grille, puis* CABRY.

JACINTHE.

V'là une maison! (*Elle entre.*) Et on entre. Allons! Cabry, allons!

CABRY.

J'ose pas, Jacinthe.

JACINTHE.

J'ose bien, moi... viens donc... c'est très-beau ici!... c'est quelque château... Eh bien, tu n'avances pas?

CABRY.

Je ne peux pas... nous avons tant marché depuis Toulon!

JACINTHE.

C'est vrai, mon pauvre garçon, et puis j'oubliais... tu es dans ton jour de fièvre.

CABRY.

Et puis j'ai faim.

JACINTHE.

Ah! dame, voilà : quand tu grelottes, je te donne mon tablier, mon casaquin, ça te réchauffe, mais quand tu as faim et que je n'ai plus d'argent, avec les cordons du tablier, faut se serrer le ventre.

CABRY.

Ce n'est pas encore tant la fièvre, ce n'est pas encore tant la faim.

JACINTHE.

Qu'est-ce donc?

CABRY.

C'est la soif!... Oh! si j'avais un pichet de notre cidre de Bretagne.

JACINTHE.

Dans ce méchant pays, n'y a pas un seul pommier! rien que des vignes.

CABRY.

Pouah!... Cependant j'aurais du vin que j'en boirais tout de même... (*Il soupire.*)

JACINTHE.

Eh! là... ne geins pas, Cabry!... voyons, ne grelotte pas comme ça, tu vas déraciner les arbres... n'y a donc personne ici!

CABRY.

Si nous allions du côté des cuisines?...

JACINTHE.

Fi donc! faut se présenter honnêtement... Attends un peu. (*Elle va tirer la sonnette de la grille.*)

CABRY.

Mais on va venir!

JACINTHE.

Je l'espère bien! (*Elle sonne encore.*)

CABRY.

On va nous chasser!

JACINTHE.

Eh bien! nous nous en irons! (*Elle sonne encore.*) Mais auparavant, je conterai nos malheurs, et on t'aura donné à boire.

CABRY.

Ça ne prendra pas!... (*Elle sonne.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BENJAMINE *et le* DOCTEUR.

BENJAMINE.

Qui sonne ainsi ?..

CABRY.

Prends donc garde ! prends donc garde !.. voilà du monde.

JACINTHE.

Ah !.. votre servante, monsieur, madame !

BENJAMINE.

Que demandez-vous, mon enfant ?..

JACINTHE.

A boire pour Cabry.

AUBERTIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, Cabry ?...

JACINTHE.

C'est mon bon ami, ce pâlot qu'est là... Salue, Cabry ; le pauvre garçon a été à Toulon pour avoir des nouvelles de son brave père, qui avait été exilé, mais en arrivant à Toulon, il appris que le père Cabry était mort là-bas des fièvres... ça a fait tant d'effet à ce pauvre fieux, que voilà qu'il s'en meurt aussi... (*Elle s'attendrit.*)

BENJAMINE.

Pauvres enfants !

JACINTHE, *toujours attendrie, et serrant la main à Cabry.*

Tu vois, ça prend.

AUBERTIN.

Voyons, voyons, garçon ! — Oui, il a la fièvre, assieds-toi là, un peu.

BENJAMINE, *à Jacinthe.*

Qui était son père ?..

JACINTHE.

Le père Cabry était le brigadier de la brigade de gendarmes nationaux de Bressuire en Bretagne ! — cheux nous.

BENJAMINE.

Vous êtes Vendéens ?

JACINTHE.

Eh ! oui.

BENJAMINE.

Et tu ramènes ton petit ami dans votre pays ?

JACINTHE.

A Toulon, il est tombé malade ! — Bien vite, il m'a fait écrire

à Bressuire qu'il s'en allait mourant, et comme nous avons été élevés ensemble, comme je ne l'avais jamais quitté avant son départ pour Toulon, j'ai ramassé tout l'héritage de défunt grand' mère Mignonette, cent vingt livres en assignats, et j'ai couru chercher Cabry à Toulon... Dame, le voyage a eu bien vite mangé tout; l'assignat de dix livres vaux dix sous. (*A Cabry.*) Ça revient-il, Cabry, ça ravigote t-il?...

CABRY, *qui a bu.*

Oh! oui, Jacinthe.

BENJAMINE.

Mais tu ne penses qu'à lui, que te faut-il, à toi?

JACINTHE.

A moi, rien. Oh! je n'ai pas les fièvres, moi, je n'ai pas perdu mon père en exil! Quoique tout de même, j'en ai eu ma part de malheurs, depuis le 19 décembre quatre-vingt-seize.

CABRY.

An quatre.

JACINTHE.

Oh! je m'en souviendrai du 19 décembre de cette année-là, (*La baronne, Thérèse, sont entrées; ces derniers mots les frappent.*)

LA BARONNE.

Le 19 décembre 1796?

BENJAMINE.

Que t'est-il arrivé ce jour-là?

JACINTHE.

C'est le jour où l'émigré nous a porté malheur; pas vrai, Cabry?

CABRY.

Oh! oui!

BENJAMINE.

L'émigré?

JACINTHE.

Oui, celui que le brigadier conduisait à Nantes, et qu'il avait fait monter dans ma charrette.

LA BARONNE, THÉRÈSE, BENJAMINE, *avec saisissement.*

Ah!

LA BARONNE, *s'approchant.*

Cet émigré avait monté dans votre charrette, mon enfant?

JACINTHE, *apercevant la baronne.*

Oui, madame! Ah! bonjour, madame. (*Autre révérence pour Thérèse, Cabry l'imite.*)

LA BARONNE.

On le conduisait à Nantes... Pourquoi?...

CABRY.

Pardine! pourquoi... un émigré pris les armes à la main... (*Il fait le geste de coucher en joue.*)

LA BARONNE, *douloureusement.*

Oh! le nom de ce malheureux...

JACINTHE.

Je ne sais pas... je sais que j'allais dans le chemin devant mon cheval... pauvre bête! c'est-à-dire le cheval à grand'mère, quand je vis le père Cabry donnant le bras à un grand bel homme qui avait du sang sur ses habits.

LA BARONNE.

Blessé! il était blessé?...

JACINTHE.

Fièrement... mais il souriait tout de même... Il s'appuyait de l'autre bras sur un vieux noiraud tout gris, une vilaine figure... Ils jasaient ensemble... Eh! la Jacinthe, que me dit le père Cabry en m'apercevant, prête-nous ta charrette, mon enfant, pour ce pauvre monsieur qui ne peut pas marcher!... Eh! oui... que je dis... j'ai rien à refuser à vous, père Cabry... comme aussi aux gens qui souffrent!... Bleu ou blanc, un homme est un homme, pas vrai, Cabry?...

CABRY, *buvant.*

Dame! oui.

LA BARONNE.

Ce vieillard... tu le connais?...

JACINTHE.

Le blessé l'a appelé par son nom plus de vingt fois... mais je retiens pas les noms... les figures, c'est autre chose.

THÉRÈSE.

Continue, continue.

CABRY, *buvant.*

Comme c'est adroit à elle! quand elle aura fini, je n'aurai plus soif!

JACINTHE.

Eh bien! les voilà tous trois dans ma charrette... il faisait petit jour... et frais, très-frais... Il y avait encore deux lieues avant Nantes... Ce qu'ils disaient entre eux était très-beau... je me suis endormie sous la paille... Tout à coup le cheval s'arrête... je me réveille, nous allions entrer dans la ville... Le blessé dit au vieux noiraud: Vous m'avez entendu, père... je ne sais plus, et vous aussi, brigadier... L'un de vous est soldat... l'autre est chrétien, jurez-moi de faire ce que je vous ai demandé... Oui-da, qu'ils répondirent... Bon! marchons à présent, fit le blessé, l'idée que ma femme et mes enfants seront heureux me rend toutes mes forces!... Quant à vous, mon ami, n'allez pas plus loin, ne vous compromettez pas, qu'il ajouta en embrassant le vieux,

adieu! adieu!... Le vieux gris ne se le fit pas dire deux fois, on apercevait de la troupe, et il disparut dans le faubourg... Alors le pauvre blessé descendit de ma charrette, et me regardant, avec des yeux tout doux, il m'embrassa aussi à deux bras... Chère enfant, qu'il dit, faut pourtant que je paye ta voiture!... Quand vous reviendrez, monsieur, répondis-je, moi, simple!... Oh! dit-il tout bas, je vais trop loin pour revenir sitôt, et je n'ai pas d'argent!... Mais j'y pense, prends ce médaillon, que j'avais confié au brigadier; tu en feras détacher la monture, que tu vendras, et tu le remettras ensuite au brigadier, pour qu'il le fasse parvenir à ma famille... Il ne savait pas, le cher homme, que le jour même ce pauvre Cabry serait dénoncé, jeté à bord d'un vaisseau en partance et envoyé en exil, où il est mort!

CABRY.

Hou!... (*Il pleure.*)

LA BARONNE, *chancelante.*

Dis-lui de continuer, Thérèse.

THÉRÈSE.

Alors?...

JACINTHE.

Alors, j'ouvris ma main et j'y trouvai un portrait avec des petits diamants autour... Une goutte de son sang avait glissé sous le verre et taché la peinture... Pour vendre les diamants, il eût fallu les enlever et risquer d'effacer la tache. Si quelque jour, me suis-je dit, je rencontre le vieux grisonnant, je lui remettrai ce portrait pour la famille! .. C'est bien à eux, ils l'ont payé assez cher!... Depuis ce temps-là, nous avons eu bien froid, bien faim, bien soif... mais nous n'avons pas vendu le portrait, pas vrai, Cabry?...

CABRY.

Il doit pourtant y en avoir pour de l'argent!

BENJAMINE, *avec émotion.*

Voyons!

JACINTHE, *tirant lentement de son fichu le portrait et regardant Benjamine.*

Oh!... (*Benjamine prend le portrait, le baise et le passe à sa mère, qui tombe en sanglotant sur le banc.*)

CABRY.

Ah!

JACINTHE, *lui montrant le désespoir des trois femmes.*

Tu ne comprends donc pas?...

THÉRÈSE.

Mon père! mon pauvre père!

CABRY.

Tu as fait là une belle chose!

JACINTHE.

Ah! mesdames, que je suis fâchée de vous avoir fait tant de chagrin!

BENJAMINE.

Toi! oh! merci, merci, au contraire.

LA BARONNE.

Il t'a embrassée, enfant, viens, viens. (*Elle l'embrasse.*) Tu ne nous quitteras plus, nous étions pauvres.... Mais tu viens de nous rapporter un trésor.

DUCROC, *entrant.*

Un trésor!...

THÉRÈSE, *montrant le médaillon.*

Venez, venez, monsieur Ducroc, tenez, regardez cela!

DUCROC.

Le portrait du baron!...

BENJAMINE, *montrant Jacinthe.*

Et cela!...

DUCROC, *apercevant Jacinthe.*

La petite Bretonne!

JACINTHE.

Le vieux gris!

LA BARONNE, *à Ducroc.*

Vous la reconnaissez bien, Ducroc?

DUCROC, *effaré.*

Oui, madame, oui... Que vient-elle faire ici!

LA BARONNE.

Et toi, tu reconnais ce digne homme?

JACINTHE.

Il n'a pas changé.... (*A Cabry.*) Il a enlaidi.

THÉRÈSE.

Et le fils du brigadier?...

DUCROC.

Ah!... le fils.... du....

CABRY.

Cabry fils.

LA BARONNE.

Qu'un lâche dénonciateur a fait orphelin!

DUCROC.

Pauvre garcon!... Il ne manquait plus que celui-là!

JACINTHE.

Vous nous aiderez à trouver le gueux qui a dénoncé le père Cabry, pas vrai, madame?... Cabry est raidement fort, allez, et puis s'il n'est pas le plus fort, il sera le plus traître, pas vrai, Cabry?...

CABRY, *grelottant.*

Oh! oui!.. quand je ne grelotterai plus... mais quand je grelotte, je tremble et je tape mal... mais j'ai encore mon coup de tête breton... dans le brechet là... c'est bien mauvais.

DUCROC.

Diable!

LA BARONNE.

Oh! mon précieux portrait... Mais je veux moi-même prendre soin de la chère enfant, ne la laisser manquer de rien... La voilà de la famille.

CABRY.

Et moi?...

JACINTHE.

Puisque j'en suis, tu en es.

LA BARONNE, *à ses filles.*

Votre bras, mes enfants!... viens, petite!

JACINTHE, *à Cabry.*

Viens!

DUCROC.

Oh! avant qu'il ne sache qui a dénoncé son père, je saurai, moi, ce qu'ils sont venus faire au château de Grantier.

SCÈNE VIII.

MORANDAL, LE NOTAIRE, *à la grille.*

MORANDAL.

L'avenue n'est pas mal, un peu triste, mais les choses tristes ne me déplaisent pas, cela change mes habitudes... Ah! voilà la grille, c'est gothique.

LE NOTAIRE.

Mon commandant, le château n'est pas jeune, mais vous le rajeunirez.

DUCROC.

Ah! mon Dieu!

MORANDAL.

Je ne suis pas fâché de visiter ma propriété avant de partir... Je ne la reverrai peut-être jamais, et au moins je l'aurai vue... Ma propriété... deux mots très-doux à prononcer. C'est dommage qu'ils coûtent cinquante mille francs chacun. Enfin, jusqu'à présent je ne me repens pas.

DUCROC.

Le nouveau propriétaire!

MORANDAL, *au Notaire.*

Dites-moi, il y a au cahier des charges une clause qui me taquine: pourquoi suis-je forcé de garder pendant mon absence, comme gérant de ce domaine, le nommé...

LE NOTAIRE.

Ducroc.

MORANDAL.

Oui! Ducroc! Qu'est-ce que ce Ducroc?

DUCROC, *s'approchant.*

Un homme, monsieur le commandant, auquel il est dû sur la vente une somme d'argent dont il abandonne l'intérêt, moyennant cette concession.

MORANDAL.

Ah! c'est vous qui êtes Ducroc?

DUCROC.

Pour vous servir!

MORANDAL

Pourquoi faites-vous cet abandon?

DUCROC.

Parce que j'aime le séjour de...

MORANDAL.

Très-bien, très-bien, cela ne me regarde pas, j'ai signé, vous êtes ici; je vais peut-être pour deux ans en Egypte: restez, restez ici, mon brave homme; quand vous me gênerez trop, je trouverai bien moyen de vous faire partir, allez!

DUCROC.

Monsieur le commandant me permettra-t-il d'entrer en fonctions, et de lui montrer tout d'abord, la propriété, le château?..

MORANDAL.

Soit. Visitons rapidement l'habitation... Je m'intéresse beaucoup moins aux pierres qu'aux arbres. Pour obtenir cent toises carrées de bâtiment, il faut trente jours; pour obtenir une toise de feuillage, il faut trente ans!... Dieu travaille moins vite qu'un maçon.

DUCROC.

Monsieur le commandant...

MORANDAL.

Quoi?

DUCROC.

C'est qu'au château, il y a encore du monde, et...

MORANDAL.

Ah! c'est juste, les anciens propriétaires...

DUCROC.

Les dames de Grantier.

MORANDAL.

Des dames!... C'est gênant!

DUCROC.

Du reste, ces dames n'ont droit qu'à vingt-quatre heures de séjour au château, après l'adjudication.

MORANDAL.

Oui ; mais moi, je n'ai droit qu'à douze heures de séjour en France avant l'appareillage de la flotte, et il y a huit heures de chemin d'ici à Toulon... au galop encore !

DUCROC.

Visitons toujours le parc, et, au retour, monsieur le notaire et monsieur le maire diront à ces dames...

MORANDAL.

Arrangez cela comme vous voudrez, pourvu que je puisse voir ma maison tranquillement... Allons, allons, ne flânons pas ! mon parc ! mon parc ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

BENJAMINE, THÉRÈSE.

BENJAMINE.

Qui sont ces messieurs?... Thérèse, viens donc voir. Connais-tu les personnes que Ducroc accompagne ?

THÉRÈSE.

Je vois un officier.

BENJAMINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND.

Commandant ! commandant ! Oh ! il est entré... oh ! malheur ! malheur !

BENJAMINE.

Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Ah ! mademoiselle, pardon, si je reviens... Où est-il ?

BENJAMINE.

Qui?...

RAYMOND.

Le commandant... Vous ne savez donc pas ?

THÉRÈSE.

Quel commandant ?

RAYMOND.

M. Morandal, le nouveau propriétaire.

THÉRÈSE.

Grantier est vendu ?...

BENJAMINE.

Tais-toi ! ma sœur...

RAYMOND.

J'ai appris au village l'adjudication, l'arrivée du commandant.

Je voulais le prier de ménager madame votre mère. J'ai bien couru... Je suis arrivé trop tard !

BENJAMINE.

Ma mère ne sait rien.

RAYMOND.

Le notaire est là.

THÉRÈSE.

C'est lui que nous venons de voir avec Ducroc.

BENJAMINE.

Comment faire pour cacher cette horrible nouvelle ?

RAYMOND.

Je cours auprès du commandant.

BENJAMINE.

Oh ! merci, monsieur... Par là, par là... Prenez la petite allée, elle abrége. (*Raymond sort.*) Ma sœur ! ma sœur ! du courage... Si ma mère allait venir ?...

THÉRÈSE.

Tu as raison... oui... La voilà !

SCENE XI.

LES MÊMES, LA BARONNE, *puis* LE NOTAIRE.

LA BARONNE.

Cette enfant est délicieuse dans son jargon et sa verve bretonne ; elle m'a fait rire malgré moi ; rire au milieu de mes larmes... Eh bien ! qu'y a-t-il ?...

BENJAMINE.

Rien !

THÉRÈSE.

Rien !

LA BARONNE.

Où allez-vous ?... Vous me repoussez ?...

BENJAMINE.

Non... Mais...

LA BARONNE.

Mais quoi ?...

THÉRÈSE.

Viens, ma mère ; viens !

BENJAMINE.

Rentrons.

LA BARONNE.

Mais il y a quelque chose...

THÉRÈSE.

Je t'assure...

BENJAMINE.

Les voilà qui viennent !

LA BARONNE.

Qui ?...

THÉRÈSE.

Ma mère, ceux qui ont acheté Grantier !

LA BARONNE.

Acheté Grantier !... Le château est vendu ?...

LE NOTAIRE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Et les délais qu'on m'avait promis ?... Quoi ! mes enfants, il faudrait quitter cette maison ?...

LE NOTAIRE.

Sous vingt-quatre heures, madame... (*Il lui tend l'acte de vente.*)

LA BARONNE.

Messieurs, c'est bien... Grantier a été vendu ; je ne suis plus chez moi. Je m'en irai, messieurs, je m'en irai. (*Avec larmes.*) Où irai-je, mes enfants ? la maison de votre mère est à un autre !... La maison où vous êtes nées, où votre père nous a embrassées pour la dernière fois... Pardon, messieurs; cela ne vous regarde pas... Il faut céder la place dans vingt-quatre heures !... Eh bien ! oui ; je vous réponds que dans vingt-quatre heures l'ancienne maîtresse du château de Grantier ne gênera plus personne.

BENJAMINE.

Ma mère !..

THÉRÈSE.

Ne dites pas cela.

SCENE XII.

LES MÊMES, RAYMOND, MORANDAL, DUCROC, *à l'écart.*

RAYMOND.

Vous voyez, mon commandant.

MORANDAL.

J'étrenne mal.

LA BARONNE, *au notaire.*

Monsieur, un mot, un seul ! J'ai toujours espéré de reposer après ma mort sous ces arbres que j'ai plantés ! Oh ! monsieur, est-ce qu'il n'y aura pas dans l'immense domaine un pauvre coin de terre pour la baronne de Grantier ? Monsieur, où est le nouveau maître, pour que je lui demande cette grâce, pour que je l'implore à mains jointes, oh ! mes enfants le béniront sur la terre, et je prierai Dieu pour lui dans le ciel. (*Elle s'évanouit.*)

AUBERTIN.

Hélas !

RAYMOND.

Oh !.. commandant !

THÉRÈSE, *à genoux.*

Mon Dieu ! un miracle pour sauver ma mère...

MORANDAL, *à Thérèse.*

Relevez-vous, mademoiselle, je crois que Dieu vous a entendue !

THÉRÈSE.

Monsieur !.. vous pourriez avoir pitié de nous !..

MORANDAL, *à Raymond.*

Eloigne ces messieurs !.. (*Le Notaire s'éloigne, on emporte dans le pavillon la Baronne, Benjamine la soutient, Thérèse veut la suivre. A Thérèse*) Mademoiselle, voulez-vous me permettre un seul mot ?..

THÉRÈSE.

Me voici, monsieur !

DUCROC, *en s'éloignant.*

Que va-t-il lui dire ?..

SCENE XIII.

THÉRÈSE, MORANDAL.

MORANDAL.

Vous aimez bien votre mère ?..

THÉRÈSE.

Elle n'a plus rien au monde que l'amour de ses enfants !

MORANDAL.

Raymond vient de me conter vos malheurs, et j'ai vu le chagrin que vous éprouviez de quitter cette maison.

THÉRÈSE.

Nous pleurerons, nous, mais notre mère mourra.

MORANDAL.

Si j'avais su cela, je vous jure bien, mademoiselle, que je n'aurais pas acheté. C'est si facile de ne pas acheter une maison de cent mille francs.

THÉRÈSE.

Monsieur, le malheur des uns est la joie des autres ! Nous ne pouvons vous en vouloir, vous ne nous connaissiez pas.

MORANDAL.

Mais à présent je vous connais ; et moi, me connaissez-vous ?..

THÉRÈSE.

Un brave officier, dit-on.

MORANDAL.

Un officier républicain... et vous êtes royalistes ?

THÉRÈSE.

La fille d'un soldat estime les braves gens de tous les partis.

MORANDAL.

Merci, mademoiselle. Il s'agit donc d'empêcher la mort de votre mère.

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur !

MORANDAL.

J'ai trouvé une idée !

THÉRÈSE.

Vous !

MORANDAL.

Je pars pour l'Egypte et Dieu sait quand je reviendrai ; il n'y a que lui qui sache quand reviendra le soldat qui part, lui, le Dieu des armées !... Je crois en Dieu, mademoiselle, et j'y pense souvent. Eh bien, pendant mon absence, pourquoi votre mère et vous, ne demeurez-vous pas au château ?..

THÉRÈSE.

Chez vous, monsieur, oh !

MORANDAL.

Pourquoi pas ?

THÉRÈSE.

Ne vous fâchez pas, monsieur, nous sommes un peu fières; c'est un défaut qui ne devrait pas survivre à la fortune.

MORANDAL.

Moi, si j'avais encore ma mère, et qu'on m'offrît pour elle ce que je vous offre de si bon cœur pour la vôtre, j'accepterais !.. Je sais bien... vous êtes une fille de noblesse, et moi, enfant du peuple, je n'ai pas le droit d'être fier comme vous.

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur, pardonnez-moi, si j'ai été assez malheureuse pour vous offenser ! si vous saviez comme c'est loin de mon intention ! mais, comprenez, ma mère est habituée à disposer de tout ici. On ne dispose plus du bien d'un autre, et puis, vous reviendrez; Dieu protége les hommes loyaux et braves, vous reviendrez, c'est mon vœu sincère, et il faudra toujours que ma mère s'éloigne ; elle se sera accoutumée, direz-vous, à l'idée de partir ! non, cette idée seule l'aura tuée avant votre retour.

MORANDAL.

Diable ! diable !... tout ce que vous dites là est juste et vrai ; Raymond ne m'avait pas trompé, vous êtes aussi raisonnable que belle.

THÉRÈSE.

Ainsi, monsieur, merci de tout mon cœur pour vos offres généreuses... merci ! Nous sommes vos obligées, monsieur le commandant, et dans certaines âmes, quand la reconnaissance a fleuri, elle ne meurt jamais ! (*Elle s'incline et part.*)

MORANDAL.

Pourquoi ai-je acheté cette maison?... je n'en avais pas besoin, moi!

THÉRÈSE, *se retournant.*

Une autre que vous l'eût achetée... un autre moins bon qui ne nous eût pas traitées comme vous venez de le faire.

MORANDAL.

Oui, mais j'aurais encore mes cent mille francs.

THÉRÈSE.

Grantier les vaut bien, ne les regrettez pas!

MORANDAL.

Je les regrette, parce que si je les avais, je vous les donnerais!

THÉRÈSE, *revenant.*

Vous!

MORANDAL.

Parbleu!... est-ce qu'on a besoin de cent mille francs pour aller faire la chasse aux Egyptiens?... Dans un sac de soldat ça pèse un peu pour courir.

THÉRÈSE.

Oh! monsieur, vous êtes le plus généreux des hommes!

MORANDAL.

Bah! voyez comme cela s'arrangeait! Je plaçais mon argent sur ce château, vous me serviez une petite rente dans les bonnes années, et ça me faisait des relations avec d'honnêtes gens... des relations... ah! mon Dieu!

THÉRÈSE.

Quoi donc?

MORANDAL.

Une autre idée!... il paraît que c'est le jour... oui, mais celle-là est tellement... égyptienne... Est-ce que le soleil de là-bas prend des arrhes sur ma cervelle?...

THÉRÈSE.

Comme il me regarde!

MORANDAL, *rêvant.*

Oh!...

THÉRÈSE.

A quoi songe-t-il?...

MORANDAL, *à lui-même.*

Ah!... il faut voir... j'ai encore deux heures... Allons!... (*s'approchant.*) mademoiselle!

THÉRÈSE.

Monsieur!

MORANDAL.

Voulez-vous me prêter un moment votre main?...

THÉRÈSE.

Ma main?...

MORANDAL.

Une main charmante! une main d'honnête femme, mademoiselle...

THÉRÈSE.

Oui, monsieur!

MORANDAL.

Est-elle à vous?...

THÉRÈSE.

Monsieur!...

MORANDAL.

C'est que, si elle était à vous, je vous la demanderais; vous ne répondez pas?

THÉRÈSE.

Oh!...

MORANDAL.

Vous n'êtes pas libre?...

THÉRÈSE, *vivement.*

Si, monsieur, si, mais...

MORANDAL.

Eh bien! je n'ai pas de famille, vous me donnerez la vôtre... Dans quelques heures, je m'éloigne d'ici pour n'y jamais revenir peut-être, et si je suis tué, vous pourrez vous dire que vous avez fait le bonheur de votre mère pour toujours, et celui d'un honnête homme pour une heure; c'est moi qui gagne le plus à ce marché, je le sais bien; mais, croyez-moi, je vaux bien cela.

THÉRÈSE.

Marcellin! Marcellin! pourquoi m'as-tu oubliée?...

MORANDAL.

Vous hésitez?...

THÉRÈSE.

Non, monsieur; mais cette proposition si brusque, ce délai si court, tant de difficultés!...

MORANDAL.

Eh! mademoiselle, dites oui seulement, et vous verrez! — Il s'est fait des choses plus difficiles que cela, et en moins de temps. Quand nous avons passé le pont d'Arcole avec Bonaparte, nous n'avons mis qu'un quart d'heure, et nous n'avions pas le consentement des Autrichiens! (*A Benjamine et Raymond qui entrent*). N'est-ce pas, mademoiselle?...

THÉRÈSE.

Monsieur, je ne vous serai pas inférieure en confiance, en

loyauté, merci pour l'honneur que vous voulez bien me faire!

BENJAMINE.

Tu acceptes, ma sœur?

THÉRÈSE.

Oui!

BENJAMINE.

Mais... ton cœur?...

THÉRÈSE.

Mon cœur n'a pas le droit d'hésiter, quand il s'agit de sauver ma mère... Voici ma main, monsieur!

MORANDAL.

Voici la mienne!

SCNE XIV.

LES MÊMES, BENJAMINE, RAYMOND, DUCROC, LA BARONNE, AUBERTIN.

DUCROC.

Il l'épouse!

BENJAMINE.

Et nous restons ici!

LA BARONNE.

Il serait vrai?..

MORANDAL.

J'ai demandé à mademoiselle de Grantier qu'elle voulût bien me permettre de vous nommer ma mère.

LA BARONNE, *à Thérèse.*

Mon enfant!... c'est pour moi!...

THÉRÈSE.

Vous allez être heureuse, je n'ai plus rien à désirer.

MORANDAL.

Eh bien! employons précieusement le temps qui me reste... divisons-le par étapes!... Le notaire est là... il dressera le contrat, ce sera vite fait... J'espère que vous n'avez rien!... ni moi non plus, puisque Grantier appartient à votre mère... Nous allons monter dans la carriole qui m'a amené ici, et qui attend au bout de l'avenue, elle nous conduira en dix minutes chez le maire de l'endroit, un vieil ami à moi, où j'ai descendu ce matin et qui expédiera le mariage militairement, au pas de charge... vu les circonstances... J'ai mon témoin, vous avez le vôtre ; il y a bien un bon prêtre, aux environs, pour nous bénir!... Voilà une heure assez bien employée, je crois... chez le maire, nous trouvons le dîner, qui m'attendait garçon, et que j'offrirai à ma femme, pour qu'il soit dit que nous avons partagé le pain et le sel... Un quart d'heure pour bien savourer ce repas de noces; alors, je me lève de table, j'embrasse notre bonne mère, je demande à ma femme la permission de l'embrasser aussi, et à cheval jusqu'à Toulon, où m'attend le général en chef... Quand

vous reviendrez ici, je serai loin, mais j'aurai la consolation de savoir que j'y ai laissé une madame Morandal!... Votre bras, madame la baronne, sans quoi je serais en retard, et mon ami Bonaparte est capable de ne pas m'attendre. (*Les domestiques ont apporté les mantes et les chapeaux.*)

THÉRÈSE, *avec effort.*

Allons, ma mère!... (*Au docteur.*) Votre bras, mon vieil ami! (*Elle sort avec le docteur.*)

MORANDAL.

Allons, Raymond, le bras à ma belle-sœur!

RAYMOND, *à Benjamine.*

Vous entendez, mademoiselle?

BENJAMINE.

Oui, monsieur, j'entends! (*Ils passent devant.*)

MORANDAL.

Une maison que j'achète sans la voir, une femme que j'épouse sans la connaître... si on dit que je suis tracassier en affaires... Allons, allons, votre bras, chère belle-mère. (*Il sort avec la baronne.*)

DUCROC.

Les voilà déjà loin. (*Aux domestiques.*) Allons, rangez ici vous autres... et commencez à fermer... la nuit vient... Est-ce que l'enfer s'en mêle! ce mariage qui les fait rester ici... et cette petite fille qui arrive, quand, après m'être débarrassé du gendarme, je croyais avoir le secret à moi seul... Oh! là surtout est le danger! La Bretonne sait quelque chose; et puisqu'elle n'a rien revélé à la famille, c'est qu'elle vient ici dans le même but que moi... Pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt?... C'est qu'elle voulait avoir le fils du gendarme avec elle!... beau renfort!... J'aurais bien du malheur si je n'ai pas bon marché de ces deux enfants... La voilà!...

SCENE XV.

JACINTHE, DUCROC.

JACINTHE.

Bonne maison... braves gens... puisqu'ils ont envie de me garder avec Cabry, je ne me ferai pas prier. Ah ça! qu'est-ce qu'il me veut donc, ce vieux gris?... toujours derrière mes talons, avec ses petits signes et son sourire faux!... (*Apercevant Ducroc qui l'épie.*) Le v'là encore... qu'est-ce que cela veut dire? (*Elle gratte avec une baguette dans une caisse.*)

DUCROC.

Que gratte-t-elle là?... A peine arrivée, la voilà déjà qui cherche!... Eh bien, chère enfant, avons-nous bien déjeuné?

JACINTHE.

V'là cinq fois que vous me le demandez, et je n'ai déjeuné qu'une.

DUCROC.

A-t-elle de l'esprit!... Dis-moi, Jacinthe, comment se fait-il que tu aies trouvé la maison?

JACINTHE.

La maison?

DUCROC.

Oui.

JACINTHE.

Peuh!...

DUCROC.

Quel minois éveillé!... Tu ne dors pas, hein, aujourd'hui? Ce n'est pas comme le jour de la charrette, où tu dormais si bien, là... sur la paille.

JACINTHE.

Oui.

DUCROC.

Dormais-tu?

JACINTHE.

Dame! puisque vous venez de le dire.

DUCROC.

Tu ne dormais pas!

JACINTHE.

Ah çà! qu'est-ce que ça vous fait?

DUCROC.

Elle faisait semblant de dormir; et elle a tout entendu.

JACINTHE.

A-t-il des mauvais yeux!...

DUCROC.

Mais... tu ne savais pas me trouver ici, hein?... cela te contrarie de me voir?

JACINTHE.

J'avoue que j'aimerais mieux autre chose.

DUCROC.

Tu aurais eu tout, à toi seule!... n'est-ce pas?... je te gêne!

JACINTHE, *à part.*

Qu'est-ce que j'aurais eu à moi seule?... (*Haut.*) Il y a donc quelque chose à avoir?...

DUCROC.

Fais l'innocente, petite ambitieuse!

JACINTHE, *à part.*

Ah! mais décidément, faut qu'il me dise ce qu'il a dans sa vieille tête... (*Haut.*) Je ne vous comprends pas, moi.

DUCROC.

Eh bien, je vais me faire comprendre.

JACINTHE.

A la bonne heure !... j'aime mieux cela!

DUCROC.

Le baron de Grantier t'a parlé après mon départ... il t'a parlé, puisqu'il t'a remis ce médaillon. Nie un peu qu'il t'ait parlé ?

JACINTHE.

Je ne dis pas non.

DUCROC.

Je sais bien ce qu'il t'a dit, va !

JACINTHE.

Si vous le savez, il ne faut pas me le demander. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il pourrait bien m'avoir dit...

DUCROC.

Mais c'est comme si tu ne savais rien; je suis là !

JACINTHE, *à part.*

Oh! mais il faut que tu parles, vieux gris! et tu parleras !

DUCROC.

Essaie de faire un pas, une démarche... tu trouveras partout.

JACINTHE.

Ça sera agréable.

DUCROC.

Ce que je te demande tu veux me le faire acheter ?

JACINTHE.

Ma foi oui, le plus cher possible.

DUCROC.

Eh bien, je chercherai la cachette tout seul.

JACINTHE, *à part.*

Une cachette! (*Haut.*) Bon ! alors nous jouerons à colin-maillard !... cherche !

DUCROC.

Jacinthe !...

JACINTHE.

Et toutes les fois que vous ne trouverez pas, je crierai : casse-cou !... (*A part.*) Une cachette!

DUCROC.

Est-elle rusée, la scélérate!

JACINTHE, *s'en allant.*

Ma foi, je ne sais encore rien ; mais je l'ai joliment tourmenté. (*Haut.*) Je m'en vas, voilà le moment de me suivre.

DUCROC.

Oh! la petite malheureuse! elle a le diable pour parrain ! (*Il la suit.*)

JACINTHE.

Bon, j'ai un chien; mais je ne peux pas l'appeler Fidèle! (*Elle sort suivie de Ducroc. La nuit est venue par degrés.*)

SCENE XVI.

BENJAMINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant précipitamment.*

Ma sœur! oh! ma sœur!

BENJAMINE.

Calme-toi!

THÉRÈSE.

Benjamine, je brûle!

BENJAMINE.

Au sortir de la chapelle tu avais déjà la fièvre... c'est bien naturel, après tant d'émotions.

THÉRÈSE.

Tandis que notre mère montait lentement la côte au bras du docteur, est-ce que tu n'as pas vu, sur la route, cet homme à pied... se traînant à peine; notre voiture a passé si près, que j'ai aperçu son visage pâle!...

BENJAMINE.

Chimères!... repose ton esprit et tes sens... va, chère sœur, tu es bien madame Morandal; accoutume-toi à cette idée, qui n'a rien d'effrayant après tout, car ton mari est un excellent cœur! et si tu ne peux encore l'aimer, peut-être y viendras-tu plus tard.

THÉRÈSE.

Mon mari!... ce mot ne me blessait pas tout à l'heure, il me déchire à présent!... mais qui donc avons-nous vu sur le chemin?... cet uniforme!...

BENJAMINE.

Personne!... une ombre, un fantôme de ton imagination; d'ailleurs, quoi d'étonnant, ne voit-on pas tous les jours des militaires sur les routes?...

LA VOIX DE MARCELLIN.

Benjamine!...

THÉRÈSE.

Entends-tu?

BENJAMINE.

Ah!...

LA VOIX DE MARCELLIN.

Thérèse!... Thérèse!...

THÉRÈSE.

Vois-tu, malheureuse!...

SCENE XVII.

Les Mêmes, MARCELLIN, *s'appuyant à la grille.*

MARCELLIN.

Enfin, m'y voici. Grantier, Grantier, salut!... je croyais bien ne plus te revoir... *(Il baise la grille de la maison.)* Il m'avait semblé les reconnaître toutes deux!... mais non...

THÉRÈSE.

C'est lui!...

BENJAMINE, *à Thérèse.*

Va-t'en!

THÉRÈSE.

Oui... oui... *(Elle fait un pas et s'appuie à un arbre qui la cache.)*

BENJAMINE, *s'avançant.*

Qui êtes-vous?

MARCELLIN.

Benjamine! ah! je ne m'étais pas trompée, Benjamine, ma sœur chérie, c'est moi!

BENJAMINE.

Que voulez-vous?

MARCELLLIN.

Ce que je veux, mais... comme vous me parlez! Ah! je comprends, je n'ai pas donné de mes nouvelles... vous ne savez rien encore, et vous croyez tous qu'il y a de ma faute... Non, Benjamine, non!

BENJAMINE.

Ce n'est pas ce qu'on dit en France.

MARCELLIN.

Qu'a-t-on dit?

BENJAMINE.

Que vous aviez... déserté, monsieur!

MARCELLIN.

Moi! j'ai gagné, vous le savez, l'épaulette de capitaine à la bataille de Denia. Regardez, Benjamine, voilà celle de lieutenant-colonel que le général Moncey m'a envoyée, il y a huit jours, quand j'ai touché la terre de France. Ce n'est pas ainsi, je crois, qu'on paye la trahison dans une armée française!... Allons, allons, personne n'a pu croire au château de Grantier que Marcellin Dumesnil fût un lâche!

THÉRÈSE.

Je ne l'ai jamais cru, moi!

BENJAMINE.

Qu'êtes-vous devenu alors?

MARCELLIN.

Tombé dans une embuscade, un jour que je chassais sur la

montagne et blessé d'un coup de lance à la poitrine, j'ai été enlevé mourant, par des guérillas, et jeté dans les prisons de Burgos, dans les prisons de l'inquisition, Benjamine, où, pendant vingt mois, comme vous le lirez sur mes états de service, malgré ma blessure, malgré la faim, malgré la soif, malgré toutes les tortures que ces lâches m'ont fait subir, j'ai vécu, Benjamine, parce que j'avais là, à cette grille, tenez, promis à quelqu'un de vivre et de revenir.

THÉRÈSE.

Oh!...

MARCELLIN.

Tout le monde ici se porte bien?... Où est Thérèse? (*Il veut s'avancer.*)

BENJAMINE.

Monsieur!... (*Elle le repousse.*)

MARCELLIN, *avec un cri.*

Ah!...

BENJAMINE.

Qu'avez-vous?

MARCELLIN.

C'est que vous avez heurté ma poitrine, et que je souffre encore... Savez-vous qu'hier je suis tombé sur la route, à quatre lieues d'ici! Savez-vous que la mer m'a brisé, que je ne puis me tenir à cheval, que les cahots de la voiture me tuent, et que je suis venu de Marseille ici, à pied, Benjamine, me traînant, luttant contre chaque aspérité de chemin... comptant chacun de mes pas, pour n'en pas faire un de moins aujourd'hui qu'hier? Savez-vous que souvent j'ai senti ma blessure se rouvrir, le sang glisser brûlant sur ma poitrine, et que, tout en marchant pour ne pas perdre une minute, je comprimais ma blessure avec ma main crispée : — Vous mourrez! me disaient les médecins. — Pas avant d'arriver à Grantier! répondais-je, peut-être en arrivant : Eh bien! soit! j'aurai revu Thérèse; je veux bien mourir, pourvu que ce soit à ses pieds.

THÉRÈSE.

Il m'aime encore! ô mon Dieu!... (*Elle sanglote.*)

MARCELLIN, *l'apercevant.*

C'est elle... c'est elle!... Thérèse, mon amour! (*Voyant qu'elle recule.*) Vous aussi vous m'évitez! Thérèse, vous détournez la tête... Dites-lui donc, Benjamine, qu'elle est ma fiancée; dites-lui que j'ai sacrifié ma vie pour avoir d'elle un sourire... Eh bien! vous ne répondez pas!... vous pleurez!... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous contre moi?...

BENJAMINE.

Par pitié, retirez-vous!...

THÉRÈSE, *fuyant vers la maison.*

Adieu! adieu!

JACINTHE, *l'arrêtant sur la porte.*

Ah! c'est moi la première, au château, qui vous aurai appelée madame!

THÉRÈSE.

Oh!

MARCELLIN.

Madame! vous êtes... mariée?

BENJAMINE.

Pardonnez-lui... si vous saviez!...

MARCELLIN.

Mariée! ... Thérèse!... ah! c'est bien lâche!... Merci, mon Dieu! je vais mourir!... (*Il tombe; Benjamine se précipite sur lui.*)

THÉRÈSE.

Et moi, est-ce que je puis vivre! moi qui l'aime toujours!

ACTE II.

L'ancien cabinet du baron de Grantier. — A droite dans le pan coupé, porte sur un escalier : porte de la chambre à coucher de Thérèse et de Benjamine, au premier plan. — Porte secrète dans le pan coupé de gauche. — Paravent, table, chaises.

SCENE I.

LA BARONNE, *assise près du docteur* AUBERTIN; THÉRÈSE, *couchée sur un canapé*; BENJAMINE, *près d'elle*; DUCROC, *un journal à la main*; RAYMOND, JACINTHE.

LA BARONNE, *lisant un journal.*

Ces journaux ne disent absolument rien!... Suisse — combat de Zurich... Le général Masséna! — Les Autrichiens ont laissé cent cinquante pièces de canon, huit mille hommes et trois drapeaux sur le champ de bataille... Hollande, une bataille a été gagnée à Berghen par le général Brune sur les Anglais, commandés par le duc d'Yorck... vingt pièces de canon, deux mille hommes tués... Armée du Nord... le général Ménard bat quinze mille Russes, prend huit drapeaux, des canons!.. Toujours la même chose, c'est assommant! n'est-ce pas, Benjamine?...

BENJAMINE.

Mais non, ma mère.

JACINTHE.

Et sur Cabry, il n'y a rien de nouveau, madame!.. Il n'est pas encore sur les papiers publics?..

RAYMOND.

Attends donc, Jacinthe, Cabry ne fait que de partir avec la réquisition, il en est encore à l'exercice, et n'a pas même rejoint les bataillons de guerre.

JACINTHE.

Oh ! je voudrais bien qu'il les eût déjà rejoints.

DUCROC, *à part.*

Et moi aussi.

RAYMOND.

Pourquoi cela ?

JACINTHE.

Parce que j'aurais plus de chances de le voir revenir ici. (*Elle sort.*)

DUCROC.

Et moi plus de chances de le voir rester là-bas... (*Il fait un mouvement pour sortir aussi. Raymond lui tend un journal, il se rassied.*)

LA BARONNE.

Et rien sur l'Orient, la seule chose qui nous intéresse ; pas un mot de l'Égypte ! Il est vrai que c'est loin !... Par où va-t-on là, docteur ?

AUBERTIN.

Madame, par la Méditerranée, tout bonnement.

LA BARONNE.

C'est étonnant que nous n'ayons pas de lettre de Morandal, je ne suis pas inquiète ; mais enfin nous en recevons une tous les deux mois. Voyons, nous en avons reçu, combien déjà, monsieur Raymond ?

RAYMOND.

Sept, madame !

LA BARONNE.

C'est cela ! il y a seize mois que Morandal est parti !... et deux au moins qu'il n'a pas donné de ses nouvelles.

DUCROC.

Si vous n'avez pas de nouvelles d'Égypte, j'en trouve ici de l'armée du Rhin... Hum ! hum ! (*Thérèse qui n'avait pas cessé de rêver, lève la tête tout à coup, Benjamine la regarde.*)

BENJAMINE.

Allons donc, monsieur Ducroc !

RAYMOND.

Vous nous faites languir !... Vous savez bien que monsieur le colonel Dumesnil, un ami de ces dames, est en ce moment à l'armée du Rhin.

DUCROC, *lisant lentement.*

Une affaire meurtrière. Huit mille hommes hors de combat ;

nous avons quelques pertes à regretter ! Le colonel Dumesnil....

THÉRÈSE, *à part.*

Ah !

BENJAMINE.

Tais-toi !

RAYMOND.

Benjamine a tressailli !

LA BARONNE.

Eh ! quoi, mon Dieu ! est-ce qu'il lui serait arrivé malheur ?

DUCROC, *lentement.*

Le colonel Dumesnil, à la tête de la 25e demi-brigade, s'est couvert de gloire. (*Thérèse, après avoir passé par tous les degrés de l'anxiété, retombe dans la torpeur.*)

LA BARONNE.

Vous m'avez fait trembler, Ducroc ; mon Dieu que vous lisez mal. Ce pauvre Dumesnil, je l'ai cru mort. Je ne vous pardonnerai jamais la peur que vous m'avez faite.... Un si charmant garçon !... à qui nous avons sauvé la vie ; car sans nous c'était fini. N'est-ce pas, docteur ?...

AUBERTIN.

Assurément, madame !

LA BARONNE.

Avons-nous eu du mal à fermer cette blessure-là !... combien de temps cela a-t-il duré ?... Je gage que vous n'avez pas eu souvent de cures aussi difficiles... Voyons, on l'a relevé à la grille le 19 mai... il est resté ici... (*Elle compte sur ses doigts.*) Juin, juillet... cinq mois... avant de retourner à l'armée ; n'est-ce pas, Thérèse ? (*Thérèse se tait.*)

BENJAMINE.

Oui, ma mère.

RAYMOND.

Six mois, madame !

LA BARONNE.

Ah ! nous l'avons bien soigné ; s'il nous oublie jamais, il sera bien ingrat, ce beau colonel !

DUCROC.

Soyez tranquille, madame, il ne vous oubliera pas !

BENJAMINE.

Pourquoi, monsieur Ducroc ?...

DUCROC.

Mais, mademoiselle, parce que monsieur Dumesnil n'est pas un ingrat. (*Il se remet à lire.*)

BENJAMINE, *à Thérèse.*

Jamais il ne manque l'occasion d'une méchanceté... Es-tu bien sûre qu'il ne sait rien ?

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu! qu'il sache....

RAYMOND, *à part.*

Thérèse lui reproche de s'être troublée au nom du colonel.

LA BARONNE, *bas au docteur.*

Docteur, ne faites pas semblant, regardez Thérèse... elle n'a rien pris à dîner... Cette enfant-là est malade, a été malade, ou va l'être.

LE DOCTEUR.

Mais non, madame!

LA BARONNE.

Si.... depuis ce voyage qu'elle a fait avec sa sœur aux bains de Fréjus, il y a deux mois, je ne la trouve plus la même.

LE DOCTEUR.

Je vous assure que je ne vois rien d'extraordinaire...

LA BARONNE.

Elle s'ennuie peut-être de son mari?

LE DOCTEUR.

Peut-être!

LA BARONNE.

Si nous allions promener un peu avant la nuit, veux-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Comme vous voudrez, ma mère!

LA BARONNE.

Eh bien! allons, cela nous changera les idées.

DUCROC.

Et moi, je verrai ce que fait Jacinthe.

SCENE II.

LES MÊMES, JACINTHE.

JACINTHE.

Une lettre d'Égypte!

RAYMOND.

Quel bonheur!

LA BARONNE.

Ah!... ce cher Morandal.

DUCROC.

Il revient, j'espère!

THÉRÈSE, *épouvantée.*

Il revient!

AUBERTIN, *à part.*

Quel effroi! décidément je ne me trompe pas!

LA BARONNE, *examinant la lettre.*

Son écriture!... elle n'est pas tremblée... la lettre est longue... il se porte bien, Dieu merci! J'etais bien inquiète pour monsieur

Dumesnil, tout à l'heure, mais pour Morandal, le cœur me bat... Ah! c'est qu'il est mon fils, lui; et je donnerais ma vie pour conserver la sienne! (*Lisant.*) « 25 juillet 1799. Ma chère mère, ma chère femme, ma chère sœur! » Il a un cœur d'or! « Nous venons de gagner une grande bataille à Aboukir, deux cents drapeaux! les bagages, quarante pièces de canon, le pacha de Natolie, sont tombés en notre pouvoir... » C'est comme dans le journal. « Je dis, nous, parce que le général Bonaparte prétend que j'en ai fait ma part! » Oh! brave...

RAYMOND.

Comme César!

DUCROC.

Comme le colonel Dumesnil!

AUBERTIN.

Laissez-nous entendre, monsieur Ducroc!

LA BARONNE.

Oui!... laissez-nous entendre... vous êtes insupportable!... (*Lisant.*) « Que j'ai fait ma part! Je vous écris du champ de bataille, et mon ami Bonaparte m'autorise à envoyer la lettre, par son courrier... La victoire est glorieuse, mais ne nous donne pas de grands résultats, et je crois bien que nous sommes pour longtemps encore en ce pays! »

DUCROC.

Tiens! c'est dommage!

LA BARONNE.

Tant pis! tant pis! (*Thérèse et Benjamine se serrent la main.*)

LA BARONNE, *lisant.*

« Avez-vous eu des nouvelles de ce brave Dumesnil, il m'a écrit une lettre, au Caire, pour me remercier de l'hospitalité si cordiale, et des soins que vous lui avez donnés à Grantier. J'ai trouvé son style un peu froid, mais on me dit qu'il est d'un caractère réservé... nous ferons un jour plus ample connaissance... Bonaparte fait de lui le plus grand cas, et compte le prendre sous ses ordres à son retour en Europe. »

DUCROC.

Ah! M. Dumesnil est colonel, lui... il fait son chemin, et monsieur Morandal est resté commandant... C'est peut-être que le général Bonaparte ne veut pas avoir l'air de protéger ses amis!

LA BARONNE, *lisant.*

« Quand vous m'écrirez... adressez la lettre au colonel Morandal... c'est mon grade depuis deux heures. »

DUCROC.

Ah! ah!

JACINTHE.

Attrape!

RAYMOND.

Colonel! mon Dieu! vive le général Bonaparte!

LA BARONNE.

Colonel!... bien! bien!... (*A Thérèse*) Madame la colonelle, recevez mon compliment. (*Tous viennent féliciter Thérèse.*)

AUBERTIN.

Voilà un grade bien gagné.

BENJAMINE.

Oh! oui.

RAYMOND, *à Thérèse.*

Oh! oui, n'est-ce pas, madame?

THÉRÈSE.

Ce noble cœur ne sera jamais assez récompensé!

JACINTHE, *à Ducroc.*

Fait-on des colonels dans votre régiment, monsieur Ducroc?

DUCROC.

Non, mais on en fait dans le régiment de Cabry. Pourquoi ne l'est-il pas encore, ce petit Bayard?

JACINTHE.

Monsieur Ducroc, Cabry n'est encore que conscrit, mais, patience! il cultivera la graine d'épinards tout comme un autre... et je vous réponds, dans tous les cas, qu'il ne désertera pas son régiment... — Empoche!

DUCROC.

Petite vipère!

JACINTHE.

Vieux serpent! (*Elle sort. Ducroc sort après elle.*)

RAYMOND.

Morandal dit-il un mot pour moi?

LA BARONNE.

Justement. (*Lisant.*) « Mille amitiés à Raymond, et dites-lui qu'il est bien coupable ou bien niais... »

RAYMOND.

Niais!

LA BARONNE *continue à lire.*

« De n'avoir pas su, en quatorze mois, décider Benjamine à me donner un beau-frère... »

RAYMOND, *tristement.*

Ah! ce n'est pas à moi qu'il faut reprocher cela. Si, au lieu d'aller deux mois à Fréjus, seule avec madame Morandal, mademoiselle Benjamine avait voulu...

BENJAMINE.

Rester malade ici... égoïste!

RAYMOND.

Non... mais m'emmener pour vous soigner. J'ai perdu deux

mois, pendant lesquels vous avez désappris de m'aimer... Oh! qu'avez-vous été faire à Fréjus?

BENJAMINE, *vivement.*

Plaît-il?

RAYMOND.

Pardon!...

THÉRÈSE, *vivement.*

Et la lettre est finie?

LA BARONNE.

Oh! non pas! « Dites à ma chère petite femme que je l'aime tous les jours de plus en plus, et qu'au lieu d'un mari qu'elle a quitté à Grantier, c'est un amoureux bien affamé de bonheur, bien jaloux, qui lui reviendra. Je n'en demande pas autant à Thérèse; hélas! je sais bien que c'est impossible. Mais du moins qu'elle m'aime autant que sa famille, et plus que tout le reste... autrement j'en deviendrais fou... » Il n'y a pas de danger! Qui donc mériterait mieux que lui d'être aimé?

THÉRÈSE, *avec angoisse.*

Benjamine! Benjamine!

LA BARONNE.

Mon Dieu! qu'il me tarde de le voir ici, pour que sa sœur, sa femme, sa mère, lui apprennent ce que c'est que le bonheur! Nous lui devons tout, et, pour ne pas le rendre heureux, il faudrait que nous fussions des monstres!

THÉRÈSE, *défaillante.*

Benjamine, ton flacon!

LA BARONNE.

Allons promener, mes enfants.

LE DOCTEUR, *à Thérèse.*

Restez, madame.

THÉRÈSE, *au docteur.*

Moi?

LA BARONNE.

Eh bien! vient-on?

LE DOCTEUR, *à la Baronne.*

Madame Morandal craint la fraîcheur du soir... Elle est nerveuse aujourd'hui.

LA BARONNE.

Pauvre petite! (*Au docteur, à part.*) Voyez donc ce qu'elle a, docteur... Viens, Benjamine. (*Benjamine regarde Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Va!

RAYMOND.

J'y vais aussi, alors.

LA BARONNE.

Eh bien, votre bras, Raymond.

RAYMOND, *à part.*

Moi qui voulais tant lui parler de ce voyage, de ce colonel... (*A la baronne.*) De tout mon cœur. Me voici, madame.

SCENE III.

THÉRÈSE, AUBERTIN, *puis* BENJAMINE.

THÉRÈSE.

Pourquoi m'avez-vous fait rester ici, docteur ?

AUBERTIN.

Vous allez le savoir... Personne n'écoute ?

THÉRÈSE.

Non... Que va-t-il dire ?

AUBERTIN.

Thérèse, avez-vous eu un meilleur ami que moi depuis votre naissance ? Combien de fois vous ai-je sauvés, vous, votre sœur, votre mère... et votre pauvre père, hélas... combien de fois !

THÉRÈSE.

Oh ! vous avez été l'ange protecteur de cette maison...

AUBERTIN.

Eh bien, Thérèse, depuis un an vous souffrez, et vous ne me le dites pas !

THÉRÈSE.

Je vous assure...

AUBERTIN.

On ne trompe pas son médecin et son ami !

THÉRÈSE.

Cher docteur, vous vous alarmez sans raison, jamais je ne me suis trouvée mieux portante.

AUBERTIN.

Puisque vous ne voulez pas me dire comment vous êtes, dites-moi du moins, comment se porte votre enfant ?

THÉRÈSE.

Il sait tout !

AUBERTIN.

Regardez ce visage pâle, et convenez qu'à moins d'être aveugle comme une mère, il est impossible de n'y point lire votre secret.

THÉRÈSE.

Mon ami !

AUBERTIN.

Malheureuse Thérèse ! croyez-vous m'avoir abusé un seul moment ?.. N'ai-je pas vu votre douleur après le départ de Marcellin, n'ai-je pas compris le motif de cet étrange voyage à Fréjus, où vous êtes restée si longtemps, contre toute raison ! Hélas! votre vieil ami suivait pas à pas toute cette agonie, et ne pouvait vous aider, ne voulant pas vous trahir.

THÉRÈSE.

Comment !

AUBERTIN.

J'ai songé un moment à partir derrière vous pour Fréjus, mais que dire à votre mère ?... Que vous étiez malade et que je craignais pour vous ?... Elle m'eût accompagné, elle eût tout appris.

THÉRÈSE.

Oh !

AUBERTIN.

Maintenant le malheur est irréparable... Ce n'est pas de mes soins, c'est de mes conseils que vous avez besoin ; ce n'est pas de ma science, c'est de mon amitié. Vous n'avez plus un instant à perdre ; votre mère, les gens qui nous entourent, tout le monde peut vous découvrir, Ducroc guette sans cesse, il soupçonne d'instinct ; Jacinthe elle-même est à craindre, si dévouée, mais si clairvoyante. Je ne vous parle pas de l'éventualité terrible d'un retour.... Dieu merci ! la lettre d'aujourd'hui, nous rassure à cet égard... Mais enfin, quels sont vos plans, quelles sont vos ressources ?... Voyons, assez d'imprudences, assez de malheurs ! il est temps d'agir, qu'allez-vous faire, parlez ?..

THÉRÈSE.

Je n'en sais rien !

AUBERTIN.

Vous n'en savez rien !

THÉRESE.

Non. Oh ! je sens bien ce que vous allez me dire... Tu as trahi l'honnête homme à qui tu dois la vie de ta mère, tu as déshonoré son nom, tu as commis à la fois une infamie et un crime, et quand je te demande comment tu comptes, sinon réparer, du moins dissimuler, tout cela, tu me réponds que tu n'en sais rien ; mais tu es donc folle ? Oui, docteur, oui ! Depuis six mois je ne vis plus ; le pied m'a manqué sur le bord d'un précipice, et je me laisse rouler les yeux fermés dans l'abîme ; je retiens mon cri, on m'entendrait ; je ne demande rien à Dieu .... Il faut que sa colère frappe quelqu'un, je ne veux pas que ce soit mon enfant ou son père.

AUBERTIN.

Vous l'aimez encore ?...

THÉRÈSE.

Si je l'aime !.. et comment ne l'aimerais-je pas... de quoi est-il coupable?.. Oui, j'ai commis un crime, j'ai trompé ce généreux Morandal, le protecteur que la Providence m'a envoyé une heure, et repris tout à coup. Mais Marcellin qui m'aimait depuis quatre ans... Marcellin, qui avait arrosé de son sang la route qui le conduisait à moi! J'étais sa fiancée, le destin m'a volée à lui! Enfin, les combats, la prison, les chagrins avaient épargné cet homme; Dieu lui-même, de sa main toute puissante, l'avait arraché au tombeau, et moi, moi qui l'aimais, je l'eusse laissé mourir!... Ah! mon ami, vous l'avez assisté ici, dans cette chambre, sur son lit de douleur; vous avez pansé sa blessure, vous croyez lui avoir sauvé la vie,... eh bien! Marcellin refusait de vivre, Marcellin, malgré vous tous, serait mort, si une nuit qu'il accomplissait ce suicide, je ne fusse arrivée à lui par cette porte secrète, pour lui dire : Je vous ordonne de vivre, vivez!

AUBERTIN *étonné.*

Par cette porte?...

THÉRÈSE.

Elle ouvre sur un passage souterrain, qui conduit aux murs du parc... Tandis que le blessé dépérissait de jour en jour, tandis que stupéfait de voir vos soins stériles, vos remèdes infructueux, vous commenciez à perdre courage, j'avais deviné, moi, au sourire sombre de Marcellin, sa funeste résolution... Je me cachai là, une nuit derrière cette porte, et quand vous fûtes parti, je le vis, se soulevant avec effort, aller jeter dans les cendres le breuvage que vous aviez composé avec tant de peine, et sur lequel vous comptiez pour le guérir!.. Docteur, la clé de cette porte, nous l'avions miraculeusement trouvée, Benjamine et moi, dans ce médaillon de notre père, que nous a rapporté Jacinthe. Cette clé devait sauver la vie d'un homme. Ah! mon ami, j'en suis bien sûre, quand j'ai empêché Marcellin de mourir, Dieu et mon père, complices de mon amour, me souriaient du haut du ciel!

AUBERTIN.

Vous m'effrayez, Thérèse; et puisque vous fermez les yeux, mon devoir est de vous les ouvrir... Une femme comme vous ne flotte pas lâchement entre deux mensonges... c'est ce qui vous arriverait tôt ou tard si vous hésitiez!

THÉRÈSE.

Hésiter! m'en croyez-vous capable?... Quoi! vous me voyez aussi pâle, vous me trouvez désolée et mourante et vous ne devinez pas que, cette fois encore, je me sacrifie à ma mère; que je ne veux pas qu'elle meure aujourd'hui de honte quand je l'ai empêchée, il y a dix-huit mois, de mourir de douleur; vous ne devinez pas, enfin, que c'est moi seule que je frappe, que c'est

mon cœur que je déchire, et que j'ai dit à Marcellin un éternel adieu !

AUBERTIN.

Vous avez fait cela ?

THÉRÈSE.

Pour en avoir le courage, je ne lui ai pas même appris qu'il est père !... il ne connaîtra, il n'embrassera jamais son fils... et, sur cette table où vous vous appuyez en ce moment, je lui écrivais hier que tout nous sépare en ce monde, et que nous nous retrouverons dans l'autre !... Vous parlez de devoirs, je connais désormais les miens... quant à monsieur Morandal, il saurait déjà tout si je ne craignais qu'il en instruisît ma mère !... Oh ! la pauvre femme, toucher à son bonheur si calme, si confiant, mais ce serait un sacrilége !... Et puis, n'y aurait-il pas une cruauté bien lâche à faire souffrir d'avance ce noble soldat qui doit tout son courage à la France !... Il n'est pas près de revenir, oh ! tant mieux !... il croira plus longtemps à l'honneur de sa femme ; et d'ici à ce qu'il revienne, j'espère bien, je vous le dis d'un œil sec, que Dieu aura été assez bon pour appeler à lui ma mère, afin qu'elle ne souffre pas par moi, ou mon enfant, afin que j'aie le droit de quitter ce monde !... Quand une femme de mon âge forme un pareil souhait, docteur, on peut lui pardonner ; il faut qu'elle soit bien malheureuse !

AUBERTIN.

Je vous pardonne, et je vous plaindrais si vous n'aviez auprès de vous cet ange qu'on appelle Benjamine !

THÉRÈSE.

Ah ! vous avez bien raison ! Dieu n'en a pas à sa droite de plus riants ni de plus purs... et c'est pour moi un remords affreux d'avoir souillé cette candeur au contact de mes misères ! Tenez, la voilà qui revient, la chère enfant, ayant tout quitté pour moi, notre mère, Raymond, qu'elle aime et qui le mérite si bien ! elle court, allez, elle est inquiète !

AUBERTIN.

Raymond serait-il dans votre confidence ?

THÉRÈSE.

Lui ! oh ! docteur, s'il se doutait !... oh ! mais je serais perdue ! Songez donc qu'il a pour Morandal un respect, un amour, qui vont jusqu'à l'idolâtrie ; s'il savait que j'ai trompé son protecteur, il aurait une telle horreur de mon ingratitude, qu'il serait capable de renoncer à Benjamine. Risquer mon repos, ma vie, bien ; mais le bonheur de ma sœur, non, non, non !

AUBERTIN.

Nous ne risquerons, Thérèse, ni le bonheur de Benjamine, ni celui de Raymond... ni même le vôtre... J'ai dès à présent l'espoir de vous sauver... (*Entre Benjamine.*)

THÉRÈSE, *avec incrédulité.*

Moi! oh! docteur.

AUBERTIN.

Mais plus de fausses démarches, plus de faiblesse; votre enfant, où est-il?

BENJAMINE.

Il sait tout!... Je m'en doutais!

THÉRÈSE, *embrassant sa sœur.*

Oui, Benjamine, il sait tout.

AUBERTIN.

Heureusement, je l'espère!... L'enfant est donc?...

THÉRÈSE.

A Fréjus!... où cette douce Benjamine envoie tous les huit jours!

AUBERTIN.

Imprudence! imprudence! quelque jour on la trahira!...

BENJAMINE, *à part.*

Eh! bon docteur! pas de colère... il n'y est plus!

THÉRÈSE.

Eh bien! elle n'enverra plus, et bientôt j'irai moi-même voir mon petit Benjamin... Songez que depuis sa naissance on me l'a enlevé, et que je ne l'ai pas encore embrassé!

AUBERTIN.

Un second voyage! quand chacun ici, quand votre mère elle-même attribue votre souffrance au premier! Vous n'irez pas!

THÉRÈSE.

Je n'embrasserai pas mon enfant!

AUBERTIN.

Non, ma fille!

THÉRÈSE.

Ah! prenez garde! docteur... ne m'en demandez pas trop... vous voyez, je suis docile, résignée... Pour l'honneur de mon mari, pour le repos de ma mère, j'ai renoncé à tout dans cette vie; j'aimerai toujours Marcellin, et j'ai juré de ne plus le revoir!... Mais si je n'ai plus pour me consoler, pour me soutenir, les petits bras de mon enfant, si je ne dois jamais répondre à son sourire, si je perds cet unique espoir de répandre sur son berceau toutes les larmes que je dévore depuis tant de mortelles journées, mon ami, ces larmes m'étoufferont, elles noieront mon cœur!... Ne me faites pas souffrir, dites-moi tout simplement: Thérèse, encore un sacrifice, le dernier de tous, Thérèse, la fin de toutes tes peines, le commencement du repos éternel, Thérèse, tu as offensé Dieu, demande-lui pardon et meurs!

BENJAMINE, *à part.*

Oh! non, Thérèse, tu ne mourras pas!

AUBERTIN.

Eh bien ! soit! allez à Fréjus.. allez-y avec Benjamine, avec Raymond, qui, cette fois, vous suivra... et, par la même occasion, racontez tout à votre mère ; si elle doit tout savoir, il vaut mieux qu'elle l'apprenne de vous que d'un autre.

THÉRÈSE.

Docteur, ayez pitié de moi !

AUBERTIN.

Vous me déchirez le cœur, mon enfant ; je ne suis pas un barbare et un sage sans entrailles... Mais je l'aime, votre fils... mais il aura en moi le père le plus dévoué... C'est moi qui l'irai voir, c'est moi qui veillerai sur lui avec sollicitude et qui vous en donnerai tous les jours des nouvelles... moi enfin, qui saurai, quand il le faudra, le rapprocher assez pour que vous puissiez l'embrasser sans vous compromettre ; toutefois n'espérez pas, Thérèse, que je vous accorde sitôt ce bonheur... Attendons l'occasion... laissons les soupçons s'éteindre... A partir du moment où j'ai partagé votre secret, Thérèse, c'est moi qui réponds devant Dieu de votre famille et de vous !

THÉRÈSE.

Bien, mon ami... je vous ai compris, je ne me plaindrai plus... J'ai pris mon parti depuis tout à l'heure !

BENJAMINE, *à part.*

Il y a plus longtemps que j'ai pris le mien.

AUBERTIN.

J'eusse été bien surpris de ne pas trouver cette noblesse et ce courage dans une femme de votre race. Thérèse, nous venons de faire alliance ensemble, au nom de l'honneur, au nom de votre père que je représente ici... vous me promettez de ne pas aller à Fréjus ?

THÉRÈSE.

Vous avez ma parole !

AUBERTIN.

Embrassez-moi...

BENJAMINE, *à part.*

Jure, ma sœur ; tu ne risques rien... Je t'épargnerai la peine de te parjurer. (*Haut.*) Ah! docteur, vous faites pleurer ma Thérèse?...

AUBERTIN.

Non, petit ange, tout est fini... Venez, Thérèse, retrouver votre mère, qui doit s'inquiéter d'un entretien si long ; et vous, Benjamine, affermissez votre sœur dans la voie de salut où je l'engage. Je compte sur votre droiture et sur votre bon cœur.

BENJAMINE.

Sur mon cœur... Comptez-y

SCENE IV.

Les Mêmes, JACINTHE.

JACINTHE.

Mesdames, madame la baronne vient de rentrer avec M. Raymond ; elle est fatiguée ; elle voudrait ne pas monter ici avant de rentrer chez elle.

THÉRÈSE.

Nous descendons.

BENJAMINE, *bas à Jacinthe.*

Reste ici, Jacinthe.

THÉRÈSE, *sortant.*

Est-ce que tu vas laisser Raymond s'en retourner comme cela chez lui, sans lui dire adieu? Est-ce que tu le boudes ?...

BENJAMINE.

Un peu... Ne s'avise-t-il pas d'être jaloux... jaloux de Marcellin !

THÉRÈSE.

Pauvre garçon...

BENJAMINE.

Mais nous ferons la paix, sois tranquille... Va ! va !

THÉRÈSE.

Je vais lui serrer la main de ta part. (*Elle sort avec le docteur.*)

BENJAMINE.

Si tu veux. (*A part.*) Voici l'heure.

SCENE V.

BENJAMINE, JACINTHE.

JACINTHE.

Vous avez besoin de moi, mademoiselle?

BENJAMINE.

Oui, Jacinthe... Tu nous aimes, n'est-ce pas?

JACINTHE.

Oh ! vous le savez bien, et vous le saurez mieux encore plus tard.

BENJAMINE.

Bonne Jacinthe !. .. Ainsi, si l'on te confiait quelque chose...

JACINTHE.

J'ai l'habitude de garder les secrets.

BENJAMINE.

Écoute donc...

JACINTHE.

Des deux oreilles.

BENJAMINE.

Ma sœur va remonter tout à l'heure, quand notre mère sera couchée.

JACINTHE.

Bien.

BENJAMINE.

Elle te demandera où je suis ; tu répondras que tu n'en sais rien ; mais que je vais revenir.

JACINTHE.

Bon.

BENJAMINE.

Alors, elle rentrera chez elle, et toi tu resteras ici.

JACINTHE.

C'est facile !

BENJAMINE.

Bientôt tu entendras frapper trois coups au mur.

JACINTHE.

Tiens ?

BENJAMINE.

Tu n'auras pas peur ?

JACINTHE.

Jamais !

BENJAMINE.

Et s'il y avait ici ma mère...

JACINTHE.

Puisqu'elle sera couchée...

BENJAMINE.

Ou quelqu'un d'étranger, tu n'auras pas l'air d'avoir entendu, mais si tu es seule, tu répondras aux trois coups par trois autres, frappés là, dans la boiserie !

JACINTHE.

Après !

BENJAMINE.

Après !.. tu t'en iras bien vite, et si tout le monde dort dans la maison, tu te coucheras comme tout le monde.

JACINTHE.

Voilà qui est convenu !.. c'est tout ?

BENJAMINE.

Oui ! ah ! développons ce paravent. (*Jacinthe développe le paravent de façon à masquer la porte secrète.*) Bien... est-ce que tu n'entends pas du bruit dans l'escalier ?...

JACINTHE.

La voix de Mme Morandal... (*Elle écoute dans l'escalier.*)

BENJAMINE.

Voyons maintenant, chère sœur, si je te laisserai mourir! (*Elle s'enfuit par la porte secrète.*)

JACINTHE, *revenant et cherchant.*

Eh bien ?..

SCENE VI.

JACINTHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah! tu es encore là, Jacinthe ?

JACINTHE.

Oui, madame !..

THÉRÈSE.

Où est Benjamine ?

JACINTHE.

Madame, je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

Mais, elle va rentrer ?

JACINTHE, *toujours cherchant.*

Dame ! oui !

THÉRÈSE.

Eh bien ! j'ai quelques lettres à écrire, je l'attendrai chez moi, va, Jacinthe. (*Elle rentre chez elle.*)

JACINTHE.

Bonsoir, madame ! (*A peine est-elle seule qu'elle court derrière le paravent.*) Eh ! quoi ! elle n'est pas là, non plus ?.. Où est-elle donc ?.. c'est pour le coup que je peux dire que je n'en sais rien !... Trois coups dans le mur ! voilà qui est drôle tout de même !

SCENE VII.

JACINTHE, *écoutant et cherchant auprès du mur,* DUCROC, *passant sa tête par la porte entrebâillée.*)

DUCROC.

Je suis sûr qu'elle est montée... je ne la vois pas. Ah ! avec ses maîtresses peut-être... (*Il va près de la porte de Thérèse.*)

JACINTHE.

Trois coups au mur...

DUCROC, *l'apercevant.*

Elle ! derrière ce paravent ! que fait-elle là ?..

JACINTHE, *cherchant.*

Quand je me creuserai la tête...

DUCROC.

Elle cherche !

JACINTHE, *apercevant Ducroc.*

Ah ! vous m'avez fait peur !

DUCROC.

Que fais-tu là ?

JACINTHE.

Moi !

DUCROC.

Tu sondes ce mur.

JACINTHE.

Par exemple !

DUCROC.

Je te dis que si.

JACINTHE.

Je vous assure que non !

DUCROC.

Tu étais en train de me trahir.

JACINTHE.

Vous trahir !

DUCROC.

Oui, il faut que cela finisse.

JACINTHE.

Je ne demande pas mieux ! partez !

DUCROC.

Toutes tes ruses, tous tes mystères n'ont abouti à rien !... Tu ne sais pas la cachette, sans quoi, depuis dix-huit mois, tu eusses déjà enlevé le trésor.

JACINTHE.

Eh bien ! vous avez raison !

DUCROC.

Voyons, soyons francs.

JACINTHE.

Ah ! bah !

DUCROC.

Je vais te donner l'exemple... J'ai la gérance du domaine tant que durera l'absence de monsieur Morandal.

JACINTHE.

Je le sais bien... hélas !

DUCROC.

Sais-tu aussi la nouvelle que je viens d'apprendre au village ?

JACINTHE.

Non !

DUCROC.

On dit que le général Bonaparte a quitté l'Égypte secrètement, et qu'il a débarqué à Toulon, avec un certain nombre d'officiers, pour se rendre à Paris en toute hâte et culbuter le directoire !

JACINTHE.

Monsieur Morandal en est peut-être !

DUCROC.

Qui sait?... une fois le colonel revenu, plus d'espoir ! Je suis forcé de partir... je suis ruiné... Ah ! tu as bien joué, Jacinthe, mais je puis encore t'empêcher de gagner... Voyons, entendons-nous, dis-moi vite ce que tu sais, et fais tes conditions.

JACINTHE.

Mais puisque je ne sais rien !

DUCROC.

Je lis dans tes yeux que tu viens de découvrir quelque chose.

JACINTHE, *à part.*

Mais il me gêne horriblement ici.

DUCROC.

Veux-tu vingt mille francs?... C'est joli!

JACINTHE.

Vingt mille francs!... Qu'est-ce donc qu'il garde pour lui?... (*Elle hausse les épaules.*) Monsieur Ducroc!... (*Elle lui montre la porte.*)

DUCROC.

Trente mille!... quarante mille!... de quoi avoir un château!

JACINTHE.

Vous m'offririez cinquante mille, cent mille, la moitié même ! que je refuserais. (*A part.*) Il y a plus de deux cent mille francs!

DUCROC, *à part.*

Elle sait quelque chose et veut tout garder à elle seule !... (*Haut.*) Ma petite Jacinthe, faisons mieux que cela ; ayons tout à nous deux, sans rien perdre ni l'un ni l'autre, dis moi ce que tu as découvert, enlevons le trésor !... et après je t'épouse ! tu seras dame !

JACINTHE.

Vous! mon mari ! mais il y a donc des millions à partager !

DUCROC.

Veux-tu?

JACINTHE.

Assez de bêtises, allez-vous-en!

DUCROC.

Tu refuses ?

JACINTHE.

Allez-vous-en !

DUCROC.

Eh bien ! je dénoncerai tout à ces dames, et je leur demanderai ma part ; tu n'auras rien !

JACINTHE.

Et moi, je dénonce à ces dames que vous vous introduisez dans leur appartement la nuit!

DUCROC.

Oh! ma mignonne!...

JACINTHE.

Ah çà! partez-vous, oui ou non, je vais me fâcher!

DUCROC.

Madame Ducroc! (*Un coup frappé au mur.*)

JACINTHE.

Mon Dieu!

DUCROC.

Hein?... (2e *coup*).

JACINTHE.

Les trois coups! (3e *coup*).

DUCROC.

On a frappé là!

JACINTHE.

Comment, on a frappé?

DUCROC.

J'ai entendu.

JACINTHE.

Ce n'est pas vrai!

DUCROC.

Là! là, te dis-je!... j'étais bien sûr que tu me trahissais!

THÉRÈSE, *dans sa chambre.*

Jacinthe, est-ce que ma sœur est rentrée?

JACINTHE, *le saisissant.*

Non, madame. (*A Ducroc.*) Maintenant, voulez-vous vous sauver tout de suite?... ou j'avertis madame.

DUCROC.

Ah! malheureuse!

JACINTHE, *le poussant vers l'escalier.*

Marchez-vous?

DUCROC.

Petite coquine!

JACINTHE.

Mais allez donc! (*Elle le pousse vers le palier*).

DUCROC, *se retournant encore.*

Le trésor est là! (*Elle le regarde partir du haut de la rampe*).

SCENE VIII.

JACINTHE, *seule.*

Il est parti!... rentre-t-il bien dans sa chambre?... oui!... je puis donner le signal! (*Elle frappe à la boiserie*). Que va-t-il ar-

river?.. (*Elle se retire à droite, regardant de loin derrière le paravent. — La porte secrète s'ouvre lentement*). Une porte dans ce mur!... Ah!... Ducroc avait-il raison?.. mademoiselle!... mais elle cherche donc aussi le trésor? (*Elle sort*).

SCENE IX.

BENJAMINE, *puis* THÉRÈSE.

BENJAMINE, *à une femme qu'on ne voit pas.*

Personne!... Faites ce que j'ai dit et attendez-moi dans le passage. (*Elle entr'ouvre le paravent pour entrer en scène.*) Ma sœur est chez elle; mon cœur bat du plaisir que je vais lui faire! (*Elle va frapper à la porte de Thérèse*).

THÉRÈSE.

Qui est là?

BENJAMINE, *appelant à la porte.*

Ma sœur!

THÉRÈSE.

C'est toi, Benjamine?

BENJAMINE.

Oui.

THÉRÈSE, *sur le seuil.*

Je te croyais couchée, je ne t'attendais plus!

BENJAMINE.

Ah! bien oui, couchée...

THÉRÈSE.

Mais quels yeux as-tu donc?... comme tu me regardes! comme tu souris?

BENJAMINE.

C'est que j'ai mes raisons pour sourire.

THÉRÈSE.

Tu es bien heureuse! tant mieux; entres-tu?

BENJAMINE.

Non... viens au contraire.

THÉRÈSE.

Où cela?

BENJAMINE..

Ici, causer un peu!... est-ce que tu ne veux pas?

THÉRÈSE.

Mais si.

BENJAMINE.

Eh bien! causons! (*Elle s'appuie sur le bras de Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Sais-tu que je te trouve étrange... et que ta joie me fait peur?

BENJAMINE.

Peur!

THÉRÈSE.

Tu n'as pas l'habitude d'être joyeuse quand j'ai du chagrin.

BENJAMINE.

Pourquoi as-tu du chagrin?... Parce que le docteur t'a défendu d'aller à Fréjus.

THÉRÈSE.

Hélas!

BENJAMINE.

Et par conséquent de voir ce cher petit enfant.

THÉRÈSE, *pleurant.*

Ma sœur!

BENJAMINE.

Mais moi je n'ai pas de chagrin, parce que j'ai trouvé un moyen de ne pas aller à Fréjus et de voir notre Benjamin.

THÉRÈSE.

Toi?

BENJAMINE.

Un moyen bien simple, va... Veux-tu que je te l'enseigne?...

THÉRÈSE.

Le moyen de revoir mon fils?

BENJAMINE.

A moins que cela ne te contrarie!

THÉRÈSE.

Oh!

BENJAMINE.

Eh bien!... viens... viens donc!... (*Elle recule jusqu'au paravent.*)

THÉRÈSE.

Où vas-tu?...

BENJAMINE.

Ne t'inquiète pas!... ce n'est pas loin... Avance encore, tiens! (*Elle développe le paravent et montre le berceau.*)

THÉRÈSE, *l'apercevant, avec joie.*

Ah!... (*Avec effroi.*) Ah!. .

BENJAMINE.

Eh bien!... c'est comme cela que tu me récompenses?

THÉRÈSE.

Ici!... tu as fait venir mon enfant ici!...

BENJAMINE.

Pourquoi pas?... puisqu'on te défendait d'aller le voir là-bas!...

THÉRÈSE.

Dans la maison de notre mère!... dans la maison de mon

mari!... Benjamine! Benjamine! oh! qu'as-tu fait, malheureuse? qu'as-tu fait?

BENJAMINE.

Mon Dieu! mais si j'ai fait mal, il ne faut pas m'en vouloir, Thérèse!... Depuis un mois, je te vois souffrir, dépérir, traîner en langueur!... tout à l'heure tu as dit que tu mourrais si l'on te séparait de ton enfant... et je ne veux pas que tu meures, ma Thérèse. Ce que j'ai fait, je le ferais encore... si c'est mal, je n'en sais rien; mais je te sauve, voilà tout ce qu'il me faut!

THÉRÈSE.

Songe donc, si quelqu'un...

BENJAMINE.

Personne!... N'ai-je pas pris toutes mes précautions? n'ai-je pas ordonné à la nourrice d'arriver seulement à la nuit, sans traverser le village? ne suis-je pas allée moi-même la chercher à l'isssue du passage secret? ne l'irai-je pas reporter tout à l'heure sans être vue?... Enfin, tout ne dort-il pas dans la maison?... S'il y avait quelque chose à craindre, Jacinthe, que j'ai prévenue, ne serait pas partie!... Rassure-toi bien, ne tremble plus, fais comme moi; et ne traite pas en étranger le cher petit qui, pour la première fois, passe le seuil de cette maison. Quand les anges nous visitent, c'est bien le moins qu'on leur fasse bon visage!... Allons, un sourire, méchante sœur! un baiser, mauvaise mère!

THÉRÈSE, *s'agenouillant devant le berceau, embrasse l'enfant et en sanglotant d'une voix étouffée.*

Mon enfant! mon enfant! mon enfant!

BENJAMINE, *attendrie.*

Allons, voilà que tu vas l'étouffer maintenant ou le noyer de larmes...

THÉRÈSE, *se relevant, se jette au cou de sa sœur et l'embrasse ardemment.*

Merci! merci! pour moi et pour son père!...

BENJAMINE.

A la bonne heure! te voilà comme je te voulais, consolée, guérie. Parle-moi du docteur Benjamine, voilà un praticien!

THÉRÈSE.

Oh! vois-tu, en une seconde, je viens d'oublier tout ce que j'avais souffert... il s'éveille!

BENJAMINE.

J'aime mieux qu'il dorme... attends un peu... (*Elle chante une chanson à l'enfant qu'elle berce; Thérèse, penchée sur le berceau, lui sourit.*)

Pour l'enfant qui veille
Pour son œil si pur,
La terre est vermeille
Le ciel est d'azur.

(*Benjamine ne cesse pas de chanter à demi-voix pendant la scène qui suit.*)

SCENE X.

LES MÊMES, *derrière le paravent*; RAYMOND, MORANDAL.

RAYMOND.

Par ici, colonel, par ici... Ah! c'est qu'elles dorment... Oh! mais il faut faire une surprise complète. (*Il va à la porte de droite.*)

BENJAMINE, *chantant.*

Mais l'ange des songes
Répand à flots d'or
Ses plus doux mensonges
Sur l'enfant qui dort.

MORANDAL.

Oui, mais il faut se dépêcher; Bonaparte m'a donné une demi-heure... il est dit que je ne vieillirai pas à Grantier!... Après tout, une demi-heure, c'est assez pour embrasser ma femme.

RAYMOND.

Je vais frapper à la porte de sa chambre.

MORANDAL, *montrant le paravent.*

Mais dis donc? voici de la lumière, et il me semble que j'entends chanter?

BENJAMINE, *chantant.*

Et pendant son rêve,
Cette âme sans fiel,
Souriant s'élève
Et retourne au ciel.

RAYMOND.

La voix de Benjamine!

MORANDAL.

Eh bien! allons! laisse-moi passer le premier, je suis le plus pressé. (*Il s'approche du paravent et aperçoit les deux femmes occupées près du berceau.*) Ah!... (*Au bruit qu'il fait, Thérèse lève la tête et l'aperçoit; elle se lève épouvantée, pousse un cri terrible.*)

THÉRÈSE.

Lui!... (*Elle chancelle et recule.*)

BENJAMINE.

Mon Dieu!

RAYMOND.

Un enfant!

MORANDAL.

Que veut dire cela, mademoiselle?

RAYMOND.

Oui, parlez !

BENJAMINE.

Mais... monsieur !... (*Thérèse tombe évanouie.*)

MORANDAL.

Thérèse évanouie !

BENJAMINE.

Je vous en prie...

MORANDAL.

Parlerez-vous ?

RAYMOND.

Il le faut, Benjamine !

LA VOIX DE LA BARONNE, *au bas de l'escalier.*

Arrivé ! le colonel, arrivé !

BENJAMINE.

Ma mère ! (*Se jetant aux pieds de Morandal.*) Ah ! monsieur, tuez-moi, mais ne dites rien à ma mère !

MORANDAL.

Mais alors...

RAYMOND.

Mais cet enfant !

BENJAMINE.

Il est à moi !

ACTE III.

La tranchée devant Philisbourg. — Bivouac. — Tente à droite premier plan. Une galerie creusée au fond par les mineurs. — Au milieu au fond, un chemin dominant la tranchée : batterie au fond. — A gauche, au premier plan, vedette sur un tertre.

SCENE I.

UN OFFICIER, UN SERGENT, UN CAPORAL, SOLDATS DU GÉNIE, SAPEURS, TERRASSIERS, *brouettant de la terre ; au lever du rideau, on voit passer des terrassiers chargés de sacs de terre.*

LE SERGENT DU GÉNIE.

Allons, allons, ça avance !... Encore quelques milliers de brouettes de terre, et on pourra faire la conversation nez à nez avec messieurs les Anglais et les Russes qui sont là dans Philisbourg. Nous avons un colonel qui la remue agréablement la terre, avec son compas et son crayon.

LE SOLDAT, *brouettant.*

Il nous échine, voilà, et il dort sur son papier.

LE SERGENT.

Eh ! toi, tâche un peu de ménager le colonel Dumesnil, blanc-bec !... C'est le brave des braves et le père du soldat !... quand tu travailles, tu fais de plus mauvaise besogne que lui quand il dort.

UN SOLDAT *du fond, en faction.*

Eh ! là bas !

LE SERGENT.

Quoi ?

LE SOLDAT.

On a donc oublié le factionnaire dans la galerie, je l'entends gémir.

LE SERGENT.

A cinquante pieds sous terre, dans l'eau, pauvre diable !... on va le changer. (*On entend le tambour et la garde qui vient relever le poste. Pendant ces manœuvres, le sergent au caporal :*) C'est vous, caporal, qui faites de ces bêtises-là ?

LE CAPORAL.

Bah ! c'est le numéro quatre. Un homme en faction ! numéro cinq. (*Un soldat se lève.*)

LE SERGENT.

Qui est-ce, le numéro quatre ?

LE CAPORAL.

Ce Breton, vous savez, qui est arrivé de la réserve, ça le formera.

LE SERGENT.

Ah ! Cabry, le pays du colonel, mais il doit être mort de froid !... (*La garde relevée sort par la droite, troisième plan.*)

CABRY, *arrivant gelé, grelottant.*

Sergent, c'est des bêtises !...

LE SERGENT.

Mon gars !

CABRY.

Je... suis perclus. (*Eclats de rires.*) C'est injuste ! je n'avais droit qu'à une heure de faction. On m'en a mis la moitié de trop ! (*Rires.*) Ah ! mais, faut pas se moquer de moi, je suis Breton, moi !... (*Rires.*) Je suis le pays du colonel.

LE SERGENT.

Ne te fâche pas, il ne s'agit que de l'eau. Quand tu verras le feu, ça sera bien autre chose !... Allons, mets-toi là, et mange

la soupe. (*Cabry s'approche de la marmite, on lui donne une gamelle.*)

CABRY.

Je veux bien. (*Il grelotte.*) Je ne peux pas. (*Il tremble.*) Est-ce vexant ! je vas rattraper les fièvres.

LE SERGENT.

Attends un peu, gourmand, elle refroidira.

CABRY.

Elle est gelée... Ah ! Jacinthe, où est ton casaquin ?... ton bouillon et tes yeux noirs, qui me réchauffaient comme deux soleils ?

LE SERGENT.

Tu as beau dire : jolie armée ! que l'armée du Rhin, dont nous avons l'honneur d'être membres...

CABRY.

Je ne dis pas, mais c'est drôle, moi, je n'aime pas les siéges.

LE SERGENT.

Tu n'aimes pas les siéges, et voilà le premier que tu vois. Attends donc, pourquoi ne les aimes-tu pas ?

CABRY.

On avale trop de poussière.

LE SERGENT.

Bah ! il pleut tant par ici...

CABRY.

Que la poussière devient de la crotte !... Bien obligé, et puis on travaille trop avec la pioche, ça n'est pas assez militaire pour moi, et puis, monter la garde à une foule de pieds sous terre, dans des trous, je me fais l'effet d'une taupe.

LE SERGENT.

Oh ! oui !... mais quand on sort de là, aussi, comme il fait chaud !

CABRY.

Pas trop ! pas trop !

LE SERGENT.

Oh ! je ne te parle pas d'en sortir comme tu viens de le faire.

CABRY.

Il y a donc d'autres manières ?

LE SERGENT.

Pardieu ! quand le fourneau est prêt.

CABRY.

Ah ! le fourneau !

LE SERGENT.

Et qu'on allume la saucisse.

CABRY.

La saucisse sur le fourneau. (*Tous de rire.*) Dame! il vient de le dire.

LE SERGENT.

Oui, mais il y a fourneau et fourneau, comme il y a saucisse et saucisse... Le fourneau de siége, vois-tu, n'est pas tout à fait la même chose que ceux de la cuisine.

CABRY.

Ah!

LE SERGENT.

Figure-toi un trou que l'on creuse jusque sous le camp ennemi, un trou comme celui dans lequel tu as monté la garde.

CABRY.

Bon!

LE SERGENT.

On y bourre une douzaine de barils de poudre, on trépigne bien dessus.

CABRY.

Bon!

LE SERGENT.

On met le feu à cela par le moyen d'une mèche, que nous autres ingénieurs nous appelons saucisse.

CABRY.

Ingénieur!... c'est ingénieux!... Ah! très-bien!

LE SERGENT.

Et au moment où l'ennemi s'y attend le moins, on le fait sauter en l'air avec tout son bataclan. Est-ce que ce n'est pas une jolie manière de sortir de terre?

CABRY.

Très-jolie... très-jolie!... Et alors, vous croyez, sergent, que nous sommes en train de mettre une saucisse sur le fourneau pour les Anglais et les Russes?

LE SERGENT.

Ça ne m'étonnerait pas, Breton.

CABRY.

Et voilà pourquoi notre colonel nous fait creuser toutes ces galeries et ces boyaux où l'on a si froid?

LE SERGENT.

Tout juste, en attendant qu'on y ait trop chaud.

CABRY.

Eh bien! ça me raccommode avec le siége, moi! d'autant plus qu'on est tranquille ici, à couvert, et qu'on peut dormir, quand on veut, après dîner. (*Une grenade tombe dans la marmite. — Fusillade au loin.*) Ah! (*Roulement de tambour. — Tout le monde regarde d'où cela vient.*)

SCENE II.

LES MÊMES, UN OFFICIER *accourant.*

L'OFFICIER, *dans la coulisse.*

Un renfort pour le colonel!

TOUS.

Le colonel! (*Grand mouvement, prise d'armes. — Fusillade au loin.*)

LE SERGENT, *à l'Officier, qui est entré.*

Qu'y a-t-il?

LE CAPITAINE.

Le colonel, en visitant les travaux des mineurs, est tombé dans un poste ennemi... toute son escorte a été tuée ou blessée. Au lieu de faire retraite, voilà-t-il pas qu'il met l'épée nue à la main pour défendre un sapeur que les Anglais avaient abattu.

LE SERGENT.

Oh, le brave colonel!

LE CAPITAINE.

Aux armes! (*Roulement de tambours et prise d'armes.*)

UN GÉNÉRAL, *arrivant.*

Qu'y a-t-il là?

LE CAPITAINE.

Ah, mon général, le colonel est tombé dans un poste ennemi!

LE GÉNÉRAL.

En avant!...

LE SERGENT DU GÉNIE.

En avant, vous autres... (*Bruit, mouvement.*)

SCENE III.

LES MÊMES, LE COLONEL DUMESNIL *paraît au milieu de la tranchée, l'épée à la main, et soutenant un blessé.*

TOUS.

Le voilà!... (*On s'empresse autour de lui; on prend de ses mains le blessé.*)

LE GÉNÉRAL.

Colonel Dumesnil, toujours le même!

MARCELLIN.

Mon général, est-ce que je pouvais laisser tuer ce pauvre diable?

LE GÉNÉRAL, *examinant ses habits.*

Eh! mais, ils vous ont criblé... Vous n'avez pas de blessure?

MARCELLIN.

Mon Dieu, non, général...

LE GÉNÉRAL.

On dirait que vous le regrettez?

LE SERGENT.

En voilà un chef!

CABRY, *avec orgueil, aux soldats.*

C'est mon pays!

LE GÉNÉRAL.

Qu'alliez-vous faire aux ouvrages extérieurs?... c'était bien imprudent...

MARCELLIN.

Me convaincre d'une chose, mon général, et j'en suis convaincu.

LE GÉNÉRAL.

De quoi?

MARCELLIN.

D'un piége qu'on nous tend.

LE GÉNÉRAL.

Expliquez-vous.

MARCELLIN.

J'ai encore besoin d'une épreuve... Permettez-moi, général...

LE GÉNERAL.

Faites.

MARCELLIN, *au sergent du génie.*

Sergent, amenez-moi le factionnaire qu'on a relevé il y a deux heures, au poste de la galerie.

LE SERGENT.

Numéro quatre!

CABRY.

Présent.

LE SERGENT.

Avance à l'ordre.

MARCELLIN.

Arrive, mon garcon... Ah! c'est une ancienne connaissance... Bonjour, Cabry.

CABRY.

Mon colonel... mon général...

MARCELLIN.

Ne t'intimide pas... et réponds comme si nous causions tous deux sous un pommier de notre pays.

CABRY.

Ou à Grantier, mon colonel.

MARCELLIN.

A Grantier, oui. Qu'as-tu vu pendant ta garde?... Écoutez bien, général.

CABRY.

Rien... il faisait nuit.

MARCELLIN.

Qu'as-tu ressenti?

CABRY.

Beaucoup de froid ; j'étais dans l'eau.

MARCELLIN.

Qu'as-tu entendu, enfin?

CABRY.

Ah! dame... c'était bien sourd.

MARCELLIN.

Voyons... est-ce que tu n'as pas, par moments, vu se détacher des parcelles de terre à l'extrémité de la tranchée?

CABRY.

Je crois que oui... Oui!... et même, de temps en temps, le terrain tremblait, mais pas fort, moelleusement.

MARCELLIN.

Bien... Après?

CABRY.

Et mon fusil sonnait tout seul.

MARCELLIN.

Voyez-vous, général?... Va-t'en!

CABRY.

J'ai bien répondu?...

MARCELLIN.

Très-bien.

LE GÉNÉRAL.

Vous pensez donc qu'il y a une contre-mine?

MARCELLIN.

Général, je pense que les ennemis ont pratiqué un fourneau, peut-être même plusieurs, sous la position qu'ils occupent. Je

pense que l'attaque qui vient d'avoir lieu était une amorce pour m'engager à attaquer moi-même ; je pense enfin que, le jour où l'on donnerait l'assaut au bastion que j'ai miné, la colonne chargée de cette opération périra sans qu'il en échappe un seul homme.

LE GÉNÉRAL.

Oh !... mais, colonel, êtes-vous sûr ?

MARCELLIN.

Mon général, c'est vrai ; vous pouvez l'aller dire au général en chef.

LE GÉNÉRAL.

J'y vais... Adieu, colonel.

MARCELLIN.

Sergent ! la garde !... Mon général, au revoir. (*Le général sort avec ses hommes. Marcellin reste seul.*) On abandonnera cette position, et l'on tournera sur la droite. Voilà tout... Mais le service est fini, pensons à moi (*Il entre dans sa tente.*)

LE SERGENT.

Mon colonel n'a besoin de rien ?

MARCELLIN.

Non ; un peu de silence seulement. Je voudrais dormir quelques minutes.

LE SERGENT.

Le colonel a besoin de repos... Attention, vous autres.

CABRY.

On entendra voler les mouches. (*Tout le monde s'éloigne.*)

MARCELLIN, *dans sa tente.*

Dormir !... oh ! voilà bien longtemps que cela ne m'est arrivé !... Je ne dormirai plus .. qu'un jour... Quel étrange hasard que ce pauvre soldat breton me soit venu ici. comme pour me rappeler toujours ce que Thérèse m'ordonne d'oublier !... Thérèse ! vous ne voulez plus que je vous revoie !...(*Il tire la lettre.*) « Vous n'êtes pas coupable, Marcellin ; moi non plus. Notre » destinée est fatale... Il faut savoir accepter sa destinée... Il » y a de ces malheurs-là, mon ami ! Dieu a créé certaines âmes » si pures et si tendres, que ce monde terrestre n'est pas fait » pour leur amour. Nous ne pouvons être heureux ensemble sur » la terre, et nous nous retrouverons au ciel... Un baiser de » votre cœur, un baiser de votre âme, et, pour jamais, adieu ! » Ainsi, plus d'espoir !... elle ne m'eût pas écrit avec cette tendresse si ce n'eût été pour la dernière fois !... Cet amour s'éteindra dans l'oubli... Thérèse a préféré son repos à son amour... Que sa volonté soit respectée !...

LE FACTIONNAIRE *de droite.*

Qui vive?

MORANDAL, *dans la coulisse.*

France ! (*Un Officier va reconnaître.*)

SCÈNE IV.

MARCELLIN, *dans sa tente,* MORANDAL.

MORANDAL, *entrant, au sergent du génie.*

Le colonel Marcellin Dumesnil ?

LE SERGENT.

Il dort, mon officier.

MORANDAL.

Réveillez-le ; dites-lui que c'est de la part du colonel Morandal. (*Le sergent va prévenir Marcellin.*)

MARCELLIN.

Morandal !... (*Il serre précipitamment la lettre de Thérèse, et paraît au seuil de sa tente.*)

MORANDAL.

Monsieur le colonel !

MARCELLIN.

Monsieur !... (*Ils se saluent*).

MORANDAL.

Vous me croyiez en Egypte, peut-être ?

MARCELLIN.

Mais, je l'avoue...

MORANDAL.

Après le 18 brumaire, j'ai demandé à être dirigé sur l'armée du Rhin, et j'y arrive avec un commandement.

MARCELLIN.

Je vous fais mon compliment. Lequel ?

MORANDAL.

Le vôtre, colonel... Bonaparte vous réserve une brigade après le départ du général Raimbaut. Toutefois, je n'entrerai que demain en fonctions ; jusque-là, vous êtes chez vous, à l'ombre du drapeau de la 25me.

MARCELLIN.

C'est cela que vous veniez m'annoncer, colonel ?

MORANDAL.

Oui, monsieur ! cela d'abord !

MARCELLIN.

D'abord ?

MORANDAL.

Oui !.. Ne supposez-vous pas que je puisse avoir encore quelque chose à vous dire ?

MARCELLLIN.

Mais...

MORANDAL.

Les exordes me gênent, j'irai droit au but.

MARCELLIN.

Parlez !

MORANDAL.

Vous avez été bien accueilli au château de Grantier, n'est-ce pas, colonel ?

MARCELLIN.

Assurément !

MORANDAL.

Vous y avez reçu, j'espère, les soins, les égards qui sont dus à un homme de votre mérite, à un blessé de l'armée française. Je serais au désespoir que vous n'eussiez pas été traité comme un frère dans ma maison.

MARCELLIN.

Oh ! que va-t-il me dire?

MORANDAL.

Eh bien ! colonel. Et ici permettez-moi de ne plus être avec vous un messager solennel, mais un compagnon d'armes, bien loyal et bien affectueux ! Eh bien ! dis-je, avez-vous rempli scrupuleusement tous les devoirs que vous imposait la reconnaissance, en un mot, quand vous avez quitté Grantier, votre conscience ne vous reprochait-elle rien?..

MARCELLIN.

Mon Dieu !

MORANDAL.

Je suis le fils de madame de Grantier, je suis le mari de Thérèse... Vous devez comprendre ce qui m'amène?

MARCELLIN.

Il sait tout !

MORANDAL.

Votre réponse, je vous prie !

MARCELLIN.

La seule que puisse vous faire un homme pénétré de repentir, et courbé sous la honte. Colonel ; je vous ai offensé, J'attends vos ordres, disposez de moi !

MORANDAL.

La seule réponse, dites-vous, mais je m'attendais à une autre.

MARCELLIN.

A une autre?..

MORANDAL.

Vous n'êtes pas de ceux dont on a besoin d'encourager le cou-

rage, quand il s'agit d'une question d'honneur. Le courage des soldats consiste à bien donner, ou à bien recevoir la mort. Tous deux, nous l'avons assez prouvé sur les champs de bataille ; je ne viens donc pas vous dire : Etes-vous un homme brave, je vous dis seulement : Etes vous un honnête homme?...

MARCELLIN.

Mais qu'exigez-vous alors?

MORANDAL.

Vous avez séduit une femme, n'est-ce pas?

MARCELLIN.

Monsieur !

MORANDAL.

Eh bien ! il faut l'épouser !

MARCELLIN.

L'épouser !...

MORANDAL.

Et quand vous épouseriez Benjamine de Grantier ?

MARCELLIN.

Benjamine !

MORANDAL.

Elle m'a tout dit ! et je lui ai promis qu'elle obtiendrait de vous cette réparation.

MARCELLIN.

Benjamine vous a dit que...

MORANDAL.

Ne suis-je pas son frère ?... Eh bien ! colonel, devenez le mien ! Ah ! n'hésitez pas, il n'est personne que j'estime autant que vous ; voyez, je vous tends la main de tout cœur, donnez-moi la vôtre, et faisons une amitié à laquelle j'aspire depuis si longtemps.

MARCELLIN.

Benjamine lui a dit !... Serait-il possible qu'elle se fût sacrifiée pour sa sœur !

MORANDAL.

J'attends !

MARCELLIN.

Perdre le bonheur de l'une... quand l'autre... jamais, colonel, jamais !

MORANDAL.

Vous refusez !... Oh ! mais il me répugne d'avoir sur votre conduite une arrière-pensée. Non, un pareil caractère n'est écrit ni dans vos actes ni sur votre visage. Voyons, colonel, je vous réitère ma demande au nom d'une famille que vous laisseriez plongée dans le déshonneur... Et, prenez-y garde, si vous commettiez... cette... mauvaise action, je n'en appellerais pas contre

vous au sort des armes, non ; je ferais bien plus, je vous mépriserais !

MARCELLIN.

Oh ! ne menacez pas !

MORANDAL.

Cette réponse, alors. (*Bruit au dehors.*)

LE FACTIONNAIRE.

Qui vive !

COLONEL, *au dehors.*

France ! (*On va reconnaître.*)

MARCELLIN, *à Morandal.*

On vient.

MORANDAL.

Une réponse, ou je vous appellerai lâche.

MARCELLIN.

Vous l'aurez... (*Trompette au dehors. Tout le monde debout et en rangs. Entre un peloton de hussards qui se tiennent au fond.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, TROIS COLONELS, LE GÉNÉRAL, SOLDATS, *etc. Au fond*, LES HUSSARDS.

UN COLONEL, *au Sergent du génie.*

Le colonel Dumesnil... (*Apercevant Morandal.*) Tiens, ah ! Morandal, bonjour.

UN AUTRE COLONEL.

L'Egyptien ici.

MORANDAL.

Bonjour, mes amis, bonjour.

MARCELLIN.

Qui vous amène, messieurs ?

LE COLONEL.

Un ordre du général en chef.

MARCELLIN.

Ah ! voyons.

LE COLONEL, *lui donnant l'ordre.*

Tenez.

MARCELLIN, *lisant l'ordre.*

« Attaque générale de l'armée sur toute la ligne, attaque du bastion Saint-André, ce soir, à cinq heures. »

LE COLONEL.

Tenez, lisez encore.

MARCELLIN.

« Deux brigades et demie fourniront des contingents égaux à la colonne d'attaque ; l'opération sera dirigée par un des colonels, au choix du général Raimbaut. » Attaquer ce bastion, mais c'est un massacre !

LE COLONEL.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

MARCELLIN.

Rien, rien !

LE COLONEL.

Je crois que ce sera un joli coup de main ; qu'en dites-vous, Dumesnil ?

MARCELLIN.

Vous n'êtes pas dégoûté ?

MORANDAL.

Ah !.. qu'est-ce donc ?

LE COLONEL.

Tenez, mais Marcellin va vous expliquer cela mieux que personne, c'est lui qui a conduit les ouvrages.

MARCELLIN, *au Sergent.*

Sergent ! (*Il lui donne des ordres à voix basse, et les hussards éloignent tous les soldats vers le fond ; les colonels se rassemblent.*)

MORANDAL.

Eh bien, colonel ?

MARCELLIN.

Le bastion est miné, messieurs, l'assaut sera très-meurtrier.

MORANDAL.

Ah !...

MARCELLIN.

Mais j'ai dit là-dessus ma façon de penser au général Raimbaut, et je m'étonne qu'il ne m'ait rien fait répondre. (*On entend au dehors battre aux champs, un colonel va regarder vers la droite.*)

LE COLONEL.

Le voilà qui arrive !

LE GÉNÉRAL, *entrant.*

Bonjour, messieurs ; mon cher colonel, j'ai présenté votre observation au général en chef.

MARCELLIN.

Et il a persisté ?

LE GÉNÉRAL.

J'ai besoin, m'a-t-il dit, d'occuper là toute une batterie et deux régiments anglais qui me gêneraient pour marcher en plaine... C'est une nécessité douloureuse !.. mais je compte assez sur la valeur des troupes, et les sages mesures du colonel Dumesnil.

MARCELLIN.

Très-bien !

LE GÉNÉRAL.

Ainsi, messieurs, commençons par faire la répartition des contingents que fourniront vos brigades. Combien faut-il d'hommes, colonel?

MARCELLIN.

Le moins possible!... mon général.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez raison!

MORANDAL.

Il me semble au contraire, mon général, que vous ne commencez pas par le commencement.

LE GÉNÉRAL.

Morandal!... mon brave ami... toi ici!... viens que je t'embrasse!... Ah ça! on en revient donc du désert?

MORANDAL.

Il paraît.

LE GÉNÉRAL.

Tu verras peut-être, qu'à l'armée du Rhin, il fait aussi chaud qu'aux Pyramides!... Mais ne disais-tu pas que je commençais par la fin?

MORANDAL.

Sans doute!... Vous avez à nommer d'abord le colonel qui commandera la colonne.

LE GÉNÉRAL, *à lui-même.*

Ah! diable! le colonel qui sera infailliblement tué.

MARCELLIN, *bas.*

C'est embarrassant, n'est-ce pas, mon général?

LE COLONEL, *à un autre.*

Dumesnil a parlé bas au général, le voilà déjà qui intrigue.

MORANDAL.

Eh bien?...

LE GÉNÉRAL.

Je me consulte.

TOUS.

Général...

MORANDAL, *à un colonel.*

Hein! quand je disais qu'il réfléchirait! .. Il a peur de faire des jaloux!

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, messieurs, c'est très-difficile.

MORANDAL.

Pourquoi donc? Choisissez celui que vous aimez le mieux...

MARCELLIN, *à Morandal.*

N'influencez pas le général, monsieur!

LE GÉNÉRAL.

J'y renonce!

TOUS.

Ah?

MARCELLIN.

Et moi, général, je dis que l'opération est tellement glorieuse, que vous ne sauriez sans partialité prendre sur vous d'en désigner le chef... Nous voilà réunis!... mettez dans un chapeau des billets blancs, et un billet avec une croix noire... le sort décidera!

MORANDAL.

En effet, c'est une idée... faisons nos billets.

TOUS.

Très-bien! (*Ils vont vers la tente, le général les examine.*)

MARCELLIN.

Comment, je le laisserais s'exposer ainsi!... lui que rien n'oblige à partager notre péril.... impossible!... (*L'arrêtant.*) Monsieur!

MORANDAL, *qui roule déjà son billet.*

Plaît-il?

MARCELLIN.

Vous en mettez trop!

MORANDAL.

Comment trop, j'en mets cinq.

MARCELLIN.

Je disais bien, nous ne sommes pas cinq.

MORANDAL.

Bah!... (*Il compte.*)

MARCELLIN.

Nous ne sommes que quatre.

MORANDAL.

Dame! je ne sais donc plus compter jusque-là? (*Comprenant.*) Ah! vous retranchez quelqu'un?

MARCELLIN.

Vous!

MORANDAL.

Est-ce que je n'ai pas mes épaulettes?

MARCELLIN.

Vous n'avez pas de soldats.

MORANDAL.

J'ai les vôtres!

MARCELLIN.

Vous ne les aurez que demain.

MORANDAL.

Quoi!... prétendre à me priver d'un poste d'honneur!...

MARCELLIN.

Vous n'y avez pas droit et vous m'ôtez une chance!

MORANDAL.

J'en appelle à ces messieurs!... on ne refuse pas cette politesse à un nouvel arrivant!... c'est une bienvenue, payez-la-moi!... (*Les colonels hésitent, divisés d'opinion.*)

MARCELLIN.

Monsieur, vous pouvez tomber au sort.

MORANDAL.

Pardieu, c'est pour cela que je tire!

MARCELLIN.

Et je déclare que je ne le souffrirai pas; voyons, général, n'ai-je pas raison?

LE GÉNÉRAL.

Messieurs!

LES COLONELS.

Ah! mais oui, Morandal!

MARCELLIN.

Ainsi, ôtez un billet!

MORANDAL, *à Marcellin.*

Est-ce une querelle que vous me cherchez?... Ah! je devine!... bien, bien, vous choisissez ce terrain-là!... soit, j'aurai la générosité de vous le laisser... (*Haut.*) Je persiste...

MARCELLIN, *bas.*

Monsieur, l'attaque du bastion Saint-André, c'est la mort pour les premiers qui l'enlèveront.

MORANDAL.

Eh bien! pour vous comme pour moi, ce me semble...

MARCELLIN.

Je suis sans amis, moi, sans famille; vous avez une famille et vous êtes marié.

MORANDAL.

Je vous écouterais, monsieur, si, en refusant de rendre l'honneur à ma sœur Benjamine, vous ne m'aviez pas donné le droit de douter de votre parole.

MARCELLIN.

Colonel, je vous jure...

MORANDAL.

Si c'est vrai, monsieur, raison de plus pour que j'y tienne.

A présent, vous le comprenez, je ne reculerai pas... Messieurs, qu'avez-vous décidé ?

LE GÉNÉRAL.

Vous faites trop d'honneur à l'armée, Morandal, et vous êtes trop près du commandement qui vous échoit demain, pour qu'on vous refuse ce que vous demandez.

MORANDAL.

Merci, messieurs.

MARCELLIN.

J'ai quatre chances contre lui une.

MORANDAL.

Voyons ! quelqu'un pour tenir le chapeau... L'innocence... un conscrit... Toi ! là-bas !... (*Appelant Cabry, qui est au fond avec les autres.*)

CABRY.

Tiens ! un autre colonel !

MORANDAL.

Eh ! mais c'est une bonne figure !... Tu vas me porter bonheur !

CABRY.

Je tâcherai, mon colonel... (*Il prend le chapeau.*) Faut-il que je tire le numéro gagnant?

MARCELLIN.

Non, chacun prendra le sien.

MORANDAL.

Vous avez raison ; nous ne pourrons en vouloir à personne... Allons !... (*Un colonel s'approche du chapeau, Morandal l'arrêtant.*)

MORANDAL.

Un moment ! savourons ! cela en vaut la peine ! (*Les trois colonels tirent ; Morandal et Marcellin se regardent ; Morandal prend le dernier.*)

MARCELLIN,

Malheur ! ce n'est pas moi !

LE COLONEL.

Ni moi !

MORANDAL.

C'est moi, messieurs, j'ai gagné !

MARCELLIN.

Lui !...

MORANDAL.

Ai-je une chance ! vous avez eu là une charmante idée, monsieur Dumesnil, je vous en fais mon compliment.

CABRY.

Et puis je vous ai tenu le chapeau. (*Il rend le chapeau et se retire au fond.*)

LE GÉNÉRAL, *ému et allant à lui.*

Ah! Morandal! mon vieil ami! c'était bien peine la de venir d'Egypte!

MORANADL.

Bah! bah! (*Aux autres.*) A quelle heure?

UN COLONEL.

A cinq heures!

MORANDAL, *tirant sa montre*

Ah! ah! je n'ai pas de temps à perdre, si je veux visiter un peu les différents détachements que je commanderai ce soir.

LE GÉNÉRAL, *à Morandal.*

Je t'y conduirai, viens. Que cherches-tu?

MORANDAL, *regardant sous la tente.*

On a toujours quelques petits arrangements à faire. Autrefois j'étais seul au monde, mais maintenant... tu sais que je suis marié? Ça serait bien drôle à te raconter, va, ce mariage-là. Enfin je suis marié. Cela a commencé par un contrat de vente, et cela va finir par un testament. Voilà pourquoi je voudrais griffonner quelques lignes...

LE GÉNÉRAL.

Là, chez le colonel.

MORANDAL.

Permettez-vous, monsieur? (*Marcellin s'incline*).

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, je t'attends! (*Il s'écarte avec les autres officiers*).

MARCELLIN, *allant à Morandal.*

Oh! monsieur!

MORANDAL.

Merci, j'ai tout ce qu'il me faut. (*Il commence à écrire.*)

MARCELLIN, *s'éloignant de lui.*

Il va mourir, le mari de Thérèse!... Il va mourir là, dans un moment, frappé par la fatalité... et Thérèse est libre!

MORANDAL.

C'est drôle... quand on n'a pas l'habitude d'écrire ces choses-là, ça fait toujours un effet... un effet bête, mais un effet. (*Il se remet à écrire.*)

MARCELLIN, *l'examinant.*

Il est ému!

MORANDAL, *écrivant.*

« Le colonel Dumesnil a proposé de tirer ce commandement « au sort, et j'ai perdu!... Ma chère femme, vous si pure et si

noble, que je respectais comme une sainte, et qui n'aurez pas eu le temps de me connaître et de m'aimer. (*Il s'attendrit.*) Ah! mais...

MARCELLIN.

Ce spectacle me déchire.

LE GÉNÉRAL, *à Marcellin.*

Ah, colonel! colonel! vous avez eu là une bien malheureuse idée! (*Il va visiter la tranchée avec les officiers.*)

SCENE VI.

MARCELLIN, MORANDAL *écrivant sous la tente.*

MARCELLIN.

Que dit-il?... et pourquoi me répète-t-il cela?... Ah! il s'aperçoit que Morandal regrette la vie, le bonheur, et il m'accuse de... Dieu! quelle horrible idée!... Mais, en effet, c'est moi qui ai proposé d'en appeler au sort! c'est moi qui suis cause... Oh! si Thérèse, le voyant mort, et moi vivant, supposait... Ce serait affreux!... Non! non! mille fois plutôt mourir!... Mais d'ailleurs, est-ce que je tiens à vivre? est-ce que je puis être heureux?... Est-ce que si Thérèse, qui ne m'aime plus, m'aimait encore, j'oserais jouir en paix de ce bonheur volé comme par un sacrilége qui dépouille une tombe?... Jamais!... l'ombre de ce malheureux se dresserait toujours entre elle et moi pour me reprocher mon sanglant héritage!... C'est moi qui ai fait le mal, c'est moi qui ai jeté le deuil et la honte dans cette maison, et j'accepterais du hasard la récompense de mon crime? Allons! Thérèse ne m'estimerait pas... je la verrais pleurer Morandal, peut-être! elle me préférerait la mémoire de cet héroïque soldat, que j'aurais laissé mourir ici!... Non! à moi seul l'estime, le respect, l'amour de Thérèse!... Qu'elle se dise avec désespoir: J'ai perdu Marcellin!... et qu'elle puisse dire avec orgueil: Je l'aimais... je l'aime encore... je l'aimerai toujours!... Allons! pour la première fois depuis deux ans, je respire à l'aise, je relève la tête, je puis m'enivrer de mon amour! Il est purifié!... Morandal! je suis plus digne que toi de Thérèse, car je vais te sauver pour elle!...

SCENE VII.

MARCELLIN, MORANDAL.

MORANDAL.

Mon général, charge-toi de ceci... Je suis à vous, messieurs. (*Il plie le papier et le donne au général. On bat aux champs. Le général, les colonels et un peloton de troupes de ligne*

sortent. Revenant à Marcellin.) Pardon, colonel; il nous reste, vous le savez, un petit compte à régler ensemble... Je ne puis vous faire un long crédit... je suis pressé.

MARCELLIN.

Monsieur.

MORANDAL.

Et puis, les choses sont bien changées, allez... Regardez-moi... J'arrive à vous sans fiel et sans colère... Ce n'est plus l'homme de ce matin qui vous parle... Ce matin, on sentait dans ma voix l'ordre à côté de la prière; dans mon regard, la menaçante confiance que tout homme de cœur a dans son droit et son épée... Vous pouviez me résister ce matin; mais à présent, que je suis plus inoffensif qu'une femme; à présent, que je vais mourir, voyons, Dumesnil, est-ce que vous me résisterez?...

MARCELLIN, *à part*.

Oh! maintenant je puis mentir.

MORANDAL.

Songez que ces pauvres femmes, auxquelles j'avais promis mon appui, vont n'avoir plus de soutien sur la terre! Vous ne me ferez pas cette douleur, de penser qu'en mourant je laisse une famille dans les larmes, Benjamine dans la honte, et votre enfant sans nom et sans honneur!

MARCELLIN.

Mon enfant!

MORANDAL.

Ce pauvre petit, qu'en passant à Grantier, j'ai surpris dans son berceau souriant aux caresses et aux pleurs de sa mère et de Thérèse!... Pauvre orphelin! qui ne se doute guère, qu'en ce moment, il faut qu'on supplie son père d'avoir pitié de son malheur!

MARCELLIN.

Vous avez vu mon enfant... à Grantier... dans son berceau, caressé par Benjamine et par... Thérèse!.. (*Avec désespoir.*) Ah! colonel, ce matin vous ne m'aviez pas parlé de mon enfant.

MORANDAL.

Vous me promettez, alors?

MARCELLIN.

Ah! si vous saviez ce que j'éprouve!.. Non, je ne croyais pas qu'on pût à la fois être si heureux, et tant souffrir!.. Vous me pardonnez, n'est-ce pas?.. de vous avoir refusé. Nous touchons au moment d'une séparation douloureuse, et il me serait trop

pénible de ne pas vous avoir serré la main cordialement, en vous disant combien je vous estime, et combien je vous aime!

MORANDAL.

Oh! mon ami! (*Ils se serrent la main.*)

MARCELLIN.

Tenez, quand je vous regarde et que je pense que là... tout à l'heure...

MORANDAL.

Vous me plaignez! c'est inutile!... J'ai pris mon parti, allez!... Et maintenant que j'ai fait le bonheur de Benjamine... réellement je ne regrette rien. Pour ce que je faisais sur terre!...

MARCELLIN.

Espérez encore... mon ami!

MORANDAL.

Bah!... quoi donc?... Cependant, depuis que je vous ai serré la main, j'ai comme un petit point là, au cœur... qui ressemblerait à du regret... Ah! vous êtes bien heureux, Dumesnil, d'avoir un enfant et de vivre!

MARCELLIN, *le cœur brisé.*

Oui, bien heureux!... c'est vrai!

MORANDAL.

Veillez bien sur ces pauvres femmes, n'est-ce pas? soyez tout pour elles, un père, un ami... parlez-leur quelquefois de moi... Allons! allons!... nous ne sommes pas ici pour nous attendrir! Tous nos officiers m'attendent pour fêter ma bienvenue... le repas des Thermopyles... Vous serez des nôtres?

MARCELLIN.

Oh! non! j'ai à faire ici tous les préparatifs de l'opération!... il faut que vous réussissiez, au lieu de succomber, colonel... Tout n'est pas perdu, allez!

MORANDAL.

Oui, oui, dorez-moi la pilule... en tout cas, au revoir!... dans une heure!... (*Le sergent du génie apporte le fallot, qu'il pose sur la table, qui est sous la tente.*) Mon cheval!... C'est drôle, il y a des gens qui prendraient au moins le temps de mourir!... et moi, je suis toujours pressé! Au revoir!

MARCELLIN.

De tout cœur. (*Morandal sort. Seul, avec désespoir, et assis sous la tente.*) J'ai un fils! et je vais mourir!... mourir sans l'avoir seulement embrassé!... Oh! mais, quoi, ne viens-je pas

de serrer la main à Morandal! n'ai-je pas juré dans mon cœur que cet homme vivrait?... Allons, Marcellin!... pas de faiblesse!... il vivra!... J'ai aussi un testament à faire, moi, il sera moins long que celui de Morandal. A Dieu mon âme!... mon corps au repos éternel!... ma mémoire à Thérèse!... tout le passé dans l'oubli!... (*Il prend la lettre de Thérèse, la brûle au fallot.*) C'est fini!... (*Se levant et allant au fond.*) Officiers! soldats! à moi tout le monde!

SCÈNE VIII.

MARCELLIN, LES SOLDATS.

MARCELLIN.

Messieurs, mes amis, savez-vous ce qui s'est passé ici tout à l'heure?

UN OFFICIER.

On dit que la bataille va se livrer, et qu'on donnera l'assaut au bastion.

MARCELLIN.

Savez-vous qui?

TOUS.

Non!

MARCELLIN.

Un colonel étranger, avec des détachements pris à d'autres brigades.

TOUS.

Ah!

MARCELLIN.

Tous les travaux que nous avons faits, toutes ces fatigues que nous avons endurées, tant de braves gens que nous avons perdus!... tout cela servira au triomphe d'un autre; tout cela, mes amis, ne nous vaudra pas même l'honneur de planter le drapeau de la brigade au sommet de ce bastion! (*Tous murmurent.*)

MARCELLIN.

On nous trouve donc trop faibles, on nous trouve donc trop lâches pour ne pas achever ce que nous avons commencé?.

TOUS.

Oh!

MARCELLIN.

Faut-il endurer cet affront, mes amis, je vous le demande?

TOUS.

Non! non!

MARCELLIN.

Faut-il laisser à d'autres la gloire que nous avons semée et arrosée de notre sang ?

TOUS.

Non !

MARCELLIN.

Eh bien ! écoutez-moi. (*On l'entoure de plus près.*) L'attaque est fixée à cinq heures ; si vous le voulez, nous aurons enlevé le bastion quand les détachements de renfort arriveront sur le terrain ?

TOUS.

Oui ! oui !

MARCELLIN.

Eh bien ! donc, à vos postes ! (*Les tambours vont prendre leurs caisses.*) Les sapeurs, dans la galerie, pour enfoncer la muraille qui nous sépare de l'ennemi ; vous, capitaines, soutenez-les avec vos hommes ; vous, au revers du glacis, à la baïonnette, et nous autres, droit au bastion ! (*Roulement de tambour, tout le monde prend les armes et vient se ranger de chaque côté du camp.*) Êtes-vous prêts ?

TOUS.

Oui !

MARCELLIN, *l'épée d'une main et de l'autre le drapeau.*

Vingt-cinquième demi-brigade, en avant ! (*Il s'élance vers le bastion; tout le monde le suit. — Une mine joue : explosion.*)

ACTE IV.

Le cabinet du baron de Grantier. — Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE I.

LA BARONNE, LE DOCTEUR, *sortant de la chambre de Thérèse.*

LA BARONNE.

Ainsi, docteur, vous trouvez Thérèse mieux portante ce matin ?

AUBERTIN, *avec une petite fiole à la main.*

Sans comparaison, madame. La maladie s'obstine en vain,

nous la vaincrons. Thérèse, depuis longtemps, ne dormait qu'à force de soporifiques... et elle a reposé tranquillement cette nuit sans avoir fait usage de mon laudanum.

LA BARONNE.

Vous rappelez-vous ce que je vous disais ici, il y a un mois? Cette enfant-là est ou sera malade. Avais-je raison? Elle est tombée malade le jour même, après le départ de son mari. *(La Baronne au docteur qui va vers l'armoire vitrée qui est au fond au milieu.)* Que faites-vous là?

AUBERTIN.

Je serre dans la pharmacie ce flacon de laudanum qui, Dieu merci, va devenir inutile; elle en a pris assez, plus qu'elle n'en prendra.

LA BARONNE.

Croyez-moi... je vois clair, bien qu'on cherche à m'aveugler! Puisse-t-elle guérir de tout ce qui la rend malade!

AUBERTIN, *allant à la Baronne.*

Mais... si elle se lève, si elle se distrait, le soleil, l'air et l'exercice l'auront bientôt sauvée...

LA BARONNE.

De son chagrin?

AUBERTIN.

Comment?... de quel chagrin?... (*Entrée de Benjamine venant de chez Thérèse.*)

LA BARONNE.

Oh! elle en a... elle en a, vous dis-je; et Benjamine aussi!

AUBERTIN.

Par exemple!...

SCENE II.

LES MÊMES, BENJAMINE.

BENJAMINE, *allant à sa mère.*

J'ai du chagrin, moi, ma mère?...

LA BARONNE.

Allons, bien!... elle était là!

AUBERTIN.

Laissez-la vous répondre.

LA BARONNE.

Oh! vous vous entendez tous ensemble contre moi; mais je ne suis pas votre dupe. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire dont les symptômes ne m'échappent pas, malgré toutes vos précautions.

BENJAMINE.

Mon Dieu!

AUBERTIN.

Que voulez-vous dire?

LA BARONNE.

La patience me manque à la fin!... et ce rôle de statue me fatigue... L'air sombre de Morandal lorsqu'il partit, il y a un mois, après une demi-heure de séjour au château!... Thérèse au lit depuis ce moment, fondant en larmes au moindre mot, fuyant la lumière, comme si elle en avait peur!... Benjamine, pâlie, changée, cachant sous un sourire monotone une tristesse indéfinissable!... (*Le docteur veut parler.*) Ne m'interrompez pas... Le petit Raymond parti si brusquement, lui qui était presque de la famille, et qui ne paraît plus s'inquiéter aujourd'hui de celle qu'on lui destinait pour femme! Pas un mot, pas une lettre de lui depuis cet étrange départ... (*Benjamine se détourne et pleure.*) Enfin, jusqu'à Jacinthe, disparue aussi pour aller en Bretagne, en Bretagne, où elle n'a plus ni parents ni affaires!... Tenez, ma maison ressemble à Benjamine : vous la forcez à me sourire; mais je sens là-dessous comme une froide vapeur de larmes... A force de vouloir me rendre heureuse, prenez-y garde, vous laisserez s'accumuler tant de malheurs qu'un jour, quelque chose me le dit, je n'aurai plus assez de force et tomberai sous le fardeau!...

BENJAMINE.

Ma mère!

AUBERTIN, *à Benjamine.*

Silence! (*A la Baronne.*) Vraiment, vous êtes bien ingénieuse à vous tourmenter!... Thérèse est malade?... Eh bien! est-ce si étrange, et ne l'avez-vous jamais été?... Benjamine est pâlie, soit! mais elle veille au chevet de sa sœur depuis trente jours; on pâlirait à moins... Raymond voyage; il s'agit pour lui de rentrer dans les biens de sa famille. Un million! cela vaut-il la peine qu'on s'absente!... Quant à Jacinthe, partie en Bretagne, ce qui vous surprend si fort, elle a le mal du pays; ce n'est pas nouveau... Les Bretons ressemblent en cela aux Suisses, moins le ranz des vaches! Pour Dieu, vivez tranquille et n'allez pas tomber malade comme Thérèse, pâlir comme Benjamine, et voyager dans les espaces imaginaires, à la poursuite de Raymond et de Jacinthe, qui arpentent prosaïquement les grands chemins. Ai-je raison, chère petite?

BENJAMINE.

Ah! oui!

LA BARONNE.

Il a raison... n'est-ce pas?... Eh bien! expliquez-moi donc, savant docteur, vous qui expliquez toutes choses, pourquoi j'ai

vu, vu, entendez-vous.... il y a deux jours, rôder autour du parc... ce voyageur, ce monsieur Raymond?

BENJAMINE.

Vous avez vu monsieur Raymond?...

AUBERTIN.

Serait-il vrai!..

BENJAMINE.

Il y a deux jours!..

LA BARONNE.

Attendez! Et pourquoi un soir! voilà une semaine, à peu-près!.. j'ai entendu ici! de mes deux oreilles, en montant l'escalier, la voix de Jacinthe, de Jacinthe qui a le mal du pays, et qui est allée revoir sa Bretagne.

AUBERTIN.

Ah!...

BENJAMINE, *bas, au Docteur.*

Vous savez, le jour où elle nous a apporté des nouvelles du petit Benjamin!...

AUBERTIN.

Diable!..

LA BARONNE.

Vous ne répondez pas?..

AUBERTIN.

Bien aisément. Si vous eussiez vu réellement monsieur Raymond, aux environs du parc, il fût venu ici vous présenter ses respects. Si vous eussiez entendu la voix de Jacinthe, c'est qu'elle serait au château, et vous l'y verriez encore!

BENJAMINE.

Assurément, ma mère!

LA BARONNE, *allant à Benjamine.*

Eh bien! demandez à Ducroc, à Ducroc que vous empêchez de monter ici, Benjamine, sous prétexte qu'il agace les nerfs de votre sœur! ce qui me paraît encore assez louche, par parenthèse!

BENJAMINE.

Ma mère, ce n'est pas seulement pour cela! C'est que j'ai fait de ce cabinet ma chambre, et que...

LA BARONNE.

Bien, bien! On le relègue en bas! voilà qui est certain... il gêne! Eh bien! il était avec moi ce soir-là! vous savez qu'il a l'oreille fine et qu'il devine Jacinthe d'une lieue, demandez-lui s'il ne s'est pas écrié: Mais, madame, Jacinthe est donc là-haut? je l'entends. Expliquez moi cela aussi, par grâce. (*Elle regarde le Docteur.*)

AUBERTIN, *avec sang-froid.*

Erreur ! (*La Baronne regarde Benjamine.*)

BENJAMINE, *même jeu.*

Erreur !

LA BARONNE.

C'est bon ! il est dit que je ne saurai rien de vous. Je saurai donc par moi-même, et quant à Raymond, pour commencer, j'ai pris des mesures, et nous verrons !

BENJAMINE.

Ah ! docteur !

AUBERTIN.

Que veut-elle dire ?

LA BARONNE.

Ces cachoteries, ces chuchotements, ces malaises, ces apparitions de gens qu'on croit loin, et ces disparitions de gens qu'on avait près de soi, en un mot, tous ces mystères du château de Grantier, seront peut-être moins difficiles à pénétrer que ceux du manoir d'Udolphe.

AUBERTIN.

Madame.

BENJAMINE.

Chère mère !

LA BARONNE.

Patience ! vous dis-je.

AUBERTIN.

En vérité, je ne vous comprends pas !

LA BARONNE.

Assez, docteur, assez ! j'ai vu de travers, j'ai mal entendu, et je radote ; monsieur Raymond est aux prises avec les gens d'affaires à Paris ! nous le verrons bien, je ne dis que cela. Mademoiselle Jacinthe roucoule dans les genêts de sa Vendée, n'en parlons plus. A bientôt ! Allons déjeuner !

BENJAMINE.

Des soupçons ! il nous manquait cela !

AUBERTIN.

Ce n'est plus tenable, mon enfant !

LA BARONNE.

J'attends, docteur.

BENJAMINE.

Raymond, aux environs du château, sans me parler, sans chercher à me voir !... Il me hait et me méprise, mon Dieu !

LA BARONNE.

Allons, Benjamine !

BENJAMINE.

Me voici, ma mère... Oh ! tantôt, je me régalerai de pleurer ! (*Ils sortent.*)

SCENE III.

THÉRÈSE. (*Elle ouvre la porte de sa chambre, et guette le départ des précédents.*)

Ils sont partis, et je suis seule !... Oui, bon docteur, Thérèse est sauvée !... Sa maladie, c'était la douleur d'avoir laissé accuser une innocente, de révéler sa faute, et de se déshonorer en tuant sa mère. Elle guérira, Thérèse, et de sa douleur et de sa honte !... Dieu a eu pitié d'elle, et lui a envoyé enfin le remède à tous les maux ! (*Elle va ouvrir à l'armoire et prend le flacon.*) J'ai puisé chaque jour quelques gouttes dans ce flacon, et, du sommeil de trente nuits, je me suis fait patiemment l'éternel sommeil !... Il me fallait encore la dose d'aujourd'hui, la voici. (*Elle referme l'armoire, et vient s'asseoir près du guéridon.*) Je tiens désormais le repos, le bonheur !... Étrange destinée ! dans cette même chambre où Marcellin, pour mourir, jetait au feu les breuvages destinés à le faire vivre, moi, je viens dérober au docteur, goutte à goutte, la mort qu'il éloigne de moi... Marcellin, chère moitié de mon âme, tu vivras, et moi je meurs ! Oh ! sois heureux, oublie !... Non, non ! n'oublie jamais celle qui, ne pouvant te consacrer sa vie, a mieux aimé quitter la terre que de donner à un autre un seul sourire volé à ton amour ! N'est-ce pas, mon père, qu'elles sont loyales les filles de Grantier ?... Benjamine sacrifie son honneur au repos de sa mère... Thérèse donne sa vie pour le bonheur de sa sœur !... Le jour où mon mari reviendra, plus de frissons, plus d'angoisses !... Je n'aurai pas à mentir !... Le temps d'appuyer ce flacon sur mes lèvres, et je m'épargne la honte d'un aveu qui ferait rougir un honnête homme... La mort me gardera fidèle, honorée... On m'a vue malade, on me verra m'éteindre sans rien soupçonner... Ma mère me pleurera... Benjamine, déliée de son serment, prouvera son innocence à Raymond... Mon mari ne m'a jamais connue ; il se consolera bien vite... Marcellin, le seul qui m'accuse aujourd'hui, me devinera peut-être quand je lui enverrai mes adieux et mon enfant !... Oh ! ne me maudissez pas, mon Dieu ! je ne suis pas mauvaise mère, et je vous prends à témoin que je vivrais dans la misère, dans l'opprobre, plutôt que de laisser mon enfant orphelin !... Mais il aura son père ; mais j'ai fait tout le monde heureux autour de moi, et je crois que je puis mourir ! (*Elle tombe à genoux.*)

SCENE IV.

BENJAMINE, THÉRÈSE.

BENJAMINE, *entrant et allant à elle.*

Que dis-tu ?

THÉRÈSE, *se relevant.*

Benjamine !

BENJAMINE.

Que faisais-tu à genoux ?

THÉRÈSE.

Je priais.

BENJAMINE.

Tu as parlé de mourir...

THÉRÈSE.

Non.

BENJAMINE.

Si, et tu pleures... ah !

THÉRÈSE.

Tais-toi !...

BENJAMINE.

Tu souffres... appelons.

THÉRÈSE.

Non, non... un moment de faiblesse dont je me repens déjà... c'est bien loin, va... c'est passé.

BENJAMINE.

Tu oses parler de mourir ! eh bien, et le petit Benjamin ?

THÉRÈSE.

Sans doute !

BENJAMINE.

Le pauvre chéri, qui est malade comme sa mère... tu ne penses donc plus à lui ?

THÉRÈSE.

Oh ! si, j'y pense... Vois-tu, quand tu m'as entendue prononcer ce mot si triste, je terminais ma prière en disant : Mon Dieu, assurez le bonheur et le repos de tous ceux qui m'entourent. Rendez-moi bien inutile sur la terre, et accordez-moi la grâce de mourir... Voilà ce que je disais, pas autre chose... Je ne le désire pas, va !

BENJAMINE.

A la bonne heure !... car nous attendons Jacinthe, tu sais, notre petite confidente, qui va rapporter des nouvelles de Benjamin... elle à qui nous l'avons confié depuis qu'il est souffrant

THÉRÈSE.

Oui, chère sœur, oui. (*Elle l'embrasse.*)

BENJAMINE.

Tu te sens bien, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, *allant s'asseoir.*

Oui et non. (*Benjamine se met à genoux près d'elle.*) J'ai toujours quelque chose là... vois-tu... qui contrarie beaucoup les soins du docteur... Dis donc, je ne parlerais pas ainsi à notre mère... elle n'a pas de courage... mais tu en as, toi, mon petit héros! Voyons... si cette maladie tournait mal... si un malheur m'arrivait...

BENJAMINE.

Oh!...

THÉRÈSE.

J'ai beaucoup de chagrin, vois-tu... Assurément je suis forte et pleine d'existence; mais il faut tout prévoir... la vie, c'est une petite lumière qu'un souffle de Dieu éteint. Que ferais-tu... de Benjamin, si je n'étais plus là?

BENJAMINE.

Mon Dieu! mais il est à moi... je le garderais.

THÉRÈSE.

Non. Un jour viendra où tu seras mariée, où tu seras heureuse, où tu devras tous tes soins, tout ton amour, à tes enfants... Mon petit Benjamin n'est pas seulement à nous deux... il est à quelqu'un... que tu oublies. Écoute-moi bien, chère sœur... Tu écrirais à cette personne; tu la ferais venir près de toi : vous iriez ensemble à l'endroit où... je dormirais... et là, après lui avoir fait jurer de vivre... car il m'aime, et je crois que c'est pour toujours... tu le conduirais près de Benjamin, en lui disant : Thérèse vous confie cet enfant, et vous supplie de ne pas lui donner une mauvaise mère...

BENJAMINE.

Mais pourquoi me parles-tu ainsi?

THÉRÈSE, *se levant.*

Je devais te dire cela... maintenant c'est fini.

BENJAMINE.

Embrasse-moi donc, au moins, pour me cacher tes larmes.

THÉRÈSE.

Moi, pleurer! jamais je n'ai été si heureuse que depuis un moment.

BENJAMINE.

Vrai?

THÉRÈSE.

Regarde! (*Elle sourit.*) Es-tu rassurée? puis-je rentrer?... Les forces me manquent.

BENJAMINE.

Oui, ne te fatigue pas... rentre. (*La retenant.*) A propos, pourquoi étais-tu venue ici?.,. (*Regardant autour d'elle avec défiance.*)

THÉRÈSE.

Pour marcher, pour changer d'air... Ah! pour attendre Jacinthe.

BENJAMINE.

Sois tranquille, je l'attendrai.

THÉRÈSE.

Envoie-la-moi bien vite... quand elle arrivera.

BENJAMINE.

Sur-le-champ!

THÉRÈSE, *allant à sa chambre.*

Elle m'a fait peur avec sa question... (*Elle sort.*)

BENJAMINE.

A genoux, pleurant! ce n'est pas ainsi qu'on guette l'arrivée de quelqu'un!... Que faisait-elle... ici?.., Oh! je ferai bonne garde! Thérèse a trop pleuré pendant mon absence pour avoir souri franchement tout à l'heure!

SCENE V.

BENJAMINE, JACINTHE.

JACINTHE, *entrant par la porte secrète.*

Bonjour, mademoiselle.

BENJAMINE.

Toi! sans frapper! quelle imprudence!

JACINTHE.

C'était bien plus imprudent de frapper. Témoin le jour où Ducroc était là et où il a entendu les trois coups; moi, j'ai fait un trou à la porte par où j'entends et je vois, quand on peut entrer : je vous ai vue seule, j'entre.

BENJAMINE.

Oh! la rusée! Comment va Benjamin?

JACINTHE.

Votre cher petit est tout à fait remis, je l'abandonne; il n'a plus besoin que de sa nourrice, et va pousser comme un champignon. Madame Thérèse va mieux depuis l'autre jour?...

BENJAMINE.

Beaucoup mieux... Mais comme tu as tardé! je t'attendais bien plus tôt.

JACINTHE.

Je vas vous dire... le souterrain est long, et chaque fois que j'y passe... je ne puis m'empêcher de regarder...

BENJAMINE.

Quoi! les pierres?

JACINTHE.

Mais oui, les pierres, les trous... ça m'intéresse. A propos, mademoiselle, vous avez bien fait ce que je vous avais recommandé? monsieur Ducroc n'a pas mis le pied ici pendant mon absence?

BENJAMINE.

Non!

JACINTHE.

Vous en êtes sûre?

BENJAMINE.

Parfaitement. J'ai fait mettre mon lit dans ce cabinet.

JACINTHE.

Bien. Et il enrage?

BENJAMINE.

Il est furieux.... Ah çà, pourquoi tient-il tant à entrer ici, et pourquoi tiens-tu si fort à ce qu'il n'y entre pas?

JACINTHE.

Voilà! permettez-moi de ne pas vous répondre.

BENJAMINE.

Enfin...

JACINTHE.

Laissez faire... quand il faudra que vous le sachiez, vous le saurez.

BENJAMINE.

C'est bon!

JACINTHE.

En attendant, me voilà revenue! La consigne est levée... il faut laisser entrer ici monsieur Ducroc tant qu'il voudra!... ça me manquait de ne plus l'avoir derrière mes talons!... A-t-on des nouvelles de Cabry?

BENJAMINE.

Pas encore!

JACINTHE.

C'est qu'à présent le voilà dans la vraie guerre, le pauvre innocent!... C'est là qu'il ne faut pas grelotter!

SCENE VI.

LES MÊMES, DUCROC, *puis* LA BARONNE.

DUCROC, *paraissant à la porte vitrée.*

Mais c'est sa voix!... elle est ici! Par où est-elle entrée?... (*Appelant.*) Madame la baronne!

JACINTHE.

Tiens! monsieur Ducroc!

DUCROC.

Je disais bien que je l'avais entendue.

JACINTHE.

Vieille mouche !

LA BARONNE.

Mais oui !... la voilà !

JACINTHE.

Votre servante, madame !

LA BARONNE.

Comment es-tu ici ?

JACINTHE.

J'arrive, madame !

LA BARONNE.

Ah ! tu arrives... maintenant ?

JACINTHE.

Tout de suite.

LA BARONNE.

Ah ?... la Bretagne, comment va-t-elle ?

JACINTHE.

Mais pas mal... pour vous servir, madame.

LA BARONNE.

Il y a huit jours... où étais-tu donc ?

JACINTHE.

Moi, j'étais... (*Signe de Benjamine.*) Où est-ce que j'étais bien, il y a huit jours ?...

LA BARONNE.

N'étais-tu pas ici, par hasard ?

JACINTHE.

Ici ! moi !... Pourquoi faire que j'aurais été ici, puisque j'étais autre part ?

DUCROC.

Mais par où as-tu passé ? nous étions en bas et nous ne t'avons pas vue ?...

JACINTHE, *à Ducroc.*

Je serai peut-être entrée par les fenêtres, comme un moineau.

DUCROC.

Ou par les murs, comme une souris.

LA BARONNE.

Le fait est qu'on ne t'a pas vue.

DUCROC.

Non... et je regardais...

JACINTHE.

Oh ! oui, vous deviez regarder... Enfin, faut que j'aie passé quelque part.

DUCROC.

C'est étonnant !

BENJAMINE, *faisant signe à Ducroc de se retirer.*

Monsieur Ducroc, nous étions convenus qu'on ne ferait pas de bruit ici, pour ma sœur.

DUCROC.

Je me retire, mademoiselle. (*A part.*) Oh ! mais, on ne me laissera donc pas une minute ici !... (*Il sort.*)

JACINTHE.

Il est temps que je l'occupe... je vas l'occuper.

BENJAMINE.

Venez-vous chez ma sœur, bonne mère?

LA BARONNE.

Oui !... Appporte-moi mes livres !

DUROC, *rentrant.*

Madame !

BENJAMINE.

Encore !

DUCROC.

Mademoiselle, c'est qu'il n'y avait personne en bas pour annoncer les visites, et que...

LA BARONNE.

Une visite?

DUCROC.

M. Raymond, madame.

BENJAMINE, *épouvantée.*

M. Raymond!...

LA BARONNE.

Ah ! je savais bien que je l'avais vu avant-hier... et qu'en lui écrivant je le ferais venir !...

BENJAMINE.

Elle lui a écrit... oh ! mon Dieu ! (*Elle veut fuir.*)

LA BARONNE, *à Benjamine.*

Où vas-tu?

BENJAMINE.

Chez ma sœur avec Jacinthe.

LA BARONNE.

Non, reste... aide-moi à recevoir M. Raymond.

BENJAMINE.

Oh !

JACINTHE, *bas, à Benjamine.*

Je vais vous envoyer le docteur.

BENJAMINE, *de même.*

Non, reste avec Thérèse... retiens-la chez elle.

DUCROC, *rentrant.*

Viens-tu déjeuner, petite Jacinthe?

JACINTHE.

Non... je vais saluer madame Morandal. (*Elle va chez Thérèse.*)

LA BARONNE.

Allons, Ducroc, envoyez-nous Raymond.

DUCROC.

Par où est-elle entrée ? *(Il sort.)*

LA BARONNE.

Enfin, je vais donc savoir quelque chose !...

SCENE VII.

LES MÊMES, DUCROC, RAYMOND, LE DOCTEUR.

DUCROC, *annonçant.*

M. Raymond !

LA BARONNE, *assise près du guéridon.*

Entrez, monsieur Raymond, entrez. Vous avez reçu ma lettre ?

RAYMOND.

Oui, madame !

LA BARONNE.

Benjamine est là !

RAYMOND, *s'inclinant encore.*

J'ai eu l'honneur de saluer mademoiselle.

LA BARONNE, *à part.*

Ah çà, mais ils se boudent. (*Haut.*) Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Madame...

LA BARONNE.

Vous étiez dans le pays, puisque ma lettre vous y a trouvé.

RAYMOND.

Oui, madame !

LA BARONNE.

Pourquoi donc ne veniez-vous pas nous voir?

BENJAMINE.

Hélas !

RAYMOND.

Excusez-moi, je vous prie... Des affaires...

LA BARONNE.

Permettez, il me semble que vous oubliez à quel point vous avez été familier dans cette maison... une intimité pareille ne se rompt pas sans de graves motifs... quels motifs avez-vous?... parlez !

RAYMOND.

Aucun motif, madame.

LA BARONNE.

Votre absence, si elle n'a pas de cause, est une injure pour ma fille!... vous vous éloignez, c'est votre droit; mais expliquez-vous...

BENJAMINE.

Oh!...

LA BARONNE, *se levant.*

Allons... franchement.

RAYMOND.

Madame!... mon caractère et celui de mademoiselle Benjamine ne pouvaient sympathiser...

LA BARONNE.

Vous ne vous quittiez pas?... et vous êtes d'un charmant caractère, Raymond!... Quant à Benjamine, c'est l'humeur la plus enjouée, la plus égale.

RAYMOND.

Je n'accuse pas mademoiselle Benjamine, madame, je suis seul coupable.

LA BARONNE.

De quoi?

RAYMOND.

De n'avoir pas su me faire aimer.

LA BARONNE.

Benjamine ne vous aimait pas?

RAYMOND.

Demandez à mademoiselle.

LA BARONNE.

Benjamine?...

BENJAMINE.

C'est vrai, je n'aimais pas monsieur Raymond. (*Elle suffoque et se jette au cou de sa mère.*)

RAYMOND.

Oh!...

LA BARONNE.

Tu dis cela, et tu pleures?

RAYMOND.

Elle pleure?

LA BARONNE.

Vous le voyez bien. (*A part.*) C'est une querelle que ces enfants ont eue ensemble; il faut les laisser s'expliquer.

BENJAMINE.

Où allez-vous, ma mère?

LA BARONNE, *souriant.*

Thérèse m'appelle...,

BENJAMINE.

Mais non !

RAYMOND.

Madame. (*Il veut partir.*)

LA BARONNE.

Excusez-moi... Benjamine vous reconduira... votre ennemie Benjamine.

RAYMOND.

Mais...

LA BARONNE.

Et vous vous raconterez vos antipathies. (*A elle-même.*) Allons, voilà déjà un secret éclairci ; j'ai eu plus de peur que de mal. (*Elle rentre chez Thérèse.*)

SCENE VIII.

BENJAMINE, RAYMOND.

BENJAMINE, *à Raymond qui s'éloigne.*

Je ne vous laisserai pas sortir, monsieur, sans vous remercier de votre générosité.

RAYMOND.

Oh ! mademoiselle !..

BENJAMINE.

J'étais bien sûre que vous ne trahiriez pas une pauvre jeune fille...

RAYMOND.

Je serais mort plutôt. Votre secret est à vous, non à d'autres.. Adieu, mademoiselle.

BENJAMINE, *à part et pleurant.*

Il s'en va ! (*Elle va s'assoir sur le canapé.*)

RAYMOND, *revenant.*

Vous vous repentez, n'est-ce pas, de m'avoir fait tant de mal ?

BENJAMINE.

Oh !

RAYMOND, *allant vers Benjamine.*

A moi qui vous aimais tant, à moi qui croyais en vous, à moi que vous aimiez, car vous m'avez aimé un instant. On ne se trompe pas à cela, mademoiselle, et c'est là votre crime (*Benjamine se lève*), de m'avoir donné une si douce espérance, pour me précipiter dans un si cruel malheur ! et tenez, en ce moment encore, vous souffrez, vous me plaignez (*Benjamine se tourne devant Raymond*), et je retrouve à la fois sur vos traits, cet amour que j'y lisais seul ! cette candeur de l'innocence que

votre faute n'y a pas éteinte, et qui éclate à tous les regards! Oh! c'est impossible! vous n'êtes ni lâche ni perfide, vous êtes la pureté, vous êtes la tendresse, vous êtes toujours l'ange gardien qui présidait à ma vie!.. Benjamine, dites-moi que j'ai fait un rêve affreux, que vous n'êtes pas coupable, et je vous croirai! Dites-moi tenez, dites-moi que vous avez été entraînée, fascinée, séduite, sans que votre pensée, sans que votre âme ait cessé de m'appartenir, et je vous croirai, Benjamine, et je vous remercierai à deux genoux, car je suis si malheureux, car cet amour m'est entré là si profondément, que je ne peux pas l'en arracher sans arracher aussi mon cœur!

BENJAMINE, *à part.*

C'est trop, mon Dieu! ayez pitié de moi!

RAYMOND, *se relevant.*

J'ai cru avoir épuisé tous les malheurs. Il en est un qui effacerait tous les autres; Morandal est parti pour forcer M. Dumesnil à vous épouser. Benjamine, est-ce que vous aimez monsieur Marcellin?

BENJAMINE.

Vous savez bien que non!

RAYMOND.

Pourquoi l'épouseriez-vous alors? J'ai votre injure à venger; je la vengerai, vous serez libre!

BENJAMINE, *avec effroi.*

Malheureux! taisez-vous! la vie de Marcellin est sacrée. Si Marcellin mourait...

RAYMOND, *avec rage.*

Avouez donc que vous l'aimez encore!... En l'épargnant, je saurai du moins que je vous rends heureuse!

BENJAMINE, *pleurant.*

Heureuse! il le croit!

RAYMOND.

Depuis un mois, voyez-vous, je dévore en silence mon amour, qui me fait honte, et mon désespoir, qui me tue! S'il faut que je voie revenir ici Morandal, ramenant Marcellin votre époux, Benjamine, je ne réponds plus de moi! (*Mouvement d'effroi de Benjamine.*) Oh! rassurez-vous, je ménagerai tout le monde!... c'est moi seul que je punirai d'être si lâche!...

BENJAMINE, *vaincue.*

Raymond! Eh bien!... voici ma mère! (*Ils s'éloignent l'un de l'autre.*)

SCENE IX.

Les Mêmes, LA BARONNE, THÉRÈSE, JACINTHE.

LA BARONNE, *entrant.*

Voyons! sont-ils réconciliés? — On se tait? on boude encore... c'est donc bien grave?...

BENJAMINE.

Ma mère...

RAYMOND.

Madame...

LA BARONNE.

Eh bien! alors, la main dans la main...

RAYMOND.

Quelle horrible torture!

THÉRÈSE, *qui s'est approchée lentement de Raymond.*

Ah! monsieur, si vous gardiez rancune à cet ange, vous vous en repentiriez plus tard. Réconciliez-vous, pour moi, je vous en supplie.

RAYMOND, *regardant Thérèse.*

Que dit-elle? comme elle est pâle!

LA BARONNE.

Allons.

THÉRÈSE, *à Raymond.*

Par grâce!...

BENJAMINE, *à Raymond.*

Pour ma mère!

RAYMOND, *détournant les yeux.*

Voilà ma main.

BENJAMINE.

Voici la mienne.

LA BARONNE.

A la bonne heure!

THÉRÈSE, *à part.*

C'est un sursis qu'ils m'accordent. Je puis vivre heureuse jusqu'au retour de mon mari.

SCENE X.

Les Mêmes, AUBERTIN.

AUBERTIN, *entrant.*

Le colonel Morandal!

THÉRÈSE, *avec effroi.*

Ah!

BENJAMINE, *allant à Thérèse.*

Mon Dieu !

LA BARONNE, *avec joie.*

Lui !... Tous les bonheurs à la fois !...

THÉRÈSE.

Je suis perdue !

MORANDAL, *entrant.*

Bonjour !... Ah ! tout le monde est ici... Chère mère, vous d'abord ; (*il embrasse la baronne,*) puis Thérèse... (*s'approchant de Thérèse*) Oh !... mais... comme ses mains sont froides !...

BENJAMINE, *vivement.*

Elle souffre depuis un mois.

MORANDAL, *regardant Benjamine.*

Bonne Thérèse... bonjour, petite sœur... Elle aussi est bien changée... La pauvre enfant !.. Cela se conçoit. Docteur... (*Il serre la main d'Aubertin.*)

RAYMOND.

Mon ami !

MORANDAL.

Tiens ! Raymond !... Lui dans cette chambre !... Pauvre garçon... il faut qu'il soit bien amoureux !

LA BARONNE.

Le colonel paraît soucieux.

AUBERTIN.

Oui.

MORANDAL, *à lui-même.*

Je comptais trouver Thérèse toute seule.

LA BARONNE.

Ah çà, nous ne nous quittons plus ?... Ce n'est pas pour une demi-heure aujourd'hui ?...

MORANDAL.

Je l'espère... (*A Thérèse.*) J'ai à vous parler.

THÉRÈSE.

Ah !...

BENJAMINE.

Mon Dieu ! que va-t-il lui dire !

MORANDAL, *à Raymond.*

Nous allons nous revoir, n'est-ce pas ?

LA BARONNE, *à part.*

Il nous éloigne ! (*A Morandal.*) Je vais donner quelques ordres en bas ! Viens-tu, Benjamine ?

BENJAMINE.

Non, j'ai affaire chez ma sœur ! Tu n'as besoin de rien, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Une tasse de mon sirop, je te prie ! (*Benjamine va donner des ordres.*)

AUBERTIN, *bas à Thérèse.*

Du courage, mon enfant.

THÉRÈSE.

J'en aurai !.. Ma mère ! vous ne m'embrassez pas ?

LA BARONNE.

Moi. Oh !.. Eh bien !.. tu chancelles !.. (*Elle l'embrasse, Benjamine rentre avec une tasse qu'elle dépose sur un guéridon, et court à Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Non, non, et toi, Benjamine ? (*Les deux sœurs s'embrassent.*)

BENJAMINE.

Chère Thérèse !.. Oh ! docteur !.. veillez comme moi !.. (*Tous sortent lentement, Benjamine rentre dans la chambre de Thérèse.*)

THÉRÈSE.

C'est plus difficile que je ne croyais !.. (*Elle tombe assise accablée près du guéridon.*)

SCENE XI.

THÉRÈSE, MORANDAL.

MORANDAL, *prend une chaise et vient s'asseoir en face d'elle.*

Quel sombre visage !.. sait-elle déjà ce que j'ai à lui dire ?.. avant tout, chère Thérèse, parlons de votre santé qui m'inquiète, de votre tristesse que je ne comprends pas !

THÉRÈSE.

Monsieur !

MORANDAL.

Ne m'appelez pas monsieur, voilà deux ans que nous sommes mari et femme ! appelez-moi mon ami, je suis un bien sincère ami pour vous, Thérèse ! je veux être cela d'abord, votre mari !... cela viendra ensuite. (*Thérèse étend la main vers la tasse.*) Vous voulez boire, je crois ?

THÉRÈSE.

Pas encore, merci.

MORANDAL.

Je m'étonnais de votre air préoccupé ; c'est ma faute... mon arrivée si prompte...

THÉRÈSE.

Oh! non, je vous attendais...

MORANDAL.

Je ne parle pas d'aujourd'hui... je parle d'il y a un mois... Je vous ai affligée en découvrant ainsi involontairement le secret de votre sœur.

THÉRÈSE.

De ma sœur... oui!

MORANDAL.

Ç'a été pour moi aussi une douleur très-vive: J'aime Raymond !... Je le croyais aimé de Benjamine, et cette trahison m'a révolté, je l'avoue; je me suis consolé, toutefois, en songeant à mon bonheur... Des deux jeunes filles, l'une était un ange d'innocence, de générosité, et c'était elle que j'avais choisie. (*Thérèse se lève et prend le flacon dans son sein.*)

MORANDAL.

Cherchez-vous quelque chose?

THÉRÈSE.

Non, j'ai ce qu'il me faut.

MORANDAL.

Cependant, quand j'ai vu que Benjamine allait être malheureuse, déshonorée, que vous souffriez pour elle, je suis allé trouver le colonel Dumesnil. (*Thérèse allait verser le contenu du flacon dans sa tasse, elle s'arrête.*)

THÉRÈSE.

Ah !... vous lui avez dit?...

MORANDAL.

Tout. Il a hésité d'abord; mais c'est un homme d'honneur; il a fini par reconnaître ses torts et il a promis de les réparer...

THÉRÈSE.

Il a promis...

MORANDAL.

D'épouser Benjamine et de faire ainsi notre bonheur à tous.

THÉRÈSE, *à part.*

C'est bien... à moi de le délier d'un pareil serment! (*Elle verse le flacon dans sa tasse.*)

MORANDAL.

Qu'est-ce que cela?

THÉRÈSE.

Mon calmant de chaque jour... Continuez... vous avez donc sauvé l'honneur de notre famille? (*Elle prend la tasse pour boire et s'arrête aux paroles de Morandal.*)

MORANDAL.

Hélas! non... et voilà justement ce que j'avais à vous dire à vous seule, ne pouvant le dire à votre mère qui ignore tout, et n'osant le dire à Benjamine, car elle l'aime peut-être encore.

THÉRÈSE.

Qui donc?

MORANDAL, *prenant Thérèse par la main.*

Dumesnil. Voyons, conseillez-moi, pendant que nous sommes seuls : vous êtes désinteressée dans la question, le colonel vous était indifférent ou à peu près; puis-je hasarder de raconter à Benjamine la terrible vérité?

THÉRÈSE.

La... vérité?

MORANDAL.

Thérèse, mon cœur se déchire! c'en est fait de l'honneur de votre famille... Dumesnil n'épousera pas votre sœur ; il ne la reverra jamais!

THÉRÈSE.

Pourquoi, mon Dieu?

MORANDAL.

Parce qu'au lieu de me laisser tuer sur un bastion à Philisbourg, comme le sort m'y avait condamné, Dumesnil, après m'avoir donné sa parole, après m'avoir embrassé... les larmes aux yeux, je me le rappelle, Marcellin a profité de mon absence pour commander l'assaut; parce qu'il s'est élancé le premier sur les batteries anglaises, parce que le bastion miné a sauté en l'air, et que le colonel Dumesnil est mort!...

THÉRÈSE.

Marcellin... mort!...

MORANDAL.

Tué à ma place! englouti sous les ruines, dans les flammes, sans que l'ennemi ait même retrouvé ce glorieux cadavre sous les débris!

THÉRÈSE.

Oh! oh! oh!... (*Elle tombe à genoux.*)

MORANDAL.

C'est affreux, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, *essayant de se traîner vers la table et lui désignant du geste la tasse qui est dessus.*

Par pitié, monsieur...

MORANDAL, *lui offrant la tasse.*

Tenez, Thérèse!

THÉRÈSE.

Merci !...

SCENE XII.

LES MÊMES, BENJAMINE, AUBERTIN, LA BARONNE, RAYMOND.

BENJAMINE, *s'élançant.*

Ah ! monsieur, ne voyez-vous pas qu'elle veut mourir ! (*Elle arrache la tasse à Morandal et la jette à terre.*)

MORANDAL.

Mourir !...

AUBERTIN.

Du poison !

LA BARONNE.

Du poison !

MORANDAL.

Pourquoi donc vouliez-vous mourir ?

BENJAMINE.

Ma sœur !

THÉRÈSE, *se relevant.*

Assez de mensonges, assez de lâchetés !... à chacun ici sa part d'honneur et d'infamie. Ah ! tu ne veux pas que je meure, Benjamine, eh bien ! je parlerai !

BENJAMINE.

Ma sœur, je t'en conjure !

THÉRÈSE.

Toi à mes pieds ! toi la plus chaste des femmes, toi qu'on accusait, qu'on méprisait, et qui courbais la tête sous le mépris ! Oh Benjamine ! mais quel châtiment réservera-t-on à la coupable si l'on humilie un ange tel que toi !

LA BARONNE.

La coupable !

MORANDAL.

Que dit-elle ?..

THÉRÈSE.

Ecoutez, ma mère, pauvre mère, si heureuse ce matin encore. Un homme a répandu ses bienfaits sur une famille que menaçaient la ruine et la mort, il a conservé une mère à ses enfants ; c'était trop peu de respecter cet homme, il eût fallu l'adorer à l'égal d'un Dieu ! Eh bien, un soir qu'il revenait fier, joyeux, le cœur épanoui, il s'est heurté à un berceau, près duquel veillaient deux femmes ! L'une s'est accusée bravement, elle était innocente ; l'autre s'est lâchement évanouie, c'était la coupable. Vous ne comprenez pas encore, pauvre mère ; le bienfaiteur le

voilà ! les deux femmes, ce sont vos deux filles, et l'épouse criminelle, la mère misérable qui a renié son enfant, c'est moi !

LA BARONNE, *atterrée.*

Toi ! Thérèse !

MORANDAL.

Oh !

RAYMOND.

Ma Benjamine !...

THÉRÈSE.

Quand je vous disais, Raymond, que vous n'aviez pas besoin de lui pardonner.

LA BARONNE, *à Morandal.*

Ah ! monsieur !... quelle récompense de tant de cœur et de générosité !... Quoi ! c'est dans la maison que vous nous aviez rendue... quoi ! c'est à mes côtés, en face du portrait de son père, que l'aînée de mes filles a déshonoré un nom que vous lui avez confié sans tache. (*Allant à Morandal.*) Monsieur, je ne me suis inclinée jamais que devant Dieu et le roi..... J'avais assez vécu pour espérer de n'avoir plus à rougir... Pardon, monsieur, pardon, ne nous jugez pas d'après celle qui vous a offensé ; pardon !... Oh ! comme je vous aimais... je priais tous les jours pour vous, et j'eusse sacrifié le reste de ma vie pour vous épargner une souffrance. Hélas ! je n'ai que mes larmes ! que ne puis-je donner tout mon sang pour racheter votre honneur... Pardon, monsieur, pardon ! (*Elle tombe à genoux.*)

MORANDAL.

Madame... oh !... (*Il la relève.*)

LA BARONNE, *regardant le docteur et ses filles.*

Voilà donc ce que vous me cachiez ! ce secret ne vous a pas tués tous !... Oh ! je ne le garderai pas si longtemps que vous !... mais vous n'aurez pas été impunément outragé, monsieur !... Il ne faut pas que les yeux d'un honnête homme nous rencontrent désormais ici. Le crime de... celle qui fut ma fille vous délie et nous chasse... Cette maison chérie m'est devenue odieuse tout à coup... elle respire la trahison, l'ingratitude... J'irai mourir ailleurs, bien tristement surprise d'avoir trouvé dans un étranger toute la tendresse, tout le dévouement, tout l'honneur que je devais attendre de mes enfants... Adieu, Grantier ! adieu, monsieur Morandal !

MORANDAL

Partir !... vous, madame... Jamais je ne le souffrirai.

LA BARONNE.

Si je restais une heure sous ces voûtes, je craindrais d'y lire, écrite de la main de Dieu, la malédiction qui poursuit les adultères et les parricides !

BENJAMINE, *allant à sa mère.*

Ma mère!... par pitié !...

THÉRÈSE, *pleurant.*

Oh ! Benjamine, c'est bien cruel à toi de m'avoir empêchée de mourir ! (*Elle tombe sur une chaise.*)

MORANDAL, *à la Baronne.*

Vous ne me ferez pas cette injure, madame, de me quitter comme un ennemi ; vous êtes sans ressources, sans asile... Vous me brisez l'âme!... Et si j'avais la force de parler, si je vous disais combien je souffre, vous auriez pitié de moi... Restez.

LA BARONNE, *lui tendant la main.*

Nous sommes pauvres aujourd'hui, comme nous l'étions quand vous vîntes ici pour la première fois. Oh ! non, je me trompe... Nous étions bien riches alors... aucun de nous n'avait failli !... Adieu !

BENJAMINE.

Eh bien! vous partez seule?

LA BARONNE, *la serrant dans ses bras.*

Oh! tu es bien mon enfant, toi!... Pourquoi ne t'aimerais-je pas?... Est-ce que je ne serais pas déjà morte sans ton doux regard et ta douce voix? Tu me fermeras les yeux, ma Benjamine; tu recevras ma bénédiction dans mon dernier soupir, cela porte bonheur, ma fille... viens! viens!

THÉRÈSE.

Marcellin, tu n'es plus là... personne ne m'aime plus en ce monde.

BENJAMINE, *courant à Thérèse.*

On ne t'aime plus... et moi donc!...

THÉRÈSE.

Toi! tu vas avec notre mère.

BENJAMINE.

Je ne te quitterai pas.

LA BARONNE.

Mon Dieu!

THÉRÈSE.

Laisse-moi... va!

BENJAMINE.

Ma mère, mais elle aussi est votre fille! Vous voulez donc que je me repente de l'avoir forcée à vivre?

LA BARONNE.

Partons!...

THÉRÈSE, *égarée.*

A qui donc léguerai-je mon fils?

BENJAMINE.

Vous l'entendez? si elle meurt, je mourrai avec elle; vous aurez tué vos deux enfants...

LA BARONNE.

Eh bien! mes soixante ans d'honneur effaceront ta honte! D'ailleurs, Dieu pardonne bien, pourquoi une mère ne pardonnerait-elle pas? Viens, Thérèse, viens! (*Thérèse et Benjamine se jettent dans les bras de leur mère. — A Morandal.*) Maintenant, monsieur, merci du fond de l'âme, et pour jamais, adieu! (*Elle s'éloigne lentement avec Benjamine.*)

THÉRÈSE, *à Morandal.*

Vous comprenez, monsieur, pourquoi Marcellin est mort; pardonnez-moi en souvenir de lui. (*Morandal lui fait signe de la main de se retirer; Raymond saisit cette main et la baise.*)

MORANDAL.

Il s'est fait tuer pour moi quand il pouvait vivre sans remords auprès d'elle! Quelles âmes! quels cœurs! (*La Baronne et ses filles, au moment de franchir le seuil de la porte, saluent encore une fois Morandal.*)

ACTE V.

L'extrémité du parc de Grantier. — A droite, pavillon ouvert servant de péristyle à un salon dont la porte est dans le pan coupé. — A gauche, allée du parc. — Grande fontaine sous la vasque de laquelle ouvre une porte masquée par les roseaux et les ronces. — Murs du parc au fond.

SCÈNE I.

DUCROC, JACINTHE.

DUCROC, *une pioche et un levier à la main qu'il dépose près de la colonne du pavillon.*

Eh bien, Jacinthe, tu vois comme tout s'arrange... ces dames quittent le château et nous allons trouver le trésor... Cabry, ce pauvre Cabry, saute en l'air avec son colonel et la 25e demi-brigade, en sorte que tu deviens naturellement madame Ducroc; voilà une chance! partage et mariage!.. (*A part.*) Compte là-dessus!

JACINTHE, *à part.*

Je sais bien avec qui je te marierai, vieux gris!

DUCROC, *se détournant.*

Hein ! que dis-tu?

JACINTHE.

Je dis que le trésor est par ici.

DUCROC, *prenant ses outils.*

J'ai la pioche et le levier.

JACINTHE.

Cela vous servira dans le souterrain ; mais pour l'instant, contentez-vous d'écarter les branches sous la fontaine... piquez-vous les doigts, allez! (*Ducroc écarte un buisson.*)

DUCROC.

Une porte... et solide!

JACINTHE.

Tenez, ouvrez! (*Elle lui donne la clef*).

DUCROC, *ouvrant.*

Ah!... dire que j'ai passé mille fois à côté de cette fontaine !

JACINTHE.

C'est toujours comme ça!

DUCROC.

Je comprends maintenant, il y a une issue dans le cabinet du baron de Grantier... oui, oui... le trésor est là, dans ce passage, mais dans quel endroit?

JACINTHE.

Bah! vous le trouverez bien. Il y a des animaux qui flairent les petites pommes de terre noires ; vous qui avez plus d'esprit, vous devez flairer l'or.

DUCROC.

Je trouverai! je trouverai !

JACINTHE.

Parbleu ! allez!

DUCROC.

Viens-tu ?

JACINTHE.

Avec vous ?... (*A part.*) Il m'étranglerait, le scélérat ! (*Haut.*) Oh ! j'aurais peur ; mais une fois mariés, nous nous promènerons là-dedans toute la journée, si vous voulez... Allez... allez...

DUCROC.

Eh bien donc, au trésor ! enfin ! (*Il entre et disparaît.*)

JACINTHE, *fermant la porte sur lui.*

Oui, au trésor! Tu y es, vieux gris... (*Appelant*) St, st.

CABRY, *paraissant derrière la fontaine qui le cachait.*

Me voilà!

JACINTHE.

Ici, Cabry!

CABRY.

Tu l'as coffré?

JACINTHE.

Oui, tu vois que c'est le ciel qui t'a envoyé.

CABRY.

En effet, j'ai sauté si haut avec mon pauvre colonel, que c'est bien du ciel que je reviens.

JACINTHE.

Es-tu un homme?

CABRY.

Jacinthe!

JACINTHE.

Grelottes-tu encore?

CABRY.

J'ai eu trop chaud, ça m'a coupé les fièvres.

JACINTHE.

Eh bien! prends-moi une faux, une fourche, un gourdin, et tiens-toi là, derrière en faction! (*Elle lui indique la fontaine.*)

CABRY.

La consigne!

JACINTHE.

Tout ce qui sortira de là, tombe dessus sans pitié.

CABRY.

Oui, mon caporal! (*Il s'éloigne.*)

JACINTHE, *prenant une fourche qui est cachée derriere la colonne.*

Et moi à l'autre porte! Enfin! nous allons rire!

SCENE III.

MORANDAL, *entrant par la droite avec le notaire qui vient s'asseoir près de la table et dépose un sac d'argent.*

MORANDAL, *allant à Jacinthe.*

Jacinthe! Eh bien, ce fameux trésor?

JACINTHE.

Ça chauffe, monsieur Morandal, ça chauffe, je ne vous dis que ça. (*Elle se sauve.*)

MORANDAL.

Pauvre fille! tandis qu'elle court après son trésor imaginaire

j'en ai trouvé un, moi, qui, plus sûrement et plus vite surtout, arrachera malgré elle, cette digne baronne à la misère. (*Au Notaire*) Mon ami, vous avez rédigé ce procès-verbal de la déclaration que m'a faite Jacinthe, hier soir ?

LE NOTAIRE, *lui donnant un papier*

Le voici, mon colonel.

MORANDAL, *lisant.*

« Laquelle a déclaré tenir de feu monsieur le baron de Gran-
» tier qu'une somme considérable ou trésor était cachée dans
» un caveau du château. » Très-bien ! Maintenant vous avez mis le château en vente ?

LE NOTAIRE.

Oui, monsieur... Quoi ! votre maison ne vous plaît plus ?

MORANDAL.

Non, je m'y ennuie... Avez-vous réalisé les fonds que je vous ai confiés depuis deux ans ?

LE NOTAIRE.

Les voici : cinquante mille francs en or, cinquante mille en valeurs sur l'Angleterre.

MORANDAL.

Merci. Le docteur Aubertin est prévenu?

LE DOMESTIQUE, *entrant par la porte de droite.*

Monsieur le docteur Aubertin !

MORANDAL.

Pas un mot de ceci... Au revoir !... (*Le Notaire sort par le parc.*)

SCENE IV.

MORANDAL, AUBERTIN.

AUBERTIN.

Vous m'avez mandé, monsieur le colonel ?

MORANDAL.

Je fusse allé vous trouver, cher docteur, s'il n'eût été inconvenant à moi de paraître au nouveau domicile de ces dames après ce qui s'est passé... car il s'est passé beaucoup de choses depuis un jour à Grantier.

AUBERTIN.

Hélas !

MORANDAL.

Je vends cette maison, vous savez ?

AUBERTIN.

Je l'ai appris ; madame de Grantier aussi.

MORANDAL.

Qu'en dit-elle ?

AUBERTIN.

Vous n'avez jamais vu un désespoir pareil... la pauvre dame avait assez de chagrin sans celui-là, monsieur.

MORANDAL.

Oh! mon Dieu! elle peut racheter Grantier si cela lui fait plaisir.

AUBERTIN.

Vous savez bien, colonel, qu'elle ne possède rien.

MORANDAL *lui donnant la déclaration de Jacinthe.*

Allons donc! lisez.

AUBERTIN.

Un trésor caché ici!

MORANDAL.

Et trouvé ici!

AUBERTIN.

Serait-il possible?

MORANDAL.

Tenez... (*Il lui montre les cent mille francs.*) Il y avait deux cent mille francs. Comme propriétaire, nécessairement, je garde ma part. Voilà celle de Mme de Grantier. Emportez, docteur... et qu'elle rachète la maison si elle veut. J'en suis si dégoûté, que je la lui donnerais pour quatre-vingt mille francs, si elle marchandait.

AUBERTIN.

Ah! monsieur!

MORANDAL. (*Il lui donne l'argent.*)

Emportez! emportez! joignez-y la déclaration de Jacinthe; faisons les choses en règle.

AUBERTIN.

Que ne peut-on réparer ainsi tous les malheurs que cette maison a vus éclore! Vous avez été bien sévère, monsieur, pour cette pauvre Thérèse.

MORANDAL.

Vous trouvez! parce que j'ai fait enlever son enfant de chez la nourrice, et qu'on l'a amené ici! Mais, docteur, Mme Morandal avait oublié une chose : c'est qu'elle est ma femme jusqu'à nouvel ordre, et qu'elle n'avait pas le droit de quitter ma maison! Je n'ai qu'un moyen de le lui faire comprendre : je l'emploie.

AUBERTIN.

Ah! monsieur, ne vous irritez pas ; si la pauvre femme a

commis une grande faute, l'expiation est bien cruelle !... Voir sa mère sans abri, sans pain, aux prises avec cette immense douleur !... Soyez généreux, monsieur, comme autrefois... J'ose vous en supplier !

MORANDAL, *fort ému.*

C'est bien, monsieur ; c'est bien.

AUBERTIN.

Et quand la malheureuse Thérèse va venir vous redemander son enfant...par pitié !...

MORANDAL.

Je sais ce que j'ai à faire, docteur...Vous croyez qu'elle va venir ?...

SCENE VI.

THÉRÈSE, AUBERTIN, MORANDAL.

AUBERTIN.

La voici !...

MORANDAL.

Allez, monsieur, près de la baronne... Allez ! (*Aubertin sort.*)

SCENE VII.

THÉRESE, MORANDAL.

THÉRÈSE, *s'inclinant.*

Monsieur ! lorsque je suis allée ce matin pour embrasser mon fils, je ne l'ai plus trouvé !

MORANDAL, *lui présentant un siége.*

Je disais au docteur, madame, que votre place est ici, chez votre mari, près de votre enfant.

THÉRÈSE.

Vous ordonnez; je reviens, monsieur, en vous priant bien humblement de me pardonner mon départ. J'essayais de cacher ma honte ; j'espérais que vous comprendriez ce que ma présence ici a d'offensant pour vous et de douloureux pour moi !... Hier, vous m'avez généreusement laissée partir. (*Elle s'assied.*)

MORANDAL.

Depuis hier, j'ai beaucoup réfléchi, madame. Quand je suis seul, je m'ennuie et je pense !

THÉRÈSE.

Vous vous êtes repenti de la bonté que vous m'aviez témoignée ?

MORANDAL.

Non. J'ai été me promener seul du côté de cette grille, vous

savez, à l'entrée du château... là où je vous ai vue pour la première fois.

THÉRÈSE.

Oui, monsieur.

MORANDAL.

Je me suis rappelé les paroles que nous échangeâmes, cette pression de mains qui nous fit mari et femme, bien plus que le maire et le bon curé du village. Ce souvenir me toucha ; je devins triste...

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur, épargnez-moi, je vous en supplie !...

MORANDAL.

Eh quoi ! me dis-je, me voilà au même endroit qu'il y a deux ans, et le château de Grantier, que j'avais acheté, est encore à vendre... et Therèse, que j'avais épousée, m'est encore étrangère !... Rien n'est donc changé ? il ne s'est donc rien accompli autour de moi ?... Alors, comme une vision, il m'a semblé que vous passiez belle, bien qu'un peu pâlie, sous ces noires allées du parc... Si le jour où je l'ai vue, ai-je continué toujours songeant, au lieu d'être jeune fille elle eût été veuve, lui eussé-je moins cordialement demandé sa main ? Non... Eh bien, vous êtes veuve, Thérèse, veuve d'un honnête homme, d'un loyal et glorieux soldat. Je ne connais pas de femme plus digne que vous d'être respectée. Pourquoi donc n'épouserais-je pas la veuve du colonel Marcellin ? pourquoi donc renoncerais-je à l'avantage étrange de rester votre mari sans que jamais vous ayez été ma femme... Votre enfant ?... un enfant n'empèche pas un mariage : votre fils sera le mien ; son père n'a-t-il pas été pour moi le plus noble et le plus généreux ami ? Il m'a donné sa vie, et je serais ingrat de ne pas consacrer la mienne au bonheur de son enfant... Voilà, Thérèse, toutes les réflexions que j'ai faites depuis hier en me promenant seul sous les ombrages de Grantier. Pour vous parler ainsi, un autre eût attendu que les larmes fussent taries dans vos yeux, que la blessure fût cicatrisée dans votre cœur... mais je vous vois, je vous plains, je souffre de ce que vous souffrez, et je vous dis avec une tendresse de frère : Est-ce que vous laisserez ma maison déserte et désolée ? est-ce que vous me refuserez l'espoir d'être un jour pour vous quelque chose après vos souvenirs et votre enfant ?

THÉRÈSE.

Oh ! monsieur ! Dieu m'est témoin que vous êtes déjà, pour la pauvre Thérèse, un ami, un espoir... une richesse. Je vous le dis du fond de l'âme ; j'accepterais ce que vous m'offrez, je l'accepterais à l'instant si ma douleur était de celles qui s'étei-

gnent peu à peu dans les larmes ou qui s'effacent avec les années... mais pour moi, mon ami, la vie n'est qu'un remords... je veux l'user impitoyablement. Avec de la franchise, avec de la noblesse, en m'adressant à votre cœur, il y a un an, je vous faisais libre avant de vous déshonorer... je sauvais le martyr de Philisbourg; qui sait? je gagnais peut-être le bonheur de toute notre vie à tous! J'ai été lâche : j'ai tué Marcellin; j'ai voulu ménager ma mère, et je la frappe aujourd'hui si cruellement qu'elle ne s'en relèvera jamais... Oh! je savais bien, allez, en me donnant la mort, quelles souffrances m'épargnerait cette agonie d'un quart d'heure! Heureusement elles seront si cruelles qu'elles ne peuvent durer longtemps. La femme à qui vous parlez, mon ami, appartient dès aujourd'hui à un autre monde; ne la retenez pas en celui-ci. Cette fois, au lieu d'offenser Dieu, je vais à lui par la route qu'il me montre, et, à force de m'incliner vers cette tombe vide où je n'aurai pas même le bonheur de retrouver Marcellin, un jour, jour de joie, jour prochain, j'y veux glisser sans secousse en remerciant le ciel par un sourire, et en vous tendant mon fils, noble héritage bien digne de votre générosité.

MORANDAL.

Non, Thérèse, non, il n'en sera pas ainsi. Vous ne mourrez pas, vous ne vous séparerez pas de moi. Nous sommes unis par des liens trop faciles à rompre pour que ni l'un ni l'autre nous daignions les briser... Tenez, j'avais fait préparer hier l'acte légal qui peut nous rendre à tous deux notre liberté... un trait de plume et tout est rompu. Ce n'est pas ainsi que se dégagent des cœurs comme les nôtres... quant à moi, je n'y consentirai jamais. Vous portez mon nom, vous l'honorez par votre douleur même. Vous garderez mon nom; j'apprendrai à votre fils, à mon fils ce qu'il faut faire pour le soutenir dignement... Maintenant, respectez la mémoire du colonel Dumesnil; portez éternellement son deuil sur vos habits, dans votre cœur; refusez-moi à tout jamais la tendresse, la confiance d'une épouse, vous êtes libre; pas une plainte ne sortira de ma bouche : nous laisserons à Dieu le soin de vous disposer plus favorablement... En attendant, vous vous sentiriez aimée, protégée; et moi, sachant que j'aurai un rôle honnête et utile à jouer sur la terre, je bénirai tous les jours l'idée que j'ai eue de vous prendre pour femme. Vous serez pour moi comme cette madone couverte d'emeraudes et de saphirs, que garde un pauvre moine du Carmel. Il jeûne près de ces richesses; il les adore sans y toucher; mais il rayonne de joie et d'orgueil quand il peut dire au voyageur qui passe : Admirez, c'est mon trésor!

THÉRÈSE, *se levant.*

Mon ami, vous venez de payer votre dette à Marcellin. S'il

vivait et qu'il pût vous entendre, je suis certaine qu'il vous dirait pour la seconde fois : Vous êtes digne de Thérèse!... Mais il n'est plus, et les serments que je lui ai faits ne peuvent se délier sur la terre.

MORANDAL.

Dieu sera pour moi; il calmera toutes vos douleurs... Donnez-moi votre main comme au jour de notre mariage, et laissez-moi vous dire : Voilà une main loyale... je la connais, je la garde!

SCENE VIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

MORANDAL, *au domestique qui entre.*

Que veux-tu, toi ? on ne t'a pas appelé.

LE DOMESTIQUE.

Un billet fort pressé, monsieur, et que je n'ai pu refuser de vous remettre, tant la personne qui l'apporte a insisté pour qu'il vous fût rendu, à vous seul.

MORANDAL.

Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Une minute d'entretien à la petite porte du parc, avec un de vos anciens compagnons d'armes.

MORANDAL.

Voyons! (*Reconnaissant l'écriture.*) Ah!

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous?

MORANDAL, *atterré.*

Rien, mon Dieu!

THÉRÈSE.

Vous êtes pâle, vous tremblez!

MORANDAL, *se remettant.*

Non, madame... non... j'ai rêvé! (*Lisant le billet.*) « Un malheureux, que Dieu a sauvé par un miracle, et qui va quitter à » jamais la France, ne voudrait pas s'éloigner sans embrasser » son enfant, qu'il ne doit pas revoir. Mort pour tout le monde, » il vous conjure de lui accorder cette grâce... ensuite, oubliez-» le... il ne vous oubliera pas... Si dans un quart d'heure vous » ne m'avez pas répondu, je comprendrai votre silence et m'é-» loignerai pour toujours sans vous accuser. » Quel réveil!

LE DOMESTIQUE.

Eh bien ? monsieur... (*Morandal, après un combat douloureux, s'approche de la table, écrit rapidement un mot sur le billet même de Marcellin, et le donne au domestique, qui disparaît, puis il tombe accablé sur une chaise.*)

THÉRÈSE, *à Morandal.*

Qu'y a-t-il donc?...

MORANDAL.

Il y a, madame, que... que, tout à l'heure, je vous ai dit mille choses qu'il faut, je vous en prie, ne pas prendre au sérieux... Je vous proposais de continuer à porter mon nom, c'est impossible!... Oublions tout cela, et mettez votre nom au bas de cet acte, comme j'y mets le mien.

THÉRÈSE.

Une demande en divorce... mais vous me disiez à l'instant...

MORANDAL.

Oh! si vous saviez comme on se laisse aller à des espérances insensées... la raison les guérit bien vite; j'oubliais, vous dis-je, je pardonnais, non, non!... l'offense qui a blessé le cœur ne se pardonne jamais!... Cette amitié que j'acceptais de vous m'eût été un outrage, comparée à l'amour que vous avez encore pour un autre. Signez, madame, signez!

THÉRÈSE.

L'amour que j'ai pour un mort!

SCENE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE, BENJAMINE, RAYMOND, *entrant par l'allée du parc aux derniers mots de Morandal; puis* MARCELLIN.

MORANDAL.

Eh! madame, est ce que Dieu ne fait pas des miracles? est-ce que ceux auxquels il tend la main ne sortent pas du tombeau? est-ce que l'on meurt quand on est aimé par une femme comme vous?

THÉRÈSE.

Oh! monsieur, monsieur, vous insultez à ma douleur.

MORANDAL, *allant chercher Marcellin sur le seuil du salon.*

Regardez, madame, et comprenez la mienne!

TOUS.

Marcellin!

THÉRÈSE, *apercevant Marcellin.*

Ah!... (*Tous deux s'élancent et tout à coup se tiennent à distance, retenus par la délicatesse*).

MORANDAL.

Braves cœurs!... Marcellin, elle n'est plus ma femme, et si vous ne la soutenez pas, elle va tomber! (*La baronne soutient Thérèse qui s'est évanouie; Marcellin tombe à genoux à ses pieds et Benjamine et Raymond entrent dans le pavillon.*)

SCENE X.

CABRY, JACINTHE, DUCROC.

JACINTHE, *accourant par la gauche une fourche à la main.*

A toi, Cabry! la bête va sortir.

CABRY, *paraissant.*

J'y suis.

JACINTHE.

L'entends-tu?

CABRY.

Le voilà!

DUCROC.

Enfin! (*Il s'élance par la porte du passage, la cassette sous le bras, et va s'esquiver.*)

CABRY.

Tu te sauves avec, attends! (*Il lui lance un bâton dans les jambes. Ducroc trébuche; la cassette vient tomber aux pieds de la baronne; les sacs s'échappent du coffre.*)

JACINTHE.

Patatras, vieux gris!

DUCROC.

Petite scélérate! (*Il se sauve par le fond; Cabry court après.*)

JACINTHE.

Madame, voilà le trésor que cet honnête homme vous rapporte. S'il se sauve, c'est par modestie.

LA BARONNE.

Il y avait donc deux trésors!

MORANDAL, *montrant Marcellin.*

Madame, il y en avait trois... Chacun aura le sien à Grantier. Il n'y a que moi qui n'ai rien trouvé ici!

THÉRÈSE, *lui serrant les mains.*

Oh! une amie!

MORANDAL.

Sans doute, mais...

BENJAMINE.

Colonel, nous vous trouverons une femme digne de vous!

MARCELLIN.

Vous vous engagez trop, ma sœur; quelle femme dédommagera ce noble ami d'avoir perdu Thérèse?

MORANDAL.

Ah! c'était bien beau à vous de vous faire tuer à ma place, mais c'est bien adroit de n'être pas mort.

LA BARONNE, *à Morandal.*

Dans tous les cas, marié ou non, nous allons vous conserver à notre cher Grantier.

MORANDAL, *la prenant à part.*

Grantier ne m'a pas réussi. J'y ai fait deux affaires dont je ne suis pas content. Ecoutez. Je ne sais pas si je rachèterai une maison ; mais le jour où je me déciderai à prendre une femme, pour avoir bien le temps de lui regarder dans la main, je veux un congé de six mois! non, un congé d'un an!

FIN.

NOTA. Pour la mise en scène, s'adresser au théâtre de la Gaîté.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE

MARIAGE AU MIROIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE

PAR

M. GUSTAVE LEMOINE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 20 février 1852

PARIS

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS

7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7

PERSONNAGES.

HERCULE DE BRACIEUX, *substitut*...	MM. GEOFFROY.
LÉON DE LORCY	LANDROL.
ADÈLE, *sa femme*..................	MM^lle BODIN.
ZOÉ, *sœur d'Adèle*..................	LUTHER.
NANETTE, *jardinière*...............	Mme CHÉRI-LESUEUR.

La scène se passe dans une jolie maison de campagne, près d'Auteuil.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J.-R. GROS, RUE DES NOYERS, 74.

LE MARIAGE AU MIROIR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE.

Salon élégant. — Porte au fond. — Portes à droite et à gauche. — A droite, premier plan, cheminée avec glace et pendule. — A gauche, une fenêtre avec un petit miroir visible placé en dehors. — Près de la fenêtre, une table ronde. — Près de la cheminée, une petite table sur laquelle est placé un petit miroir pouvant tourner à volonté. — Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, ADÈLE, NANETTE.

(*Au lever du rideau, Zoé, assise près de la fenêtre, devant la table, dessine le portrait de Nanette, qui pose au milieu du théâtre, tenant une corbeille de fruits sur sa tête. — Adèle met son chapeau devant la cheminée*).

ZOÉ.

Tiens-toi donc, Nanette !

NANETTE, *se redressant*

Voilà, Mamzelle.

ZOÉ.

Souris donc, tu fais la grimace.

NANETTE.

Voilà, Mamzelle !

ZOÉ, *riant.*

Ah ! ah ! c'est encore pire.

NANETTE.

C'est que j'ai la crampe, Mamzelle.

ADÈLE, *qui s'est approchée et regarde le portrait en mettant ses gants.*

Mais c'est déjà très-ressemblant !

ZOÉ.

Tu vas sortir, ma sœur? (*Nanette quitte sa position.*)

ADÈLE.

Je vais à deux pas, dans Auteuil... Une visite indispensable... à madame Darbon.

ZOÉ.

Ah ! oui, cette jeune mariée qui est si gaie?

ADÈLE, *soupirant.*

Elle ne le sera pas tant dans six mois.

ZOÉ, *à part.*

Pauvre sœur! (*A Nanette qui mange quelques grains de raisin.*) Mais dis donc... c'est pour peindre... ce n'est pas pour manger.

NANETTE.

Ah!... (*Elle remet sa corbeille sur sa tête.*)

ADÈLE.

Je serai rentrée quand ton prétendu viendra...

ZOÉ.

Hercule! ne te gêne pas pour lui...

ADÈLE.

Oh! non... Mais mon mari m'a recommandé d'être là... et il est aujourd'hui de si mauvaise humeur!...

ZOÉ.

Aujourd'hui? Tu es bien bonne! Depuis ma sortie du couvent, depuis deux mois, je l'ai toujours vu ainsi.

ADÈLE, *bas.*

Tais-toi donc... devant cette petite!... (*L'embrassant.*) Adieu, je te retrouverai au jardin...

ZOÉ.

Quand j'aurai renvoyé Nanette. (*Adèle sort par le fond.*)

SCÈNE II.

ZOÉ, NANETTE.

NANETTE.

Ça avance-t-il, Mamzelle!

ZOÉ.

Je tiens ton nez.

NANETTE, *quittant sa position.*

Ah! bien, alors... vous n'avez plus besoin...

ZOÉ.

Tu t'ennuies donc?

NANETTE.

Oh! non, Mamzelle... mais... c'est que...

ZOÉ.

Jean Faillou t'attend, n'est-ce pas? Ce rendez-vous qu'il te demandait hier soir... derrière le grand acacia rose...

NANETTE, *un peu interdite.*

Comment, elle était ici... et elle a vu?...

ZOÉ.

Quand il t'embrassait si bien...

NANETTE.

Oh! je m'défendais, Mamzelle!

ZOÉ.

Pas trop. Et quand vous mariez-vous?

NANETTE.

Jean Faillou veut que ça soit fait à la Saint-Martin.

ZOÉ.

Ah ! il veut ?

NANETTE.

Oui, Mamzelle, il s'est fourré ça dans la tête ; et, voyez-vous, c'est pire que l'mulet d'mon oncle, c'qu'il a dans la tête, il n'la pas dans le pied. Après ça, il a bien ses raisons : comme il est jardinier d'son état,

Air : *Vaudeville du premier prix.*

Dans l'été, sa besogne est belle,
Mais l'automne vient d'arriver ;
Et dans l'hiver, il dit, Mamzelle,
Qu'il n'a plus rien à cultiver.
Comme il a le cœur à l'ouvrage,
Et que pour lui le temps est cher,
Il voudrait entrer en ménage,
Afin de s'occuper l'hiver.

ZOÉ, *à Nanette, qui mange un fruit.*

Eh bien ! dis donc, dis donc... encore ?

NANETTE.

Dam ! puisque ce n'est plus pour peindre, c'est pour...

ZOÉ.

Mais non, remets-le donc sur la tête.

NANETTE. (*Elle reprend la pose.*)

Ah !... y a encore besoin ?...

ZOÉ.

Certainement !... Ah !... Jean Faillou est si pressé que ça ? Eh bien ! tant pis pour toi !

NANETTE.

Pourquoi donc, Mamzelle ?

ZOÉ.

C'est que si tu avais attendu quelque temps, jusqu'à ma majorité par exemple,... comme tu es ma sœur de lait, j'aurais pu te mettre à la tête de la petite ferme que j'ai en Bourgogne.

NANETTE, *joyeuse.*

Moi, Mamzelle, j's'rais fermière ?

ZOÉ.

D'ailleurs, qu'est-ce qui te presse ? N'es-tu pas heureuse chez ton oncle ?

NANETTE.

Ah ! oui

ZOÉ.

Jean Faillou n'est-il pas près de toi galant, aimable ?

NANETTE.

Ah ! oui.

ZOÉ.

Ne te dit-il pas toutes sortes de jolies choses qui te réjouissent le cœur ?

NANETTE.

Ah ! oui.

ZOÉ.

Eh bien ! alors tu dois désirer que cela dure le plus longtemps possible?

NANETTE.

Ah !... (*Se reprenant.*) Ah ! non, Mamzelle.

ZOÉ.

Trois ans ! c'est sitôt passé !

NANETTE.

Trois ans ! En v'là un ruban d'queue !... Mais, j'y pense, nous n'aurons pas besoin d'attendre votre majorité. On dit que l'mariage, ça émancipe ; et puisque vous allez vous marier...

ZOÉ.

Moi ! oh ! pas encore !

NANETTE.

Parce qu'on attend que M. Hercule soit procureur du roi d'la République?

ZOÉ, *souriant.*

Qu'il soit substitut, tu veux dire. Mais il n'est pas encore nommé heureusement !

NANETTE.

Et quand il le sera ?

ZOÉ.

Alors je demanderai du temps.

NANETTE, *étonnée.*

Ah ! vous n'l'aimez donc pas, M. Hercule?

ZOÉ.

Je l'aime beaucoup.

NANETTE.

Il a p't'être un mauvais caractère?

ZOÉ.

Excellent !

NANETTE.

Alors, pourquoi donc qu'vous voulez le faire attendre?

ZOÉ.

Ah! pourquoi? pourquoi? c'est mon secret! Et d'ailleurs, tu ne comprendrais pas ! (*Elle se lève.*) Mais tu peux t'en aller à présent, je n'ai plus besoin de toi.

NANETTE, *regardant le dessin.*

Voyons... Oh ! qu'c'est drôle ! Il m'semble que je m'rencontre. (*Faisant la révérence.*) Bonjour, mamzelle Nanette.

ZOÉ.

Allons, va, et pense à ce que je t'ai dit.

NANETTE.

La ferme!... ah ! oui, Mamzelle. Jean Faillou qu'est tant ambitieux ! J'vas tâcher d'lui faire entendre raison, en cueillant des fraises pour le dessert.

ZOÉ.

Ah ! dis donc, n'en mange pas tant que l'autre jour, et surtout, ne choisis pas les plus grosses.

NANETTE, *stupéfaite.*

Comment ! vous avez vu aussi....

ZOÉ, *riant**.

Je vois tout !

NANETTE.

Mais comment donc qu'vous faites, mamzelle ? Vous êtes toujours dans c'salon, et vous savez, avant tout l'monde, ce qui s'passe dans la rue, dans la cour, dans l'potager... enfin... partout !

ZOÉ, *riant.*

C'est encore mon secret !

ENSEMBLE.

AIR : *Royale polka.* (*Les petits moyens.*)

Oui, je sais tout !
En même temps, je suis partout !
Je suis, ma chère,
Un peu sorcière :
Rien, dans ces lieux,
Ne peut échapper à mes yeux.
Ainsi, crois-moi,
Prends garde à toi !

NANETTE.

Elle sait tout,
En même temps, elle est partout !
C'est un mystère !
Elle est sorcière !
Rien, dans ces lieux,
Ne peut échapper à ses yeux ;
Il faut, ma foi,
Prendr' garde à moi !

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE III.

ZOÉ *seule, riant.*

Ah ! ah ! cette pauvre Nanette ! Elle ne se doute guère que toute ma sorcellerie (*Allant prendre le petit miroir près de la cheminée et le portant sur la table pour le mettre en rapport avec le miroir de l'extérieur.*), c'est ce petit miroir, que je tourne à volonté, et qui, grâce à l'autre, qui est placé là (*Elle désigne la fenêtre*), en dehors. (*Au public.*) Une invention admirable que j'ai rapportée de mon couvent ! Quand nous lisions des romans-feuilletons, la supérieure ne pouvait jamais nous prendre. Elle enrageait !

* N. — Z.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

De ce fidèle observatoire,
Je puis tout voir comme au couvent;
Et, vraiment, c'est à ne pas croire
Dans un miroir ce qu'on apprend!
C'est utile... et très-amusant.
J'y guettais la supérieure,
J'y guette un tuteur, aujourd'hui;...
Et, dans mon ménage, à toute heure,
J'y pourrai guetter mon mari.
Oui, dans mon ménage, etc., etc.

(*Faisant tourner le miroir et regardant.*)

Ah! mon cher tuteur est à sa fenêtre; il fume son cigare! Fumez, fumez, tyran! — Quand je pense qu'il voulait me donner cette grande vilaine chambre, à l'autre bout de la maison. J'y serais morte de peur! au lieu que lui.... un homme!.... Et puis, en partageant la chambre d'Adèle, je l'ai un peu debarrassée de son mari,... et comme ça, la nuit, du moins.... il ne peut gronder personne! (*On entend une cloche.*) Ah! une visite. (*Elle tourne le miroir et regarde.*) Nanette ouvre. M. Hercule!.... de si bonne heure!... Comment suis-je coiffée?...(*Jetant un cri.*) Ah! Il embrasse Nanette!.... Par exemple!.... Heureusement que mon beau-frère arrive!... Voyez-vous comme c'est utile! Sans mon miroir, je n'aurais pas su ça pourtant!... En voilà un motif pour retarder mon mariage, si j'en avais besoin!

SCÈNE IV.

ZOÉ, HERCULE.

HERCULE, *entrant vivement**.

Ah! ma chère Zoé, permettez-moi... (*Il veut l'embrasser.*)

ZOÉ, *reculant.*

Eh! bien, monsieur... Mais ma sœur est sortie... et je vais...

HERCULE.

Non, je suis autorisé par Léon... votre tuteur... Permettez-moi... (*Même jeu.*)

ZOÉ**.

Mais finissez donc! Est-ce que vous me prenez pour Nanette?

HERCULE.

Nanette?

ZOÉ.

Que vous venez d'embrasser, Monsieur.

HERCULE.

C'est possible!... Je ne sais pas!... Depuis ce matin j'embrasse tout le monde. Je suis si heureux! (*Même jeu.*) Permettez-moi. . .

ZOÉ, *reculant.*

Mais, qu'est-ce que vous avez donc?

* H. — Z.
** Z. — H.

HERCULE.

Mais, je suis nommé, Zoé, je suis nommé !

ZOÉ.

Substitut !

HERCULE, *avec enthousiasme.*

A Pontoise. — Hier, en rentrant du bal, la nouvelle m'attendait chez mon portier. — Je voulais partir à l'instant pour vous l'apprendre... Mais il était deux heures du matin..... J'ai pensé que vous dormiez peut-être...

ZOÉ, *riant.*

En effet, je dors assez souvent, à cette heure-là.

HERCULE.

Mais moi, je n'ai pas clos l'œil de la nuit.... Car je me disais que ce matin !... Ah ! Zoé !

AIR : *de Céline.*

J'ai vingt-cinq ans, un cœur de flamme,
Et je suis riche, s'il vous plaît,
Substitut ! avec une femme
Je serais un homme complet.
Fier de ma dignité nouvelle,
Je suis venu, sans hesiter,
Vous demander, mademoiselle,
De vouloir bien me compléter.

ZOÉ, *très-gracieuse.*

Déjà !

HERCULE.

Votre tuteur vient de me dire : A présent, le mariage se fera quand tu voudras...

ZOÉ.

Et... qu'avez-vous répondu ?

HERCULE.

Qu'il se fera quand vous voudrez !

ZOÉ.

Ah ! c'est très-bien !

HERCULE.

Mais vous comprenez que le plus tôt sera le mieux. D'ailleurs le contrat, la corbeille, j'ai pensé à tout.

ZOÉ, *légèrement.* (*Passant à la cheminée*.*)

Quand devez-vous partir ?

HERCULE.

Dans huit jours; vous voyez que...

ZOÉ, *l'interrompant.*

Y a-t-il de la société à Pontoise ?

HERCULE.

Une société charmante ! On sort beaucoup, on se voit beaucoup, on s'amuse beaucoup. Nous serons très-heureux !

* H. — Z.

ZOÉ.

Ah ! parlez pour vous !

HERCULE.

Laissez-moi dire : *Nous !* Ah ! vous ne savez pas, Zoé, ce que c'est qu'un mari de mon caractère ! Je serai l'esclave de ma femme.

ZOÉ, *à part.*

Ils disent tous la même chose.

HERCULE.

Vous ne formerez pas un désir qu'il ne soit exaucé. Les toilettes les plus fraîches, les plus charmantes robes, les plus jolis chapeaux...

ZOÉ, *à part.*

Même thême, mêmes variations !

HERCULE.

Nous mènerons l'existence la plus fortunée ! Enfin, nous aurons le paradis...

ZOÉ, *avec malice.*

A Pontoise ?

HERCULE.

A Pontoise !

ZOÉ, *redescendant.*

Oui, tout cela m'enchante, me ravit ! Ah ! que le mariage est agréable à voir... de loin !

HERCULE, *se rapprochant.*

Et de près donc !

ZOÉ.

De près !... (*Elle soupire.*) Tenez, Hercule, vous êtes bon, n'est-ce pas ?

HERCULE.

Au collége on m'appelait bonasse.

ZOÉ.

Et vous m'aimez... sincèrement ?

HERCULE.

Énormément.

ZOÉ.

Eh bien ! je vais vous demander une preuve, une petite preuve d'amour.

HERCULE.

Demandez-m'en une grande, une très-grande !

ZOÉ.

C'est de ne m'épouser que dans un an.

HERCULE, *abasourdi.*

Hein ?

ZOÉ.

Et même, si vous m'aimiez tout à fait, vous m'accorderiez dix-huit mois !

HERCULE.

Dix-huit... par exemple !... mais je n'accorde rien, rien du tout !

ZOÉ, *très-douce.*

Hercule, je vous en prie.

HERCULE, *s'exaspérant.*

Est-ce qu'on a jamais prié un homme de...

ZOÉ, *même jeu.*

Je vous en supplie.

HERCULE, *criant* *.

Non! non! non! cent fois non!

ZOÉ, *changeant de ton.*

Ah! vous êtes entêté, Monsieur! et de plus vous êtes violent?...

HERCULE.

Moi!

ZOÉ.

Une nature âpre et dominatrice!

HERCULE.

Moi!!!

ZOÉ.

Et comme vous pourriez avoir d'autres défauts que je tiens à découvrir, au lieu de dix-huit mois, je prends deux ans, Monsieur, entendez-vous!

HERCULE, *furieux.*

Ah! c'est trop fort!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON, *à Hercule* **.

Eh bien! qu'y a-t-il donc, et quels motifs te rendent... si rouge?

HERCULE.

Les motifs les plus légitimes. Figure-toi, cher, que Mademoiselle, quand je suis prêt, quand le notaire est prêt, quand la corbeille est prête, vient me demander...

LÉON.

Deux cachemires de plus?

HERCULE, *les bras au ciel.*

Un délai!

LÉON.

Un délai?

HERCULE.

De dix-huit mois, deux ans, que sais-je?

ZOÉ, *très-calme.*

Vingt-quatre mois.

LÉON.

Allons donc!... c'est une plaisanterie. Voyons, ma chère belle-

* Z. — H.
** Z. — L. — H.

sœur, qu'est-ce que cela signifie? Les demoiselles sont ordinairement assez pressées d'en finir, et vous...

ZOÉ, *raillant*.

Cela signifie que je ne suis pas pressée.

LÉON.

C'est impossible! Il y a une autre raison. Et tenez, je suis juge impartial dans la question; et, puisque le barreau est en vacances (*Avec une gravité comique*), j'établis ici une cour de justice.

HERCULE, *sérieux*.

Et je soutiendrai l'accusation!

ZOÉ, *riant*.

Ce sera votre début. Prenez garde!

HERCULE, *sérieux*.

Mademoiselle, on ne plaisante pas avec la cour.

LÉON, *s'asseyant au milieu du théâtre* *.

Prévenue, répondez sincèrement.

ZOÉ.

Ah! c'est un interrogatoire?

LÉON.

D'abord.

ZOÉ.

Quoi donc?... y aura-t-il jugement?

HERCULE.

Et condamnation, je l'espère bien.

ZOÉ.

Monsieur le substitut est sévère.

HERCULE.

Inflexible comme la loi.

LÉON.

Mais vous pouvez être acquittée.

HERCULE.

J'en appellerai *à minimâ*.

ZOÉ.

Procédons. 1° Mes noms, prénoms et qualités, comme dans la *Gazette des Tribunaux*. Je m'appelle Zoé Battelle; j'ai dix-huit ans. Mes qualités...

LÉON.

Passez; nous les connaissons.

HERCULE.

Que trop!

ZOÉ, *saluant*.

Messieurs, je remercie la cour.

LÉON.

Prévenue, vous avez promis votre main à M. Hercule de Bracieux?

ZOÉ.

C'est vrai.

* Z. — L. — H.

HERCULE.

Et un homme d'honneur n'a que sa parole.

ZOÉ, *riant.*

C'est juste ! mais une femme?

LÉON.

Silence ! — Alors pourquoi cet inexplicable délai ?

HERCULE.

Oui, pourquoi cet ajournement ?

ZOÉ.

Ici l'accusée se renferme dans le silence le plus absolu.

HERCULE.

C'est intolérable.

LÉON.

Nous avons les moyens de la faire parler.

ZOÉ, *avec une frayeur simulée.*

Mon Dieu !... vous m'allez faire donner la question ?

HERCULE.

Eh ! mais !...

LÉON.

Expliquez-vous, il ne suffit pas d'un caprice, pour retarder une union que vous avez acceptée.

HERCULE.

Une union qui n'est pas à dédaigner.

ZOÉ.

Vous trouvez?

LÉON.

Elle est, du moins, approuvée par vos parents.

ZOÉ, *légèrement.*

Ah ! mes parents ! c'est vous, c'est ma sœur. Vous avez 25 ans, ma sœur 19 : je suis presque autant mes parents que vous.

LÉON, *s'impatientant et se levant.*

Et cependant, je veux, j'exige...

HERCULE, *de même.*

Nous exigeons...

ZOÉ, *froidement.* *

Vous exigez, Messieurs? La violence n'a jamais réussi avec moi. Mes raisons sont d'une nature telle qu'il m'est impossible de vous les confier. C'est mon secret, et j'en suis maîtresse. (*A Hercule.*) M. le Substitut, vous connaissez mes conditions, acceptez-les aveuglément, et ma main est à vous. (*A Léon.*) Quant à vous, M. le Juge, achevez d'instruire le procès ; je fais défaut. (*Saluant.*) Condamnez-moi par contumace. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

LÉON, HERCULE.

HERCULE, *stupéfait.* **

Eh bien ! y comprends-tu quelque chose?

* L. — Z. — H. — ** L. — H.

LÉON.

Rien du tout, et je commence à craindre que ce ne soit pas un caprice, mais une idée bien arrêtée.

HERCULE.

Tu crois?

LÉON.

Eh! ma chère belle sœur est une jeune personne... (*Se reprenant vivement.*) la plus aimable du monde, pleine de cœur et d'esprit. (*A part.*) Diable! ne la déprécions pas. (*Haut.*) Mais elle a une petite tête!... Ah! ce qu'elle veut, elle le veut bien.

HERCULE, *avec chaleur.*

Voilà comme tu me consoles! — Écoute, cher, je ne t'ai jamais ouvert mon cœur, mais j'aime, j'adore Zoé! ce n'est pas de l'amour, c'est de la frénésie. — Depuis deux mois, depuis qu'elle est sortie du couvent, je me suis rangé, j'ai rompu avec... avec tout le monde. — J'ai pris à l'avance toutes les vertus du père de famille, je me suis mis à aimer ma femme... comme si elle était ma femme, uniquement et sans partage!

AIR : *de la Famille de l'apothicaire.*

Mon amour ne fait que grandir,
Je suis distrait à l'audience :
La nuit, je ne puis plus dormir,
Le jour, je perds mon éloquence!
Tu sais mon féroce appétit :
Eh! bien, cher, je ne puis rien prendre...
Enfin, mon médecin m'a dit,
Que je ne pouvais plus attendre. (*bis.*)

Et je ne te cache pas que s'il fallait que j'allasse m'enterrer en Province, à Pontoise, sans être marié, sans avoir Zoé près de moi, je sens! ah! je sens que mon début au Tribunal serait déplorable.

LÉON, *riant.*

Ce pauvre Hercule! mais en vérité, j'ai beau me creuser la tête...

HERCULE, *criant.*

Ah!

LÉON.

Quoi? — Tu as trouvé?

HERCULE.

Elle aura entendu parler de mon aventure des Variétés!

LEON, *haussant les épaules.*

Allons donc!

HERCULE.

Ou de mon souper de l'Opéra!

LÉON.

Laisse-moi donc tranquille! mais plutôt, hier, à ce bal, tu auras fait quelque maladresse.

HERCULE.

Du tout! Le bouquet de rigueur, les glaces d'usage, le manteau en sortant; je n'ai manqué à aucun des devoirs de mon emploi.

LÉON.

Mais tu n'as pas dansé?

HERCULE, *avec dignité.*

Ah!... un magistrat!

LÉON, *frappé d'un souvenir.*

Mais elle a dansé, elle, la schotisch, deux ou trois fois, je me le rappelle, avec M. d'Herbigny, un militaire, un joli garçon.

HERCULE, *s'examinant avec complaisance.*

Ah! peux-tu comparer?..

LÉON.

Si tu veux. Mais c'est le frère d'une de ses amies de couvent.

HERCULE, *vivement.*

On recevait des militaires à son couvent?

LÉON.

Eh! non, mais elle a pu arranger un petit roman avec la sœur... (*Coup de sonnettte*).

HERCULE.

Ah! Léon, ne me rends pas jaloux! je ne le suis pas encore. (*D'un ton concentré.*) Si je l'étais jamais. (*Coup de sonnette plus fort.*)

LÉON.

Qu'est-ce que c'est que ça!

HERCULE.

C'est ta femme qui sonne!

LÉON.

Non, ma femme est sortie, (*On sonne à tour de bras.*) et puis elle ne sonne pas si fort; ce doit être Zoé. (*On ressonne*).

HERCULE.

Le fait est qu'elle ne sonne pas mal.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

NANETTE, *sortant de la chambre à droite et parlant à la cantonnade.*

Oui, Mamzelle, j'y cours, et Madame vous attend au jardin.

LÉON *.

Nanette, tu diras à Mademoiselle que j'ai seul ici le droit de casser les sonnettes.

NANETTE.

Ah! Monsieur, c'est d'ma faute. J'étais là que j'cherchais à faire entendre raison à mon mulet, Jean Faillou, pour ne pas nous marier...

LÉON.

Et qui vous en empêche?

NANETTE.

C'est Mamzelle.

* L. — N. — H.

LÉON.

Hein? Mademoiselle?

NANETTE.

Elle dit qu'il n'faut pas s'presser.

LÉON.

Et pour quelle raison?

NANETTE.

Je n'sais pas, Monsieur...

LÉON.

Comment! elle ne t'a pas dit... (*Hercule redescend.*)

NANETTE.

Elle m'a dit que je ne comprendrais pas; mais en fait de mariage, Mamzelle doit s'y connaître mieux que moi, elle a été élevée au couvent!

LÉON, *très-intrigué.*

Et tu obéis sans savoir?

NANETTE.

Dam! elle m'a promis une ferme! même qu'elle vient de m'dire qu'il y avait des vignes, et du bon!

HERCULE.

Comment? elle fait de la propagande! elle empêche les autres de se marier! Mais c'est la fin du monde alors!

LÉON, *à part.*

Comment diable deviner?

NANETTE.

Mais pardon, faut qu'j'aille à la poste porter sa lettre...

LÉON, *haut* *.

Hein! une lettre... d'elle?.. (*Il prend la lettre et regarde l'adresse. — A part.*) Que vois-je!.. (*Haut*). François la portera avec les miennes... Ta commission est faite, va!

NANETTE.

Ah! merci bien, Monsieur. (*A part, en sortant*). J'vas dire à Jean Faillou qu'il y a des vignes! ça l'tentera, çà! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LÉON, HERCULE.

(*Pendant que Léon regarde si Nanette est partie, Hercule lit l'adresse de la lettre.*)

HERCULE **.

Ciel! à M. d'Herbigny!..

LÉON.

Eh! non, eh! non, à mademoiselle d'Herbigny, sa sœur!

HERCULE.

C'est vrai, je suis si ému... ah! Léon, ce secret, le bonheur de ma vie, il est peut-être là-dedans?

* N. — L. — H. — ** L. — H.

LÉON.

C'est ce que je pensais, et ma foi, j'ai bien envie...

HERCULE, *vivement.*

De briser le sceau?

LÉON, *vivement.*

Pour t'obliger. Au fait, je suis son tuteur.

HERCULE.

Et moi, son mari... presque!

LÉON.

Je remplace sa supérieure.

HERCULE.

Les hommes sont toujours supérieurs!

LÉON.

Les tuteurs ont aussi leur cabinet noir.

HERCULE, *étendant la main.*

Romps! romps! mon ami, la justice te couvre de son manteau.

LÉON, *ouvrant la lettre.*

C'est fait!

HERCULE.

Ah! je vais donc, enfin?

LÉON.

(*A part.*) Diable! Si elle parle de lui!... (*Haut.*) Non, non.... Tu vas faire le guet! Il ne faut pas que nous soyons surpris!

HERCULE, *remontant.*

Ah! fichtre, non! — J'aurais pourtant voulu...

LÉON.

Elles sont au jardin, surveille-les.

HERCULE, *s'en allant.*

Mais tu me diras...

LÉON.

Sois tranquille! (*Hercule disparaît.—Lisant* :) « Ma chère Laure, « nous habitons une délicieuse campagne, près d'Auteuil.... « (*Parcourant des yeux.*) Le parfum des fleurs .. le chant des « oiseaux... » (*Parlé.*) Quel style! quel fatras! Ah! le mot mariage. (*Lisant.*) « Quant aux emplettes dont je t'avais chargé pour « mon mariage, ne te presse pas, je ne me marie pas encore. » (*Parlé.*) Nous y voilà.

HERCULE, *paraissant au fond.*

As-tu trouvé?

LÉON, *cachant vivement la lettre.*

Hein? comment! c'est toi?.... tu m'as fait une peur! guette donc toujonrs.

HERCULE.

Je refactionne! (*Il remonte la scène*)

LÉON, *lisant.*

« Faut-il que je te rappelle...»

HERCULE, *revenant.*

Mais oui, certainement,

LÉON, *se retournant.*

Hein ? Qu'est-ce que tu veux ?

HERCULE.

Rien ! tu me demandes s'il faut que tu me rappelles, je dis: ou

LÉON.

Mais non ! c'est dans la lettre !

HERCULE.

Ah !... c'est dans la lettre ! (*Il remonte.*)

LÉON, *lisant.*

« Faut-il que je te rappelle tout ce que je te disais du bon-« heur d'Adèle quand elle épousa Léon. » (*Parlé.*) Léon tout court! C'est sans façon ! (*Lisant.*) « C'était bien le plus séduisant cavalier « qui fût au monde, galant, aimable, empressé. » (*Parlé.*) Ceci est un peu mieux écrit. (*Lisant.*) « Aussi, lorsque je quittai le cou-« vent pour me marier, qu'elle ne fût pas ma joie ! mais à peine « arrivé chez ma sœur, je vis que tout était changé. » (*Parlé.*) Comment ! (*Lisant.*) « Léon est devenu bourru, maussade, gron-« deur, insupportable ! » (*Parlé.*) L'impertinente ! (*Lisant.*) « Ce « ménage qui devait être un paradis, est une querelle en perma-« nence. » (*Parlé.*) Mais c'est une peste que cette petite fille-là ! » (*Lisant.*) « Et puisque, d'après les observations que j'ai faites, « toutes les femmes mariées sont plus ou moins malheureuses... » (*Parlé.*) Petite sotte ! (*Lisant.*) « Puisque le temps où l'on est de-« moiselle, où l'on nous fait la cour est le seul moment heureux « de la vie d'une femme, je suis bien résolue à faire durer mon « bonheur le plus longtemps possible ! » (*Parlé.*) Quoi ! ce serait là le motif ?.... Comment ! parce que je suis brouillé avec Adèle (je ne sais même plus pourquoi), elle croit, elle ose dire que je la rends malheureuse ! moi, qui adore ma femme ! — Mais, voyons, il y a un post-scriptum. (*Lisant.*) « Quant à mon prétendu, le ma-« gistrat, c'est, comme nous disions au couvent, une bonne pâte. »

HERCULE, *rentrant vivement.**

Les voilà ! les voilà !

LÉON.

(*A part.*) Il arrive bien ! (*Haut.*) Tant mieux ! Je suis d'une colère !...

HERCULE.

Tu as donc découvert ?...

LÉON.

Rien ! c'est-à-dire... (*A part.*) S'il savait comme elle le traite, il ne voudrait plus m'en débarrasser !

HERCULE.

On lui a dit du mal de moi ?

LÉON, *vivement.*

Oui, c'est cela... des niaiseries.

HERCULE.

Mais quoi ?... quoi ?...

* L. — H.

LÉON, *cherchant.*

Des enfantillages ! que sais-je ? que..... que tu avais un pied-bot.

HERCULE, *stupéfait.**

Un pied-bot ! moi ? parce que je ne danse pas ?

LÉON.

Précisément.

HERCULE, *criant.*

Mais j'en appelle à mon bottier !

LÉON.

Calme-toi ! Elle t'épousera, je t'en réponds ! (*Adèle et Zoé paraissent au fond.*) C'est elle ! Pas un mot !

HERCULE, *bas.*

Mes jambes seules parleront.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ZOÉ, ADÈLE.

ZOÉ, *bas à Adèle**.

Surtout ne vas pas faiblir !

ADÈLE, *bas à Zoé.*

Sois tranquille, j'aurai du caractère ! (*Haut, saluant Hercule qui s'avance en pirouettant.*) Je suis ravie de vous trouver ensemble, Messieurs. Ma sœur vient de me faire part de ses nouveaux projets.

LÉON, *s'emportant.*

Et moi, madame, je.... (*S'arrêtant tout-à-coup, à part.*) Qu'allais-je faire ? une maladresse ! Il vaut mieux... oui, par insinuation...

HERCULE, *marquant des pas.*

La soirée d'hier n'a pas fatigué Madame ?

LÉON, *vivement.*

Par exemple ! (*Très-galant.*) Adèle n'a jamais été plus fraîche, plus jolie !

ADÈLE, *stupéfaite.*

Hein ?

ZOÉ, *à part.*

Qu'est-ce qui lui prend ?....

HERCULE, *faisant des jettés battus.*

Au fait, on ne se lasse pas quand on aime la danse.

ZOÉ, *le regardant étonnée.*

Qu'en savez-vous ? Vous ne dansez jamais...

HERCULE, *vivement.*

Au bal, vu ma dignité de magistrat ! mais à huis-clos ! (*Il bat un entrechat, à part.*) Je l'étonne !

* H. — L.
* H. — L. — Ad. — Z.

ADÈLE, *allant à la cheminée.*

Hier, d'ailleurs, mon mari nous a ramenées si vite. !...

ZOÉ, *malignement.**

Il avait envie de dormir ! il y a des maris qui dorment, on dit même qu'il y en a qui ronflent !

LÉON, *jouant l'émotion.*

Je souffrais !

ZOÉ, *de même.*

Ah ! le pâté!.... de l'estomac ?

LÉON, *de même.*

Non ! du cœur.... J'étais jaloux !

ADÈLE.**

Jaloux ? Il ne vous manquait plus que ce défaut-là.

ZOÉ.

Mais non ! mais non ! Je trouve que c'est assez gentil.

HERCULE, *vivement.*

Et bien naturel, quand celle qu'on aime danse avec un autre.

(*Il danse.*)

ZOÉ, *le regardant.*

Mais qu'est-ce que vous avez donc dans les pieds ?

HERCULE.

Rien ! Rien ! rien du tout ! Je vous le jure. J'apprends la schotisch. (*Il bat un entrechat, à part.*) Je l'étonne prodigieusement !

LÉON.

Et puis hier, j'étais préoccupé... Depuis quelque temps je suis tout maussade. (*A sa femme.*) Tu ne l'as pas remarqué ?

ADÈLE.

Ne pas le.... C'eut été difficile !

ZOÉ.

Ça saute aux yeux !

LÉON.

Des actions que j'avais dans les chemins de fer !... notre fortune que je croyais compromise.

ADÈLE.

Oh ! ciel !

LÉON, *vivement.*

Mais, rassure-toi, j'ai pu revendre. J'en reçois à l'instant la nouvelle, et maintenant, mon Adèle, plus d'affaires, plus d'ambitions, je ne veux plus m'occuper que de ton bonheur, de tes plaisirs.

ZOÉ, *à part.*

Mais le voilà comme autrefois, galant, aimable...

LÉON, *prenant les mains d'Adèle.*

A toi ! rien qu'à toi !

ADÈLE.

Est-ce bien vrai?

* H. — L. — Z. — Ad.
** H. — L. — Ad. — Z.

LÉON.

Je te le jure.

ZOÉ, *à part.*

Il jure ! il doit être sincère. Mais alors je m'étais donc trompée, et c'étaient les affaires qui... (*Se retournant vivement vers Hercule.*) Monsieur Hercule ? *

HERCULE, *pirouettant.*

Mademoiselle ?

ZOÉ.

Avez-vous des actions dans les chemins de fer ?

HERCULE.

Désirez-vous que j'en aie ? Mais, pour être franc, je n'en ai pas.

ZOÉ.

Tant mieux, un mari ne doit avoir aucune préoccupation d'argent.

HERCULE, *vivement.*

Alors je puis vous offrir les meilleures garanties. Toute ma fortune est en terres ; j'ai une propriété...

LÉON, *légèrement.*

Eh ! eh ! la propriété...

ZOÉ, *vivement.*

Est-ce que ce n'est pas sûr ?

LÉON.

On le dit.

HERCULE, *vivement.*

Ne l'écoutez pas, Zoé ! c'est un réactionnaire, un socialiste ! La propriété est solide comme mes jambes. (*Il bat un entrechat énorme* **.) Elle est d'aplomb ! (*Tous se mettent à rire ; bas à Léon.*) Elle a ri ! parle-donc pour moi.

LÉON, *haut.*

Désolé, mon cher ami ; mais ma femme désire garder sa sœur encore quelque temps.

HERCULE, *asourdi.*

Qu'est-ce que tu dis donc ?

LÉON ***.

Et, ma foi ! je ne suis pas fâché non plus de la garder.

HERCULE, *exaspéré.*

Mais c'est une trahison, une infâme trahison ! Tout à l'heure, tu m'avais promis...

LÉON.

Ah ! tout à l'heure tu m'avais monté la tête ! J'avais tort.

ZOÉ, *gaiement.*

Et moi aussi.

HERCULE.

ein ?

* H. — Z. — L. — Ad.
** Z. — H. — L. — Ad.
*** Z. — L. — H. — Ad.

ZOÉ, *passant près de sa sœur.*

Oui, je l'avoue, ce matin j'avais des craintes, des idées... mais depuis un moment j'ai vu que...

HERCULE, *bas à Léon* *.

J'en étais sûr, mes... (*Il simule un entrechat et remonte.*)

LÉON, *à part.*

Imbécile!

ADÈLE, *à Zoé.*

Quoi! tu consentirais...

ZOÉ.

Ah! pas tout de suite, mais dans six mois peut-être... ou trois...

HERCULE, *suppliant.*

Ah! Zoé!

ADÈLE.

Voyons, vous pouvez bien attendre trois mois?

HERCULE, *tragiquement.*

Non, Madame, ni moi, ni la corbeille (*Piteusement*); car vous oubliez la corbeille! des dentelles, des blondes magnifiques, qui vont passer de mode, se faner! ces pauvres blondes!

ADÈLE, *riant.*

Allons, Zoé, par pitié pour les blondes!

ZOÉ.

Mais il faudrait au moins la voir cette fameuse corbeille!

HERCULE, *fou de joie.*

Ah! je cours la chercher! Elle vous décidera. Vous m'épouserez sans remise! et ce jour-là, Zoé, je trépigne sur ma dignité de magistrat. Nous danserons des Mazourkes, des Scholisch, des... Nous danserons tout ce que vous voudrez!

ZOÉ.

Décidément, il est piqué de la tarentule!

ENSEMBLE.

AIR :

Vous verrez / Nous verrons } toutes les merveilles
Que l'on peut trouver à Paris;
Car ce sont souvent les corbeilles
Qui font accepter les maris.

(*Adèle prend le bras de Léon. — Ils sortent; Hercule les suit en dansant.*)

* L. — H. — Z. — Ad.

SCÈNE X.

ZOÉ, *puis* NANETTE.

ZOÉ.

Brave garçon ! c'est la joie qui lui tourne la tête. Ah ! mon Dieu ! et Laure à qui j'avais écrit ! Il faut vite lui dire que je m'étais trompée.

NANETTE, *entrant en courant* *.

Mamzelle ! Mamzelle ! j'viens d'parler à Jean Faillou...

ZOÉ.

Eh bien ?

NANETTE.

Il n'en veut pas démordre. Il dit : J'veux être marié à la saint Martin, et à la saint Martin j'serai marié ! Qu'est-ce qu'il faut faire ?

ZOÉ, *gaiement.*

L'épouser, puisqu'il ne veut pas attendre.

NANETTE, *stupéfaite.*

Comment ! vous me l'permettez donc ?

ZOÉ.

Oui ; mais vas tout de suite me chercher du papier, des plumes, de l'encre, mon petit papier rose à vignettes. Tu le connais ?

NANETTE.

Oui, Mamzelle. (*Sautant de joie.*) Ah ! que j'suis contente, que j'suis contente ! (*Elle court dans la chambre à droite.*)

ZOÉ, *allant à la table près de la fenêtre.*

Pauvre Hercule ! je suis sûre qu'il est déjà bien loin ! (*Elle tourne un peu son miroir et regarde dedans.*) Oui, voilà Adèle et Léon qui reviennent. Mon tuteur doit être enchanté. (*S'arrêtant tout-à-coup et regardant plus attentivement.*) Mais non ; il a l'air furieux au contraire. Adèle se jette dans ses bras ; il la repousse ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Il s'anime, il gesticule, il lui montre un papier... Ah ! mon Dieu ! mais je reconnais ce papier ! Sa forme, sa couleur... C'est ma lettre à Laure ! — Ma lettre ! Oh ! non, c'est impossible !

NANETTE, *rapportant ce que Zoé lui a demandé.*

Voilà, Mamzelle.

ZOÉ, *vivement.*

Qu'as-tu fait de ma lettre !

NANETTE.

Elle est à la poste, Mamzelle.

ZOÉ.

Tu en es sûre ?

NANETTE.

C'est François qui l'a portée.

* Z. — N.

ZOÉ.

Pourquoi François?

NANETTE.

C'est Monsieur qui l'a voulu.

ZOÉ.

Léon! Tu la lui as donnée?

NANETTE.

Non, Mamzelle; il me l'a prise.

ZOÉ, *vivement.*

Prise! (*Se contenant.*) C'est bien (*A part, avec indignation**.*) Oh! plus de doute, c'est ma lettre! Oui, je comprends; il a voulu savoir, il a osé... Mais alors, tout à l'heure, j'étais donc sa dupe?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ADÈLE, *arrivant du fond.*

ADÈLE, *très-agitée.***

Oui, ma sœur, et moi aussi!

ZOÉ.

Adèle!

ADÈLE.

A peine avons-nous été seuls, qu'il m'a repoussée, en me disant: « Laissez-moi, Madame, nous sommes toujours brouillés, mais « devant votre sœur, je veux qne nous ayons l'air d'accord. »

ZOÉ, *indignée.*

Pour me forcer à me marier!

ADÈLE, *continuant.*

« Je vous dirai des douceurs dont je ne penserai pas un mot et « vous aurez l'air de m'aimer (*Pleurant,*) en me détestant, si bon « vous semble. »

ZOÉ, *stupéfaite.****

Quelle indignité! (*Léon paraît au fond.*)

ADÈLE, *bas.*

Tais-toi! c'est lui! (*Les deux femmes se séparent vivement. Adèle prend une broderie et va s'asseoir sur le canapé. Zoé feint de chercher des crayons dans son carton. — Léon les examine en s'approchant.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LÉON.

ZOÉ, *à part.*

Ah! mon cher tuteur, vous voulez jouer la comédie! Eh bien, vous la jouerez, et plus que vous ne pensez! (*A Nanette qui, pen-*

* N. — Z.
** Ad. — Z. — N.
*** Z. — Ad — L.

dant toute la scène précédente s'est amusée à ranger sur la table.)
Ainsi, Nanette, c'est bien convenu, tu te marieras?...

NANETTE, *joyeuse.* *

Oui, Mamzelle.

ZOÉ.

Le même jour que moi.

NANETTE, *interdite.*

Ah! mais alors...

LÉON, *gaiement.*

Rassure-toi, Nanette, ce ne sera pas long.

ZOÉ, *gaiement.*

Ah! permettez, je n'ai rien promis.

LÉON.

Mais vous avez demandé la corbeille?

ZOÉ.

Il n'est pas dit qu'elle me plaira.

NANETTE.

Oh! si, Mamzelle, c'est si joli, une corbeille! (*Bas à Léon.*) Aidez-moi, Monsieur, pour la décider (*Haut.*) Et un bon ménage donc, comme Monsieur et Madame! C'est ça qu'est tentant!

ZOÉ, *taillant son crayon.*

Pas toujours!

LÉON, *vivement.*

Adèle m'a pardonné.

ZOÉ.

Je n'ai pas vu cela.

LÉON.

Mais si. (*A sa femme.*) N'est-ce pas, chère amie? (*Bas.*) Répondez donc, Madame!

ZOÉ.

Je sais bien que moi, à sa place, je vous aurais fait demander grâce... à genoux.

LEON, *s'efforçant de sourire.*

A genoux? ah! ah! ah! Quelle est gaie! Quelle est gentille! (*Bas à Adèle.*) Riez donc, Madame!

ZOÉ.

Eh bien, encore debout?

LEON, *embarrassé.*

Hein? comment? vous voulez que. .

NANETTE, *bas à Léon.*

Oh! oui, qu'est-ce que ça vous fait, Monsieur?... Pour la décider...

ZOÉ.

Allons, il paraît que ça vous coûte?

LÉON.

Du tout, je ne demande pas mieux. (*A part, en tombant aux genoux d'Adèle.*) J'enrage!

* Z. — N. — L. — Ad.

NANETTE, *triomphante.*

Il y est, Mamzelle, il y est!

ADÈLE, *à part.*

Quel supplice!

ZOÉ, *même jeu.*

Eh bien, demandez-lui donc de vous embrasser.

LÉON.

Certainement!

NANETTE.

Sont-ils gentils!

LÉON, *bas à Adèle.*

Embrassez-moi donc, Madame. Je suis très-ridicule ainsi.

ADÈLE, *se levant et le repoussant.*

Je souffre... je ne puis...

LEON, *ému véritablement.*

Adèle, qu'as-tu donc?

ADÈLE, *étouffant ses sanglots.*

Mais vous ne voyez donc pas?

LÉON, *plus ému.*

O ciel! Eh bien, non, j'ai eu tort. Ne crois pas... (*Il veut la prendre dans ses bras.*)

ADÈLE, *s'échappant.*

Ah! par pitié! laissez-moi, Monsieur, laissez-moi!... viens, Nanette. (*Elle rentre vivement dans sa chambre à gauche, en entraînant Nanette stupéfaite.*)

LÉON, *voulant la suivre.*

Adèle, ma femme, je t'aime...

ZOÉ, *au comble de l'indignation.*

Ah! quelle hypocrisie!

SCÈNE XIII.

ZOÉ, LÉON, HERCULE, *entrant tout essoufflé et tenant la corbeille dans ses bras.*

HERCULE.

Voici la corbeille.

ZOÉ.

Elle arrive trop tard.

HERCULE, *stupéfait.*

Trop tard? ... j'ai crevé un cheval!

LÉON, *se retenant.*

Qu'est-ce que celà veut dire?

ZOÉ.

Que vous pouvez finir votre ridicule comédie, qui ne trompe plus personne.

HERCULE, *ahuri et tenant toujours la corbeille.*

Quelle comédie?

ZOÉ.

Que... tout-à-l'heure... dans le jardin... j'ai vu...

HERCULE, *à Léon.*

Qu'est-ce qu'elle a vu?

LÉON, *furieux.*

Ah! Mademoiselle, vous espionnez les gens?

ZOÉ, *en colère.*

Ah! Monsieur, vous décachetez leurs lettres?

HERCULE.

Elle sait tout!

LÉON.

Eh! Mademoiselle, sans votre dissimulation...

ZOÉ.

En fait de dissimulation, vous me rendez des points...

HERCULE, *allant de l'un à l'autre.*

Mais, vous êtes trop francs, au contraire.

LÉON.

Une pupille! oublier le respect...

HERCULE, *voulant le calmer.*

Ah! Léon...(*A Zoé.*) C'est votre tuteur!

ZOÉ.

Un tuteur, oublier la délicatesse!...

HERCULE, *allant à Zoé.*

Ah! Zoé! (*A Léon.*) C'est ta pupille!

LÉON.

Mademoiselle, je ne vous dirai plus qu'un mot. Je vous ai trouvé un mari, un garçon excellent, un peu bête, mon ami, un parti superbe!

HERCULE, *au public.*

Il ne sait plus ce qu'il dit.

LÉON.

Choisissez, ou de l'épouser dans huit jours, ou de retourner au couvent.

ZOÉ, *frappant du pied.*

C'est une odieuse tyrannie!

ENSEMBLE.

ZOÉ.

AIR : *de la Sémiramide* (*Niaise de Saint-Flour.*)

Ordonner le malheur de ma vie,
Et me contraindre d'obéir!
De cette affreuse tyrannie,
Ah! vous pourrez vous repentir!

LÉON.

C'est trop de caprices, de folie,
Aujourd'hui je veux en finir!
Vous m'accusez de tyrannie,
Eh! bien, songez à m'obéir.

HERCULE.

Calmez-vous, ah! je vous en supplie!
A mon sort daignez compâtir!
De votre incroyable furie
Ah! c'est moi seul qui vais pâtir!

HERCULE, *à Zoé.*

Ah! Zoé!...

ZOÉ.

C'est affreux!

HERCULE, *à Léon.*

Ah! Léon!

LÉON.

Je le veux.
Choisissez... à l'instant!

ZOÉ, *avec force.*

Je choisis le couvent!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(A la fin de l'ensemble, Léon, furieux, rentre dans la chambre d'Adèle, Hercule laisse échapper la corbeille et tombe anéanti sur un fauteuil.)

SCÈNE XIV.

ZOÉ, HERCULE. **

ZOÉ, *apercevant la corbeille par terre.*

Ah! mon Dieu! *(Courant.)* tout va être froissé, déchiré! *(Elle la ramasse.)*

HERCULE, *d'un ton lamentable.*

Et mon cœur, Zoé, et mon cœur!

ZOÉ, *à part.*

Pauvre garçon! il me fait de la peine, ce n'est pas sa faute. *(Allant à Hercule avec résolution.)* Ecoutez, Hercule, il est un moyen de tout arranger.

HERCULE, *se levant d'un bond.*

Ah! je saisis cette planche!

ZOÉ.

Je puis vous épouser dans huit jours, demain, si vous voulez, mais il faut me prouver que vous valez mieux que les autres.

HERCULE.

Je vaux mieux! oh! oui, Zoé, beaucoup mieux.

ZOÉ.

Jurez donc de me dire la vérité, la vérité toute entière!

** Z. — H.

HERCULE, *solennellement.*

Je le jure. (*A part.*) Si elle me parle de l'Opéra ou des Variétés, je nie tout.

ZOÉ.

Convenez que vous ne croyez pas au bonheur en ménage?

HERCULE, *vivement.*

Mais j'y crois, au contraire!

ZOÉ, *l'interrompant.*

Qu'après un an de mariage vous deviendrez tyran, comme tous les maris, et que vous me rendrez très-malheureuse, comme...

HECULE, *stupéfait.*

Convenir? Jamais!

ZOÉ.

Mais puisque vous me ferez plaisir.

HERCULE.

Mais, c'est de la folie, de la démence!

AIR *du Piége.*

Quoi! vous voulez que je convienne ici,
Que mon amour est promesse menteuse?
Que je dois faire un très-mauvais mari,
Que je vous rendrai malheureuse?
Non, cet aveu, vous ne l'aurez jamais!
Car, il faudrait vous tromper, pour vous plaire,
Et puis, d'ailleurs, je vous le promettrais,
Que, malgré moi, je ferais le contraire!
Oui, je ferais tout le contraire!

ZOÉ.

Ah! tant de fausseté me révolte à la fin, et puisque vous êtes aussi menteur, aussi hypocrite que les autres, il ne s'agit plus d'un délai de deux ans, de trois ans! car je ne vous aime plus et je ne vous épouserai jamais!

HERCULE, *abasourdi.*

Jamais?

ZOÉ.

Non, Monsieur.

HERCULE.

C'est bien décidé?

ZOÉ.

Oui, Monsieur.

HERCULE, *se montant par degrés.*

Eh! bien, soit, Mademoiselle! mais vous ne savez pas les maux que vous allez causer!

ZOÉ.

Vous croyez m'effrayer à présent!

HERCULE, *se montant toujours.*

Vous verrez ce que c'est qu'un célibataire au désespoir! Marié, j'eusse été indulgent; garçon, je deviendrai un tigre! J'ai déjà ma première affaire, un vol de canards... à mort!

ZOÉ, *malignement.*

Les canards?

HERCULE, *hors de lui.*

Oui, et tout ce qui comparaîtra devant moi! les coupables, les avocats, les jurés, les voleurs, à mort! à mort! à mort!!!

ZOÉ.

Quel massacre!

HERCULE.

Adieu, Mademoiselle, adieu! Vous entendrez parler des assises de Pontoise. (*Il sort par le fond et rencontre Nanette qui entre et lui crie :*) A mort!..

SCÈNE XV.

ZOÉ, PUIS NANETTE.

ZOÉ, *avec dépit**.

Eh! bien, oui, qu'il parte! qu'il y aille, à Pontoise!

NANETTE, *pleurant.*

Ah! Mamzelle! queu malheur! et que j'suis punie! Jean Faillou...

ZOÉ, *impatientée.*

Qu'est-ce que tu veux encore?

NANETTE, *se désolant.*

Ah! v'là ce que c'est, Mamzelle! quand les hommes sont pressés, et qu'on leur dit d'attendre, ils s'adressent à d'autres qui sont pressées aussi (*Sanglottant.*), et la grosse Madeleine était très-pressée! Ah! pourquoi vous ai-je écoutée?

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

J'ai bien compris qu' j'avais eu tort,
En voyant tout à l'heur' Madame
Avec Monsieur si bien d'accord,
Qu' ça vous mettait du baum' dans l'âme.

ZOÉ, *étonnée.*

D'accord! où donc?

NANETTE.

Dans le jardin!
Oui, Mamzelle, et ça m' fait trop d' peine,
En pensant que Jean Faillou, dès demain,
S'ra comm' çà près d' la gross' Mad'leine!

(*Elle remonte et va s'accouder en pleurant sur la cheminée*).

ZOÉ, *à part***.

D'accord, et je ne pouvais pas les voir! ce n'était donc plus une comédie? (*Courant à la fenêtre.*) Oh! c'est impossible, et je veux voir.

* N. — Z.
** Z. — N.

NANETTE.

Oh ! d'ici vous ne verrez rien ! Ils sont entrés dans l'allée des tilleuls.

ZOÉ, *tournant le miroir.*

Dans l'allée des tilleuls? (*Regardant*). Oui, les voilà !

NANETTE, *étonnée.*

Comment, les voilà? (*Elle va près de Zoé et regarde avec elle*). Ah ! qu'c'est drôle ! J'vois là dedans c'qui se passe à l'autre bout du jardin. (*La nuit vient petit à petit.*)

ZOÉ.

Tais-toi donc ! Adèle est assise sur un banc.

NANETTE.

Et Monsieur est à ses genoux.

ZOÉ.

Oui, comme tout à l'heure.

NANETTE.

Il veut lui prendre la main.

ZOÉ, *vivement.*

Adèle se défend.

NANETTE, *joyeuse.*

V'là qu'elle la lui donne ; Mamzelle, elle la lui donne !

ZOÉ.

Et Léon la presse sur son cœur.

NANETTE.

Et Madame a l'air diantrement contente !

ZOÉ.

C'est vrai ; elle ne le repousse plus.

NANETTE.

Il l'embrasse ! Mamzelle, il l'embrasse !

ENSEMBLE.

AIR : *Des Mousquetaires de la Reine.*

La nuit vient ! quel dommage !
On ne va plus rien voir,
Déjà comme un nuage,
Passe sur le miroir !

ZOÉ.

Quel malheur !

NANETTE.

Quel ennui !

ZOÉ.

Ce tableau si joli
Se confond dans la nuit.

NANETTE.

Hélas ! tout s'évanouit !

ENSEMBLE.

Faut-il perdre un si bon moyen, } *bis.*
Lorsque l'on apprenait si bien. }

(*La musique continue.*)

ZOÉ, *allant ouvrir au fond.*

Ils ont quitté l'allée des tilleuls, ils viennent de ce côté... Nanette, va-t-en! vite, par le petit escalier... (*Elle la pousse dehors.*) Moi, à tout prix, je veux savoir...

NANETTE, *en sortant par la droite.*

Et moi, j'en sais assez. (*Nuit complète. — Zoé se blottit dans un fauteuil à gauche — La musique cesse.*)

SCÈNE XVI.

ZOÉ, LÉON, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant, au bras de Léon.*

J'ai pardonné, Léon; je t'en prie, pardonne à ma sœur!

ZOÉ, *à part.*

Ils parlent de moi.

LÉON, *tendrement.*

Non, mon Adèle, je te jure que cela n'est pas possible. Je suis irrité de la vie que je mène depuis deux mois. Mon caractère est tout changé, et c'est elle qui en est la cause.

ZOÉ, *s'oubliant.*

Comment?

LÉON, *répondant à Adèle.*

Comment? Mais elle ne te quitte pas, elle est toujours là, près de toi. Elle m'a pris jusqu'à ma chambre, et moi, je suis relégué à l'autre bout de la maison. Si tu crois que ça m'amuse!

ADÈLE, *souriant.*

Pauvre Léon!

LÉON.

De là mes brusqueries, mes impatiences, mes querelles! Je te gronde, parce que je ne puis t'embrasser. (*L'entourant de ses bras.*) Autrefois, ce n'était pas ainsi?

ADÈLE, *soupirant.*

C'est vrai!

ZOÉ, *à part.*

Mon Dieu! que j'ai dû les gêner!

LÉON.

AIR : *de Fleurette.* (*Loïsa Puget.*)

Lorsqu'un mot fâchait mon Adèle,
Un baiser venait l'effacer.

ADÈLE, *se défendant.*

Mais nous ne pouvons, devant elle,
Terminer ainsi la querelle.

ZOÉ, *à part.*

Est-ce qu'ils vont recommencer?

LÉON, *retenant Adèle qui s'éloigne.*

Pourquoi me fuir?

ADÈLE, *écoutant et avec crainte.*

Ma sœur, je gage...

LÉON.

N'est pas là pour nous surveiller,
Et ne connaîtra qu'en ménage
Le beau côté du mariage!

(*Il embrasse Adèle.*)

ZOÉ, *à part, se levant.*

Il est temps de me réveiller! (*bis.*)

(*Elle gagne à pas de loup la porte de la chambre, et feint d'entrer.*)

ADÈLE, *se séparant vivement de Léon.*

Ah! qui est là!

ZOÉ.

C'est moi, Zoé!

LÉON, *bas.*

Tu vois, encore elle, toujours elle!

ZOÉ.

Je m'étais endormie, là, dans le petit salon; et je rêvais que je n'avais pas de vocation pour le couvent.

(*Un domestique apporte un flambeau qu'il pose sur la cheminée et sort par l'angle droit.*)

LÉON, *à part.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

ZOÉ.

Et je me décidais à épouser M. Hercule. (*Hercule paraît au fond.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, HERCULE.

HERCULE, *gravement.*

Il est trop tard, Mademoiselle.

TOUS.

Hercule!

ZOÉ.

Comment, vous me refusez?

HERCULE.

C'est mon tour!

LÉON, *à Hercule.*

Et pourquoi?

HERCULE.

Pourquoi! (*Lui montrant la lettre de Zoé.*) Et cette lettre que j'ai trouvée sur ton bureau?

LÉON.

Aie !

(Zoe fait un signe à Adèle, elles vont toutes deux ouvrir la corbeille, et y prennent un voile et une couronne de mariée. — Adède aide Zoé à la placer sur sa tête.)

HERCULE, *avec indignation.*

Bonne pâte ! moi ! bonne, non, mais ferme, oui !

LÉON.

Voyons, Hercule.

HERCULE.

Non.

LÉON.

Pour une plaisanterie !

HERCULE.

Non !

LÉON.

Mais, écoute donc ?

HERCULE, *se croisant les bras.*

Non ! non ! non ! je suis de bronze !... Priez-moi, suppliez-moi, mettez-vous tous à mes genoux, ça m'amusera, ça me fera rire ! ah ! ah ! ah !...

ZOÉ, *s'approchant doucement.*

Au moins regardez-moi !

HERCULE, *sans la regarder.*

Vous regarder ? Oh ! je veux bien ! ça ne me fera rien, allez, et je n'ai pas peur.

ADÈLE, *riant.*

En attendant vous n'osez pas !

HERCULE, *même jeu.*

Moi, Scipion l'Africain ! vous allez voir, et, et... *(Il se décide enfin à regarder Zoé.— Après un silence ; il dit à part.)* Ah ! bigre ! *(Haut.)* Ça vous va très-bien.

LÉON, *à Hercule.*

Ah ! Scipion est vaincu !

HERCULE.

Du tout ! du tout ! tant que le notaire n'y aura point passé !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

NANETTE.

Le notaire ? il est là, chez nous, il fait mon contrat.

LÉON.

Tu te maries donc ?

NANETTE.

Dam ! Jean Faillou m'a dit : Finissons ! ou j'épouse Madeleine à ta barbe, c'est à prendre ou à laisser. Et, ma foi, j'ai pris.

HERCULE,

Eh bien prenez-moi aussi tout de suite, ne me laissez pas le temps de me dédire...

ZOÉ, *lui tendant la main.*

Qu'on apporte le notaire!

LÉON.

Enfin!...

ADÈLE.

Elle s'est décidée!...

NANETTE.

Ah! j'crois ben, après c'que nous avions vu dans l'miroir!

TOUS.

Le miroir?

ZOÉ, *bas à Nanette.*

Tais-toi donc.

LÉON, *qui a regardé.*

Ah! quelle invention diabolique! Je comprends maintenant...

HERCULE.

Quoi donc! qu'est-ce qu'on voit là-dedans?

LÉON, *en confidence.*

Que si le mariage a de mauvais moments, il a aussi de bons quarts d'heure. *(Il prend la main de sa femme.)*

HERCULE.

Avec moi, Zoé, il n'aura que de bons quarts-d'heure

ZOÉ, *à Hercule.*

AIR : *du Baiser au porteur.*

Venez maintenant dans la glace
Voir si notre juge est clément.

HERCULE.

Eh! parlez-lui plutôt en face,
Demandez-lui son sentiment
Tout bonnement, tout franchement.

(Parlé.)

Non, c'est une petite fille qui ne fera jamais rien comme les autres.

ZOÉ, *qui est allée regarder le public dans la glace.*

Bien, le miroir vient de m'apprendre...

HERCULE.

Quoi?

ZOÉ.

Ce que je voulais savoir.

HERCULE, *au public.*

De grâce, faites-nous entendre
Ce qu'elle a vu dans le miroir.
Vous, messieurs, faites nous entendre, etc.

CHOEUR FINAL.

AIR : *de Fiorella.*

LÉON et ADÈLE.	HERCULE, ZOÉ.	NANETTE.
Vite, au notaire !	Vite, au notaire !	Vite, au notaire !
Marions-nous,	Marions-nous,	Marions-nous,
Serrons, ma chère,	Serrons, ma chère,	Il va nous faire
Des nœuds si doux !	Des nœuds si doux !	Un sort si doux !
Mais en ménage	Mais en ménage	Mais en ménage
Puissent-ils voir	Puissions nous voir	Puissé-je voir
Toujours l'image	Toujours l'image	Toujours l'image
De ce miroir.	De ce miroir.	De ce miroir.



